

LA VOIX
DE NOTRE-DAME
DE CHARTRES,

PETIT JOURNAL DES ENFANTS DE MARIE

POUR CHAQUE MOIS DE L'ANNÉE.

Filioli mei quos iterùm parturio donec formetur Christus in vobis : Mes petits enfants que j'enfante de nouveau jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.

(S. Paul aux Gal. c. IV., 19.)



J'ose le prédire : Chartres redeviendra plus que jamais le centre de la dévotion à Marie en Occident : on y affluera, comme autrefois, de tous les points du monde.

(Disc. de Mgr l'Év. de Poitiers, 31 mai 1855.)

Notre-Dame de Sous-Terre.

3 fr. par an POUR LA FRANCE.

Au profit de l'Œuvre de Notre-Dame de Chartres.

5 fr. par an POUR L'ÉTRANGER.

IIIe ANNÉE.

1er NUMÉRO. — JANVIER 1859.

OBJET DU JOURNAL.

La Voix de Notre-Dame de Chartres a pour objet :

1° D'aider à rétablir dans sa première splendeur l'église souterraine de Notre-Dame de Chartres, ce sanctuaire auguste, le plus ancien qui ait été consacré à la Mère de Dieu et l'un des plus vénérables du monde ;

2° De propager la dévotion à Notre-Dame sous-terre, *Virgini pariturœ*, à Marie qui doit produire Jésus-Christ dans les âmes et régénérer la société.

3° De concourir surtout à la restauration des temples vivants, c'est-à-dire au salut des âmes, en provoquant la création ou le développement des œuvres qui peuvent contribuer plus efficacement à renouveler la société chrétienne.

CONDITIONS.

La *Voix de Notre-Dame de Chartres* paraît à la fin de chaque mois, par numéros de vingt pages in-8°.

Le prix de l'abonnement est de 3 fr. par an et doit être payé d'avance, soit par un mandat sur la poste, soit en timbres-poste, si l'on juge ce moyen plus facile.

L'abonnement part du 1er janvier de chaque année.

S'adresser à M. l'Abbé YCHARD, chanoine, à Chartres (Eure-et-Loir).

On s'abonne également à Paris chez M. CAMUS, libraire, rue Cassette, 20; et chez M. SARLET, rue Saint-Sulpice, 25.

AVANTAGES DE L'ABONNEMENT.

Les abonnés à la *Voix de Notre-Dame de Chartres* jouissent de plusieurs avantages :

1° Ils participent aux fruits du divin sacrifice offert tous les samedis à la chapelle de Notre-Dame de sous-terre pour les bienfaiteurs de l'Œuvre ;

2° Leurs noms sont inscrits sur un registre particulier déposé à l'ombre du vêtement sacré de Marie ;

3° Ces mêmes noms sont insérés dans un cœur de vermeil offert à Notre-Dame de sous-terre et placé dans sa chapelle;

4° Les abonnés ont également part aux prières que les clercs de Notre-Dame adressent pour leurs bienfaiteurs au commencement et à la fin de chaque journée, et à celles qui se disent le dimanche à la réunion de 7 heures du soir dans la chapelle de la Crypte.

Enfin ils participent à tout le bien que notre petite revue est appelée à produire ou à propager autour de nous, et, nous l'espérons de la protection toute-puissante de Marie, ce bien sera considérable.

Toute personne qui parvient à compléter le prix d'un abonnement en réunissant plusieurs petites offrandes, jouit des mêmes avantages.

Nous osons le dire : il n'y a pas une seule âme vraiment chrétienne qui ne sente tout le prix d'une pareille œuvre, et qui ne puisse travailler d'une manière efficace à en assurer le succès.

Troisième année.

Ier NUMÉRO. JANVIER 1859.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

A NOS ABONNÉS.

RESTAURATION DE L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME SOUS-TERRE. — IMPORTANCE DE CETTE ŒUVRE ; CE QU'IL FAUT POUR LA TERMINER.

REVUE DES BONNES ŒUVRES. — DU ZÈLE POUR L'ENTRETIEN ET LE SERVICE DES ÉGLISES. — QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA TENUE ET LE COSTUME DES ENFANTS DE CHŒUR. Lettre à M. l'abbé L***. — DE L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE : Comment les saints élèvent leurs enfants et comment les enfants deviennent des saints. Le modèle des mères chrétiennes. Première éducation de saint François de Sales.

REVUE DES BONS LIVRES. — LA DÉVOTION A MARIE EN EXEMPLES. — POURQUOI JE CROIS A L'APPARITION DE LA SALETTE. — MÉDITATIONS SUR LA PASSION.

LÉGENDE. — LA FUITE DE LA SAINTE FAMILLE EN ÉGYPTE.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES, NOUVELLES DIOCÉSAINES.

A LA CRYPTE. — CANTIQUE.

A NOS ABONNÉS.

Malgré les prédictions plus ou moins sinistres qui l'ont accueilli à sa naissance, notre petit journal entre aujourd'hui dans sa troisième année, et, grâce à Dieu, il se porte à merveille. Il continuera donc, si vous le permettez, à venir exactement frapper à votre porte, en devançant toutefois sa visite de quelques jours : au lieu de se présenter le 8 ou 9 de chaque mois, il vous arrivera du 28 au 30. La pensée qui avait fait adopter la première époque a fait place à une autre plus charitable peut-être : celle de vous avertir qu'un nouveau mois commence et de vous aider à le passer plus agréablement. Cette amélioration sera suivie de plusieurs autres, car ce n'est pas pour rien qu'on vieillit : il faut profiter soi-même et faire profiter autrui des leçons que donne l'expérience.

RESTAURATION DE NOTRE-DAME SOUS-TERRE.

IMPORTANCE DE CETTE ŒUVRE. — CE QU'IL FAUT POUR LA TERMINER.

« La restauration de Notre-Dame sous-terre est un grand événement pour l'église de France, » a dit un illustre évêque.

Aux yeux de bien des personnes de foi, c'est le salut de la ville et du diocèse de Chartres, c'est une source abondante de bénédictions pour toute la contrée.

Les RR. PP. Maristes n'attribuent pas à une autre cause le succès de l'Œuvre Sainte-Foy et des missions diocésaines.

Et que n'a pas dit Mgr l'Évêque de Poitiers sur l'importance de cette Œuvre? — On connaît aussi à ce sujet les sentiments de notre digne Évêque. Mais ce qu'on ignore, c'est le pieux dessein de feu M. l'abbé Lecomte, ancien curé de Notre-Dame. Ce vénérable ecclésiastique dont la mémoire est en bénédiction dans la ville et dans tout le diocèse de Chartres, avait fait vœu de travailler à cette restauration, si la Sainte-Vierge mettait un terme à ses inexprimables douleurs. Le billet qui renferme ce vœu se trouve dans un des cœurs de vermeil qui ornent le sanctuaire de Marie.

Quand cette restauration sera terminée, nul doute que la Mère de Dieu ne répande sur nous avec une admirable profusion ses grâces les plus précieuses.

Elle est si puissante et si bonne! pourrait-elle ne pas récompenser d'une manière éclatante la confiance et l'amour de ses enfants? Ce serait une infamie de le croire.

Or, pour achever cette restauration que faut-il? Si peu de chose que nous nous hésitons à le dire.

Que chaque habitant du diocèse de Chartres offre seulement DIX CENTIMES, *et l'Œuvre sera bientôt terminée.*

Oui, avec *dix centimes* par personne, d'ici dix-huit mois, pour le six centième anniversaire de la dédicace de l'Église de Chartres, les dernières traces du vandalisme auront disparu du sanctuaire auguste de la Mère de Dieu.

— Mais ces *dix centimes*, tous ne les donneront peut-être pas?

— Tous ne viendront pas les apporter, c'est vrai, mais un enfant de Chartres les refuserait-il, si on les lui demandait au nom de Notre-Dame? On rira de ma simplicité; mais je ne le crois pas.

Supposons qu'il en soit ainsi. Il y aura compensation. Combien

d'autres vous diront, comme ce petit enfant : « Croyez-vous donc que je n'aime pas la Sainte-Vierge pour plus de deux sous? » et vous en offriront dix, vingt, cent peut-être, ou même davantage avec un gracieux sourire.

Non, la difficulté n'est pas là. Ces *dix centimes,* il s'agit de les recueillir : voilà toute l'affaire. Comment s'y prendra-t-on?

De dignes ecclésiastiques ont fait eux-mêmes un appel à leurs paroissiens, en chaire ou ailleurs. Je ne demanderais ce sacrifice à aucun de mes vénérables confrères. Un prêtre a tant à demander, et, dans nos campagnes surtout, il lui est si difficile de le faire!

Quelques personnes riches, fort charitables et qui s'emploient à toutes les bonnes œuvres, cherchent aussi à nous aider. Mais on peut leur dire, ou du moins leur faire entendre : Vous demandez toujours; donnez vous-mêmes, vous êtes plus riches que nous.

A qui donc *surtout* doit revenir la mission de quêter pour Notre-Dame? A qui? à ses enfants privilégiés; aux petits, aux pauvres, aux ouvriers, aux domestiques. Voilà les personnes qui sont plus à même de faire marcher ces sortes d'œuvres. Elles ne craignent point les rebuts; et si par hasard elles en essuient, c'est déjà pour elles une première récompense de leur dévouement. Tout en acceptant donc avec reconnaissance le concours généreux des autres, tels sont les auxiliaires qui peuvent nous être les plus utiles; qu'il s'en trouve un ou deux par paroisse et l'Œuvre ira merveilleusement. Une bonne domestique d'un diocèse voisin a trouvé à elle seule plus de *trois cents francs* pour Notre-Dame; une autre, presque aveugle, a déjà recueilli la somme de *onze cents francs.* Voilà des exemples qu'on peut du moins suivre de loin.

Que les enfants de Marie profitent donc du nouvel an; qu'ils demandent à leurs voisins et à leurs amis leurs étrennes pour Notre-Dame de Chartres. S'ils le font bien, l'année prochaine, nous ne les importunerons plus.

Il y aurait un moyen facile de hâter davantage le succès de l'Œuvre. Dix chapelles, il est vrai, sont encore à restaurer; mais cette restauration ne coûtera pas une somme considérable. La pensée de rendre au culte quelqu'une de ces chapelles ne sourirait-elle pas à certaines personnes? Ne pourrait-on pas s'associer au besoin des parents, des amis, quelques familles? Ce n'est point du luxe qu'il nous faut : or, pour restaurer chacune de ces chapelles d'une manière à la fois convenable et simple, deux

mille francs pourraient suffire. C'est donc en tout une dépense de vingt mille francs pour les réparer toutes. Avec quelques milliers de francs de plus on achèvera le reste. La somme à trouver, comme on le voit, n'est pas énorme, et il nous faudrait bien peu de foi et de courage pour reculer devant une dernière tentative ou résister à un dernier appel.

REVUE DES BONNES OEUVRES.

DU ZÈLE POUR L'ENTRETIEN ET LE SERVICE DES ÉGLISES.

Si nous écrivions pour des personnes étrangères aux habitudes religieuses, il nous serait déjà facile, en envisageant simplement cette question au point de vue de la société et de l'ordre moral, de leur offrir des considérations frappantes sur la nécessité de s'occuper du soin des églises d'une manière plus sérieuse.

L'église est en effet dans chaque localité la maison commune par excellence, où tous sont admis indistinctement, quels que soient d'ailleurs leurs talents, leur âge et leur condition; où la liberté, l'égalité et la fraternité, qui sont trop souvent de pompeux mensonges, deviennent des réalités touchantes.

L'église est la grande école où se distribue l'enseignement le plus sublime qu'il ait été donné aux mortels d'entendre; l'église est le théâtre où s'accomplissent les scènes les plus émouvantes de la vie; l'église, en un mot, c'est la source, le centre, le foyer de la véritable civilisation et du progrès.

Il n'est pas difficile de conclure de là au respect qui doit entourer un monument si vénérable. Quel est en effet, dans nos plus brillantes cités, l'édifice, l'hôtel, le palais qui puisse faire valoir les mêmes services et, par là même, revendiquer d'aussi grands honneurs ?

Mais pour un chrétien toutes ces réflexions s'effacent et disparaissent pour ainsi dire devant cette vérité bien autrement saisissante : l'église est la maison de Dieu, la demeure de Jésus-Christ. Oui, Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, Jésus-Crist, dans sa chair immortelle et ressuscitée, habite véritablement et réellement le plus pauvre tabernacle de nos plus modestes chapelles.

Quand on connaît, quand on croit fermement cette vérité, est-il possible de mettre des bornes à son zèle pour la sainteté de

nos temples, pour l'entretien et le service respectueux de nos églises?

Aussi, voulez-vous savoir quels ont été à cet égard les sentiments et la conduite des Saints? Ouvrez la vie des Charles Borromée, des Vincent de Paul, des Boudon, des Olier, des Bourdoise, et d'une quantité d'autres que nous pourrions citer : vous verrez que tous se sont distingués par une admirable sollicitude pour tout ce qui touche de loin comme de près à la divine Eucharistie. Ecoutons seulement ce que dit Bourdoise :

« *Ce serait une de mes affections de voir une église particulière réglée, policée, ornée, meublée servie tout à fait selon que l'Église le veut et ordonne, de telle sorte qu'il ne s'y fît rien, et qu'il ne s'y vît chose quelconque dont on ne pût dire par quelle règle telle ou telle chose se ferait, et qu'ainsi cette église pût être la règle des autres. La vie d'un homme ne serait pas mal employée à ce bel ouvrage.* » On sait que ce vénérable ecclésiastique exprimait le vœu de mourir au service de Notre-Dame de Chartres, dans un poste secondaire de la sacristie.

Pour connaître le sentiment de l'Église catholique, relativement au sujet qui nous occupe, il suffit de parcourir les saintes règles qu'elle a établies dans la plupart de ses conciles ; il suffit surtout de se rappeler qu'elle a institué des ordres particuliers pour ceux qui sont destinés à la servir dans les plus humbles ministères.

Cette ancienne discipline si religieuse et si imposante, le saint Concile de Trente aurait désiré la voir refleurir telle qu'elle existait aux premiers siècles. Nous voudrions pouvoir citer le remarquable décret dans lequel cette auguste assemblée émet le vœu le plus ardent que toutes les fonctions saintes soient exercées par des ecclésiastiques : nous y renvoyons nos lecteurs (1).

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA TENUE ET LE COSTUME DES ENFANTS DE CHŒUR.

*Lettre à M. l'abbé L*** curé de *** (diocèse de Chartres).*

« Vous me demandez si j'ai des cahiers de cérémonie pour la direction des enfants de chœur. La perspective d'un changement de liturgie m'a empêché jusqu'ici d'entreprendre un pareil travail. En attendant, nous suivons nos

(1) Sess. XXIII de reform. cap. XVII. *Qua ratione exercitia minorum ordinum repetenda.*

anciens usages que vous connaissez à peu près aussi bien que moi ; mais j'espère vous offrir bientôt quelque chose sur la tenue générale au chœur et sur le service de la messe basse. Voici du reste à mon avis par où il faut commencer : obtenir des enfants de chœur un silence profond à l'église et dans la sacristie, un maintien modeste, une démarche convenable, quelques instants d'une *véritable prière*, tels sont les points essentiels. Pour que les simples soldats de la sacristie les observent, il faut que les officiers supérieurs donnent l'exemple : rien de plus naturel. C'est une règle générale à établir ou plutôt à faire observer, car les règles ne manquent pas. Un de ces vieux canons qui tirent bien encore, quoi qu'on en dise, porte ces paroles : *Silentium in sacristia accuratè servetur; que le silence soit gardé avec soin dans la sacristie.* Mais nous parlerons de tout cela plus longuement pour l'instruction des fidèles et des serviteurs de l'Église qui, ne connaissant pas ces prescriptions, nous forcent souvent à les enfreindre. Oh ! quel grand bien pourtant si la maison de Dieu était mieux respectée !

Mon cher ami, c'est ma conviction intime, la bonne tenue des enfants de chœur et des serviteurs de l'Église est la prédication la plus efficace en faveur de la présence réelle de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie.

L'église et l'école, le culte et l'éducation, surtout l'éducation des enfants de chœur, parce que c'est dans leurs rangs qu'on recrute le plus de sujets pour le sacerdoce : voilà, selon moi, deux objets trop négligés et auxquels on ne saurait néanmoins attacher trop d'importance.

Comme quelques-uns de nos confrères, vous vous préoccupez peut-être aussi du costume des enfants de chœur : c'est une question plus difficile encore, et il ne m'appartient pas de la résoudre. Mais voici ma pensée à cet égard :

Les enfants de chœur tiennent la place des clercs, aujourd'hui trop peu nombreux pour les différents besoins des églises : ils devraient donc, ce semble, en porter le costume, c'est-à-dire la soutane et le surplis. Tel est l'avis de plusieurs auteurs, et tel est aujourd'hui l'usage adopté dans certains diocèses. La simplicité, la propreté et la modestie, voilà ce qui convient surtout aux enfants de chœur, ce qui doit faire leur principal ornement. Je ne changerais donc rien relativement au costume, mais j'attendrais patiemment une décision supérieure. L'attention de NN. SS. les Évêques a déjà été éveillée sur ce point, parce qu'on veut de plus en plus renoncer à des modes plus ou moins arbitraires et se conformer à des règles générales. »

ÉDUCATION CHRÉTIENNE.

Nous voulions commencer une série d'articles sur cet important sujet. Mais au début de ce travail, quelques traits historiques sont venus s'offrir à nous et nous ont rappelé ce vieil adage : *Verba movent, exempla trahunt : la parole ébranle, l'exemple entraîne.* Nous les offrons donc à nos lecteurs, qui certainement en profiteront mieux que de tous nos discours.

COMMENT LES SAINTS ÉLÈVENT LEURS ENFANTS, ET COMMENT LES ENFANTS DEVIENNENT DES SAINTS :

LE MODÈLE DES MÈRES CHRÉTIENNES.

Fidèle en tout à l'humilité et à la modestie qu'elle s'était prescrites, sainte Élisabeth de Hongrie conserva scrupuleusement ces vertus au milieu des joies de la maternité, comme elle l'avait fait au milieu des magnificences souveraines. Après chacune de ses couches, quand le moment de ses relevailles était arrivé, au lieu d'en faire, comme c'était l'usage, l'occasion de fêtes et de réjouissances mondaines, elle prenait son nouveau-né entre ses bras, sortait secrètement du château, vêtue d'une simple robe de laine (1) et nu-pieds, et se dirigeait vers une église éloignée, celle de Sainte-Catherine, située hors des murs d'Eisenach. La descente était longue et rude, le chemin rempli de pierres aigües qui déchiraient et ensanglantaient ses pieds délicats. Elle portait elle-même, pendant le trajet, son enfant, comme avait fait la Vierge immaculée; et, arrivée à l'église, elle le posait sur l'autel avec un cierge et un agneau, en disant : « Seigneur Jésus-Christ, » je vous offre, ainsi qu'à votre chère Mère Marie, ce fruit chéri » de mon sein. Voici, mon Dieu et mon Seigneur, que je vous » le rends de tout mon cœur, tel que vous me l'avez donné, à » vous, qui êtes le Souverain et le Père très-aimable de la mère » et de l'enfant. La seule prière que je vous fais aujourd'hui et » la seule grâce que j'ose vous demander, c'est qu'il vous plaise » recevoir ce petit enfant, tout baigné de mes larmes, au nombre de vos serviteurs et de vos amis, et lui donner votre sainte » bénédiction. »

PREMIÈRE ÉDUCATION DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Dès que le petit François de Sales avait pu bégayer, sa pieuse mère l'avait exercé à proférer les noms de Jésus et de Marie, puis les paroles du signe de la croix. Dès les premiers jours qu'il avait pu parler, elle avait travaillé, de concert avec M. l'abbé Déage, qui en fut plus tard le précepteur, à lui apprendre l'oraison

(1) A son retour, elle donnait toujours à une pauvre mère la robe qu'elle avait portée.

dominicale, la salutation angélique, le symbole, les actes de foi, d'espérance et de charité, les prières avant et après les repas, enfin les premiers éléments de la doctrine chrétienne. L'enfant, dont l'esprit était vif et la mémoire prompte, avait retenu facilement tout ce qu'on lui avait enseigné ; il prenait plaisir à le redire, et il suppliait qu'on lui apprît encore quelque autre chose.

Ces premières notions acquises, on crut qu'il était temps de passer au catéchisme, et Mme de Boisy, c'était le nom du comte et de la comtesse de Sales, toujours avec le concours de M. l'abbé Déage, commença cet enseignement si sublime dans sa simplicité, si fécond dans sa brièveté, code complet de croyance, autant que règle sûre de morale. Le jeune François reçut avec bonheur ces nouvelles leçons, il semblait n'avoir point de plus douce jouissance que d'entendre parler de Dieu et de la religion ; il se tenait attentif auprès de ceux qui l'instruisaient, les écoutait et faisait lui-même, sur les mystères, des demandes qui excitaient l'admiration.

Dès qu'il savait un certain nombre de réponses et que la leçon était finie, il sortait tout joyeux, et convoquant tous les enfants du voisinage à l'aide d'une clochette, il les rangeait en cercle autour de lui, leur récitait, en faisant des gestes, la leçon qu'il venait d'apprendre, et la leur faisait redire à eux-mêmes par petites phrases coupées, jusqu'à ce qu'ils la sussent.

Mme de Boisy ne se bornait pas à apprendre à l'enfant la lettre du catéchisme, elle s'appliquait encore plus à lui en donner l'intelligence par des explications nettes, des comparaisons et des similitudes ; à lui en inspirer l'esprit en lui inculquant continuellement l'amour et la crainte de Dieu ; enfin à lui en enseigner la pratique par ses exemples autant que par ses paroles. Ces utiles leçons, elle s'attachait à les reproduire sous différentes formes dans toutes les circonstances qui lui en offraient l'occasion. Elle était attentive à profiter de tout pour exciter, dans le cœur de son cher enfant, l'horreur du mensonge et du vice, l'amour de la vérité et de la vertu, ne se contentant pas de lui dire ce qu'il devait être ou ce qu'il devait faire, mais lui en *expliquant* le motif, afin qu'il connût bien, non-seulement la vertu, mais encore les raisons pour lesquelles il devait être vertueux.

REVUE DES BONS LIVRES.

DÉVOTION A MARIE EN EXEMPLES.

Ou excellence des prières et des pratiques en l'honneur de la très-sainte Vierge, démontrée par un grand nombre d'exemples, de traits et de miracles authentiques : ouvrage utile aux catéchistes, aux prédicateurs et aux directeurs des congrégations de la sainte Vierge,

Avec une table détaillée des matières,

PAR LE R. P. HUGUET, MARISTE ;

2 beaux volumes in-12 de 500 pages chacun. Prix : 6 fr.

Un des moyens les plus sûrs et les plus efficaces pour graver une confiance sans bornes en Marie dans le cœur de tous les fidèles, c'est de leur faire connaître les témoignages de miséricorde et d'amour dont elle ne cesse d'environner ses enfants; c'est là ce que s'est proposé le P. Huguet dans ce nouvel ouvrage, fruit de longues et consciencieuses recherches. Par les traits d'histoire, par les exemples, les plus sublimes enseignements pénètrent facilement dans le cœur de l'homme et y laissent des impressions ineffaçables. Dans le premier volume de cet ouvrage, l'auteur passe en revue les principales prières de l'Église en l'honneur de Marie, comme l'*Ave Maria,* l'*Angelus,* le Rosaire, le *Magnificat,* les Antiennes, le *Memorare,* les Hymnes, les Litanies, etc., et démontre par un grand nombre de traits bien choisis leur vertu auprès de Dieu pour nous obtenir les grâces dont nous avons besoin. Dans le second volume, il fait, pour les diverses pratiques consacrées à Marie, ce qu'il a fait pour les prières.

La plus grande partie des traits qui composent ces deux volumes appartiennent à l'histoire contemporaine. Nous voyons paraître dans cette galerie les plus grandes figures de notre époque : nos saints évêques, nos rois, nos princes, nos plus illustres guerriers, nos plus savants médecins; en un mot, depuis notre bien-aimé pontife Pie IX jusqu'à la bienheureuse bergère Germaine Cousin, toutes les classes de la société s'y trouvent réunies pour célébrer le magnifique accomplissement des paroles prophétiques de l'humble vierge d'Israël : *Beatam me dicent omnes generationes.* Plusieurs de ces faits se rattachent à l'histoire

de Notre-Dame de Chartres, et présentent par conséquent un double intérêt pour les fidèles de ce diocèse.

Ce livre fournira des traits du plus grand intérêt aux catéchistes, aux prédicateurs et aux directeurs des congrégations pour tous les sujets qu'ils voudront traiter.

Les mères chrétiennes y puiseront un grand nombre d'exemples très-propres à graver dans le cœur de leurs enfants une confiance sans bornes en Marie.

Une table faite avec beaucoup de soin leur rendra cet ouvrage plus utile et plus précieux.

Les abonnés de la *Voix de Notre-Dame de Chartres* peuvent faire prendre cet ouvrage au bureau du journal pour 4 francs.

POURQUOI JE CROIS À L'APPARITION DE LA SALETTE,

Par M. l'abbé Édouard BARTHE, chanoine honoraire de Rodez.
1 volume in-12.
Paris, chez Victor Sarlit, libraire-éditeur, rue St-Sulpice, 25.

Omnia... probate; quod bonum est tenete.
Je crains autant de ne pas croire ce qui mérite d'être crû que de croire très-légèrement ce qui est incertain.

(*Traité de l'Existence de Dieu,* par Fénélon, 2e part., chap. I.)

Bien des écrits ont été publiés déjà pour et contre l'événement de la Salette : le livre de M. l'abbé Barthe en est une récapitulation complète, et nous offre en outre l'exposé le plus satisfaisant des motifs qui militent en faveur de la miraculeuse apparition. Après en avoir relaté l'histoire et donné ses observations explicatives sur ce qu'il appelle agréablement les *pourquoi* inconsidérés et les *parce que* réfléchis, l'auteur énumère et développe huit motifs de crédibilité à l'appui du prodige : La nature du fait; — Le caractère du témoignage des deux enfants; — Les procédés de l'opposition; — Les investigations de l'autorité administrative et de l'autorité judiciaire; — L'inanité des objections; — Les actes de l'autorité diocésaine et ceux de l'autorité pontificale; — Les suites du fait; — L'intervention divine. La thèse est parfaitement liée et soutenue avec cette puissance de logique à laquelle la mauvaise foi seule aura le secret de résister. Pour ne laisser aucun subterfuge à l'opposition, et souvent aussi pour la flétrir, M. Barthe signale en marge les écrits même les plus ignobles des adversaires : il y donne encore le titre de toutes les autres pièces justificatives, afin que l'on puisse y recourir au besoin. A son mérite intrinsèque, ce livre ajoute le charme d'un style facile et animé. Son but indique assez à quel genre de personnes il s'adresse spécialement; ajoutons que tout homme sérieux gagnera à le lire.

L'abbé PIMONT.

(*Revue des bibliothèques paroissiales.*)

MÉDITATIONS SUR LA PASSION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST,

Par M. l'abbé N. Civet, chanoine honoraire de Reims, vicaire de Charleville, recueillies après sa mort et précédées d'une notice historique sur l'auteur.

Approbation de Monseigneur l'Évêque de Chartres :

« J'ai lu avec grand soin les Méditations sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, composées par feu M. l'abbé Civet, chanoine honoraire de Reims et vicaire de Charleville ; j'y ai reconnu la grande piété de l'auteur et sa science de la Croix, et je crois cet ouvrage très-propre à procurer l'édification des fidèles.

Fait à Chartres, le 29 Janvier 1858.

† L. Eugène,
Évêque de Chartres. »

LA VÉRITÉ SUR LES DANSES MODERNES

Ou Aveux des mondains sur les dangers de ces divertissements.
Prix : 10 c.
(Extrait des délassements permis.)

LÉGENDE.

FUITE DE LA SAINTE-FAMILLE EN EGYPTE.

La fuite de la Sainte Famille en Égypte a donné lieu à de touchantes légendes qui faisaient dans les siècles de foi les charmes de nos bons aïeux. Nous ne voulons pas priver nos lecteurs d'un de ces pieux récits, raconté par saint Anselme, qui le copie de saint Augustin. Bien que l'Évangile ne rapporte pas ce fait, disait à son peuple l'immortel évêque d'Hippone, cependant une tradition respectable l'a fait passer jusqu'à nous, et sans l'imposer à la foi, on doit le proposer à l'édification comme un doux et touchant motif d'amour. Lors donc que la sainte Famille fuyait, environnée de dangers de toutes parts, elle avait à redouter, outre la fureur d'Hérode, les bandes de voleurs qui infestaient alors le pays. En traversant de nuit un passage dangereux, Marie et Joseph tombèrent entre les mains de deux voleurs. Ces bandits s'appelaient, selon certains auteurs, Titus et Dumarchus ; selon d'autres, et d'après Bède, Matha et Joca, et selon le plus grand nombre et l'évangile apocryphe attribué à Nicodème,

ils avaient nom Dismas et Gesmas. Non loin de là sommeillait la horde nombreuse des compagnons de leurs crimes. Le premier de ces deux brigands, dit saint Augustin, était un jeune homme, fils du chef de la bande, qui faisait son apprentissage dans cet horrible métier, mais dont le cœur naturellement bon pouvait encore reculer devant un forfait. L'Enfant divin reposait sur le sein de sa Mère, il le lui arracha violemment. Et Marie pâlit comme si la main du bourreau lui eût arraché son propre cœur. Mais bientôt, ému de la détresse de Marie, de l'aspect vénérable de Joseph, et frappé de la beauté ravissante des traits de ce petit Enfant, dans lequel il crut voir tout à coup briller une majesté plus qu'humaine et des charmes célestes, il l'embrasse aussitôt avec amour. Son compagnon, endurci dans le crime, lui ayant reproché comme une lâcheté cet acte de miséricorde et voulant donner l'éveil à la bande endormie, Dismas lui dit : « Prends ces quarante dragmes et cette ceinture que je te donne, » et il la lui présenta plus promptement qu'il ne le disait, dans la crainte qu'il n'ouvrît la bouche et ne jetât le cri d'éveil. Ayant ainsi acheté et obtenu la délivrance de la sainte Famille, il lui donna, ajoutent plusieurs auteurs, l'hospitalité dans son repaire bâti comme le nid de l'aigle, au sommet d'un rocher et dont on montre encore aujourd'hui les ruines aux pélerins de Palestine. Et dès le matin, quand fut venu le moment de laisser partir ces hôtes divins, il fixa un dernier regard sur l'Enfant, puis, en forme d'adieux : « O aimable Enfant, lui dit-il, si jamais l'occasion se présente d'être miséricordieux à ton tour et de reconnaître ce bienfait de ta délivrance, puisses-tu ne pas oublier celui qui te le rend ! » On ajoute que dans l'effusion de sa reconnaissance la divine Marie lui promit grâce pour grâce, et par ces paroles lui laissa en le quittant le gage d'une bien autre miséricorde que celle dont il venait d'user envers Elle et son Fils : « Le Seigneur Dieu, lui dit-Elle, vous recevra à sa droite et vous accordera la rémission des péchés. »

Or, selon saint Augustin et tous ceux qui rapportent ce fait, trente-trois ans plus tard, ce même bandit pris et condamné à mort se trouvait sur la croix à la droite de Jésus. Comme son complice endurci, il avait blasphémé d'abord. Mais tournant ses regards vers Jésus, il retrouve tout à coup dans ses traits cette même expression de grandeur et de bonté qui l'avait frappé autrefois : son cœur s'était ouvert à la grâce et ses lèvres avaient

laissé tomber ces paroles : « Souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume, » paroles de repentir qui furent aussitôt suivies de ces autres paroles de miséricorde et d'espérance : « Vous serez avec moi aujourd'hui en paradis. » « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'il recevront miséricorde (1). »

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

ET NOUVELLES DIOCÉSAINES.

Le 3 décembre, fête de saint François-Xavier, patron de l'œuvre de la Propagation de la Foi, Monseigneur a célébré, selon l'usage, la messe de l'association, à l'autel du chœur de la Cathédrale.

— Le dimanche 5, le sermon a été prêché par M. l'abbé Chapard.

— Dans le cours de décembre, la confrérie de Notre-Dame de Chartres a offert deux nouveaux lustres à la Vierge du Pilier, savoir : un quatrième à la procession du premier dimanche du mois et un cinquième à la grand' messe paroissiale de l'Immaculée-Conception. Il n'en reste donc plus que deux à trouver pour compléter le nombre de sept et pour achever de représenter les sept candélabres de l'Apocalypse tout en symbolisant les sept douleurs et les sept joies de Marie.

Ce serait pour nos lecteurs un édifiant récit, si nous entreprenions de leur donner le détail des intentions non moins touchantes que variées qui ont jusqu'à ce moment valu à Notre-Dame du Pilier ces riches offrandes; mais la bonne Vierge les connaît, et sans qu'il soit besoin d'en faire une mention publique, Elle saura bien les exaucer et les bénir.

— La piété des fidèles se ranime chaque année d'une manière bien sensible à la fête de l'Immaculée-Conception : on voit que ce jour est une solennité de prédilection pour tous les enfants de Marie. Les communions ont été fort nombreuses et l'affluence très-considérable surtout à l'office du soir. Après le sermon, prêché par le R. P. Stanislas, capucin de la maison de Versailles, on s'est rendu processionnellement à la crypte. La cérémonie s'est passée avec beaucoup d'ordre et de recueillement malgré la foule immense qui se pressait à la suite du clergé.

— Le 9, les RR. PP. Maristes ont quitté Saint-Julien pour venir s'installer dans leur nouvelle résidence de Sainte-Foy. Ils ont été immédiatement

(1) « Depuis Lydde jusqu'à Jérusalem, il faut nécessairement marcher par des chemins très-rudes, monter et descendre continuellement et à travers de gros rochers... On nous fit remarquer, en passant, un village d'où, dit-on, le bon larron était natif. Les Arabes l'appellent encore aujourd'hui Latroun. On y voit le reste d'une église dédiée à ce saint pénitent, qui fut prédestiné sur la croix. Les chrétiens du pays prétendent qu'il s'appelait Dismas. Le cardinal Baronius lui donne le même nom. » *(Le P, Néret : Lettres édif.)*

remplacés dans leur ancienne demeure par les Sœurs de Notre-Dame de Chartres.

— Le dimanche 12, la paroisse de Saint-Aignan célébrait sa fête patronale. Une messe en musique a été chantée par les élèves des écoles chrétiennes; le R. P. Choizin a prêché le sermon d'usage.

— Le mercredi 15, quatre religieuses de la communauté de Saint-Paul de Chartres prenaient le chemin de Bordeaux afin de s'embarquer de là pour Hong-Kong, île anglaise de la Chine, où elles ont fondé, il y a plusieurs années, un asile précieux pour l'œuvre de la Sainte-Enfance. Elles vont remplacer plusieurs de leurs compagnes que l'épuisement de leur santé force à rappeler sous un climat plus favorable.

— Le sermon du quatrième dimanche de l'Avent a été prêché par Monseigneur. Notre vénérable évêque avait pris pour sujet de son discours la divine Eucharistie, et il nous a montré que Notre-Seigneur retraçait dans ce sacrement tous les mystères de sa vie mortelle. Sa Grandeur, en terminant, a donné de justes éloges à la piété de deux associations qui rivalisent de zèle pour honorer Jésus-Christ sur nos autels, et Elle a accordé quarante jours d'indulgence à toute personne associée ou non qui passerait une demi-heure d'adoration devant le Très-Saint Sacrement.

— Le mardi 21, a eu lieu la bénédiction de la chapelle du nouvel établissement des Frères de la doctrine chrétienne. Cette bénédiction a été faite solennellement par Mgr l'Évêque, en présence de M. le Préfet, de M. le Maire et de tous les membres du Conseil municipal. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire les discours prononcés en cette circonstance.

— La sainte coutume d'exposer une crèche dans les églises pendant le temps de Noël s'est toujours conservée à Chartres; mais celle qu'on voyait depuis plusieurs années dans le sanctuaire de la Sainte Vierge avait besoin d'être remplacée. On y pensait, à ce qu'il paraît bien, et la pieuse industrie d'un zélé serviteur de Notre-Dame devait nous ménager pour le matin de la fête une agréable surprise. Un charmant Enfant Jésus couché dans la grotte d'un rocher s'offrait à notre vue au milieu du sanctuaire et nous invitait par son doux sourire à nous agenouiller devant sa ravissante image. Les petits enfants et tous ceux qui aiment à se rapprocher de la simplicité de cet âge y viennent prier avec bonheur, déposent une petite offrande ou font brûler un cierge. Saint François d'Assise en aurait fait autant. Que dis-je? dans sa foi naïve, avec son amour de séraphin, il eût passé de longues heures à contempler ce doux spectacle et à verser des larmes brûlantes sur la tendresse d'un Dieu et sur notre insensibilité. La crypte avait aussi sa crèche comme les années précédentes. Si le mystère de l'Incarnation doit être vénéré quelque part, c'est bien dans ce lieu auguste où il fut révélé à nos pères longtemps avant de s'accomplir.

Le sermon du jour de Noël a été prêché par M. l'abbé Legrand, vicaire de Saint-Aignan.

— Le dimanche 26, un sermon de charité en faveur des pauvres secourus par la conférence de Saint Vincent de Paul, a été prêché par le R. P. Engelvin, Franciscain de la maison de Paris.

— Le 27, fête de saint Jean l'évangéliste, une cérémonie dont nous pouvons bien parler, puisqu'elle s'est passée sous les yeux d'un grand nombre de personnes, révélait la présence d'une association rétablie aujourd'hui parmi nous. Cette association, aussi ancienne d'ailleurs que notre cathédrale, c'est le *tiers ordre* de saint François, qui se propage en ce moment d'une manière étonnante. Plusieurs fidèles ont voulu profiter de la présence du P. Engelvin pour recevoir l'habit des mains de ce vénérable religieux.

Le diocèse de Chartres a déjà un nombre respectable de tierçaires ; dans d'autres diocèses, on les compte par centaines et même par milliers.

— Le même jour s'est tenue, sous la présidence de Monseigneur, l'assemblée générale des dames de charité pour l'*Œuvre des pauvres malades*. Cette association, qui n'a pas encore deux années d'existence, est déjà fort nombreuse et elle ne peut manquer de s'étendre de plus en plus dans notre bonne ville de Chartres.

— Le mardi 28, fête des Saints-Innocents, martyrs, tout l'office a été chanté par la Maîtrise. Le soir, après complies, les enfants de chœur se sont rendus processionnellement à la crypte, en chantant le psaume *Laudate, pueri, Dominum*. Après un cantique en rapport avec la solennité, le P. Engelvin a bien voulu adresser la parole aux enfants et il l'a fait d'une manière qui a vivement intéressé son jeune auditoire.

Une relique d'un des petits martyrs était exposée devant la crèche et rappelait d'une manière touchante le sacrifice de ces innocentes victimes. Après le Salut, les enfants d'abord et les fidèles ensuite, sont venus tour à tour vénérer ces restes précieux.

NOMINATIONS ET MUTATIONS DANS LE CLERGÉ.

M. l'abbé Manceau, curé de Berchères-l'Évêque, qui s'est dévoué avec tant de zèle à l'œuvre des Sœurs de Notre-Dame de Chartres, a été nommé chanoine honoraire de la cathédrale.

M. l'abbé Hurteaux, qui avait été désigné d'abord pour desservir Saint-Laurent-la-Gâtine, a été nommé curé de Villampuy.

M. l'abbé Goussu, curé de Gironville, a été transféré à Fains.

M. l'abbé Besnard, prêtre nouvellement ordonné, a été nommé vicaire d'Arrou.

MISSIONS DIOCÉSAINES.

La mission donnée à Saint-Denis-d'Authou a été sans contredit l'une des plus édifiantes et des plus fructueuses. Nous n'entrerons dans aucun détail afin de ne pas répéter ce que nous avons déjà dit en d'autres circonstances. Nous dénoncerons seulement le vénérable curé de T... qui, malgré le mauvais temps, la distance et l'heure avancée, n'a pas manqué une seule fois aux exercices. Cet exemple, on le comprend, n'a pas nui au succès de la mission.

Nous devons remarquer encore que l'ébranlement qui a eu lieu dans cette paroisse n'a commencé qu'au bout de deux semaines. C'est pendant les quinze derniers jours que le bien s'est opéré.

Parmi les autres missions qui ont eu un véritable succès, nous avons omis de signaler celle de Champrond-en-Gâtine ; nous pouvons ajouter actuellement que le bien qui s'y est fait continue à se maintenir et que les Sacrements ont été plus fréquentés depuis cette époque de renouvellement et de grâce.

Espérons que l'année 1859 ne sera pas moins favorable au succès de ce moyen de salut que les Saints ont toujours regardé comme l'un des plus efficaces, et répétons en finissant :

Ce sont les missions et le soin que l'on donne aux enfants qui sauveront la France.

A LA CRYPTE.

I

O vieux sanctuaire
Qu'embaume et prêfère
Le Lys que sur terre
Ont cueilli les cieux ;
O grotte chérie
Qui comme Isaïe
Prédis de Marie
L'astre radieux !

II

C'est de toi qu'immense
Vers le ciel s'élance
Ce temple où l'on pense
Être en paradis ;
Ce splendide trône
De notre Patronne
Crypte, est ta couronne
Pleine de rubis.

III

Ces tours magnifiques,
Ces riches portiques
Pour tes pieds antiques
Sont moins qu'un fardeau ;
Les ans, quoique avides
De débris splendides,
Sur tes flancs solides
Brisent leur marteau.

IV

Sois récompensée
Et vîte exaucée
Pieuse pensée
D'un pieux prélat !
A sa voix bénie
La grotte chérie,
Belle et rajeunie,
Reprend son éclat.

V

Anges tutélaires
De nos sanctuaires,
Vos larmes amères
Ont enfin cessé :
Plus de cicatrice
Au noble édifice ;
Le saint sacrifice
A recommencé.

VI

Sous ta voûte épaisse,
Que le soleil naisse
Ou que le jour baisse,
Nous viendrons prier;
En ce lieu plus vite
Notre cœur palpite,
Ici tout invite
A s'agenouiller

VII

Tout comme au jeune âge
Du pélerinage
Une sainte image
Écoute et bénit;
Sur l'autel de pierre,
Au bras de sa Mère,
Jésus, notre frère,
Aux enfants sourit.

VIII

Crypte vénérée !
Ta voûte sacrée
Brille restaurée
Digne du saint lieu;
Ta vieille atmosphère
D'ombre et de mystère
Distrait de la terre
Et parle de Dieu !

R. M.

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de GOUVERNEUR.

Troisième année.

2e NUMÉRO. FÉVRIER 1859.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

AVIS.
NOTICE SUR LA CONFRÉRIE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.
ÉDUCATION CHRÉTIENNE. — Prière et apostolat des enfants; exemple.
DES MESSES CÉLÉBRÉES AUX INTENTIONS DE LA SAINTE VIERGE.
DU SERVICE DE LA MESSE. — Réflexions de quelques pieux auteurs.
REVUE DES BONS LIVRES. — Histoire de Saint-Martin.
CHRONIQUE.
CHANT DES VIEUX PÉLERINS.

AVIS.

La conscience intime que nous avons de notre faiblesse ne nous a pas permis de chercher jusqu'ici à propager beaucoup notre petite publication. Mais puisqu'il plaît à la divine Providence de s'en servir pour opérer quelque bien, nous venons demander aujourd'hui à nos lecteurs de nous aider à la faire connaître autour d'eux. Un de nos bons confrères nous écrivait dernièrement : « Je vois dans le petit journal encore plus une œuvre qu'un écrit; je pense que c'est à ce point de vue que vous vous placez vous-même. » — Nous n'avons jamais prétendu autre chose, et nous prions nos lecteurs de s'en souvenir en recommandant la *Voix de Notre-Dame*.

D'après une décision prise tout récemment par la Commission chargée de restaurer la Crypte, les noms des personnes qui auront procuré à l'Œuvre une somme de mille francs au moins, seront gravés sur une table de marbre placée dans la chapelle du pélerinage; les noms de celles qui auront donné ou procuré une somme de cent francs seront conservés de la même manière

dans quelqu'une des autres chapelles; un registre particulier recevra, comme par le passé, les noms des autres bienfaiteurs.

En tête de l'inscription d'honneur on verra figurer, après le nom de notre vénérable Évêque, celui de feu M. l'abbé Baret, vicaire de la Cathédrale, à qui toutefois une mort soudaine et prématurée n'a pas permis de réaliser tous les généreux projets qu'il avait conçus en faveur de l'Œuvre de Notre-Dame sous-terre.

L'appel que nous avons fait dans notre dernier numéro n'est pas demeuré sans résultat. Déjà deux personnes ont offert de se charger chacune de la restauration d'une des dix chapelles de la Crypte qui restent à réparer. Nous espérons que ce bel exemple aura des imitateurs.

NOTICE SUR LA CONFRÉRIE DE N.-D DE CHARTRES.

I

Unir par les liens d'une douce confraternité, puisée au cœur, même de leur divine Mère, tous les enfants de Marie qui mettent de près ou de loin leur confiance en Notre-Dame de Chartres, et établir entre eux une communion mutuelle de prières et de bonnes œuvres; — conserver, par une tradition non interrompue de reconnaissance et d'amour, le souvenir des grâces sans nombre qui ont signalé son sanctuaire à la vénération publique et l'ont rendu si cher à la piété des peuples; — s'assurer, par une sainte émulation de zèle et d'efforts pour l'embellissement de son temple et la propagation de son culte, la continuation de ses bienfaits, et attirer sur la ville et la province, sur la France et l'Église entière une nouvelle abondance de bénédictions célestes : tel est l'objet et le but de la Confrérie de Notre-Dame de Chartres.

II

Comme tous les lieux privilégiés où la Sainte-Vierge est l'objet d'un culte spécial et séculaire, cette Confrérie se rattache au pélerinage même; elle lui doit son origine et en partage la célébrité. — Reconstituée sur des bases nouvelles après le bouleversement révolutionnaire, elle fut, une des premières en France, dès le 8 février 1827, solennellement dédiée au très-saint Cœur

de Marie Immaculée par M. l'abbé Lecomte, curé de la Cathédrale, sous les auspices de Mgr Clausel de Montals, Évêque du diocèse, d'après un rescrit apostolique de Sa Sainteté le Pape Léon XII, en date du 24 août 1826.

III

Tout catholique qui désire pour lui ou pour les siens la protection de Notre-Dame de Chartres est appelé à entrer dans cette union de prières, sans distinction aucune d'âge, de sexe, de pays ni de condition.

La seule obligation que l'on contracte en se faisant inscrire, est de réciter habituellement pour les associés vivants et défunts et pour toutes les personnes recommandées (1) aux prières de la Confrérie, *un chapelet par semaine,* soit en entier et d'une seule fois, soit à différents jours et par dizaines séparées (2). On y ajoute une invocation à Notre-Dame de Chartres et au Cœur immaculé de Marie.

IV

Les offrandes des associés à l'époque de leur admission et les années suivantes sont purement facultatives. Néanmoins, dans l'intérêt de la gloire de Marie, pour aider à faire face aux frais particuliers de la Confrérie tels que offices, processions, messes de recommandations, etc., et contribuer au moins quelque peu à la décoration du sanctuaire privilégié de Notre-Dame de Chartres et à l'entretien perpétuel d'une des neuf lampes qui brûlent jour et nuit devant son image vénérée, il est généralement d'usage de faire, à la principale fête de l'association, la modeste offrande annuelle de 45 *centimes* (9 *sous*). — Pour plus de régularité et d'unité dans la perception de cette petite collecte, on s'organise autant que possible par série ou couronne de neuf personnes en l'honneur des neuf chœurs des anges et de leur Reine immaculée. L'associé qui se sent le plus d'activité et de dévouement se met à

(1) Les recommandations se font régulièrement aux pieds de la Vierge-Noire, à la procession solennelle du premier dimanche de chaque mois. Elles doivent être adressées *franco* quelques jours à l'avance, à M. l'abbé Legendre, vicaire de la Cathédrale, et sous-directeur de la Confrérie.

(2) Lorsqu'un associé est trop jeune pour remplir par lui-même ce pieux engagement, sa mère ou toute autre personne récite en son lieu et place le chapelet de la semaine.

la tête en qualité de zélateur ou de zélatrice et se charge d'adresser annuellement au directeur (1) les offrandes et les noms. C'est ce qu'on appelle former une *couronne à Marie*. Rien du reste d'obligatoire en tout ceci; tout en esprit de sainte et amoureuse liberté.

En retour, comme souvenir d'agrégation et lien de douce confraternité, les associés reçoivent sans frais, dans la huitaine qui suit leur offrande, une image qu'on a fait toucher à la Sainte-Châsse et au pilier de Notre-Dame.

Chaque année, les noms de tous les nouveaux associés sont insérés dans un cœur de vermeil offert à Marie et placé solennellement dans son sanctuaire le jour de la fête patronale de la Confrérie.

V

Depuis le rescrit apostolique du 24 août 1826, la Fête patronale de la Confrérie est la Fête du Saint-Cœur de Marie, qui se célèbre avec solennité à tous les offices de la paroisse le Dimanche le plus voisin du 8 février (2).

La Fête secondaire est celle de l'Immaculée-Conception, si chère à la piété des enfants de Marie depuis la définition dogmatique du 8 décembre 1854.

Les autres Fêtes sont : la Nativité de la très-sainte Vierge; — l'Annonciation; — l'Assomption; — la Fête de N.-D. de la Brèche (15 mars), instituée en action de grâces de la délivrance de la ville de Chartres; — l'Anniversaire de la délivrance miraculeuse du choléra au passage de la Sainte-Châsse (26 août); — l'Anniversaire du Couronnement solennel de Notre-Dame de Chartres (31 mai).

Tous les jours ci-dessus désignés, ainsi qu'aux Fêtes solennelles de Noël, Pâques, la Pentecôte, la Toussaint, et aux Fêtes secondaires de N.-D. du Mont-Carmel (16 juillet), de N.-D. du Rosaire (1er Dimanche d'octobre), de N.-D. des Neiges (5 août), de N.-D. des Sept-Douleurs (Vendredi de la Passion), et de saint Jean l'Évangéliste, une Messe se dit régulièrement à l'un des autels dédiés à Marie, pour tous les membres de la Confrérie.

(1) M. l'abbé Brière, vicaire-général, chanoine théologal et curé-archiprêtre de la Cathédrale, ou M. l'abbé Legendre, vicaire, sous-directeur.

(2) Le lendemain de la Fête patronale, une messe de *requiem* est célébrée à la Cathédrale pour tous les confrères défunts.

Le jour de la Compassion de la Sainte-Vierge, la sainte Messe est principalement offerte pour la conversion des pécheurs.

VI

Neuf fois l'année : aux Fêtes de la Présentation de N.-S. au temple (2 février), de la Présentation de la Sainte-Vierge (21 novembre), de la Visitation (2 juillet), du Saint-Nom de Marie (15 septembre), de saint Joseph (19 mars), de sainte Anne (26 juillet), des saints Innocents (28 décembre), des saints Anges-Gardiens (2 octobre), et de N.-D. des Anges (2 août), la Confrérie fait célébrer le saint sacrifice de la Messe à l'intention spéciale de tous les enfants consacrés à N.-D. de Chartres et voués, dès leur berceau, aux couleurs virginales (bleu et blanc).

VII

Le premier Dimanche de chaque mois, la Confrérie de Notre-Dame de Chartres se réunit aux pieds de la statue miraculeuse de la Vierge-Noire, récemment couronnée au nom de Sa Sainteté le Pape Pie IX. On chante les litanies de la Sainte-Vierge, on la remercie des grâces reçues, on lui en demande de nouvelles et on prie publiquement pour toutes les intentions recommandées de près ou de loin à Notre-Dame de Chartres.

Le lendemain, une Messe de confrérie est célébrée, pour toutes les personnes recommandées la veille aux prières des associés. — A la fin de la Messe, le célébrant récite à haute voix le *Souvenez-vous*.

Le troisième Samedi du mois est aussi pour la Confrérie de Notre-Dame de Chartres un jour de dévotion et de pieux souvenir. Le matin, une Messe se dit pour tous les associés défunts, et le soir il y a salut et bénédiction à la chapelle du Cœur-de-Marie.

VIII

Le curé-archiprêtre de l'église cathédrale et paroissiale de Notre-Dame de Chartres est le directeur-né de l'association. Il en préside les fêtes et veille au maintien et à l'observation des statuts. Il se fait suppléer au besoin par un de ses vicaires auquel il confie la garde du registre et le soin de signer les billets d'admission, de délivrer les souvenirs annuels de Confrérie et de recevoir les recommandations et les offrandes en qualité de sous-directeur.

IX

Les Souverains Pontifes Léon XII et Grégoire XVI, par trois rescrits successifs en date du 24 août 1826, du 13 mars 1827 et du 14 avril 1840, ont honoré la Confrérie de Notre-Dame de Chartres de nombreux priviléges, entre autres :

1° Indulgence plénière le jour de l'admission ;

2° Indulgence plénière le jour de la principale fête de l'association ;

3° Indulgence plénière à l'article de la mort, pourvu que l'on invoque de bouche ou au moins de cœur le saint Nom de Jésus ;

4° Indulgence plénière à gagner douze fois l'année en assistant à la procession et aux recommandations du premier Dimanche du mois ;

5° Indulgence de sept ans et de sept quarantaines aux fêtes de Pâques, de l'Immaculée-Conception, de la Nativité et de l'Assomption, pour ceux qui visiteront l'église cathédrale et y prieront pendant quelque temps avec piété selon les intentions du Saint-Père ;

6° Indulgence de soixante jours pour toute œuvre de piété ou de charité faite par les associés avec un vrai sentiment de componction et d'amour.

Mais le plus précieux peut-être de tous ces avantages spirituels, c'est que toute Messe célébrée à un autel quelconque de l'église cathédrale soit pour les associés défunts, soit pour les associés qui viendraient à mourir unis à Dieu par la charité, leur procure les indulgences attachées aux Messes dites à un autel privilégié.

La Confrérie de Notre-Dame de Chartres compte de nombreux associés dans tout l'univers catholique. En tête de son registre figurent des noms augustes et vénérés.

ÉDUCATION CHRÉTIENNE.

LA PRIÈRE ET L'APOSTOLAT DES ENFANTS.

Voici comment un homme du monde raconte lui-même son retour à Dieu, grâce aux prières et aux bons exemples de son fils :

« J'ai été élevé aussi mal que possible, sous le rapport religieux, non seulement dans l'ignorance de la vérité, mais dans le goût, dans le respect,

dans la superstition de l'erreur, et je quittai mes classes bien muni d'arguments contre Notre-Seigneur et contre l'Église catholique. Je vécus ensuite en pur enfant de Paris et en vrai citoyen du quartier Montmartre, très-occupé de mes affaires, consacrant aux amusements et à la politique tout le temps que je ne donnais pas à la fortune. Je me mariai. Dieu permit que je rencontrasse une bonne et honnête créature, là où je ne cherchais que... de l'argent. Élevée comme moi, ma femme était beaucoup meilleure. Elle avait le sens religieux. Il se développa lorsqu'elle devint mère, et après la naissance de son premier enfant, elle entra tout-à-fait dans la voie. Quand je songe à tout cela, j'ai le cœur remué d'un sentiment de reconnaissance pour Dieu, dont il me semble je parlerais toujours et que je ne saurais exprimer. Alors je n'y pensais point. Si ma femme avait été comme moi, je crois que je n'aurais pas même songé à faire baptiser mes enfants. Les enfants grandirent. Les premiers firent leur première communion sans que j'y prisse garde. Je laissai leur mère gouverner ce petit monde, plein de confiance en elle, et modifié à mon insu par le contact de ses vertus, que je sentais et que je ne voyais pas. Vint le dernier : ce pauvre petit était d'une humeur sauvage, sans grands moyens; si je ne l'aimais pas moins que les autres, j'étais cependant disposé à plus de sévérité envers lui. La mère me disait : « Sois patient, il changera à l'époque de la première communion. » Ce changement à heure fixe me paraissait très-invraisemblable. Cependant l'enfant commença à suivre le catéchisme, et je le vis en effet s'améliorer très-sensiblement et très-rapidement. J'y fis attention. Je voyais cet esprit se développer, ce petit cœur se combattre, ce caractère s'adoucir, devenir docile, respectueux, affectueux. J'admirais ce travail que la raison n'opère pas chez les hommes : et l'enfant que j'avais le moins aimé me devenait le plus cher.

» En même temps, je faisais de graves réflexions sur une telle merveille. Je me mis à écouter la leçon du catéchisme. En l'écoutant, je me rappelais mes cours de philosophie et de morale : je comparais cet enseignement avec la morale dont j'avais observé la pratique dans le monde, hélas ! sans avoir pu moi-même toujours m'en préserver. Le problème du bien et du mal, sur lequel j'avais évité de jeter les yeux, par incapacité de le résoudre, s'offrait à moi dans une lumière terrible qui m'écrasait. Je sentais que les objections seraient honteuses et coupables, ma femme observait et ne disait rien, mais je voyais son assiduité à la prière. Mes nuits étaient sans sommeil. Je comparais ces deux innocences à ma vie, ces deux amours au mien; je me disais : ma femme et mon enfant aiment en moi quelque chose que je n'ai aimé ni en eux ni en moi, c'est mon âme.

» Nous entrâmes dans la semaine de la première communion. Ce n'était plus de l'affection seulement que l'enfant m'inspirait, c'était un sentiment que je ne m'expliquais pas, qui me semblait étrange, presque humiliant, et qui se traduisait parfois en une espèce d'irritation; j'avais du respect pour lui, il me dominait, je n'osais pas exprimer en sa présence certaines idées que l'état de lutte où j'étais contre moi-même produisait parfois dans mon esprit. Je n'aurais pas voulu qu'elles lui fissent impression.

» Il n'y avait plus que cinq ou six jours à passer. Un matin, revenant de la messe, l'enfant vient me trouver dans mon cabinet, où j'étais seul. — Papa, me dit-il, le jour de ma première communion, je n'irai pas à l'autel sans vous avoir demandé pardon de toutes les fautes que j'ai faites et de tous les chagrins que je vous ai causés, et vous me donnerez votre bénédiction. Songez bien à tout ce que j'ai fait de mal pour me le reprocher, afin que je ne le fasse plus, et pour me pardonner. — Mon enfant, répondis-je, un père pardonne tout, même à un enfant qui n'est pas sage; mais j'ai la joie de pouvoir te dire qu'en ce moment je n'ai rien à te pardonner. Je suis content de toi. Continue de bien travailler, d'aimer le bon Dieu, d'être fidèle à tes devoirs; ta mère et moi nous serons bien heureux. — Oh! papa, le bon Dieu, qui vous aime tant, me soutiendra pour que je sois votre consolation, comme je le demande. Priez-le bien pour moi, papa. — Oui, mon cher enfant.

» Il me regarda avec des yeux humides, et se jeta à mon cou. J'étais moi-même fort attendri.

» — Papa... continua-t-il. — Quoi, mon cher enfant? — Papa, j'ai quelque chose à vous demander.

» Je voyais bien qu'il voulait me demander quelque chose, et ce qu'il voulait me demander, je le savais bien! et, faut-il l'avouer? j'en avais peur; j'eus la lâcheté de vouloir profiter de ses hésitations.

» Va, lui dis-je, j'ai des affaires en ce moment; ce soir ou demain tu me diras ce que tu désires, et si ta mère le trouve bon, je te le donnerai.

» Le pauvre petit, tout confus, manqua de courage, et, après m'avoir embrassé encore, se retira tout décontenancé dans une petite pièce où il couchait, entre mon cabinet et la chambre de sa mère. Je m'en voulais du chagrin que je venais de lui donner, et surtout du mouvement auquel j'avais obéi. Je suivis ce cher enfant sur la pointe des pieds, afin de le consoler par quelques caresses, si je le voyais trop affligé. La porte était entr'ouverte. Je regardai sans faire de bruit. *Il était à genoux devant une petite image de la Sainte Vierge;* il priait de tout son cœur. Ah! je vous assure que j'ai su ce jour-là quel effet peut produire sur nous l'apparition d'un ange.

» J'allai m'asseoir à mon bureau, la tête dans mes mains et prêt à pleurer. Je restai ainsi quelques instants. Quand je relevai les yeux, mon petit garçon était devant moi avec une figure tout animée de crainte, de résolution et d'amour. — Papa, me dit-il, ce que j'ai à vous demander ne peut pas se remettre, et ma mère le trouvera bon; c'est que le jour de ma première communion, vous veniez à la Sainte-Table avec elle et avec moi. Ne me refusez point, papa. Faites cela pour le bon Dieu, qui vous aime tant.

» Ah! je n'essayai pas de disputer davantage contre ce grand Dieu qui daignait ainsi me contraindre. Je serrai en pleurant mon enfant sur mon cœur. — Oui, oui, lui dis-je, oui, mon enfant, je le ferai. Quand tu voudras, aujourd'hui même, tu me prendras par la main, tu me mèneras à ton confesseur, et tu lui diras : Voici mon père. »

DES MESSES CÉLÉBRÉES AUX INTENTIONS DE LA SAINTE VIERGE.

Plusieurs enfants de Marie sont fidèles à faire dire souvent des messes en laissant le fruit principal du sacrifice entre les mains de l'auguste Mère de Dieu. Cette touchante pratique était en grand honneur dans la congrégation de l'Oratoire, où tous les prêtres avaient coutume d'offrir une fois chaque mois le saint sacrifice aux intentions de la très-sainte Vierge; usage auquel se conformaient ceux qui n'étaient pas prêtres en appliquant aux mêmes fins une de leurs communions.

Le vénéré Père de Condren se distinguait d'une manière toute spéciale par son amour envers Marie. Ses écrits sont remplis de pensées sublimes et presque surhumaines sur la très-sainte Mère de Dieu. On lira avec édification la formule si touchante dans laquelle ce grand serviteur de Dieu s'engageait à célébrer le saint sacrifice aux intentions de la Reine des Apôtres. Puissent-ils puiser dans ces lignes une nouvelle ardeur pour honorer leur divine Mère en faisant offrir à son intention nos saints mystères! Voici la belle formule du vénéré Père de Condren :

« A la gloire de la Très-Sainte Trinité : du Père qui a choisi la Vierge pour donner à son Fils une seconde vie ; du Fils qui l'a acceptée pour sa Mère, et du Saint-Esprit qui l'a disposée, conduite et assistée toute sa vie, mais particulièrement dans l'œuvre adorable de l'Incarnation; en l'honneur de cette même Vierge, qui a toujours été sans tache et sans défaut et parfaitement unie à Dieu ; en mémoire et en action de grâces de tous les miracles de sainteté qui se sont opérés en Elle, toujours plus grands d'un moment à l'autre, sans que ce torrent de grâces et ce progrès continuel de sainteté ait jamais été tant soit peu arrêté, ni empêché, ni retardé; les desseins de Dieu n'ayant jamais trouvé d'empêchement en Elle ni souffert de retardement; comme aussi pour l'accomplissement de toutes ses divines volontés sur la terre et au ciel.

» Moi, N., après avoir reçu plusieurs grâces par l'entremise de Marie, et n'ayant point d'autre voie plus digne pour lui en témoigner ma reconnaissance et lui en rendre quelque honneur, je fonde à perpétuité, par le présent contrat, moyennant la somme de....... une messe qui se célébrera tous les jours dans l'église de....... à l'*intention de la sainte Mère de Dieu.* Et afin

de rendre gloire à Dieu et de le remercier par Celui-là même qui m'a rendu capable de ses miséricordes, par les mérites de sa vie et de sa mort, je remets son Fils Jésus-Christ entre ses mains par cette fondation autant que je le puis, et la supplie de tout mon cœur de l'offrir elle-même à Dieu en ce sacrifice quotidien, comme elle l'offre et l'a toujours offert dans le temps, et ensuite dans l'éternité, sur la terre et au ciel (où il est son offrande continuelle, ainsi que celle de l'Église, et où il doit être celle de chacun de nous); mais particulièrement au moment de l'Incarnation, en le concevant de Dieu pour Dieu, et pendant les neuf mois qu'Il fut en Elle, comme en son premier temple matériel, dans lequel commença l'oblation perpétuelle que Dieu a toujours présente pour faire miséricorde aux hommes. Je le lui remets entre les mains pour qu'Elle l'offre encore à Dieu son Père, comme Elle fit incontinent après sa naissance, pour obéir à la tradition ancienne, et se conformer à l'usage des mères pieuses; comme Elle l'offrit ensuite au Temple, pour satisfaire à l'obligation apparente que la loi semblait lui imposer, et comme Elle l'offrit enfin sur la croix. J'offre toutes ces saintes intentions de Marie à Dieu avec ce sacrifice de son Fils, et je veux toujours les préférer aux miennes.

» Et parce que je crois qu'Elle l'aura pour agréable, je supplie le Seigneur de recevoir ce sacrifice que je fonde en l'honneur de tous les Saints et Saintes du paradis, et de tous les anges qui ont été particulièrement liés à Elle, ou appliqués à son service, et qui ont eu ensuite quelque union spéciale à son état glorieux dans le ciel.

» Je l'offre en outre pour le secours des âmes qui, ayant reçu de Dieu la grâce d'être à Elle, n'ont pas répondu à cet inestimable bienfait, ni assez exactement suivi la sainteté de leurs voies, et qui souffrent pour cela en purgatoire, en attendant leur entière purification.

» Je l'offre aussi pour les âmes qui, en cette vie, s'unissent à Elle, pour servir Dieu sous sa direction spéciale.

» Je l'offre enfin pour qu'il plaise à Dieu de donner beaucoup d'âmes à cette bonne Mère, et de les sanctifier abondamment sous sa conduite, afin qu'elles le louent et le servent avec Elle et dans son esprit, et qu'elles continuent sur la terre la révérence et l'amour qu'Elle a toujours eus pour Lui et pour son Fils Jésus-Christ, autant qu'il Lui plaira de faire revivre cet amour et cette

révérence, et que Sa Majesté permettra que cette grâce soit communicable aux hommes. Je le supplie de tout mon cœur, par le mérite de l'oblation de son Fils, de m'obtenir que je sois une de ces âmes choisies, pour la servir sur la terre et l'honorer éternellement dans le ciel. Je le conjure de vouloir bien me revêtir de sa vertu, afin que je ne demeure pas dans mes imperfections et mes bassesses; mais que je la serve dans la perfection de sa vie, autant qu'il est permis à un pécheur de l'espérer.

» Nous obligeons tous les prêtres, qui satisferont à cette *fondation,* de prendre ces intentions, que la très-sainte Mère de Dieu a inspirées, pour les offrir de sa part à la divine Majesté, et de lire de temps en temps, pour s'en renouveler la mémoire, ce que nous en laissons par écrit. »

Nous sommes heureux de pouvoir signaler cette pratique aux âmes chrétiennes et surtout à ceux de nos confrères, aujourd'hui si nombreux, qui ne reçoivent que très-peu d'intentions de Messes. Les pieux ecclésiastiques se consoleront ainsi de leur pauvreté, et ils se réjouiront même qu'elle leur fournisse l'occasion d'offrir à la Mère de Dieu la plus riche, la plus magnifique aumône pour les besoins de l'Église et pour tous les objets de sa tendre sollicitude.

DU SERVICE DE LA MESSE.

RÉFLEXIONS DE QUELQUES PIEUX AUTEURS.

L'espace nous manque pour entrer aujourd'hui dans de grands détails sur cette matière. Nous citerons seulement deux ou trois réflexions de quelques pieux auteurs :

« La manière peu modeste de quelques enfants ou d'autres personnes âgées qui servent le prêtre à l'autel, dit le grand archidiacre d'Évreux, cause du mépris pour la religion. Si un démon a travaillé quarante ans pour faire tomber un serviteur de Dieu dans une faute vénielle, nous pouvons bien penser que l'Enfer fera tous ses efforts pour faire commettre quelques irrévérences dans ce qu'il y a de plus saint et de plus divin, et que celles *qui se font par les personnes qui servent le prêtre à l'autel sont des effets de ces esprits malins.* C'en est une assez ordinaire que la précipitation dont usent les répondants aux versets qui suivent immédiatement le *Confiteor* et au *Kyrie eleison.* »

Écoutons maintenant le vénérable Bourdoise : « Si le bon Dieu

qui était l'autre jour exposé sur l'autel était d'aussi bonne maison que Monsieur l'abbé un tel, il aurait un laquais aussi bien que lui, vêtu de ses couleurs, c'est-à-dire un clerc vêtu de soutane et surplis, pour servir aux Messes qui se célèbrent en sa présence, et ne verrait-on point un petit morveux de garçon faire cette fonction ecclésiastique. »

Terminons par une autre passage du pieux Boudon : « Le quatrième Concile de Milan a très-sagement ordonné que le clerc ne servît point au prêtre à l'autel qu'auparavant il n'eût été parfaitement instruit de tout ce qu'il faut observer en son ministère et jugé propre à cette fonction par le maître des cérémonies. Au moins, si l'on ne peut pas trouver partout des personnes qui soient dans la cléricature pour répondre à la sainte Messe, l'on devrait bien, particulièrement dans les grandes églises, avoir un nombre de jeunes gens choisis pour cet effet, qui seraient bien instruits et modestes, et à qui l'on donnerait de petites soutanes comme aux enfants de chœur. L'honneur du service de Dieu mérite bien que l'on fasse le peu de dépense qui serait nécessaire. »

REVUE DES BONS LIVRES.

HISTOIRE DE SAINT MARTIN, ÉVÊQUE DE TOURS,

Par M. l'abbé Achille Dupuy, prêtre du diocèse de Tours.

« L'Empire des Francs, dit Baronius, s'est formé et dilaté par le culte des Saints, pour durer aussi longtemps que ses fondements resteront posés sur ce même culte, et pour ne finir qu'autant que ces mêmes fondements seront arrachés par l'impiété de l'hérésie. » Or, parmi les saints dont le culte règle en quelque sorte les destinées de la France, il en est peu d'aussi illustre et d'aussi vénéré que St Martin. Le grand évêque de Tours vient en effet au premier rang après la Vierge immaculée et le prince des apôtres, pour le nombre des églises qui lui ont été dédiées dans toute la chrétienté. Saint Odon de Cluny en faisait la remarque dès le X[e] siècle, et on peut le constater encore aujourd'hui dans chaque diocèse.

C'était donc une œuvre tout à la fois chrétienne et nationale, c'était un service rendu à la religion et à la patrie que d'enlever la poussière qui couvrait le tombeau du célèbre thaumaturge, que de nous rappeler les belles actions, que de nous dévoiler la grande et noble figure de celui qui fut l'une des premières colonnes de l'Église de France.

Tel est le but que s'est proposé M. l'abbé Dupuy dans son histoire de Saint Martin, et le succès est venu couronner ses efforts. Cet ouvrage,

approuvé et recommandé par Mgr l'archevêque de Tours, a été jugé favorablement par plusieurs journaux religieux. Voici comment l'apprécie un membre de la Société archéologique de Touraine dans le *Journal d'Indre-et-Loire :*

« L'auteur a puisé aux meilleures sources, et son récit, toujours plein d'intérêt, est nourri de réflexions inspirées par une piété solide et découlant naturellement des faits historiques. M. l'abbé Dupuy a exécuté une œuvre importante et qui manquait à l'hagiographie. Son livre est le meilleur sans contredit qui existe sur ce sujet : la lecture en sera attrayante et utile. On ne saurait trop vivement la recommander. »

Il serait bien à désirer que chacune des paroisses qui ont Saint Martin pour patron, possédât cette histoire. Le culte du serviteur de Dieu ne pourrait qu'y gagner beaucoup et les fidèles recueilleraient bientôt les fruits de leur dévotion, car les saints nous rendent fidèlement en bénédictions de toutes sortes les vœux et les hommages qu'ils reçoivent de nous dans le ciel.

CHRONIQUE.

La disette de nouvelles religieuses nous force à quitter notre diocèse pour chercher autre part un aliment à la pieuse curiosité de nos lecteurs. Une fois sorti, il est à croire que nous prendrons le goût des voyages, et que nous recueillerons çà et là sur notre route tous les faits relatifs à la Sainte Vierge qui nous paraîtront dignes de quelque intérêt. Il y a longtemps du reste que nous pensions faire cette gracieuseté à nos abonnés du dehors, dont le nombre s'accroit de jour en jour.

— Quoique la nouvelle qui va suivre soit un peu vieille, il nous est difficile de ne pas la rappeler ici à nos lecteurs. Il s'agit du décret de la reine d'Espagne relatif à l'érection d'une église monumentale à Madrid, pour perpétuer la mémoire de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception. Si édifiante que soit d'ailleurs cette pièce, comme la plupart de nos lecteurs la connaissent, nous ne la reproduirons pas.

— Le Jubilé de 1858 a produit partout les plus heureux fruits. Les feuilles religieuses de chaque diocèse n'ont pas manqué de les signaler à leurs lecteurs à mesure qu'ils se sont manifestés, et nous avons nous-même parlé assez longuement du bien qui s'est opéré à cette occasion dans le diocèse de Chartres. Tout récemment encore, dans les paroisses de Saint-Victor de Buthon et d'Oysonville, le succès des missions a dépassé toutes les espérances. Ces résultats doivent réjouir tous les gens de bien, disons mieux, tous les hommes d'ordre, quels qu'ils soient d'ailleurs au point de vue de la pratique religieuse. Les Jubilés, en effet, contribuent puissamment à maintenir la paix dans les états. D'Alembert le savait bien, lui qui se plaignait du Jubilé de 1775, *lequel*, selon lui, *avait retardé la révolution de vingt ans. — Encore un Jubilé pareil*, avait dit Voltaire, *et c'en est fait de la philosophie.*

— Dans un de ses derniers numéros, le *Rosier de Marie* enregistrait trois lettres où sont racontées plusieurs guérisons extraordinaires attribuées à la protection de la Sainte Vierge. Pour l'édification de nos lecteurs, nous reproduirons le récit de celle qui a été opérée à Modène, récit que Mgr l'archevêque de cette ville aurait permis de rendre public.

De notre monastère de la Visitation à Modène (Italie).

VIVE † JÉSUS !

LOUANGE, HONNEUR ET REMERCIEMENTS A LA TRÈS-SAINTE VIERGE DE CONSOLATION ET DE PROVIDENCE !

« Notre communauté tressaille d'une joie tout-à-fait extraordinaire, d'une joie inexprimable, d'une allégresse de paradis. Notre chère sœur Marie-Louise Simonetta, malade depuis plusieurs années d'une inflammation aux intestins et d'une affection précordiale, gardait le lit depuis un mois et demi, travaillée d'une fièvre continuelle. Son état, malgré tous les remèdes de l'art, empirait toujours, et la constriction au cœur lui était devenue si pénible que non-seulement elle lui empêchait de s'alimenter, mais encore lui resserrait tellement la respiration qu'elle en paraissait de temps en temps étouffée. N'ayant que la peau et les os, et toujours saisie de douleurs spasmodiques, on crut qu'une vie presque tout-à-fait consommée ne tarderait point à s'éteindre ; fortifiée par le Saint-Viatique, elle se préparait à une sainte mort, lorsque, à l'approche de la fête de notre bienheureuse Vierge de Consolation et de Providence, dont nous avons la statue dans notre chœur, elle se sentit vivement poussée à en faire la neuvaine afin d'en recevoir la guérison, si telle était la volonté de Dieu, le bien de son âme, et la gloire de la très-sainte Marie ; au reste, elle était entièrement disposée à recouvrer la santé ou à mourir, ou bien à rester clouée sur un lit de souffrance aussi longtemps qu'il plairait au Seigneur.

» Vers la fin de la neuvaine elle éprouvait dans son cœur la confiance qu'elle serait guérie le jour de la fête, c'est-à-dire le 28 de septembre. Elle assurait les sœurs qui la visitaient, et la supérieure même, que ce jour-là elle ferait la sainte communion dans le chœur. La supérieure, uniquement en vue de la foi simple de la malade (car selon les apparences humaines on ne pouvait rien espérer), le soir de la veille, ordonna aux sœurs infirmières que si le matin suivant sœur Marie-Louise demandait ses habits, on les lui donnât. Elle passa la nuit du 27 au 28 fort inquiète et presque toute en veille. Pendant la nuit elle se sentit grandement inspirée de demander à la Vierge sa guérison pour l'amour que le père Tite Facchini, de la Compagnie de Jésus, avait porté à cette Vierge très-sainte, ce qu'elle fit à l'instant. Le matin aucun changement n'était survenu dans son état, et on avait en conséquence préparé tout pour lui apporter la très-sainte communion, qui est pour nous de vœu en ce jour. On avait déjà allumé les cierges pour l'entrée du prêtre, et il n'y avait aucune vraisemblance de guérison. Mais rien n'est impossible à qui croit et espère.

Il était cinq heures et quart du matin, lorsque sœur Marie-Louise, qui, contre toute espérance, avait toujours espéré en Marie, sent sa foi se ranimer davantage, et demande ses habits. On hésite un moment, et puis on la contente. Elle s'habille vivement, descend du lit sans aucun secours, et sautant de joie dans sa chambre, en battant des mains, elle s'écrie : «Vive Marie!...

Je suis guérie ! » Les sœurs infirmières, transportées jusqu'aux larmes, coururent aussitôt en avertir la supérieure. Sœur Marie-Louise prévient son arrivée, et, sans avoir besoin de personne, se rend promptement au chœur. Là elle s'agenouille sur la terre sans aucun appui, et les bras ouverts, s'écrie à haute voix : « *Misericordias Domini in œternum cantabo!* » ensuite elle y demeure longtemps en oraison. Elle y communie avec la communauté, et après *Prime* elle sort avec toutes ses sœurs et leur souhaite le bonjour. O jour vraiment de bénédiction pour nous! combien de larmes coulèrent de tous les yeux dans cet embrassement! combien de sentiments de reconnaissance et d'amour s'entrecoupèrent sur les lèvres à cause de l'excessive véhémence des affections; Marie de Consolation et de Providence qui en fut le témoin, le sait. Ce ne fut pas un jour d'expressions pour nous, ce fut un jour tout d'amour, de reconnaissance, de silence dévot, de larmes très-douces.

Sœur Marie-Louise, tout-à-fait guérie, ne sent plus aucun mal, mais seulement un grand besoin de se nourrir, ce qu'elle peut faire sans peine en prenant sans aucune douleur les aliments, que depuis tant d'années elle ne pouvait pas retenir. Depuis ce jour elle exécute ponctuellement les exercices de la Communauté, étant à nos yeux une merveille continuelle, qui fait que nous nous écrions à tout moment, pleines d'admiration et de reconnaissance : le bras du Tout-Puissant ne s'est point raccourci! qu'il fait bon d'espérer en Marie qui se plaît à être pour nous mère de Consolation et de Providence! — Que Dieu soit béni! »

— La Société de secours mutuels de Saint-Roch, établie à Chartres depuis quelques années et dont le succès va croissant de jour en jour, avait demandé à l'Empereur et à l'Impératrice, comme souvenir de leur passage à Chartres, une bannière pour les grandes solennités et un drap mortuaire pour les cérémonies funèbres. Sa requête a été favorablement accueillie : ces deux objets lui ont été expédiés dernièrement et ils portent le cachet de la munificence impériale.

LE CHANT DES VIEUX PÉLERINS.

I

En voyage,
Pélerins,
Au rivage
Des Chartrains!
En silence
Qu'on s'avance,
Qu'on commence
Les refrains.

II

Pour Marie
Que la voix
Se marie
Au hautbois.
Pour lui plaire,
Fronts en terre!
Qu'on vénère
Chaque croix.

III

Oriflammes,
Vite au vent!
Marchez, femmes,
En avant!
Sans monture,
Sans parure,
Sous la bure
Du couvent.

IV

Allez, hommes,
Tous à part,
Chantant psaumes
A l'écart :
Qu'on paraisse
Ouïr messe
Et qu'on baisse
Le regard.

V

Jusqu'à nones
Nous jeûnons,
Force aumônes
Nous donnons;
Toute église
Voit surprise
Troupe grise
Et bourdons.

VI

On proclame :
A genoux!
Notre-Dame
Devant nous! (1)
Tours aiguës,
Dans les nues
Suspendues,
C'est bien vous.

(1) En vue de la Cathédrale on tombait à genoux.

VII

L'espérance
Est là-bas!
Qu'on avance
A grands pas:
A toute âme
Qui l'acclame
Notre-Dame
Tend les bras.

VIII

Mais on entre
Au saint lieu;
Redis, chantre,
Gloire à Dieu!
Viens, lévite,
On t'invite,
Lis-nous vite
Saint-Mathieu.

IX

Une obole
Nous t'offrons,
Mets l'étole
Sur nos fronts;
Pour mon père,
Pour ma mère
Réitère
Les leçons.

X

A la Vierge,
Marguiller,
Mets un cierge
Gros, altier :
Sous la Châsse
Que l'on passe,
Qu'on embrasse
Le pilier.

XI

Puis sous terre
Descendons;
Notre Mère
Veut nos dons.
A ses grilles
Nos coquilles
Si gentilles
Nous pendrons.

XII

Chante et prie,
Troubadour;
Pour Marie
Ne sois court!
Prends, trouvère,
Ta voix claire
Pour la Mère
De l'amour.

XIII

ViergeNoire,
Prends mon vœu,
C'est ta gloire
Qui le veut :
Dieu sait comme
Diable ou gnôme
Sous mon chaume
A bon jeu.

XIV

J'ai malades,
En trois lits,
Camarades
Et mon fils :
Que ta grâce
Bien leur fasse,
Qu'elle chasse
Mes soucis.

XV

Puis Jean-Pierre
M'a parlé
Pour son père
Aveuglé.
Rends, ô Mère,
La lumière
A ce père
Désolé.

XVI

A l'image
J'ai frotté
Ce lainage
Tricoté.
C'est pour faire
Scapulaire
A mon père
Alité.

XVII

Dans la lampe
Des saints lieux,
Bon clerc, trempe
De ton mieux
Cette laine
Qui devienne
Souveraine
Pour maux d'yeux.

XVIII

Ça, les autres,
Avez-vous
Pour les vôtres
Prié tous?
Pour la quête
Qu'on s'apprête,
Qu'on y jette
Les gros sous.

XIX

Que l'on passe
Le rubis
Qu'à la Châsse
J'ai promis;
Et la fine
Mouseline
De Maline
Aux longs plis

XX

Qu'on visite
Tous les troncs,
Qu'on débite
Les jetons;
L'un pour l'autre
Disons notre
Patenôtre
Et partons.

L. R. M.

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de Gouverneur.

Troisième année.

3e NUMÉRO. MARS 1859.

LA VOIX
DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

UN MOT DE RÉPONSE A CERTAINES QUESTIONS SUR *LA VOIX DE NOTRE-DAME.*

ENTRETIENS ARCHÉOLOGIQUES. — XVIIIe ENTRETIEN. — LE PORTAIL OCCIDENTAL. (Suite et fin.)

DU SERVICE DES ÉGLISES.

FÊTE DU SACRÉ CŒUR DE MARIE A LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

CHRONIQUE.

LE TEMPS DU CARNAVAL. — L'ÉGLISE ET LE MONDE.

LE CHAPELET DE LA PAUVRE FEMME.

AVIS.

Plusieurs de nos abonnés ne nous ont point encore fait parvenir le montant de leur souscription *pour l'année* 1858.

Le recouvrement des fonds pour l'année 1859 se fait d'une manière plus satisfaisante : la plupart des souscripteurs ont versé leur petite cotisation.

UN MOT DE RÉPONSE A CERTAINES QUESTIONS SUR *LA VOIX DE NOTRE-DAME.*

La *Voix de Notre-Dame de Chartres* doit être surtout religieuse, on s'étonnerait qu'il en fût autrement. Son nom, son objet, la classe de ses lecteurs, tout lui marque clairement la route qu'elle doit suivre pour répondre à la destinée que la Providence lui a faite, comme à tout ce qui vit et respire ici-bas. Et, à bien prendre les choses, n'est-ce pas là, dans les idées religieuses et les pratiques de la piété chrétienne, que se trouvent les réalités les plus consolantes et les joies les plus douces? Tout le reste est mensonge, frivolité ou même poison pour l'âme, comme le grand Augustin l'a dit bien longtemps avant nous : *Mentiuntur, moriuntur et ad mortem trahunt.*

Si nous sommes vrais enfants de Dieu, nous devons uniquement nous attacher à ce qui entretient et développe en nous la vie divine, l'esprit de Jésus-Christ. Est-ce à dire pour cela qu'il faille mépriser la science et tous les biens naturels que Dieu a daigné départir à l'homme? Non assurément; mais on doit les mettre à leur place et s'occuper, avant toutes choses, d'établir le règne de Dieu dans les âmes, d'après cette parole du divin Maître : Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par-dessus.

Les revues amusantes ne manquent pas de nos jours; les revues morales, scientifiques, littéraires, etc. pleuvent de toutes parts; mais les revues religieuses, les revues pieuses surtout sont très-rares, et par elles néanmoins peut s'opérer un bien considérable.

L'œuvre de restauration matérielle que nous poursuivons n'est pour nous qu'un objet secondaire; c'est le signe, l'emblême d'une autre restauration bien autrement importante, à laquelle tout prêtre, tout chrétien doit concourir selon la mesure de ses forces; je veux dire le renouvellement de l'esprit chrétien. Voilà pourquoi nous appuyons avec une prédilection marquée sur tout ce qui concerne l'enfance, dans la famille, dans l'école et dans l'église.

Enfin, comme Marie est, dans le plan divin, le canal de toutes les grâces qui nous viennent du ciel; comme c'est en Elle, avec Elle et par Elle que tout se fait, que tout s'est fait, que tout doit se faire encore, nous nous adressons, avec une confiance sans bornes, à la Vierge de sous-terre *Virgini parituræ*. Ce titre, nous voudrions montrer qu'il est toujours nouveau, nous voudrions le mettre en lumière, avec tout ce qu'il renferme de vérités étonnantes mais trop oubliées de nos jours.

« Marie, dit le vénérable Grignon de Montfort, Marie a produit avec le Saint-Esprit la plus grande chose qui ait jamais été et qui sera jamais, qui est un Dieu-Homme, et elle produira conséquemment les plus grandes choses qui seront dans les derniers temps. La formation et l'éducation des grands saints qui seront sur la fin du monde lui sont réservées. »

Voilà dans quel sens nous nous adressons à la Vierge de Chartres *Virgini pariturœ;* voilà dans quel sens nous mettons dans la bouche de Marie, avec le pieux auteur que nous venons de citer, ces paroles de l'apôtre : *Mes petits enfants, que j'en-*

fante de nouveau jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous; voilà enfin dans quel sens nous voudrions faire connaître et propager au loin le culte de notre auguste patronne.

Nous nous adressons surtout aux petits et aux pauvres : aux petits par l'âge, à ces chers enfants qui sont l'espoir de la société chrétienne ; aux petits par la simplicité, à ces cœurs droits et sans détour qui s'édifient de toutes les bonnes paroles qu'ils entendent. Puissions-nous, avec tous nos lecteurs, être du nombre de ces derniers, car c'est à ceux-là que Dieu donne principalement la lumière de son intelligence et le feu de son amour!

ENTRETIENS ARCHÉOLOGIQUES, HISTORIQUES ET RELIGIEUX SUR NOTRE-DAME DE CHARTRES.

XVIIIe ENTRETIEN. — LE PORTAIL OCCIDENTAL. (Suite et fin.)

La plus belle partie du portail de l'ouest est, sans contredit, celle qui nous reste à examiner : le tympan de la baie centrale. Elle représente *Jésus glorifié,* et complète ainsi l'ensemble de cette grande composition biblique touchant les trois principales phases du règne de Jésus-Christ.

Le Sauveur, nimbé et environné d'une auréole glorieuse, est assis sur un trône délicatement sculpté, bénissant d'une main et tenant de l'autre un livre fermé. Son visage est majestueux, plein de noblesse et de cette paix céleste qu'inspire le triomphe. Il est accompagné de ses quatre symboles évangéliques : l'homme et le lion, l'aigle et le bœuf. Ils tiennent un livre, afin de rendre l'allégorie plus transparente. Voici comment Bossuet nous montre la raison de ces emblêmes :

« Les Pères ont cru, dit-il, que le commencement de chaque évangile est marqué par chaque animal, et cette tradition paraît dès le temps de saint Irénée. La figure humaine est attribuée au commencement de saint Matthieu, où la race de Jésus-Christ, en tant qu'homme, est exposée. Le commencement de saint Marc est approprié au lion, à cause de la voix qui se fait entendre dans le désert. On a donné le veau au commencement de saint Luc, à cause du sacerdoce de Zacharie, par lequel cet évangéliste commence, et on a cru que le sacerdoce était désigné par la victime qu'il offrait. Pour saint Jean, il n'y a personne qui n'y reconnaisse la figure d'aigle, à cause que d'abord

il porte son vol et qu'il arrête ses yeux sur Jésus-Christ dans le sein de son Père. »

Au-dessous de Jésus glorifié, sur le devant du linteau, sont rangés trois par trois, sous une arcature élégante, les douze apôtres qui, après avoir partagé sur la terre les travaux et les souffrances de leur Maître, participent maintenant à son triomphe dans le ciel. C'est ainsi qu'ils seront assis sur douze trônes, au jour des grandes assises, pour juger les douze tribus d'Israel. Ils occupent ici une place d'honneur, au centre de la baie, entre les patriarches de la loi ancienne qui figurent au-dessous d'eux et le Christ qui les domine, parce qu'ils tiennent en effet le milieu dans l'histoire du Christianisme. Ils ont vu de leurs yeux ce que leurs pères attendaient, ils ont prêché à l'univers ce que ceux-ci avaient prédit à l'antiquité et ils jouissent au premier rang, dans le ciel, des splendeurs de la gloire divine.

Les statuettes qui s'étagent aux trois cordons de la voussure représentent, non plus le ciel matériel que le Sauveur vient de franchir, mais le ciel surnaturel tel que saint Jean le dépeint dans son apocalypse.

Le premier cordon qui encadre le tympan figure l'assemblée des anges ; ils sont au nombre de douze ; les uns tiennent des livres, les autres des banderoles et d'autres le *signaculum Dei*. Il est à remarquer qu'à chaque voussure du tympan, l'artiste chrétien a toujours placé des anges adorateurs, quel que soit le sujet qu'il y ait sculpté ; car les anges n'ont jamais un seul instant abandonné la personne divine de Jésus-Christ pendant sa vie mortelle : cette vérité que le sculpteur a voulu rendre sensible, se trouve exprimée dans les psaumes de David : *adorent eum omnes angeli ejus ; que ses anges l'adorent.*

Les personnages qui remplissent les deux autres cercles de la voussure, ce sont les vingt-quatre vieillards de l'apocalypse ; ils sont les uns debout, les autres assis, tous richement vêtus, *ayant,* dit saint Jean, dans son langage mystérieux, *des couronnes sur la tête et tenant en main des instruments de musique pour chanter aux noces de l'Agneau, et des coupes d'or remplies de parfums qui figurent les prières des Saints.*

Après avoir donné une idée de l'ensemble, nous pourrions entrer dans les détails ; mais, laissant de côté les choses étran-

gères au sujet, qu'il nous suffise d'indiquer celles qui s'y rattachent et qui le complètent.

L'artiste inspiré qui a historié ce portail avait conçu dans sa pensée une composition plus vaste qu'il n'avait d'espace pour l'exécuter. Il est évident qu'il voulait représenter ici l'histoire des deux Testaments, c'est-à-dire, celle du Christianisme depuis le berceau du monde jusqu'à la consommation des siècles. Alors, restreint par le cadre du tableau, il divise son sujet en trois périodes qui sont, comme nous l'avons démontré, celles de l'*attente,* de l'*avènement* et de la *glorification* de l'Homme-Dieu. Mais après avoir tracé largement ces principales phases du règne de Jésus-Christ qui occupent toute l'étendue du portail, l'imagier chrétien, pour mettre la dernière main à son œuvre, veut y placer quelque part le complément de son sujet : l'enfance et la vie publique du Sauveur. Il a utilisé pour ce travail les chapiteaux des colonnes auxquelles sont adossées les statues colossales des patriarches et des prophètes ; de sorte que les nombreuses statuettes dont il a décoré ces chapiteaux y servent en même temps de livre historique et d'ornementation. C'est l'évangile en images qui se déroule ici tout entier comme sur une banderole aux plis sinueux et à bordure de dentelles.

Le point de départ de cette histoire est le haut du chambranle gauche de la porte principale en continuant jusqu'au clocher-neuf. On revient ensuite au côté droit de cette porte d'où les scènes se suivent jusqu'au vieux clocher. La première partie, celle qui se trouve à gauche du spectateur, contient tous les détails de la vie de la Sainte Vierge ; l'autre représente l'enfance, la jeunesse, la vie publique de Jésus, sa passion, sa mort et sa résurrection. M. Bulteau, dans sa *Description de la Cathédrale,* a décrit très fidèlement toutes ces petites scènes curieuses qui, malheureusement, ne sont pas assez à la portée des regards du visiteur.

Nous avons fait une remarque en parcourant cette histoire en figures. Le sculpteur n'y a point retracé le drame du crucifiement ; la croix même n'y apparaît pas. L'ensevelissement vient après la trahison du Judas. Nous pensons avoir trouvé la raison de cette lacune dans un usage antérieur : au commencement de l'ère chrétienne, on évitait de représenter Jésus en croix, de peur d'effaroucher l'esprit païen qui eût refusé d'adorer un *crucifié.* Cependant, à partir du XIIe siècle, on rencontre assez fréquem-

ment la scène du Calvaire reproduite dans la statuaire et sur les vitraux.

Nous avons donné l'explication la plus simple et la plus raisonnable, il nous semble, des trois parties qui forment l'ensemble de ce remarquable travail de statuaire chrétienne : la *prophétie* du Sauveur, sa *venue* sur la terre et sa *glorification* dans le ciel. Tous les iconographes qui ont décrit ce porche, pour ainsi dire pierre par pierre et avec une attention minutieuse, sans y voir cette liaison admirable, ce caractère de grandeur et cette majesté d'ensemble, n'ont donc fait qu'effleurer la matière; ils ont fait un travail de dissection, pour ainsi dire, sans comprendre la connexion des diverses parties avec le tout. Puissions-nous, par nos études si imparfaites, avoir seulement inspiré à d'autres plus érudits le désir de méditer encore plus sérieusement ces pages sublimes, et à tous celui de contempler religieusement l'œuvre de nos pères si incomprise de nos jours!

L'abbé Hénault,
Curé de Lucé.

Nota. — Nous avons le dessein de continuer notre travail sur la statuaire des porches de la cathédrale; mais comme on nous a fait remarquer que nos *Entretiens* contenaient quelque chose de trop spécial pour la généralité des lecteurs de la *Voix de Notre-Dame,* qui se trouvent disséminés sur plusieurs départements, nous ferons plus tard imprimer à part les études iconographiques qui demandent beaucoup de temps, d'observation et de recherches. La réimpression de notre *Entretien* sur le portail de l'ouest nous fournira l'occasion d'approfondir encore davantage le sens symbolique de ce merveilleux travail, pour quelques parties dont la description laisse à désirer, et de corriger quelques fautes d'appréciation qui nous ont échappé.

Il en est une entre autres qu'on nous a fait observer. Ainsi nous avouons que nous avons déprécié d'une manière trop exclusive les *Vierges* de la renaissance. Nous devons tenir compte de quelques exceptions où le mérite de l'art se trouve d'accord avec l'idée religieuse.

DU SERVICE DES ÉGLISES.

Un vénérable ecclésiastique que nous aimons particulièrement à citer, écrivait au XVIIe siècle :

« Vous ne voyez quasi point, et j'oserais dire point du tout,

d'église en la chrétienté, ou pour le moins n'en ai-je encore vu ni ouï parler, là où le service divin et toutes les choses qui regardent l'ordre, les rubriques, les cérémonies, les vêtements et ornements tant des personnes que des autels, soient réglés et pratiqués selon les cérémoniaux et règles de l'Église. »

Il serait sans doute injuste d'appliquer rigoureusement ces paroles au temps où nous vivons; nous n'ignorons pas en effet le zèle que déploient et les énormes sacrifices que s'imposent une foule de bons ecclésiastiques, pour établir l'ordre et la décence dans la maison de Dieu; mais, comme ils ne sont pas toujours bien secondés par ceux-là mêmes qui devraient leur venir les premiers en aide, nous ajouterons avec le même auteur : « Ce que l'on voit aujourd'hui de mieux dans l'Église est de l'argent en comparaison du passé qui n'était que du plomb; mais cet argent, à comparaison de l'or qui serait à y désirer, n'est que du plomb. » Pour se convaincre de la vérité de cette assertion, il suffirait de passer en revue les diverses classes de personnes employées au service des églises.

Parlons des enfants de chœur.

La fonction de l'enfant de chœur est de servir le prêtre à l'autel, de l'accompagner dans l'administration des sacrements et de chanter les louanges de Dieu; il présente pour l'ordinaire le pain et le vin du sacrifice et assiste aussi près que possible à l'immolation de la victime sainte; les plus augustes mystères s'accomplissent sous ses yeux. « Oh! dit à ce sujet le pieux Boudon, si l'on était un peu pénétré de la gloire que Dieu reçoit du très-saint sacrifice de la Messe! Il est certain que si l'on mettait ensemble toutes les vertus et toutes les bonnes œuvres des hommes et des anges, et toutes les louanges, tous les honneurs, tous les services qu'ils ont rendus à Dieu et qu'ils Lui rendront éternellement, tout cela n'est pas si glorieux à Dieu comme une seule Messe. Comment donc ne pas tout faire afin que toutes choses y soient dans l'ordre! Quelle modestie doit éclater dans tous les mouvements extérieurs, les postures, les gestes de celui qui célèbre et de *celui qui répond!* Quelle gravité dans les paroles! »

Or, que voyons-nous pour l'ordinaire, surtout dans les paroisses des campagnes? « Combien de fois, dit à ce sujet le pieux auteur du Cérémonial de Dijon, n'avons-nous pas gémi tous du décousu, de l'embarras, tranchons le mot, du manque absolu de

dignité et quelquefois même de convenance dans les cérémonies religieuses, surtout dans les médiocres églises! Sans doute, dans les cathédrales et dans les très-grandes paroisses, la somptuosité des ornements, le nombreux personnel qui fonctionne pendant la grand'Messe et pendant le Salut cachent, s'ils ne font pas oublier tout-à-fait, ce qu'il y a de défectueux. Mais dans les petites églises quelle pauvreté, quel sans gêne, quel arbitraire! Oh! la piété des fidèles en souffre plus qu'on ne pense. Il me souvient toujours d'avoir, dans ma jeunesse, entendu dire à un homme aussi distingué par sa piété que par sa haute intelligence et par sa position sociale : Il m'est impossible d'avoir de la ferveur lorsque je vois *le servant de Messe* embarrassé, dissipé, agissant au hasard. »

On pourrait entrer à ce sujet dans beaucoup de détails et signaler de nombreux désordres; mais nous voulons épargner à nos lecteurs ces tristes tableaux.

Nous ne parlerons pas non plus de la manière dont sont vêtus quelquefois les enfants qui servent la Messe. Chacun peut à cet égard consulter ses souvenirs.

Puisque nous avons fait connaître le mal, indiquons dès aujourd'hui quelques moyens d'y remédier un peu en attendant que nous disions à ce sujet notre pensée tout entière.

1° Un instituteur chrétien, qui comprend sa mission et qui sait qu'il est pour le Curé, selon le langage d'Overberg, un sous-pasteur, c'est-à-dire un vicaire, mettra un soin particulier à former les enfants de chœur. Voici du reste ce que nous lisons dans le réglement des écoles primaires pour le département d'Eure-et-Loir, titre III, art. 24 : « Dans une classe supplémentaire, l'Instituteur apprendra à répondre la Messe aux élèves qui auront été choisis par M. le Curé pour être enfants de chœur. Il exercera aussi ces enfants à lire l'épître et il leur enseignera le chant d'église. »

Ce premier point bien observé, l'essentiel est déjà fait.

2° Certains ecclésiastiques réunissent régulièrement leurs enfants de chœur pour leur faire répéter les cérémonies ou les répons de la Messe. On peut en ces sortes d'occasions développer la piété des enfants en leur parlant de la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. C'est une vérité sur laquelle on ne saurait trop s'appesantir dans les instructions qu'on leur donne, et tôt ou tard cette précieuse semence porte ses fruits.

3o Il est d'usage dans quelques églises de faire une ou plusieurs quêtes pour les vêtements des enfants de chœur quand la Fabrique ne peut fournir ce qui est nécessaire pour cet objet. Ailleurs, de pieuses dames offrent leur concours et se chargent, par un motif de religion et de charité, de tenir toujours dans un état convenable les ornements des serviteurs de l'église.

Le divin Prisonnier que l'amour enchaîne dans nos tabernacles ne mérite-t-il pas en effet qu'on s'impose pour Lui quelques légers sacrifices? Idolâtres de nos corps, nous ornons à grands frais une chair de corruption et de péché, et nous ne trouverions rien à offrir quand il s'agit de témoigner quelque respect à la chair glorieuse, au corps adorable de Notre-Seigneur Jesus-Christ ! Où serait donc notre foi ? Les enfants de chœur servent le prêtre à l'autel, plusieurs d'entre eux deviendront prêtres un jour ; ils seront par conséquent les guides et les sauveurs des âmes, dès aujourd'hui même ils peuvent exercer par leurs prières et leurs exemples un fructueux apostolat : de grâce, faisons tout ce qui dépend de nous pour les rendre de plus en plus dignes de leur saint et glorieux ministère.

FÊTE DU SACRÉ COEUR DE MARIE

A LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

Le premier dimanche de février, la Confrérie de Notre-Dame de Chartres célébrait sa fête patronale, et le trente-deuxième anniversaire de sa consécration au T. S. Cœur de la Vierge Immaculée.

C'est toujours pour nous autres, habitants de Chartres, un édifiant spectacle que celui de toutes les pieuses cérémonies auxquelles donne lieu le retour d'une solennité qui semble avoir, entre toutes les autres, la prédilection des enfants de Marie ; mais s'il est une chose consolante surtout, c'est la pensée qu'en dehors de la ville et du diocèse, sur presque tous les points de la France, il y a, çà et là, de fervents associés qui, ne pouvant matériellement prendre part à nos réunions, n'en tournent pas moins fidèlement de loin leurs regards et leurs cœurs vers la colonne miraculeuse de Celle qu'on leur a dite si bonne et dont ils attendent avec confiance aide, appui et protection. — Jamais toutefois à pareil jour l'assistance n'avait été si nombreuse, la fête si brillante, la joie si générale et si vive..... C'est que jamais peut-

être la Confrérie n'avait si bien mérité le sourire et les bonnes grâces de sa patronne vénérée. — Aussi lorsque le soir, à l'heure des recommandations par un dernier élan de générosité, les jeunes congréganistes du Sacré-Cœur de Marie, justement heureuses d'une semblable mission, vinrent, au nom de l'association entière, suspendre à la radieuse couronne de leur bonne mère le joli lustre bysantin qui devait compléter la décoration de la chapelle du pèlerinage, tout en achevant de symboliser, d'une manière vraiment splendide, les sept douleurs et les sept joies de Marie. Monsieur le curé saisit avec bonheur cette occasion solennelle pour leur rendre en félicitations, ce que les efforts persévérants de leur piété avaient apporté de consolation à son cœur de pasteur et de père.

« L'année dernière, à pareille fête, leur dit-il, vous apportiez en offrande à Marie, deux lampes dont la lumière a brillé constamment depuis devant son image, comme pour attester à tous la vivacité et la perpétuité de votre amour envers cette auguste Mère. Aujourd'hui, vous vous surpassez d'une manière magnifique. Outre ce cœur de vermeil qui contient les noms des nouveaux et nombreux associés à votre sainte Confrérie, et qui prendra place à côté de tous les autres que vous avez déjà antérieurement présentés, vous venez compléter le nombre mystique de sept lustres splendides dont la piété de mon jeune et bien cher collaborateur avait résolu de décorer ce sanctuaire, objet particulier de son infatigable zèle. Noble pensée qui a été comprise, goûtée, réalisée comme par enchantement et avec une rapidité incroyable, par ces généreux habitants de Chartres et des environs, à qui il suffit de montrer en perspective une bonne œuvre pour qu'ils se précipitent dessus, s'il m'est permis de le dire, et qu'ils se hâtent de l'accomplir à l'envi, surtout lorsqu'il est question de glorifier la Reine du ciel, leur patronne spéciale et chérie!

Que ne m'est-il permis de révéler les noms de tous ceux qui ont contribué à former cette riche couronne, à laquelle il ne manquait plus qu'un anneau que vous y attachez à cette heure! Une mère (tant de biens sortent du cœur des mères!) une mère ouvre la marche et fait don à elle seule du luminaire qui doit commencer la sainte série rêvée par une imagination aussi gracieuse que féconde et active. Inquiète sur la destinée d'un fils unique qui, au début de son adolescence, va se trouver exposé aux périls de la capitale, elle espère attirer sur lui la protection

de Marie par cet acte notable de libéralité en son honneur. Sa confiance ne sera point trompée, et, placé sous une égide si puissante et si tutélaire, cet enfant, modèle jusqu'à ce jour d'innocence et de ferveur chrétienne, « croîtra en sagesse et en » grâce devant Dieu et devant les hommes, » et par le spectacle de ses vertus plus viriles, sinon plus pures, forcera toutes les bouches à confesser que « bienheureuses sont les entrailles qui » l'ont porté et les mamelles qui l'ont allaité. » Un si bel exemple est bientôt suivi par d'autres mères qui ont, elles aussi, des grâces à lui rendre. Les médiocres fortunes ne veulent pas rester en arrière; elles se cotisent, et le denier de la veuve, multiplié par ce moyen, ajoute successivement plusieurs fleurons au superbe diadème (1). L'enfance elle-même se met de la partie; les élèves d'un pensionnat, dont l'esprit se révèle par cette démarche, font en commun le sacrifice de leurs petites épargnes pour déposer ici à leur tour le tribut d'un lustre, qu'elles suspendent avec la joie naïve de leur âge, et qui sera dans la suite un des plus doux souvenirs des jours de leur éducation. Enfin l'œuvre s'achève en ce moment, sous vos yeux, et ce sont des

(1) Une chose qu'il n'est peut-être pas hors de propos de révéler ici pour la gloire de Notre-Dame de Chartres et la consolation de ses dévots serviteurs, c'est que ce pieux élan ne s'est pas seulement manifesté dans les limites de la ville ou du diocèse de Chartres. Dans un bon nombre de diocèses étrangers, tels que ceux de Paris, Versailles, Meaux, Orléans, Blois, Le Mans, Poitiers, Digne, Reims, Soissons, Beauvais, Amiens, Cambrai, Arras, Rouen, Evreux, Bayeux, Coutances, Rennes et Vannes, il s'est rencontré çà et là, quelques associés qui, par l'envoi régulier de leur petite cotisation annuelle de confrérie, ont eu eux aussi la consolation et le mérite d'être pour quelque chose dans l'offrande de nos lustres. — Un don, qui entre tous les autres dut être, ce semble, particulièrement agréable à la Vierge Immaculée, c'est celui que se sentit inspirée de faire, sur son lit de douleur, une pieuse collectrice de *Couronnes à Marie*, qui, surprise dans l'exercice de son zèle, par la visite prématurée d'une maladie incurable, réclame spontanément comme consolation suprême, l'honneur de concourir pour sa bonne part à l'ornementation projetée, afin que quand elle ne pourrait plus assister sur la terre aux belles fêtes de Notre-Dame de Chartres, elle eût encore devant son image un symbole de son ardente dévotion..... Touchant exemple de piété filiale, déjà sans doute récompensé au centuple par la reine du ciel et qui prouve bien que dans le cœur des vrais enfants de Marie *l'amour est plus fort que la mort.*

mains modestement anonymes qui l'amènent à sa perfection.

Se peut-il, mes chers paroissiens, que sur le point de bénir ce dernier fruit de vos efforts, je ne vous adresse pas, moi votre pasteur, mes plus vives félicitations sur votre affection toujours croissante envers Notre-Dame de Chartres, affection qui se manifeste, et par votre empressement à vous enrôler dans la Confrérie de son Cœur saint et immaculé, et par votre assiduité à toutes nos processions et cérémonies, et par ces vœux et ces remercîments multipliés dont nous entendons, chaque mois, la touchante expression, et par vos largesses inépuisables, et par ces fleurs et ces arbustes sans cesse renouvelés avec profusion, et par la propreté exquise que plusieurs d'entre vous procurent à ce sanctuaire, dont elles se sont faites les dévotes et humbles servantes?

Vous aviez déjà sans doute, mes enfants, accumulé précédemment dans ce lieu sacré mille témoignages variés de votre vénération pour l'image antique de la mère du Sauveur que Chartres a le bonheur de posséder; mais il faut convenir que rien n'a jamais approché de cette réunion éblouissante de lampes et de lustres qui frappe, dès l'abord, les yeux de quiconque porte ses pas dans ce temple auguste. A l'aspect de toutes ces lumières, l'étranger n'a plus besoin qu'on lui dise où se trouve cette statue miraculeuse, échappée seule aux orages révolutionnaires, au pied de laquelle nos pères ont prié de temps immémorial, et que notre saint Évêque a couronnée naguère au nom de l'immortel Pie IX..... « La voici, la voici », s'écrie-t-il de lui-même; et vous le voyez se prosterner à l'instant, et épancher son cœur avec larmes, devant cette relique précieuse qu'il est venu quelquefois chercher de bien loin. C'est chaque jour, c'est à toute heure du jour, que nous sommes les heureux témoins de ces actes édifiants de piété, qu'accroîtra de plus en plus l'ornementation resplendissante due à vos dons et à vos soins. Encore une fois donc, enfants de Marie, recevez mes félicitations, je dirais presque l'hommage de ma reconnaissance. Puissent les bénédictions que je vais appeler sur vos présents, se répandre aussi en abondance sur vos têtes et pénétrer jusqu'au plus intime de vos cœurs. »

CHRONIQUE.

Le dimanche 30 janvier, le R. P. Carboy, de la Société des Pères de la Miséricorde, mettait sa parole éloquente et persuasive au service

des *Jeunes Économes de Notre-Dame de Chartres*. Cette Société si intéressante a pour objet de procurer le bienfait d'une éducation chrétienne à un certain nombre de jeunes filles pauvres qui se trouvent exposées à l'abandon, à la misère et à d'autres maux plus affreux qui en sont trop souvent la suite.

— La présence du P. Carboy a été une bonne fortune pour une autre œuvre qui n'est pas moins digne de toutes nos sympathies. C'était l'époque où l'on rassemble d'ordinaire les associés de la Sainte-Enfance, et il y avait cette année une raison spéciale de ne pas négliger cette réunion. En s'embarquant pour la Chine, où elles vont desservir un asile de l'Œuvre, les quatre religieuses de Saint-Paul dont nous avons naguère annoncé le départ, avaient emporté la promesse que des prières seraient faites en public pour leur obtenir une heureuse traversée. Une réunion d'associés, de zélateurs et de zélatrices est immédiatement arrêtée pour le lundi, et le P. Carboy invité à porter la parole à tout ce petit monde. Malgré le peu de temps qui restait pour se retourner et bien que les invitations n'eussent pu être complètes, l'assistance était fort nombreuse. Plus d'un millier d'enfants, plus de deux cents zélateurs ou zélatrices étaient réunis dans la grande nef de la Cathédrale. Le P. Carboy a vivement intéressé son jeune auditoire par une de ces charmantes causeries dont il a le secret. Nous réservons à nos lecteurs le récit d'une ou deux histoires que le missionnaire a racontées dans cette circonstance et qui n'ont pas été la partie la moins goûtée de cette intéressante cérémonie. Espérons que cette aimable association, *petit noviciat, véritable école préparatoire de toutes les bonnes œuvres*, grandira de plus en plus pour le salut des enfants infidèles et pour le bonheur des enfants chrétiens.

— On nous assure qu'un pélerinage à Notre-Dame de Chartres doit être organisé cette année dans la paroisse de Saint-Sulpice de Paris. Nous ne sommes pas surpris de cette nouvelle et nous nous en réjouissons de tout notre cœur. Il existe entre Notre-Dame et Saint-Sulpice des liens bien intimes que le malheur des temps n'a pu rompre, et les pieux enfants de M. Olier sont toujours restés fidèles au culte de Celle que leur vénéré père leur avait spécialement donnée pour patronne.

— Nous avons eu déjà l'occasion de dire que Mgr l'Évêque de Chartres a fondé, il y a quelques années, un institut de religieuses pour les écoles et le soin des malades dans les campagnes. Cette congrégation compte aujourd'hui une dizaine d'établissements en pleine voie de prospérité. Nous avons appris que les Sœurs institutrices de Saint-Victor-de-Buthon et de Boisville-la-Saint-Père ont reçu de l'administration civile une gratification pour la bonne tenue de leurs écoles.

— Le dimanche 16, Mgr l'Évêque de Chartres a visité la paroisse de Sours. Ceux qui connaissent ce pays devinent facilement l'accueil fait

au premier pasteur du diocèse par une population si chrétienne. A l'église et à l'établissement des Sœurs que Sa Grandeur a successivement visités, la foule était compacte, respectueuse, joyeusement émue. On voyait que ces bons habitants étaient heureux et fiers de la visite de faveur qui leur était faite par notre vénérable Évêque.

— Le 16 février, la fête de sainte Julienne réunissait dans l'église de Châtenay bon nombre de fidèles et plusieurs ecclésiastiques venus des paroisses voisines pour vénérer les reliques de la sainte martyre. Depuis qu'elle est en possession de ce précieux trésor, la paroisse est devenue un lieu de pélerinage pour la contrée. Espérons que, en se rapprochant des Saints, nos populations de la Beauce, trop préoccupées des intérêts matériels, finiront par se rapprocher de Dieu.

— Le Dimanche 20 février l'œuvre des Pauvres-Malades de la paroisse de Notre-Dame, faisait un appel à la charité des fidèles, dans l'église cathédrale. M. l'abbé Dauphin, doyen des chapelains de Sainte-Geneviève de Paris, choisi pour plaider la cause de la souffrance, l'a fait avec beaucoup de talent et d'onction; aussi la quête a-t-elle été fructueuse et tout porte à croire que, à la suite d'un discours si remarquable, l'association, mieux comprise et plus goûtée, fera de nouvelles recrues parmi les dames charitables de la paroisse.

— Il y a quelques semaines, à la suite d'une fête religieuse célébrée spécialement pour son école, un instituteur envoyait une offrande pour la réparation de la crypte de Notre-Dame de Chartres, afin, disait-il, de consacrer ses enfants à Notre-Dame sous-terre, *Virgini pariturœ.*

— On connaît tous les sarcasmes dont l'événement de la Salette a été l'objet de la part de la presse voltairienne. Bon nombre de catholiques n'oseraient avouer publiquement qu'ils croient à la réalité de la vision qui apparut aux petits bergers des Alpes. Eh bien! voici qu'au centre du protestantisme, dans la métropole commerciale de l'Angleterre, la tendre dévotion de Mgr l'évêque de Liverpool le porte à consacrer à *Notre-Dame réconciliatrice de la Salette*, l'église qu'il bâtit dans le quartier le plus populeux et le plus pauvre de sa ville épiscopale.

— Les religieux Franciscains viennent de rebâtir à Nazareth un sanctuaire bien cher à la piété chrétienne : je veux parler de l'atelier de saint Joseph. L'oratoire misérable qui avait remplacé la belle église bâtie autrefois sur l'emplacement de l'humble demeure de l'époux de la sainte Vierge, menaçait ruine et n'avait rien qui le distinguât des pauvres maisons musulmanes qui l'enserrent de toutes parts. On est parvenu à rebâtir à neuf ce pieux sanctuaire et à lui donner des proportions moins mesquines. L'oratoire actuel a dix mètres de longueur, sur un peu plus de six de largeur. Sa construction ne révèle ni art ni architecture. En Terre-Sainte, les difficultés sont si grandes pour superposer même quelques pierres, qu'on ne peut rien préparer pour bâtir

et construire selon les règles de l'art; il faut viser à l'essentiel et attendre du temps tout le reste.

L'atelier de saint Joseph, transformé en une humble chapelle chrétienne, est situé au nord et à un jet de pierre de l'auguste sanctuaire de l'Annonciation. Les habitants de Nazareth appellent l'oratoire de saint Joseph *Dukan*, c'est-à-dire boutique, magasin, atelier. C'est sous cet humble toit que Joseph exerçait sa profession de charpentier; c'est là qu'il vécut obscur, ignoré et gagnant son pain à la sueur de son front, comme le plus vulgaire des artisans; c'est à l'ombre de cette pauvre boutique, auprès de son père adoptif, que l'Homme-Dieu a sanctifié les sueurs de l'ouvrier qui gagne le pain de chaque jour.

(Univers.)

— La statue colossale de Notre-Dame-de-France a été très-heureusement coulée à Givors, par les soins intelligents de M. Bonnassieux, sculpteur. On s'occupe de son prochain transport au Puy, et de son inauguration solennelle, à laquelle seront invités tous les Évêques de France et tous les supérieurs des ordres religieux.

LE TEMPS DU CARNAVAL. — L'ÉGLISE ET LE MONDE.

Il n'y a pas d'époque dans l'année où se dessinent d'une manière plus frappante les deux camps qui se partagent la société. Le monde avec ses fêtes, ses spectacles et ses réjouissances plus ou moins coupables, — l'Église avec ses réparations et ses œuvres expiatoires : voilà ce que nous voyons pendant les jours qui précèdent le temps de la sainte Quarantaine. Chose vraiment plaisante si elle n'était plus déplorable encore! ceux qui se livrent alors à toutes sortes d'excès, en vue des privations que commande l'Église, seront précisément les moins empressés à faire ensuite quelques légers sacrifices. Ils se dédommagent à l'avance des peines que doivent s'imposer les autres, évitant avec le plus grand soin d'y prendre part eux-mêmes, et tenant avant tout à ce que les rôles ne soient jamais intervertis.

Malheureusement, des hommes qui se disent chrétiens font dans ces circonstances de larges concessions à l'esprit du monde; ils amoindrissent l'Évangile, et la Religion souffre plus de leur faiblesse que de la persécution de ses ennemis.

De grâce, soyons tout à Dieu ou tout au monde, et noublions pas que, s'il est avec l'Enfer des accommodements, il n'en est pas avec le Ciel.

On a dit que le demi-savoir est le pire des états; mais la demi-religion est de toutes les religions la plus monstrueuse. Finissons-en une bonne fois, choisissons notre drapeau, adoptons une couleur bien tranchée, afin qu'on sache bien qui nous sommes et que l'on ne puisse plus désormais s'y méprendre.

LE CHAPELET DE LA PAUVRE FEMME.

« N'est-il pas triste à votre âme,
Bonne femme,
Répondez-moi, s'il vous plaît,
De rouler en longue chaîne,
Graine à graine,
Cet ennuyeux chapelet? »

Mon chapelet! quel blasphème!
Oh! je l'aime,
Je l'aime mon chapelet!
Qu'il m'est doux, Vierge Marie,
Quand je prie,
D'être sûre qu'il vous plaît!

Je l'avoue, en conscience,
Ma science
Est toute dans l'*Angelus;*
Aussi, trois fois la journée,
Prosternée,
Je le dis au bon Jésus.

Il est l'œuvre sans mélange
D'un bel ange;
C'est ce qui me le rend cher!
Il m'apprend, homme superbe,
Que le Verbe
Pour moi pauvre s'est fait chair!

Et que la grâce a sur terre
Une mère,
Une mère qui lui plaît!
Et que la Vierge Marie
L'a nourrie
De blanches gouttes de lait!

Dès que ce beau nom éveille
Mon oreille,
Ce nom plus doux que le miel,
Je crois ouïr la musique
Angélique
De tous les saints dans le ciel.

Quand je marche le cœur vide,
J'en dévide
Quelques graines dans ma main;
Le long de la sombre haie
Il m'égaie
Et m'abrège le chemin.

Secourez la pauvre femme,
Bonne dame!
Tous les soirs, j'en fais le vœu,
Mes filles agenouillées,
Aux veillées,
Le diront au coin du feu.

Puis, quand de la traversée,
Trop lassée,
J'irai m'endormir au port,
Il adoucira mon heure,
Si je pleure,
Au souvenir de la mort.

Grains noirs et chaîne de cuivre,
Mon seul livre!
Chapelet, mon seul trésor!
Qu'il m'est doux, Vierge Marie,
Quand je prie,
De le dire et dire encor!

L'Abbé Théobald, neveu.

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de Gouverneur.

Troisième année.

4e NUMÉRO. AVRIL 1859.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

NOUVELLES OFFRANDES A NOTRE-DAME DE CHARTRES. — Hommage d'œuvres littéraires.

NOTRE-DAME DE LA BRÈCHE. — Fête patronale de l'Institution Notre-Dame de Chartres.

TRAITS HISTORIQUES. — L'Artiste reconnu innocent. — L'Annonciation de Fra-Bartholoméo.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES. — Un mot sur les quêtes en faveur des Séminaires.

BIBLIOGRAPHIE. — Petits Traités sur la Religion, par le R. P. Millet.

L'ANGELUS.

DON DE SON CŒUR A MARIE.

NOUVELLES OFFRANDES A NOTRE-DAME DE CHARTRES.

HOMMAGE D'ŒUVRES LITTÉRAIRES.

On sait qu'en vertu d'un usage déjà ancien et qui a reçu des souverains Pontifes le solennel encouragement d'une indulgence plénière, le premier dimanche de chaque mois, la confrérie de Notre-Dame de Chartres se réunit processionnellement, sous la présidence de M. le Curé de la cathédrale, autour de la statue miraculeuse de la Vierge-Noire, pour y chanter les litanies de la Très-Sainte Vierge, la remercier des grâces reçues et lui en demander de nouvelles. On y prie publiquement pour toutes les personnes, malades ou autres, recommandées de près ou de loin à Notre-Dame de Chartres, et, lorsqu'il y a lieu, c'est toujours ce moment que l'on choisit de préférence pour déposer à ses pieds les offrandes de la reconnaissance ou les dons de la piété.

Or, au début du mois dernier, plusieurs circonstances non moins touchantes qu'imprévues, sont venues doubler l'intérêt d'une réunion toujours si édifiante. Sans parler de l'émotion visible qu'excita généralement la lecture d'une pieuse lettre dans laquelle une fidèle associée de la confrérie, Mlle Adine de

Larochejacquelein, à la veille de faire profession de la vie religieuse dans le couvent des Oiseaux, sous la présidence de Mgr l'Évêque de Poitiers, suppliait ses anciennes co-associées de vouloir bien, à ce moment décisif, la recommander d'une manière spéciale à Notre-Dame de Chartres (1); grande fut la religieuse surprise de l'assemblée lorsqu'on vit les jeunes congréga-

(1) « Sur le point de dire adieu à toutes les choses de la terre, c'est, » (écrivait-elle d'une manière touchante à M. le curé) c'est le sanctuaire de » Notre-Dame de Chartres et les pauvres que je regrette uniquement. On ne » peut quitter Chartres pour toujours sans penser que c'est pour Dieu et » sans qu'il en coûte à la nature. » — Mademoiselle Adine de Larochejacquelein n'est pas du reste la seule qui, dans ces derniers temps, ait senti naître en elle aux pieds de Notre-Dame de Chartres l'attrait de la vie religieuse. Tout récemment encore, deux autres jeunes congréganistes qui ont longtemps suivi de compagnie avec elle la bannière du Cœur immaculé de Marie, viennent aussi, après quelques mois d'épreuves chez les Sœurs de Saint-Vincent de Paul de la maison Saint-Michel, de prendre le saint habit des Filles de la charité au séminaire de la rue du Bac, où elles n'ont cessé d'offrir à leurs supérieures et à leurs compagnes toutes les marques d'une véritable vocation. — L'admission de l'une d'elles chez les Sœurs de Saint-Vincent eut même lieu dans des circonstances tellement attendrissantes qu'elles méritent d'être ici consignées. Sa mère, ange de vertu, se mourait d'une phthisie pulmonaire. La pieuse enfant, qui nourrissait secrètement depuis bien des années le projet de se donner à Dieu, crut devoir enfin sans plus tarder lui en faire la révélation afin qu'elle fût sans inquiétude sur son avenir et pût, avant de mourir, encourager et bénir sa résolution. Cette ouverture fut accueillie comme elle devait l'être par une personne qui avait toujours si bien compris et pratiqué ses devoirs de mère chrétienne. « Comment, ma chère enfant, il vient d'être décidé que ton jeune frère allait entrer au petit Séminaire, et toi, tu penses à te faire religieuse et à postuler chez les Sœurs de la maison Saint-Michel ! Oh ! le bon Dieu me fait donc bien des grâces ! Va vite me chercher madame la Supérieure de Saint-Michel : je veux te remettre moi-même entre ses mains. » Et à peine la bonne sœur Rose, émue elle-même jusqu'aux larmes d'une scène si touchante, fut-elle introduite : « Oh ! ma Sœur, voyez un peu si je ne suis pas vraiment une mère bien heureuse ! Je meurs, mais je meurs contente puisque j'ai maintenant la consolation de pouvoir me dire que je laisserai après moi sur la terre *un Prêtre et une Fille de la charité !...* » A quelque temps de là, *le jour même de la fête de saint Michel*, le saint archange portait cette belle âme dans le sein de Dieu... Et, pour perpétuer tant d'édifiants souvenirs, sur la tombe de la bonne et vertueuse mère on lit encore : « J'ai donné ma fille à saint Michel, et saint Michel en retour est venu lui-même à ma rencontre. » — *Sancto Michaeli filiam meam dedi et sanctus Michael mihi obviam venit die 29ª septembris 1857.*

nistes du Cœur-Immaculé de Marie s'avancer vers la sainte image de leur bonne Mère, portant majestueusement sur des coussins aux couleurs virginales un fort joli reliquaire et plusieurs livres splendides qui, par la richesse de leur reliure, semblaient vouloir le disputer en éclat à tous les autres ex-voto du sanctuaire.

Qu'est-ce que ces ex-voto d'un nouveau genre, se demandait-on spontanément ? Mais, à la suite des recommandations, un mot du Sous-Directeur de la confrérie (1) ne tarda pas à satisfaire sur ce point la pieuse curiosité de l'assistance.

« Nous ne comptions nullement, dit-il, avoir en ce jour quel-» que chose à offrir à la Très-Sainte Vierge. Ce n'est pas que, » pour achever la décoration de ce sanctuaire privilégié, la con-» frérie ne nourrisse encore pour la suite quelque petit projet. » Elle espère bien, par exemple, que, dans un avenir assez » rapproché, sainte Anne, saint Joseph, saint Jean l'évangéliste » et les autres Saints qui, par les liens du sang ou la nature de » leur mission, ont eu avec la Vierge immaculée de plus intimes » rapports, viendront se grouper autour de son image miracu-» leuse pour garnir toutes les colonnettes qui attendent évidem-» ment depuis si longtemps ce pieux complément; et elle est » assurée d'avance que, lorsqu'il s'agira de réaliser cette inspi-» ration, les statuettes en question ne se trouveront pas moins » facilement que les lampes et les lustres.

» Mais, après les riches dons faits coup sur coup aux proces-» sions précédentes, le moment ne semblait pas venu de mettre » si tôt la main à une semblable entreprise, en sorte que nous » n'osions vraiment pas nous promettre d'avoir aujourd'hui » quelque chose à offrir à Marie. Mais saint Joseph, le puissant » protecteur de la Sainte-Famille, est toujours pour les enfants » de Marie un si bon pourvoyeur qu'il n'a pas voulu qu'en ce » beau mois nous eussions le regret de nous présenter ici les » mains vides; et voici que trois personnes, bien qu'éloignées » les unes des autres, semblent s'être aujourd'hui donné le mot » pour déposer aux pieds de Notre-Dame de Chartres, par l'en-» tremise de saint Joseph, les dons de leur confiance et de leur » piété; et ces offrandes, par leur variété même, n'en auront » sans doute que plus de charme pour notre bonne Mère.

» C'est d'abord une paire de bouquets artificiels pleins de

(1) M. l'abbé Legendre, vicaire de la cathédrale.

» fraîcheur et de grâce qu'une associée, longtemps alitée mais
» enfin mieux portante, a eu la dévotion de confectionner elle-
» même pour les offrir en actions de grâces de sa convalescence
» à la Vierge, santé des infirmes. Ils ne pouvaient arriver plus
» à propos pour décorer sa chapelle au glorieux anniversaire du
» miracle de la Brèche.

» Vient ensuite un ex-voto d'un genre nouveau et qui ne sera
» pas assurément le moins brillant de tous ceux qui ornent déjà
» ce sanctuaire. C'est un fort joli petit médaillon doré, conte-
» nant des reliques de saint Martial. Ce reliquaire, bénit autre-
» fois à Notre-Dame de la Délivrande, était destiné à une jeune
» dame malade, morte à Orléans avant d'avoir pu le recevoir.
» Cette dame ayant témoigné le désir d'être inhumée à Chartres,
» où elle se rappelait avoir coulé d'heureux jours pendant les
» années de son adolescence, sa mère n'a pas cru pouvoir mieux
» répondre à ses intentions bien connues qu'en venant offrir ce
» pieux objet à cette Vierge de Chartres vers laquelle se repor-
» taient toujours de préférence les regards et le cœur de sa chère
» enfant. Puisse ce touchant souvenir valoir à la jeune dame
» qui n'est plus et à son excellente mère toutes les bénédictions
» de Celle qu'on n'implore jamais en vain !

» Voici enfin, M. F., une troisième offrande d'autant plus
» remarquable et plus précieuse qu'elle est presque unique dans
» son genre. C'est le don et la dédicace qu'un auteur, justement
» estimé, fait de tous ses ouvrages à Notre-Dame de Chartres.
» Qu'un serviteur de Marie lui offre les premières fleurs de son
» parterre ou les prémices des fruits de sa vigne et de ses
» champs, qu'une mère lui consacre affectueusement son pre-
» mier-né, cela se voit tous les jours. Mais qu'un auteur célèbre
» offre fidèlement à la Vierge Immaculée les prémices de tous
» ses écrits et n'en attende que d'Elle le succès, voilà certes qui
» est plus rare : et c'est cette touchante marque de dévotion qu'a
» donnée à plusieurs reprises et que donne aujourd'hui encore à
» Marie M. l'abbé Méthivier, curé-doyen d'Olivet et chanoine
» honoraire de Sainte-Croix d'Orléans, en lui faisant solennel-
» lement hommage de son SEPTIÈME JOUR, *excellent traité*
» *de l'observation du dimanche au point de vue de la religion,*
» *de la morale, de la famille et des classes laborieuses.* Cet
» ouvrage, honoré de la haute approbation de S. S. le Pape
» Pie IX et des félicitations de plus de cinquante Archevêques

» et Évêques, *qui désirent vivement le voir se répandre à pro-*
» *fusion dans leurs diocèses et devenir le livre de toutes les fa-*
» *milles,* a été, dès le principe, dédié à Notre-Dame de Chartres
» et publié sous ses auspices. Chaque édition successive lui en a
» été pieusement offerte et c'est à la protection spéciale de cette
» bonne Mère que l'auteur se plaît à attribuer l'immense succès
» d'un livre qui a déjà fait tant de bien, et est appelé, ce semble,
» à en produire beaucoup plus encore à mesure qu'il sera lu,
» compris, goûté par les différentes classes de la société.

» Mais, puisque nous avons ici la dédicace de l'auteur, laissons-
» le parler lui-même et écoutons avec quelle touchante effusion
» de confiance et de piété il consacre à Notre-Dame de Chartres
» son ouvrage et sa personne :

Aujourd'hui 2 mars 1859, je suis venu faire hommage à Notre-Dame de Chartres d'un exemplaire du *Septième Jour* (troisième édition (1) et le déposer dans son trésor comme un gage de ma gratitude pour le succès et les faveurs accordés à cet humble livre. Plus de cinquante archevêques et évêques l'ont approuvé et recommandé dans leurs diocèses, et le Souverain Pontife Pie IX a daigné féliciter et bénir l'auteur.

Je supplie humblement Notre-Dame de continuer sa protection à cet opuscule, entrepris uniquement pour la gloire du Seigneur, de l'étendre aussi à mes autres ouvrages, composés pour la défense de la religion, et spécialement à ceux que j'ai la pensée d'écrire, s'il plaît au ciel, pour la plus grande gloire de Dieu. — Je mets sous la protection de Notre-Dame de Chartres ma vie et mes travaux, ainsi que ma mort; je la prie pour ma paroisse d'Olivet, pour l'Association de Sainte-Anne, fondée dans cette paroisse, et pour tout ce qui m'est cher en ce monde.

A Chartres, le 2 mars 1859.

MÉTHIVIER, *curé-doyen d'Olivet,*
chanoine hon. de l'église d'Orléans.

Je reconnais que mes petits écrits doivent leur succès à Notre-Dame de Chartres. Je suis heureux de le déclarer.

MÉTHIVIER.

» Cette tendre dévotion de l'auteur à Notre-Dame de Chartres
» lui a valu de la part de Monseigneur les encouragements les
» plus flatteurs. — En présence de ces ouvrages déposés aux
» pieds de Marie, nous ne saurions mieux choisir le moment et
» le lieu pour vous donner communication de cette bonne et
» bienveillante lettre. Ce sera pour nous l'occasion toute natu-

(1) La première lui avait été également dédiée, dès le 10 août 1857.

» relle de nous associer aux félicitations qu'elle contient et au
» vœu qu'elle exprime.

Monsieur le Curé,

Vous avez déjà publié d'intéressants et très-utiles ouvrages, et je ne doute pas que celui que vous venez de faire paraître sur le repos du septième jour ne produise d'excellents effets parmi les fidèles.

Je vois avec consolation que vous êtes dévot à Notre-Dame de Chartres, puisque vous êtes venu déposer à ses pieds le premier exemplaire de chacun de vos ouvrages, et encore tout récemment lui faire hommage de votre *Septième jour*. Cette tendre et puissante Protectrice bénira l'œuvre et l'auteur!

Croyez, Monsieur le Curé, à tous mes sentiments de haute considération et de parfait dévouement.

† L. Eugène, *Évêque de Chartres.*

A la suite de cette cérémonie, le *Septième jour* et tous les autres ouvrages déjà précédemment offerts par M. l'abbé Méthivier (*Donatien* ou le Socialisme jugé par le bon sens, — *Mémoires d'outre-tombe d'un peuplier mort au service de la République,* — *Guerre à l'église du village* ou les mineurs de l'ordre social (1), — *Etudes rurales* (2) ou défense des intérêts matériels, moraux

(1) Tous ces charmants petits écrits de circonstance, qui, à l'époque d'effervescence où ils ont paru, ont rectifié tant d'idées fausses, fait justice de tant d'utopies et joui longtemps auprès du public d'une faveur si bien méritée, ont été par les soins de l'auteur réunis en un seul volume précédé de la dédicace suivante :

« Je dépose aux pieds de Notre-Dame de Chartres et je mets humblement sous sa protection ces opuscules, composés pour défendre la foi des populations rurales et ouvrières contre les doctrines insensées des pervers qui les jettent hors des voies de la civilisation chrétienne et les poussent vers le socialisme, cette région de la mort où ne se trouve nulle trace d'ordre.

Méthivier,
Curé du diocèse d'Orléans. »

(2) En tête de cet ouvrage, quelques lignes signées de l'auteur rappellent qu'il est venu, le 18 janvier 1855, faire hommage à N.-D. de Chartres de ce qu'il appelle *ses* humbles *Etudes rurales*, remarquable travail dont il n'osait s'avouer à lui-même le mérite et qui a été depuis si favorablement accueilli, si généralement admiré.

« C'est un vrai daguerréotype que votre plume, s'empressa de lui écrire à ce sujet le docte évêque de Poitiers; jamais on n'a mieux rendu la nature. Vous avez étudié les populations rurales et vous connaissez à fond les classes

et religieux des campagnes) ont été précieusement déposés au trésor de la Cathédrale pour y rester à l'ombre du vêtement virginal de Marie comme un témoignage de la confiance filiale de l'auteur en Notre-Dame de Chartres et un hommage perpétuel de sa gratitude pour les effets visibles de sa protection.

NOTRE-DAME DE LA BRÈCHE.

FÊTE PATRONALE DE L'INSTITUTION NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Le 15 mars, l'Institution Notre-Dame de Chartres célébrait l'heureux anniversaire de sa consécration à la très-sainte Vierge. C'est en effet à pareil jour que cette touchante cérémonie s'accomplissait, il y a cinq ans, dans la petite chapelle de Notre-Dame de la Brèche, l'un des sanctuaires privilégiés de Notre-Dame de Chartres. M. l'abbé Leroy, aujourd'hui vicaire de Dreux, mais alors professeur dans l'établissement, lequel avait été choisi pour porter la parole dans cette circonstance solennelle, était venu rappeler aux élèves de l'Institution ces religieux souvenirs. La Vierge de Chartres, invoquée sous le titre de Notre-Dame de la Brèche et donnée pour patronne à la jeunesse de cette maison, fournit à l'orateur le sujet d'un remarquable discours que nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier. Nous en citerons toutefois quelques passages pour l'édification de nos lecteurs.

Mes chers enfants,

Rien n'arrive dans ce monde sans que Dieu y soit pour quelque chose. Les événements privés comme les événements publics, les familles et les individus, comme les royaumes et les empires, tout est gouverné par Lui. Les détails les plus insignifiants de notre vie, fût-ce même la chute d'un cheveu de notre tête, n'échappent point à l'action de sa providence, qu'on pourrait appeler minutieuse, en même temps qu'elle est infinie.

supérieures; personne ne pouvait donner de plus utiles conseils à nos populations de province. Je serais heureux de voir au moins un exemplaire de vos *Études rurales* dans toutes les bibliothèques paroissiales.

Agréez, Monsieur le doyen, la nouvelle assurance de mon bien cordial dévouement.

Votre très-humble serviteur en Jésus-Christ et frère dans le sacerdoce.

† Louis E., *évêque de Poitiers*.

Il y a aujourd'hui cinq ans, — plusieurs d'entre vous se le rappellent, et pour moi c'est un souvenir plein de douceur, — une touchante cérémonie réunissait les élèves de cette maison dans un pieux sanctuaire, devenu depuis lors beaucoup trop étroit pour contenir vos rangs, si heureusement agrandis. Vous-mêmes et vos devanciers choisissiez pour patronne la patronne de cette ville, la patronne de ce diocèse, la patronne de la France, Notre-Dame de Chartres.

Ne semblerait-il pas que le hasard tout seul eût fait coïncider la date de cette consécration avec l'anniversaire de Notre-Dame de la Brèche, dont nous célébrons aujourd'hui le retour ? N'était-ce pas là un pur effet de circonstances imprévues autant qu'indifférentes, dont on ne saurait tirer aucune induction, et qui ne méritent aucun intérêt, comme elles n'ont en soi aucune importance ?

Pour moi, Chers Enfants, je ne saurais me le persuader. D'abord ce mot païen *le hasard* a je ne sais quoi de malsonnant qui blesse mon oreille : puis il répugne invinciblement à l'affection raisonnée, quoique spontanée et facile que j'éprouve pour vous ; mais surtout il me semblerait injurieux à Celle qui prenait, ce jour-là, si gracieusement en main votre tutelle : jamais elle n'abandonne à cette puissance fantastique et aveugle ceux qui se font gloire de se dire ses enfants et de l'appeler leur mère.

Croyez-moi donc : ce n'est pas du tout sans un secret dessein que Marie a inspiré à votre bien-aimé directeur la pensée de choisir cette fête de préférence à toute autre. Ce n'est pas du tout un mot vide de sens à votre égard, dénué de signification, muet à l'oreille de votre esprit et de votre cœur, que ce titre, en quelque sorte belliqueux, sous lequel vous honorez votre douce patronne, Notre-Dame de la Brèche. Je veux, au contraire, vous prouver qu'il vous est parfaitement approprié, qu'il vous convient d'une façon merveilleuse, qu'il est pour vous plein d'enseignements et qu'il vous crie bien haut vos devoirs.

M. l'abbé Leroy montre en effet d'abord que l'Institution Notre-Dame est née en quelque sorte sur la brèche, alors que le clergé et les hommes religieux venaient de conquérir la liberté d'enseignement ; il fait voir ensuite aux jeunes élèves que cette origine leur prêche clairement leurs obligations et leurs devoirs, et il termine par ces paroles que nous voudrions faire entendre à toute la jeunesse des institutions chrétiennes :

Mais avant tout, Chers Enfants, revêtez-vous ici de cette armure spirituelle qui vous sera nécessaire dans cette lutte à laquelle je vous convie et pour laquelle je vous enrôle d'avance. Il est une arme qui est la principale de toutes, qui résume en elle toutes les autres : c'est la Foi. Ah ! je vous en prie, que ce soit là ce qui vous distingue et

vous caractérise : la foi, une foi éclairée et ardente, une foi solide et inébranlable. En même temps que vous faites provision de sciences profanes, faites surtout une ample et inépuisable provision de fermes convictions religieuses et de profonds sentiments de piété. Loin de vous cette odieuse et blasphématoire pensée, de ne voir, dans vos pratiques de religion, que des articles de réglement et de discipline ! Loin de vous cette absurde et injurieuse prétention, de ne puiser, dans dette maison sacerdotale, dans cette institution de Notre-Dame, que les vagues principes qui font les bons citoyens et les honnêtes gens! Ce ne sont pas des honnêtes gens qu'il faut à la Sainte Eglise, et même à la patrie : ce sont des catholiques dévoués, ce sont des hommes à convictions énergiques et sincères, ce sont des hommes de foi !

Exercez-vous dès maintenant à manier cette arme de la foi, qui devra être l'arme de toute votre vie. Aimez à la montrer au grand jour, quand les circonstances l'exigent. Accoutumez-vous déjà à ne point rougir des contradictions, à ne point pactiser avec l'impiété ou l'indifférence. Quand les jours de repos, vous éloignant momentanément de vos maîtres, vous rendent à vos familles et au monde, faites-vous reconnaître et remarquer par votre fidélité à vos devoirs religieux, par votre respect pour les lois de Dieu et de son Église. Portez toujours haut et ferme le drapeau de votre foi.

Que ce soit là, mes chers amis, le précieux héritage que vous léguerez plus tard, en sortant de cette bien-aimée Institution, à ceux qui vous y succèderont. J'aperçois ici avec bonheur les jeunes enfants de la Petite École de Notre-Dame. Ils sont venus prendre part à votre fête, pour témoigner qu'ils vous regardent comme leurs frères aînés. Bientôt sans doute plusieurs d'entre eux prendront place dans vos rangs. Qu'ils trouvent chez vous, comme un cachet, comme un trait commun de famille, comme une marque distinctive et éclatante, l'esprit de foi et de piété !

C'est ainsi, Chers Enfants, que vous réaliserez la devise de votre bannière, et que vous vous montrerez dignes fils de Notre-Dame de la Brèche. C'est ainsi qu'après avoir « combattu le bon combat » pour la cité de Dieu sur la terre, vous irez jouir de vos victoires dans la cité triomphante des cieux.

TRAITS HISTORIQUES.

Rien de plus propre à ranimer notre dévotion et notre confiance envers Marie que le récit des exemples touchants de sa bonté maternelle à l'égard de ceux qui l'invoquent. L'histoire des Saints est remplie de ces faits admirables, et nous voulons en offrir de temps en temps à nos lecteurs. Il est vrai que le

merveilleux effarouche encore aujourd'hui bon nombre de personnes; mais pour répondre d'avance aux difficultés que l'on pourrait nous faire, nous citerons ces paroles remarquables d'un pieux auteur :

« Il ne faut point, dit le P. Saint-Jure, mesurer les bontés de Dieu à notre raison ou à notre cœur petit et rétréci. Les pères, quoique sages, sérieux et âgés, jouent quelquefois et bégaient avec leurs enfants. L'un d'eux, très-grand personnage, capitaine renommé, et qui fut Agésilas, roi de Sparte, ayant été surpris par un de ses amis comme il courait sur un bâton avec un petit enfant qu'il avait, et remarquant que cet ami était étonné de lui voir faire une telle action, il lui demanda s'il avait des enfants; l'autre répondant que non : « Ne vous étonnez donc pas de ce que je fais, lui dit Agésilas; il faut être père pour avoir de pareilles tendresses et venir à ces oublis de soi-même. » On ne doit donc pas trouver étrange, conclut cet auteur, si Dieu, le vrai père des hommes, a des bontés si aimables et des douceurs si charmantes pour les Saints, qui sont ses plus chers enfants; et, pour juger de la vérité des témoignages qu'il leur en donne, il faudrait avoir l'amour même dont il les prévient. Après les mystères de l'Incarnation et de l'Eucharistie, après ce que Dieu a fait pour l'homme dans le premier et ce qu'il fait encore tous les jours dans le second, et dont nous ne pouvons douter, il n'y a rien d'incroyable en fait de grâce. Dans une seule communion, Notre-Seigneur témoigne plus d'amour à un homme imparfait et se communique à lui avec plus de merveilles qu'il n'en a fait paraître à tous les Saints, dans toutes les communications extraordinaires. »

L'ARTISTE RECONNU INNOCENT.

On vénère dans l'église Sainte-Marie de Dantzig une statue de la Sainte Vierge, à laquelle se rattache une touchante histoire. On raconte qu'un pauvre artiste, injustement accusé et condamné à mort, sollicita de ses juges un délai de quelques semaines pour accomplir un vœu qu'il avait fait. Cette grâce lui ayant été accordée, il s'agenouilla dans son cachot, adressa une fervente prière à la Vierge, consolatrice des affligés, puis se mit à modeler avec de la terre l'image de Celle qu'il invoquait avec une foi si sincère dans son angoisse; et sa foi le ranima, et sa piété lui

donna une heureuse inspiration. Il fit une statue d'une si noble forme, il dessina la tête de son auguste Patronne avec une telle suavité que les magistrats, invités à venir la voir en furent émerveillés. — Non, s'écria l'un deux, il n'est pas possible que l'homme en qui se manifeste un sentiment si idéal ait pu commettre le crime dont on l'accuse. Il faut suspendre l'exécution et reviser le procès. Une nouvelle enquête démontra qu'en effet il était innocent. Il sortit triomphalement de sa prison, et déposa dans l'église Sainte-Marie la statue à laquelle il devait son salut.

L'ANNONCIATION DE FRA BARTHOLOMÉO.

Le récit évangélique de l'Annonciation a inspiré les artistes chrétiens de tous les âges. Quel sujet plus gracieux et plus pur convenait mieux aux méditations du génie et de la foi? Une jeune vierge en prière dans une cellule close et retirée; l'Ange qui descend du ciel, député de Dieu lui-même, une tige de lis à la main ; le calme de cette heure mystérieuse qui doit changer les destinées du monde, la virginale réserve de Marie, le respect de l'Ange devant sa Souveraine, tout dans cette scène commande l'admiration.

Un jour le peuple de Florence se portait en foule vers une église dédiée à la Vierge, pour y contempler un chef-d'œuvre de Fra-Bartholoméo. La ville entière , avide de toutes les productions de son artiste favori, se pressait aux portes de la basilique, remplissait le chœur de l'immense édifice et refluait dans les nefs latérales. C'était une Annonciation que le peintre florentin livrait ainsi à la pieuse curiosité de ses concitoyens. Une espèce de transport religieux s'était emparé de toute la multitude à l'aspect de la Vierge si suave, si modeste et si belle. Jamais un mortel n'aurait pu rêver cette tête ravissante, nul pinceau humain n'aurait pu lui prêter la transparence de son angélique lumière et son divin sourire. Le lendemain on disait partout à Florence qu'après un long travail l'artiste avait enfin achevé tout son tableau , à l'exception de la tête de la madone. Avant d'y mettre la dernière main , il avait recueilli toutes ses forces et réveillé tous les élans de sa piété , afin de terminer dignement la partie la plus importante de sa tâche. Ce fut en vain. Fatigué de ses inutiles efforts, il s'endormit d'un profond sommeil devant son œuvre ébauchée. A son réveil, il s'aperçut que

la main d'un Ange y avait ajouté une tête de Vierge d'une beauté merveilleuse, et il tomba aussitôt à genoux devant elle. Tel était l'élan de ces âges heureux vers la divine Marie, que tout ce qui touchait à son honneur prenait aux yeux du peuple un caractère surnaturel et prodigieux. Le ciel était trop intéressé à la gloire de sa souveraine pour ne point partager avec la terre le soin de la soutenir et de la propager.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

ET NOUVELLES DIOCÉSAINES.

— Les personnes pieuses sont aujourd'hui dans l'habitude de consacrer le mois de Mars à saint Joseph et d'offrir alors à ce glorieux patriarche des hommages particuliers. Cette sainte pratique, si agréable à Notre-Seigneur, si chère à Marie et si fructueuse pour les âmes, se propage de plus en plus parmi nous, surtout depuis que les RR. PP. Maristes sont venus se fixer dans nos murs. Toutes les communautés religieuses professent, il est vrai, un culte spécial envers le Père nourricier du Sauveur, mais les missionnaires de Marie sont véritablement les apôtres de cette dévotion. Aussi chaque jour, à l'heure de l'exercice, la chapelle provisoire de Sainte-Foy était-elle remplie de fidèles, et nulle part peut-être le mois et la fête de saint Joseph n'ont été célébrés avec plus de solennité.

— La station du Carême, à la cathédrale de Chartres, est prêchée par le R. P. Millet, de la Compagnie de Jésus. Nous n'avons point à faire ici l'éloge de ce savant prédicateur. Son talent est bien connu et sa réputation solidement établie. Le R. P. Millet s'adresse surtout à l'intelligence, il cherche à convaincre ses auditeurs, et, après l'avoir entendu, tout homme de bon sens et de bonne foi ne peut s'empêcher de dire : il a raison.

L'habile missionnaire a compris que la presse pouvait être un auxiliaire puissant pour la prédication. Aussi, dans l'impossibilité où il se trouve de développer, en présence d'un auditoire qui réclame d'autres sujets, tous les points importants du dogme catholique, il a pris à tâche de compléter, par une suite de petits traités clairs et précis comme sa parole, l'enseignement qu'il distribue dans la chaire chrétienne. Nous donnons plus loin le jugement porté sur ces ouvrages par des écrivains bons juges en cette matière. (Voir l'article *Bibliographie*.)

— Chaque Mercredi de Carême, Monseigneur réunit dans la chapelle Saint-Piat tous les pauvres de la ville, et Sa Grandeur leur fait remettre à tous quelques secours après leur avoir distribué l'aumône spirituelle de la sainte parole.

— Le Mardi 15, la procession commémorative de la Délivrance de la ville de Chartres a eu lieu à la chapelle de la Brèche, comme les années précédentes. Après les chants d'usage, Monseigneur, précédé de la Confrérie de Notre-Dame et des élèves du grand Séminaire, s'est rendu processionnellement au petit Séminaire de Saint-Cheron pour bénir la nouvelle chapelle de l'établissement. Cette cérémonie, qui a été comme le couronnement d'une œuvre bien nécessaire et depuis longtemps désirée, s'est accomplie au milieu d'une affluence nombreuse de fidèles et a causé à tous la plus vive satisfaction.

— M. l'abbé Damiot, vicaire de Brezolles, a été nommé curé de Dancy; M. l'abbé Gillot, curé de Dancy, a été nommé curé de Nogent-le-Phaye, en remplacement de M. l'abbé Coursimault, démissionnaire. Le nouveau pasteur a pris possession de cette paroisse le Dimanche 20 Mars, et il a été installé par son vénérable prédécesseur.

M. l'abbé Poujol a été nommé vicaire de Voves.

— Mgr l'évêque de Chartres a pris pour sujet de son instruction pastorale à l'occasion du saint temps de Carême la connaissance et l'amour de N.-S. Jésus-Christ. La doctrine renfermée dans ces pages se résume en ces quelques lignes : Croire en Jésus-Christ, vivre de sa vie, nous tenir unis à lui par la charité, soupirer après sa venue et son règne dans les cieux, telle est la vraie sagesse, la seule qu'ont ambitionné les Saints.

— Le Vendredi-Saint, après le sermon sur la Passion, aura lieu, comme les années précédentes, la quête en faveur de l'œuvre admirable des Petites-Sœurs des Pauvres.

UN MOT SUR LES QUÊTES EN FAVEUR DES SÉMINAIRES.

Le jour de Pâques, une œuvre plus importante encore, l'œuvre par excellence, l'œuvre des œuvres devrait préoccuper la pensée de toutes les âmes chrétiennes : nous voulons parler de l'œuvre des Séminaires, à laquelle toutes les quêtes de ce jour sont consacrées dans toutes les paroisses de notre diocèse. C'est dans les Séminaires que se forment les prêtres, les missionnaires, les apôtres, ceux auxquels il a été dit dès le commencement : Vous êtes le sel de la terre, vous êtes la lumière du monde. Procurer un bon prêtre à la société, c'est plus que de nourrir des centaines d'orphelins ou de pauvres. L'Église a besoin plus que jamais d'ouvriers nombreux et dévoués, aujourd'hui qu'un vaste champ s'ouvre de toutes parts au zèle des missionnaires. Sans sortir de nos contrées, que de paroisses à pourvoir de pasteurs, que d'œuvres à soutenir ! Les missions, l'enseignement, les catéchismes, etc., réclameraient seuls une quantité considérable de prêtres : mais le manque de ressources ne permet pas de multiplier comme on le désirerait le nombre des élèves ecclésiastiques, car c'est surtout parmi les pauvres que l'Église recrute les ministres des autels, et nous ne devons jamais oublier cette parole

du saint Concile de Trente : *Pauperum filios præcipuè eligi vult, nec tamen ditiorum excludit, modo sumptu suo alantur.* — Mgr l'évêque de Chartres vient d'adresser à son clergé, au sujet de l'œuvre des Séminaires, une lettre pastorale dont nous parlerons dans notre prochain numéro.

BIBLIOGRAPHIE.

PETITS TRAITÉS SUR LA RELIGION,

Par le R. P. MILLET.

Dans ces trois petits in-12, qui réunis forment un beau volume, le célèbre prédicateur a établi les faits avec la logique qu'on lui connaît; écrivain rapide et splendide, il entraînera tous ses lecteurs; et tous ceux de ses lecteurs qui seront de bonne foi ne le quitteront pas sans se déclarer chrétiens; car on ne résiste pas à l'évidence.

Voici le jugement que la *Bibliographie Catholique* a porté de ces ouvrages :

« Nous avons une multitude de livres consciencieux, de démonstrations savantes, de traités raisonnés, propres à donner la foi aux plus incrédules, propres surtout à éclairer les ignorants, qui forment l'immense majorité. Mais ces livres sont longs ; mais ces livres sont difficiles à comprendre ; ils sont trop savants; presque toujours ils combattent des erreurs d'un autre âge. Dans les affaires, au milieu des soins de la vie matérielle, dans les préoccupations de la politique, comment trouver le temps de poursuivre des lectures abstraites et des études auxquelles l'homme de cabinet peut à peine suffire? Aussi, qu'arrive-t-il ? On a des doutes : ont les calme ; la conscience s'agite : on l'étouffe, et l'ignorance devient plus profonde de jour en jour. C'est une sorte de science qui consiste à ne rien croire, à ne plus douter même. Quel est le prêtre, quel est le père de famille chrétien, la mère pieuse, qui n'a senti, en présence de ces âmes dont nous parlons et auxquelles il ne manque qu'un rayon de vérité pour les rendre parfaites, qui n'a senti la nécessité d'avoir, sur les matières fondamentales de la Religion, de petits ouvrages courts, méthodiques, précis, d'une lecture agréable et facile, rendant les vérités accessibles à toutes les intelligences ; ouvrages précieux, les seuls vraiment utiles pour la majorité des lecteurs ; ouvrages rares, car sous une simplicité apparente ils exigent, de la part des auteurs, une science profonde, un esprit pénétrant et facile, une âme tendre et impressionnable, une plume gracieuse et animée, quelque chose qui parle à l'imagination et au cœur, aussi bien qu'à la raison ; qui saisisse l'homme tout entier, qui l'amène pas à pas, de conséquences en conséquences, à l'aide de la logique naturelle, à ces conclusions pratiques qui d'abord l'auraient effrayé, et qui s'échappent enfin de son âme en fer-

mant l'ouvrage, avec ce cri : « Mon Dieu ! c'est vrai ; il a raison ; je ne savais pas cela. »

» Le P. Millet a reconnu ce besoin et a cherché à le satisfaire. Nous avons lu avec intérêt les trois premiers traités qu'il a publiés, et cet essai nous a fait désirer que ceux qui doivent les suivre ne se fassent pas trop attendre : car l'auteur semble y avoir réuni toutes ces rares et indispensables qualités, dont nous venons de faire l'énumération : style attrayant, forme vive et un peu animée, quelquefois même un peu d'éloquence; clarté et précision ; logique simple mais pressante, avec assez de science pour avoir une autorité respectable, pas trop cependant, afin de ne pas rebuter les lecteurs que fatiguent les citations trop nombreuses C'est l'enseignement catholique... Les développements en sont pleins d'intérêt; les citations, les aveux des philosophes, des incrédules eux-mêmes, ajoutent leur poids à l'autorité de l'Écriture, de la tradition et du bon sens. Le fil des idées, quoique caché sous la forme littéraire, est cependant facile à saisir; et l'homme intelligent qui lit ces pages devra en tirer la conclusion pratique...

» Les notes qui terminent ces traités renferment des citations curieuses, des remarques savantes, et quelques faits bons à noter. En général, pour ne pas fatiguer l'attention et de peur de distraire l'esprit de ses raisonnements, le P. Millet a eu la bonne pensée de mettre à part les observations plus savantes ou plus difficiles à saisir; on ne pouvait pousser plus loin la prévoyance. »

L'ANGELUS.

Saint A. Liguory n'omettait jamais de réciter l'*Angelus,* trois fois le jour, se mettant à genoux dès le premier son de la cloche. Quand il fut devenu sourd il exigeait qu'on l'avertît, s'il était à table il cessait aussitôt de manger. Il lui est arrivé d'entrer en extase en récitant l'*Angelus.*

Autrefois, au premier son de la cloche, les querelles et les ébats joyeux, les causeries les plus animées, tout faisait silence en l'honneur de Marie, tout s'arrêtait pour prier ou écouter une sainte inspiration.

En Italie et surtout en Espagne, où tout ce qui tient à la Religion est respecté par toute la population, aux premiers tintements de la cloche, le marchand suspend son négoce, celui qui se trouve sur la place publique s'arrête et s'agenouille, riches et pauvres, tous récitent les paroles de l'ange Gabriel qui annoncèrent le grand mystère de l'Incarnation.

Pourquoi faut-il que l'affaiblissement de la Foi soit tel aujourd'hui, que la plupart des Chrétiens rougiraient de saluer publiquement l'auguste Reine du Ciel.

Enfants de Marie, fermez votre cœur à ce lâche respect humain, imitez l'exemple du grand saint Charles Borromée, qui ne rougissait pas de descendre de voiture ou de cheval et de se livrer en pleine rue à cette sainte pratique.

DON DE SON CŒUR A MARIE.

Prends mon cœur, le voilà, Vierge ma bonne mère,
C'est pour s'y reposer qu'il a recours à toi;
Il est las d'écouter les vains bruits de la terre,
Ta secrète parole est si douce pour moi!
J'aime tant de ton front la couronne immortelle,
Ton sourire si doux, ton regard maternel!
Mère, plus je te vois, plus je te trouve belle,
Et je viens déposer mon cœur sur ton autel.
Tu sais mon inconstance, hâte-toi de le prendre;
Peut-être que ce soir il ne sera plus mien :
Il me faudrait pleurer pour me le faire rendre.
Oh! cache-le bien vite, enfermé dans le tien!
Et puis, si quelquefois je te le redemande,
Oh! ne me le rends plus; mais dis-moi dès ce jour,
Dis-moi que tu ne peux accueillir ma demande,
Que je te l'ai donné, qu'il est tien sans retour.
Rends-moi pur à tes yeux, donne moi l'innocence,
Un bon cœur pour t'aimer et ton sein pour dormir,
La foi, la charité, la sublime espérance,
Tes vertus ici-bas..... un beau jour pour mourir!
Quand mes yeux obscurcis baisseront vers la tombe,
Quand ma lèvre aura bu le calice de fiel,
Donne-moi pour voler des ailes de colombe,
Et viens me recevoir à la porte du ciel!

Amen.

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de Gouverneur.

Troisième année.

5e NUMÉRO. MAI 1859

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

ORIGINE DE LA DÉVOTION A NOTRE-DAME DE CHARTRES.

REVUE DES ŒUVRES. — HISTOIRE D'UNE FONDATION RELIGIEUSE. — APOSTOLAT DES ENFANTS. — DU JOURNALISME RELIGIEUX.

LE MOIS DE MARIE.

LE PÉLERINAGE DE NOTRE-DAME DE CLÉRY.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

ORIGINE DE LA DÉVOTION A N.-D. DE CHARTRES.

Quoique nous ayons déjà traité ce sujet, on lira sans doute avec intérêt cette note que nous empruntons à l'admirable Vie de M. Olier par le savant abbé Faillon.

Jules César rapporte que, de son temps, les Druides gaulois, en possession d'enseigner la religion à la jeunesse et même de prédire l'avenir (1), se réunissaient tous les ans dans un lieu sacré du pays chartrain (2). La tradition de cette province ajoute que, dès avant Jésus-Christ, ils avaient érigé, sur la hauteur même où fut bâtie dans la suite l'église cathédrale de Chartres, un autel dédié *à la Vierge qui devait enfanter,* et que, conformément à la pratique des Gaulois de graver des inscriptions sur leurs autels (3), ils y avaient écrit ces mots : *Virgini parituræ* (4), devenus depuis si célèbres. Telle est, dit-on, l'origine de ce pélerinage.

(1) *Histoire universelle,* traduite de l'anglais, t. XXX, p. 443.
(2) *Cœsar, de Bello gallico, lib. VI, n. 13.*
(3) *Histoire universelle,* ibid., p. 372.
(4) *Dictionn. de Moréry,* art. CHARTRES.

La croyance *d'une Vierge qui devait enfanter* était généralement répandue chez les païens avant le Christianisme, comme l'a démontré l'auteur de l'*Origine* prétendue *des cultes* (1); et, de nos jours, on a publié sur le même point des documents qu'on ne saurait contester (2). Pour expliquer l'origine de cette opinion, on peut, outre une tradition primitive, supposer encore une révélation divine faite aux païens. Les Pères de l'Église pensent en effet communément que Dieu leur a fait annoncer la venue de son fils (3), comme nous le savons très-certainement de Balaam, dont la prophétie était connue chez les Gentils, ainsi que semble le montrer l'exemple des Mages (4). C'est aussi ce qu'ont pensé beaucoup d'auteurs modernes, d'après saint Thomas (5); on sait que l'Église romaine autorise cette opinion dans sa liturgie (6), et telle est, relativement à l'autel des Druides chartrains, l'opinion adoptée par M. Olier : « Chartres, » dit-il, cette sainte et dévote ville, première dévotion du monde » pour son antiquité, puisqu'elle a été érigée par prophétie (7). »

On peut penser d'ailleurs que, depuis la traduction de la Bible en grec et la diffusion des Juifs après les conquêtes d'Alexandre, les païens ont eu connaissance de leurs livres prophétiques et ont su du moins qu'ils attendaient un libérateur prédit. Suétone nous apprend en effet que cette opinion ancienne et constante était universelle dans tout l'Orient (8), et Tacite ajoute que, d'après la persuasion commune, ces oracles étaient consignés dans les anciens livres des Juifs (9). Les païens ont donc pu connaître, par la lecture même des prophètes ou par le commerce avec les Hébreux, plusieurs particularités relatives au libérateur, et entre autres la prophétie d'Isaïe qui avait annoncé le prodige de l'enfantement d'une vierge. De graves auteurs pensent même que

(1) *Origine des cultes*, t. V.

(2) *Mémoires asiatiques.*

(3) *Cornel. à Lapide, Comm. in Num. cap. XXIV, v. 17. — In Matt. cap. II, v. 1.*

(4) *S. Aug., de Civitate Dei, lib. XVIII, cap. 47, t. VII, col. 530. — S. Hieronym., lib. I contra Jovinian. — S. Justin. — Clemens Alex. — Lactant., etc.*

(5) *S. Thom. 2ª 2æ, q. 2, art. VII.*

(6) *Prose des morts.*

(7) *Mém. aut. de M. Olier*, t. I, p. 120.

(8) *Sueton., Vespas. Vit. c. IV.*

(9) *Tacit., lib. V Hist.*

la prédiction attribuée par Virgile à la Sybille de Cumes n'en est qu'une imitation (1). D'après ces auteurs, le nouvel ordre de choses annoncé par la Sybille, et cet enfant qui doit venir du ciel, être fils de Dieu, naître d'une vierge, commander à tout l'univers, effacer les péchés des hommes, les délivrer du serpent et ramener le bonheur pour toujours : tous ces traits ne sont qu'une imitation du prophète Isaïe. Du moins, il faut convenir, avec saint Augustin, que le Messie seul pouvait justifier le sens d'un si pompeux et magnifique oracle : *Omnino non est cui alteri præter Dominum Christum dicat genus humanum :*

Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetuâ solvent formidine terras (2).

Mais un fait qui tend à prouver que les Druides gaulois l'ont connue, c'est qu'au rapport de Faber, savant auteur anglais, cette prophétie d'Isaïe et celle de Balaam avaient été apportées dans la Grande-Bretagne et l'Irlande par les Druides, disciples des Mages et originaires de la Perse (3). Cela étant, il est indubitable que les Druides gaulois en eurent aussi connaissance, puisque César rapporte que les mystères druidiques répandus dans les Gaules y avaient été apportés d'Angleterre, et que, de son temps encore, ceux qui voulaient en être bien instruits faisaient un voyage dans les îles Britanniques.

Au reste, cette croyance des Chartrains n'est pas, comme on se le persuade faussement, une tradition isolée : on en retrouve des traces dans plusieurs endroits où les Druides avaient établi leurs siéges. Guibert, abbé de Nogent, l'un des hommes les plus graves de son siècle, rapporte que l'église de son monastère avait été bâtie sur l'emplacement d'un bocage sacré, où les Druides sacrifiaient à la mère future de Dieu qui devait naître : *Matri futuræ Dei nasciturі* (4). Ces paroles ne sont que l'explication littérale de l'inscription de Chartres, *Virgini parituræ,* car les païens croyaient que les hommes d'une origine céleste avaient

(1) *Rosenmülleri, Scholia in V. T. Jesaiæ vat. p. 305. — Boxhornii, p. m. 24. Historiæ universalis. — Molinæi, lib. III, vat. — Usserii Annal. V. T. t. II, n. p. Jul. 4674, etc. — Cornel. à Lapide, comment. in Matt. cap. v. 1.*
(2) *S. August. Epistol. CLV ad Martianum.*
(3) *Faber, Origine de l'idolâtrie païenne,* 3 vol. in-4°.
(4) *Guibert. de vitâ suâ, lib. 2, cap. 1, c. D.*

des vierges pour mères (1); opinion fondée peut-être sur ces paroles d'Isaïe : *Une vierge enfantera un fils qui sera Dieu avec nous.*

Quoiqu'il en soit, la tradition attestée par Guibert n'est pas moins constante que celle des Chartrains, et maintenant on lit encore au-dessus de l'autel, dans l'église de Nogent : *Ara virginis pariturœ* (2). Chasseneux, dans son Histoire des coutumes de Bourgogne, raconte à peu près la même chose de deux autres églises, l'une près d'Autun et l'autre près de Dijon. La même inscription se lisait aussi dans l'église de Fontaine, près du château où naquit saint Bernard (3). Aussi Schedius dit en général que les Druides érigèrent des statues dans leurs sombres sanctuaires à la Vierge qui devait enfanter (4). Ces statues et ces autels furent sans doute un moyen ménagé par la Providence pour accréditer plus aisément parmi les Gaulois la foi chrétienne lorsqu'elle leur serait annoncée, comme l'avaient été chez plusieurs peuples les autels élevés *au Dieu inconnu* (5), et dont saint Paul se servit avec tant d'avantage à Athènes pour annoncer à cette ville le même Dieu qu'elle avait honoré sans le connaître (6).

Telle est, selon la tradition, l'origine de cette fameuse dévotion à laquelle la ville de Chartres a dû non-seulement sa magnifique église, mais encore sa célébrité, ses priviléges et plusieurs fois sa conservation (7).

REVUE DES ŒUVRES.

HISTOIRE DE LA FONDATION D'UNE ŒUVRE.

Il est peu d'écrivains, même parmi les plus dangereux, qui ne laissent de temps en temps sortir de leur plume quelque belle page, qu'on pourrait appeler avec Tertullien *le témoignage d'une âme naturellement chrétienne.* Tout le monde connaît l'admirable passage de Jean-Jacques Rousseau sur la divinité de Jésus-Christ et sur la majesté de l'Évangile;

(1) *Rosenmülleri,* ibid. p. 302.
(2) *Souchet, Hist. ms. de Chartres,* liv. I, chap. 16.
(3) *Histoire des coutumes de Bourgogne.*
(4) *Eld Sched., de Diis Germanis, cap. XIII.*
(5) *Leland., Démonstration évangélique.*
(6) *Act. Apostol. cap. XVII, v. 23.*
(7) *Gall. christiana, t. VIII, col. 1108, 1106. — Histoire de France,* par le père Daniel, t. III, p. 480. — *Pagii Critic. in Annal., t. III, an 911, n° 7.*

Voltaire lui-même n'a-t-il pas, dans un bon moment, fait un des plus admirables éloges de la confession sacramentelle?

C'est ainsi que de nos jours, un auteur qui n'a pas toujours respecté la morale et la religion dans ses ouvrages, vient d'écrire un touchant chapitre que nous voulons faire connaître à nos lecteurs.

ŒUVRE DE NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS.

Le 17 avril 1853, un prêtre âgé de quarante-huit à cinquante ans, à la tête blanchissante, à la figure douce et bienveillante, montait le faubourg du Roule, suivi de quatre sœurs de charité de l'ordre de Saint-Joseph.

L'une d'elles portait entre ses bras une petite fille, une autre en tirait une seconde par la main; la petite fille qui marchait boitait tout bas.

Arrivé au foubourg du Roule, le prêtre prit le passage Sainte-Marie-du-Roule et s'arrêta à une petite maison blanche avec des contrevents bruns, haute de trois étages et portant le numéro 22. « C'est ici, mes sœurs », dit le prêtre, et, tirant une clef de sa poche, il ouvrit la porte, qui donna entrée dans une maison neuve, mais il n'y avait que les quatre murs. « Vous voyez », dit-il.

L'une d'elles sourit. « C'est un véritable palais », répondit la sœur.

Les petites filles regardaient d'un air étonné.

La sœur déposa sur le parquet celle qu'elle portait dans ses bras; mais l'enfant s'assit, ne pouvant se tenir sur ses jambes. « Maintenant, dit le prêtre, je vais vous envoyer quatre chaises, quatre draps et un matelas; c'est tout ce que je puis vous donner. — C'est plus qu'il ne nous faut, monsieur l'abbé, répondit celle qui avait déjà parlé, et nous serons ici comme des reines. »

L'abbé sortit, et une heure après un commissionnaire apportait les quatre chaises de paille, les quatre draps et le matelas promis. « Demandez donc au commissionnaire, dit l'une des religieuses à l'autre, si monsieur l'abbé ne lui a pas donné un morceau de pain pour nous. »

La religieuse posa la question au commissionnaire. « Ma foi, non, dit celui-ci, il n'y aura pas pensé; mais, si vous voulez, je puis lui en aller demander un. — Non, merci », dit la sœur. Le commissionnaire se retira. « Cela m'aurait fait plaisir, cependant, que monsieur l'abbé eût pensé à nous envoyer du pain. — Il aura cru que nous avions dîné, répondit une autre religieuse. — Je n'ai pas mangé depuis ce matin, dit une troisième. — Ni moi, répondit la première, mais cela ne fait rien; demain je suis bien sûre qu'il nous enverra quelque chose. — Moi aussi, ma sœur, j'ai faim, dit une des petites filles. — Ah! voilà qui est sérieux, mes sœurs, les enfants n'ont pas mangé. — Eh bien! voyons, n'allez-vous pas douter, mauvaises chrétiennes que vous êtes? dit celle des sœurs qui n'avait pas encore parlé. Tenez ». Et fouillant

dans sa poche, elle en tira, deux par deux, six œufs. « On m'a donné ces six œufs ce matin; je ne voulais pas les prendre, par bonheur on a insisté. — Nous ne pouvons pas les manger crus, objecta une des religieuses. — Mais, dit la propriétaire des œufs, rien de plus simple : je vais aller dans la maison la plus voisine, et l'on ne me refusera pas de faire cuire mes œufs. »

La sœur sortit, alla frapper à la maison voisine, et demanda à la cuisinière la permission de faire cuire six œufs au feu de sa cuisine.

Cette permission lui fut accordée.

L'intention de la sœur était de les faire durcir; de cette façon le pain serait à peu près inutile.

Pendant que la sœur, debout près du fourneau, faisait cuire ses œufs, la maîtresse de la maison descendit.

On l'avait prévenue qu'il y avait dans la cuisine une religieuse qui avait demandé la permission de faire cuire des œufs.

Elle s'approcha de la religieuse. « Excusez-moi, ma sœur, lui demanda-t-elle, mais je désirerais savoir à quelle circonstance je dois le bonheur de vous rendre le petit service que vous me demandez. »

La religieuse, aux premiers mots, s'était retournée, et, humble et souriante à la fois, écoutait la question qui lui était faite. « Madame, lui dit-elle, nous venons de prendre possession, la sœur Saint-Célestin, la sœur Marie-Saint-Louis, la sœur Rufine et moi, de la maison n° 22; nous sommes là sans aucun meuble, avec deux pauvres petites filles qui s'appellent, l'une Augustine Beaudoin, l'autre Armandine Laporte, et, comme nous n'avons ni feu ni batterie de cuisine, je suis venue demander chez vous la permission de faire cuire nos œufs, pensant que vous auriez la charité de me le permettre. — Serait-il indiscret de vous demander, ma sœur, qui a loué cette maison pour vous, et dans quel but elle est louée? — Oh! non, madame, au contraire; comme nous ne possédons rien au monde dans le présent que ces six œufs que l'on m'a donnés ce matin, et dans l'avenir que ce que les bonnes âmes voudront bien nous donner, il est de mon devoir de dire aux personnes charitables, comme vous paraissez en être une, madame, quel a été le but de l'abbé Moret en louant cette maison. — Qu'est-ce que l'abbé Moret, ma sœur? — C'est le fondateur de l'Œuvre. — De quelle Œuvre, s'il vous plaît? — De celle que nous allons établir, de l'*Œuvre de Notre-Dame des Sept-Douleurs*, en faveur des jeunes filles pauvres, infirmes et incurables, depuis cinq ans et au-dessus. — Expliquez-moi quelle est cette Œuvre, ma sœur, je vous prie. — Je vais vous dire, madame, ce que je lui ai entendu dire à lui-même, car je ne suis pas assez savante, moi, pour connaître ces choses-là. Il y avait autrefois à Reims un hôpital où l'on recevait les scrofuleux de tout âge et où on les soignait en attendant un sacre; le nouveau roi sacré, on lui amenait tous ces malheureux, il les touchait de ses mains royales. Dieu faisait un

miracle en faveur du fils aîné de l'Église, et souvent, dit-on, quelques-uns de ces malheureux étaient guéris. Ceux chez lesquels le mal persistait recevaient une petite pension, et dès lors étaient à l'abri des plus pressants besoins. On appelait cet hôpital l'hôpital de la Sainte-Ampoule. Lyon a deux maisons destinées à recevoir ces malheureux; mais il paraît que Paris, qui a des hospices de tout genre, n'en a que pour les vieillards incurables, et n'en a point pour les enfants. — Pardon, ma sœur, mais je croyais qu'il y avait l'hospice de l'Enfant-Jésus. — On y soigne les enfants pendant un certain temps, c'est vrai; mais dès qu'on s'est assuré qu'ils ne peuvent être guéris, on les rend à leurs familles. — Alors l'abbé Moret a obtenu du gouvernement la permission de fonder un hôpital et l'argent nécessaire à cette fondation? — L'abbé Moret n'a rien obtenu, madame, ni permission, ni argent; l'abbé Moret essaie de faire avec ses propres ressources, ou plutôt en appelant l'aumône à son aide, ce que tout chrétien peut faire; nous le seconderons de notre côté de tout notre pouvoir, et, avec le secours du Seigneur et des âmes charitables, nous arriverons, il faut l'espérer, à notre but. — Mais enfin si l'aumône manquait, vous mourriez donc de faim? — D'abord, ce ne serait pas ce soir, madame, puisque nous avons un œuf pour chacune de nous, et que vous avez permis que ces œufs, nous les fissions cuire à votre feu. — Non seulement j'ai permis cela, s'écria la maîtresse de la maison, mais si vous avez besoin de quelque autre chose... — Si vous vouliez bien nous faire la charité d'une carafe pleine d'eau, nous souperions véritablement, ainsi que le disait, il n'y a qu'un instant, la sœur Saint-Louis, comme des reines. — Donnez une carafe pleine d'eau et un pain à la sœur, dit la maîtresse de la maison au domestique. Et maintenant, ma sœur, est-ce tout ce dont vous avez besoin? — J'ai peur d'abuser, madame. — Non, dites. — Eh bien il fait encore froid. Nous avons déjà avec nous deux pauvres petites infirmes, et si vous aviez la bonté de nous donner quelques morceaux de bois, pour que la nuit ne leur soit pas trop dure... — On vous portera du bois en même temps que du pain et de l'eau. — Ah! madame, que vous êtes bonne! — Assez, ma sœur, Dieu est avec vous. »

La sœur Marie-Joseph, c'est le nom de la religieuse qui avait les six œufs, la sœur Marie-Joseph rentra au n° 22, et annonça la bonne nouvelle.

Derrière elle vint un domestique, apportant un pain, une carafe d'eau, une bouteille de vin et une charge de bois.

Les sœurs ne touchèrent point au vin, mais en firent boire un quart de verre aux petites filles; puis chacune mangea son œuf avec un morceau de pain et but son verre d'eau; puis elles allumèrent du feu; puis, la prière faite, elles couchèrent les deux petites filles sur le matelas, s'enveloppèrent chacune dans un drap, s'étendirent sur le parquet, et s'endormirent de ce bon sommeil que donne la conscience

d'avoir fait le soir tout le bien que l'on a pu faire dans le courant de la journée.

Ce fut ainsi que sœur Saint-Célestin, sœur Marie-Saint-Louis, sœur Rufine, sœur Marie-Joseph, la petite Augustine Beaudoin et la petite Armandine Laporte passèrent leur première nuit dans la maison n° 22 du passage Sainte-Marie-du-Roule.

O sainte fille du ciel qu'on appelle la charité, toi que Bartolini, le sculpteur florentin, qui sans doute se souvenait du beau tableau d'Andrea del Sarto, a représentée avec des enfants sur ses bras, des enfants sur ses épaules, des enfants sur ses genoux, des enfants à ses deux mamelles, dis-nous quel est de tous ces dons celui qui plaît le plus au Seigneur!

Il y a la charité du pauvre qui donne sa prière.

Il y a la charité de la veuve qui donne son obole.

Il y a la charité du mendiant qui donne son denier.

Il y a la charité de l'ouvrier qui donne son nécessaire.

Il y a la charité du riche qui donne son superflu.

Puis il y a la charité de celui qui, n'ayant rien à donner, fait l'aumône de soi-même et donne de sa propre personne.

C'est la charité que faisaient et que font encore les quatre pauvres religieuses de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs...

Dès que la sœur Marie-Joseph connut notre intention de visiter la maison, elle prit les clefs et marcha devant nous, nous conduisant au troisième.

Le troisième est occupé par la lingerie, pauvre lingerie composée de trente à trente-cinq paires de draps et de douze douzaines de chemises.

Tout cela est propre, blanc, raccommodé comme par des fées; mais tout cela ne vaut pas cinquante francs.

Chemises et draps sont faits avec de vieux linge donné à l'établissement par les âmes charitables qui lui sont venues en aide.

Au reste, son progrès fut rapide : aux deux premières pensionnaires, dont l'une, Augustine Beaudoin, mourut bientôt, vinrent se joindre successivement les dix-neuf pauvres petites incurables qui complètent aujourd'hui le nombre de vingt.

Mais avec les pensionnaires s'augmentaient les besoins.

L'abbé Moret eut l'idée d'aller trouver la princesse Mathilde.

La princesse fit ce qu'elle fait toujours. On lui demandait de donner d'une main, elle donna des deux.

Puis alors, derrière la princesse Mathilde vinrent les dames patronesses, les zélatrices, les dames de l'ordre, et les médecins de l'établissement.

L'Œuvre se soutient par des souscriptions annuelles, par des dons volontaires, par des sermons suivis de quêtes, par une loterie et une vente, enfin par un concert.

Voilà tout ce que nous racontait la sœur Marie-Joseph, en nous faisant visiter le dortoir avec ses vingt lits en fer, avec son petit papier perse à fleurs bleues, gai et frais comme il convient pour être mis devant les yeux des enfants ; enfin, en faisant voir dans leurs deux salles de travail les enfants eux-mêmes.

O sublime vertu de la charité qui fait que quatre religieuses jeunes, propres, fraîches, passent leur vie au milieu d'enfants que Sparte eût étouffés au moment de leur naissance !

La plus jeune de ces malheureuses disgraciées a quatre ans ; elle a une carie des os et du crâne.

La plus âgée a vingt-deux ans ; elle a la figure et les mains brûlées.

Tout cela mourra jeune ; mais au moins, tant que ces pauvres créatures humaines auront vécu, d'autres créatures humaines aussi parfaites de cœur que celles à qui elles sont venues en aide sont imparfaites de corps, d'autres créatures humaines, sans récompense que le bien qu'elles font, leur auront épargné tout ce qu'il était possible de leur épargner de douleurs.

Maintenant l'abbé Moret s'est enhardi à cet effet, son cœur s'est fortifié, et, soutenu par ces trois vertus théologales : la Foi, l'Espérance et la Charité, il a loué pour dix-huit ans, à trois mille francs par an, rue de Plaisance, une maison où tiendront cent vingt enfants.

Eh bien ! chers lecteurs, si vous ne voulez pas que ce soit l'abbé Moret qui paie le loyer de cette maison de ses propres deniers, il faut le payer, vous, vos amis, moi, tout le monde.

Quant à moi, j'ai déjà fait de mon mieux : en revenant trouver mes convives, qui avaient déjeûné sans moi, j'ai tendu la main, et j'ai, ma foi, recueilli, entre hier et aujourd'hui, quatre-vingt-dix francs que j'envoie au digne abbé Moret, qui ne saura guère CE QUE CELA VEUT DIRE.

APOSTOLAT DES ENFANTS.

Les enfants ont une mission à remplir de nos jours : il faut qu'ils soient de véritables apôtres dans leur pays, auprès de leurs condisciples et jusqu'au sein de leurs familles par la parole, la prière et le bon exemple.

Il y a quelques mois, dans une distribution de prix, un petit enfant de six à sept ans débitait ce petit discours qu'on pourrait bien appeler le *petit Sermon de saint Jean :*

« Saint Jean était le disciple bien-aimé de Jésus et son cousin germain.

» Il aimait tant la sainte Vierge qu'elle lui fut donnée pour mère.

» Il était pur comme un ange, savant comme un chérubin, gentil comme le meilleur des hommes.

» Quand il avait dit ses prières, achevé son travail d'apôtre et d'évangéliste, il jouait avec une perdrix, comme un bon petit garçon.

» Quand il fut devenu vieux, bien vieux, il était toujours gentil, et pour instruire ses disciples il leur disait souvent : « Mes petits enfants, mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres, mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres, aimez-vous les uns les autres ; c'est Jésus qui l'a dit. »

» Enfants, mes amis, comme chrétiens nous sommes tous frères, nous n'avons tous qu'un même père qui est Dieu, une même mère qui est l'église, un même héritage qui est le ciel.

» Aimons-nous les uns les autres, entr'aidons-nous, supportons-nous, consolons-nous.

» Et le bon Dieu nous bénira. »

De tels exercices ne peuvent manquer de produire les plus heureux effets sur les enfants eux-mêmes et sur ceux qui les entendent. De petits dialogues, de petites conférences sur des sujets religieux piqueraient à coup sûr la curiosité des parents et leur apprendraient ou leur rappelleraient du moins des vérités utiles, aujourd'hui peu connues et bien oubliées.

— Malgré leur excessive légèreté, les enfants remarquent tout, retiennent tout, et répètent sans respect humain ce qu'ils ont entendu. Profitons-en pour avancer le règne de Dieu dans les âmes. Que ces petits anges soient pour nous les messagers de la vérité auprès des personnes que nous ne pouvons aborder nous-mêmes.

— Les enfants prient avec une confiance naïve qui doit toucher le cœur de Dieu. Recourons souvent à leur intercession pour nous et pour nos œuvres.

Voici un petit trait que nous lisions, il y a quelques jours, dans l'*Ami des familles*, de Valence :

« Une dame de haute naissance, déjà avancée en âge, était attaquée d'une maladie si violente qu'en douze heures elle fut conduite aux portes de la mort, malgré les soins que lui prodiguèrent les hommes de l'art. Sa fille, dame de beaucoup de vertu, suggère à son enfant de quatre ans une pensée, et aussitôt cet ange s'empresse de l'exécuter. Il s'approche du lit de la malade, monte sur une chaise et dit de sa voix pure et enfantine : *Grand'*

maman je vais te guérir, prie bien avec moi la sainte Vierge. Il se met aussitôt à genoux, récite à haute voix le *Pater* et l'*Ave*, se relève tout joyeux et ajoute : *Grand'maman, il faut maintenant boire de cette eau, c'est l'eau de la Salette.* La malade fait des efforts pour la boire, et à peine l'a-t-elle bue, qu'elle recouvre une santé parfaite. »

— C'est principalement en vue des enfants et dans le dessein d'ouvrir pour eux une source abondante de bénédictions et de grâces, que nous apportons notre part de concours à la restauration du sanctuaire auguste dédié à Marie, *Virgini parituræ.* Mais nous avons pensé aussi que nous trouverions dans ces petits anges d'utiles auxiliaires pour réaliser cette belle entreprise. Nos espérances ne seront pas trompées. Déjà sur divers points de la France, les enfants ont répondu à notre appel, et ce pieux exemple trouvera partout des imitateurs généreux.

Nous devons une mention particulière aux écoles de Bourgougnague, Poudenas, Feugaroles, des Montils, de Saint-Laurent-des-Eaux, Marmont-Pachas et Biganon.

Voici les noms des enfants qui se sont particulièrement distingués par leur zèle pour l'Œuvre de Notre-Dame :

A Bouglon (Lot-et-Garonne) : Mercier Valmont, Lizier neveu et Mouret Gabriel ;

A Mézos (Landes) : Laffitte Pierre, Gourdon Pierre, Mesplède Pierre, et surtout Lalanne Numa ;

A Brocat : Maria Malabat, Albertine Senjeau et Hernina Minvielle ;

A Allès et Cazeneau : Fillastre Louis, Bergé Jean, Desplats Anne, Auzeral Anne, Berthomieu Marie, Archeval Mathieu, Genouillat François, Labarthe Jean, Massou Pierre, Allègre Marie, Gary Jeanne, Pelissou Antoine, Genouillat Jeanne, Archeval Rose, Roudil Jean, Grenier Julie, Salesse Charles, Marsoulat Joseph, Dugal Joséphine.

Nous conserverons ces noms avec tous les autres qui nous ont été transmis et nous les déposerons aux pieds de Notre-Dame de Chartres, en appelant les bénédictions de cette divine Mère sur ceux qui comprennent combien il est doux d'être le bienfaiteur de Marie.

Les lettres des instituteurs qui nous adressent des offrandes respirent une tendre piété et un dévouement admirable envers

la Mère de Dieu : nous regrettons que le défaut d'espace nous empêche de les reproduire.

DU JOURNALISME RELIGIEUX.

On lit dans le *Messager de la charité* :

« Mgr l'archevêque de Tours et Mgr l'évêque de Nîmes viennent d'adresser à l'*Ami de la Religion* des lettres particulières dans lesquelles nous avons remarqué d'admirables conseils sur la mission et les devoirs du journalisme catholique. L'épiscopat tout entier semble comprendre combien il est nécessaire d'encourager les efforts de la bonne presse, de réveiller son ardeur, de lui tracer sa voie. Longtemps il s'est tenu dans la réserve et dans une légitime défiance, en présence de cette puissance formidable qui, sous la forme d'une feuille légère, répand chaque jour aux quatre coins du monde la semence de la pensée. Maintenant il sait que le moment est venu d'accepter le joug de ce pouvoir nouveau, et, au besoin, de lutter contre lui en employant ses propres armes.

» Il se passe en effet dans le monde intellectuel un phénomène analogue à celui qui eut lieu au XVe siècle, après la découverte de Guttemberg. Alors le livre imprimé remplaça le manuscrit. Aujourd'hui, le journal tend à son tour à remplacer le livre. C'est un malheur, dit-on. — Assurément! Mais c'est un fait, et il faut savoir le subir et en tirer le meilleur parti, au profit de l'Église et de la société. »

Ces réflexions nous paraissent pleines de justesse. Pourquoi laisserions-nous aux seuls adversaires de la vérité l'usage de cette arme nouvelle, puisque sans elle nous manquerons presque toujours le but que nous voulons atteindre? C'est comme si l'on prétendait se défendre avec la lance et l'épée contre le mousquet et le canon. La tactique des champions de la vérité ne peut plus être la même qu'autrefois : il faut de toute nécessité changer ses plans de campagne si l'on veut obtenir quelque succès. Les impies, les incrédules, les indifférents ne viennent pas se faire terrasser au pied de la chaire chrétienne : allons donc les attaquer jusque dans leurs foyers par tous les moyens légitimes dont l'expérience nous découvre aujourd'hui l'incontestable utilité.

MOIS DE MARIE.

La dévotion du mois de mai est solide et agréable : elle a pour objet d'honorer la plus sainte , la plus puissante et la plus miséricordieuse des créatures ; elle sanctifie la plus dangereuse saison de l'année, et, en nous retraçant dans une suite de considérations les vertus de la Mère de Dieu , elle nous porte à les imiter. Doux appât offert à la jeunesse chrétienne pour la détourner des plaisirs dangereux et des chants profanes par l'attrait des pompes saintes et de mélodieux cantiques!

On ne doit pas en effet l'oublier, c'est surtout dans l'intérêt du jeune âge que cette pieuse pratique a été d'abord instituée. Il serait donc bien à désirer qu'elle fût adoptée dans toutes les écoles, et que les enfants y prissent de bonne heure le goût et l'habitude d'une dévotion si touchante et si salutaire. Oh! comme la très-sainte Vierge récompenserait admirablement la piété des maîtres qui apprendraient à leurs élèves cette manière de l'honorer! A coup sûr, ils trouveraient bientôt dans leurs enfants une docilité plus parfaite, un plus grand amour de l'étude, et surtout plus d'innocence et de modestie. Le culte d'une bonne mère, et surtout d'une mère comme Marie, ne peut manquer en effet de porter les fruits les plus précieux.

Ayons donc dans nos écoles une image de la Sainte Vierge, ornons-la du mieux que nous pourrons, chaque jour déposons à ses pieds quelques fleurs et surtout répandons-y avec nos enfants le parfum d'une fervente prière.

LE PÉLERINAGE DE NOTRE-DAME DE CLÉRY.

L'Orléanais possède un antique et vénéré sanctuaire, trop peu connu peut-être aujourd'hui, mais surtout bien déchu de sa splendeur d'autrefois. Aux temps les plus reculés de notre histoire, sur les bords de la Loire, dans le val fécond de ce beau fleuve, un humble oratoire, destiné à devenir glorieux, fut érigé à Cléry, sous l'invocation de Notre-Dame. En 1280, une découverte qu'on regarda comme providentielle commença à l'illustrer. Une statue de la Vierge tenant entre ses bras l'enfant Jésus fut trouvée dans un sillon tracé par la charrue, et placée dans l'antique chapelle. Pour donner des gardiens à la pieuse image, le

noble seigneur du lieu, Simon de Melun, fonda des prébendes; nos rois, plus magnifiques, voulurent eux-mêmes bâtir une collégiale. Dès lors, Notre-Dame de Cléry devint un des pélérinages de la France les plus chers à la piété des fidèles et les plus visités. Sous les voûtes de cette église monumentale furent déposés les restes de plusieurs hommes illustres, de vaillants défenseurs de la patrie, entre autres de l'héroïque comte de Dunois, compagnon d'armes de Jeanne d'Arc.

Mais les révolutions dévastèrent le monument et interrompirent le pieux concours des pélerins; la collégiale souffrit de la barbarie du temps, et déjà le souvenir de Notre-Dame de Cléry se perdait dans l'oubli, quand, il y a quelques années, sous l'inspiration de Monseigneur Dupanloup, restaurateur de tant de choses, le sanctuaire désolé retrouva l'éclat et la série de ses fêtes, et reprit enfin sa place parmi les demeures vénérées de la sainte Vierge. Mais si les pélérinages ont recommencé, que l'église est loin de sa splendeur antique! et quoique sa belle architecture gothique soit dans un assez bon état de conservation, que de traces de mutilations elle porte encore! qu'elle est pauvre et désolée!

Tandis que de tous côtés le goût éclairé des arts et le sentiment religieux relèvent les vieux sanctuaires, peut-on laisser dans un deuil voisin de la désolation cette station de la piété sur le cours de la Loire, ce pélerinage de Notre-Dame de Cléry qui eut un nom dans l'histoire, et où les fidèles accourent de nouveau? Pour une église aussi vaste, c'est trop peu des secours, si généreux qu'ils soient, d'une localité ou d'une province. Notre-Dame de Cléry d'ailleurs est une gloire nationale, et doit à ce titre intéresser tout français. C'est pourquoi, c'est un appel solennel et universel que nous adressons, avec confiance, à la piété et au patriotisme. Puisse ce vœu de notre foi, ce cri de notre détresse trouver un écho, dans les cœurs de tous ceux qui, en France aiment Marie, ou simplement les beaux arts et les antiques monuments de leur pays.

Ceux qui voudront être les bienfaiteurs de cette église auront droit au mérite d'une messe spéciale qui se dira désormais le premier samedi de chaque mois devant la statue miraculeuse. De plus, comme accusé de réception de son offrande, chaque personne recevra dans le plus bref délai une pieuse image représentant Notre-Dame de Cléry.

On est prié d'adresser son offrande, soit à M. l'abbé de L'Hermite, curé de Cléry ; soit à MM. Lochon, maire de Cléry, et Baschet à Cléry (Loiret).

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

On nous écrivait de Hong-Kong (Chine), il y a quelques semaines : « On a fait merveille ici avec le cantique *Souvenez-vous*, de la *Voix de Notre-Dame*. Nous l'avons reçu le jour de Noël dans la matinée : il a été chanté dans notre chapelle après la bénédiction, et à bord de l'*Audacieuse* par les matelots, pendant le saint sacrifice de la messe.

— Les missions continuent à porter d'heureux fruits dans le diocèse de Chartres. Sans doute, c'est au zèle des prédicateurs et au dévouement des curés, que l'on doit une bonne partie de ces consolants résultats ; mais d'autres causes plus cachées provoquent d'une manière non moins efficace l'effusion de la grâce divine. Outre que de ferventes prières montent chaque jour vers le ciel, pour le succès de cette belle œuvre, nous savons que des âmes généreuses, que de pauvres ouvrières même, s'imposent de grands sacrifices afin de pouvoir procurer le bienfait d'une mission dans les plus pauvres paroisses du diocèse.

— Il y a quelques semaines, une jeune personne de la maison du Saint Cœur de Marie voyait avec peine approcher le jour où elle allait être forcée de quitter sa chère solitude, pour rentrer dans le monde. La vue des dangers qu'elle aurait à courir lui faisait redouter l'heure de la séparation, et elle suppliait le Seigneur de l'appeler à lui s'il prévoyait que sa vertu dût faire un triste naufrage. Elle fit même une neuvaine à cette intention et supplia plusieurs de ses amies de joindre leurs prières aux siennes. Elle éprouva presque aussitôt une légère indisposition, et bien que le mal ne parût pas sérieux on ne laissait pas de penser, mais en souriant, à l'effet de la neuvaine commencée. Bientôt la jeune personne se vit obligée de se mettre au lit, et deux jours après, elle expira en présence de ses compagnes avant qu'on eût soupçonné la gravité de sa position. Le ciel avait exaucé la touchante prière de cette pieuse enfant de Marie.

— Il y a quelques semaines, Mgr l'Évêque de Chartres adressait à son clergé une lettre pastorale sur l'œuvre des séminaires diocésains. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur faisant connaître ce qu'il y a de consolant pour la religion, dans cette circulaire du vénérable prélat. Après avoir dit que l'enseignement religieux est le principal instrument de la conversion des âmes, Sa Grandeur rappelle qu'elle a voulu, pour cette raison, commencer par établir l'œuvre des missions dans son diocèse. Mais les missions seraient d'un faible secours sans le bienfait de l'éducation chrétienne, de l'enseignement religieux donné

avec soin dans les premières années de la vie. Or c'est au prêtre surtout à répandre la précieuse semence de la divine parole, c'est à lui qu'a été confié cet important ministère.

Mais les vocations ecclésiastiques étaient rares dans le diocèse et le clergé ne pouvait suffire aux besoins de la population. Il fallait donc avant tout prendre les moyens de procurer au sacerdoce de nouvelles recrues : c'est ce qui a déterminé la fondation d'une seconde école ecclésiastique pour le diocèse de Chartres. Monseigneur fait ensuite connaître de la manière la plus précise la situation matérielle et morale du petit Séminaire de Nogent-le-Rotrou, et il montre que cet établissement prépare pour le Clergé de nombreux auxiliaires. Le petit Séminaire de Saint-Cheron n'a point souffert de cette création, et il offre en ce moment de belles espérances. Enfin la Maîtrise de Notre-Dame, d'après les résultats obtenus jusqu'à ce jour, peut être aussi considérée comme une pépinière de vocations ecclésiastiques. — Tous ces renseignements devaient intéresser le Clergé et les fidèles du diocèse et leur faire apprécier toute l'importance de ces institutions.

Sa Grandeur termine en recommandant à son Clergé la recherche et la culture des vocations ecclésiastiques. « Si les rangs de la milice sacrée étaient plus forts et plus serrés, dit le vénérable Évêque, on verrait s'opérer des effets merveilleux parmi les peuples. »

Pour atteindre ce but, il était nécessaire de consacrer un certain nombre de prêtres à la direction des Séminaires. Se plaindre d'un tel sacrifice, ce serait regretter la semence que l'on confie à la terre pour préparer une moisson nouvelle. C'est un fait d'expérience, plus il y a d'ecclésiastiques qui se vouent à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, et plus les vocations abondent pour le sacerdoce.

— Plusieurs journaux nous ont emprunté le récit de la conversion d'un homme du monde, que nous racontions dans un de nos derniers numéros. La *Chronique de l'Ouest*, en reproduisant cette touchante histoire, la fait précéder des réflexions suivantes :

« La *Voix de Notre-Dame de Chartres* est une de ces modestes publications de province qui, sans bruit et sans pompeux étalage, sèment de solides et utiles vérités comme contre-poison aux doctrines funestes et mensongères des publications à deux sous. Nous nous faisons un devoir de la recommander sous ce rapport. »

Cet éloge prouve encore plus le bon esprit et le caractère religieux de la *Chronique de l'Ouest* que l'utilité de notre petite revue. Voilà pourquoi nous avons voulu en faire part à nos lecteurs.

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de Gouverneur.

Troisième année.

6e NUMÉRO. JUIN 1859.

LA VOIX
DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

LÉGENDE. — Notre-Dame de Chartres cent ans avant Jésus-Christ.

LE MOIS DE MARIE. — Un mot sur les harmonies poétiques et religieuses du mois de Marie.

DU SOIN DES ÉGLISES. — De l'ornementation des églises de campagne. (Premier article.)

DE L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

LA RUINE. — Poésie.

LÉGENDE.

NOTRE-DAME DE CHARTRES CENT ANS AVANT JÉSUS-CHRIST. (1)

Cent ans avant Jésus-Christ, la statue de la Vierge devant enfanter, était solennellement inaugurée sous la crypte druidique. Mais à quelle occasion? Était-ce seulement, comme le chante Rouillard dans sa *Parthenie*, pour célébrer l'ouverture du dernier centenaire qui précédait la naissance du Fils de la Vierge, ou bien une circonstance particulière vint-elle s'unir à celle-ci pour déterminer l'érection de la statue, glorieux monument qui allait rester le *palladium* de Chartres, *carnutum tutela ?*... La Gaule n'avait pas alors un Tite-Live, et les historiens romains étaient trop occupés à faire ressortir les gloires de la ville éternelle pour enregistrer les petits détails de l'histoire des *barbares vaincus*.

Qu'il nous soit alors permis de fouiller dans leur propre histoire et de rapprocher des faits qui pourront, ce semble, autoriser quelques conjectures relatives à l'antique statue de la Vierge de Chartres.

(1) Extrait du *Rosier de Marie*.

Déjà les légions romaines avaient pénétré dans les Gaules. Les nombreux royaumes qui morcelaient le pays en avaient facilité la conquête, et cependant elle avait encore coûté bien du sang et des peines ; aussi les vaincus s'étaient-ils concilié l'estime des vainqueurs, et, devenus les amis des Romains, ils avaient conservé sous leur domination protectrice, leurs mœurs et leur religion.

Or, cent ans environ avant Jésus-Christ, les Cimbres et les Teutons, vomis par les vastes forêts qui couvraient le nord de l'Europe, se répandirent dans les Gaules, comme un torrent dévastateur, et la parcoururent dans tous les sens. En vain Rome voulut arrêter leurs courses : sept armées furent écrasées par les barbares que leurs succès rendaient tous les jours plus terribles. Mais enfin, l'amour du pays chez les Gaulois ; chez les Romains, la honte des défaites qu'il fallait laver dans la victoire, ranimèrent les cœurs, et Marius fut envoyé de Rome pour venger le sang de ses soldats et délivrer les Gaules. Les rois du pays se pressent autour du consul romain. Plusieurs ont déjà emprunté leur nom à la langue latine ; de ce nombre est Priscus, roi des Carnutes.

Sans doute avant le combat, les chefs, suivant les coutumes du temps, avaient offert des sacrifices et consulté les oracles ; sans doute aussi les druides, au nom de la Vierge-Mère, en grand honneur dans leur culte, avaient annoncé la victoire. Au reste elle fut complète : l'an 102 avant Jésus-Christ, les barbares, attaqués près d'Aix par les Romains et les Gaulois réunis, furent taillés en pièces, et, si l'on en croit l'historien romain Tite-Live, ils laissèrent sur le champ de bataille 200,000 morts et 90,000 prisonniers avec un immense butin. Leur roi Teutoboch périt dans cette sanglante journée. Marius, pour perpétuer la mémoire de ce succès éclatant, éleva, à la manière des Romains, une pyramide dont les ruines se voient encore entre Treitz et Pourières. Dans son orgueil il en attribua la gloire à son génie et au courage des légions ! Les dieux du Capitole commençaient à n'être plus comptés pour grand'chose dans les affaires du monde.

Mais Priscus, après avoir suivi l'armée Romaine aux plaines raudiques, et assisté l'an 101 à la bataille de Verceil, qui acheva l'entière destruction des familles kimriques, de retour dans ses foyers, « fit tailler dans les forêts de la Beauce, 100 ans avant » Jésus-Christ, une statue de femme tenant un enfant entre ses » bras, et la fit placer dans la grotte où les druides célébraient

» leurs mystères sacrés. La statue portait cette inscription : *Vir-*
» *gini pariturae.* »

Était-ce un *ex voto* de la victoire, un hommage rendu à la divinité protectrice qui, selon lui, avait sauvé les Gaules, *Carnutum tutela ?* Cette opinion n'aurait-elle pas quelque fondement ?

Quoi qu'il en soit, dès que le monument fut élevé, le Ciel lui donna la consécration du miracle. Vers ce temps vivait sur le mont Létheric, aujourd'hui Montlhéry, un seigneur puissant, du nom de Gaeld-Frield. Sa vertu, d'autant plus précieuse que la lumière évangélique n'avait pas encore éclairé le monde, le rendit digne des faveurs toutes particulières du ciel, et Dieu le choisit pour manifester la puissance de la Vierge-Mère qu'il allait bientôt montrer au monde. Le seigneur gaulois perdit un fils qu'il aimait, jeune enfant, l'espoir de sa race, l'héritier unique de ses richesses et de son nom. Il ne lui fut pas enlevé par une de ces longues maladies qui, laissant prévoir un triste dénoûment, y prédisposent l'esprit : l'enfant jouait auprès de l'habitation paternelle ; il tomba dans un puits, et ce ne fut que quelques heures après qu'on y retrouva et qu'on en retira son petit cadavre déjà glacé par la mort. Le malheureux père fut frappé au cœur ; mais soudain, il invoqua confiant la Vierge de Chartres. Il avait assisté naguère, avec un grand nombre de seigneurs gaulois, à la glorieuse érection de sa statue, et une voix mystérieuse lui disait que son espoir ne serait pas trompé. Prenant donc avec lui les restes inanimés de son enfant chéri, il s'élance sur un vigoureux coursier qui, pressé par son maître, dévore avec ardeur les vingt lieues qui le sépare de la crypte, et tombe épuisé en arrivant sur le seuil. Le père dépose sur l'autel les froides dépouilles de son fils, priant la Vierge de le rendre à son affection. Et la Vierge a exaucé sa prière : à sa médiation puissante, la vie redescend dans ce cœur que déjà elle avait abandonné ; l'enfant s'agite, ouvre les yeux, se redresse et s'élance au cou de son père qu'il comble des plus douces caresses.

Dire la reconnaissance du père, l'émotion des druides, l'admiration du peuple, que l'arrivée du seigneur avait fait se presser dans la grotte, serait chose impossible. Gael-Frield combla de présents l'autel et les druides qui le desservaient, et les populations l'entourèrent désormais d'un respect et d'une confiance sans bornes.

MARIE ARNICHAND,
Curé de Saint-Nazaire.

LE MOIS DE MARIE.

UN MOT SUR LES HARMONIES POÉTIQUES ET RELIGIEUSES DU MOIS DE MAI.

En voyant se presser au pied de l'autel de Marie, en cette saison de l'année, une foule avide d'entendre chanter les louanges de la très-sainte Vierge et raconter les merveilles opérées par sa puissante médiation, on se demande comment tant de personnes, dont plusieurs ne se trouvent pas habituellement dans le lieu saint, y viennent à cette époque avec une si persévérante assiduité et l'on s'étonne de ce contraste frappant. Cependant la réflexion a bientôt fait découvrir le mot de cette pieuse énigme, et en jetant les yeux sur la nature qui renaît, sur les arbres qui se couvrent de feuilles, sur les fleurs qui s'ouvrent et répandent dans les airs les plus doux parfums ; en entendant le gazouillement des petits oiseaux, en voyant la verdoyante parure dont se couvrent les champs, les jardins et les bois, on comprend qu'il existe une mystérieure harmonie entre le mois de Mai et le mois de Marie, entre ce mois, beau parmi tous les autres dans l'ordre matériel, et ce mois beau par-dessus tous dans l'ordre spirituel, puisqu'il est consacré à la Rose mystique, à la Mère du divin Sauveur, à la Reine des anges et des hommes.

Le cœur du chrétien ne s'épanouit-il pas en effet à la pensée de Marie comme la fleur aux purs rayons du soleil? Son âme, quand il prie Marie, ne s'envole-t-elle pas vers le céleste séjour comme l'oiseau qui s'élance de son nid dans les airs; et si le vent desséchant des passions l'a déjà flétrie, en jetant ses regards vers Marie, le pauvre pécheur ne recouvre-t-il pas sa primitive vigueur, comme l'arbre desséché par les frimas de l'hiver qui reprend une vie nouvelle au souffle embaumé du printemps?

Sans doute, le recours à la très-sainte Vierge produit en tous temps ces bienfaisants résultats; néanmoins jamais ils ne sont plus multipliés et plus durables que dans ce mois béni, dans ce mois si délicieusement, si poétiquement appelé du doux nom de Marie.

La pieuse allégresse que cause à l'âme chrétienne le culte de la Vierge immaculée se reflète même sur la pompe qui l'accompagne, et en entrant dans ces églises où l'on célèbre solennellement le mois de Marie, les regards sont frappés de l'air de fête que l'on y respire. L'art et la nature y rivalisent d'efforts pour

embellir les autels élevés en l'honneur de la Mère du Sauveur et leur donner diverses formes, selon le goût et l'inspiration des fidèles réunis pour les orner. Ici ce sont d'élégantes colonnes qui supportent un dôme de fleurs; là c'est le sanctuaire même qui est revêtu des blanches livrées de son aimable souveraine; là enfin c'est un trône majestueux sur lequel est posée la statue vénérée qui semble ainsi placée entre le ciel et la terre pour mieux contempler les misères de ses pauvres habitants et les exciter à lever leurs yeux vers celle d'où leur viendra le secours que réclame leurs fervents désirs. Le soir, mille feux s'échappent de l'autel de Marie et donnent à cette fête de famille un éclat plus vif encore. Oh oui! c'est bien une fête de famille, car les fidèles qui pendant un mois entier confondent leurs voix et leurs prières, sentent bien mieux qu'ils ne l'avaient fait encore qu'ils sont tous frères, puisqu'ils sont tous les enfants d'une Mère commune et que c'est dans un même cœur qu'ils déposent leurs hommages et leurs vœux.

Sans doute, ô Marie, dans cette terre de Beauce bien des cœurs sont éloignés de votre divin Fils, violent ses lois et ne songent guère qu'au-delà du temps se trouve l'éternité; mais suivez, tendre mère, la chaîne non interrompue des siècles, et vous y trouverez toujours des âmes qui ont rendu de purs hommages, soit à la Vierge *qui doit enfanter, Virgini parituræ,* soit à la Vierge-Mère, *Virgini Deiparæ;* ne laissez donc pas tarir la source de vos bontés pour cette partie de notre belle France où vous avez constamment rencontré de dévoués serviteurs. Souvenez-vous de ces chrétiens qui vous oublient, pour les ramener à vous; souvenez-vous de ceux qui vous aiment, pour leur obtenir encore plus d'amour; et en acceptant les fleurs dont ils vous ont tressé des couronnes, changez-les en fruits d'immortalité.

Un humble servant de Marie.

DU SOIN DES ÉGLISES.

Le culte extérieur et l'éducation, l'église et l'école, avons-nous dit dans un précédent article, voilà deux objets sur lesquels nous voulons attirer fréquemment l'attention de nos lecteurs. C'est là en effet, selon nous, le double pivot sur lequel repose la véritable civilisation, la civilisation chrétienne.

DE L'ORNEMENTATION DES ÉGLISES DE CAMPAGNE.

Premier article.

Il y a plus de soixante ans que nos églises furent dévastées et dépouillées des ressources qui eussent pu faire disparaître promptement les traces de ces spoliations sacrilèges. Mais les ravages exercés par une impiété furibonde dans la vigne du Seigneur, dans le champ du Père de famille, en un mot, dans le sein de l'Église spirituelle, étaient beaucoup plus déplorables, plus immenses, et appelaient une restauration bien plus urgente de la part des ouvriers évangéliques. Il fallait réparer les brèches faites à l'édifice moral et grouper dans le bercail du Pasteur les âmes égarées, avant de relever le temple de ses ruines et d'orner le sanctuaire. C'est ce long et pénible travail du rétablissement de la foi catholique qui a retardé celui d'une réparation matérielle si nécessaire. Aujourd'hui le mouvement religieux imprimé à la société chrétienne favorise l'accomplissement d'un devoir qui, pour n'être que secondaire, n'en est pas moins important. Il y a déjà plusieurs années qu'on s'occupe sérieusement de restituer aux églises, sinon leur ancienne splendeur, du moins leur décence, leur richesse indispensable et leur physionomie de lieu saint. On a fondé dans ce but l'*Œuvre des pauvres Églises* qui commence à s'étendre et qui, dans certains diocèses, a rendu de très-grands services aux églises des campagnes. Mais hélas! les résultats obtenus jusqu'ici ne sont rien en comparaison de ce qu'il reste à faire. C'est cette pensée qui me fait entreprendre une série d'articles sur l'ornementation des églises de campagne. Je ne parlerai pas avec beaucoup d'ordre, mais j'essaierai de dire des choses utiles et faciles à pratiquer.

On pourra me reprocher peut-être tout d'abord d'exclure de mon sujet les églises des villes qui ne brillent pas partout d'un luxe digne de leur situation, au centre des maisons opulentes. Mais il faut dire que leur architecture fait souvent leur plus belle décoration, et quant aux objets du culte, s'ils n'ont pas tout l'éclat désirable, ils suffisent à la pompe des cérémonies, tandis qu'à la campagne souvent ces ornements n'existent même pas. Du reste, il y a dans la plupart des villes des âmes pieuses et charitables qui se font un bonheur et un honneur bien légitime de contribuer, par des largesses ou de petits travaux pleins de délicatesse et de goût, à l'ornementation des églises auxquelles elles sont attachées. Ces sanctuaires ont presque toujours leurs bien-

faitrices, leurs zélatrices, on pourrait ajouter leurs artistes décorateurs, brodeuses, peintres et fleuristes. Aussi rien ne manque généralement aux églises des villes religieuses, dans les contrées où la foi exerce son influence, parce que ces villes possèdent des personnes solidement chrétiennes qui ont de l'aisance, des loisirs et du talent, et qui font généreusement hommage à Notre-Seigneur d'une part de ces précieux avantages. Dans ces églises, de nombreux tableaux couvrent la nudité des murs, les autels sont parés de fleurs, les vêtements sacerdotaux brillent de l'éclat des broderies, la lampe qui brûle devant le Saint-Sacrement ne s'éteint jamais faute d'aliment pour sa flamme symbolique. Il ne faut point du reste s'en montrer jaloux : de même que les princes de la terre ont des palais plus ou moins somptueux, aussi la demeure sacrée où réside le Roi du ciel au milieu des villes doit être plus richement ornée que celle d'un modeste village.

Il faut donc se préoccuper avant tout des églises de campagne qui possèdent à peine les ressources suffisantes pour subvenir aux frais ordinaires du culte. On me permettra de ranger dans la première classe celles qui avoisinent les villes et d'attirer sur elles une attention toute particulière, parce qu'elles me paraissent généralement plus abandonnées et plus dénuées que les autres et qu'elles sont néanmoins plus à la portée des secours que leur pauvreté réclame.

La plupart des paroisses éloignées de ces principaux centres sont favorisées par le séjour, sinon de quelques châtelains, du moins de quelques riches propriétaires qui ont à cœur d'embellir leur église, ne serait-ce que par un sentiment d'honneur. Ceux dont les vastes domaines environnent le temple catholique d'où jaillit sans cesse la prière qui retombe en pluie de bénédictions sur leurs champs, ceux qui étalent dans leurs salons un luxe et une richesse qui contrastent souvent avec la simplicité et la pénurie du sanctuaire champêtre, ne peuvent le laisser dans un si triste dénûment, s'ils ont quelque étincelle de foi et quelque amour de Dieu au fond de leur cœur.

Quant aux villages situés auprès des villes, les propriétaires peu nombreux qui y séjournent, se regardent rarement comme les bienfaiteurs obligés de leur église : ils sont de la campagne pour leurs délassements, mais pour les bonnes œuvres, ils sont toujours de la ville.

Il faut ajouter que ce n'est point aux portes des villes que la religion est le plus florissante. S'il est des endroits exposés au

contact du libertinage et de l'impiété, ceux dont il est ici question sont bien aux premières places pour en subir la fatale influence. Les petites villes ont leurs faubourgs comme la capitale a ses barrières; ce sont les parties malsaines d'une cité, quand la religion n'y règne pas; et il est difficile que leurs maladies morales, que la gangrène du vice, que la contagion des plaisirs ruineux ne se communiquent pas plus ou moins aux pays limitrophes.

L'oubli du devoir dominical et la désertion du lieu saint sont des conséquences nécessaires de cette triste situation. Tous les hommes de travail qui ne sont pas détournés des offices par un emploi quelconque dans les usines, les manufactures ou les ateliers de la ville, rencontrent une foule de prétextes pour abandonner l'église. La proximité de la ville leur offre trop d'occasions d'y aller vaquer à des affaires d'intérêt secondaire, faire des achats, conclure des marchés, ou même courir après des divertissements dangereux. Ceux qui ont conservé quelque habitude des pratiques religieuses préfèrent souvent une messe à la ville à celle de leur paroisse, surtout aux jours de fêtes solennelles. La pompe des cérémonies, la mélodie des instruments, l'harmonie des concerts sacrés les flattent beaucoup plus qu'un prône rempli de bonnes vérités.

Pendant que l'église est ainsi abandonnée, la Fabrique ne voit pas grossir ses ressources, et au bout de l'année, quand elle a récompensé les chantres et le sacristain et payé ses dépenses ordinaires, que lui reste-t-il pour l'ornementation, les vêtements sacerdotaux, les vases sacrés et les divers objets du culte?

Il ne faut pas répondre à cela par cette parole égoïste : chacun pour soi. Ce n'est pas là une maxime évangélique : il faut la reléguer chez les païens et les idolâtres. Jésus-Christ habite les moindres sanctuaires, et partout où il réside, il doit être entouré d'hommages et sa demeure décorée convenablement. Du reste, ce ne serait pas aux gens de la ville à parler de la sorte, car lorsqu'il se présente une bonne œuvre à faire, ne viennent-ils pas solliciter la générosité des villageois? Les personnes chrétiennes qui habitent auprès de la ville ne refusent presque jamais de s'associer à ces pieuses entreprises. Elles donnent pour une loterie, pour un monument religieux, pour une œuvre de bienfaisance; elles assistent aux sermons de charité, et font leur part d'offrandes. Dans mille circonstances la ville reçoit de la campagne et je n'ai qu'un désir à exprimer, c'est qu'il y ait récipro-

cité de services et qu'on ne laisse pas dans un complet oubli les pauvres églises du voisinage, comme si ce devait être leur sort.

Ce serait donc faire une œuvre bien agréable à Notre-Seigneur que de s'occuper tant soit peu de ses asiles les plus délaissés. Et il serait bien facile de pourvoir à leurs besoins et de contribuer à leur embellissement sans aucun préjudice pour les églises de la ville. Il y a tant de personnes zélées qui ont le talent de faire des choses charmantes à peu de frais (1) ; les fleurs les plus fraîches éclosent comme par enchantement entre leurs doigts habiles, et c'est faute d'y penser, si elles ne font pas l'aumône de quelques-unes aux églises environnantes. Est-il difficile encore de faire une promenade aux alentours, dans la belle saison, et tout en allant respirer l'air pur de la plaine ou contempler la moisson future, d'entrer dans le modeste sanctuaire, d'y déposer avec une prière au pied de l'autel désert, une obole dans le tronc vide, en présence de Celui qui récompense le verre d'eau que l'on donne au pauvre. Ce serait là une action d'autant plus méritoire qu'elle serait faite sans ostentation.

Mettons-nous donc à l'œuvre et travaillons pour les pauvres églises. La religion peut gagner beaucoup à ce travail de restauration. Après avoir attiré les corps on pourra plus facilement attirer les âmes.

X.

DE L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE.

Beaucoup de personnes, même religieuses, ne savent pas ce qu'il faut entendre par une éducation chrétienne. Voici comment un instituteur primaire s'exprimait à ce sujet dans une circonstance solennelle :

« Que l'éducation des enfants soit la première de toutes les œuvres, que le bonheur des individus, des familles et des sociétés en dépende ; que la religion elle-même ne puisse, je ne dis pas s'étendre, mais se soutenir et se perpétuer sans elle : c'est une vérité si évidente et si universellement reconnue qu'il serait superflu de la démontrer. Grâce à Dieu, l'on ne s'arrête plus là de nos jours, et partout l'on s'accorde à dire que l'éducation des

(1) Celles qui apprendraient, dans l'intention de se rendre utiles aux églises, la *peinture orientale* de M. Blanchard, applicable à toute espèce d'ornements, auraient une bien bonne idée. M. Blanchard est en ce moment dans notre ville. — S'adresser à la Maîtrise pour plus amples renseignements.

enfants doit être avant tout religieuse et chrétienne. Aussi pas un lycée, pas un collége, pas une école qui ne renferme dans son programme cette phrase sacramentelle : l'enseignement est essentiellement religieux et chrétien. »

Oui l'éducation doit être religieuse et chrétienne ; mais comment le sera-t-elle ?

C'est ce qu'on ne dit pas, à mon avis, d'une manière assez franche ni assez précise, et, à ce sujet, des généralités qui satisfont peut-être les esprits superficiels, trahissent encore je ne sais quel respect humain qu'il importe de fouler généreusement sous ses pieds. Je dirai donc en peu de mots ce que j'entends par le fond d'une éducation vraiment chrétienne, et je crois pouvoir emprunter ici les paroles du grand apôtre : *Si l'on ose sur ce point, j'oserai autant et même davantage.*

L'objet, le caractère de l'éducation chrétienne me semblent merveilleusement déterminés par ce texte de saint Paul : *Mes petits enfants, que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.* Remarquez le sens de ces paroles et voyez comme elles résument parfaitement toutes les obligations d'un maître chrétien. *Mes petits enfants :* le maître doit avoir pour ses élèves toute la tendresse d'une mère ; *que j'enfante de nouveau :* il faut que sa vie soit une souffrance perpétuelle, un sacrifice de tous les instants ; *jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous :* voilà le but qu'il doit se proposer, voilà sa mission aussi sublime, aussi magnifique qu'elle est consolante et douce. Former Jésus-Christ dans les âmes, tel est l'objet de l'éducation chrétienne, tel est le divin ministère de celui à qui les familles confient leur trésor le plus précieux.

Jésus-Christ, c'est là cet alphabet divin qu'il faut par-dessus tout enseigner aux enfants; *ego sum Alpha et Oméga*, c'est le verbe qu'on doit principalement leur apprendre; *verbum abbreviatum,* c'est l'aliment dont on doit sans cesse les nourrir, c'est la voie qu'ils doivent suivre, la vérité qu'ils doivent étudier, la vie qui doit animer leurs âmes, de telle sorte qu'ils puissent dire avec saint Paul : *Non, ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi.*

Ainsi donc développer en eux la vie de la grâce, habituer leurs esprits, leurs cœurs et leurs sens eux-mêmes à se pénétrer de cet élément divin, à n'avoir de mouvement et à n'exercer leur activité que sous cette heureuse influence, tel doit être le premier soin d'un maître et l'objet de sa principale sollicitude.

L'Évangile ou la Croix à la main, il montrera constamment à ses élèves, par ses leçons et par ses exemples, ce que Jésus-Christ a pensé de tout ce qui préoccupe l'intelligence humaine, ce qu'il a aimé de tout ce qui peut séduire et captiver un cœur, la règle qu'il a suivie dans ses affections divines, enfin il leur fera étudier tous ses pas, toutes ses démarches, toutes ses actions extérieures, et il leur dira : *Regardez et faites d'après ce modèle,* ou même avec saint Paul : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ.*

On comprend sans peine l'heureuse transformation qui doit s'opérer peu à peu dans un enfant soumis à cette direction toute céleste. Dès lors son intelligence s'élève, ses affections s'épurent, son cœur se dilate, et l'amour qui en déborde s'élance vers le ciel avec une impétuosité que rien n'arrête, pour s'épancher ensuite sur tous les êtres sortis de la main de Dieu. Ne croyez pas en effet que l'amour d'un chrétien, pour être réglé par la foi, soit comprimé dans son essor : car où trouver des âmes plus aimantes que celles dont la religion a purifié les feux?

Mais la vie de Jésus-Christ dans un enfant ne borne pas là ses effets. Regardez son front, contemplez son visage : quelle douce sérénité dans ses traits! quelle ravissante modestie dans son maintien et dans toute sa démarche! Beautés de la terre, voilez-vous et disparaissez; votre éclat n'a rien de comparable à ce reflet divin de l'âme de Jésus dans la personne d'un enfant. Aussi ce n'est pas seulement l'affection qu'il inspire; c'est l'estime, c'est le respect qu'il commande, et l'on n'est pas étonné de voir un illustre cardinal, l'une des gloires de la pourpre romaine demander que sa dépouille mortelle repose aux pieds d'un adolescent qui sera d'ailleurs jusqu'à la fin des siècles le modèle et le protecteur du jeune âge.....

Ces réflexions sur les devoirs d'un maître chrétien doivent à plus forte raison s'adresser aux parents eux-mêmes. Voici comment le R. P. Félix leur exposait cette obligation dans une de ses dernières conférences :

« La paternité chrétienne... élevée à la hauteur d'un sacrement, reçoit de Jésus-Christ une consécration et une délégation vraiment divines. Et quel est le terme de cette délégation et de cette consécration? Un ministère aussi divin que son point de départ . *le ministère de former Jésus-Christ dans les enfants.* Tel est ici le sublime mystère de la paternité chrétienne... Un père, dans le Christianisme, est un homme obligé par sa consé-

cration de former ses enfants à l'image de Jésus-Christ ou plutôt de former Jésus-Christ dans l'âme de ses enfants.

Au nom de Jésus-Christ, j'adjure tous les pères qui m'entendent de comprendre ici, avec leur fonction chrétienne, la grandeur qu'elle leur apporte. Pour un père chrétien, former un homme, ce n'est pas assez : ce ministère, si grand soit-il, ô pères! ô mères! n'est pas encore assez divin pour vous ; votre ministère propre et votre grandeur originale les voici : *Former Jésus-Christ dans l'homme.* Produire l'bomme, c'est le droit qu'il vous fait; le former lui-même dans l'homme, c'est l'obligation qu'il vous impose, et c'est la grandeur dont il vous couvre. »

Mais complétons ici la véritable idée d'une éducation chrétienne. Qui pourrait mieux aider les parents et les maîtres à former Jésus-Christ dans les enfants, que celle que Dieu a choisie de toute éternité pour cet ineffable ministère? Or c'est Marie, la Vierge immaculée, *qui doit enfanter* cet adorable Sauveur dans tous les prédestinés. C'est donc à Marie que nous devons recourir pour assurer le succès de cette œuvre divine soit en nous-mêmes, puisqu'il faut que nous croissions jusqu'à la plénitude de l'homme parfait, soit dans les autres et surtout dans les enfants. Oh! quand est-ce que nous comprendrons la vérité mystérieuse et sublime cachée dans ces deux mots : *Virgini pariturœ?* Quand est-ce que nous embrasserons véritablement et de cœur la dévotion à Marie, à la Vierge-mère? Quand est-ce que tous les parents et tous les maîtres chrétiens apprendront à leurs enfants et à leurs élèves ce touchant secret de sanctification?

» Saint Augustin, dit le P. de Montfort, appelle la Sainte Vierge le moule de Dieu, *forma Dei; si formam Dei te appellem, digna existis ;* le moule propre à former et mouler des dieux : celui qui est jeté dans ce moule divin est bientôt formé et moulé en Jésus-Christ et Jésus-Christ en lui. A peu de frais et en peu de temps, il deviendra Dieu, puisqu'il est jeté dans le même moule qui a formé un Dieu. »

PRIÈRE A NOTRE-DAME SOUS-TERRE (*Virgini pariturœ*).

O Vierge immaculée, qui devez enfanter à la grâce et à la gloire tous les élus de Dieu, je vous conjure de me recevoir dans votre sein maternel et de me former en vous pour que je ressemble à Jésus. Ainsi soit-il.

CHRONIQUE.

— En entrant dans la modeste église d'Illiers on aperçoit, au milieu du chœur, un trône élégant et gracieux surmonté de la statue de Marie Immaculée; en s'approchant de plus près pour voir les différents objets qui servent à l'orner, il est facile de deviner que bien des mains ont dû se réunir pour les faire : touchant symbole de l'union des cœurs dans une même foi et dans un même amour, la foi et l'amour de Jésus et de Marie.

— On lit dans l'*Univers* :

« Nous sommes heureux de prêter notre publicité à la pensée toute chrétienne et toute française de M. le Curé de Saint Laurent, qui organise un pèlerinage à Notre-Dame de Chartres pour le 31 mai, dernier jour du mois de Marie.

» L'intention première de ce pèlerinage est d'appeler la bénédiction de la Patronne de la France sur nos armées et de lui recommander les époux, les fils, les frères qui sont exposés aux dangers de la guerre.

» L'administration des chemins de fer de l'Ouest a compris tout ce qu'il y a de touchant dans cette pensée, et elle offre les plus grandes facilités pour le voyage.

» Le prix d'aller et de retour dans les voitures de 2e classe n'est que de 5 francs. Départ de Paris le 31 mai à cinq heures 45 min. du matin, de la gare de la rue d'Amsterdam, nº 9.

» En arrivant à Chartres vers huit heures, on se rendra processionnellement de la gare à la cathédrale, où Mgr l'Évêque dira la messe de pèlerinage et de communion générale.

» Départ de Chartres pour revenir à Paris, le même jour, à 3 heures 15 minutes de l'après-midi. »

— Un autre pélerinage à Notre-Dame de Chartres s'organise à Paris pour le Dimanche 5 juin. La pieuse caravane se composera d'un certain nombre d'étudiants en droit et en médecine, membres du *Cercle catholique*. M. l'abbé Poisson, ancien vicaire de Saint-Pierre de Chartres, doit accompagner ces jeunes gens et leur dire la messe à la chapelle de N.-D. sous-terre.

— La dévotion à la Sainte Vierge devait emprunter naturellement de la gravité des circonstances actuelles, une expression plus vive et plus touchante surtout dans les principaux lieux de pèlerinage. Notre-Dame de Chartres en particulier, à qui nos pères ont décerné le titre significatif de Notre-Dame de la Brèche ou de la Victoire, ne pouvait manquer d'être invoquée plus que jamais, au milieu des préparatifs d'une guerre périlleuse. Bien des soldats ont voulu emporter sur leur poitrine quelque image bénite du saint vêtement de Marie, ou la médaille qui rappelle aux Chartrains la puissance de leur chère tutelle contre les boulets et les balles des ennemis. Espérons que cette confiance toute filiale sera récompensée.

— Le samedi 21 mai, Mgr l'Évêque de Chartres a consacré l'autel et béni le nouveau sanctuaire de Notre-Dame de Bonne-Espérance, au monastère des trappistines de la Cour-Pétral. Ces saintes victimes de la pénitence, qui expient chaque jour par des privations de toute espèce le sensualisme effréné du monde, auront au moins la consolation de voir désormais dans une demeure plus digne de lui le divin compagnon de leur chère et bien aimée solitude!

— Les nouveaux ornements que la chapelle de Notre-Dame du Pilier a reçus de la pieuse libéralité des fidèles, ont rendu désormais inutiles

les anciennes décorations du mois de Marie. Au milieu du sanctuaire, orné avec une élégante simplicité et surmonté de sa gracieuse couronne de lampes et de lustres, s'élève comme les années précédentes un charmant autel où le divin sacrifice est offert plusieurs fois chaque jour de cette station bénie, au pied de la statue miraculeuse. Mais si riche que soit aujourd'hui ce saint lieu, il tire néanmoins son principal éclat de l'affluence nombreuse des personnes qui viennent y prier à toute heure de la journée. Aussi, malgré la touchante sollicitude des pieuses servantes de Notre-Dame, les fleurs les plus belles ont-elles bientôt perdu leur coloris, sous la poussière qui vient les endommager. Faut-il toutefois s'en plaindre? Non; il nous semble que cette poussière, apportée quelquefois de bien loin par de fervents pèlerins, doit être plus agréable à Marie que tous les festons et les guirlandes les plus magnifiques. Comment faire des reproches à un enfant, parce qu'il a peut-être un peu froissé la toilette de sa mère en lui donnant des marques de sa tendresse? N'envions donc point à d'autres sanctuaires la fraîcheur de leurs ornements; et sans rien négliger des soins d'un bon serviteur pour entretenir la maison de sa chère maîtresse, que notre préoccupation la plus vive soit d'offrir à la très-sainte Vierge des cœurs qui lui soient bien dévoués.

— Un pélerinage en l'honneur de Notre-Dame de la Salette s'est établi depuis quelque temps à une petite distance de la ville de Chartres, dans la paroisse de Mignières, déjà connue pour sa dévotion aux trois Marie. Jusqu'ici une simple image de l'apparition miraculeuse avait suffi pour exciter l'empressement religieux des populations; mais bientôt, grâce à la générosité d'une excellente famille, un groupe délicieux, représentant le même sujet, doit orner l'église de ce modeste village. Ce groupe, exécuté par un artiste célèbre de la ville d'Angers, est exposé depuis plusieurs semaines dans une chambre que les habitants d'une maison voisine de la cathédrale ont mise avec une extrême obligeance à la disposition des zélatrices de cette nouvelle œuvre. Bon nombre de fidèles vont déposer leurs vœux et leurs offrandes aux pieds de cette ravissante image.

Il est bon de remarquer que ce sont des personnes particulièrement dévouées à Notre-Dame de Chartres qui propagent au milieu de nous la dévotion à Notre-Dame de la Salette : tant il est vrai que pour les enfants de Marie il ne peut y avoir de rivalité entre les différents sanctuaires de leur mère bien aimée.

LA RUINE.

Quelques-uns de nos lecteurs ont lu sans doute plus d'une fois la pièce de poésie qui va suivre; mais comme elle est inconnue du plus grand nombre, nous n'hésitons pas à la reproduire ici. Il semble en effet que l'auteur (1) l'ait composée tout exprès pour la *Voix de Notre-Dame*, tant elle résume parfaitement les deux principaux objets que nous nous proposons dans notre publica-

(1) Feu M. l'abbé Lecomte, ancien curé de Notre-Dame de Chartres. Ce vénérable ecclésiastique, aussi distingué par ses talents que par sa piété vive et tendre, a toujours montré le plus admirable dévouement pour l'enfance et surtout pour l'enfance délaissée.

tion. Relever les ruines d'un sanctuaire auguste et préserver d'une autre ruine mille fois plus funeste les jeunes enfants, ces *vivants sanctuaires,* comme dit notre poète, *du Dieu vivant temples vivants,* voilà le double but que nous voudrions atteindre, et telles sont les deux pensées que nous rappellent de la manière la plus touchante ces lignes délicieuses que nous allons citer. Vous surtout, jeunes enfants, lisez-les et méditez les précieuses instructions qu'elles renferment.

Angeli pacis flebant amarè.

Quelle est la pendante ruine?
Quels sont ces antiques débris,
Que j'aperçois sur la colline,
Au flanc de ces versants fleuris?
Veuillez m'en raconter l'histoire,
Hêtres, chênes de ces versants :
Un cœur d'enfant est prêt à croire
Tous les récits attendrissants.

Mais qui vois-je assis sur la pierre,
Triste à la fois et gracieux ?
Ce front couronné de lumière
Révèle un envoyé des cieux.
Approchons : ô spectacle étrange!
Des larmes qui mouillent ses yeux!
Je t'en prie, ô dis-moi, bel ange,
Dis-moi l'histoire de ces lieux.

— Ne t'étonne pas si je pleure
Sur ces lamentables débris :
C'était autrefois la demeure,
Enfant, du Dieu que tu chéris.
Comprends mes pleurs; en cette enceinte
Oubliée, hélas! des mortels,
De son sang la victime sainte
Inondait jadis les autels.

Là s'élevait le sanctuaire,
Là se déroulaient les parvis;
De l'autel reste cette pierre,
Ruine où tu me vois assis
Depuis mille ans, l'ordre suprême
De garder ces rocs précieux
A rendu la poussière même
Vénérable et sainte à mes yeux.

Ce temple n'était que matière :
Vois comme Dieu l'aimait pourtant!
Qu'es-tu donc, vivant sanctuaire,
Du Dieu vivant temple vivant?
Sacré par l'onction divine
Pour être un temple à l'Éternel,
Ne sois jamais une ruine,
Sois un sanctuaire immortel.

Enfant, des larmes plus amères
Coulèrent de mes yeux jadis;
Je ne pleurais pas sur des pierres,
Mais sur l'innocence en débris :

D'une jeune âme, âme bien belle,
Je fus gardien, je l'aimais tant.
Ah! j'ai vu tomber l'infidèle :
Que j'ai pleuré sur cette enfant !

Son cœur devient l'affreux repaire
Des reptiles les plus impurs,
Ainsi que tu vois la vipère
Ramper sifflante sous ces murs.
Les doux soupirs de la colombe
Firent place aux profanes chants,
Comme sur cet arceau qui tombe
Gémissent les oiseaux hurlants.

Mon Dieu ! que cette âme était belle!
Élans de générosité,
Pieuse flamme, immense zèle,
Délicate pudicité :
C'était de ces âmes célestes,
Temples de toutes les vertus,
Comme tu vois de nobles restes
Dans ces blocs de marbre abattus.

Avec des respects sans mesure
Les saints anges, vierges des cieux,
Veillent sur une vierge pure,
Ange de ces terrestres lieux.
Ah! devant la beauté suprême
De la sainte virginité,
Tout pâlit. le soleil lui-même
Nous semble un flambeau sans clarté.

Enfant, juge de ma tristesse
Quand m'échappa mon cher trésor.
Mon cœur que cette image oppresse
Après mille ans en saigne encor.
Astre de la voûte éternelle,
De quel éclat elle eut brillé !
J'ai vu la dernière étincelle
Mourante sur son front souillé.

Sois donc plus blanche que la neige,
Veille sur ton cœur innocent,
Oh! rends l'ange qui te protége
Plus heureux que moi, mon enfant.
Je connais sa tendresse extrême,
C'est l'ange le plus doux du ciel.
La perte de l'enfant qu'il aime
Lui porterait un coup mortel.

Epargne une douleur immense
Au Dieu qui daigna, chère enfant,
Pour consacrer ton innocence,
Verser tous les flots de son sang.
Si tu savais de quelle gloire
Te doit couronner le grand Roi,
Je n'hésite pas à le croire,
Tu serais plus pure que moi.

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de Gouverneur.

Troisième année.

7e NUMÉRO. JUILLET 1859.

LA VOIX
DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

PÉLERINAGES A NOTRE-DAME DE CHARTRES. — Pélerinage de la paroisse de Saint-Laurent de Paris. — Discours de M. l'abbé Duquesnay. — Pélerinage du Cercle catholique. — Le R. P. Ventura.
REVUE DES BONNES ŒUVRES. — Œuvre des campagnes.
ÉDUCATION CHRÉTIENNE. — Un bon maître d'école.
EFFUSIONS D'UN PÉLERIN A NOTRE-DAME DU PILIER.

PÉLERINAGES A NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Les pélerinages que nous avons annoncés se sont accomplis, et il nous reste à donner à nos lecteurs les détails de ces touchantes manifestations. Mais on comprend assez que nous avons dû être prévenu dans cette tâche : ces événements religieux ont pris en effet des proportions telles que la presse ne pouvait les passer sous silence. Nous empruntons à la *Semaine Religieuse* le récit du pélerinage de Saint-Laurent, et nous y joindrons le discours prononcé dans cette circonstance par M. l'abbé Duquesnay, curé de la paroisse.

PÉLERINAGE DE LA PAROISSE DE SAINT-LAURENT DE PARIS A NOTRE-DAME DE CHARTRES.

A M. le Directeur de la Semaine Religieuse.

Paris, le 31 mai 1859, 10 h. du soir.

Monsieur le Directeur,

Je ne veux pas remettre à demain le plaisir de vous envoyer quelques lignes sur la grande démonstration religieuse que vient de faire aujourd'hui, 31 mai, la paroisse Saint-Laurent, à laquelle s'étaient jointes de nombreuses députations de Saint-Jacques-du-Haut Pas, de La Villette et de plusieurs autres paroisses de Paris.

Vous vous rappelez que, l'année dernière, M. l'abbé Duquesnay provoqua dans sa paroisse un pélerinage à Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer, et que, dans le courant du mois d'août, la vapeur emporta plus de 600 pélerins vers ce sanctuaire vénéré, du haut duquel Marie jette un œil d'affliction et de regrets sur cette infidèle Angleterre, qui avait autrefois des saints... Chacun de nous sait les vives émotions rapportées de ce pélerinage, qui mit trois jours de plus dans les beaux jours de notre vie.

La piété, comme le monde, aime à varier ses plaisirs, et contrairement au monde, elle le peut sans remords. M. l'abbé Duquesnay a deviné ce besoin : il l'a prévenu peut-être. Ce n'est plus vers Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer qu'il a voulu, cette année, tourner le cœur et les pas de ses enfants : il a songé au sanctuaire dans lequel presque tous les rois de France, depuis saint Louis jusqu'à Louis XIV, sont venus s'agenouiller, au sanctuaire de Notre-Dame de Chartres. Plusieurs siècles avant le Christianisme, les Druides vénéraient, au fond de leur grotte mystérieuse, une statue représentant une femme avec un enfant sur ses genoux. Sur le piédestal de la statue, on lisait : *A la Vierge qui doit enfanter!* Quand l'Evangile fut prêché dans les Gaules, les chrétiens, frappés de cette parole prophétique, bâtirent une église sur la grotte même qui est aujourd'hui le centre de la crypte, et cette église fut consacrée à Marie. Plusieurs fois détruite par l'incendie, elle a toujours trouvé de saints protecteurs et de généreux fidèles pour la reconstruire avec plus de magnificence. C'est maintenant un des plus beaux sanctuaires que la Sainte-Vierge ait dans notre patrie.

L'idée de rejoindre, par un pélerinage, les anneaux qui unissaient autrefois Paris à Chartres, fut jetée, du haut de la chaire de Saint-Laurent, dès les premiers jours du mois de Marie, dans un de ces épanchements d'âme qui trouvent toujours des âmes pour les recevoir et les garder. Elle fut accueillie avec enthousiasme; elle s'est réalisée aujourd'hui avec un élan qui ressuscite les meilleurs âges de la foi. Ce matin, vers 6 heures, deux convois emportaient à grande vitesse 1,600 pélerins; ils laissaient derrière eux plus de 300 personnes qui n'avaient pu trouver place, à cause des règlements, trop sévères, cette fois, de l'administration!... Nous n'en sommes pas moins partis par un soleil tel qu'il le faut pour de semblables fêtes, et la nature entière semblait, à notre passage, être plus prodigue que jamais de verdure et de parfums. Il est vrai que nous lui jetions les notes sacrées de nos chants, et que des centaines de voix célébraient Celle que l'Église ne craint pas plus d'appeler *une rose mystérieuse* que *le secours des chrétiens*. Au départ, c'était le *Magnificat;* plus loin de pieux cantiques; enfin, quand nous avons été en vue de la vieille cité, l'*Ave maris Stella*.

Ce n'est pas sans une douce émotion que nous avons vu flotter, sur la plus haute flèche de l'antique cathédrale, une gigantesque oriflamme aux couleurs de Marie. Nous devinions déjà l'accueil qui attendait les pèlerins. A peine, en effet, avons-nous quitté nos wagons, transformés pendant trois heures, en oratoires, que nous sommes salués par les joyeuses volées des cloches qui, depuis des sié-

cles, n'avaient plus parlé pour des fêtes semblables; de brillantes fanfares en ont doublé la puissante harmonie, lorsque les bannières se sont déployées et ont reçu les 1,600 pèlerins sous leurs plis. Nous nous sommes dirigés vers la cathédrale à travers les flots d'une population heureuse et fière de notre arrivée. Le clergé était venu au devant de nous; à sa suite, nous avons pénétré dans la basilique. L'autel était resplendissant de lumières. Au milieu du sanctuaire, derrière une grille d'or, entre des fleurs, sur un haut piédestal, apparaissait un riche reliquaire contenant un vêtement qui a appartenu à la Sainte-Vierge. Cette précieuse relique a été donnée par Charles-le-Chauve, qui la tenait de Charlemagne, lequel l'avait reçue des empereurs de Constantinople. La procession s'est déroulée autour des vastes nefs, pendant que l'orgue envoyait sous les arceaux cette strophe si bien en harmonie avec la circonstance :

« Triomphez, reine des cieux !
» A vous louer que tout s'empresse, etc. »

La messe a été célébrée par Mgr l'Evêque de Chartres, qui avait bien voulu, pour cette fête, interrompre le cours de ses visites pastorales. La population admirait avec une certaine surprise, croyons-nous, le recueillement universel. « Est-il vrai, se dit-on parfois » en province, qu'il puisse venir de la grande capitale une solennelle » manifestation de foi? — Paris est-il sérieux quand on le sort de » ses révolutions ou de ses plaisirs?... » Chartres sait qu'en penser aujourd'hui, après avoir eu sous les yeux 1,600 chrétiens dociles, comme des enfants, à la voix de quelques prêtres, parfaitement recueillis, priant de tout leur cœur pour l'Eglise et pour la France : — Pour l'Eglise, afin que les secousses imprimées à l'Europe ne fassent que raffermir le trône pontifical; pour la France, afin que la victoire suive toujours ses aigles et que ses triomphes nous conduisent au plus tôt à la paix! C'est ce double but du pèlerinage que M. l'abbé Duquesnay a rappelé, du haut de la chaire, dans une allocution que nous serions bien aise de voir imprimer; ce serait un doux mémorial de la fête pour chaque pèlerin.

Ces éloquentes paroles avaient remué jusqu'au fond de l'âme les habitants de Chartres; la communion générale a encore ajouté aux émotions. Qui le croirait? Plus de 1,200 pèlerins n'ont pas redouté les conséquences d'un voyage matinal et fait à jeun; ils ont tenu à communier dans le sanctuaire vénéré, et on les a vus aller à la sainte Table et en revenir dans un ordre qui ne pouvait être égalé que par leur ferveur. Le pontife les en a félicités avec des paroles qui ne seront pas oubliées, et sa paternelle bénédiction est tombée sur eux, moins de sa bouche que de son cœur.

Tout avait été admirablement prévu par le vénérable curé de la cathédrale et par M. l'abbé Germond, maître des cérémonies, pour assurer aux pèlerins une fraternelle hospitalité. Le grand séminaire a ouvert son vaste réfectoire à ceux des hommes que ne lui avaient pas enlevés MM. les membres de la société de Saint-Vincent-de-Paul, heureux de faire asseoir à leur table leurs confrères de Paris. — Les sœurs de Saint-Paul avaient préparé pour les femmes une vaste salle

délicieusement ornée d'oriflammes et de fleurs. Ces agapes se sont terminées par une douce surprise : M. l'abbé Legendre que l'on sait être si intelligemment dévoué au culte de Notre-Dame de Chartres, a distribué à tous une médaille commémorative qui porte sur l'exergue :

SOUVENIR

DU PÉLERINAGE DE LA PAROISSE SAINT-LAURENT DE PARIS

A NOTRE-DAME DE CHARTRES

31 MAI 1859.

Précieux souvenir, qui ne pourra qu'aider à conserver celui de la fête dans la plus longue suite des temps.

Pendant les quelques heures qui ont précédé le départ, les pélerins ont visité la vaste cathédrale, mais avec le regret de ne pouvoir admirer à loisir ces inimitables dentelures de la pierre, ces touchants épisodes de la vie de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge, rendus vivants par un ciseau vraiment inspiré, ces magnifiques verrières, tout ce luxe d'ornementation qui font un chef-d'œuvre de Notre-Dame de Chartres. On s'est pieusement agenouillé dans l'église souterraine, *presque entièrement restaurée aujourd'hui* (1), et l'on n'est pas remonté sans prier, pour sa famille et pour soi CELLE qui a été honorée là plusieurs siècles avant que la terre l'eût reçue du ciel.

Il fallait cependant partir, mais non pas avant que M. le curé de Saint-Laurent n'eût rempli deux bien douces obligations : remercier la cité de son bienveillant accueil, puis consacrer à Marie un cœur d'or qui symbolisait le cœur de tous. Avec lui et par lui, sous l'impression de sa parole émue, chacun s'est transfiguré en quelque sorte dans ce cœur qui ne demande pas mieux que de prendre tous les nôtres pour les protéger, les consoler ou les guérir. A ces paroles de consécration, Mgr de Chartres a voulu ajouter la grâce suave des siennes, puis une seconde bénédiction.

(1) L'honorable pélerin de Paris qui a tracé ces lignes fait ici allusion à la principale chapelle du pélerinage de Notre-Dame sous-terre, la seule sans doute qu'il ait visitée et qui, avec la pièce d'or du riche et le denier de la veuve et de l'orphelin, vient en effet d'être restaurée d'une manière qui n'est pas trop indigne de son ancienne splendeur. Mais il ignore apparemment, — et il est bon toutefois que Paris et la France n'ignorent pas, — que cette chapelle n'est pas toute la crypte. La partie restaurée forme à peine la moitié du sanctuaire; sept chapelles absidales, plusieurs autres chapelles latérales et près des deux tiers des longues galeries de son immense pourtour sont encore dans l'état affreux de nudité et de dévastation où les a mis 93.

Aussi, pour compléter la restauration si heureusement commencée et mener à bonne fin une entreprise qui intéresse à un si haut point la gloire de la très-sainte Vierge, on continue plus que jamais de faire appel à tous les enfants de Marie et à tous les amis de l'art chrétien; et, grâce à la pieuse initiative de Monseigneur, il a été décidé qu'une messe serait dite à perpétuité tous les samedis, à la chapelle de Notre-Dame sous-terre, pour toutes les personnes qui feraient au profit de la crypte de la cathédrale de Charres ne fût-ce qu'*une offrande d'un franc une fois donné.* (Note de M. l'abbé Legendre.)

Une demi-heure après, nous quittions cette ville hospitalière avec des regrets qu'elle semblait partager elle-même. Les mouchoirs s'agitaient effectivement au passage de la locomotive; on nous saluait de la main. Ici, du milieu d'une prairie, un pensionnat de jeunes filles nous jetait des fleurs. — Plus loin encore, les séminaristes nous envoyaient leur dernier salut. Nous, devant ces manifestations sympathiques, nous ne disions pas : *Adieu,* nous disions : *A revoir!*

Vous pardonnerez ces pages écrites sans que je puisse les relire, au grand courant de la plume, entre une arrivée tardive et la clôture du mois de Marie, qui réunira, dans Saint-Laurent, presque tous les pélerins!... Mais puis-je finir sans vous livrer, avec leur simplicité naïve, quelques-uns des traits si touchants dont le pélerinage a été l'occasion?...

Une femme, empêchée par des exigences, peut-être un peu trop sévères, d'intérieur, d'aller à Chartres avec ses deux filles, est venue offrir le prix des 3 billets pris par elle, afin qu'on y envoyât trois orphelines pour la remplacer elle et ses enfants.

Un homme, s'avouant trop novice dans les choses pratiques de la piété, a demandé qu'on lui adjoignît un fidèle qui lui prêterait, en échange du prix du voyage, un cœur et des livres pour mieux prier.

Une pauvre femme s'est privée de son déjeuner pendant plusieurs semaines, afin de recueillir, *centime par centime,* la petite somme exigée.

Il y a quelques jours, une domestique vint demander un billet de pélerinage, et, après en avoir payé le prix, elle offrit à l'ecclésiastique une pièce d'un franc. « Monsieur, dit-elle, voilà pour les pauvres... » Le prêtre s'étonna de cette générosité. « Monsieur, reprit-elle, cette aumône a un but, celui d'obtenir que ma maîtresse ne me retire pas la permission que je viens de lui arracher d'aller au pélerinage. » Le prêtre admira en silence cette robuste foi; mais, la veille du départ, il reçut le billet suivant : « Monsieur, j'ai été exau-
» cée et bien au delà de mes espérances. Non-seulement ma maî-
» tresse ne m'a pas retiré l'autorisation d'aller à Chartres, mais elle
» y vient elle-même. Elle fait plus : depuis vingt années, elle ne
» s'est pas approchée des sacrements, et voilà que, subitement
» changée, elle demande un confesseur, car demain elle veut com-
» munier. Monsieur, vous êtes le confesseur que je lui ai choisi. »

Hier, en effet, le prêtre reçut la confession de la dame, et, ce matin, elle communiait à Chartres!...

Ce n'est pas le seul miracle de conversion qu'ait opéré le pélerinage; mais il est temps de terminer une narration que j'aurais dû vous engager à lire dans le cœur du moindre d'entre les pélerins. Quel qu'il fût, en vous peignant ses joies, il vous aurait parlé des bénédictions déjà tombées sur sa famille et sur lui : PROFIT et BONHEUR voilà les fêtes de la Religion! (1)

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, etc.

UN PÉLERIN.

(1) *Semaine religieuse* du 12 juin. T. XI, pag. 583-7.

DISCOURS DE M. L'ABBÉ DUQUESNAY, CURÉ DE SAINT-LAURENT.

« MONSEIGNEUR, (1)

» MES FRÈRES,

» Dieu est partout, cependant il y a des lieux où l'on se sent plus près de Lui.

» Parfois, c'est parce qu'il les a sanctifiés de sa présence manifeste et visible, comme sur le Sinaï où il a fait entendre sa voix au milieu des tonnerres, et en passant comme une ombre en silence sous les yeux de Moïse ; comme sur le Calvaire où il a humecté la terre de son sang, au milieu des frémissements de la nature. C'est encore parce qu'il y a opéré quelque miracle éclatant, comme quand il a desséché le lit de la mer Rouge en repoussant les eaux étonnées; ou bien parce qu'il en a fait une source permanente de ses grâces, comme à la piscine de Siloé où chaque année les malades trouvaient la guérison.

» D'autres fois ces lieux sont spécialement saints parce que quelque ami de Dieu y a séjourné, embaumant son habitation des parfums de la vertu, laissant partout la trace de l'héroïsme, attirant, même après lui, par son souvenir et ses vertus, là et point ailleurs, l'abondance des grâces divines, comme une pluie du ciel sur un sol béni.

» D'autres fois enfin le respect religieux s'attache à de tels lieux, parce que les générations s'y sont successivement assemblées pour prier, et que Dieu y a plus particulièrement abaissé les regards sur elles. Là, pour les peuples, ont été comme des foyers de famille, où ils ont élevé leurs autels communs, où ils ont dressé leurs tabernacles les plus aimés, où ils sont venus à chaque calamité immoler leurs victimes, à chaque victoire suspendre leurs trophées.

» Il est bon, Mes Frères, et il est beau de voir les hommes quitter de temps en temps le secret de leurs maisons, s'arracher de temps en temps au tracas journalier des affaires, abandonner même pour un jour le temple de leur cité, pour accourir à travers les distances dans ces lieux sacrés où l'on sent plus vivement la présence de la Majesté divine, où l'on s'abrite sous le souvenir de quelque grande vertu comme sous une égide, où l'on pleure et on prie, là où des multitudes ont versé des larmes et des prières.

» L'Église catholique qui comprend toutes les grandes pensées avait compris celle-là : aussi dans tous les temps a-t-elle encouragé les pélerinages.

» En France, parmi nous, dans un siècle étranger à tout ce qui vient du cœur, les pélerinages furent moins appréciés. Grâce à Dieu, aujourd'hui que les pensées du cœur, c'est-à-dire, les grandes

(1) Mgr Regnault, évêque de Chartres, qui présidait la cérémonie, assisté de ses deux vicaires-généraux, M. l'abbé Paquert, supérieur du grand Séminaire, et M. l'abbé Barrier, supérieur-général des Sœurs de Saint-Paul de Chartres.

pensées se réveillent de toutes parts, les pélerinages sont remis en honneur.

» Ah! j'aime à voir ces multitudes qui reprennent la route des vieux sanctuaires, non plus cheminant des mois entiers dans des sentiers pénibles que leurs devancières attendrissaient du spectacle de leurs souffrances, sombre poésie d'un temps de barbarie, mais emportées par le feu à travers les campagnes ou à travers les ondes avec la rapidité de l'éclair, et montrant par la croix arborée au sommet d'un bateau à vapeur ou d'une locomotive l'alliance de la foi et du génie, merveilleuse poésie de nos jours de civilisation.

» Honneur à ces grandes manifestations de la Religion du cœur! Ils sont beaux ces pélerinages qui mènent au tombeau du Sauveur les âmes fatiguées du monde et de son scepticisme, ou bien les âmes innocentes avides de dévoûment. Ils sont beaux ces pélerinages qui vont acclamer l'image de la Mère des Miséricordes dressée au sommet des dunes, en face de cette Angleterre troublée de son apostasie comme d'un remords! Ils sont beaux ces pélerinages qui vont implorer pour nos armées Notre-Dame-de-la-Garde au sommet du cap d'où s'aperçoit l'Italie : *Italiam, Italiam, longo clamore salutant.*

» Ah! il est beau aussi, Mes Frères, le pélerinage que vous accomplissez en ce moment ici, beau par la sainteté du sanctuaire que vous visitez, beau par la pensée qui vous y amène.

» Tous les titres qui peuvent rendre un lieu vénérable et sacré sont réunis ici. — Ici, Dieu fait sentir sa présence par une suite incomparable de miracles. Ici, le nom sous lequel on s'abrite est celui de la Reine des Saints, de l'auguste Marie. Ici, se rattachent les plus vieux souvenirs de nos pères. Avant l'établissement du Christianisme, alors que ce sol était encore couvert des forêts primitives et que sous leurs voûtes les Druides exerçaient leur sombre culte, par je ne sais quel pressentiment d'une religion plus pure et plus douce, vos aïeux avaient dressé à cette même place un autel à la Vierge qui devait devenir mère, *Virgini pariturœ.*

» Ici, soixante générations françaises ont passé venant demander du soulagement pour toutes les douleurs privées, venant implorer du secours pour tous les malheureux de la patrie, chantant la louange pour tous ses triomphes. Ici, les peuples des contrées lointaines ont envoyé leurs députations suppliantes; ici, les rois étrangers sont venus, priant pour leurs royaumes, humiliant leurs diadèmes dans la poussière; ici, les souverains Pontifes ont fait implorer Marie, lorsque les orages du siècle menaçaient l'Église.

» Ah! où aurions-nous pu aller avec plus de confiance, Mes Frères, dans la grande pensée qui nous est montée au cœur?

» Vous venez aux pieds du Tout-Puissant, du Dieu des armées, du souverain Arbitre des destinées de tous, individus et familles, rois et peuples, de Celui qui mène du doigt l'homme agité; vous venez le chercher là où vous vous sentez plus près de son oreille et de son cœur, là où sa main s'ouvre plus volontiers pour la miséricorde et la paix. Mes Frères, vous êtes bien ici! Vous venez chercher l'intercession la plus puissante, le front virginal le plus pur, le sein

maternel le plus tendre, vous venez vous presser sous les ailes de Marie. Mes Freres, vous êtes bien ici!

» Ici, pères, frères, enfants, filles, sœurs, mères, vous venez crier pitié pour les chers objets de votre amour, que le canon des batailles s'apprête à labourer. Le sang va couler... que dis-je? il a coulé déjà, il coule en ce moment même, et ce sang, c'est le vôtre, c'est plus que cela; c'est un sang que vous étancheriez volontiers au prix de votre sang même. Vous venez demander que l'horrible massacre s'arrête à la Mère qui, debout au pied de la Croix, le cœur percé de sept glaives de douleur, a vu couler le sang de son Fils; vous venez implorer la Mère de pitié et le Fils crucifié! Mes Frères, oui, vous êtes bien ici!

» Vous venez aussi demander que si le sang coule, ce soit pour la gloire de la patrie, car vous êtes Français. Vous venez demander que si vous immolez vos enfants, la France au moins accomplisse sa mission de soldat de Dieu, que le monde voie les desseins de Dieu accomplis par son bras, *gesta Dei per Francos;* qu'elle relève et maintienne la justice, qu'elle venge les griefs des peuples sans oublier les droits de l'humanité, et que la victoire accompagne partout le vol de ses aigles glorieuses.

» Vous venez demander enfin que si le sang coule, ce soit pour le maintien de l'Église, non moins que pour la résurrection des nationalités, car vous êtes catholiques. Vous venez demander que le Pape n'ait jamais qu'à bénir l'épée victorieuse de l'Empereur, et que l'éclat du trône pontifical, gloire d'un Charlemagne, soit aussi la gloire d'un Napoléon.

» Demandez, demandez avec confiance, tous ces vœux sont légitimes. Demandez pour l'Église, pour la patrie, pour les chers objets de votre tendresse, demandez pour qui que ce soit, demandez pour vous-mêmes dans n'importe quelle intention, Dieu est assez riche en miséricorde, et Marie assez puissante auprès de Lui pour contenter tous les vœux.

» O Reine, ô Vierge, ô Mère, tous ces chrétiens sont à vos pieds, c'est en vous qu'ils ont mis toutes leurs espérances; ce qu'ils ne sont pas dignes d'obtenir de Dieu, ô pleine de grâces, vous l'obtiendrez. Nul ne sortira d'ici sans avoir été exaucé; car, souvenez-vous, ô très-pieuse Vierge Marie, que c'est surtout ici qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre assistance et demandé votre intercession ait été abandonné. Animés d'une pareille confiance, ô Vierge des vierges et notre Mère, nous accourons à vous; tristes pécheurs, nous nous prosternons à vos pieds; ô Mère de Jésus, ne méprisez pas nos prières, mais écoutez-les favorablement, montant vers vous pour la gloire de Dieu et pour le repos de l'Église, pour la France et pour nos familles, pour notre paix sur la terre et pour notre bonheur dans le ciel. »

PÉLERINAGE DU CERCLE CATHOLIQUE DE PARIS A NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Le pélerinage de la paroisse Saint-Laurent de Paris à Notre-Dame de Chartres a été bientôt suivi d'un autre, moins solennel, il est vrai, mais plus étonnant peut-être, et que nous devons signaler comme un indice non équivoque du mouvement religieux qui s'opère au milieu de nous. Déjà, nous avions vu les élèves d'un collége et d'une école préparatoire venir rendre leurs hommages à notre auguste Patronne, sous la conduite de leurs maîtres vénérés, et ce touchant spectacle avait singulièrement ému tous les cœurs catholiques. Mais que des jeunes gens libres d'eux-mêmes, jouissant de toute leur indépendance au milieu des séductions de la capitale, voulussent accomplir cet acte religieux, c'est ce que nous n'osions pas espérer encore, et c'est pourtant ce qu'il nous a été donné de voir le dimanche 5 juin. Quatre-vingts membres du *Cercle catholique* de Paris, la plupart étudiants en droit et en médecine, sont venus mettre leurs personnes, leurs travaux et leur avenir sous la protection de Notre-Dame de Chartres. Plusieurs ecclésiastiques de leurs amis faisaient partie de l'intéressante caravane. On remarquait parmi eux M. l'abbé Lavigerie, professeur à la Sorbonne et directeur de l'*Œuvre des Ecoles d'Orient*.

Sans doute, le plaisir de visiter une ancienne ville de province et de contempler les merveilles d'une magnifique cathédrale entrait pour quelque chose dans le programme de la fête. Rien en cela d'ailleurs que de très-légitime, et la maxime d'Horace, qui veut que l'on joigne l'agréable à l'utile, trouve bien son application quand il s'agit des divertissements du jeune âge. Toutefois, nous devons dire que cette excursion de quelques heures a été surtout religieuse. Comme les paroissiens de Saint-Laurent, ces nouveaux pélerins ont réveillé les échos de la route par leurs pieux cantiques. Arrivés à Chartres, ils sont immédiatement descendus à l'église souterraine pour entendre la messe, et malgré l'heure avancée, malgré le peu d'intervalle qui séparait ce jour des solennités de l'Ascension et de la Pentecôte, une quinzaine de ces jeunes gens sont allés prendre place à la table sainte. La messe terminée, tous ont vénéré, avec une piété profonde, la sainte Tunique de la Vierge, et visité, avec les marques du plus religieux intérêt, le sanctuaire auguste dont on poursuit actuellement l'importante restauration.

L'heure du déjeûner était arrivée; le pâté et le café de Chartres devaient, on le présume, figurer dans cette circonstance. Aussi ne firent-ils pas plus défaut que l'aimable entrain et l'humeur enjouée des convives. Une visite à Notre-Dame et à l'église de Saint-Pierre employèrent les derniers instants, et à quatre heures, nos pélerins reprenaient le chemin de la gare pour se rendre à Maintenon. Leur dessein était d'y passer quelques heures pour visiter le célèbre aqueduc du grand roi et prendre leur repas du soir dans le beau parc du château.

Voilà comment des jeunes gens chrétiens ont le secret de puri-

fier leurs plaisirs et de charmer agréablement les sacrifices que leur impose la vertu. Cet exemple, nous l'espérons, ne sera pas perdu pour nos jeunes compatriotes. Comme leurs frères de la capitale, loin de rougir de leur foi, ils apprendront à porter haut et ferme le drapeau de leurs convictions religieuses. (1)

Le 15 juin, un nouvel hommage était rendu à la Reine de Chartres. Le R. P. Ventura, cet illustre orateur qui a rempli la France et l'Italie du bruit de son nom, venait accomplir un vœu qu'il avait fait à Notre-Dame. La sainte Tunique et les images de Marie furent tour à tour l'objet de sa profonde vénération. Nous le vîmes coller pieusement ses lèvres et appliquer son front sur le précieux reliquaire qui renferme le vêtement de la Vierge Immaculée, comme pour prier Marie de bénir toutes les pensées de son intelligence et toutes les paroles qu'il lui serait donné de faire entendre aux souverains et aux peuples jusqu'à la fin de sa carrière apostolique.

REVUE DES BONNES ŒUVRES.

ŒUVRE DES CAMPAGNES.

La charité a beaucoup agi dans les villes : en présence de toutes les misères qui nous assiégent, c'est un grand sujet de consolation que de voir à Paris et dans presque toutes les cités une institution charitable pour chaque souffrance.

La plupart de ces fondations se sont élevées par la puissance de l'association. C'est elle qui, faisant appel à des bonnes volontés que leur isolement et leur inexpérience rendaient impuissantes, a demandé à chacun un peu d'argent, de temps, de zèle, et a formé de tous ces légers sacrifices un riche fonds commun où se puisent, tous les jours, le soulagement, l'instruction, la moralisation des pauvres.

A la vue de ces généreux efforts récompensés par le succès, comment se défendre d'une pitié profonde pour ces campagnes que désolent de si grands maux physiques et moraux, où Dieu est si peu connu, l'église si peu fréquentée, où il y a tant d'enfants à instruire, tant de malades à soigner et tant de vieillards à soutenir ? La bienfaisance individuelle y est souvent admirable il est vrai ; mais elle est arrêtée par l'insuffisance de ses ressour-

(1) *Le Messager de la Beauce et du Perche*, n° du 8 juin.

ces; et d'ailleurs, pour un village à qui Dieu accorde le patronage d'une famille riche et chrétienne, beaucoup d'autres n'ont que des pauvres et par conséquent personne pour les visiter, les consoler et les secourir. Exilés de leur pays par la misère, ces pauvres gens, n'ont d'autres ressources que d'aller solliciter à la ville une dangereuse assistance et un lit que l'hôpital ou l'hospice leur refuse comme à des étrangers.

Un tel état de choses méritait de fixer l'attention, et il était juste de réclamer pour les paysans un peu des secours concentrés sur les habitants des villes.

Telle est la pensée qui a inspiré l'Œuvre des Campagnes. Elle propose d'essayer dans les villages ce qui se fait avec tant de succès dans les cités, et d'appeler à leur aide une puissance qui leur a manqué jusqu'ici, la puissance de l'association. Elle n'exclut aucune Œuvre, parce qu'elle ne ferme les yeux sur aucune misère et adopte toutes les formes, toutes les variétés du bien.

Procurer, sur la demande de l'autorité ecclésiastique, au plus grand nombre possible de paroisses rurales, des missions qui raniment la foi, font pénétrer dans des cœurs endurcis la parole de vie et de vérité, et ramènent à la pratique des devoirs religieux les brebis les plus éloignées du bercail;

Concourir à l'établissement de Sœurs à la fois institutrices et hospitalières qui apprennent à l'enfant à bien vivre et au vieillard à bien mourir;

Confier à des mains pieuses et maternelles les petits enfants pendant que leurs parents travaillent aux champs;

Répandre de bons livres dans les écoles et les familles, patroner les jeunes filles, réunir les jeunes gens dans des assemblées où la joie est sans excès, la gaieté sans licence, et où d'honnêtes récréations remplacent les débauches du cabaret;

Fonder de petites pharmacies, une Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, des associations de prières, en un mot, transporter toutes les inventions de la charité, non-seulement dans le lieu où l'on habite, mais dans toutes les communes rurales où peuvent s'étendre l'influence et l'action, voilà ce que veut faire l'Œuvre des Campagnes. Pour y arriver, elle demande à chacun de ses membres :

1° De verser dans la caisse centrale une cotisation de 12 fr. par an ou de recueillir douze souscriptions de 1 fr. pour faciliter les missions et les œuvres là où manquent les ressources locales;

2° De s'entendre avec le Curé de sa paroisse et ceux des pa-

roisses voisines pour former un comité, composé de toutes les personnes capables de représenter l'Œuvre des Campagnes dans le canton ou l'arrondissement;

3o D'examiner dans ce comité quelles sont les œuvres utiles et possibles ;

4o De prendre en commun les mesures nécessaires à l'établissement de ces œuvres et de partager entre les membres du comité le soin de les diriger ;

5o D'informer immédiatement de l'existence de ce comité le conseil général siégeant à Paris, afin d'en obtenir les renseignements, les indications, les conseils, et s'il était nécessaire, des secours pour la création et l'entretien des œuvres constituées par les soins du comité.

La formation de ce comité est la base, le principe et la condition du succès; c'est la première œuvre à laquelle il faut travailler sans se laisser arrêter par les difficultés de son organisation.

Qui ne connaît dans ses relations d'amitié, de voisinage, de ces âmes pieuses et secourables qui saisissent autour d'elles les occasions de faire du bien, se prêtent à tous les services, répondent à tous les appels, et seraient heureuses de trouver un but à leur activité, une douce occupation à leurs loisirs? Qui ne sait que les promesses de l'Évangile se réalisent surtout dans le domaine de la charité? Partout où elle frappe on lui ouvre, partout où elle demande elle reçoit. Il y a des sources vives et cachées, des trésors enfouis dans le silence et l'obscurité qu'on ne découvre qu'en les cherchant, des multitudes qui, pour se dévouer, n'attendent qu'un signal et un exemple. Que ces bonnes volontés se rapprochent, s'étendent; qu'elles unissent entre elles les communes les plus éloignées, qu'elles apportent l'aumône et les prières des unes au secours de l'abandon, de l'incrédulité des autres, et bientôt il n'y aura pas, dans tout le pays, un hameau, quelque solitaire qu'il soit, qui ne se ressente de cet élan de charité, l'honneur et la protection de la France.

MEMBRES DE L'ŒUVRE :

Le R. P. LAVIGNE, directeur, rue de Sèvres, 35;
M. l'Abbé VANDEL, rue de Grenelle, 77;
M. l'Abbé DE GIRARDIN, chanoine honoraire, rue du Bac, 44.

A côté de l'Œuvre des campagnes vient naturellement l'*Association catholique de Saint François de Sales.* Cette création a de grandes analogies avec la précédente, et nous regrettons de

ne pouvoir lui donner aujourd'hui dans notre petite Revue qu'une place secondaire. (1)

Afin de donner à l'*Association catholique de Saint François de Sales* un témoignage de haute sympathie, Mgr l'Évêque de Chartres célèbrera la messe le mardi 6 juillet à 7 heures 1/2 dans la chapelle de Notre-Dame sous-terre, pour le succès de cette Œuvre. Une messe sera dite chaque mois à la même intention dans le vénéré sanctuaire : nous annoncerons d'avance le jour où elle sera célébrée.

EDUCATION CHRÉTIENNE.

UN BON MAITRE D'ÉCOLE.

« A peu de distance de Saint-Quentin, un petit village couché dans un grand fossé, niché dans les roseaux de la Somme, pousse tout doucement, dans le silence et la paix, son petit progrès, avec un bonheur digne d'envie, et qui mérite d'être révélé.

» Ce village possède un instituteur modèle, et le vrai théâtre du succès, c'est l'école.

» C'est vraiment merveille de voir comment tout ce petit peuple prend, sous sa bénigne férule, des habitudes d'ordre, de discipline, d'obéissance et de respect. D'abord il fallait réformer beaucoup d'abus ; il se montra sévère ; les mères s'en émurent, les pères voulurent faire les gros yeux, le maître d'école tint bon, il eut raison ; maintenant tout le monde l'approuve.

» Toute l'école, depuis 6 ans jusqu'à 13, sait lire couramment. La plupart savent écrire, quelques uns se *foncent* sur les *participes* avant de quitter la classe.

» A quoi cet excellent homme doit-il tout son succès? A sa religion, à sa foi qui le pousse au bien, qui lui fait comprendre sa mission.

» La douce dévotion du *mois de Marie* ne lui a point échappé. Dès le premier jour une petite table fut dressée dans la classe et reçut une modeste statuette de la sainte Vierge ; une serviette bien blanche, deux bougies empruntées à l'église, des fleurs dans un verre d'eau, quelques images piquées au mur par quatre épingles, voilà tout le luxe de cet autel improvisé. N'oublions pas des étoiles de papier d'or, achetées avec une souscription de

(1) Voir à la couverture.

sous, et des festons découpés dans le cahier de la classe, par la pieuse industrie des plus jeunes filles.

» Chaque enfant, en entrant, salue le *mois de Marie* et s'agenouille sur le petit banc pour prier la douce Mère. Le soir, avant la sortie, tout ce petit monde chante avec un élan sans pareil, cette antique et charmante petite strophe que nos cœurs catholiques répètent depuis des sièles et qui sera toujours à la mode :

Je mets ma confiance...

» Nous ne voulions pas, chers lecteurs, vous en dire si long sur notre bon maître d'école, mais permettez-nous encore, à propos du pieux cantique que nous venons de citer, d'attacher une petite anecdote à la fin de notre article. C'est un grand écrivain, M. de Châteaubriand, qui nous la fournit dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*.

« Voué à la Vierge, dit-il, je connaissais et j'aimais ma pro-
» tectrice, que je confondais avec mon ange gardien : son image
» qui avait couté un demi-sou à la bonne Villeneuve, était atta-
» chée avec quatre épingles à la tête de mon lit. J'aurais dû
» vivre dans ces temps où l'on disait à Marie :

» *Doulce Dame du ciel et de la terre, mére de pitié, fontaine de tous biens, qui portastes Jésus-Christ en vos prétieulx flancz, belle très-douce Dame, je vous mercye et vous prye.* »

« La première chose que j'aie sue par cœur est un cantique de matelot commençant ainsi :

Je mets ma confiance,
Vierge en votre secours,
Servez-moi de défense,
Prenez soin de mes jours.

(La Semaine du Vermandois.)

A NOTRE-DAME DU PILIER, A CHARTRES.

..... *Vita, dulcedo, salve.*

Je n'ai point vu la vaste cathédrale
Que tout artiste admire à deux genoux;
Dans ce beau temple à la forme idéale,
Vierge d'amour, je n'ai pensé qu'à vous!
A la splendeur du divin sanctuaire
Fermant mes yeux pour mieux ouvrir mon cœur,
Je n'ai goûté qu'un intime bonheur,
Je n'ai rien vu que *vous seule*, ô ma Mère,
Pour vous bénir et pour vous supplier,
O Notre-Dame du Pilier!

Pour signaler votre auguste présence
Mille flambeaux luisent de toutes parts.
Les lampes d'or et leur magnificence
N'ont qu'effleuré mes rapides regards;
J'ai négligé fleurs et bouquets en masse
Qui répandaient cent parfums ravissants,
Parlant au cœur subjugué par les sens
De vos parfums à vous, Pleine de grâce!...
J'étais pour vous fier de tout oublier,
O Notre-Dame du Pilier!

Vous voilà bien, Vierge du Moyen-Age,
Nous présentant Jésus, le divin Roi.
Et que m'importe une élégante image
Qui ne dit rien aux ardeurs de ma foi?
Et que m'importe un marbre plein de charmes
Devant lequel pas un œil n'a pleuré?
Mais ce Pilier est vraiment *consacré*,
Il est trempé par des siècles de larmes!
Ah! c'est ici qu'il est doux de prier,
O Notre-Dame du Pilier!

Dans ces vieux jours que la Muse regrette,
Reine de gloire et Vierge des douleurs,
La châtelaine et l'humble bachelette
Ont à vos pieds pleuré des mêmes pleurs.
L'homme du siècle et le pontife austère,
Obéissant à leur naïf amour,
S'y prosternaient ensemble ou tour à tour.
Tout fils de France alors, ma bonne Mère,
Avait pour vous le cœur d'un chevalier,
O Notre-Dame du Pilier!

Du temps passé la flamme vit encore;
Malgré l'Enfer elle vit et vivra!
Ne craignons pas que l'Enfer nous dévore
Tant que la Vierge en France règnera.
Contre l'esprit d'un siècle qui décline
En se posant glorieux entre tous,
Pour ne fléchir ni tête ni genoux,
Vous nous restez, Protectrice divine,
Votre grand cœur est notre bouclier,
O Notre-Dame du Pilier!

Oh! qu'il est doux au regard de mon âme
De voir sans fin, du matin jusqu'au soir,
Un flot de peuple assiéger Notre-Dame
Dans ce saint lieu, tout plein de son pouvoir.
La noble dame et l'obscure ouvrière,
Le fier soldat et le timide enfant
Viennent ici, l'œil pur ou triomphant,
Se réchauffer au feu de la prière!...
Beau lieu d'amour à tous si familier,
O Notre-Dame du Pilier!

Voici l'autel de l'heureuse espérance,
Où resplendit votre cœur virginal;
Voici l'autel de la reconnaissance,
Voici l'autel de l'amour filial,
Voici l'autel où gémit la faiblesse,
Voici l'autel qu'embrassent les pécheurs,
Voici l'autel baigné de tant de pleurs
Que Dieu par vous daigne y sécher sans cesse!...
C'est votre main qui sait les essuyer,
O Notre-Dame du Pilier!

Je l'ai baisé, ce Pilier séculaire,
Sans me cacher et sans être interdit;
Je l'ai baisé, ce trône de ma mère,
Comme la foule, et tendrement j'ai dit :
« Non, de vos pieds ma bouche n'est pas digne;
» Mais en baiser humblement l'escabeau,
» Ce vieux granit qui me paraît si beau,
» Pour moi, pécheur, est un honneur insigne!
» L'amour lui seul a droit de le payer,
« O Notre-Dame du Pilier! »

Et puis; j'ai vu plus d'une main fidèle
Glisser derrière une lettre d'amour,
Que doit porter un ange sur son aile
Dans les hauteurs du céleste séjour;
On vous écrit comme l'on vous salue,
Pleine de grâce et de toute douceur;
Un doux rayon parti de votre cœur
Fait la réponse à l'âme tout émue!
Car c'est ici qu'il aime à l'octroyer,
O Notre-Dame du Pilier!

Vous entendez ce qu'un fils sait vous dire,
Vous comprenez ses longs regards pensifs;
Excusez-moi si j'ose vous écrire
A la façon de vos *dévots* naïfs.
Sans étaler une flamme indiscrète,
A ce Pilier où l'on vous fait la cour
Je vais porter cette lettre d'amour
Où l'enfant parle autant que le poète,
Et puisse un ange en être le courrier,
O Notre-Dame du Pilier!

Billet d'amour ou bien lettre de change
Qu'osa dicter ma brûlante ferveur,
Acceptez tout des mains de mon bon ange;
Ce sont écrits envoyés par mon cœur.
Vous répondrez par des faveurs nouvelles
A des désirs qui renaissent toujours,
Et vous mettrez, Vierge du Bon-Secours,
Tous ceux que j'aime à l'abri de vos ailes!
A cet espoir je vais me confier,
O Notre-Dame du Pilier!

Vierge d'amour, voici l'adieu suprême;
En le disant, je sens baisser ma voix!
Il faut partir, adieu, Pilier que j'aime,
Je t'ai baisé pour la dernière fois!
Le Pélerin se remet en voyage,
Chartres, adieu; déjà l'aurore a lui.
O cher Pilier, tu resteras pour lui
Le souvenir de son pélerinage,
Hélas! trop court s'il était le dernier,
O Notre-Dame du Pilier!...

L'abbé D'AUREVILLY,
Missre Eudiste du diocèse de Coutances.

Ce 23 juin 1859, avant le départ de l'auteur

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de GOUVERNEUR.

Troisième année.

8e NUMÉRO. AOUT 1859.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

DÉVOTION DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA PAROISSE DE SAINT-SULPICE ENVERS NOTRE-DAME DE CHARTRES.

EN QUOI CONSISTE LA PARFAITE DÉVOTION A LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

PÉLERINAGE DE SAINTE-ANNE D'AURAY.

DU SOIN DES ÉGLISES DE CAMPAGNE.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES ET NOUVELLES DIOCÉSAINES.

DÉVOTION

DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA PAROISSE DE SAINT-SULPICE ENVERS NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Au moment où la paroisse de Saint-Sulpice forme, dit-on, le projet d'un pélerinage à Notre-Dame de Chartres, nos lecteurs nous sauront gré sans doute de leur faire connaître ou de leur rappeler par quels liens intimes cette portion choisie du clergé de France et de la population parisienne se trouve unie à notre auguste Patronne.

C'est le pieux Olier, l'un des plus illustres personnages du XVIIe siècle, qui a jeté lui-même dans la société dont il fut le père, les fondements de la dévotion qu'elle a toujours eue pour Notre-Dame de Chartres.

La famille de ce saint et savant ecclésiastique était d'origine chartraine. Toutefois, il ne paraît pas que ce fût le motif de la prédilection particulière que le serviteur de Dieu témoigna toute sa vie pour notre sanctuaire vénéré. L'antiquité de son pélerinage semble plutôt avoir fixé son choix et déterminé cette préférence si marquée : *Chartres,* dit-il en effet dans l'un de ses écrits, *Chartres, cette sainte et dévote église, première dévotion du monde, puisqu'elle a été érigée par prophétie.*

Cette parole, pour le dire en passant, a plus qu'une portée ordinaire dans la bouche d'un homme aussi éclairé. M. Olier a écrit des pages sublimes sur la très-sainte Vierge et il a connu mieux que personne tout ce qui se rattache à son culte. Si donc il assigne ce rang à Notre-Dame de Chartres, nous pouvons bien suivre une autorité si imposante.

Le saint fondateur a prouvé par des traits sans nombre que la dévotion à la Vierge de Chartres lui était particulièrement chère.

Lorsqu'il n'était encore que simple clerc, il vint demander à Notre-Dame la cessation de peines intérieures dont il était accablé. « Il fallait, dit son pieux historien, que la main qui avait envoyé le mal en procurât elle-même le remède. Dieu inspira donc à M. Olier de recourir à la source où il avait trouvé sa guérison dans son voyage d'Italie, et, pour le confirmer dans la persuasion où il était que toutes les grâces qu'il devait recevoir lui seraient données par les mains de la très-sainte Vierge, il lui inspira la pensée de faire un pélerinage à Notre-Dame de Chartres, en grande vénération dans tout le royaume depuis un temps immémorial. M. Olier s'y rendit à pied, au milieu de l'hiver, mais avec une dévotion si ardente et un tel succès, qu'au moment même où il arriva dans l'église cathédrale, et avant d'avoir visité la chapelle souterraine, où la mère de Dieu était alors spécialement honorée, il se trouva entièrement délivré de toutes ses peines. » Après avoir consacré quelques jours à la reconnaissance, en prolongeant devant la vénérable image de Marie les tendres effusions de son cœur, il revint à Paris, plus affermi que jamais dans la résolution de vivre d'une manière tout apostolique.

Le serviteur de Dieu n'oublia pas cette première grâce qu'il avait reçue aux pieds de Notre-Dame. A quelque temps de là, un pauvre qui lui demandait l'aumône lui ayant dit qu'il était de Chartres, cette circonstance augmenta sa tendresse et sa générosité pour lui. Il fut ravi de témoigner à la très-sainte Vierge, dans la personne de ce malheureux, la reconnaissance qu'il conservait pour les bienfaits qu'elle lui avait accordés dans son église.

Plus tard, M. Olier revint souvent à Chartres. Au sortir d'une mission, écrit-il lui-même, nous allâmes, *selon notre coutume,* à Notre-Dame de Chartres. C'était dans ce sanctuaire que lui et les siens allaient chercher des forces, c'était là aussi qu'ils allaient goûter le repos.

On comprend que ce grand serviteur de Marie devait avoir un attrait tout particulier pour travailler dans ce diocèse qui lui est particulièrement consacré. Aussi voyons-nous qu'il y donna plusieurs missions à diverses époques. Celle qu'il prêcha aux habitants d'Illiers laissa des fruits remarquables, non seulement parmi les pauvres et les artisans, mais aussi parmi les personnes considérables du lieu. De ce nombre était M. Bellier, officier de la Reine, illustre par ses alliances. Il était venu demeurer dans une terre auprès d'Illiers, et y avait conduit sa famille, composée de six enfants, quatre fils et deux filles. Les prédications de M. Olier, produisirent dans leurs cœurs des impressions si profondes, que les deux demoiselles entrèrent dans la suite à la Visitation, deux de leurs frères embrassèrent l'état religieux, le troisième mourut jeune et le quatrième qui devint un fervent chrétien, étant mort peu après son mariage, sa veuve se retira dans la Congrégation de la Providence pour s'y consacrer à Dieu. (1).

(*La suite au prochain numéro*).

EN QUOI CONSISTE LA PARFAITE DÉVOTION OU CONSÉCRATION A LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

On parle beaucoup de la dévotion à la très-sainte Vierge, mais peu de personnes savent en quoi elle consiste surtout dans son degré le plus élevé : un grand serviteur de cette Reine du ciel va nous l'apprendre.

« Toute notre perfection consistant à être conformes, unis et consacrés à Jésus-Christ, la plus parfaite de toutes les dévotions est sans difficulté, celle qui nous conforme, unit et consacre le plus parfaitement à Jésus-Christ : or, Marie étant la plus conforme à Jésus-Christ de toutes les créatures, il s'ensuit, que, de toutes les dévotions, celle qui consacre et conforme le plus à Notre-Seigneur est la dévotion à la très-sainte Vierge, sa sainte Mère, et que plus une âme sera consacrée à Marie plus elle le sera à Jésus-Christ ; c'est pourquoi la plus parfaite consécration à Jésus-Christ n'est autre chose qu'une parfaite et entière consécration de soi-même à la très-sainte Vierge, qui est la dévotion que j'enseigne...

(1) *Vie de M. Olier*, t. I, p. 213.

Cette dévotion consiste donc à se donner tout entier à la très-sainte Vierge pour être tout entier à Jésus-Christ par elle. Il faut lui donner : 1° notre corps avec ses sens et ses membres ; 2° notre âme avec toutes ses puissances ; 3° nos biens extérieurs qu'on appelle de fortune, présents et à venir ; 4° nos biens intérieurs et spirituels qui sont nos mérites et nos vertus, et nos bonnes œuvres passées, présentes et futures ; en deux mots tout ce que nous avons dans l'ordre de la nature, de la grâce ou de la gloire, cela, sans aucune réserve, pas même d'un denier, d'un cheveu et de la moindre bonne action, et cela pour toute l'éternité ; et cela sans prétendre, n'espérer, aucune récompense de son offrande et de son service que l'honneur d'appartenir à Jésus-Christ par elle et en elle, quand cette aimable maîtresse ne serait pas, comme elle est toujours la plus libérale et la plus reconnaissante des créatures.

Il suit de là que par cette dévotion :

1° On donne à Jésus-Christ, de la manière la plus parfaite, puisque c'est par les mains de Marie, tout ce qu'on peut lui donner, et beaucoup plus que par les autres dévotions, où on lui donne ou une partie de son temps, ou une partie de ses bonnes œuvres, ou une partie de ses satisfactions et mortifications ; ici, tout est donné et consacré, jusqu'au droit de disposer de ses biens intérieurs, et les satisfactions qu'on gagne par ses bonnes œuvres, de jour en jour ; ce qu'on ne fait même dans aucune religion (1) : on donne à Dieu dans les religions, les biens de fortune par le vœu de pauvreté, les biens du corps par le vœu de chasteté, la propre volonté par le vœu d'obéissance, et quelquefois la liberté du corps par le vœu de clôture ; mais on ne lui donne pas la liberté ou le droit qu'on a de disposer de la valeur de ses bonnes œuvres, et on ne se dépouille pas autant qu'on peut de ce que l'homme chrétien a de plus précieux et de plus cher, qui sont ses mérites et ses satisfactions. 2° Une personne qui s'est ainsi volontairement consacrée et sacrifiée à Jésus-Christ par Marie, ne peut plus disposer de la valeur d'aucune de ses bonnes actions : tout ce qu'elle souffre, tout ce qu'elle pense, dit et fait de bien, appartient à Marie, afin qu'elle en dispose selon la volonté de son fils, et à sa plus grande gloire, sans cependant que cette dépendance préjudicie en aucune manière aux obligations de l'état où on est pour le présent, et où on pourra

(1) *Religion* veut dire ici communauté religieuse.

être pour l'avenir ; par exemple, aux obligations d'un prêtre qui, par office ou autrement, doit appliquer la valeur satisfactoire et impétratoire de la sainte messe à un particulier ; car on ne fait cette offrande que selon l'ordre de Dieu et les devoirs de son état.

3o On se consacre tout ensemble à la très-sainte Vierge et à Jésus-Christ ; à la très-sainte Vierge comme au moyen parfait que Jésus-Christ a choisi pour s'unir à nous, et nous unir à lui ; et à Notre-Seigneur comme à notre dernière fin, auquel nous devons tout ce que nous sommes, comme à notre Rédempteur et à notre Dieu.

Le vénérable GRIGNON DE MONTFORT.

PÉLERINAGE DE SAINTE-ANNE D'AURAY (MORBIHAN).

S'il existe une merveilleuse harmonie entre les beautés de notre sainte Religion et celles de la Nature, il règne aussi le plus touchant accord entre toutes nos croyances, entre toutes les diverses parties de notre Culte ; elles se soutiennent, s'enchaînent et par une filiation non interrompue, remontent jusqu'à la source de la Vérité suprême dont elles découlent.

Il ne faut donc pas s'étonner que *La Voix*, occupée jusqu'ici à redire les grandeurs et les bienfaits de la Reine du Ciel, vienne aujourd'hui entonner un hymne de louanges qui ne s'adresse pas directement à Elle ; puisque de même qu'en exaltant Marie, on exalte le Verbe qui s'est fait chair dans son sein virginal, de même en parlant des vertus de sainte Anne, en redisant les grâces miraculeuses obtenues par son intercession, nous rendons à notre aimable Souveraine un tribut d'hommage aussi grand, aussi glorieux que s'il lui était personnellement consacré.

L'Écriture-Sainte résume l'éloge de la Très-Sainte Vierge dans ces mots d'une concision sublime : « Marie, de qui est né le Christ ». Ne peut-on pas dire que celui de sainte Anne est contenu dans ces courtes paroles : « Sainte Anne, de qui est née Marie ». En effet, en contemplant les perfections de Marie, est-il possible de ne pas penser aux vertus qui durent être le partage de la femme choisie entre toutes pour devenir sa mère.

Oh ! qu'ils devaient être chastes les flancs destinés à porter l'Immaculée Marie !

Qu'il devait être généreux le cœur maternel qui, secondant

les élans enflammés du cœur de son enfant, fit à Dieu le sacrifice de toutes ses jouissances en se séparant de cette fille bien-aimée pour la lui consacrer!

Qu'elles devaient être grandes, élevées, sublimes les pensées de cette noble descendante des rois de Juda, de cette aïeule du divin Messie!

Quelles relations intimes, quelle union devait exister entre ces deux âmes embrasées du feu ardent de la charité! N'en doutons pas, les sentiments de Marie passèrent dans le cœur de sainte Anne, comme ceux de Jésus dans le cœur de Marie, et en ce moment de suprême douleur et d'inénarrable amour où le divin Crucifié, ne voulant pas nous laisser orphelins, nous légua Marie pour mère, nous devînmes par suite de cette donation mystique les petits enfants de sainte Anne, ce qui explique la tendre protection qu'elle nous accorde, l'indulgence avec laquelle elle écoute nos vœux, et le zèle qu'elle met à les présenter au Seigneur!

La dévotion à sainte Anne est devenue très-populaire en France; mais c'est en Bretagne qu'elle est le plus généralement répandue, et le vieillard comme la jeune fille, le villageois comme l'habitant des cités, le marin comme le laboureur ont recours à la bonne sainte Anne dans tous leurs besoins et dans tous leurs dangers. Aussi ne faut-il pas s'étonner des nombreux miracles opérés par son intercession et qu'attestent des milliers d'ex-voto appendus à la voûte et aux parois de son sanctuaire d'Auray. D'ailleurs tout est promis à la prière de la foi, et la foi du Breton est aussi ferme dans son cœur que le roc placé sur ses rives. Les flots de l'océan le battent sans cesse, mais ne l'ébranlent jamais.

Raconter l'origine, la progression, la durée du Pélerinage de Sainte-Anne d'Auray, ne peut qu'intéresser (du moins nous en avons l'espoir) la piété des habitants de ce pays des Carnutes, qu'un lien religieux a si longtemps uni à la vieille Armorique. Ce lien semble devoir se resserrer par la consécration de l'une des plus belles chapelles de la Crypte au culte de sainte Anne; consécration qui aura lieu dès que la générosité des fidèles permettra de réparer cette chapelle et de la rendre digne de sa bienheureuse patronne.

Le bourg de Kéranna, en français village de Sainte-Anne, est situé à une lieue d'Auray, petite ville rendue célèbre dans le

Moyen-Age par la bataille où Charles-de-Blois perdit la vie, et dans les temps modernes par la mort de ces héroïques champions de la royauté, dont le sang si pur inonda la vaste plaine appelée depuis le Champ-des-Martyrs.

La fondation d'une chapelle sous le vocable de sainte Anne dans les lieux où se trouve celle qui existe aujourd'hui, remonte au IIIe ou IVe siècle, époque des premiers établissements de l'Église catholique dans les cités armoricaines (1); mais vers 699, à la mort de saint Judicaël, roi de la Petite-Bretagne, toute la contrée ayant été ravagée par la guerre, le modeste oratoire de Sainte-Anne fut détruit, et jusqu'en 1622 il n'en resta plus que quelques débris enfouis sous le sol, et de vagues souvenirs qu'entretenait un phénomène permanent.

Ces ruines informes se trouvaient au milieu d'un champ appelé le Bocenno, et de mémoire d'homme on n'avait pu faire passer la charrue sur cette emplacement. Aussi le ***Prenez bien garde à l'endroit de la Chapelle*** était-il devenu proverbial dans le pays. Or, à cette époque le Bocenno était loué en ferme à un pauvre laboureur nommé Yves Nicolazic; cet homme, d'un cœur simple et droit, était l'instrument dont il plut à Dieu de se servir pour rétablir le sanctuaire et raviver le culte de sainte Anne dans les lieux qui en avaient déjà été favorisés.

Nicolazic ne vivait pas dans ces siècles de foi naïve où les voies surnaturelles n'étonnaient point parce qu'elles étaient le partage d'un grand nombre d'âmes pures et illuminées de la lumière d'en-haut; aussi toutes les fois qu'il se hasardait à parler au recteur de son village, au curé (2) d'Auray, dom Thomines, des apparitions merveilleuses dont sainte Anne le favorisait; quand il leur révélait la promesse qu'il en avait reçue de retrouver l'antique statue, et les ordres formels qu'elle lui avait donnés de travailler à réédifier l'oratoire détruit, le pauvre Nicolazic était traité par eux d'homme crédule, de visionnaire, et il revenait toujours bien découragé de ces pénibles conférences. Mais sa sainte protectrice lui apparaissait de nouveau et par les plus douces paroles ramenait la paix dans son âme agitée.

(1) Saint Clair fut, au IIe siècle, premier évêque de Nantes et le siége épiscopal de Vannes fut occupé pour la première fois par saint Paterne, dans le IIIe siècle.

(2) Les Curés sont en Bretagne ce que nous appelons les Doyens. Les Desservants se nomment Recteurs.

Cependant le moment vint où la promesse de sainte Anne, relative à la statue, allait se réaliser. Un soir que Nicolazic se disposait à trouver dans un sommeil tranquille le repos aux fatigues du jour, sainte Anne lui apparaît tenant un flambeau à la main, lui ordonne de se lever et de se rendre à l'endroit du Bocenno que lui indiquera la lumière, l'assurant qu'il y trouvera la statue dont la découverte sera une preuve palpable de la réalité de ses révélations.

La Sainte disparaît, mais le flambeau demeure, et semblable à la colonne de feu qui servit de guide aux Israélites dans le désert, il marche devant Nicolazic et quatre témoins qu'il a recrutés sur sa route. Arrivée à l'emplacement de la chapelle, la lumière s'arrête, puis s'élevant et s'abaissant par trois fois, semble s'abimer dans la terre. Les quatre témoins privilégiés fixent d'un regard immobile l'endroit si bien désigné. Une fraîche verdure le recouvre. L'un d'eux se met à creuser : ô joie! ô bonheur! il sent un objet qui oppose de la résistance... C'est l'antique statue. Nicolazic la retire avec précaution et la dépose avec respect sur le gazon.

Dès le matin, une foule de villageois accourt à ses pieds, l'invoque et lui offre les prémices des hommages qu'elle doit désormais recevoir dans ce lieu béni.

Cette naïve dévotion reçut bientôt la plus irréfragable de toutes les sanctions, celle des miracles. Ils devinrent si authentiques et si multipliés que l'Évêque de Vannes (Mgr de Rosmadec) autorisa, après les plus murs examens, les enquêtes les plus détaillées et l'audition des témoins les plus graves, la construction d'une chapelle dédiée à sainte Anne sur les lieux mêmes où avait été retrouvée la statue. La première pierre fut posée au milieu d'un prodigieux concours de peuple. Dom Thomines et le recteur de Kéranna, frappés tous deux d'un mal subit, recoururent à l'intercession de Celle dont ils avaient si longtemps entravé le culte et dénié la puissante protection!

Jusqu'ici ce sont les petits et les faibles qui ont propagé cette dévotion; ce sont eux qui ont reçu les plus précieuses faveurs de la Sainte, dont ils ne quittent le sanctuaire que pour en publier les bienfaits; mais voici venir à leur suite les grands et les puissants de la terre. Ils veulent aussi avoir leur part des grâces célestes. C'est que s'ils possèdent des honneurs et des richesses, ils n'en sont pas pour cela exempts des misères de

l'humanité, et bien souvent la pourpre et l'or ont recouvert les plaies saignantes d'un cœur blessé par les traits envenimés de l'envie ou percé par un glaive de douleur!

Anne d'Autriche, la pieuse mère de Louis XIV, favorisa d'une manière toute particulière l'extension du culte de sa sainte patronne; et à sa voix le pape Urbain VIII ouvrit en faveur de de la confrérie et du pélerinage de Sainte Anne le trésor des indulgences : les successeurs d'Urbain, au nombre desquels se trouve l'illustre Benoit XIV, confirmèrent et augmentèrent encore les priviléges accordés aux pélerins... Après avoir prononcé le nom d'un pontife aussi savant que pieux, on peut sans crainte parler d'une dévotion qu'il a encouragée et rendue chère aux pieux fidèles, en y attachant les plus précieuses faveurs de l'Église... D'ailleurs, si nous avons redit dans toute leur naïveté populaire les merveilles qui précédèrent et accompagnèrent le recouvrement de la statue, c'est qu'alors même que nos lecteurs ne recevraient ce récit qu'à titre de pieuse légende, il n'en renfermerait pas moins de poétiques beautés et de symboliques leçons, et il conserverait également avec certains passages de nos livres saints, de délicieux rapports. Ce flambeau mystérieux, cette douce voix, ces simples laboureurs ne vous reportent-ils pas dans les champs de Béthléem au moment où les Bergers, inondés d'une lumière surnaturelle, entendaient le cantique des Esprits bienheureux! Ici sans doute s'arrêtent les rapprochements; mais le chrétien ne peut-il pas tirer de ce qui précède cette conclusion pratique : qu'il faut avoir le cœur pur pour entrevoir les clartés célestes, et les lèvres sans malice pour s'entretenir avec les Saints de Dieu?

La faulx révolutionnaire épargna le sanctuaire de Sainte-Anne et les bâtiments qui l'avoisinent. Aussi, durant ces jours néfastes, ne laissait-on pas d'y rencontrer des pélerins qui venaient non plus se réjouir comme aux fêtes d'autrefois; mais pleurer sur les malheurs de la religion et de la patrie, et puiser dans la vivacité de leur foi des forces nouvelles pour supporter de nouvelles épreuves; c'était ordinairement par les nuits les plus sombres qu'on s'y rendait par petits groupes et en silence; car tandis que le mot de Liberté était dans toutes les bouches, l'effroi glaçait tous les cœurs, et l'on eût expié le moindre acte religieux comme en d'autres temps le plus grand des crimes. Mais à la lueur pâle et vacillante de la lampe, la prière n'était

pas moins fervente qu'au milieu de l'éclat des anciennes solennités; l'esprit de foi croissait avec les fléaux, la confiance en Dieu avec les dangers; on apprenait à souffrir et à mourir en chrétien... C'étaient les premiers fidèles réunis dans les catacombes, priant ensemble et se donnant le baiser de paix, avant de voler au martyre!... La Statue, d'abord oubliée par nos vandales modernes, fut enlevée du lieu où on l'avait déposée et livrée aux flammes; mais le feu en épargna la tête et maintenant elle est placée sous verre dans le piédestal de la nouvelle statue. Le pélerinage de Sainte-Anne d'Auray n'a rien perdu de sa primitive renommée; son sanctuaire est sans cesse visité par de pieux fidèles qui viennent lui confier, l'un, s'il est riche, le secret de ses soucis, l'autre, s'il est pauvre, celui de sa misère. L'affligé lui parle de ses douleurs; le malade, de ses maux; et tous se relèvent ayant le cœur soulagé et soumis : combien d'entre eux n'ont à verser que des larmes de reconnaissance! L'estropié guéri suspend aux murs ses béquilles, devenues désormais inutiles. La mère place sur l'autel une blanche figure de cire, destinée à représenter son nouveau-né, miraculeusement arraché à la mort. Le marin qui a sauvé son vaisseau dans le naufrage attache à la voute un petit navire, ou s'il n'a sauvé que sa vie, il dépose aux pieds de la statue vénérée le bois qui fut pour lui la planche de salut. Nul n'oublie de joindre son cierge à ceux qui forment sur la balustrade dorée une perpétuelle illumination, et nul ne manque de s'approcher respectueusement de la sainte image et d'y faire toucher quelque objet de piété devenu plus sacré par ce contact et par le souvenir qui désormais y reste attaché!

Le 26 juillet, jour de la fête de sainte Anne, ce ne sont plus des chrétiens isolés qui visitent le sanctuaire béni; c'est une multitude de pélerins, accourus de tous les points de la Bretagne, pour lui rendre leurs hommages. L'église n'étant point assez grande pour les contenir, c'est en plein air que la plupart d'entre eux assistent à la célébration des Saints Mystères... c'est en plein air aussi que le ministre de Dieu vient leur distribuer le pain de la parole. En contemplant cette foule recueillie, attendrie, attentive, en entendant un vénérable prêtre ou un humble religieux parler à tout ce peuple des misères de la vie et des joies du ciel, on oublie que l'on est enfant du XIXe siècle, et l'on se croit transporté à cette époque si glorieuse pour la foi

où des populations entières étaient enchaînées aux pas d'un saint Dominique ou d'un saint François d'Assise... Mais hélas! l'illusion s'évanouit avec la foule qui s'écoule; on s'aperçoit bientôt au contact desséchant des intérêts matériels, qui tiennent une si large place dans l'existence actuelle, que l'on est bien éloigné de ce Moyen-Age si chevaleresque, si poétique et si religieux... Mais à quoi bon regretter toujours un temps qui n'est plus? efforçons-nous plutôt de rendre celui où nous vivons meilleur, en propageant les saines croyances et en pratiquant les plus pures vertus.

Un humble servant de Marie.

DU SOIN DES ÉGLISES DE CAMPAGNE.

II.

La nation juive ne possédait qu'un temple pour prier et adorer le Seigneur, celui de Jérusalem; aussi était-il d'une magnificence sans égale. Il ne renfermait cependant que les ombres et les figures de ce qui existe et s'opère dans nos églises catholiques.

La société chrétienne, disséminée parmi toutes les nations du globe, ne pouvait avoir un seul temple au centre de la catholicité, ou même de chaque nation, parce que la Victime de notre salut voulait perpétuer le sacrifice de son sang sur tous les points de la terre et que le divin Réparateur voulait mettre à la portée de tous les hommes des remèdes efficaces et des sources de grâce pour guérir et vivifier toutes les âmes. Voilà pourquoi nous n'apercevons pas, au milieu de nos vastes plaines, un seul groupe d'habitations un peu considérable, d'où ne s'élève le clocher d'une église. Aussitôt qu'un peuple est devenu chrétien, il a senti le besoin d'avoir son Dieu près de lui et s'est empressé de lui bâtir une demeure. Plus ancienne, plus vaste, plus riche d'architecture que toutes les constructions qui l'environnent, l'église a toujours été considérée non seulement comme la maison de Dieu, mais comme la maison de tous. Elle était autrefois le centre de toutes les réunions, car il n'y avait guère que des réunions religieuses, et un village qui n'aurait pas eu d'église eût été considéré comme un pays de sauvages. L'église existait bien avant la maison d'école : nos pères savaient prier avant de

savoir lire, l'enseignement découlait primitivement du haut de la chaire chrétienne. L'église existait bien avant la maison commune : les notables d'un village ne se donnaient pas encore rendez-vous dans une salle de mairie pour régler leurs intérêts matériels d'après les articles du Code civil, lorsque déjà nos aïeux se rassemblaient autour de la tribune sacrée pour s'instruire des lois divines et conformer leur conduite au code sacré de l'Évangile. Alors la maison commune c'était l'église : on y apprenait à se gouverner avec les principes de la foi, et la crainte des justices divines avait plus d'influence que n'en a celle des justices municipales pour maintenir l'ordre et sauvegarder les droits de chacun.

A cause de ces raisons et de beaucoup d'autres, nos églises de campagne, malgré leur nombre prodigieux, étaient toujours convenablement ornées. Les gens du peuple eux-mêmes, les ouvriers, se disputaient l'honneur de contribuer à leur décoration et d'y attacher un souvenir éternel de leur foi généreuse. On suppléait au défaut d'architecture par des peintures murales et des vitraux peints, et autour du lieu vénéré où résidait le Saint des Saints on n'épargnait pas les plus riches ornements. On multipliait partout les symboles religieux, on en émaillait les murs du sanctuaire, on en revêtait les dalles et le pavage, on en faisait la parure gracieuse des lambris et les tapisseries en étaient diaprées. Était-on plus riche alors qu'on ne l'est aujourd'hui? Il n'est pas probable, s'il est vrai que la fortune publique s'accroît en proportion des progrès de la civilisation et des conquêtes sur la matière. Seulement les grandes propriétés ont été divisées : il y avait alors plus de richesse dans une seule main qu'il ne s'en trouve aujourd'hui dans cent familles, et, à cette époque de foi vive, un seul faisait plus pour l'église que cent ne voudraient faire peut-être de nos jours. Ce devrait être le contraire : les petits dons multipliés produisent toujours les plus grandes ressources. Mais c'est la foi et la foi seule qui sait donner à Dieu. La froide sagesse humaine ne comprend pas ce retour de générosité à l'égard de Celui qui tire sans cesse de son sein inépuisable tout ce qui nous est nécessaire et même agréable pour la vie présente et la vie future. Aussi dès que la raison orgueilleuse eût pris la place de la foi dans notre société moderne, et que l'égoïsme fût venu détrôner la charité, nos églises, celles qui n'avaient point été dévastées par les fureurs révolutionnaires,

s'appauvrirent peu à peu et bientôt leurs trésors s'épuisèrent. L'hymne des croyants, le *Credo,* y fut toujours chantée, mais l'écho religieux s'en affaiblit insensiblement dans les cœurs.

La Raison humaine accourut qui s'écria des hauteurs de son orgueil : « Le Christ est un grand homme, mais ce n'est qu'un homme ; » et ceux qui ne trouvaient pas d'édifice assez beau, assez splendide pour abriter de vils débris en poudre, qui naguère avaient été de grands hommes à leurs yeux, jugèrent que Jésus-Christ, l'Homme-Dieu avait trop et de trop riches palais sur la terre.

L'impiété aveugle vint ensuite, car elle suit de près l'incrédulité qui tue le flambeau. Elle suggéra au peuple de nos campagnes toutes ses pensées subversives de la foi catholique, elle souffla sur lui tous ses blasphêmes, elle fit infiltrer dans ces âmes simples le venin de ses doctrines et de ses innovations anti-catholiques, avec une persévérance inouïe, et sa guerre au Fils de Dieu fût couronnée d'un triste succès. L'abandon des églises, la profanation du dimanche, le mépris des sacrements, furent les fruits mortels de ces semences d'impiété.

L'égoïsme ne tarda pas à suivre à son tour l'impiété, car dès qu'on brise avec Dieu, on se cramponne à la matière ; dès qu'on rejette l'objet des espérances futures, on s'attache avec frénésie aux choses présentes.

L'égoïsme dans l'église de Jésus-Christ, dans le sanctuaire même de l'amour, l'égoïsme en face de l'image du divin Crucifié, à l'ombre de l'autel où il continue de s'immoler chaque jour! l'égoïsme à côté de la Piscine sacrée et des sources abondantes de toutes les bénédictions temporelles et spirituelles! n'est-ce pas là un spectacle navrant dont Notre-Seigneur est trop souvent le témoin silencieux du fond de son tabernacle? Je ne parle pas ici de cet égoïsme calculé qu'engendre la passion de l'or, mais de cet égoïsme qu'on se dissimule à soi-même, qui se cache sous une foule de beaux prétextes et dont on se fait une habitude sans le savoir.

Étonnant contraste! à côté de ce penchant à se restreindre dans les dons que l'on fait, on voit partout s'étaler un luxe effréné, le luxe dans les habitations, le luxe dans les vêtements, le luxe dans les choses les plus accessoires de l'existence, le luxe partout enfin, excepté dans le temple de la Divinité. La maison de Dieu a été mise au rang des demeures des pauvres. Celui qui

n'avait pas une pierre où reposer sa tête sur la terre de Judée, a maintenant un amas de pierres pour refuge, mais c'est tout. La Foi ne voit plus en Lui le Verbe incarné ressuscité glorieux, le Roi du Ciel, le Chef invisible de l'Église, le Pain surnaturel des humains, le Juge futur; le cœur rétréci par l'égoïsme affecte de ne le considérer encore que comme le pauvre Nazaréen des temps évangéliques. Le sensualisme y trouve son compte; car tandis qu'il décore ses salons et ses boudoirs, qu'il embellit ses jardins et parfume l'air où il respire, qu'il demande à la science ses secrets et aux arts leur génie pour se créer sur terre un séjour de splendeurs et de jouissances, il s'excuse de donner si peu à l'église, sous prétexte que la simplicité sied bien à la maison de Dieu.

Puis, sans esprit d'irréligion, on s'accoutume à voir ces murailles nues que souvent l'humidité souille de ses taches verdâtres, on s'accoutume à voir ou plutôt à ne plus regarder ces tableaux dont le sujet a disparu sous une couche séculaire d'un résidu hétérogène, ces ornements sacerdotaux dont l'étoffe usée et passée de couleur rappelle les robes des nos grand'mères, ces croix et ces chandeliers de cuivre, noircis par l'oxide ou désargentés par la sueur des mains, ces surplis des chantres et des enfants de chœur dont l'on ne pourrait compter les années de service par les réparations; enfin l'on s'accoutume à voir une foule de choses qui ne devraient pas exister dans une église, si l'on réfléchissait bien sur tout ce que renferme une église catholique, et qui, au lieu d'ajouter de l'éclat et de la solennité à nos cérémonies, leur donne un air drôlatique aux yeux des gens qui ne s'attachent qu'à l'extérieur.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES
ET NOUVELLES DIOCÉSAINES.

Dans les derniers jours du mois de juin, une députation des Batignolles, près Paris, est venue en pélerinage à Notre-Dame de Chartres. La pieuse caravane avait à sa tête le vénérable Curé de la paroisse, accompagné de deux autres ecclésiastiques, et se composait d'une quarantaine de personnes.

— Le mardi 5 juillet, Monseigneur l'Évêque de Chartres a reçu dans le chœur de la cathédrale l'abjuration solennelle de deux enfants, le frère et la sœur, nés dans la religion protestante et qui aspiraient depuis longtemps à entrer dans le sein de l'église. Le sacrement de bap-

tême leur a été ensuite conféré avec les cérémonies usitées en pareille circonstance. Le surlendemain, la jeune fille avait le bonheur de faire sa première communion.

— La messe qui doit être dite dans le cours du mois d'août pour l'association de Saint François de Sales, sera célébrée à la chapelle de la crypte, le samedi 6, à 8 heures.

— Le mercredi 6 juillet, la première communion des enfants de la paroisse de Notre-Dame s'est faite avec la solennité accoutumée. Le lendemain a eu lieu la visite d'usage à la chapelle de la Brèche. Au retour dans l'église cathédrale, la procession a stationné devant l'image de Notre-Dame du Pilier : les enfants voulaient déposer aux pieds de leur commune mère un gage de leur reconnaissance pour toutes les grâces obtenues par son intercession. C'est aux jeunes élèves de l'Institution Notre Dame que revient l'honneur d'avoir offert cette année le présent traditionnel. Deux nouvelles statues ajoutées à celles qui viennent se grouper depuis quelque temps auprès de l'image vénérée rappelleront à ces enfants, toutes les fois qu'ils viendront prier à ce pieux sanctuaire, les joies et les promesses de leur première communion. Le vénérable curé de Notre-Dame les a félicités de leur pensée généreuse et les a remerciés avec une effusion toute paternelle.

— Le dimanche 17, une démonstration bien solennelle et fort touchante avait lieu dans la petite église de Mignières pour l'inauguration d'un nouveau sanctuaire et la bénédiction d'une nouvelle statue de la très-sainte Vierge. M. l'abbé Paquert, vicaire général, présidait la cérémonie, et le R. P. Choizin était venu prêter le concours de son éloquente parole.

Bon nombre de pélerins, accourus de Chartres, d'Illiers et des paroisses environnantes, assistèrent à cette fête qui laissera de bien doux souvenirs chez ceux qui en ont été les heureux témoins.

— Le même jour, Notre-Dame du Pilier recevait encore de nouvelles offrandes qui lui étaient présentées par les mains des associés de la Confrérie. Une des anciennes lampes, qui ne paraissait plus digne de figurer dans le sanctuaire, a été remplacée par une autre de meilleur goût, et plusieurs cœurs sont venus prendre place au milieu de ceux qui ornent en si grand nombre la chapelle de Marie.

L'inventaire de 1839 que nous avons entre les mains ne mentionne que neuf cœurs appendus autour de la sainte image : aujourd'hui nous en comptons quatre-vingts !

— Le dimanche 24 juillet, la conférence de Saint Vincent de Paul de Chartres célébrait la fête de son glorieux patron. Monseigneur, dont la bonté et le zèle encouragent toutes les œuvres, a bien voulu, le matin, célébrer la messe dans le chœur de la cathédrale à l'intention des asso-

ciés, et le soir, leur donner le salut du saint sacrement dans sa chapelle.

Le salut avait été précédé de l'assemblée générale de l'œuvre qui se tient chaque année à pareil jour. Monseigneur avait daigné aussi la présider. Nous avons entendu dans cette circonstance un rapport fait par M. Bournisien, président de la conférence, dont la lecture nous a vivement intéressé. Nous regrettons de ne pouvoir en donner ici au moins quelques extraits. Notre vénérable Évêque a pris ensuite la parole et donné à ces Messieurs les éloges et les encouragements les mieux mérités.

— Une assemblée de l'*Association des Mères chrétiennes* a eu lieu le 26 juillet, fête de sainte-Anne, dans la chapelle des religieuses de la Visitation. Monseigneur a célébré la sainte messe et fait une instruction analogue à la circonstance.

Une retraite a été donnée dans la même chapelle aux associés du Sacré-Cœur, par M. l'abbé Dombey, chapelain des religieuses de la Providence de Corbelin, du diocèse de Grenoble.

Les exercices commencés le dimanche 24 se sont terminés le soir du mercredi suivant. Bien que le monastère de la Visitation soit en dehors de la ville, bon nombre de personnes pieuses ont profité avec empressement de ce secours spirituel qui leur était généreusement offert.

— Le diocèse de Chartres vient de faire une perte bien regrettable dans la personne de M. l'abbé Péyé, chanoine honoraire de la cathédrale et curé de Maintenon. Ce saint prêtre a été enlevé aux respects et à l'affection de ses confrères et de ses paroissiens dans un âge où l'on peut rendre, plus que jamais peut-être, d'importants services à l'Église. Rien n'est éloquent, en effet, comme les exemples d'un pasteur vénérable dont la vie s'est épuisée tout entière dans les travaux d'un ministère laborieux; rien ne fait impression comme sa parole, rien n'est respecté comme les avis qui tombent de ses lèvres. La modestie admirable qui a constamment enveloppé l'existence de cet ecclésiastique distingué ne nous permet pas d'entreprendre sa biographie. Disons seulement que tous ceux qui l'ont connu l'ont aimé et respecté, qu'on ne pouvait converser avec lui sans devenir meilleur, que sa charité était inépuisable, sa piété aussi éclairée que tendre; enfin, que plein de mansuétude à l'égard de tout le monde, il fut aussi constamment doux envers les maladies et les souffrances qui l'ont mis à de si longues épreuves. La ville de Maintenon et tout le diocèse conserveront précieusement le souvenir de ses vertus.

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de Gouverneur.

Troisième année.

9e NUMÉRO. SEPTEMBRE 1859.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

DÉVOTION DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA PAROISSE DE SAINT-SULPICE ENVERS NOTRE-DAME DE CHARTRES.
PÉLERINAGE DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE.
DU SOIN DES ÉGLISES DE CAMPAGNE.
CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES ET NOUVELLES DIOCÉSAINES.
LE PASTEUR.

DÉVOTION

DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA PAROISSE DE SAINT-SULPICE ENVERS NOTRE-DAME DE CHARTRES.

(Suite.)

La ville de Chartres devint à son tour le théâtre du zèle et des travaux de M. Olier. Il s'y était rendu avec plusieurs ouvriers évangéliques animés de la même ardeur que lui, et pendant le cours de la mission qu'ils y donnèrent, ce digne serviteur de Marie prêcha quatre ou cinq fois sur les grandeurs et la sainteté de sa puissante Protectrice. Un succès éclatant couronna les efforts des nouveaux apôtres : de nombreuses conversions s'opérèrent et la ville de Chartres fut entièrement renouvelée.

Mais un autre objet bien plus considérable avait attiré ces hommes de Dieu près du sanctuaire privilégié de Notre-Dame. Résolus de se vouer à la sanctification du clergé par l'établissement des séminaires, ils avaient voulu commencer à Chartres leur sainte et généreuse entreprise. La paroisse de Sainte-Foy, voisine de la Cathédrale, fut le lieu qu'ils choisirent pour en faire le berceau d'une Œuvre si précieuse. Il est vrai que cette pieuse tentative ne réussit pas; mais elle prouve du moins une fois de plus quelle était leur dévotion envers Notre-Dame de Chartres, puisqu'ils s'étaient fixés dans son diocèse et dans sa ville pour

y tenter tout d'abord ce qui devait contribuer plus tard de la manière la plus efficace à la réforme de l'Église de France.

Du reste les travaux de nos missionnaires pour le bien du Clergé ne furent pas tout-à-fait stériles dans la ville de Chartres, comme il parut par les fruits qu'en retira l'un de leurs disciples, Gilles Marie, dans la suite curé de Saint-Saturnin, et dont la vie édifiante a été donnée au public. M. Olier avait remarqué dans les exercices de la mission, l'amour de cet enfant pour la prière et son assiduité pour écouter la parole sainte : il jugea qu'il serait un jour utile à l'Église et il lui donna des soins particuliers.

Les autres enfants de la ville profitèrent aussi de la présence du serviteur de Dieu. Il leur faisait souvent le catéchisme et l'on voit même, d'après une lettre, que pour les exciter à mieux suivre les instructions et pour leur rendre la Religion aimable, il leur distribuait de petits présents. « Je vous prie de m'excuser, écrivait-il à une religieuse, si j'ai tant différé à vous remercier d'une boîte que je croyais seulement pleine d'*Agnus Dei* et que depuis j'ai vue remplie de fort beaux ouvrages. Je ne l'ai ouverte que ces jours passés, que j'ai été employé à faire le catéchisme dans la ville de Chartres. Ce sont vos charités ordinaires, je vous en suis très obligé et vous puis assurer que vous aurez part à la ferveur que pourront donner ces présents aux enfants que la bonté divine nous adresse. »

Après huit mois passés à Chartres, M. Olier et ses compagnons renoncèrent, il est vrai, au projet d'y commencer leur séminaire; mais ils ne cessèrent pas pour cela de regarder Notre-Dame comme leur Protectrice toute spéciale. Aussi plus tard, quand le séminaire de Saint-Sulpice fut à peu près terminé et avant qu'on y logeât, M. Olier eut-il la dévotion d'aller à Chartres pour en offrir les clés à la Patronne de cette ville, comme à la Reine de l'établissement. Il célébra la sainte Messe dans cette Cathédrale, ayant sur lui les clefs du séminaire, et conjura la très-sainte Vierge de prendre possession d'une maison qui était son ouvrage et de la bénir à jamais. Ce fut dans cette circonstance qu'il lui offrit, comme à l'épouse du Père éternel, une robe précieuse brodée en or et en soie que l'on conserve encore dans le trésor de cette église; et pour perpétuer dans la maison la dévotion à Notre-Dame de Chartres, il voulut y attacher tout le séminaire par un lien particulier et obtint à cet effet des lettres d'association du Chapitre de la Cathédrale.

Plus tard le pieux fondateur de la société de Saint-Sulpice montra encore d'une façon bien éclatante son dévouement pour Notre-Dame et pour son église. Le duc d'Orléans, exilé à Blois, avait conçu le dessein de procurer aux diocèses d'Orléans et de Chartres un établissement commun qui pût y avancer la réforme du clergé, et il pria M. Olier de se rendre à Blois afin d'y jeter les fondements de cette œuvre. Le saint homme était d'autant plus disposé à seconder ce projet qu'il espérait par là commencer un séminaire pour le diocèse de Chartres. Sa dévotion envers la très-sainte Vierge et son zèle pour le clergé le portaient assez à faire tous les sacrifices pour procurer l'éducation ecclésiastique à la jeunesse de ce pays. « Je puis aider à ce dessein, écrivait-il; car j'ai encore quelque reste du débris de deux bénéfices que je consacrerai très-volontiers pour ce saint œuvre. Je ne crois pas pouvoir mieux employer ce bien qu'à cette charité qui va à soulager les âmes, à sanctifier les peuples et à honorer en particulier cette sainte église de Notre-Dame, à laquelle je dois tout et à laquelle je serais ravi de sacrifier ma vie bien loin de ne lui pas donner tout ce que je puis avoir au monde. »

Ce nouveau projet échoua comme le précédent; mais il servit encore à mettre en relief la dévotion de M. Olier envers Notre-Dame de Chartres.

(La suite dans un prochain numéro.)

PÉLERINAGE DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE.

Enfants de Marie, entonnez de pieux cantiques en l'honneur de votre Mère! Levez les yeux! Fixez-les sur la Sainte Montagne où elle apparaît à deux jeunes pâtres qu'elle a choisis pour aller porter à *son Peuple* de salutaires avertissements.

Enfants de la France, tressaillez de joie, car la Reine du Ciel vous appelle *son Peuple*..... Mais tremblez aussi en apprenant qu'elle peut à peine retenir le bras de son Fils, qu'irritent les blasphèmes lancés contre son nom divin, et la violation des jours consacrés au Seigneur.

Naguère encore quelques moutons, quelques animaux domestiques, quelques bergers gravissaient seuls le sentier escarpé conduisant au sommet de ce mont agreste, ignoré des naturalistes et des voyageurs.

Mais depuis la miraculeuse apparition de la très-sainte Vierge (1), « la solitude a été dans l'allégresse, elle a fleuri » comme le lys ; elle a témoigné sa joie par ses hymnes et ses » transports, la Gloire du Liban et la beauté du Carmel lui ont » été données.» (2) Le désert s'est peuplé et des milliers de pélerins ont sillonné les flancs de la montagne de la Salette pour venir s'agenouiller sur la terre sanctifiée par la présence de Marie, et boire de l'eau qui jaillit sans interruption (3) de la fontaine des miracles!.. Bientôt une chapelle s'éleva pour abriter sous son toit sacré la foule qui se pressait dans ce lieu devenu si pieusement célèbre; mais comme il ne suffisait plus à son objet, on a jeté les fondements d'un magnifique sanctuaire à l'érection duquel le monde catholique s'empresse chaque jour de contribuer par les offrandes les plus multipliées et les plus généreuses !

Le souverain Pontife Pie IX, afin d'encourager, de dilater de plus en plus la confiance et la piété des fidèles envers Notre-Dame de La Salette, a daigné accorder de nombreuses indulgences à l'archiconfrérie de cette tendre *réconciliatrice des pécheurs* et il a permis de célébrer solennellement, dans tout le diocèse de Grenoble, la fête de l'apparition !...

Aucune *sanction* n'a manqué à ce pélerinage : ni *celle* de l'autorité épiscopale, qui après de longs et mûrs examens, a prononcé un jugement doctrinal confirmant la réalité de l'apparition de la très-sainte Vierge aux deux enfants Mélanie et Maximin; ni *celle* des miracles. Ils sont même si continuels et si nombreux (4) que l'on pourrait se contenter de répondre aux personnes qui demandent si le fait de la Salette est vrai : — Venez et voyez, les boiteux marchent, les sourds entendent, les aveugles recouvrent la vue; les paralytiques, l'usage de leurs membres, les pécheurs redressent leurs voies et embrassent le joug du Seigneur.

Enfin *celle* des contradictions ne lui a pas fait défaut. Toutes les œuvres de Dieu sont marquées du sceau de la croix. Aussi, bien loin de s'étonner de voir les tempêtes soulevées contre un fait dont tous les résultats tournent à la gloire de Dieu, les fidèles servants de Marie doivent trouver dans ce déchaînement

(1) L'apparition eut lieu vers midi, le samedi 19 septembre 1846.

(2) Isaïe, ch. 38 v. 1-2.

(3) On sait qu'avant l'apparition elle était intermittente.

(4) Plusieurs guérisons ont été reconnues miraculeuses après des enquêtes faites juridiquement et approuvées par des évêques.

de quelques esprits contre la miraculeuse apparition, une garantie de plus s'il lui en fallait encore une, après celle que présente son but saint et ses heureux effets !

Il y a plus de dix-huit siècles que quelques bateliers, sortis des bourgades de la Galilée, entrèrent au temple de Jérusalem et là, sans emprunter à l'éloquence humaine aucun de ses prestiges, ils se mettent à prêcher Jésus crucifié et Jésus ressuscité... Les Juifs à leur voix se convertissent en foule... Le Sanhédrin s'en émeut, et fait paraître deux fois à sa barre ces prédicateurs audacieux... Mais les châtiments qu'il leur inflige ne font qu'enflammer leur courage et redoubler leur zèle... Alors un pharisien nommé Gamaliel donne aux Docteurs assemblés ce sage conseil : « Cessez de poursuivre ces gens-là... Laissez-les aller, » car si cette œuvre vient des hommes, elle se détruira d'elle-» même, et si elle vient de Dieu, vous ne pourrez la détruire et » vous serez en danger de combattre contre le Seigneur! » Eh bien ! ces graves paroles ont trouvé dans la cause qui nous occupe une application directe... Lorsqu'il s'agit de choses surnaturelles il est toujours plus prudent *d'attendre* avant de se prononcer contre elles... Le temps est la pierre d'achoppement de l'erreur. On aura beau murmurer ou prononcer ouvertement contre l'*apparition* les accusations odieuses de jonglerie et de mensonge... On ne pourra nier la naissance, les progrès, la durée, la propagation rapide d'une dévotion qui a pris des proportions si grandes que l'on comptait en 1857 plus de 250 sanctuaires, oratoires, autels, placés sous le vocable de Notre-Dame de la Salette. La Belgique à elle seule avait déjà à cette même époque 40 à 50 églises ou chapelles publiques dans lesquelles cette dévotion était établie. D'ailleurs, pour distinguer les œuvres de l'esprit de ténèbres de celles que Dieu inspire, il existe des caractères donnés par le Sauveur lui-même : nous allons examiner quels sont ceux que présente le fond de l'apparition. « Tout » royaume divisé contre lui-même sera détruit. Si Satan chasse » Satan; il est divisé contre lui-même, comment donc son » royaume subsistera-t-il? » Or, les blasphèmes, les impiétés, les infractions à la loi divine ne sont-elles pas du domaine de Satan, on ne peut donc supposer qu'il ait employé toutes ses ressources, qu'il ait mis en jeu toutes ses ruses infernales pour les faire disparaître de la terre et porter les hommes à la pénitence et au repentir? et d'un autre côté on ne saurait admettre sans crime que Dieu ait autorisé l'imposture par des miracles, et

nul ne peut nier de bonne foi qu'il n'y en ait eu d'opérés par la médiation de Notre-Dame de la Salette.

« Vous reconnaîtrez, a dit encore le divin Maître, le bon et » le mauvais arbre à leurs fruits ; tout bon arbre ne peut porter » de mauvais fruits et tout mauvais arbre ne peut en porter de » bons. » — Or, à peine les enfants de la Salette ont-ils parlé que les habitants de leur village, jusqu'alors éloignés de Dieu reviennent tous au Seigneur, et des populations entières se convertissent à la voix des hommes apostoliques qui propagent le culte de Marie réconciliatrice des pécheurs... Le retour des âmes vers Dieu n'a jamais été le cachet apposé par l'ange déchu à ses œuvres... En vérité s'il pouvait opérer de si saintes merveilles, il faudrait croire à sa subite *conversion* et le regarder désormais comme le plus puissant auxiliaire des missionnaires catholiques.

« Le royaume de Dieu, selon la déclaration de Notre-Seigneur, » est semblable à un grain de sénevé qui est d'abord la plus » petite des semences et qui devient ensuite un grand arbre sur » lequel les oiseaux du ciel viennent se reposer. »

Ce troisième caractère imprimé à tout ce qui vient du Ciel se retrouve d'une manière frappante dans le fait de la Salette.

Deux pauvres enfants grossiers, ignorants, ne connaissant d'autre langue que le patois de leur petite localité, n'ayant d'autre occupation, d'autre talent que de garder quelques troupeaux... c'est le grain de sénevé.

Mais, à la voix de ces pâtres des Alpes, des hommes, des femmes, des enfants, des grands du monde, des pasteurs des âmes, des missionnaires, des évêques gravissent la sainte montagne et vont ensuite répandre aux quatre vents du ciel la bonne nouvelle de la réconciliation des pécheurs avec leur Dieu, s'ils veulent revenir à lui, comme aussi l'effrayante menace des plus redoutables fléaux s'ils restent dans leurs voies corrompues... c'est le grain de sénevé changé en cet arbre de vie qui porte des fruits de salut et d'immortalité.

Entre tous les miracles de grâce opérés par la médiation de Notre-Dame de la Salette, nous rapporterons la conversion d'un village entier, dont le récit est authentique : « Il y a quelques » mois (1), un prêtre zélé, ardent propagateur de cette dévotion,

(1) M. l'abbé Doyen rapporte ce fait dans son excellent ouvrage de *la Salette vengée,* publié en 1857; il faut donc le faire remonter à cette époque.

» forma le projet de travailler à la régénération d'une pauvre » paroisse à peu près abandonnée, où les sacrements étaient » négligés et la foi presque éteinte. L'homme de Dieu commence » par inviter les habitants à se réunir pour commencer une » neuvaine en l'honneur de Notre-Dame de la Salette. Peu à peu » l'église se remplit. On récite des prières, on chante des can- » tiques; le prêtre raconte en chaire le fait de l'apparition, » commente les avertissements donnés par la Mère de Dieu, » rappelle ses plaintes, ses menaces, ses promesses; montre » l'accomplissement de ses prédictions; raconte les prodiges » qu'elle opère et sur les corps et sur les âmes; invite, presse, » encourage à l'invoquer; mais en même temps il fait connaître » que si l'on veut être exaucé, il faut renoncer au péché, s'en » repentir, le confesser et revenir sincèrement à la pratique de » la religion. Bientôt les cœurs sont touchés, attendris, éclairés. » On se presse autour du tribunal de la réconciliation; personne » ne reste en arrière; les pécheurs de vingt, de trente, de » quarante ans accourent aussi pour se décharger du poids qui » les accable. Réconciliés avec Dieu, ils entourent la table sainte » et par leur sincère conversion ils réjouissent le Ciel et donnent » à la terre l'édifiant spectacle de leur recueillement et de leur » piété. »

Si le changement des âmes contribue à la gloire de Dieu, la guérison des corps peut aussi atteindre le même résultat, puisque lorsqu'elle arrive par miracle, c'est-à-dire par une dérogation aux lois ordinaires de la nature provenant de l'intervention divine, elle est une manifestation si évidente de la toute-puissance et de la bonté infinie du Seigneur qu'elle remue les cœurs et les porte envers Dieu à la reconnaissance et à l'amour!

La guérison miraculeuse que nous allons raconter remonte aux premières années de l'apparition, nous l'avons choisie entre mille parce qu'elle nous a paru des plus touchantes.

Une famille toute chrétienne demeurant au Puy-en-Vétay fut douloureusement frappée dans l'un de ses membres les plus intéressants, le cadet des enfants!... Ce pauvre petit n'avait que 7 ou 8 ans quand il se vit subitement atteint d'un mal étrange qui lui ôta l'usage de ses deux jambes. Toutes les ressources de l'art furent employées en vain, et l'enfant, qui avait entendu parler du pélerinage de la Salette, demandait à sa mère de faire vœu, s'il guérissait, de le conduire sur la Sainte Montagne; mais la bonne dame regardant cette pensée comme une idée fixe chez

son cher malade, et non comme l'effet d'une inspiration, essaya de lui faire comprendre qu'un aussi grand déplacement offrirait bien des difficultés et que mieux valait s'adresser à Vincent Ferrier, l'apôtre du Vivarais. Une neuvaine fut donc faite par toute la famille à ce grand saint, mais le malade ne guérit pas... Soumis et résigné, il se contentait parfois de dire à sa mère en l'embrassant : « Maman, fais donc pour moi un vœu à Notre-» Dame de la Salette, » et la mère couvrait alors son cher enfant de baisers, mais ne cédait pourtant pas à ses désirs... Pauvre femme, elle n'avait encore posé ses lèvres que sur le bord du calice des douleurs; il lui était réservé de le boire jusqu'à la lie avant d'être désaltérée par « cette source d'eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. »

Son fils aîné, dont la santé n'avait jusque-là donné aucune inquiétude, fut tout d'un coup frappé du même mal que son frère. Rien n'était plus attendrissant que de voir ces deux enfants répondre la messe qui se célébrait chaque jour dans un sanctuaire domestique, et quand les personnes admises à y assister paraissaient émues de la triste position de ces deux petits anges, leur mère, puisant dans sa foi un héroïque courage, leur disait avec une simplicité sublime : « Si le bon Dieu veut que mes » enfants ne le servent qu'à genoux, ne dois-je pas me soumettre » à sa volonté sainte et le bénir encore de leur accorder cet » honneur?... »

Cependant le plus jeune faisait toujours entendre de temps à autre sa supplique accoutumée. La mère, frappée à la fin de cette douce et pieuse persévérance, dit un jour à son fils : « Crois-tu » fermement sans hésiter dans ton cœur que tu guériras si je » fais le vœu de te conduire à la Salette? — Oui, maman, je le » crois. » Alors cette femme généreuse, se jetant à genoux, fait à Dieu et à Marie la promesse de le conduire sur la sainte montagne s'il recouvre la santé... A peine a-t-elle prononcé les dernières paroles de cet engagement sacré que son enfant pousse un cri, se lève, saute, court, marche et se jette dans les bras de sa mère en s'écriant : « Vive Notre-Dame de la Salette! Je suis » guéri! je suis guéri!... »

A quelques jours de là une pieuse colonie se dirigeait vers Corps, bourg situé à 15 kilomètres du sommet de la montagne. Toutes les personnes qui la composaient la gravirent à pied, à l'exception d'une seule que l'on portait sur un brancard : c'était le frère du jeune miraculé. Il avait voulu, lui aussi, joindre ses

actions de grâces à celles de sa famille ; mais ne se sentant nullement inspiré de demander sa propre guérison, il semblait n'être là que pour prouver d'une manière sensible, le miracle opéré sur son frère.

Hélas ! en le voyant on ne pouvait douter qu'il n'eût fallu une protection toute céleste pour guérir instantanément une pareille infirmité !

Il nous resterait à redire les fléaux annoncés par la très-sainte Vierge si *son peuple* ne revenait pas au Seigneur, mais nous rappelant l'endurcissement des Egyptiens qui n'allèrent trouver le Pharaon pour le conjurer de laisser partir les Israélites que lorsqu'ils virent périr tous leurs premiers-nés, nous ne parlerons que de la mortalité des petits enfants.

Ici, la plume s'échappe presque de nos mains... nous sentons que nous allons rappeler de récents et douloureux souvenirs... que nous allons rouvrir des plaies encore saignantes et faire vibrer la corde la plus sensible du cœur humain : celle de l'amour maternel... Mais en voyant toutes ces tombes fraîchement recouvertes, en entendant le glas funèbre, ce triste messager de la mort, retentir si souvent à nos oreilles, pour annoncer le départ d'un de ces petits anges pour le Ciel ; en écoutant les gémissements et les sanglots de ces *Rachels* éplorées, « qui ne veulent point se consoler parce que leurs enfants ne sont plus, » il nous est impossible de ne pas faire un rapprochement sinistre entre les paroles de Marie et la plaie cruelle qui est venue nous frapper, et dès lors, nous devons, sans hésiter davantage, élever la voix et ne craindre qu'une chose : de retenir par une fausse pitié *la vérité captive!* Oui, reconnaissons-le en frappant nos poitrines : *le doigt de Dieu est ici!* Mais gardons-nous bien de nous en tenir à une stérile déclaration ; convertissons-nous au Seigneur, recourons à Marie, et disons lui du fond d'un cœur humilié et contrit :

O Marie ! O Vierge des douleurs ! jetez un regard de tendre compassion sur tant de mères désolées qui vous demandent avec larmes de protéger les êtres chéris que Dieu dans sa bonté pour elles a confiés à leur amour... Retenez le bras de l'Ange exterminateur prêt à les frapper ; faites tomber de ses mains le glaive qui plane sur leurs têtes innocentes... Marquez leurs jeunes fronts du sang de l'Agneau sans tache, et, s'il faut encore des victimes pour satisfaire la Justice divine, nous voici, nous sommes prêtes ; mais, ô Mère des mères, obtenez de votre divin

Fils, qu'il épargne, qu'il sauve, qu'il bénisse tous nos petits enfants!...

Un humble servant de Marie.

DU SOIN DES ÉGLISES DE CAMPAGNE.

(Suite.)

C'est ainsi qu'avec l'esprit de foi, avons-nous dit, le zèle pour l'embellissement des églises a disparu du cœur des populations, et que les chrétiens d'aujourd'hui pourraient dire, comme autrefois les Juifs au retour de la captivité de Babylone, à l'aspect du nouveau temple de Sion : « Que nos églises sont différentes de ce qu'elles étaient du temps de nos pères! »

Représentez-vous donc Jésus-Christ, qui habite d'une manière invisible mais réelle dans nos modestes sanctuaires, comme l'hôte divin, comme le maître de ces saintes demeures, comme celui qui y donne audience aux petits et aux grands, qui y parle aux âmes dans les entretiens les plus intimes, qui y opère chaque jour mille prodiges connus ou secrets de sa puissance et de son amour. Eh bien, ce doux Sauveur, si glorieux dans le ciel, à qui Dieu a soumis toutes choses, en est réduit à demander l'aumône ici-bas, s'il est permis de se servir de cette expression, pour donner un peu de convenance et d'éclat aux humbles asiles de sa royauté terrestre. Il paraît consentir à prolonger l'état d'anéantissement auquel il s'était voué, par obéissance, à Bethléem et à Nazareth, et rien ne vient révéler, dans son palais désert, l'éternel rayonnement de sa majestueuse humanité qui brille au plus haut des cieux.

La lampe qui brûle sous la voûte de son palais semble plutôt éclairer un sépulcre que la salle du festin eucharistique, et, malgré la croyance que rappelle cette lumière consacrée par l'Eglise, la triste nudité de l'enceinte voile trop aux regards du fidèle la présence d'un Dieu. Quelquefois, hélas! en face de l'autel du sacrifice il faut fermer les yeux du corps et ouvrir ceux de la foi pour se bien pénétrer de cette heureuse pensée que la Victime sainte réside dans son tabernacle, toujours prête à s'immoler et à nourrir les âmes de sa propre substance.

A l'aspect de ce dénuement, faut-il s'étonner que Notre-Seigneur se fasse, pour ainsi dire, mendiant dans la personne de ceux qui sont chargés de l'entretien de ses églises? Oui, depuis qu'elles ont été dépossédées de leurs biens, il s'est vu

forcé de prélever l'impôt de la reconnaissance et de la générosité sur tous ses adorateurs qui viennent solliciter ses grâces, et même de leur tendre la main pendant les heures du sacrifice et de la prière, pour obtenir d'eux, en retour de ses dons spirituels, une offrande de la plus mince valeur.

Oserait-on refuser à celui qui quête à l'église, si l'on se figurait que c'est Jésus-Christ lui-même qui demande par la main de son serviteur? « Donnez-moi, semble-t-il nous dire, pour l'honneur de mon culte et la décoration de mes autels, vous qui n'épargnez rien pour orner vos habitations; donnez-moi pour récompenser ceux qui me servent, vous qui payez si chèrement les services des autres hommes; donnez-moi pour l'entretien des linges sacrés où mon corps repose et des vêtements nécessaires à mes ministres, vous qui êtes vêtus de soie et d'étoffes précieuses... Donnez-moi enfin pour que je puisse vous adresser un jour ces consolantes paroles : J'étais sans asile et vous m'avez donné l'hospitalité, j'étais nu et vous m'avez vêtu... Venez, les bénis de mon Père, prendre possession du royaume que je vous ai préparé. » Il est certain que si Dieu récompense dans le ciel la plus légère aumône faite par amour pour lui, il se montrera prodigue surtout à l'égard de ceux qui auront donné pour ses pauvres sanctuaires. Ceux qui auront reçu et vêtu Jésus-Christ sur la terre seront reçus à leur tour dans les tabernacles éternels et vêtus d'un manteau de gloire incorruptible.

Si l'on réfléchissait bien à ces vérités, on ferait honneur sans doute à toutes les quêtes et l'on attacherait plus d'importance à l'offrande modique d'une obole. Mais souvent, il faut bien le dire, on se contente de répondre à l'invitation du quêteur par une inclination de tête significative ; c'est là une forme de bon ton qui sert de facile excuse au refus ; et encore, si elle était partout en usage !..... Mais ce n'est point ici le lieu de dépeindre la contenance raide et immobile des gens de la campagne qui regardent passer devant leurs yeux, et sans s'arrêter, le plateau d'étain ou la bourse du trésorier de l'église. Quelquefois l'amour propre et l'intérêt se combattent dans le cœur de certaines gens, très-bienfaisants d'ailleurs, mais trop partisans des petites économies, et l'on dépose secrètement dans le fond de la bourse une de ces minces pièces de monnaie dont nous a gratifiés le système décimal. Ce sont là des habitudes prises dans le gouvernement du ménage, que l'on transporte sans y penser dans la maison de Dieu, où l'on pourrait être plus large sans détriment

pour sa petite fortune. Si l'on donnait en présence même de Jésus-Christ, comme faisaient un jour les Juifs dans la synagogue, il est probable qu'on se piquerait de désintéressement et qu'on fractionnerait moins les pièces de monnaie. Il est vrai que le *denier de la veuve* a provoqué un éloge de la part du Sauveur, mais quoique très-commun, on peut le dire sans jugement téméraire, c'est là un *denier* très-rare. Cependant le bon Dieu reçoit tout, car tout est méritoire à ses yeux, l'offre la plus minime beaucoup plus quelquefois que les riches présents. Et il me semble que ce ne serait point du tout mal calculer, même pour ses propres intérêts, que de faire régulièrement son offrande chaque dimanche et de sacrifier ainsi pour la maison de Dieu une si faible part des biens qui viennent de sa munificence.

Quelques beaux esprits dans le monde, où certainement l'esprit n'est pas rare, qui trouvent partout à critiquer, surtout à l'égard des pratiques religieuses, n'oublient pas la quête des églises pour dire là-dessus leur petit mot railleur. Il faut que tout ce qui existe et se fait dans la société catholique passe par l'étamine de ces examinateurs, qui n'ont point du tout reçu leur diplôme pour se mêler des affaires de l'Église. Ils déclament contre l'usage des quêtes et contre les sollicitations importunes des prêtres, comme s'ils avaient lieu de s'en plaindre, eux qui font deux ou trois apparitions par an dans les temples catholiques. Existe-t-il néanmoins un moyen plus simple et plus licite de subvenir aux frais du culte et à l'entretien du sanctuaire? Non, ce n'est point quelques misérables sous donnés à l'église qu'on pourrait regretter, et il n'est guère possible, aujourd'hui surtout, d'être jaloux et envieux des richesses qui s'y trouvent; c'est évidemment la permanence du culte catholique, la stabilité immuable du règne de l'Eglise qui offusquent et blessent les regards de ses éternels et nécessaires ennemis. S'ils savaient toute la gloire qu'ils lui procurent, ils ne l'attaqueraient pas.

Si la mode, qui tyrannise le monde et ses trop fidèles partisans, envahissait aussi le sanctuaire, et y exerçait son détestable empire, si les ornements et les objets sacrés devaient être changés ou renouvelés aussi souvent que les enjolivements d'un salon ou les costumes si divers dont se parent les dames, on pourrait encore trouver quelques motifs de se recrier contre les exigences des églises et les demandes de ceux qui en défendent les intérêts. Mais la mode est chose inconnue dans la maison de Dieu, et il faut espérer que cet usage profane n'y viendra point

assujétir à ses caprices ceux qui veillent à la garde du Saint Lieu. Assez et trop longtemps le goût passager du siècle s'est introduit dans nos temples pour les défigurer et en bouleverser les coutumes antiques... Tout ce qui est dans nos églises doit porter le cachet de la Vérité qui ne change pas. Ils l'avaient bien compris ces architectes, ces imagiers et ces brodeurs du moyen-âge, qui paraissaient vouloir travailler pour toute la suite des âges et dont tous les ouvrages en effet étaient empreints d'un caractère de solidité inébranlable et d'éternelle durée.

HÉNAULT,
Curé de Lucé.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES
ET NOUVELLES DIOCÉSAINES.

Chaque jour du mois d'août, pour ainsi dire, a été marqué par une distribution de palmes littéraires dans quelqu'une des nombreuses écoles de notre ville. Il n'entre pas dans notre plan de rendre compte à nos lecteurs de chacune de ces solennités. Disons seulement que la bonne Notre-Dame n'est jamais oubliée dans cette circonstance par ses enfants chéris. Tous s'empressent de venir déposer à ses pieds leurs plus belles couronnes et lui faire hommage des triomphes qu'ils ont remportés. Le sentiment de la protection de Marie est en effet plus vif que jamais au cœur de la génération qui s'élève. Un petit enfant de cinq ans disait dernièrement à sa mère : « Petite mère, ce n'est pas étonnant, je vous assure, que je sois souvent le premier. J'ai un secret pour cela. Avant de faire ma composition, je prie en moi-même, ou je récite un *Ave Maria*, la tête dans mes deux mains, et puis ça va tout seul; mon devoir est bien; mais voyez-vous, c'est la Sainte Vierge qui le fait, ce n'est pas moi. »

Ce trait charmant nous rappelle ce que le pieux Olier disait de lui-même que dans son enfance il ne pouvait jamais rien apprendre qu'à force d'*Ave Maria*.

Citons ici l'exemple d'un jeune enfant élève d'un petit séminaire d'un diocèse voisin qui est venu offrir un cœur d'argent à Notre-Dame de sous-terre pour la remercier de ses succès, et celui d'une jeune fille qui demandait à sa mère, pour récompense de son travail, la faveur d'aller visiter avec elle un lieu de pelerinage bien cher à la Mère de Dieu.

— Parmi les vainqueurs de Magenta et de Solferino qui sont passés dans notre ville, un certain nombre ont témoigné leur dévotion à Notre-Dame en priant religieusement devant son image et en offrant leur obole pour la restauration de son sanctuaire vénéré.

— Plût à Dieu que la reconnaissance fût aussi vive chez les habitants de nos campagnes ! La moisson s'est accomplie partout dans les condi-

tions les plus heureuses. Que ne viennent-ils en masse remercier Notre-Dame, comme le faisaient leurs pères, et comme le font encore certaines populations sur d'autres points de la France? Il y a trois semaines on comptait déjà cent vingt paroisses d'inscrites comme devant faire un pélerinage à Notre-Dame de Boulogne.

— Du reste l'exemple que va nous donner la paroisse de Saint-Sulpice de Paris aura sans doute des imitateurs au moins dans nos contrées. C'est le lundi 12 septembre qu'elle doit faire son pélerinage à Notre-Dame de Chartres.

Nous rappellerons ici que la sainte Châsse de Notre-Dame sera exposée du matin au soir pendant tout l'octave de la Nativité, et que le 15 aura lieu la procession d'usage à la chapelle de la Crypte.

— Nous sommes heureux d'annoncer aussi à nos lecteurs que l'église Sainte-Foy, dont la restauration se poursuit avec tant d'activité, sera rendue au culte le 6 octobre, fête de la sainte Martyre. Monseigneur l'Évêque de Poitiers doit relever, par le charme de sa parole toujours tant aimée des Chartrains, l'éclat de cette belle solennité.

— La retraite ecclésiastique ouvrira le 18 septembre et sera prêchée par le P. Lefebvre, de la Compagnie de Jésus.

— Le diocèse vient de faire une nouvelle perte bien regrettable dans la personne de M. l'abbé Gillot, curé de Nogent-le-Phaye. Plusieurs autres ecclésiastiques se trouvent à peu près hors de combat : leur courage et leur zèle peuvent seuls les soutenir encore dans l'exercice laborieux du ministère.

— Deux de nos confrères sérieusement malades ont demandé qu'on voulût bien les accueillir à la communauté des Sœurs de Bon-Secours, dans l'espérance bien fondée d'y trouver un soulagement plus prompt et plus efficace. Au bout de quelques jours ils étaient parfaitement rétablis. Cette circonstance a fait désirer à quelques personnes de voir dans notre diocèse un établissement spécial où les prêtres âgés et infirmes pussent recevoir les soins que réclame leur position. L'Œuvre trouverait sans doute des difficultés pour s'établir; mais où ne s'en rencontre-t-il pas dès qu'il s'agit de faire un peu de bien?

— La fête de l'Assomption a été célébrée avec une grande solennité que relevait encore la présence des autorités civiles et militaires. Le soir a eu lieu la procession d'usage. La sainte Châsse a été portée sur les épaules des chanoines à travers les rues de la ville, au milieu d'une affluence nombreuse et pieusement recueillie.

— La Messe de l'Association de Saint-François-de-Sales pour le mois de septembre, sera dite le lundi 12, à huit heures, à la chapelle de la Crypte.

— Les ouvriers apostoliques vont bientôt sans doute reprendre leurs travaux spirituels quelque temps interrompus par les travaux matériels

des campagnes. S'ils avaient besoin d'un nouvel encouragement à poursuivre avec confiance leur mission régénératrice, nous pourrions leur citer ce qui se passait, il y a quelques mois, à une petite distance de la ville de Chartres.

Harville est un hameau de Bailleau-le-Pin; il compte environ cent trente habitants, et l'église la plus voisine en est éloignée de cinq kilomètres. Quelques autres hameaux tant de la même paroisse que de Blandainville et de Magny, forment avec Harville un groupe dont la population est assez considérable. M. le Curé de Bailleau conçut la bonne pensée de donner une mission à ces villages lointains et il fit part de son projet à ses excellents confrères, qui l'accueillirent avec bonheur. Une chapelle est aussitôt improvisée par les habitants et ornée avec goût; on y fait trois instructions par semaine. Durant tout le cours des exercices, quatre cents personnes environ s'y rendent chaque soir avec un empressement admirable. La grâce touche ces braves gens auxquels il ne manquait que d'être instruits pour devenir de bons chrétiens; la plupart se convertissent et approchent des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Nouvelle preuve que la foi n'est pas éteinte parmi nous et qu'il est encore facile de la ranimer si l'on veut en prendre les moyens.

LE PASTEUR.

J'ai vu ce que le monde nomme
Délices, enivrant bonheur;
Noir poison qui corrompt tout l'homme,
Ses sens, sa raison et son cœur.
Plaisir! Illusion grossière,
Je te laisse aux cœurs délirants;
Mon plaisir à moi sur la terre
C'est la vertu de mes enfants.

Des insensés la tourbe immense
Idolâtre d'un vil trésor,
A genoux, des deux mains encense,
Ainsi qu'Israël, un veau d'or.
Qu'est-ce donc qu'un peu de poussière
Qu'emporte le souffle des vents?
Ma richesse à moi sur la terre
C'est la vertu de mes enfants.

On m'a beaucoup vanté la gloire,
Guirlande de pâles fleurons,
Fantôme à qui je n'ai pu croire,
Feu follet aux mourants rayons.
Pour atteindre cette chimère
Que d'autres courent haletants;
Ma gloire, à moi, sur cette terre,
C'est la vertu de mes enfants.

La seule palme littéraire
Dont l'éclat n'éblouit pas l'œil,
Eût pu me tenter et me plaire
Sans m'enivrer d'un fol orgueil;

Je cède la palme et le lierre
Aux doctes mains, aux fronts savants;
Ma palme, à moi, sur cette terre,
C'est la vertu de mes enfants.

J'ai vu la riante nature,
Au retour des tièdes zéphirs,
Étaler sa riche parure
D'émail, d'azur, d'or, de saphirs;
Oh! pardon si je te préfère
Une autre beauté, doux printemps;
L'ornement, pour moi, de la terre,
C'est la vertu de mes enfants.

J'ai vu le lys qui vient d'éclore;
Quelle fraîcheur et quel éclat!
L'humide perle de l'aurore
Brille sur son front délicat.
Rien n'est plus doux à la paupière
Que ces tissus si purs, si blancs.
Mais mon lys, à moi, sur la terre,
C'est la vertu de mes enfants.

Le voyageur qui perd haleine
S'assied sur l'herbe des vallons;
Le pâtre s'assied sous le chêne
Avec ses chiens et ses moutons;
Au bord des ruisseaux, la bergère
Pose ses fuseaux murmurants;
Mon repos, à moi, sur la terre,
C'est la vertu de mes enfants.

O puissance! O Majesté sainte!
Lorsque tu façonnas les cieux,
Tes doigts laissèrent leur empreinte
Sur ton ouvrage glorieux.
Si, dans les cieux, mon œil admire
Ton nom écrit en traits brillants,
Sur la terre, j'aime à le lire
Dans la vertu de mes enfants.

Ma vie en son fond est atteinte,
Quand vous offensez le Seigneur;
L'enfant qui blesse sa loi sainte,
Du même coup me blesse au cœur.
Mes jours seront longs sur la terre,
Si les vôtres sont innocents :
Car la longévité d'un père,
C'est la vertu de ses enfants.

Qui me ravirait cette joie,
Me ravirait tout à la fois.
Ah! que plutôt le ciel m'envoie
Toute autre croix que cette croix!
Bientôt, au bout de ma carrière,
Je fermerais mes yeux mourants;
Car ma vie, à moi, tout entière,
C'est la vertu de mes enfants.

Effusions poétiques de M. l'abbé LECOMTE.

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de GOUVERNEUR.

Troisième année.

10e NUMÉRO. — OCTOBRE 1859. —

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

DÉVOTION DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA PAROISSE DE SAINT-SULPICE ENVERS NOTRE-DAME DE CHARTRES.

PÉLERINAGES A NOTRE-DAME DE CHARTRES PENDANT LES FÊTES DE LA NATIVITÉ.

ALLOCUTIONS DE MGR L'ÉVÊQUE DE CHARTRES.

DÉVOTION

DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA PAROISSE DE SAINT-SULPICE ENVERS NOTRE-DAME DE CHARTRES.

(Suite.)

Le pélerinage que M. Olier fit à Notre-Dame de Chartres, après la construction du séminaire de Saint-Sulpice, ou peut-être l'association de prières qu'il forma entre le Chapitre de cette cathédrale et sa Communauté, fut apparemment ce qui donna lieu à l'usage d'envoyer chaque année, pendant les vacances, deux séminaristes à Chartres. On lit dans la vie du vénérable Grignon de Montfort que, lorsqu'il faisait ses études au séminaire, il fut député, avec un autre séminariste très-fervent, au nom de la Communauté, *selon le pieux usage qui se pratique tous les ans dans cette maison,* ajoute l'un de ses historiens. Cet usage n'a point été interrompu jusqu'à ce jour. Il est vrai qu'on ne députe personne en particulier à Notre-Dame de Chartres, mais chaque année plusieurs petites troupes de pélerins s'y rendent, souvent même à pied, n'y étant invités et attirés que par leur tendre dévotion pour Marie et le souvenir des exemples de M. Olier.

M. de Bretonvilliers, second supérieur de la société de Saint-Sulpice, ne manqua pas de venir à son tour visiter la Vierge de Chartres. Et lorsqu'au loin, dans la plaine beauceronne, il aperçut le sanctuaire Chartrain, il le salua à genoux, et, profondément incliné, il récita l'*Ave Maria;* puis le regardant amoureusement, il commença le *Te Deum* qu'il continua avec ses compagnons de voyage. Arrivé à Chartres, il se rendit directement à la cathédrale, et passa plusieurs heures aux pieds de Notre-Dame.

Tous les autres enfants de M. Olier ont été fidèles à conserver comme un précieux héritage sa touchante dévotion envers la Patronne de notre église. Mais il semble que ce culte ait retrouvé dans notre siècle toute sa ferveur primitive. Un Directeur de Saint-Sulpice, aussi savant que modeste, le pieux abbé Faillon, a été de nos jours l'apôtre le plus zèlé de la dévotion à la Vierge de Chartres. C'est par ses soins que la robe dont M. Olier avait fait présent à Notre-Dame a été magnifiquement restaurée; c'est d'après sa direction que l'association du Saint-Sacrement, établie dans la paroisse de Saint-Sulpice, a placé dans notre auguste sanctuaire un touchant souvenir de sa confiance en Marie. Un cœur de vermeil, constamment suspendu par une chaîne d'or au cou de la statue de Notre-Dame, renferme les noms et les prénoms des membres de la pieuse famille et porte cette inscription: *Loué soit, aimé et adoré à jamais, J.-C. dans le T.-S. Sacrement de l'autel.* Ce cœur n'est point surmonté de flammes, comme la plupart de ceux qui environnent la sainte image; mais plus que tous les autres il contient à l'intérieur de ces écrits brûlants que l'amour seul peut dicter. Ce sont des billets ou des lettres datés presque tous de la chapelle des Allemands, si célèbre dans les catéchismes de Saint-Sulpice : la plus ancienne de ces pièces est du 3 octobre 1830; elle renferme une consécration fort touchante et porte les signatures d'une trentaine d'associées dont le dévouement pour Notre-Dame de Chartres passe tout ce qu'il est possible de dire.

Un de ces billets est ainsi conçu :

« Ma bonne Mère, je viens me mettre sous votre protection spéciale, ainsi que l'œuvre que je vais commencer. Je désire m'abandonner à vous *toute entière,* et être comme un instrument entre vos mains. Accordez-moi cette grâce, Vierge sainte, et

soyez toujours ma Mère, afin que je ne cesse jamais d'être votre *toute* petite enfant. Ainsi soit-il. »

Quelques années plus tard, le 15 août 1838, les jeunes gens de la Persévérance de Saint-Sulpice venaient sur les traces des associées du Saint-Sacrement se vouer d'une manière toute spéciale à Notre-Dame de Chartres.

Nous avons trouvé leur acte de consécration attaché avec soin à la doublure d'un vêtement offert à la Sainte Vierge pour cette circonstance. En voici la teneur.

« LES JEUNES GENS DE LA PERSÉVÉRANCE DE SAINT-SULPICE
A NOTRE-DAME DE CHARTRES.

» La dévotion à la Sainte Vierge sous l'invocation de Notre-Dame de la Persévérance ayant été établie le premier dimanche du Mois de Marie, six mai mil huit cent trente-huit, dans la chapelle des Persévérants de Saint-Sulpice;

» Et la Sainte Vierge ayant témoigné avoir ce titre pour agréable, tant par les fruits que cette dévotion a produits et produit encore tous les jours, que par l'empressement avec lequel elle a été accueillie;

» Les dits jeunes gens de Saint-Sulpice se sont consacrés solennellement à Notre-Dame de la Persévérance, le quinze août mil huit cent trente-huit par l'acte suivant;

» De plus, désirant à l'exemple des Persévérantes de la même paroisse, renouveler pour le catéchisme l'acte d'association par lequel leur vénérable Père, M. Olier, a consacré sa paroisse à la TRÈS-ANCIENNE ET TRÈS-ILLUSTRE NOTRE-DAME DE CHARTRES, ont voulu les jeunes gens sus-dits que le double de leur consécration, signé de Messieurs les catéchistes, des associés, des aspirants et de quelques enfants au nom de tous, timbré et scellé des sceaux de la Persévérance, fût porté à la dite DAME DE CHARTRES et déposé à ses pieds en signe et monument du vasselage spirituel qu'ils se reconnaissent envers Elle :

» A MARIE, DAME DE LA PERSÉVÉRANCE.

» O sainte Mère de Dieu et des hommes, vous êtes le canal de communication entre le ciel et la terre, et toutes les grâces nous

viennent par vos mains. Mais c'est de vous surtout que nous pouvons attendre le grand don de la Persévérance, cette grâce décisive à laquelle est attaché notre salut éternel. Dieu, qui nous a donné par vous son divin Fils, principe de notre rédemption, n'achèvera pas de nous sauver sans vous. Jésus-Christ en mourant nous a remis entre vos bras de mère et il vous a laissée sur la terre pour confirmer les premiers chrétiens. Dès lors vous fûtes *Notre-Dame de la Persévérance; Et ex illâ horâ accepit eam discipulus in sua. — Et erant perseverantes... cum Mariâ.*

» O Marie! et nous aussi nous vous prenons pour notre Mère et nous voulons persévérer sous vos auspices. C'est pourquoi nous nous consacrons en ce jour solennellement à votre culte et nous vous proclamons *Reine, Maîtresse et Dame* de la Persévérance; et s'il est écrit que celui qui persévère jusqu'à la fin sera sauvé, à ce titre un enfant de Notre-Dame de la Persévérance ne saurait plus désormais douter de son salut.

» Notre-Dame de Chartres soit gardienne de nos engagements et protége notre persévérance!

(Suivent les signatures des catéchistes, etc.)

» Et la présente prière a été remise entre les mains de M. l'abbé Pie, sous-diacre de l'église de Notre-Dame de Chartres, lequel s'est engagé à envoyer acte de réception signé de lui et du chapelain de Notre-Dame de Chartres. »

En 1840, parut la nouvelle vie de M. Olier, composée par M. l'abbé Faillon. Le savant historiographe voulut en faire hommage à la Très-Sainte Vierge et fit déposer un exemplaire de ce précieux ouvrage dans cinq des sanctuaires de Notre-Dame que le saint fondateur avait eus en plus grande vénération, à Lorette, à Chartres, à Paris, au Puy et à Liesse. La place assignée à Notre-Dame de Chartres est assez significative. (1)

(1) Voici le texte de l'inscription qui se trouve au frontispice du premier volume en forme de dédicace :

VIRGINI
DEVM PARITVRÆ
A. TENERIS. IN. TEMPLO. SE. VOVENTI
CLERI

La société de Saint-Sulpice a fait plus encore pour témoigner son dévouement à Notre-Dame. Par une faveur particulière, les jeunes gens du diocèse de Chartres qui vont faire leurs études cléricales au séminaire de Paris obtiennent sur le prix de la pension une réduction considérable. Aussi toutes les fois que les circonstances le permettent, on envoie quelques élèves ecclésiastiques dans cette célèbre école afin qu'ils y profitent des leçons et surtout des exemples des maîtres pieux et éclairés qui la dirigent avec tant d'édification.

PÉLERINAGES A NOTRE-DAME DE CHARTRES

PENDANT LES FÊTES DE LA NATIVITÉ.

On entend si souvent dire : « La foi est morte au cœur de la » population française, » qu'on se laisse attrister quelquefois par ce langage, et qu'on se prend à craindre pour notre chère patrie, qu'elle ait en effet failli aux saintes croyances qui ont fait, pendant tant de siècles, sa gloire et son bonheur. Mais non, cette vaine et injurieuse alarme n'est pas fondée ; chaque jour nous le révèle d'une manière plus éclatante, et dissipe une illusion propre à faire le tourment de toute âme catholique. La foi, sans doute, s'était, parmi nous, plus ou moins assoupie, des circonstances

PRÆSIDIO. EXEMPLARI. REGINÆQ.
HANC
VOTIVAM. OLERII. VITAM.
CLIENS. PATRONÆ
SERVUS. DOMINÆ.
MATRI. FILIUS
DICAT
SACRATQ. PERPETUO
ALMIS. EJUS. IN ÆDIBUS
IPSI. OLERIO. PROECIPUIS
LAURETI
CARNUTI
PARISIIS
ANICII
LOETITIOEQ. FANO
DIE. XXI. KAL. DECEMB. MDCCCXXXX.

exceptionnelles et funestes semblaient lui avoir porté une assez rude atteinte ; mais cette enveloppe d'indifférence, sous laquelle on aurait pu la regarder comme ensevelie, n'était qu'à la surface et ne l'avait nullement étouffée. Au moindre choc, voyez comme elle se réveille aisément, et comme elle reparaît plus vive et plus agissante que jamais! Dans toute l'étendue de la France, mille consolantes manifestations de ce genre se produisent à l'envi, et nos contrées de l'ouest, moins ardentes peut-être de leur nature, et plus absorbées par les affaires de la terre, participent néanmoins comme les autres à ce mouvement religieux qu'on peut appeler universel.

Il y a quelques mois, la paroisse Saint-Laurent, de Paris, était venue en pélerinage à Notre-Dame de Chartres, sous la conduite de son pieux et éloquent pasteur. Elle avait donné un salutaire exemple qui ne pouvait manquer d'être suivi. On savait au loin, qu'une Octave solennelle devait se célébrer dans notre cathédrale, à l'occasion de la fête de la Nativité de la très-sainte Vierge, et en souvenir de la restauration de la statue de Notre-Dame de Sous-Terre, restauration opérée, il y a deux ans, avec une admirable pompe, par les soins de notre saint Évêque. C'est cette époque favorable qu'on a choisie pour accomplir plusieurs notables pélerinages, dont on avait conçu, dès longtemps, le projet, et qui se sont succédé à quelques jours d'intervalle. La paroisse de Viroflay, du diocèse de Versailles, a débuté le jeudi 8, et contribué à inaugurer l'Octave avec une splendeur inaccoutumée. Cette paroisse n'est pas très-considérable en elle-même, elle ne compte pas deux mille âmes; mais elle a pour curé un homme d'une rare distinction, M. l'abbé Codant, missionnaire apostolique et chanoine honoraire, qui entre autres mérites, possède au suprême degré celui de s'emparer puissamment des volontés et des cœurs pour les incliner au bien, de communiquer aux autres l'esprit de générosité et de sacrifice dont il est rempli lui-même, et d'ordonner dans la perfection une cérémonie, une fête. Il avait amené six à sept cents personnes, dont quelques-unes des paroisses voisines, et sans plusieurs mal-entendus regrettables qui se répareront plus tard, il en aurait amené le double au moins. Tous les détails de la marche avaient été prévus par lui avec cette intelligence et cette sagacité qui, même dans les petites choses, signalent les esprits non vulgaires; en sorte qu'au sortir des wagons, où, durant le trajet, on avait

continuellement prié ou chanté les louanges de Marie, la procession se trouva rangée en un clin-d'œil et comme par enchantement, mais rangée de la façon la plus merveilleuse. Précédées de la croix, de la bannière et des nombreux enfants de chœur de leur paroisse, tous élégamment vêtus de soutanes rouges et d'aubes éblouissantes de blancheur, les personnes du sexe s'avançaient d'abord sur une double file, calmes, posées, recueillies, et annonçant par leur attitude, qu'elles se préparaient à s'unir à Jésus-Christ par la Sainte Communion. Venaient ensuite plus de deux cents hommes, dans une contenance non moins grave et non moins religieuse, chantant des cantiques, je ne dirai pas sans respect humain, mais avec une sorte de fierté pleine d'allégresse. Ils étaient guidés par l'instituteur de Viroflay, à la boutonnière duquel nous avons aperçu avec plaisir les insignes d'officier d'Académie, et qui paraissait avoir sur la troupe l'influence que donne naturellement le savoir uni à la vertu. Parmi ces hommes on comptait une quarantaine d'ouvriers de la manufacture impériale de Sèvres, dont plusieurs sont de véritables artistes. Leur présence était significative, elle montrait que dans les ateliers, et même dans ceux qui s'élèvent au-dessus de tous les autres, par l'importance des travaux et la supériorité des talents, il y a des cœurs chrétiens comme ailleurs. Entre ces deux longues files étaient placées les jeunes vierges de la congrégation de Notre-Dame, au maintien noble et vraiment angélique, aux couleurs bleue et blanche de leur auguste Patronne. Elles se groupaient autour de la bannière de Marie, bannière si richement brodée en or, que nous n'en avons jamais vu de plus belle, et que notre cathédrale pourrait certes s'en faire honneur. Mais ce qui a surtout charmé les regards, c'est une représentation animée des quinze mystères de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, représentation que nous voudrions pouvoir fidèlement décrire, et avec tous les agréments qu'elle a offerts aux yeux des spectateurs. On voyait en avant une jeune personne portant avec grâce, comme emblême du Saint-Rosaire, une superbe croix formée de roses artificielles; elle était suivie d'un jeune garçon aux traits fins et délicats qui indiquent un enfant de famille, lequel tenait en main une oriflamme, où était écrit en caractères d'or : *Mystères joyeux*; puis cinq petites filles voilées et habillées de blanc, couronnées de roses vermeilles, marchaient avec une gravité aimable, montrant chacune sur un coussin bleu-ciel, une

couronne aussi de roses et symbole de l'allégresse. Il y avait après une autre oriflamme, où on lisait : *Mystères douloureux*. Cinq petites filles encore, voilées cette fois de violet et couronnées d'épines, présentaient sur des coussins violets, des couronnes d'épines aigües, dont l'aspect faisait frissonner et rappelait tristement les douleurs et les ignominies de la passion. Enfin, une troisième oriflamme, celle des *Mystères glorieux* s'élevait au-dessus de la tête de cinq nouvelles petites filles, que vous auriez prises pour autant de jeunes reines, à leur démarche, à leur air, à leurs voiles et à leurs diadèmes d'or. Sur les coussins de celles-ci brillaient des couronnes d'or dont l'éclat étincelant figurait la majesté et les gloires du Rédempteur ressuscité. Le passage de ce gracieux cortége attirait à droite et à gauche la foule enchantée et excitait d'unanimes et sympathiques applaudissements. L'archiprêtre de la cathédrale qui, à la tête du clergé de la paroisse et des jeunes demoiselles de la congrégation du Saint-Cœur de Marie, s'était porté à la rencontre de son confrère de Viroflay, fermait avec lui la procession, heureux de la conduire aux pieds de Notre-Dame de Chartres. Deux vénérables chanoines de Versailles, en grand costume de chœur, beaucoup d'autres ecclésiastiques venus de la même ville, ainsi que de Saint-Germain-en-Laye et même de Paris, avec leurs surplis, leurs rochets et leurs mozettes variées, relevaient la cérémonie par leur concours. Il y avait aussi beaucoup de prêtres en simple soutane, qui se mêlaient humblement aux rangs des laïques ; parmi eux on nous a fait remarquer M. le curé de Ste-Clotilde de Paris, dont le modeste incognito n'empêchait pas qu'on devinât sa haute position, à je ne sais quel air de dignité affable qui reluit dans toute sa personne. Il ne faut pas oublier que la paroisse de Viroflay, aussi généreuse que splendide dans sa piété, apportait plusieurs beaux présents à Notre-Dame de Chartres, en la venant visiter : un cœur en vermeil, une lampe qui a été déposée dans la chapelle de Sous-Terre, et deux statuettes, l'une de *Saint-Dominique*, l'autre de *Sainte-Brigitte*, destinées à compléter, avec beaucoup d'autres, l'ornementation de la chapelle de Notre-Dame-du-Pilier. Les âmes bien nées sont ainsi faites ; elles ne se présentent jamais les mains vides devant les objets de leur amour et de leur vénération. Monseigneur officiait à la messe, pontificalement et en grand appareil.

Pour faire jouir les pèlerins du spectacle majestueux de la

fête, l'autel avait été dressé, par les ordres du prélat, dans l'avant-chœur, et il était orné, avec profusion, de fleurs, d'arbustes, de lustres, de candelabres; tout cet ensemble formait, en vérité, un coup d'œil ravissant. A l'évangile, M. l'abbé Codant monta en chaire, et, dès ce premier discours, nous reconnûmes avec joie que nous avions rencontré, pour toute la station de l'octave, un prédicateur doué éminemment des qualités nécessaires pour annoncer la sainte parole. Prestance magnifique, voix moelleuse, sonore, puissante, geste noble, onction, sensibilité, élocution abondante, facilité prodigieuse, le ciel lui a tout donné, et ces dons précieux, il ne les gâte point, Dieu merci, par ce néologisme emphatique et ce romantisme bizarre, qui ont envahi la chaire elle-même, après avoir corrompu la littérature profane. Nous ne craignons pour lui, s'il nous est permis d'exprimer en cela notre pensée, nous ne craignons qu'un écueil, c'est que le zèle l'emporte et ne lui laisse pas assez de temps pour se mûrir par la lecture, la méditation et le travail. Qu'on vante tant qu'on voudra les avantages séduisants de l'improvisation, elle a des inconvénients, selon nous, plus grands encore : elle appauvrit d'idées, elle expose aux redites les hommes les plus féconds, elle finit par provoquer l'ennui, j'oserais dire le dégoût; ni Bossuet, ni Fénélon n'ont échappé entièrement à ce malheur. Quoiqu'il en soit, pendant toute la semaine et plusieurs fois par jour, M. Codant a attiré la foule, et cette foule a été croissant jusqu'à la dernière heure. C'était de vérités utiles, pratiques, substantielles, non de sujets creux et vagues qu'il entretenait son auditoire; aussi a-t-il produit un vrai bien et laissé dans tous les cœurs un ardent désir de l'entendre de nouveau. Ce désir, que cent bouches nous ont manifesté, se réalisera, nous l'espérons vivement. Les communions du pélerinage ont été aussi nombreuses qu'édifiantes, et les assistants ont laissé couler des larmes, quand ils ont vu plus de cent vingt hommes s'approcher du sacré banquet. C'est quelque chose de si touchant et de si respectable que des hommes qui s'agenouillent à la table eucharistique!

Le lundi 12, une des plus grandes et plus célèbres paroisses de Paris, Saint-Sulpice, rendait à son tour ses hommages à Notre-Dame de Chartres. Ce sont, on le sait, les enfants de M. Olier qui la régissent, de M. Olier qui fit son premier essai d'institu-

tion de séminaire, dans notre ville, où il habita quelque temps, et qui, si souvent dans la suite, revint épancher son cœur devant Celle pour qui il avait conçu une piété si vive et si profonde. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un de ses plus dignes successeurs dans la cure, M. l'abbé Hamon, dont le nom, les talents et les vertus sont connus de toute la France, ait songé à diriger ses ouailles vers le sanctuaire encore tout rempli du souvenir du saint fondateur de sa congrégation. Ce deuxième pélerinage qui a été accueilli avec le même cérémonial et le même empressement que les autres, se distinguait, comme tout ce qui touche à Saint-Sulpice, par un caractère particulier de simplicité, mais de simplicité accompagnée d'une ardente et manifeste ferveur. Nulle bannière, nulle oriflamme, nul éclat extérieur quelconque, à ce point (qui le croirait?) que le pasteur d'un troupeau si opulent descendit de wagon et s'avança jusque sur la place de la gare, sans porter l'étole, indice de sa dignité, et, dans son humilité, ne consentit qu'à grande peine, à recevoir celle que l'archiprêtre de la cathédrale s'empressa de détacher de ses épaules pour la lui offrir. Quand on pense qu'il n'a tenu qu'à M. le curé de Saint-Sulpice de monter sur le siége du Mans, pour lequel le choix éclairé de l'Empereur l'avait désigné, et qu'il est l'auteur des deux histoires du cardinal de Cheverus et de saint François de Sales, qui ont obtenu un si brillant et si légitime succès, on est forcé de convenir qu'il se faisait trop petit en présence du clergé chartrain, et qu'il y avait quelque excès dans ce nouveau témoignage d'abnégation. Des prêtres en foule, soit de Paris et de Chartres, soit même de diocèses étrangers et lointains, comme de Rennes, d'Angers, Besançon, Montpellier, Marseille, grossissaient le cortége du pélerinage; nul autre n'en a tant amené à sa suite. Monseigneur l'évêque, qui se glorifie d'avoir reçu l'éducation cléricale au séminaire de Saint-Sulpice, s'est fait une joie, on le conçoit, de célébrer la sainte messe, en cette circonstance, et il s'est bien gardé d'omettre cette marque de sa gratitude envers ses anciens maîtres. A l'Evangile nous avons vu, non sans émotion, le vénérable M. Hamon prendre le chemin de la chaire, pour adresser lui-même à ses paroissiens, une de ces instructions solides et fortes, comme on en faisait autrefois. En lui, il ne faut pas chercher l'orateur précisément; c'est un pasteur, un pasteur de l'église primitive, qui a conservé à ses discours toutes les formes

anciennes. Son langage est grave, bien déduit, bien enchaîné, allant droit à son but. Mais ne croyez pas qu'il soit sans élégance; le mot propre, l'expression toujours juste, est déjà une grande élégance, la meilleure de toutes, mais M. Hamon en connaît d'autres, et, en l'écoutant, on sent qu'on a affaire à un homme habitué à écrire et à très-bien écrire. Puis il sort de cette âme pastorale des accents pleins de naturel et de sentiment, de ces accents qui ne partent point de la tête, mais d'une source plus chaude, et qui produisent inévitablement leur effet. Un père, quand il est vraiment père, est toujours éloquent : *pectus est quod disertum facit.* M. le Curé a parlé sur les avantages des pélerinages, et une chose qui nous a frappé, c'est le respect visible, l'attention marquée, l'espèce d'avidité avec laquelle ses ouailles, habituées pourtant à entendre sa parole, la recueillaient, comme si elle avait été toute neuve pour elles. Presque tout le pélerinage a communié, et je ne sais pas vraiment si ce mot *presque* n'est point de trop. Saint-Sulpice n'a pas démenti, à Chartres, sa réputation universellement avouée de paroisse la plus pieuse de Paris; seulement il nous a semblé que les pélerins eussent dû dépasser le chiffre de six cents ; nous en compterons une autre fois deux mille. M. Hamon a offert, au nom de ses paroissiens, deux statuettes : *saint Sulpice,* patron de sa paroisse, et *saint Vincent de Paul,* « patron, a-t-il dit, de tous » ceux qui souffrent sur la terre. »

On attendait pour le mercredi 14 ce qu'on appelait *un petit pélerinage,* fourni par les paroisses de La Ferté-Bernard et de Conneré, du diocèse du Mans, et par celles de Nogent-le-Rotrou, de La Loupe et de Courville, de notre diocèse. On se figurait que ce pélerinage le céderait de beaucoup aux précédents, parce qu'il avait été, pour ainsi dire, improvisé, et qu'on ne supposait pas qu'on eût eu le temps de réunir plus de deux à trois cents personnes.

L'attente a été trompée, mais en bien; cinq à six cents pieux voyageurs sont sortis des wagons à nos yeux étonnés, mais très-satisfaits, et de vraies magnificences se sont déployées tout-à-coup. Bannières, étendards de plusieurs couleurs et de plusieurs formes, enfants de chœur luxueusement habillés, suisses rivalisant avec ceux de la cathédrale, congrégations de demoiselles, aux rubans bleus, roses, etc., nous ont rappelé les élégances et

les richesses de Viroflay. Le vêtement national s'est sans doute altéré dans le Perche et dans le Maine, comme dans toutes les provinces, mais il en reste encore des vestiges pittoresques, formant avec les modes parisiennes un contraste piquant qu'on aimait à remarquer ici. Ces excellents pélerins étaient partis le matin de chez eux, par une pluie battante dont ils ne s'étaient point effrayés; mais Dieu a récompensé leur foi, en rendant au ciel sa sérénité et au soleil ses rayons, dès qu'ils furent arrivés aux portes de la cité de Marie, en sorte que nul accident extérieur n'a troublé le défilé, qui n'a été ni moins imposant ni moins intéressant que les deux autres. La population chartraine affluait comme le premier jour et se montrait respectueuse, accueillante, épanouie, affectueuse même; on eût dit qu'elle se tenait honorée de ces visites solennelles à la patronne de la cité. L'archiprêtre de la cathédrale, autrefois curé de Notre-Dame de Nogent-le-Rotrou, avait été chargé, grâce à une attention délicate de Monseigneur, de dire la sainte Messe; mais le prélat s'était réservé d'y assister et d'y faire entendre une de ces allocutions paternelles, dont il a favorisé chacun des pélerinages et qui ont été successivement écoutées avec tant de bonheur et une si religieuse attention. La voix de l'évêque a un accent qui lui est propre, plus pénétrant et plus efficace que tous les autres; c'est, suivant la pensée de saint François de Sales, l'eau à sa source, et l'emportant d'une manière incontestable, par sa limpidité et sa suavité, sur celle des ruisseaux, si limpides et si suaves qu'ils soient. L'après-midi, M. le curé de Saint-Hilaire de Nogent-le-Rotrou, accompagné de M. l'abbé Percebois, son vicaire, jeune homme d'un talent que les fidèles de la cathédrale connaissent et apprécient à sa valeur, et qui, dans la circonstance présente, a fait preuve du zèle le plus ardent pour préparer le pélerinage, est descendu à la crypte avec ses chers paroissiens, pour offrir à Notre-Dame une lampe charmante, et là il a adressé à ses ouailles un discours plein de délicatesse et dont tout le monde a été charmé. De son côté, M. le curé de La Ferté-Bernard a offert à Notre-Dame du pilier la statuette de *saint Bernard de Clairvaux,* et il a aussi harangué ses paroissiens avec une facilité et une grâce d'élocution dont on est resté très-satisfait.

Cet article peut paraître déjà trop long; néanmoins, il ne serait pas complet si nous ne disions quelque chose de trois ou quatre pélerinages que nous nommerons *chartrains,* et qui ont

été faits par diverses communautés de la ville, dans les jours où il n'est venu personne du dehors. Les habitants des hospices de Saint-Brice, les Petites-Sœurs des pauvres avec leurs vieillards des deux sexes, les membres de la Persévérance et de la Confrérie de Notre-Dame réunis aux enfants des différents ouvroirs, enfin la grande et belle communauté de Saint-Paul, se sont rendus tour à tour à la cathédrale, à huit heures du matin, pour assister à la messe de Monseigneur, y communier en l'honneur de Marie et entendre une allocution faite spécialement pour chacune de ces corporations, par M. l'abbé Codant, avec une bonté qui ne s'est point lassée, un bonheur de langage qui ne s'est jamais démenti, et un succès qui n'a pas été le moindre assurément de tous ceux qu'il a remportés parmi nous. On fut bien touché, en particulier, le jour où les pauvres vieillards s'avancèrent processionnellement et en se prêtant mutuellement appui, à travers les rues de la cité, chantant des cantiques d'une voix cassée et chevrotante, et alternativement récitant tous ensemble les *Ave Maria* de leur chapelet. A la vue de ces boiteux, de ces aveugles, de ces manchots, de ces goutteux, de ces paralytiques, confiés aux soins et à la protection de nobles femmes qui ont tout sacrifié pour se faire les servantes du malheur, on ne pouvait se défendre d'attendrissement et s'empêcher de bénir une religion qui a des consolations pour toutes les infortunes et des secours pour tous les maux.

Dans toutes ces rencontres, il y a un prêtre de la paroisse de la cathédrale qui s'est dévoué, multiplié, prodigué avec son zèle, sa constance, son désintéressement, son amour de Dieu et des hommes, ordinaires et accoutumés. Ai-je besoin de prononcer son nom ? Nullement, car il est sur toutes les lèvres, et chacun dit spontanément M. l'abbé Legendre ! Le bon, gracieux et intelligent maître des cérémonies, M. l'abbé Germond, ne s'est pas non plus épargné, il faut le reconnaître, et il a activement et dignement rempli sa charge. Si nous osions, nous parlerions aussi de dames qui, avec autant de goût que de travail et de peine, ont présidé à la décoration des autels ; mais elles nous en voudraient trop, si nous les désignions plus explicitement, et il faut respecter leur modestie. Au Séminaire et à Saint-Paul, l'hospitalité a été donnée aux pèlerins avec cette obligeance généreuse et cette charité expansive qui distinguaient les premiers chrétiens. Il n'y a pas jusqu'aux traiteurs de notre ville qui

n'aient été loués pour l'abondance et la qualité parfaite des comestibles qu'ils ont fournis, et qui n'aient mérité l'estime des étrangers, pour leur probité et la modération de leurs prix ; nul ne trouvera mauvais que nous rendions ainsi hommage à ces excellentes gens.

Un petit mot d'intérêt humain, avant de finir tout-à-fait. Il est certain que le commerce de la ville de Chartres voit sans déplaisir, il s'en faut, cette multitude de pélerins, dans l'aisance pour la plupart, qui affluent dans nos murs. Il comprend très-bien que c'est là une innovation qui ne lui nuit point, et il a le bon esprit de s'en applaudir. Une fois de plus on s'aperçoit que la religion est bonne à quelque chose, et que suivant la parole sacrée, « elle procure les avantages de la vie présente aussi » bien que ceux de la vie future. »

L'abbé BRIÈRE
Curé de la Cathédrale.

Chartres, ce 17 septembre 1859.

ALLOCUTIONS

DE MGR L'ÉVÊQUE DE CHARTRES.

Le défaut d'espace ne nous permet pas de relater ici tous les sujets d'édification qui nous ont été offerts pendant le cours du mois de septembre. Nous y reviendrons dans le prochain numéro, s'il est possible. Nous espérons donner aussi à cette époque le discours prononcé par M. le Curé de Saint-Sulpice au pélerinage de sa paroisse. Mais nous ne pouvons nous empêcher de citer dès aujourd'hui quelques-unes des paroles, si bonnes, si paternelles, prononcées par Mgr l'Évêque de Chartres dans ces heureuses circonstances.

Le lundi 12, à la messe du pélerinage de Saint-Sulpice, Monseigneur, après avoir exposé en termes fort touchants quelle avait été la dévotion de M. Olier envers Notre-Dame de Chartres, termine par ces paroles :

« N'est-ce pas un rapprochement vraiment digne de remarque que le successeur de M. Olier, comme lui prêtre de la congrégation et communauté de Saint-Sulpice, et en même temps curé de la paroisse, vienne ici nous édifier par sa présence et fasse revivre

ces temps de religieuse mémoire. Oh! que ce spectacle est touchant! Qu'il l'est particulièrement pour nous, qui devons à cette vénérable congrégation le bienfait inestimable de notre éducation cléricale, et qui regardons comme un de nos plus doux souvenirs d'avoir consacré à la paroisse de Saint-Sulpice les prémices de notre ministère. Soyez donc bénis, prêtres vénérés, soyez bénie, paroisse privilégiée, troupeau d'élite; il me semble qu'en ce moment Marie jette sur vous un regard d'amour, vous ouvre les bras de sa miséricorde et de sa tendresse. C'est elle qui va vous bénir, c'est en son nom que je vais appeler sur vous toutes les grâces que la reconnaissance et un dévouement sincère me portent à demander avec instance. »

Le 15, voici de quelle manière notre vénérable Évêque accueillait la pieuse et solennelle manifestation des pélerins de Nogent-le-Rotrou, de La Ferté-Bernard, du Mans et de Séez :

« Approchez, zèlés fidèles, qui venez aujourd'hui couronner la série des pélerinages accomplis pendant cette Octave de la Nativité de Marie. Après les hommages solennels offerts à cette auguste Mère par les paroisses de Saint-Laurent de Paris, de Saint-Sulpice, et les pieux fidèles de Versailles, de Viroflay et de Saint-Cyr, nous sommes heureux de vous recevoir, vous, bons habitants du Perche et des diocèses du Mans et de Séez. Le Mans, qui nous a député naguère cette nombreuse Société de Saint-Vincent de Paul qui est venue apporter au milieu de nous l'édification de la piété et du bon exemple. Le Mans! mais pourquoi taire cette circonstance? Il y a peu d'années encore dix-huit prêtres de Château-Gontier franchirent à pied la distance de vingt-cinq lieues pour s'acquitter d'un vœu fait à Notre-Dame de Chartres et la remercier d'une grâce signalée. On les vit à la procession solennelle ambitionner l'honneur de porter sur leurs épaules la sainte châsse qui renferme le vêtement précieux de la Vierge. Puis, rangés autour de son image vénérée, ils entonnèrent de touchants cantiques, et l'un d'entre eux, vieillard à cheveux blancs, s'avança au pied de la colonne pour déposer, au nom de tous, l'offrande destinée à celle qu'ils reconnaissaient publiquement leur avoir été secourable. Tout le monde fut ému. La mémoire de ce fait vit dans tous les cœurs et les annales de notre Eglise la transmettront à la postérité.

» Il était juste que les fidèles de Nogent-le-Rotrou et des paroisses environnantes suivissent ce noble élan, eux qui sont de notre famille, et qui veulent être les premiers entre les plus dévôts à Marie.

» Sans doute, nos très-chers frères, la Sainte Vierge est le secours de tous les chrétiens. En quelque lieu qu'on l'invoque, son oreille de mère est attentive et on ne l'a jamais priée en vain. Mais c'est ici, à Chartres, la source abondante des grâces. Marie s'est toujours plu à signaler sa miséricorde dans ce sanctuaire, elle y a essuyé bien des larmes, elle y a répandu bien des faveurs, elle y a opéré une multitude de prodiges. Les rois, les pontifes, les guerriers, les puissants l'ont reconnu aussi bien que les pauvres, les petits, les délaissés de la terre. Venez donc avec confiance, pélerins de Notre-Dame. Si vous demandez beaucoup, vous aurez beaucoup, que dis-je? vous obtiendrez tout, car qui pourrait mettre des bornes à la bonté de Marie? Exposez-lui vos misères spirituelles et temporelles, priez-la pour les pécheurs, vous surtout qui avez eu le bonheur d'approcher de la Table sainte; Marie vous refuserait-elle quelque chose? Non; ce serait refuser à son propre Fils et elle ne le pourrait. Vous emporterez de son sanctuaire la paix et la joie, et au dernier jour elle n'oubliera pas votre démarche et la fera valoir comme un titre aux récompenses célestes. »

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de Gouverneur.

Troisième année.

11e NUMÉRO. NOVEMBRE 1859.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

BÉNÉDICTION DE L'ÉGLISE SAINTE-FOY.
LE JOUR DES MORTS.
DU SOIN DES ÉGLISES.
ÉDUCATION CHRÉTIENNE. — DE L'ÉDUCATION DANS LA FAMILLE.
FLEURS DES SAINTS. — SAINT STANISLAS DE KOSTKA.
TRAIT HISTORIQUE. — LA PIÈCE DE DIX SOUS DU FORNAIO.
CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES ET NOUVELLES DIOCÉSAINES.

BÉNÉDICTION DE L'ÉGLISE SAINTE-FOY.

L'œuvre de Sainte-Foy a des rapports si intimes avec l'œuvre de Notre-Dame sous-terre, elle occupe une place si importante dans le plan de la restauration religieuse de l'Église de Chartres, que nous lui devions aussi bien qu'à nous-mêmes d'entrer dans quelques détails sur la belle et touchante cérémonie dont nous étions naguère les heureux témoins.

Rappelons à ceux de nos lecteurs qui l'auraient oublié, que l'Église de Sainte-Foy, de la première et plus ancienne paroisse de notre ville, servait de salle de spectacle depuis la grande révolution, que son cimetière, où reposaient les dépouilles mortelles d'un grand nombre de nos concitoyens, était devenu un lieu de divertissements publics, que sa crypte avait été transformée en fosse d'immondices; enfin, pour tout dire en un mot, que l'abomination de la désolation régnait depuis soixante-dix ans dans cette enceinte, consacrée de temps immémorial à une Vierge et à une Vierge martyre.

Le scandale était à son comble, mais grâce à Dieu, il ne devait pas durer toujours. Une Société religieuse, la Société de Marie, appelée sans doute à Chartres par l'inspiration de Notre-Dame, et dans cette Société un prêtre à l'âme ardente, doué d'une énergie peu commune et qui joint une persévérance opiniâtre à

la plus courageuse initiative, tels ont été les instruments de cette magnifique réparation.

La bénédiction solennelle qui a rendu l'église de Sainte-Foy à sa destination primitive, a été l'occasion d'une grande fête dont nous empruntons le récit au *Journal de Chartres.*

« La bénédiction de l'église Sainte-Foy a été faite par Mgr l'Évêque de Chartres, jeudi 6 du courant. Cette auguste cérémonie restera pour la ville et le diocèse un grand et solennel événement, et laissera dans le cœur des personnes qui ont eu le bonheur d'y assister un profond et religieux souvenir. La veille de cet heureux jour, les couleurs de Marie flottaient déjà à la croix du clocher, et gracieusement illuminées par les derniers rayons d'un soleil resplendissant, elles annonçaient aux habitants de la cité et des hameaux voisins que, le lendemain, le nom d'une vierge martyre serait de nouveau invoqué dans le temple vénéré d'où son culte avait été si sacrilégement banni. Pour la première fois, depuis soixante-dix ans, l'airain sacré résonnait doucement aux oreilles étonnées de la génération présente, et rappelait aux anciens l'époque plus fortunée où l'église Sainte-Foy était fréquentée par un concours de nombreux fidèles.

» Jeudi matin, un mouvement inaccoutumé se manifeste au milieu d'une population empressée qui attend le moment ménagé par la Providence où il lui sera permis de donner à Dieu, dans sa maison restaurée et purifiée, les témoignages d'une foi vive et reconnaissante.

» A neuf heures un quart, les portes s'ouvrent à la foule accourue de tous les points du département. Elle se précipite dans l'intérieur de la maison des Missions, regrettant de ne pouvoir pénétrer tout de suite dans une enceinte qui, n'étant pas bénite, conserve encore sur ses murs comme l'empreinte et les traces d'une impure profanation. Mais enfin, voici l'heure où l'Esprit-Saint qui renouvelle la face de toutes choses et fait disparaître jusqu'aux moindres restes d'une honteuse souillure, va opérer l'entière réconciliation si vivement désirée, si impatiemment attendue.

» Au chant du *Veni Creator,* Monseigneur arrive précédé du Grand-Séminaire, des prêtres de la ville et du diocèse, dans les rangs desquels on remarque deux curés de Paris, le R. Père provincial des Maristes et plusieurs membres de l'Ordre. Immédiatement commence la bénédiction, selon le rite de l'Église

catholique, qui a pour toutes les circonstances des prières si consolantes et si pleines d'à-propos. Ces pieuses et nécessaires formalités terminées, on se prépare à une autre cérémonie. Le clergé, suivi de Monseigneur et des dignitaires ecclésiastiques, se dirige processionnellement du côté de la Cathédrale et va chercher sous les voûtes de la crypte, sur l'autel de la Sainte-Vierge, elle-même exilée pendant longtemps de sa demeure souterraine, le Très-Saint Sacrement que le vénérable pasteur de la paroisse rapporte et placera tout-à-l'heure dans l'église Sainte-Foy. On dirait que la Mère de Dieu, rétablie il y a deux ans à peine dans son antique sanctuaire par le zèle et les soins d'un vertueux évêque, a tendu une main amie à sa fidèle et bien-aimée servante, et a voulu lui donner elle-même le Dieu du Tabernacle, le plus précieux trésor de cette église restaurée. Sans doute aussi qu'à ses prières, Dieu avait préparé de loin et tenait en réserve le missionnaire dévoué par qui devait s'accomplir l'œuvre de réparation. Sainte et providentielle coïncidence qui confond dans la même fête la reine et la suivante! N'oublions pas de parler du profond recueillement de la foule, de la spontanéité avec laquelle elle s'est mise en marche à la suite de la procession, de l'édifiante et délicate attention des habitants de la rue du Cheval-Blanc qui, d'eux-mêmes et sans y être invités, ont orné leurs maisons de tentures et de fleurs comme aux jours des grandes solennités, du respectueux empressement des hussards du poste de la Préfecture à fléchir le genou devant le Dieu de miséricorde qui est aussi le Dieu des armées.

» Enfin on revient à Ste-Foy et des flots de fidèles se répandent sous les légers arceaux du nouvel édifice. Quel beau spectacle! Quelle ravissante transformation! Cette demeure naguère encore plongée dans une hideuse obscurité, couverte d'une sale et ignoble poussière, renaît au jour et se pare de ses plus beaux habits de fête. Des faisceaux de lumière inondent ses nefs; l'or, la plume, la soie y ont appris à revêtir les formes les plus variées et les plus élégantes, sous les doigts industrieux de dames pieuses et dévouées. La statue de Marie domine et couronne ce brillant ensemble. Elle apparaît à nos yeux éblouis, comme celle dont elle est l'image se montra parmi les enfants des hommes, embellie de toutes les grâces d'une céleste modestie, cette séduisante parure de la plus pure des vierges, ce divin rejaillissement d'une âme enrichie des dons du Seigneur et qui répand un si doux éclat

sur un front, noble siége d'une pudeur angélique. Mais le saint et mystérieux sacrifice commence : Mgr Regnault est à l'autel ; tout le monde écoute et suit, dans un silence bien significatif, les prières de la messe qui se termine par la communion donnée à un grand nombre d'assistants. Puis Sa Grandeur Mgr l'Évêque de Poitiers monte en chaire, et apprend à son auditoire que des documents authentiques font remonter au XIme siècle l'établissement du culte de Ste-Foy à Chartres. Il retrace ensuite rapidement, mais d'une manière saisissante, une partie de la vie et en particulier le martyre de la Vierge d'Agen. Nous n'analyserons pas le discours du savant et éloquent Prélat, car on nous fait espérer de pouvoir bientôt le lire dans son entier. Nous dirons seulement qu'il a fait verser bien des larmes, quand, en développant le passage du prophète Daniel qui lui a servi de texte, il a gémi sur l'humiliante dégradation de l'église Ste-Foy.

» Cette mémorable journée s'est terminée à six heures du soir, par un salut solennel, précédé du compte-rendu de l'Œuvre par le supérieur des Maristes à Chartres. Le R. Père Choizin a d'abord raconté avec beaucoup d'intérêt les commencements tout providentiels et presque miraculeux de l'Œuvre. Ensuite, il a exposé franchement l'état de ses recettes et de ses dépenses. Par là, nous avons appris que, pour arriver à la complète réalisation de son entreprise, il lui reste encore beaucoup à faire. Espérons que sa parole si simple, si loyale ne sera pas stérile, et que de nouveaux secours lui permettront de faire disparaître les dernières traces d'une trop longue profanation. » X.

LE JOUR DES MORTS.

Les feuilles jaunissantes se détachent des arbres, jonchent la terre, et sont emportées au loin par le souffle des autans ! Le ciel se couvre de sombres nuages ; la nature entière commence à s'envelopper de son froid linceul ; et le soleil ne darde plus que des rayons affaiblis, sans chaleur et sans vie... A la vue de ce mélancolique spectacle, l'homme ne peut s'empêcher de réfléchir à la brièveté de ses années, qui, tout en s'écoulant, lui enlèvent une partie de sa vigueur primitive... Alors il s'éloigne du tumulte des cités, il a besoin de solitude et de silence. Aussi porte-t-il instinctivement ses pas vers le champ du repos, et prosterné sur quelque froide pierre il interroge la mort pour apprendre à bien

employer la vie, il lui demande ce qu'elle a fait de tous ces êtres dont les tristes dépouilles peuplent ce lieu funèbre, et la mort lui répond : « J'en ai fait deux parts, l'une pour le temps, l'autre pour l'éternité; au Temps, j'ai jeté le corps pour être sa victime, à l'Eternité, j'ai présenté l'âme pour devenir son domaine... L'âme! Oh! que de mystères se rattachent à ce seul mot!... et comme ils paraissent profonds quand on les médite au milieu des tombeaux! Où sont-elles ces âmes, se demandait un fervent chrétien, en visitant le jour des morts le cimetière de son village, où sont-elles ces âmes qui ont animé cette poussière qui se mêle dans les profondeurs de la terre à celle que je foule aux pieds?... Hélas! un grand nombre d'entr'elles achèvent de se purifier dans les flammes du purgatoire, des souillures de la vie!... Un grand nombre souffrent et je ne cherche point à les soulager!... Il me semble entendre ceux de mes compagnons qui m'ont précédé dans la mort, s'écrier : O toi qui fus notre ami, ne seras-tu pas sensible à nos maux, ne nous donneras-tu que de faibles prières?... il nous faut du sang, du sang de J.-C.; et toi, tu ne songes seulement pas à faire offrir pour nous la divine victime!... Ces voix suppliantes qu'il croyait entendre et dont une brise d'automne semblait lui porter les sons, causaient à notre pieux chrétien un saisissement inexprimable. Il se reprochait sa négligence à prier pour ceux qui dorment le long sommeil, et il s'en retournait en roulant entre ses doigts les grains bénis d'un long rosaire d'ébène, quand il fut accosté par un écossais luthérien avec lequel il avait fait la traversée d'Angleterre en France. L'étranger était couvert d'habits de deuil et la tristesse de son âme s'harmonisait avec la couleur de ses vêtements. Hélas! il avait perdu un frère chéri au milieu d'une fête, et le souvenir de ce brusque passage du plaisir au cercueil, torturait son cœur... Il savait que rien d'impur ni de souillé n'entrera dans le royaume des cieux, et sa religion ne lui offrant aucun lieu intermédiaire entre le paradis et l'enfer, ses doutes sur le sort éternel de son frère, se changeaient en frayeurs délirantes, en déchirantes angoisses. Il n'avait plus de repos, ses jours étaient sans joie, ses nuits sans sommeil et la pâleur de son visage trahissait la souffrance à laquelle il était en proie...

Les médecins lui ordonnèrent de voyager, mais la pensée de son frère le suivait partout. Ah! se dit-il un jour, loin de moi ces froides croyances qui nous interdisent de prier pour ceux que nous avons aimés! Je veux être catholique, car je le sens au fond du

cœur : *c'est une bonne et salutaire pratique que de prier pour les morts.* C'est une consolante pensée que de songer que l'on peut encore être unis à ceux qu'on a perdus, et qu'on peut les soulager par de bonnes œuvres... Oh! quel puissant encouragement pour faire le bien que d'être certain de pouvoir rendre moins douloureux et moins longs les tourments de ces pauvres âmes qui ne sont point encore assez pures pour paraître devant Dieu, pour recevoir l'investiture d'une éternelle félicité! — Le pieux Écossais venait de réaliser son vœu le plus cher : il avait voulu abjurer le jour des Morts, afin d'appliquer à son frère le mérite de cette sainte et courageuse action, et il accourait en instruire son vertueux ami.

Pour nous, qui avons le bonheur d'être catholiques, soyons dociles à la voix de l'Église, notre mère, qui nous conjure avec larmes de l'aider à fléchir la divine justice en faveur de cette *chère* partie d'elle-même qui languit encore dans les gémissements et dans la douleur!

DU SOIN DES ÉGLISES.

(Suite.)

Après avoir provoqué, autant que possible, le zèle des fidèles à donner généreusement aux églises pauvres des campagnes et surtout à faire honneur à toutes les quêtes qui s'y font, par des vues de foi et des considérations chrétiennes les plus élevées, j'oserai indiquer l'usage qu'ils doivent faire de leurs offrandes, lorsqu'ils donnent aux églises des objets de leur choix, pour servir aux solennités du culte ou à la décoration des autels.

Il faut avoir beaucoup de tact, beaucoup de goût, j'ajouterai même beaucoup de connaissances, pour donner aux sanctuaires ce qu'il convient, et ne pas faire de ces dons inutiles ou disparates qui blessent l'harmonie de l'ornementation générale.

Beaucoup de personnes pieuses, plus dévouées à l'entretien des autels que bien inspirées par un zèle éclairé, se font un bonheur d'enrichir les églises de mille ornements divers, sans consulter les règles de l'art chrétien. Comme un don ne se refuse jamais, on est forcé de recevoir ces témoignages de leur pieuse munificence; leurs présents brillent de toutes les couleurs, se disposent de toutes les façons possibles et impossibles, sur les gradins des autels et ailleurs; et comme ils viennent de plusieurs

sources, qu'ils sortent de différents magasins, qu'ils sont confectionnés sur les modèles les plus divers, il arrive souvent qu'ils choquent les regards, au lieu de les charmer, et nuisent à l'embellissement du lieu saint. Cette conséquence fâcheuse est loin sans doute, bien loin des intentions charitables des donateurs. Mais il serait si facile d'y remédier, qu'il est bon d'en inspirer seulement la pensée.

C'est depuis que l'art chrétien et la science archéologique n'ont plus pour interprètes ceux mêmes qui doivent exécuter et diriger l'ornementation des églises que les objets sacrés, les ornements, les décorations ne s'accordent plus avec l'époque, le caractère et l'ensemble des monuments catholiques. Autrefois, tout était en rapport et pas une ligne, droite ou courbe, n'aurait choqué l'œil dans une église. Mais il faut se hâter de dire que la pauvreté des fabriques a été la principale cause de cette profanation de l'art chrétien.

Il ne s'agit pas toutefois de mettre au rebut ce qu'on possède pour le remplacer par des œuvres artistiques, ce serait trop difficile. Appliquons-nous seulement à ne rien donner aux églises sans avoir consulté auparavant : 1° leurs besoins les plus pressants ; 2° le style et la physionomie de l'édifice ; 3° à défaut de lumières sur ce dernier point, des connaisseurs instruits et expérimentés.

Vous apportez des fleurs pour une église, des deux mains, avec une profusion dont on sera reconnaissant sans doute, mais un peu embarrassé peut-être ; vous faites présent de magnifiques candélabres, de brillantes couronnes ; tout cela est très-bien, votre zèle est très-louable ; mais si vous eussiez consulté, on vous aurait dit peut-être qu'une lampe manque au sanctuaire ou que les ressources de l'église ne permettent pas de l'entretenir, que le ciboire, le calice, l'ostensoir, les vêtements sacerdotaux devraient être remplacés pour l'honneur du culte et à cause du respect dû à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vous direz : mais je n'ai point les moyens de payer des objets de cette valeur. On vous répondra : abandonnez une part de vos largesses entre les mains du prêtre ou du trésorier chargé du soin de l'église. Vous ne serez pas seul à donner, tous les petits dons se réuniront pour compléter la somme nécessaire à l'achat de l'objet le plus urgent et le plus convenable. Et petit à petit le mobilier de l'église se complétera dans un goût parfait.

Quant au style, à la forme et aux dessins qu'on doit adopter dans tous les objets d'ornementation, je sais fort bien que les fabricants n'ont pas toujours eux-mêmes des connaissances très-étendues sur les règles de l'art, et que les marchands cherchent toujours à influencer les acheteurs, c'est là le grand inconvénient. Espérons qu'une direction nouvelle viendra bientôt présider à la confection des objets sacrés. Néanmoins, il est encore facile, quand on a tant soit peu de connaissances en archéologie, de ne pas confondre les époques, et d'éviter de placer des vases et des ornements du XVIe siècle dans une église du XIIe. Ce sont là de ces fautes qu'on évitera, si l'on consulte l'époque des églises, ou les personnes compétentes.

Soyons fidèles à ces règles de prudence, soumettons-nous modestement au jugement des connaisseurs et nous ne ferons point aux églises de ces dons indiscrets qui détruisent l'unité et déparent leur majestueux ensemble. H.

ÉDUCATION CHRÉTIENNE.

DE L'ÉDUCATION DANS LA FAMILLE.

Dans un de nos précédents articles sur cette importante matière, nous avons dit que le premier objet de l'éducation chrétienne était de développer dans les âmes la vie de Jésus-Christ, c'est-à-dire l'esprit, les pensées, les affections, en un mot les dispositions intérieures de l'Homme-Dieu. Ce principe une fois admis, et tout chrétien doit l'admettre, examinons si l'éducation telle qu'on la donne aujourd'hui a véritablement ce caractère.

Il y a dans ce monde trois écoles successives par lesquelles toute âme d'homme est appelée à passer pour atteindre sa perfection ; trois éducations qui se superposent comme trois escarpements d'une même montagne pour conduire au sommet suprême de l'existence : l'éducation par la mère dans la famille, l'éducation par le maître dans l'école, l'éducation par la société dans le monde (1).

Or, l'éducation actuelle envisagée dans ces trois développements forme-t-elle ou peut-elle former Jésus-Christ dans les âmes ? Pour le savoir, étudions-la sous ces diverses phases qu'elle nous offre et commençons par la considérer au sein de la famille.

(1) Discours sur l'éducation progressive par M. l'abbé Baunard.

S'il est un spectacle affligeant pour quiconque a le sentiment de la dignité chrétienne, c'est celui de l'état déplorable auquel sont trop souvent réduites les âmes des plus jeunes enfants par la négligence de ceux qui doivent surveiller leur entrée dans la vie. Le soin du corps, la culture de l'esprit, donnés l'un et l'autre d'une façon plus ou moins intelligente, voilà de quoi se préoccupent les personnes qui président à l'éducation du premier âge. Mais pour l'âme, pour le cœur, pour cet être surnaturel qui constitue le chrétien, c'est à peine si l'on y pense. Les parents ignorent ou semblent ignorer généralement que la vie divine, reçue par l'enfant dans le baptême, a besoin, comme la vie matérielle et intellectuelle, d'être protégée, entretenue, développée, et que cette œuvre d'éducation surnaturelle doit s'accomplir avec d'autant plus de sollicitude que la vie de l'âme est incomparablement plus précieuse que les deux autres. Que font-ils en effet pour accroître dans les chers objets de leur tendresse le don précieux et inestimable de la grâce? La prière, toujours si puissante, surtout quand elle s'échappe du cœur d'un père ou d'une mère, vient-elle se placer plus souvent sur leurs lèvres depuis que le ciel a daigné bénir leur union en la rendant féconde? Cette même foi, qui inspira peut-être à la mère de demander instamment au ciel la grâce du baptême pour le fruit qu'elle portait dans son sein, lui fait-elle comprendre qu'elle doit continuer ses supplications les plus vives et ses soupirs les plus ardents, même après avoir été mise en possession de son trésor tant désiré? Ah! sans doute les parents honnêtes qui ont au fond du cœur une étincelle de sentiment religieux prient et prient tous les jours pour leurs jeunes enfants; mais ne se bornent-ils pas d'ordinaire à demander pour eux la vie, la santé, l'intelligence et tous les autres biens naturels que le monde admire? Adressent-ils quelquefois au Seigneur une de ces prières que la piété suggère à la tendresse : « Mon Dieu! qui avez créé l'âme de mon enfant et qui l'avez régénérée par votre grâce, augmentez, je vous en conjure, le trésor de foi, d'espérance et de charité dont vous l'avez enrichie au jour de son baptême; que votre divine lumière éclaire son intelligence et lui découvre les vérités saintes; que votre amour éveille dans son cœur les sentiments de confiance qu'il doit avoir pour vous. Puisse sa première action, sa première parole, le premier mouvement de son âme être une prière, une aspiration vers vous, ô mon Dieu, le céleste auteur de sa vie! »

Hélas! il faut en convenir, ces sentiments, qui devraient être si naturels à des parents chrétiens, sont malheureusement bien rares de nos jours. Prieront-ils pour leurs enfants, ces pères et ces mères qui ne pensent pas à prier pour eux-mêmes et qui n'ont plus de commerce avec le Ciel? S'adresseront-ils à Dieu pour qu'il conserve et qu'il accroisse dans ces jeunes cœurs les dons célestes que leur a procurés le baptême, lorsqu'ils n'en soupçonnent pas l'existence ou qu'ils n'y attachent pour ainsi dire aucun prix? Chaque jour ils demandent au soleil la chaleur de ses rayons bienfaisants, à l'atmosphère ses douces influences, aux aliments les sucs nourriciers qu'ils renferment, à toutes les créatures un secours quelconque pour hâter le développement physique de leurs jeunes enfants; il n'y a que le Créateur dont l'assistance leur paraisse inutile, puisqu'ils ne pensent pas à la réclamer.

Et pourtant, l'éducation chrétienne étant une œuvre surnaturelle, la prière est la première des conditions rigoureusement requises pour en assurer le succès. Sans la prière on peut bien élever un animal, on peut même former un savant, un académicien, un philosophe, mais jamais on ne saurait former un chrétien. Aussi, nous osons le dire, si la première éducation est aujourd'hui si défectueuse, ou pour mieux parler presque nulle, la première cause de ce grand malheur, la voici : en général les parents ne prient pas pour leurs enfants, ou ils prient peu, ou bien ils prient mal.

(La suite dans un prochain numéro.)

FLEURS DES SAINTS.

SAINT STANISLAS DE KOSTKA. (1)

Ce simple titre renferme notre pensée tout entière. Venir chaque mois cueillir dans le parterre de l'Eglise une de ces fleurs odorantes dont le parfum, après avoir embaumé la terre, remonte vers le ciel, comme le flot du pur encens; la présenter, cette fleur bénie, aux regards des pieux fidèles; en faire ressortir les principales nuances, et en particulier ce qui lui donne une ressemblance plus grande, une conformité plus parfaite avec la Rose mystique : tel est le but que notre faiblesse se propose d'atteindre, en venant bégayer, après tant de bouches éloquentes, l'éloge des plus dévots serviteurs de la reine de tous les saints!...

(1) L'Église célèbre sa fête le 13 novembre.

— La touchante figure dont nous allons essayer aujourd'hui d'esquisser quelques traits, est celle de l'angélique Stanislas de Kostka... Ce nom seul, faut-il l'avouer, fait trembler notre main et palpiter notre cœur!... c'est que, nous le sentons bien, il faudrait se servir pour écrire dignement cette vie si pure, d'une plume enlevée à l'aile d'un séraphin... Stanislas nous apparaît au milieu des fils d'Adam, comme la sensitive au milieu des fleurs, ou plutôt il nous semble placé dans ces régions éthérées dans lesquelles nous voudrions pouvoir le suivre, pour venir ensuite redire à la terre les merveilles de cette existence si courte et cependant si remplie, qui est annoncée par le nom de Jésus mystérieusement gravé sur le sein de sa mère, et qui se termine par une apparition de la très-sainte Vierge venant chercher l'âme bénie de son fidèle serviteur, pour le présenter à son adorable fils et aux anges, dont il rappelle la pureté et dont il va partager la gloire!

La révolution religieuse opérée dans les esprits par les prédications fougueuses et les pernicieux écrits de l'*Ecclésiaste de Wurtemberg* (1), venait à peine de s'accomplir, quand Dieu, qui a promis l'indéfectibilité à son Eglise, suscita pour la défendre dans ce péril extrême un ordre combattant qui devait faire face à tous les dangers, vaincre tous les obstacles, et sentinelles avancées pour défendre le camp d'Israël, poursuivre l'hydre de l'hérésie, partout ou apparaîtrait sa tête hideuse. Ignace de Loyola, l'homme choisi par Dieu même pour créer cette sainte et courageuse milice, pensa que l'un des moyens les plus puissants pour arrêter le torrent de l'erreur serait la fondation de séminaires, sortes de colléges, dans lesquels on recevrait de jeunes gentilshommes pour les élever dans la science et dans la piété. L'empereur Ferdinand protégea de tout son pouvoir un établissement de ce genre dans la capitale de ses états. Mais Maximilien II, son successeur, fastueusement surnommé *les délices du genre humain,* retira aux Jésuites la maison que son prédécesseur leur avait allouée, et tous leurs élèves furent contraints de chercher un asile dans les différentes maisons de la ville. De ce nombre étaient notre Stanislas et Paul de Kostka, son frère, envoyés tous les deux à Vienne par leur père, sous la conduite de Bilinski, leur gouverneur, afin d'y recevoir une éducation en rapport avec leur noble naissance.

(1) Titre modeste que se donnait Luther.

Stanislas sentit vivement le coup porté à des maîtres qu'il vénérait et qu'il aimait tendrement; mais sa douleur fut encore plus grande quand il se vit forcé par son frère et son précepteur à loger avec eux chez un luthérien dont les discours blessaient journellement ses plus chères croyances. Qu'il est admirable, cet héroïque enfant, quand il lutte avec une force, une douceur et une patience sans égales contre toutes les séductions de l'erreur et du plaisir! Quelles sont belles dans leur simplicité, ces paroles qu'il adresse à Bilinski, mécontent de l'austérité de sa vie : « Je ne suis pas né pour le monde; je ne m'y sens nullement propre; Dieu ne m'a fait que pour lui. »

Quelle est grande, la patience qu'il déploie dans les douloureuses étreintes d'une grave maladie! Qu'il est sublime, le tableau que nous offre cet ange de la terre recevant le saint viatique de la main des anges du ciel, et quelle est ravissante cette vision pendant laquelle Marie elle-même dépose son divin fils sur les bras défaillants du jeune malade, qui recouvre miraculeusement la santé à ce contact divin!... La Sainte-Vierge, avant de quitter Stanislas, lui annonce qu'il entrera dans la Compagnie de Jésus... Dès lors, toutes ses démarches, toutes ses actions graviteront vers cet unique but.

Vainement la prudence humaine lui soufflera-t-elle ses timides conseils ; vainement lui montrera-t-elle les fils d'Ignace en défaveur à Vienne, à peine établis en Pologne, et destinés par le but de leur ordre et le vœu de leur saint fondateur aux persécutions et aux ignominies; vainement la nature cherchera-t-elle à ébranler son courage en lui représentant une mère en pleurs et un père irrité; vainement le Provincial des Jésuites à Vienne refusera-t-il de le recevoir et lui fera-t-il comprendre qu'il lui faudra peut-être aller jusqu'à Rome solliciter la faveur de son admission : rien n'ébranlera sa généreuse détermination.

Qu'importent à Stanislas les souffrances, les mépris, les rebuts, les résistances de ses parents, la faiblesse de sa complexion pour faire à pied quatre cents lieues de chemin! Fort de la parole de Marie, il irait au bout du monde s'il le fallait pour accomplir le plan divin!

Ne nous étonnons donc plus de voir ce frêle enfant surmonter des obstacles presque invincibles et recevoir enfin des saintes mains de François de Borgia, alors général de la Compagnie, l'humble habit de novice, qu'il devait rendre plus éclatant par

l'attouchement de sa chair virginale que la pourpre des rois!

Le secret de la persévérante énergie que déploya Stanislas pour répondre aux desseins providentiels, se trouve tout entier dans la *certitude* qu'il avait d'être soutenu par Dieu, puisqu'il n'agissait qu'en vue de lui plaire et d'obéir à ses lois.

Ah! ce qui fait si souvent échouer les meilleures entreprises, c'est qu'on les commence sans s'être assuré par de ferventes prières, et de sérieuses réflexions, que l'inspiration vient du Seigneur!.... Alors quand surviennent les difficultés (compagnes ordinaires de toute bonne œuvre), on est ébranlé, on doute, on tâtonne, on ne prend plus que des demi-mesures, et l'édifice que l'on avait essayé de construire reste inachevé. Pour faire de grandes choses dans l'ordre naturel comme dans l'ordre surnaturel, il faut avoir de la foi au cœur! Elle diffère sans doute dans les motifs, mais il est positif que le conquérant n'enchaînera jamais les peuples à son char, s'il ne croit pas à sa fortune, et que le chrétien ne fera jamais le bien sur une vaste échelle, s'il ne dit avec Stanislas: « Qui a Dieu pour soi n'a rien à redouter », et avec saint Paul : « Je ne puis *rien*, mais je puis *tout* en Celui » qui me fortifie. »

Cependant le moment approchait où le saint novice allait voir apparaître, pour le conduire au céleste séjour, Celle qui en est la Reine, entourée d'une myriade d'esprits bienheureux.

O vous qui craignez la mort, approchez-vous sans crainte de Stanislas, car elle a perdu pour lui tout son funèbre appareil.

Le coup qu'elle lui portera sera si doux que ses traits n'en recevront aucune altération ; ses membres resteront flexibles, et sur son front candide brillera comme un rayon d'immortalité.

Ce fut dans la nuit du 15 août 1568 que mourut Stanislas de Kotska, dans sa dix-neuvième année. Marie, par une attention toute maternelle, avait voulu que son enfant bien-aimé put célébrer dans le ciel avec les anges, la fête de sa glorieuse Assomption!

Un humble servant de Marie.

TRAIT HISTORIQUE.

LA PIÈCE DE DIX SOUS DU FORNAIO (1).

Jusqu'à présent le monde n'a point érigé en principe que le

(1) Boulanger.

meilleur moyen de faire fortune soit de se dépouiller de tout ce que l'on possède, et le centuple promis par le divin Maître à cet entier abandon, n'est point ordinairement acquitté par l'adorable providence en espèces sonnantes. C'est cependant ce qui est arrivé à Grazioli, simple boulanger piémontais, qui vint chercher fortune à Rome, cheminant à petites journées, le sac sur le dos, le bâton à la main... Arrivé à la porte de cette ville, notre voyageur voulut se rendre compte de ses finances; en conséquence il tira de sa poche une petite bourse de cuir, et en fit sortir la modique somme de dix sous. Dix sous, se dit Grazioli, c'est peu de chose sans doute, mais cela payera toujours mon souper, la botte de paille qui me servira de lit ; et Dieu aidant, je trouverai bien au matin de l'ouvrage. Rassuré sur son présent, et confiant dans son avenir, le boulanger se remit en marche et il allait entrer dans Rome quand il fut accosté par une pauvre femme qui lui demanda l'aumône... « Ah! mon bon signor, disait-elle, ayez pitié de moi; au nom de la sainte Madone! elle vous protégera !... si vous saviez ce que je souffre!... je n'ai pas encore mangé de la journée et je me sens défaillir. » Le jeune homme attendri fixa sur la mendiante un regard pénétrant. « Ah ! reprit celle-ci, je ne mens pas... croyez-moi, je me meurs de besoin...» et l'altération de ses traits contractés par la faim, confirmait la vérité de ses paroles. Grazioli, quoiqu'il eût bien faim lui-même, n'hésita plus, il rouvrit sa petite bourse de cuir et remit à la pauvre femme les dix sous qu'elle contenait, en disant : « Le bon Dieu me les rendra bien, s'il me bénit !... » Le cœur rempli de cette héroïque confiance, le jeune homme entre dans Rome, trouve presque instantanément à se placer dans une des boulangeries de cette grande cité, à titre de *garçon*, et s'y conduit si bien qu'au bout de quelques années il avait fait d'assez fortes économies pour louer de grandes terres sur lesquelles il mit des troupeaux. Bref, par les moyens les plus légitimes, sans qu'un seul mot se soit élevé sur son compte et grâce certainement à cette bénédiction divine qu'il avait invoquée il a laissé à son fils de quatre à cinq cent mille livres de rente. Aussi a-t-on lu dernièrement, sans en être surpris, dans une feuille italienne, « que le duc Grazioli venait d'acheter pour seize » cent mille francs, le palais du Duc Braschi (de la famille du » Saint-Pape Pie VI), qui est un des plus beaux de la ville » éternelle. »

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

ET NOUVELLES DIOCÉSAINES.

Bien que la saison des voyages soit à peu près terminée, chaque jour amène encore aux pieds de Notre-Dame de Chartres de nouveaux visiteurs qui viennent lui demander quelques grâces, ou la remercier de celles qu'ils ont reçues par sa puissante intercession.

Il y a peu de temps, le Supérieur d'une communauté religieuse du midi de la France nous laissait entre les mains la somme nécessaire pour l'acquisition et l'entretien d'une lampe qui devra brûler jour et nuit devant l'image de Notre-Dame de sous-terre.

C'est le huitième ex-voto de ce genre que nous devons à la pieuse libéralité des serviteurs de Marie pour la chapelle de la crypte.

— La rentrée des classes a eu lieu dans les conditions les plus heureuses pour les maisons ecclésiastiques du diocèse, et tout fait espérer que la pénurie de sujets qui afflige depuis quelque temps notre Église aura bientôt cessé.

— Des trois prêtres ordonnés à Chartres aux quatre-temps de septembre, MM. Couturier, Onillon et Pereffier, le premier a été nommé curé de Santeuil, le deuxième professeur à l'Institution Notre-Dame de Nogent-le-Rotrou, et le troisième curé de Gironville.

— Depuis deux mois, le clergé du diocèse a fait de nouvelles pertes bien douloureuses. Nous avons à enregistrer aujourd'hui dans son nécrologe les noms de MM. Étienne, vicaire de Bonneval; Coursimault, ancien curé de Monthireau; Forfait, curé de Monthireau, et Michel, curé des Autels. MM. Étienne et Michel ne comptaient que quelques années de sacerdoce.

— Un nouveau Crucifix vient d'être placé dans le cimetière de la cathédrale pour remplacer l'ancien qui tombait de vétusté. On espère que les fidèles aideront par leurs aumônes à couvrir cette dépense qui pèse assez lourdement sur le mince budget de la Fabrique de Notre-Dame. Un tronc a été placé au pied de la croix, pour recevoir les offrandes qu'on voudra bien faire à cette intention.

— Nous avons déjà parlé, dans un de nos précédents numéros, de l'*Association de Saint-François-de-Sales*, pour la conservation de la foi dans les pays catholiques. Nos lecteurs seront heureux d'apprendre que Mgr de Ségur, président de l'Œuvre, doit venir prochainement à Chartres et qu'il exposera lui-même publiquement le but et les avantages de cette belle institution. Une réunion est annoncée à cet effet pour le jeudi 10 novembre, à deux heures et demie, dans la chapelle des religieuses de la Visitation. Le pieux et savant Prélat, si connu dans toute l'Église pour son zèle admirable et pour le mérite des excellents petits livres qu'il a publiés, ne saurait manquer d'intéresser vivement les fidèles par l'instruction qu'il doit leur

adresser (1). Il nous semble d'ailleurs qu'un charme tout particulier doit être attaché à sa parole. Mgr de Ségur, jeune encore, est complétement privé de la vue; mais cette infirmité, loin de ralentir son ardeur, semble l'activer au contraire en le laissant tout entier à sa chère et unique préoccupation, qui est de porter la lumière dans les âmes et de les ramener dans le chemin de la vérité. L'instruction sera suivie d'un salut solennel.

Le soir, le vénérable président de l'Association recevra Messieurs les membres de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul dans le lieu ordinaire de leurs réunions. Une autre salle de l'Évêché sera également ouverte pour les autres personnes qui portent quelque intérêt à l'Œuvre. Le lendemain matin, nouvelle allocution, messe des associés et communion des fidèles. (2)

— Tandis que le Gouvernement continue de faire exécuter d'importants travaux à l'extérieur de notre basilique, sous la direction intelligente de ses architectes, Mgr l'Évêque de Chartres poursuit de son côté son Œuvre de restauration à l'intérieur de l'édifice, soit à la crypte, soit dans l'église supérieure.

Les chapelles de Notre-Dame sous-terre qui restent à réparer, vont recevoir successivement des autels et les embellissements nécessaires. Mais il fallait avant tout leur assigner des vocables nouveaux pour remplacer les anciens qu'il est impossible de déterminer aujourd'hui d'une manière certaine. Le choix de Mgr l'Évêque, tout en donnant une satisfaction légitime à certaines dévotions plus répandues de nos jours, ne pourra manquer d'être agréable aux personnes instruites. La chapelle de l'abside est destinée à Saint Jean-Baptiste, second patron de la cathédrale. Puis viennent, dans un ordre que nous ferons connaître plus tard : Saint Joseph, à qui le pieux Gerson voulait faire rendre un culte particulier dans notre église; Sainte Anne, dont nous possédons le précieux chef; Saint Clément, pape, à qui nous devons nos premiers missionnaires; Saint Denis, l'apôtre des Gaules; Saint Martin, le thaumaturge de la France; Sainte Madeleine et Sainte Véronique, qui avaient autrefois une chapelle dans l'église souterraine; enfin Saint Fulbert et Saint Yves, ces deux grandes lumières de l'Église de Chartres, que l'Église de France peut bien compter elle-même parmi ses gloires les plus pures.

(1) Nous ne saurions trop recommander, entre autres ouvrages de Mgr de Ségur, ses *réponses* aux objections sur les principales vérités de la religion, et ses *causeries* familières sur le Protestantisme. Il y a dans ces deux opuscules plus de lumière qu'il n'en faut pour éclairer tous ceux qui ne ferment pas volontairement les yeux à la vérité. Les gens du monde y trouveront la solution de toutes les difficultés qu'ils rencontrent dans tels et tels ouvrages, ou qu'ils entendent de la bouche de telles et telles personnes

(2) La Messe de l'Association de Saint-François-de-Sales se dira désormais régulièrement à la crypte, le deuxième lundi de chaque mois.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Troisième année.
12e NUMÉRO. DÉCEMBRE 1859.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

AVIS IMPORTANTS.
RESTAURATION DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.
FLEURS DES SAINTS. — Saint François-Xavier.
QUELQUES MOTS SUR LA CHARITÉ AU XIXe SIÈCLE. — Œuvre de saint François-Xavier.
TRAITS HISTORIQUES. — Conversion extraordinaire de M. N... — L'assassin du cardinal Antonelli et le médaillon du R. P. Antoine.
CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES et nouvelles diocésaines.
UN DERNIER MOT A NOS ASSOCIÉS.

AVIS IMPORTANTS.

I. Quelques-uns de nos associés ne nous ont pas encore fait parvenir le montant de leur cotisation pour l'année 1859. Nous leur rappelons que la souscription part du 1er janvier et qu'elle se paie d'avance.

II. L'abonnement continue de plein droit, comme pour la plupart des publications de ce genre. Les personnes qui renonceraient à nous prêter leur concours sont instamment priées de nous renvoyer le numéro de janvier, qui sera adressé à tous les abonnés de 1859, et d'écrire lisiblement sur l'adresse le mot REFUSÉ. Tous *les anciens abonnés* qui auront accepté ce numéro de janvier seront censés prendre un nouvel abonnement, et devraient, en cas de refus ultérieur, payer le prix des numéros qu'ils n'auraient pas renvoyés.

III. A partir du 8 décembre, le bureau de notre petit journal sera transféré cloître Notre-Dame, no 13.

IV. Les bénéfices qui résulteront de notre publication pendant l'année qui va s'ouvrir, seront spécialement consacrés à la restauration des chapelles de la Crypte qui doivent être dédiées à saint Fulbert et à saint Yves.

V. Avec le premier numéro de l'année 1860, nos abonnés recevront, comme étrennes, le Discours prononcé par Mgr l'Évêque de Poitiers à la fête de la réconciliation de l'église Sainte-Foy.

RESTAURATION DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

En attendant le compte-rendu que nous devons offrir à nos lecteurs dans notre prochain numéro, nous voulons leur faire connaître dès aujourd'hui plusieurs projets relatifs à l'Œuvre, et qui ont déjà reçu un commencement d'exécution.

M. l'abbé Legendre, qui se dévoue avec tant de zèle à la restauration de la Crypte, a recueilli en grande partie la somme nécessaire pour réparer la chapelle dédiée à Saint-Jean-Baptiste. Il s'est également chargé de mettre au plus tôt Saint-Joseph en possession du nouveau sanctuaire qu'on lui destine, et c'est parmi les membres de la Confrérie de Notre-Dame de Chartres qu'il espère trouver les secours les plus abondants.

Le zélé directeur d'une pieuse association compte aussi pouvoir mener à bonne fin la restauration de la chapelle de Sainte-Anne.

Sainte-Madeleine a déjà une partie assez notable des fonds que nécessite le rétablissement de son gracieux sanctuaire.

Enfin Mgr l'évêque de Chartres fait exécuter à ses frais l'autel de Saint-Yves; et Mgr l'évêque de Poitiers, l'autel de Saint-Fulbert : nous pensons, comme nous l'avons dit, pouvoir achever les deux chapelles avec les ressources que nous procurera la *Voix de Notre-Dame.*

On peut donc légitimement espérer voir la crypte de Notre-Dame de Chartres, sinon complétement restaurée, mise du moins dans un état convenable pendant le cours de l'année prochaine, ainsi que nous en avons plus d'une fois témoigné le désir.

Tandis qu'on s'occupe de réparer la crypte, un autre projet de restauration est près de s'exécuter dans l'église supérieure. Il s'agit de rétablir successivement nos pauvres chapelles, que le mauvais goût du siècle dernier et le vandalisme de la révolution ont si tristement défigurées.

Les travaux doivent commencer par la chapelle de Saint-Etienne ou des Martyrs, connue aujourd'hui sous le nom de chapelle du Saint-Cœur de Marie: C'est à la piété de quelques personnes généreuses de la paroisse qu'on doit l'initiative de cette restauration si désirable; mais nous savons que la Confrérie de Notre-Dame de Chartres prétend bien n'y pas rester étrangère.

FLEURS DES SAINTS.

SAINT FRANÇOIS-XAVIER (1).

Que de grands, que d'impérissables souvenirs se rattachent à ce nom béni! Des nations entières brisant leurs idoles pour embrasser le joug sacré de la Foi, des malades recouvrant la santé, des morts rendus à la vie, des tempêtes apaisées, des armées mises en déroute par le signe vainqueur de la Croix, les événements à venir prédits, les secrets des cœurs découverts, les fléaux arrêtés, les dialectes les plus étrangers, les plus divers, entendus et parlés par inspiration divine : tel est l'abrégé des merveilles opérées par celui auquel la voix sacrée de l'Eglise a donné le titre sublime d'Apôtre des Indes et du Japon...

Ignace, Xavier, Charles Borromée, voilà les hommes qu'elle sait enfanter, quand ses ennemis dans leur orgueil impie osent l'accuser de stérilité...

Qu'il serait intéressant à faire, le parallèle du moine apostat de Wittemberg et du Thaumaturge Navarrais!... On verrait l'un, sous le spécieux prétexte d'abus à réformer, saper, briser, renverser ce qui pendant seize siècles avait été aimé, respecté du chrétien, et, debout au milieu des ruines que sa main destructive a faites, lancer le blasphême et la malédiction contre l'Eglise catholique sa mère, et contre le pontife auguste qui la gouverne au nom de Dieu!... On apercevrait l'autre, entouré du majestueux cortége de peuples nombreux gagnés par sa parole inspirée à la foi de Jésus-Christ; et fils soumis de l'Eglise romaine, avoir pour elle et pour son chef suprême la plus entière obéissance, le plus humble respect.

Le premier, jetant loin de lui les livrées de la pénitence et violant les vœux de la perfection évangélique qu'il avait solennellement prononcés, s'engage dans les liens du mariage; puis, le verre à la main, dans le coin d'une taverne, formule les dogmes qu'il doit ensuite imposer à ses sectaires, en menaçant ceux assez téméraires pour les rejeter des plus épouvantables anathêmes.

Le second macère sa chair innocente et pratique les plus héroïques vertus; il n'oppose que des bienfaits et des bénédictions aux injures de ses ennemis, et si, éclairé par une lumière pro-

(1) L'Eglise célèbre sa fête le 3 décembre.

phétique, il entrevoit les maux prêts à fondre sur eux, il fait les plus généreux efforts pour les en préserver.

Aucun miracle ne vient sanctionner la mission que Luther prétend tenir du ciel, et afin de répandre plus rapidement ses pernicieuses doctrines, il s'adresse aux passions des grands, les flatte, les encourage, les autorise, et donne à la parole du Seigneur les plus fausses interprétations.

Les miracles au contraire se multiplient à tel point sous les pas de Xavier, que c'est une espèce de prodige quand il cesse d'en faire! Bien loin d'affaiblir la morale évangélique, il l'enseigne dans toute sa pureté; il flétrit le vice, en démontre toute la laideur; et les idolâtres, instruits et convertis par lui, rappellent par leur innocence et leur ferveur les mœurs des premiers chrétiens... Oui, en comparant la vie entière de ces deux champions de la réforme et du catholicisme, il serait facile de conclure de quel côté se trouve la vérité; mais abandonnant ce travail à de plus doctes que nous, et laissant à l'admiration des fidèles, sans prétendre les offrir à leur imitation, les choses merveilleuses opérées par l'apôtre des temps modernes, nous chercherons seulement à faire ressortir ce qui a été, après l'amour de Dieu et le salut des âmes, le mobile de toutes les actions de Xavier. L'amour et la confiance en Marie, en Marie *Immaculée!* Oh! avec quelle joie avons-nous trouvé, en compulsant les annales de cette belle vie, les preuves les plus sensibles, les plus touchantes du dévouement de Xavier pour la Vierge-Mère, de sa foi envers le mystère fondamental de toutes les gloires de la Reine du ciel! Sa croyance en l'Immaculée Conception de Marie était si vive qu'il s'engagea par vœu à la défendre de tout son pouvoir; aussi l'Eglise, en plaçant la fête de Saint François-Xavier peu de temps avant le 8 décembre, semble convier les pieux fidèles à se préparer d'une manière toute particulière pour célébrer dignement le grand mystère qu'elle honore en ce jour!...

L'étude de la vie des Saints serait une des plus utiles pour nos âmes, si au lieu de nous laisser effrayer et comme arrêter par le récit de leurs austérités et de leurs miracles, nous tâchions de découvrir le point de départ des vertus qu'ils ont pratiquées plus tard dans un degré héroïque. Ce que nous avons peut-être jusqu'ici négligé de faire, faisons-le aujourd'hui. Laissons un moment le Thaumaturge, l'apôtre, pour considérer seulement en Xavier l'écolier, le professeur; nous découvrirons sans doute en lui un esprit vif, pénétrant, une humeur enjouée, un caractère

aimable; mais si nous allons jusqu'à son cœur, si nous en dévoilons les secrets replis, nous y verrons une profonde plaie, celle de l'orgueil, de la vaine gloire... Il ne songe qu'à s'attirer des louanges; il n'apprécie que la grandeur; il n'a que du mépris pour la pauvreté; aussi les paroles et la personne d'Ignace ne lui inspirent-elles, tant qu'il ignore sa noble naissance, qu'un invincible éloignement et un profond dédain.

Quel est celui d'entre nous qui, à la vue d'un tel portrait, ne s'écriera : Ce François-Xavier avait donc une âme comme la nôtre, sujette aux mêmes misères, aux mêmes passions. Comment donc a-t-il pu se vaincre au point de devenir un si grand saint?... Comment?... Le voici. En donnant à son penchant immodéré pour la gloire mondaine une autre fin, un autre but; en substituant l'humilité à l'orgueil, au vain désir d'obtenir des louanges et de gagner *la terre*, celui de sauver des âmes et de mériter *le ciel*... Ce fut un long entretien que Xavier eut un jour avec Ignace de Loyola, dont il avait appris enfin le véritable nom, qui commença cette heureuse transformation. Puissions-nous en lisant cet émouvant dialogue nous convaincre que tous les hochets offerts par le monde à notre admiration ne sont que vanité, et qu'ils ne sauraient satisfaire la soif de bonheur dont notre âme est dévorée!...

Ignace à Xavier : Que prétendez-vous faire en appliquant uniquement votre esprit à étudier, à découvrir les secrets de la science? — *Xavier.* Je prétends me faire un nom, conquérir des suffrages. — *Ignace.* Et puis après? — Voir de nombreux élèves suivre mes cours, profiter de mes leçons. — Et puis après? — Acquérir une brillante fortune. — Et puis après? — Me retirer dans le château de mes pères. — Et puis après? — M'établir avantageusement. — Et puis après? — Vivre dans mes terres, heureux, estimé, aimé. — Et puis après? — Ici Xavier s'embarrassa... Et puis après, répondit-il enfin, j'aurai le sort des rois comme des petits, des riches comme des pauvres, je mourrai. — Et puis après? reprit Ignace. — Et puis après, dit Xavier d'une voix plus faible, je serai jugé. Le jeune professeur croyait que tout était fini là; mais il oubliait qu'il avait à faire à un ancien guerrier qui, tout en changeant de milice, savait encore poursuivre son adversaire jusque dans ses derniers retranchements. — Et puis après? continua donc Loyola... Et comme Xavier gardait le silence, son infatigable interlocuteur ajouta : Et puis après... vous irez prendre possession de votre éternité,

Que vous servira-t-il alors d'avoir gagné tout le monde, si vous avez perdu votre âme!...

Ces derniers mots subjuguèrent, entraînèrent le philosophe navarrais; il promit à Ignace de réfléchir sérieusement à ce qu'il venait de lui dire; et le fruit de ces réflexions, le résultat des luttes intérieures qu'il eut à livrer contre une nature rebelle, fut pour Xavier de concevoir pour lui-même autant de mépris qu'il en avait eu jusque-là d'estime, d'éprouver autant de désir de contribuer à la gloire de Dieu qu'il en avait ressenti d'être grand aux yeux des hommes; enfin d'aimer les humiliations et la pauvreté autant qu'il avait recherché les louanges et apprécié les richesses!...

Xavier, après sa conversion, embrassa l'institut de Saint-Ignace et voulut prononcer ses vœux le jour de l'Assomption dans l'Eglise de Montmartre dédiée à la Mère de Dieu. Lorsqu'il se rendit en Italie, sa tendre dévotion pour Marie le porta à visiter en pélerin le sanctuaire de Lorette... C'est dans *la santa Casa* (1), où s'accomplit dans le chaste sein de la Vierge de Nazareth l'incarnation du Verbe, qu'il eut la première inspiration et qu'il conçut les premiers désirs d'aller évangéliser les Indes. Son amour pour Marie ne fit que croître avec son amour pour Jésus; aussi ne demandait-il rien *au Fils* que par l'entremise de la *Mère*. Il finissait toutes ses instructions par le *Salve Regina*; il n'entreprenait aucune action avant de l'avoir placée sous le puissant patronage de Marie; il passait souvent des nuits entières agenouillé devant une de ses images. C'était dans l'église de Notre-Dame-des-Monts, située près de Malaca, qu'il ne cessait d'invoquer la reine du ciel, afin d'obtenir le retour à Dieu des pauvres pécheurs. Dans tous ses entretiens il parlait de Marie; pour témoigner qu'il était son fidèle serviteur, il portait habituellement au cou le chapelet, et désireux d'animer les chrétiens à le réciter souvent, il s'en servait pour opérer des miracles. Enfin, quand jeté sur la plage déserte de Sancian, Xavier se vit prêt à exhaler son dernier soupir, il voulut encore rendre un filial hommage à Marie en joignant à cette invocation qu'il avait presque toujours

(1) La sainte maison de la Vierge, d'après une pieuse tradition, confirmée par les témoignages les plus imposants, fut transportée en 1271 par les anges, de Galilée en Dalmatie, et de Dalmatie à Lorette quelques années plus tard. Ce lieu est devenu un des pélerinages les plus célèbres du monde chrétien.

sur les lèvres, *ô sanctissima Trinitas!* la touchante strophe de l'*Ave maris stella :*

Monstra te esse matrem!...

Unissons nos faibles voix à celle de ce grand Saint, et disons à Marie avec les sentiments de la plus tendre confiance :

Montrez-vous notre bonne mère;
Que le divin Fils né de vous
Prête l'oreille à la prière
Que vous daignez offrir pour nous!

(Un humble servant de Marie.)

QUELQUES MOTS SUR LA CHARITÉ AU XIXe SIÈCLE.

ŒUVRE DE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER.

C'est un des caractères distinctifs de la charité à l'époque dans laquelle nous vivons que de placer les œuvres qu'elle inspire sous le glorieux patronage d'un Saint des siècles écoulés. Touchante humilité de la part de leurs fondateurs, que de venir abriter leur nom modeste à l'ombre tutélaire d'un nom déjà connu et depuis longtemps vénéré. Admirable à-propos qui leur fait choisir parmi les grands bienfaiteurs de l'humanité ceux dont ils s'efforcent de rappeler les actes et de vivifier le souvenir!

Merveilleuse unité de la charité qui sous tant de titres divers gravite néanmoins toujours vers le même but : soulager toutes les misères, alléger tous les maux, adoucir toutes les souffrances, consoler toutes les douleurs!... Aussi, soit qu'elle reconstitue la famille avec saint François Régis, soit qu'elle en visite les membres indigents avec saint Vincent de Paul, soit qu'elle pose une digue aux flots envahisseurs de l'hérésie avec saint François de Sales, soit enfin qu'elle moralise l'ouvrier avec saint François Xavier, c'est toujours de la même source que découlent ces eaux pures et bienfaisantes qui, par différents canaux, se répandent dans toutes les parties du corps social pour le fortifier ou lui rendre la vie, s'il l'avait déjà perdue. Il ne résulte donc aucune confusion, aucun désordre de cette multiplicité de bonnes œuvres; il règne au contraire dans cette grande famille une si parfaite harmonie que bien loin de se nuire, tous ses membres se soutiennent et réalisent cette parole si vraie : « L'union fait la force. » Nous ne saurions donc douter qu'en

élevant aujourd'hui notre voix en faveur de l'association de Saint-François-Xavier, toutes ses sœurs qui sont établies dans les lieux où elle ne l'est pas encore, ne répondent à notre appel, et ne hâtent de tous leurs efforts et de tous leurs vœux le moment où elles pourront saluer avec nous sa *bienvenue*.

L'Œuvre de Saint-François-Xavier est par excellence l'Œuvre de la grande fraternité chrétienne. Toutes les classes de la société y sont réunies, et tandis que l'ouvrier par son travail quotidien fournit aux besoins et contribue à l'agrément, aux jouissances d'une partie de ses membres; l'autre a aussi son labeur, celui de l'intelligence qu'elle place à son tour au service de l'ouvrier; elle lui communique, elle met à sa portée les découvertes de la science; elle le distrait par de gais et spirituels récits, enfin elle lui fait connaître ses devoirs de citoyen et surtout de chrétien.

Rien n'est plus intéressant que les réunions de cette association; elles ont lieu tous les mois et ressemblent presque à une académie; la table au tapis vert, les membres du bureau et même le verre d'eau sucrée pour l'orateur, rien n'y manque. On tire ordinairement à la fin de la soirée une loterie composée d'objets utiles, et si les séances se tiennent dans une Église, ce qui est assez habituel, on les termine par le chant des petites Vêpres suivi de la bénédiction du Très-Saint Sacrement. On ne saurait se faire une idée de l'attrait que ces réunions ont pour les ouvriers une fois qu'ils y ont été admis; il est tel que dans une ville où le local manquait, les associés ont eux-mêmes creusé pendant les longs jours d'été une sorte de caveau pour en faire le lieu de leurs séances (1).

Il faut pour fonder avec succès une société de Saint-François-Xavier, outre l'ouvrier qui en est le premier élément, un prêtre au zèle ardent, à la parole chaleureuse, sympathique, animée; des laïques instruits et des frères de la doctrine chrétienne. Le concours de ces humbles fils du vénérable de la Salle, est presque indispensable pour arriver à d'heureux et durables résultats. Ils connaissent si bien l'esprit de l'ouvrier! Ils savent si sûrement s'adresser à son cœur! Ils ont tant d'empire sur lui, eux qui élèvent ses enfants, qu'ils parviennent mieux que personne à l'enrôler sous la sainte bannière de François-Xavier! Ce qui rend à nos yeux cette Œuvre si importante, c'est qu'elle apprend au

(1) Dans la paroisse Saint-Sulpice, une de ces Sociétés se réunit dans l'église souterraine. Les cryptes conviennent parfaitement aux séances de l'association de Saint-François-Xavier.

travailleur à pourvoir lui-même à ses besoins; c'est que les secours qu'il reçoit quand la maladie captive son bras, ne lui sont pas donnés à titre d'aumône, et qu'ils ne sont que le résultat, la conséquence de son exactitude à suivre les séances et à payer sa cotisation mensuelle (1 fr. 10 c.). Il est certain qu'il y a dans cette organisation quelque chose qui élève l'artisan à ses propres yeux et qui lui donne un noble stimulant pour le travail et la vertu!

Nous finirons ce court exposé par un trait bien touchant et dont nous pouvons garantir l'authenticité. Un honnête ouvrier était depuis longtemps sans ouvrage. Le ménage, les petits enfants avaient absorbé ses dernières ressources. La pauvre mère n'avait plus que deux sous dans sa poche, et pas de pain au logis... Soudainement inspirée, elle se rend à sa paroisse (Saint-Pierre-du-Gros-Caillou), fait brûler avec ses dix centimes un cierge en l'honneur de la très-sainte Vierge et la prie avec ferveur de prendre en pitié sa misère. En sortant de l'église, l'infortunée rencontre une dame charitable qui, tout émue de son chagrin trahi par de grosses larmes tombant en sillons sur ses joues amaigries, l'aborde, écoute avec intérêt l'histoire de ses malheurs, lui donne un premier secours et procure à son mari une suite de travaux qui le mettent bientôt à l'abri du besoin; mais il restait encore un autre bien à faire : décider le brave homme à pratiquer ses devoirs religieux. La foi de sa femme et les secours providentiels qui en avaient été la récompense, l'avaient déjà fortement ébranlé; la société de Saint-François-Xavier fit le reste, et à présent il est aussi fervent chrétien qu'habile et bon ouvrier!...

C. de C...

TRAITS HISTORIQUES.

CONVERSION EXTRAORDINAIRE DE M. N...

Lorsque l'on parle à certaines personnes des conversions nombreuses qui s'opèrent chez nos voisins d'outre-mer ou dans les régions infidèles, elles ont toujours à la bouche certain proverbe avec lequel elles repoussent toutes les assurances qu'on leur donne sur la vérité du fait qui leur est raconté. Or, aujourd'hui nous allons, afin de mieux les convaincre, leur redire l'histoire d'une miraculeuse conversion qui a eu lieu, non de l'autre côté de la Manche, non dans la Chine ou dans le pays d'Annam ; mais près, tout près de nous, si près que plusieurs de

nos lecteurs en ont été les heureux témoins. Il n'y aura donc pas cette fois moyen de nous dire ces paroles peu flatteuses : « *A beau mentir qui vient de loin.* »

M. N... avait reçu dans l'un des meilleurs colléges de Paris une éducation soignée. Il remplit ses devoirs religieux, si ce n'est avec une grande ferveur, du moins avec régularité, jusqu'à l'âge de vingt-deux à vingt-trois ans. A cette époque, ses idées subirent le plus bizarre revirement ; il abandonna toute pratique pieuse et s'arma d'un cynisme qui désespérait toutes les personnes animées pour lui d'un sincère intérêt. Saper une à une toutes les bases sur lesquelles repose l'édifice auguste de l'Église catholique, relever tous les sarcasmes vomis pas l'école voltairienne contre les souverains pontifes, les prêtres, l'Écriture-Sainte, en un mot contre tout ce qui a droit au respect du chrétien, telle était la pente habituelle, et l'occupation d'esprit de ce malheureux jeune homme, qui semblait avoir pris à tâche de pousser de sophismes en sophismes, d'objections en objections la discussion religieuse, jusqu'à ses dernières limites. M. N... n'était pourtant pas un impie dans toute la force de ce terme si flétrissant pour celui qui mérite de le porter. Il reculait devant l'athéisme; le déisme lui convenait mieux, et plusieurs fois il songea sérieusement à se faire protestant. Cette esquisse si pâle des dispositions de M. N... ne donne qu'une idée bien imparfaite des fluctuations de son esprit, qui le conduisirent hélas! aux derniers paroxysmes du doute et de l'erreur! Livré au funeste penchant des liqueurs fortes, il ruina bientôt une assez robuste constitution, et les souffrances physiques dont il était atteint ne firent qu'imprimer à son caractère un cachet d'irritabilité qui, joint à ses fréquentes, à ses énergiques, à ses effrayantes négations de nos plus chères croyances, rendaient bien pénibles les soins que lui donnait avec le plus constant dévouement sa sœur, personne pieuse et animée de la foi la plus vive, mais qui n'avait sur le malade aucune influence directe. Voyant bien que les raisonnements les plus serrés et les plus concluants ne faisaient que redoubler le feu roulant de ses objections, elle eut recours à la prière, et son zèle lui fournit mille industries pour obtenir en faveur de son frère les plus nombreux, les plus fervents suffrages. Plusieurs fois les associés des archiconfréries de Notre-Dame des Malades et du Cœur Immaculé de Marie invoquèrent pour lui la *Santé des infirmes*, le *doux Refuge des pauvres pécheurs*. Plusieurs fois le saint sacrifice de la Messe fut offert dans la crypte chartraine pour obtenir la guérison de son âme encore plus que celle de son corps, et bien des mortifications se pratiquaient dans le secret du cloître pour obtenir sa conversion! Cependant les forces du malade s'affaiblissaient de jour en jour. Un pieux ecclésiastique ainsi qu'un médecin aussi habile que bon chrétien, le visitaient, causaient avec lui, et en présence de la mutabilité et de l'étrangeté de ses opinions, ils avaient fini par perdre tout espoir de le ramener à des idées saines et droites. Car non-seulement M. N... revenait à ses objections favorites

après en avoir fait momentanément l'abandon, mais encore (peut-être, il est vrai, par un certain esprit de contradiction) il parlait de nouveau d'embrasser le protestantisme.

Un matin, à son réveil, il parut rêveur. Il gardait le silence et quand il le rompit ce fut pour déclarer que la Sainte-Vierge lui était apparue environnée de gloire et que cette vue l'avait singulièrement impressionné. M. N... fit part de ce qu'il appelait sa vision au prêtre qui venait de temps à autre causer avec lui. Mais il en resta là. Néanmoins ce pieux souvenir revenait souvent à sa pensée. Il s'établit alors dans son âme une lutte suprême. Furieux de voir sa proie lui échapper, l'esprit du mal lui souffla de rechef toutes ses redites infernales. Aussi le bon vicaire qui avait tenté sans succès auprès de M. N... un dernier effort, le quitta-t-il résolu de laisser agir la grâce et de ne plus retourner auprès du malade que si celui-ci réclamait le secours de son ministère. Le démon croyait triompher, mais Marie n'avait pas encore dit son dernier mot au cœur de l'infirme. Ce mot vainqueur lui fit rendre les armes, car il rappela spontanément le prêtre qui s'était éloigné tout découragé de son lit de douleur, se confessa avec de grands sentiments de foi, et reçut dans son âme purifiée par le repentir, le Dieu d'amour dont les délices sont d'être avec les enfants des hommes, avec les pauvres exilés de la terre!

M. N... vécut encore quelques jours après sa conversion, qu'il n'a pas cessé un seul instant d'attribuer à la puissante médiation de Marie. A sa dernière heure, il l'invoquait avec une foi, un amour, une confiance que pouvait seule avoir déposée dans son âme l'opération véritablement miraculeuse de Notre-Dame de la Victoire.

Nota. Une généreuse offrande avait été promise à Notre-Dame de Chartres par la pieuse sœur de M. N... dans le cas où elle obtiendrait la conversion de son frère. Cette somme doit être consacrée à la restauration de la chapelle de Sainte-Madeleine, dans l'église de Notre-Dame sous-terre.

L'ASSASSIN DU CARDINAL ANTONELLI ET LE MÉDAILLON DU RÉVÉREND PÈRE ANTOINE.

Le Révérend Père Antoine de la Mère de Dieu, général des Trinitaires, parcourt en ce moment la France pour intéresser le clergé et les fidèles au rétablissement de son ordre dans cette belle contrée, si heureuse et si fière de compter saint Jean de Matha au nombre de ses enfants. Il y a donc une sorte d'à-propos à rappeler le fait suivant, qui honore sa charité et qui montre une fois de plus combien est efficace le recours à Marie pour obtenir la conversion des pauvres pécheurs.

Le cardinal Antonelli (1) fut longtemps, comme l'on sait, l'objet de la haine de certains révolutionnaires, qui dans leurs perfides complots avaient juré sa mort. Le malheureux chargé

(1) Premier ministre de Pie IX.

d'enfoncer dans le cœur du cardinal un poignard homicide, l'attendit un soir dans un recoin du Vatican afin d'exécuter son criminel dessein. Le ministre de Pie IX revenait de conférer avec Sa Sainteté, quand le brigand fond sur lui et va le percer de son arme meurtrière; mais le cardinal, protégé par le Ciel, écarte l'acier fatal et appelle du secours... On se précipite, on s'empare de l'assassin, qui, livré à la justice, est condamné à la peine capitale.

Plusieurs hommes de Dieu visitèrent ce malheureux dans son cachot, afin d'apporter à son âme coupable les consolations de la foi ; mais il semblait se rire du remords et repoussait avec une effrayante insensibilité leurs pieuses et pressantes sollicitations. Le père *Antoine*, général des Trinitaires, apprenant le peu de succès des prêtres zélés qui ont offert jusqu'ici au condamné le secours de leur ministère, se rend auprès de lui, essaye de remuer ce cœur endurci, par la peinture des effroyables tourments que la justice de Dieu lui prépare, s'il ne se jette pas dans les bras de sa miséricorde; mais rien ne l'ébranle, rien ne l'émeut... Cependant le soleil a disparu de l'horizon et la nuit vient ajouter, par son obscurité si redoutable pour le coupable, une teinte encore plus sombre à ce triste tableau... Le saint religieux ne veut point quitter la prison; il espère contre toute espérance et ne cesse de prier le Seigneur d'avoir pitié de cet infortuné... Tout-à-coup il lui vient une idée : celle de montrer au condamné un médaillon qu'il porte toujours sur sa poitrine, admirable peinture représentant la Vierge Marie, le cœur percé d'un glaive et tenant le doux enfant Jésus entre ses bras. « Ah! dit l'assassin en regardant ce pieux objet avec un sourire plein de rage, si j'avais enfoncé mon poignard dans le cœur d'Antonelli comme il est enfoncé dans le cœur de votre Madone, je mourrais en héros, tandis que je meurs en scélérat! »

Le jour se lève; le malheureux, accompagné du vénérable père, est conduit au lieu du supplice, mais avant d'y arriver, ils entrent tous deux dans une petite chapelle qui se trouve placée là comme la dernière halte de la vie avant d'arriver à l'éternité. Le religieux implore encore une fois Marie et la conjure avec larmes de prendre en pitié cette âme rachetée par le sang de son divin Fils... Il s'approche ensuite du patient, lui présente encore une fois l'image de la Mère des douleurs : « Au moins, lui dit-il d'une voix toute tremblante d'émotion, regardez-la bien avant de mourir. » Le malheureux prend le médaillon, le contemple puis s'écrie avec transport : « Sainte-Vierge Marie, tu as brisé la glace de mon cœur, tu as vaincu ma coupable résistance... O mon père, aidez-moi à me réconcilier avec mon juge avant de paraître devant lui!... » Le pécheur converti se confesse avec les signes du plus profond repentir, reçoit le pain sacré du voyage éternel et monte ensuite courageusement sur l'échafaud... Mais avant de livrer sa tête au bourreau : « Mon père, dit-il au saint religieux, laissez-moi voir encore une fois l'image de la madone, laissez-moi lui donner un dernier baiser! » Après cet acte de

vive foi et de touchante piété, le condamné se livra à l'exécuteur de la justice humaine, qui fit son œuvre. Par bonheur pour le pauvre patient, la charité avait aussi fait noblement la sienne, en changeant l'instrument de son supplice en celui de sa délivrance, et la cruelle mort en précurseur d'une bienheureuse éternité!...

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

ET NOUVELLES DIOCÉSAINES.

Nous avons laissé sur notre route plusieurs faits intéressants que nous voulons recueillir dans ce dernier numéro de l'année 1859.

Parmi les traits édifiants qui se rattachent à l'histoire de nos derniers pélerinages de septembre, nous devons signaler la conduite touchante des jeunes filles pauvres d'un pensionnat de Paris. Près d'une année à l'avance, ces admirables enfants avaient sollicité de leurs maîtresses la faveur de s'imposer quelques privations afin de se ménager les ressources nécessaires pour accomplir leur visite à Notre-Dame. Et encore ne sont-elles pas venues les mains vides : elles ont offert une robe à la Sainte Vierge, et déposé aux pieds de sa statue les belles roses qu'elles avaient obtenues pendant le mois de mai, en récompense de leur application et de leur bonne conduite.

— Dans cette même fête du 8 septembre, M. l'abbé Tridon, missionnaire, chanoine honoraire de Troyes, a fait hommage à Notre-Dame sous-terre, *Virgini pariturœ*, de son charmant petit livre *la Prière de l'Enfance*, que nous avons déjà recommandé plus d'une fois aux mères chrétiennes, et il lui a consacré, avec son œuvre de la jeunesse de Troyes, toutes les œuvres de jeunesse de France dont il est l'un des plus ardents zélateurs.

— Dans le cours du mois d'octobre, Mgr l'Évêque de Chartres a publié une lettre pastorale pour inviter le clergé et les fidèles de son diocèse à remercier Dieu des grâces particulières qu'il a faites à cette église et à le prier d'y répandre de plus en plus ses abondantes bénédictions. Dans ce nouveau monument de sa confiance envers Marie, le vénérable prélat montre tout le bien qui s'est accompli parmi nous depuis que le culte de Notre-Dame a pris un nouvel essor par le couronnement solennel de sa statue vénérée, ce qui lui fournit l'occasion d'appliquer au pasteur et au troupeau, avec autant de piété que de justesse, cette parole de la Sainte-Écriture : *Tous les biens nous sont venus avec Elle.*

Au nombre de ces faveurs spéciales, Monseigneur cite avec bonheur les missions qui ont été données avec tant de succès sur divers points du diocèse, la restauration de la crypte, le rétablissement de la statue de Notre-Dame sous-terre, l'Œuvre de Sainte-Foy, enfin le mouvement si heureux et si remarquable imprimé à la dévotion envers la Vierge de Chartres par tous nos pélerinages. Après avoir énuméré ces divers sujets de consolation, le pieux Pontife ne peut s'empêcher de signaler à ses diocésains les tristes événements qui s'accomplissent, et qui nous imposent plus que jamais l'obligation de prier pour le Père commun des fidèles. Tel est en abrégé le contenu de cette lettre, dont la lecture a saintement réjoui et vivement ému tous les bons catholiques du diocèse de Chartres, si dévoués à Marie et au Chef suprême de l'Église.

— Le 19 octobre, surlendemain de la fête de la Dédicace de l'Église de Chartres, on célèbre dans notre diocèse la fête de saint Savinien, martyr et l'un des premiers apôtres de la contrée que nous habitons. Or il paraît que de temps immémorial les porteuses d'eau de notre ville

ont adopté ce saint évêque pour leur patron. Elles ont même placé son image au-dessus de la fontaine de Saint-André, où elles vont chaque jour chercher l'approvisionnement d'un bon nombre de familles. Cette année, par un redoublement de dévotion que nous aimons à signaler, elles ont demandé unanimement qu'une messe fût célébrée à leur intention le jour de la fête du saint martyr, dans la chapelle de la crypte. Grande fut leur joie quand elles surent que Monseigneur l'Évêque, qui a la pieuse habitude de venir tous les ans à pareil jour célébrer les saints mystères à l'autel de leur patron et devant sa relique vénérée, daignerait dire la messe pour elles. Notre bon Evêque ne s'en tint pas là : pour mettre le comble à la joie de ces braves gens, il voulut leur adresser ensuite quelques paroles d'édification. Il leur montra dans une allocution fort touchante et très pratique comment elles pouvaient marcher sur les traces de saint Savinien, non pas sans doute en endurant comme lui le martyre, mais en offrant à Dieu leurs peines de chaque jour, en unissant leurs souffrances à celles de Jésus-Christ, toutes les fois qu'elles gravissent la colline, chargées de leur pesant fardeau et par un sentier souvent difficile, enfin en puisant constamment l'eau de la grâce divine aux sources du Sauveur, par la méditation de son douloureux sacrifice. Ces quelques mots partis du cœur et que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, ont vivement ému le petit auditoire et fait couler des larmes d'attendrissement.

— Le sermon du jour de la Toussaint a été prêché par M. l'abbé Legendre, vicaire de la cathédrale.

— Le jeudi 3, une Messe du Saint-Esprit a été célébrée dans le chœur de la cathédrale pour la rentrée des divers Tribunaux de la ville de Chartres.

— La réunion que nous avions annoncée pour l'association catholique de Saint-François-de-Sales a eu lieu effectivement le 10 novembre, au monastère de la Visitation. Dans une instruction simple où se révélait l'homme de Dieu plutôt que l'orateur, Mgr de Ségur nous a montré que nous devions par-dessus tout veiller à la conservation de la foi dans notre pays, et que tel était le but de l'œuvre dont il venait nous entretenir.

L'effet de sa parole a été de déterminer immédiatement parmi les dames qui l'ont entendu, la formation d'un comité charitable en faveur de l'association. Mme la comtesse du Temple a été élue présidente.

Le soir, Mgr de Ségur a vivement intéressé, par une causerie fine et spirituelle, les membres de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul, réunis dans une des salles de l'évêché.

Le lendemain, le pieux prélat eut la dévotion de célébrer la messe à la crypte, et il distribua la sainte communion à un bon nombre de personnes, qui avaient voulu recevoir de sa main le pain des anges.

Après la messe, Sa Grandeur adressa une nouvelle allocution, pleine de sentiment et de piété, à l'assistance nombreuse et recueillie qui se pressait dans l'enceinte de la chapelle.

Nous pouvons dire maintenant que l'association de Saint-François-de Sales est solidement fondée parmi nous.

— Il y a quelques jours, le R. P. Antoine de la Mère de Dieu, supérieur général de l'ordre des Trinitaires, passait dans notre ville; il était accompagné d'un religieux français de la nouvelle maison qu'il vient d'ouvrir à Faucon (Basses-Alpes), patrie de Saint Jean de Matha, fondateur de l'ordre. C'est le premier établissement que les Trinitaires possèdent en France depuis la grande révolution : avant cette époque, ils en comptaient une centaine. Ces religieux qui se vouaient autrefois

au rachat des captifs chrétiens, s'occupent aujourd'hui de l'éducation, des missions et spécialement de la direction de plusieurs écoles où ils recueillent des enfants pauvres de l'Egypte, qui vont ensuite répandre la foi dans leur pays. Le R. P. Antoine et son compagnon ont célébré la messe à l'autel de Notre-Dame sous-terre.

— A l'occasion de sa fête, Mgr l'Evêque de Chartres avait convoqué, selon l'usage, pour le mardi 15, les zélateurs et zélatrices de l'œuvre de la Propagation de la Foi. M. l'abbé Barrier, vicaire-général, MM. les curés de Notre-Dame et des autres paroisses de la ville, bon nombre d'ecclésiastiques, de dames charitables et de pieux laïques se sont rendus avec empressement à cette invitation. Après un compte-rendu de l'œuvre par M. l'abbé Olivier, secrétaire-général, Monseigneur a félicité les associés de leur zèle, et s'est efforcé de l'exciter encore davantage par d'utiles et pieuses réflexions analogues à la circonstance. Sa Grandeur n'a pas oublié l'Association de la Sainte-Enfance, qui est comme le noviciat de la première, et elle nous a montré tout le bien que cette œuvre pouvait produire dans les pays infidèles. M. l'abbé Barrier, invité ensuite à prendre la parole, nous a donné quelques détails intéressants sur la maison de Hong-kong, tenue par des sœurs de Saint-Paul de Chartres. Quatre de ces religieuses doivent rentrer en France d'ici quelques semaines avec deux petites chinoises qu'elles amènent à la communauté. Leur aumonier, M. l'abbé Mahon, qui les a précédées et qui se trouvait dernièrement à Chartres, nous assurait que pendant les douze années de son séjour à Hong-kong, il avait baptisé près de trois mille enfants en danger de mort. Avec des ressources plus grandes, il en aurait sauvé bien davantage. Les chinois les apportent à l'asile de vingt, trente, quarante lieues à la ronde, et abandonnent quelquefois ces pauvres créatures pour la modique somme de cinquante à soixante centimes. Pendant le seul mois de septembre dernier, cent neuf enfants ont été recueillis dans l'établissement pour y recevoir le bienfait de la régénération.

— Le même jour, 15 novembre, M. l'abbé Compagnon, premier chapelain de la communauté de Saint-Paul, a été nommé chanoine honoraire de la cathédrale. Voilà vingt-cinq ans que ce vénérable ecclésiastique se consacre avec un dévouement au-dessus de tout éloge, au service de la maison-mère de cette nombreuse congrégation.

— Le R. P. Choizin vient de quitter notre ville pour aller exercer son zèle sur un autre théâtre ; mais sa mémoire vivra toujours parmi nous. La mission qu'il a remplie à Chartres est du nombre de celles qui laissent de glorieuses traces dans l'histoire d'un pays.

Le P. Huguet et le P. Petit ont également quitté la résidence de Chartres. Ils sont remplacés par les RR. PP. Meunier, Favre et Goulouand. Le R. P. Meunier, connu déjà par plusieurs missions qu'il a données dans le diocèse, à l'époque du jubilé de 1855, a été nommé supérieur de la maison.

Depuis la cérémonie consolante de sa réconciliation, l'église Sainte-Foy ne cesse pas d'être fréquentée par les fidèles. On s'y porte avec empressement surtout pour les réunions qui s'y tiennent chaque dimanche soir avec un si grand profit pour les âmes.

— Le samedi 19, fête de sainte Elisabeth de Hongrie, une réunion des membres du tiers-ordre de Saint-François a eu lieu dans la chapelle des Petites-Sœurs des Pauvres. Le F. Richard, Franciscain de la maison de Paris, a donné l'habit à quelques personnes.

Le F. Richard était accompagné d'un ecclésiastique séculier que son grand âge et sa figure vénérable signalaient à l'attention publique. Ce

respectable vieillard, prêtre depuis quelques années seulement, est un ancien député de la Belgique qui a occupé dans ce pays les postes les plus honorables. Il est venu à Chartres exprès pour accomplir un pèlerinage à Notre-Dame.

— La congrégation des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul vient de faire une perte bien regrettable dans la personne de la vénérable sœur Agathe, supérieure de l'hôtel-Dieu de Nogent-le-Rotrou. Cette mort a été un sujet de deuil pour toute la ville. M. le docteur Brochard s'est montré le digne interprète des sentiments de la population, par le discours si touchant, si vrai, si bien senti qu'il a prononcé sur la tombe de la respectable défunte.

— Mgr l'Évêque de Chartres a donné le sacrement de Confirmation dans plusieurs paroisses de son diocèse pendant le cours du mois de novembre, et il a reçu partout l'accueil le plus respectueux et le plus empressé. A Thivars, Sa Grandeur a daigné faire une visite de condoléance à une pieuse veuve menacée de perdre trois de ses enfants par les fièvres typhoïdes. Dieu a demandé à cette pauvre mère le sacrifice de son fils aîné entré depuis peu au grand séminaire.

— Mercredi 22, a eu lieu la bénédiction de la gracieuse chapelle dont les religieuses des Sacrés-Cœurs viennent d'enrichir leur bel établissement. Mgr l'Évêque de Chartres a fait lui-même cette cérémonie, et consacré ensuite le charmant autel qui orne ce nouveau sanctuaire. La première messe a été dite par M. l'abbé Paquert, vicaire-général.

— Il y a quelques jours, un ornement de couleur blanche, destiné à la chapelle de la crypte, nous a été adressé par l'entremise de M. le curé de la cathédrale. C'est toujours avec une vive reconnaissance que nous accueillons de pareilles offrandes, parce que le sanctuaire de Notre-Dame est encore aujourd'hui dépourvu d'une foule d'objets très-utiles pour la décence du culte religieux.

Nous réservons pour le prochain numéro ce que nous aurions à dire sur les missions qui viennent d'être données avec succès dans plusieurs paroisses.

UN DERNIER MOT A NOS ASSOCIÉS.

Voulez-vous, chers lecteurs, assurer le succès prochain de la belle œuvre à laquelle nous travaillons tous? Faites-la connaître autour de vous, car elle n'est pas assez connue; montrez à vos amis que la restauration de Notre-Dame sous-terre intéresse non-seulement la ville et le diocèse de Chartres, mais la France, mais l'Église entière et tous les vrais serviteurs de Marie; dites-leur bien que nous voulons rendre à la Mère de Dieu un de ses sanctuaires les plus vénérés, la grotte bénie où elle a reçu les premiers hommages des mortels, et rétablir dans son ancienne splendeur un pèlerinage qui sera comme autrefois pour notre patrie la source abondante des plus précieuses bénédictions.

Alors les abonnés viendront en foule, la *Voix de Notre-Dame* sera entendue, et bientôt elle pourra vous annoncer avec bonheur la belle solennité de septembre et d'octobre, qui couronnera vos généreux efforts et nos plus chères espérances.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE POITIERS

DANS LA SOLENNITÉ

DE LA

RÉCONCILIATION DE L'ÉGLISE SAINTE-FOY

A CHARTRES, LE 6 OCTOBRE 1859.

« Et audivi unum de sanctis loquentem. Et dixit unus » sanctus alteri nescio cui loquenti : Usquequò..... pec- » catum desolationis quæ facta est, et sanctuarium » conculcabitur? Et dixit ei : ..... mundabitur sanctua- » rium. »

« J'ai entendu une des voix célestes qui parlait. Et » une âme sainte demanda à cette voix inconnue : Jus- » qu'à quand durera le crime de la profanation commise » en ce lieu? jusqu'à quand ce sanctuaire sera-t-il foulé » par des pieds impurs? Et la voix lui répondit : Encore » un certain laps de temps, et ce sanctuaire sera pu- » rifié. »

DANIEL, ch. VIII, v. 13 et 14.

MONSEIGNEUR,

Ce qui s'accomplit en ce moment, je ne sais si les âmes saintes qui sont en possession de la gloire l'avaient révélé d'avance aux saintes âmes qui se consument ici-bas pour le service de Dieu ; mais ce que je puis dire, c'est que cet acte réparateur était depuis longtemps dans les désirs, dans les pressentiments, dans les espérances de tous les cœurs vraiment religieux, je dirai même, de tous les cœurs vraiment honnêtes. Non, pas un chrétien ayant encore le sentiment vivant de son baptême, pas un citoyen ayant à cœur l'honneur de sa cité natale, qui ne se soit demandé au moins quelquefois à lui-même, en passant à côté de cet édifice : Jusqu'à quand durera le crime de la profanation commise en ce lieu? jusqu'à quand ce sanctuaire sera-t-il foulé par des pieds

impurs? *Usquequò peccatum desolationis quæ facta est, et sanctuarium conculcabitur?* Et, comme il est toujours doux de croire et d'espérer ce qui est bien, l'on accueillait volontiers cette réponse intérieure : La profanation ne sera pas éternelle, et le jour de la réparation viendra : *Et dixit ei..... mundabitur sanctuarium.*

Ce jour est venu, mes très-chers frères, et vous savez tous qu'il n'est pas venu sans contradiction et sans épreuves. En peut-il être autrement lorsqu'il s'agit de ressaisir sur le démon les dépouilles opimes dont il s'est longtemps paré?..... Mais désormais tout ce qui est passé est vieux, et voici tout un ordre de choses nouveau : *Vetera transierunt, ecce facta sunt omnia nova* (1). Le seul sentiment qui convienne aujourd'hui, c'est celui de la joie; les seules paroles qui soient de mise, ce sont des cris de gratitude et des chants de victoire. Quand j'ouvre les annales des temps anciens, je n'y vois pas de solennités célébrées avec plus d'enthousiasme et de transport que celles de ces grandes restaurations du temple et de l'autel longtemps profanés. C'est ainsi qu'après les défections idolâtriques des mauvais rois de Juda et d'Israël, ou après la désolation des soixante-dix années de la captivité, où après les forfaits sacriléges d'Antiochus et des hommes de sa race, on vit d'abord les pieux rois, Josaphat et Josias, puis les infatigables restaurateurs de la cité et du temple, Esdras et Néhémie, enfin, les intrépides vengeurs du peuple de Dieu, Simon et Judas Machabée, purifier le lieu saint de toutes les abominations et les immondices des Gentils, et le rétablir dans toute la dignité et la sainteté de sa destination première. Or, chacune de ces cérémonies excitait le sentiment le plus universel et le plus populaire. Pour n'en citer qu'un exemple, les acclamations partaient de tous les rangs de la multitude, tandis que Josias purgeait Jérusalem des infamies de toute sorte qu'on y avait introduites; renversant les autels de Baal qu'on avait substitués à l'autel du Dieu vivant et véritable; brisant tout l'appareil et les vases et les ustensiles d'un culte voluptueux; démolissant les loges des efféminés qu'on avait bâties dans l'étage supérieur de la maison du Seigneur, ainsi que les tentes de tapisseries tissées par les doigts des femmes : *Ædiculas effeminatorum quæ erant in domo Domini, pro quibus mulieres*

(1) II Corinth. vi. 17.

texebant quasi domunculas; chassant les pythons et les pythonisses; détruisant les idoles peintes, les statues et les images des divinités; en un mot, abolissant toutes les ignominies et les impuretés qui avaient irrité le Seigneur. Et tout cela, ajoute l'historien, fut un si grand sujet de joie et une telle occasion de ferveur, que depuis le temps des juges qui jugèrent en Israël, et depuis tout le temps des rois d'Israël et des rois de Juda, il ne fut jamais célébré dans Jérusalem une Pâque pareille en l'honneur du Seigneur : *Nec enim factum est phase tale à diebus Judicum..... sicut factum est phase istud Domino in Jerusalem.* (1)

M. T.-C. F., je n'oserais assigner à la solennité actuelle une semblable prééminence entre tant d'autres solennités inscrites depuis longtemps déjà, ou qui viennent s'inscrire chaque jour dans les fastes de l'Église de Chartres. Toutefois, l'acte qui se consomme aujourd'hui est un si grand soulagement pour la conscience chrétienne, ou plutôt, je le répète, pour la conscience publique, qu'il restera profondément gravé dans notre mémoire. Ce temple, enfin réconcilié et purifié, était cher à bien des titres au patriotisme chartrain; il intéressait particulièrement tous ceux qui ont quelque teinture des antiquités saintes de la France et des annales religieuses de la cité. Son vocable, sa fondation, son ancienne importance paroissiale ne permettaient à aucun de nous d'y être indifférent.

Le nom de sainte Foy, M. T.-C. F., nous reporte aux persécutions du christianisme dans les Gaules, et il place sous nos yeux une des scènes les plus mémorables de ces âges primitifs. Pour ma part, il m'était doux naguère, durant les courts instants de liberté que nous laissaient nos travaux du concile d'Agen, d'aller visiter et vénérer les monuments qui consacrent ces immortels triomphes de la religion. Je vois encore d'ici le lieu où la jeune patricienne, éblouissante de beauté comme de vertu, faisait pâlir Dacien sur son tribunal, par son énergie à confesser le nom de Jésus-Christ, et à détester le culte des idoles. — Comment t'appelles-tu ? lui disait le préfet. — Mon nom, répondait-elle, est en rapport avec mes œuvres; je me nomme Foy. — Et quel est donc le culte de ta religion et de ta foi? — Depuis ma première jeunesse, je suis chrétienne; je sers J.-C. de toute

(1) IV Reg. xxiii.

la ferveur de mon âme, et je mets en lui toute ma confiance. — Enfant, reprend le préfet avec une modération feinte et une bienveillance perfide, reçois un conseil que je dois à ta jeunesse et à tes grâces; quitte cette religion nouvelle, et sacrifie à notre sainte déesse Diane, dont le culte te siéra mieux par la similitude de son sexe avec le tien; l'encens que tu vas lui offrir sera le prélude de la gloire et des richesses que je te réserve; *Et sanctissimæ Dianæ sacrifica, quæ ipsa est sexui vestro consimilis* (1). — J'ai appris de la tradition de mes pères, dit la jeune fille, que les Dieux des nations sont des démons; et toi, tu veux par tes flatteries me ranger sous leur empire! — Le ministre de Dioclétien ne pouvait dissimuler sa rage plus longtemps. On allume un brâsier, on dresse un lit d'airain, on y lie avec des chaînes de fer le tendre corps de la victime. Mais voici qu'à la gloire de la virginité et du martyre, elle joint celle de l'apostolat. Les spectateurs de ce supplice sont émus d'horreur et de compassion; ils se déclarent chrétiens, et ils ne tardent pas à payer ce crime de leur tête. Cependant les cris, ou plutôt les cantiques de la martyre, arrivent jusqu'aux oreilles de Caprais, réfugié sur la colline qui domine la ville. Il se demande à lui-même s'il convient à un ministre du Seigneur de se dérober plus longtemps à la persécution, tandis qu'une timide enfant se dévoue. Le Seigneur lui répond en faisant jaillir subitement une fontaine dans la grotte qui lui sert d'asile. Le vaillant athlète n'hésite plus; il descend de la montagne, il se jette au milieu des spectateurs et des bourreaux, il fortifie de sa parole la vierge expirante, et il est admis peu de temps après à cueillir comme elle la palme du martyre.

Voilà, M. T.-C. F., les grands et puissants souvenirs que retrace le nom de sainte Foy; voilà les exemples et les leçons qu'il nous offre. Mais comment et depuis quand le culte de cette sainte s'est-il propagé de l'Aquitaine dans notre cité? Un document aussi authentique qu'intéressant va nous renseigner à cet égard.

Le lieu où nous sommes assemblés n'avait pas encore été renfermé, comme il le fut plus tard par l'évêque Pierre de Celles, dans l'enceinte de la cité. C'était aux premiers jours du onzième siècle. Le grand docteur de l'église de Chartres, saint Fulbert, occupait alors le siége épiscopal, et il présidait en outre à une

(1) Acta Bolland. Octobr., t. III, p. 288

école florissante que les contemporains ont qualifiée d'académie. Parmi beaucoup d'autres disciples distingués qui suivaient les leçons du Socrate chrétien (1), et qui vivaient de cette vie mêlée d'obéissance et de liberté qui sied à des étudiants déjà hommes, se trouvait un certain Bernard, destiné à devenir écolâtre d'Angers. Or, lui-même nous apprend quelle était sa promenade et sa retraite favorite. « Il arrivait très-souvent, dit-il, que pour écrire » ou pour prier, je me retirais dans la petite église de sainte Foy, » martyre, qui est située hors des murs de la ville » : *Accidebat crebrius ut, vel scribendi causâ vel orandi, sanctæ Fidis, martyris, quæ extrà muros ejusdem urbis sita est, ecclesiolam adirem* (2). Voici donc, M. F., un témoignage certain qui assigne plus de huit siècles et demi à cet oratoire, sans que rien nous oblige de penser qu'à cette époque même il fût de fondation récente. Et quant à la transformation qui ne tarda pas à se faire de la modeste chapelle en une magnifique église, le récit du même Bernard en fournit l'explication. Le goût prononcé qu'il avait pour ce lieu de prière et d'étude, amenait de temps en temps la conversation de ses condisciples sur les miracles multipliés qu'on racontait de la vierge d'Agen, dont le corps avait été transféré dans l'abbaye de Conques, au pays de Rouergue. Les intelligences d'alors n'étant pas plus crédules que celles d'aujourd'hui, il arrivait tout naturellement que les avis étaient partagés; tandis que quelques-uns ajoutaient foi à ces miracles, d'autres les qualifiaient de fables. Pour le pontife, j'imagine qu'à l'exemple du patriarche Jacob, il laissait parler ces jeunes gens dans des sens divers, et que, comme il convient aux hommes graves, et surtout aux hommes investis de l'autorité, il se contentait d'observer les choses en silence : *Pater verò rem tacitus considerabat* (3). Emu de cette diversité des sentiments, le pieux client de la martyre conçut dès-lors la résolution, ou plutôt, il fit le vœu formel d'aller lui-même vérifier les prodiges sur place dès qu'il en aurait la facilité. Et le résultat de ce vœu, ce furent trois voyages de Bernard, qui aboutirent à un traité en trois livres sur les miracles authentiques dont il eut les preuves

(1) Adelmanni epistola ad Berengar. Apud *Migne,* Patrolog., t. CXLIII, p. 1290.
(2) Patrolog. *Migne*, t. CXLI, p. 129.
(3) GENES., XXVII, II.

vivantes sous ses propres yeux (1). Or cette relation pleine d'autorité, adressée par Bernard lui-même à son ancien maître, et transmise par celui-ci, selon son usage, à tous ses disciples devenus évêques ou écolâtres sur tous les points de la chrétienté, donna un nouvel essor au culte de la sainte Agenaise. En particulier, le petit édifice suburbain qui avait fixé les sympathies du futur biographe, devint, dès le commencement du siècle suivant, une grande et belle basilique, qui reçut encore plus tard de nouveaux accroissements.

Les monuments écrits, en effet, ainsi que la tradition encore récente, nous apprennent que l'Église de Sainte-Foy, érigée en prieuré par saint Yves, cette autre lumière de notre Eglise, qui l'unit à sa chère abbaye de Saint-Jean-en-Val, occupait un rang principal entre les églises paroissiales de la cité, soit par l'étendue et l'importance de son territoire, soit par le nombre de familles notables qui en relevaient et qui y avaient leur sépulture. De ces divers titres d'honneur, je n'en veux citer qu'un. C'est sur la paroisse de Sainte-Foy que le pieux Olier voulut fonder son premier séminaire. Lui et les membres de sa société naissante y habitèrent près d'une année, ils y prêchèrent une de leurs plus fructueuses missions (2). Et s'il n'entra pas dans les desseins de Notre-Seigneur de fixer ici le berceau de cette savante et modeste compagnie; si la maison élevée à ses frais auprès de l'église de Sainte-Foy dût être bientôt abandonnée; du moins le souvenir de ce premier essai est demeuré vivant dans les âmes; et, dans toute occasion, la présence des fils d'Olier nous est un gage des liens sympathiques qui unissent pour toujours le séminaire et la société de Saint-Sulpice à l'église et à la ville de Chartres.

Mais comment pouvons-nous parler des anciens titres d'honneur de l'église de Sainte-Foy? Hélas! elle a douloureusement expié sa longue prééminence. C'est bien le cas de dire, comme l'historien d'Israël, que le comble de sa gloire a été égalé par celui de son ignominie, et que son élévation a donné la mesure de son abaissement : *Secundùm gloriam ejus, multiplicata est ignominia ejus; et sublimitas ejus, conversa est in luctum* (3).

(1) Bernardi, Andegavensis scholastici, De miraculis sanctæ Fidis, apud *Migne*. Patrolog., t. CXLI, p. 129 et seq.
(2) Vie de M. Olier, par M. Faillon, t. I, p. 295-98.
(3) 1 Mach., I, 42.

Sans doute les autres églises ne furent pas non plus épargnées; mais ni Saint-Hilaire, ni Saint-Michel, ni Saint-Martin-le-Viandier, ni Saint-Saturnin, en tombant sous le marteau démolisseur, n'eurent à subir un pareil degré de honte; comme aussi, nonobstant leur affectation passagère à des usages profanes, ni Saint-Aignan, qui a retrouvé ses autels, ni Saint-André, qui peut les reconquérir un jour, n'ont bu à un semblable calice d'amertume. Ah! la pudique vierge d'Agen avait versé son sang plutôt que de sacrifier sur les autels d'une divinité impure. Le démon a pris ici sur cette modestie virginale une longue et cruelle revanche. Percez, percez ces murs : *Fode parietem* (1); puis regardez, ou plutôt, cachez votre face dans vos mains pour ne pas voir ce qui se passe entre le vestibule et l'autel. Grand Dieu! les anges de votre sanctuaire se sont enfuis, les yeux mouillés de larmes amères (2). Pendant soixante ans et plus, l'abomination de la désolation, prédite par le prophète, est en permanence dans le lieu saint (3).

Mes Frères, jetons un voile sur ce qui n'est plus. Ces tristes choses ont été le malheur des temps plus encore que le crime des hommes. Reconnaissons même que, par un sentiment de pudeur qui les honore, la plupart de nos concitoyens se tenaient éloignés de ce lieu de plaisir, et que les plus mondains n'y venaient eux-mêmes qu'avec répugnance et remords. Que de fois, au milieu des joies les plus bruyantes et des rires les plus lascifs, tout-à-coup, les yeux se portant sur ces colonnes et ces ogives du temple, une pensée d'effroi vint assombrir les fronts et glacer les cœurs! On entendait tout autour de soi comme le grondement de la colère divine prête à éclater. On regardait aux voûtes si, comme dans la salle du festin de Balthazar, il n'y pendait pas au-dessus des têtes un glaive suspendu seulement par un fil. Sur ces murailles encore imprégnées des parfums de l'encens et marquées des signes de la consécration religieuse, on croyait voir glisser une main mystérieuse qui traçait des caractères menaçants. Enfin, on sentait sous ses pieds les dalles funéraires se soulever; et l'on se demandait si, le rideau tombant, les spectres des ancêtres, à demi-enveloppés de leur linceul,

(1) Ezéch., viii, 8.
(2) Isai., xxxiii, 7.
(3) Matth., xxiv, 15.

n'allaient pas apparaître sur la scène et donner le spectacle de leurs danses lugubres. Ces visions sinistres étaient un trouble-fête dont le vice lui-même aspirait à être délivré ; et le sentiment des convenances s'accordait avec le sentiment religieux pour réclamer un terme à ce scandale. Hélas ! le plaisir, ici-bas , est toujours assez mêlé d'inquiétude , il est toujours assez voisin du désordre : c'est trop qu'il se complique d'irréligion et de sacrilége.

Il ne m'appartient pas , Monseigneur, de raconter l'événement de ce jour à tout ce peuple qui vient d'en être le témoin oculaire. Mais si je devais m'en faire l'annaliste pour les générations à venir, je le crayonnerais ainsi avec l'aide du texte sacré. « Le pieux Judas Machabée, profitant d'un court répit que lui laissait l'armée ennemie, monta avec tous les siens à la montagne de Sion. Ils virent l'enceinte sacrée toute déserte, l'autel profané, les portes brûlées, le parvis obstrué. Ils firent un grand deuil, se prosternèrent le visage contre terre, et envoyèrent leurs cris de douleur jusqu'au ciel. Puis le vénérable chef d'Israël choisit des prêtres sans tache, religieux observateurs de la loi de Dieu. Par son ordre, ils purifièrent les lieux saints et jetèrent dans un lieu écarté les pierres profanées. Et ils prirent de nouvelles pierres, et ils bâtirent un autel nouveau semblable au premier. Ils firent de nouveaux chandeliers, de nouveaux vases sacrés; ils suspendirent des lampes devant l'autel. Enfin , ils posèrent les pains sur la table, et achevèrent ainsi l'œuvre qu'ils avaient commencée. Puis le sacrifice fut offert, selon la loi, sur le nouvel autel qu'ils avaient élevé ; et cette dédicace s'accomplit au bruit des cantiques, des harpes, des lyres, des timbales; et tout le peuple fit monter un cantique d'adoration et de reconnaissance vers le Très-Haut, et ils bénissaient le Seigneur qui avait fait réussir leur entreprise (1). » N'est-il pas vrai, Monseigneur, que tout commentaire de ces paroles serait superflu ? C'est le récit littéral, c'est le compte-rendu minutieux de la cérémonie d'aujourd'hui, écrit par l'Esprit-Saint au quatrième chapitre du premier livre des Machabées. Rien n'y manque, y compris la circonstance finale du pain eucharistique rapporté solennellement dans le tabernacle, et celle de l'oblation de l'adorable sacrifice célébré sur l'autel nouveau : *Et posuerunt super mensam panes,*

(1) I Machab., IV.

et consummaverunt omnia opera quæ fecerant; et obtulerunt sacrificium super altare novum.

Et maintenant, ô mon Dieu, vous dirai-je avec tout ce sacerdoce et ce peuple assemblés autour de moi, et maintenant, ô Saint des Saints, ô Seigneur de toutes choses, vous qui êtes le maître de tous les évènements, conservez toujours sans tache, exemptez pour jamais de toute profanation cette maison qui vient d'être purifiée : *et nunc, Sancte Sanctorum, omnium Domine, conserva in æternum impollutam domum istam quæ nuper mundata est* (1). De nouvelles épreuves peuvent être encore réservées à la terre; mais, Seigneur, si nos péchés appelaient sur nous de nouveaux châtiments, préservez-nous d'un tel excès de douleur. Frappez sur nous, Seigneur, mais ne vous livrez plus vous-même aux mains des hommes impies et sacriléges.

Ce n'est pas assez ô mon Dieu, et puisque ce lieu était devenu un foyer de désordres, transformez-le désormais en une source de grâces qui se répandent et sur toute la ville et sur tout le diocèse. Oui, puisqu'il est parti d'ici beaucoup de mal, il faut qu'il en parte désormais encore plus de bien : ce sont là les nobles revanches de la religion : *Vince in bono malum* (2). Je lis au second livre des Paralipomènes qu'après avoir détruit les hauts lieux et les bois consacrés aux idoles, le saint roi Josaphat détacha d'auprès de lui des lévites et des prêtres pour aller instruire les cités et les bourgs de Juda. Ceux-ci, portant avec eux le livre de la loi du Seigneur, allaient dans tous les centres de population, et ils enseignaient le peuple. Et, de la sorte, la crainte salutaire du Seigneur renaissait partout, accompagnée des sentiments de confiance et d'amour qui convenaient aux véritables enfants de Dieu (3). M. F., telle sera la fonction des prêtres attachés à ce sanctuaire, et vous savez déjà toutes les grâces de conversion et de salut dont leur ministère a été l'instrument! Pour nous, quand nous pensons aux excellentes qualités qui caractérisent cette province, aux mœurs si douces et si polies de ses habitants, aux habitudes patriarcales, aux vertus héréditaires de ses vieilles familles agricoles, à la probité exacte qui règle son commerce et ses transactions; quand nous

(1) II Machab., xiv, 36.
(2) Rom., xii, 21.
(3) II Paral., xvii, 6-10.

revoyons ces visages si ouverts, si francs, si sympathiques , nous nous demandons toujours à nous-même : Pourquoi ce peuple ne serait-il donc pas chrétien, comme on l'est dans d'autres provinces? chrétien , non-seulement de nom et de croyance, mais par la pratique et par les œuvres? Est-ce que J.-C. aurait divorcé avec cette contrée plus définitivement qu'avec d'autres? Non, non ; il y a dans ces tranquilles populations de la Beauce et du Perche , dans ces natures honnêtes et droites, des éléments exquis qui ne demandent qu'à se compléter par les vertus surnaturelles et par la pratique du christianisme. Allez, pieux et charitables missionnaires, portez à ces peuples le pain de la vérité et de la grâce. Ce pain ne sera pas repoussé ; les peuples s'en nourriront et ils vivront. Votre zèle sera béni ; vous êtes les prêtres de Marie , et ce nom seul ferait votre force. Puis, nous l'avons dit , la jeune vierge qui est honorée en ce lieu, fut apôtre dans son martyre. Son église, qui sort aujourd'hui de ses épreuves, sera donc désormais un centre et un foyer d'apostolat.

O jeune et vaillante héroïne, je ne puis taire qu'une partie de ma joie en ce jour, c'est de vous voir retrouver enfin le culte dont vous avez été si longtemps l'objet dans cette ville. Nos pères vous regardaient comme l'une des protectrices et des patronnes de la cité. Aussi vous avaient-ils donné, dans l'harmonieuse distribution du temple cathédral, une place d'honneur que vous n'avez cessé d'y conserver. Parmi ces grandes figures des apôtres, des docteurs et des saints les plus renommés de l'antiquité chrétienne, qui remplissent les verrières de l'étage le plus élevé de la basilique, on aime à discerner toujours cette image étincelante de tous les feux du midi (1). Elle est là, depuis plus de six siècles, dans l'attitude du triomphe, avec sa large robe violette aux bandes d'or et de pierreries, et son manteau rouge doublé de blanc, symbole de la virginité et du martyre. L'inscription ne laisse aucune place au doute : *Sancta Fides*. Puis, au-dessous de la grande figure, on voit tous les détails de son martyre : Dacien préside fièrement au supplice de sa victime, et Caprais y assiste aussi pour l'encourager et lui montrer la

(1) Cette figure occupe la première des lancettes géminées de la troisième travée de l'étage supérieur, à droite, en entrant par la porte royale.

couronne céleste qu'une blanche colombe lui apporte du ciel. S'il m'était permis, M. F., de vous parler de mes propres impressions, je vous dirais que j'ai souvent contemplé cette image avec un sentiment mêlé de tristesse. Je me demandais à moi-même : est-ce que l'illustre vierge, qui garde ici une place si haute et si glorieuse, ne jettera pas enfin un regard de pitié et d'amour sur sa maison humiliée et profanée? Est-ce qu'elle n'obtiendra jamais du céleste époux des vierges la faveur d'y rentrer? Mes vœux sont exaucés, M. F. La vierge d'Agen n'a plus seulement son image; elle a enfin son temple parmi nous. Elle a bien droit à ce double honneur dans une cité qui est celle de la reine des vierges. Le psalmiste l'a dit : « A la suite de la Reine, » d'autres vierges, ses imitatrices et ses rivales, seront amenées » et présentées au Roi » ; *Adducentur Regi virgines post eam, proximœ ejus afferentur tibi* (1). Je m'imagine que vos pères avaient ce texte présent à l'esprit, lorsqu'en regard de la figure de sainte Foy, et dans un même fenestrage, ils ont reproduit une image de la Vierge Mère à laquelle cette place ne semblait pas appartenir dans la série hiérarchique des peintures. « Sacrifie, » avait dit le séducteur, sacrifie à la très sainte Diane; ton Christ » pourrait-il valoir à tes yeux cette divinité, que son sexe rend » plus semblable à toi : » *Sanctissimæ Dianæ sacrifica, quæ ipsa est sexui vestro consimilis.* Cette provocation était spécieuse; mais la vierge, aussi intègre dans sa foi que dans ses mœurs, repoussa avec horreur la tentation d'idolâtrie. Pour le chrétien, nul n'est adorable si ce n'est le Dieu qui est au ciel, et le Dieu incarné, Jesus-Christ, qui est à la fois le fils de Dieu, consubstantiel à son père, et le chef de toute la race humaine. Mais le sentiment de la nature auquel Dacien faisait si habilement appel dans le cœur de la jeune fille, n'est pas pourtant privé de toute satisfaction dans l'économie du culte chrétien. Car, le Dieu fait homme est né d'une vierge; et il suffit bien à la glorification de votre sexe, n'est-ce pas, vierges chrétiennes, qu'il soit placé sur nos autels en la personne de la Vierge Mère de Dieu : *quæ ipsa est sexui vestro consimilis ?* Vous aimerez donc désormais à voir le sanctuaire de la jeune vierge et martyre refleurir à l'ombre des grandes tours qui surmontent le temple de la Vierge par excellence. Il ne tiendra qu'à vous de venir, comme l'ancien disciple

(1) PSALM., XLIV, 15.

de Fulbert, prier et méditer dans cet oratoire recueilli. Que Dieu, qui est admirable dans ses Saints, et saint dans toutes ses œuvres, en soit mille fois béni. Et que tous ceux-là soient loués et récompensés par le Seigneur, qui ont travaillé et contribué avec tant de générosité à cette œuvre réparatrice! C'est ce que je vous souhaite à tous, mes bien chers frères, avec la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Ainsi soit-il.

LA VOIX
DE NOTRE-DAME
DE CHARTRES,

PETIT JOURNAL DES ENFANTS DE MARIE

POUR CHAQUE MOIS DE L'ANNÉE.

Filioli mei quos iterùm parturio donec formetur Christus in vobis :
Mes petits enfants que j'enfante de nouveau jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.

(S. Paul aux Gal. c. VI., 19.)



J'ose le prédire : Chartres redeviendra plus que jamais le centre de la dévotion à Marie en Occident : on y affluera, comme autrefois, de tous les points du monde.

(Disc. de Mgr l'Év. de Poitiers 31 *mai* 1855.)



3 fr. par an.

S'adresser pour les abonnements, etc, à M. l'abbé YCHARD, chanoine, à Chartres.

25 c. le numéro.

IVe ANNÉE.

1er NUMÉRO. — JANVIER 1860.

CALENDRIER SPIRITUEL

POUR LE MOIS DE JANVIER 1860.

Dimanche 1. — *Circoncision de N.-S. J.-C.* et octave de Noël. — L'intention de la messe paroissiale est appliquée aux fidèles.
Lundi 2. — Octave de saint Étienne (*à Chartres*, fête de saint Basile, évêque et docteur de l'Eglise).
Mardi 3. — Octave de saint Jean (*à Chartres*, sainte Geneviève, vierge).
Mercredi 4. — Octave des saints Innocents (*à Chartres*, de la Férie).
Jeudi 5. — Veille de l'Épiphanie (sans jeûne ni abstinence).
Vendredi 6. — Épiphanie de N.-S. ou fête des Rois. La messe paroissiale doit être appliquée aux fidèles (*à la cathédrale de Chartres*, salut à 6 heures, en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus).
Samedi 7. — De l'octave (*à Chartres*, aujourd'hui et tous les samedis, jusqu'à la Présentation de Notre-Seigneur, on peut user d'aliments gras).
Dimanche 8. — 1er après l'Épiphanie.
Lundi 9. — De l'octave.
Mardi 10. — De l'octave.
Mercredi 11. — De l'octave.
Jeudi 12. — De l'octave.
Vendredi 13. — Octave de l'Épiphanie.
Samedi 14. — Saint Hilaire de Poitiers, évêque et docteur de l'Eglise.
Dimanche 15. — 2e après l'Épiphanie, fête du saint Nom de Jésus.
Lundi 16. — Saint Marcel, pape et martyr (*à Chartres*, saint Guillaume, évêque).
Mardi 17. — Saint Antoine, abbé.
Mercredi 18. — La Chaire de saint Pierre à Rome.
Jeudi 19. — Saint Canut, roi et martyr (*à Chartres*, saint Laumer, abbé).
Vendredi 20. — Saint Fabien et saint Sébastien, martyrs (*à Chartres*, saint Sébastien, mémoire de saint Fabien).
Samedi 21. — Sainte Agnès, vierge et martyre (*à la cathédrale de Chartres*, salut à 6 heures, en l'honneur du saint Cœur de Marie).
Dimanche 22. — 3e après l'Épiphanie.
Lundi 23. — Saint Raymond de Pennafort. (Par privilége apostolique, fête des Fiançailles de la sainte Vierge et de saint Joseph). (*A Chartres*, saint Fulgence, évêque et docteur).
Mardi 24. — Saint Timothée, évêque et martyr.
Mercredi 25. — Conversion de saint Paul, apôtre.
Jeudi 26. — Saint Polycarpe, évêque et martyr.
Vendredi 27. — Saint Jean Chrysostôme, évêque et docteur de l'église (*à Chartres*, saint Vincent, diacre et martyr).
Samedi 28. — Saint Tite, évêque et confesseur (*à Chartres*, saint Cyrille, évêque et docteur de l'Eglise).
Dimanche 29. — 4e après l'Épiphanie, saint François de Sales, évêque et confesseur (*à Chartres*, au monastère de la Visitation, exposition du Saint Sacrement. Indulgence plénière).
Lundi 30. — Sainte Martine, vierge et martyre (*à Chartres*, saint François de Sales, transféré du 29).
Mardi 31. — Saint Pierre Nolasque, un des fondateurs de l'ordre de la Merci (*à Chartres*, saint Paul, ermite).

Quatrième année.

1er NUMÉRO. JANVIER 1860.

LA VOIX
DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

PRÉCIEUX ENCOURAGEMENT DONNÉ A LA *VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES*.
ŒUVRE DE NOTRE-DAME SOUS-TERRE. — Restauration de l'Église.
FLEURS DES SAINTS. — Saint François de Sales.
LA CHAPELLE D'YRON.
DE LA PROPAGATION DES BONS LIVRES.
REVUE BIBLIOGRAPHIQUE. — La *Religion sous les drapeaux*, récits de la guerre d'Italie. — Souvenirs du chanoine Schmid. — Bibliothèque de la jeunesse, publiée avec approbation de Mgr l'Archevêque de Rouen, par Mégard.
CHRONIQUE DE N.-D. DE CHARTRES ET NOUVELLES DIOCÉSAINES.

Nous adressons le numéro de janvier et nous adresserons également celui de février à tous nos vénérés confrères du diocèse de Chartres, abonnés ou non à notre petite revue. Il nous a semblé qu'il leur serait agréable de savoir où en est l'Œuvre de Notre-Dame sous-terre et que notre compte-rendu pourrait les renseigner à cet égard d'une manière assez précise. Nous les prions humblement d'agréer ces modestes étrennes, et nous ne leur demandons en retour qu'un souvenir aux pieds de notre chère Maîtresse. Sans doute, un peu d'argent nous est encore nécessaire; mais la prière, et surtout la prière du pauvre, vaut bien mieux qu'un *écu*.

PRÉCIEUX ENCOURAGEMENT DONNÉ A LA *VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES*.

Avant de commencer cette quatrième année qui nous paraît décisive pour l'Œuvre de Notre-Dame sous-terre, nous avons voulu nous assurer une seconde fois de la volonté divine en nous adressant à notre vénérable Évêque, qui en est pour nous l'interprète et l'organe. Sa Grandeur a daigné nous répondre par une lettre empreinte d'une bienveillance toute paternelle, et elle nous a permis de donner à ces quelques lignes, si précieuses pour nous, toute la publicité que nous jugerions convenable.

A Monsieur YCHARD, *chanoine, chapelain de Notre-Dame de sous-terre, et directeur de la Maîtrise.*

« Monsieur le Chanoine,

» C'est de grand cœur que j'encourage la bonne direction imprimée à votre journal, la *Voix de Notre-Dame*. Cette Œuvre a » déjà fait du bien et nous fondons sur elle des espérances pour » l'avenir. Nous appellerons les bénédictions de Dieu sur vos » travaux, entrepris et soutenus avec un zèle si désintéressé, et » nous le prierons de réaliser vos désirs qui ne sont que pour sa » gloire et l'honneur de la très-sainte Vierge.

» Recevez, Monsieur le Chanoine, l'assurance de mon sincère » attachement.

» † L.-EUGÈNE, *Évêque de Chartres.*

» Chartres, le 23 décembre 1859. »

ŒUVRE DE NOTRE-DAME SOUS-TERRE.

L'Œuvre de Notre-Dame sous-terre a pour objet, comme nous l'avons dit ailleurs, de rétablir dans sa splendeur primitive l'église souterraine de Notre-Dame de Chartres, sanctuaire le plus ancien qui ait été consacré à la Mère de Dieu, et l'un des plus vénérables du monde.

Mais, nous l'avons dit encore et on le comprend sans peine, tout sanctuaire exige nécessairement l'organisation d'un service régulier, de sorte qu'il faut distinguer ici, comme toujours, le matériel et le personnel de l'Œuvre. Le matériel de l'Œuvre de Notre-Dame sous-terre, c'est la restauration et l'entretien de cette église; son personnel n'est autre que celui de la maîtrise de la cathédrale, à qui Monseigneur a confié le soin de la desservir. Nous allons exposer la situation de l'Œuvre sous ce double rapport, afin que nos associés en aient une exacte connaissance.

I.

RESTAURATION ET ENTRETIEN DE NOTRE-DAME SOUS-TERRE.

Le 8 décembre 1854, Mgr l'Evêque de Chartres était l'un des heureux témoins de cette fête à jamais mémorable dans laquelle fut proclamé par le chef suprême de l'Eglise le dogme si cher à tous les enfants de Marie. C'est à son retour de la ville éternelle que le pieux prélat résolut de rendre à la Mère de Dieu son antique église souterraine, en même temps qu'il promulguerait pour son diocèse la nouvelle croyance imposée à tous les chré-

tiens, et qu'il couronnerait, au nom du souverain Pontife, la statue si vénérée de la Vierge-Noire, de Notre-Dame-du-Pilier. Le restauration de la Crypte chartraine se rattache donc au grand événement religieux de notre époque ; c'est un monument précieux qui rappellera aux âges futurs avec quelle joie, avec quel enthousiasme, avec quels transports a été accueillie parmi nous la définition dogmatique de l'Immaculée-Conception de Marie.

Un article remarquable de M. l'abbé V..., inséré dans le *Journal de Chartres,* à la date du 4 mars 1855, révéla le secret de cette magnifique entreprise. Les principaux organes de la presse s'emparèrent d'une nouvelle aussi intéressante, et l'on apprit bientôt en France et à l'étranger que *le plus célèbre sanctuaire européen de Marie* (1) allait être relevé de ses ruines, après plus d'un demi-siècle d'abandon, et sortir enfin du milieu de ses décombres.

Il nous en souvient encore, avec bonheur, c'est le soir du 14 mars 1855, veille de la fête de Notre-Dame de la Brèche que les ouvriers se mirent à l'œuvre et commencèrent à déblayer cette enceinte mystérieuse, où Marie a vu tant de générations venir s'agenouiller aux pieds de son image vénérée. Mgr l'Évêque de Chartres avait confié la direction des travaux à M. P. D., artiste aussi habile que religieux et modeste, bien connu dans le monde savant, et que sa profonde connaissance des antiquités chrétiennes a rendu naguère l'objet d'une distinction des plus flatteuses (2). Toutefois, le zêlé prélat ne laissait pas d'encourager de temps en temps par sa présence l'activité des travailleurs et de hâter les progrès de l'œuvre.

On n'avait songé d'abord qu'à rétablir la chapelle de la Sainte-Vierge; mais comment faire les choses à demi quand il s'agit de réparer l'honneur de sa mère? La restauration entière du monument fut donc arrêtée en principe, et comme le diocèse ne pou-

(1) Discours de Mgr l'Evêque de Poitiers à la fête du couronnement de Notre-Dame de Chartres.

(2) Il y a quelques semaines, lors de son séjour à Paris, la grande duchesse de Russie, sœur du czar, princesse d'un grand savoir et qui connaissait la réputation de notre célèbre artiste, témoigna le désir de le voir et de s'entretenir avec lui. Sur l'invitation qu'il en reçut, M. P. D. se rendit à la capitale et il eut avec la grande duchesse plusieurs conférences de quelques heures sur les monuments de l'antiquité chrétienne. La princesse combla notre savant compatriote de marques de bienveillance, et le pressa d'aller avec elle en Russie au printemps prochain, pour y visiter les monuments de cette contrée, comme il a déjà visité ceux de l'Italie, de la Grèce et de l'Egypte.

vait couvrir seul les frais d'une entreprise aussi considérable, on eut la pensée de faire un appel à la générosité des enfants de Marie et des amis de l'art chrétien. Ce projet, soumis à Monseigneur, reçut son approbation le 20 mai, fête de saint Yves, évêque de Chartres; les journaux annoncèrent qu'une souscription était ouverte en faveur de l'Œuvre, et de tous les points de la France, les pauvres comme les riches envoyèrent leur obole à Notre-Dame.

Par une pensée bénie du ciel, notre vénérable Evêque avait choisi le 31 mai pour couronner solennellement Notre-Dame de Chartres au nom du souverain Pontife, d'après l'autorisation qu'il avait reçue du Saint-Père*, et promulguer en même temps la définition dogmatique du chef de l'Eglise. Mais afin que la joie fût complète en un si beau jour, la chapelle souterraine avait été ouverte dès la veille à la piété des fidèles, et l'autel du nouveau sanctuaire, consacré solennellement pour l'immolation de l'auguste Victime.

Inutile de rappeler ici le magnifique triomphe de Notre-Dame : le souvenir de cette belle fête demeure à jamais gravé dans la mémoire de nos concitoyens ; disons seulement que saint Fulbert et saint Yves, qui doivent plus tard recevoir un autel à la Crypte, virent leurs noms figurer dans cette circonstance sur deux des mille bannières portées dans la procession solennelle du 31 mai.

NN. SS. les Archevêques et Evêques présents à la cérémonie, applaudirent au projet de souscription qui avait été adopté depuis quelques jours, en faveur de la Crypte, et signèrent une note collective qui exprimait leur pensée, relativement à notre Œuvre.

Les travaux, un moment interrompus à l'occasion de la fête, furent bientôt repris. Le sanctuaire de la Sainte-Vierge reçut une décoration aussi religieuse que savante de riches peintures que les connaisseurs ne se lassent point d'admirer; un autel fut placé dans la chapelle de Saint-Savinien ; une grille d'un travail prodigieux ferma cette double enceinte ; enfin, le 15 septembre 1857, une nouvelle statue de Notre-Dame sous-terre, bénite huit jours auparavant dans l'église supérieure, le jour même de la Nativité de la Sainte-Vierge, venait remplir la place restée si tristement vide depuis plus d'un demi-siècle, et Marie reprenait ainsi possession de sa demeure privilégiée. Nous avons décrit ailleurs cette marche triomphale.

Notre-Dame ne demandait à ses enfants que ce témoignage d'amour pour faire éclater sur eux les marques de sa tendresse. En voici la preuve évidente. Le jour même où son image recevait une consécration solennelle par les prières de l'Eglise, le R. P. Choizin, supérieur des Maristes de Chartres, signait l'acte qui rendait sa Société propriétaire de l'antique église de Sainte-Foy, laquelle servait de salle de spectacle depuis plus de soixante années. Comment ne pas reconnaître dans une coïncidence si heureuse la main protectrice de Notre-Dame?

A partir de ce moment, l'Œuvre de l'église souterraine parut se ralentir. Il semblait que Marie voulût s'effacer pour laisser paraître sa fille bien-aimée, car une bonne mère trouve sa joie et son bonheur dans la joie et dans le bonheur de ses enfants. La nouvelle restauration avançait donc à grands pas, et au bout de deux années seulement, cette même voix, tant aimée des Chartrains, qui avait si dignement célébré le triomphe de Notre-Dame, célébrait avec le même succès le triomphe de son aimable et fidèle servante.

Mais la Vierge martyre voulut payer de retour sa divine Maîtresse. Ce fut en effet à dater du 6 octobre 1859, fête de la réconciliation de l'église Sainte-Foy, que l'Œuvre de Notre-Dame de sous-terre parut en quelque sorte prendre une vie nouvelle. Ce jour-là même, Mgr l'Evêque de Poitiers offrait d'élever à ses frais l'autel de Saint-Fulbert, et la Confrérie de Notre-Dame de Chartres recevait de Mgr Regnault la mission de préparer le sanctuaire de Saint-Joseph. Peu après, notre vénérable Evêque, qui a déjà fait don à notre église de la belle Statue de Notre-Dame sous-terre, se chargeait encore de l'autel de Saint-Yves. *L'Association des mères chrétiennes* adoptait la chapelle de Sainte-Anne, et tout nous faisait espérer que la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul choisirait pour sa part la chapelle de Saint-Martin.

Ce concours, à la fois si empressé et si unanime nous donne lieu de croire que chacun des douze sanctuaires de la Crypte aura retrouvé son autel pour le six centième anniversaire de la dédicace de notre église.

Voici sur quoi se fondent nos espérances :

Les dépenses faites jusqu'à ce jour sont entièrement couvertes et l'on a déjà réuni la moitié de la somme nécessaire à la réparation des différentes chapelles qui restent à restaurer. De plus, le zèle semble s'accroître à mesure que l'Œuvre avance.

Les habitants de Chartres en particulier comprennent mieux l'importance de cette sainte entreprise; sans parler d'autres considérations d'un ordre plus élevé, ils voient l'utilité que la Crypte peut offrir aux prêtres et aux fidèles, surtout pendant les rigueurs de l'hiver, pour la célébration de la sainte messe, les catéchismes, les réunions pieuses, les retraites, etc.

Une fois que la Crypte sera restaurée, l'entretien de ce lieu vénéré ne peut pas être l'objet d'une préoccupatiou sérieuse. D'après l'expérience qui en a été faite, les offrandes des visiteurs et des fidèles suffiront à couvrir les dépenses que l'on peut faire durant le cours d'une année.

Ainsi donc, sous le rapport matériel, l'Œuvre de Notre-Dame sous-terre est dans une voie excellente, et s'il plaît à Dieu, dans un avenir assez rapproché, nous n'aurons plus qu'à nous écrier avec l'accent de la plus vive reconnaissance : *C'est le Seigneur qui a fait ce que nous voyons et c'est un spectacle admirable à nos yeux.*

FLEURS DES SAINTS.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

L'apôtre bien-aimé nous montre dans un magnifique langage la Jérusalem céleste entourée d'une muraille dont les fondements sont de jaspe, de saphir, de chalcédoine et d'émeraude. Eh bien, les saints sont pour la Jérusalem terrestre ces pierres précieuses qui, sans être semblables, contribuent toutes cependant à sa splendeur et à sa beauté; c'est ainsi que dans Stanislas de Kotska nous avons admiré la pureté de l'ange, dans François Xavier la puissance du thaumaturge, et que dans François de Sales nous allons voir un portrait frappant de l'Homme-Dieu. Cette dernière pensée nous a été suggérée non seulement par l'étude de cette admirable vie, mais encore par le témoignage si naïf et si vrai de sainte Jeanne de Chantal : « Mon Dieu, écrit-elle à dom » François, de l'Ordre des Feuillants, oserais-je le dire, je le dis » s'il se peut : il me semble que mon bienheureux père était une » image vivante en laquelle Notre-Seigneur était peint; je ne » suis pas seule en cette croyance, quantité de gens m'ont dit » que lorsqu'ils voyaient ce bienheureux ils croyaient voir Notre- » Seigneur en terre. » Saint Vincent de Paul lui rendait le même témoignage.

L'illustre évêque de Genève nous apparaît rayonnant de la triple auréole de l'*apôtre*, du *pontife* et du *docteur*.

Comme *apôtre,* nous le voyons, par sa prudence, la pureté de sa vie, la solidité de sa doctrine, la grandeur de son courage, la profondeur de son humilité et les charmes de son incomparable douceur, ramener, malgré d'incroyables difficultés et de périls sans nombre, le Chablais tout entier à l'antique foi catholique que ce malheureux pays avait naguère abjurée pour embrasser les froides croyances de Calvin.

Comme *pontife,* il rappelle tous les traits de ce portrait sublime tracé sous la dictée de l'Esprit-Saint lui-même (1). Vraiment bon et plein de douceur, d'un visage modeste, modéré et réglé dans ses mœurs, agréable dans ses discours, formé dès l'enfance à la pratique de toutes les vertus, il intercède pour le peuple (2), et, chéri de Dieu et des hommes, sa mémoire est en bénédiction. Accessible à tous ceux qui désiraient le voir et lui parler, il avait pourtant, comme le divin Maître, une prédilection toute particulière pour les enfants ; il les bénissait, les instruisait, les appelait *son petit peuple* et se plaisait à recevoir leurs innocentes caresses et leurs doux embrassements. Le saint Évêque fit à pied la visite de son diocèse, et quand il fut arrivé à cette partie agreste qui est toute parsemée de montagnes dont la cime se couronne de glaciers éternels tandis que le pied se perd dans les abîmes, il n'eut souvent pour s'abriter qu'une pauvre chaumière, pour reposer la nuit ses membres fatigués qu'un peu de paille étendue sur la terre nue ; mais, bien loin de se plaindre de ce dénuement, il disait avec gaîté qu'il n'avait point encore rencontré de logis aussi incommodes que l'étable de Béthléem, de lit si dur que celui de la croix, ou encore : « Je ne me trouve » jamais mieux que lorsque je ne suis guère bien. »

Comme *docteur,* saint François de Sales joignit à cette science qui s'acquiert par l'étude cette autre science lumineuse, entraînante, qui vient directement du ciel ; aussi le savant cardinal Duperron disait-il, avec cette noble simplicité qu'inspire le génie : « Je suis bien certain de *convaincre* les hérétiques, mais » à M. de Genève appartient de les *convertir.* » Lorsque le saint Évêque parlait en chaire, « des traits de flamme sortaient de sa » bouche et allaient pénétrer les cœurs (3). C'est qu'il savait, » remarque éloquemment Bossuet, que la *chaleur* entre bien » plus avant que la *lumière :* celle-ci ne fait qu'effleurer et dorer » légèrement la surface, la chaleur pénètre jusqu'aux entrailles

(1) II Mach. 15. — (2) XXIV-45 Eccle.
(3) Bossuet, Panégyrique du saint.

» pour en tirer des fruits merveilleux et des richesses inesti-
» mables. »

Les deux ouvrages les plus remarquables sortis de la plume de saint François de Sales sont l'*Introduction à la vie dévote* et son *Traité de l'amour de Dieu.* Le pape Alexandre VII avouait à son neveu qu'à force de les lire il les avait transformés en sa propre substance. Dans le premier de ces livres, le saint Prélat nous montre la dévotion environnée de tous ses charmes, et pourtant il ne cherche point à l'affaiblir, car il la présente aussi avec sa croix, ses épines, son détachement et ses souffrances; il enseigne à respecter les bienséances, qu'il appelle les grâces de la vertu, à s'élever au-dessus de la nature sans la détruire, et à se sanctifier dans les voies communes quand on n'est pas appelé à un état plus parfait. Dans le second, il élève l'âme de degré en degré jusqu'à la plus sublime union avec son Créateur. C'est la colombe cachée d'abord dans le creux du rocher (1), puis qui pose son nid au bord de ses plus hautes cavités (2), et qui enfin prend son vol pour monter encore et se reposer (3). Repos extatique dont François avait si souvent goûté les inénarrables douceurs, et dont les fruits doivent être, selon ce grand maître de Théologie mystique, une parfaite conformité de notre volonté à celle de Dieu, une entière obéissance à ses conseils et à ses inspirations.

Mais il est temps de parler d'une des gloires les plus pures de ce grand saint : la fondation de l'Ordre de la Visitation de sainte Marie. Il en eut la révélation précise dans une retraite préparatoire au carême qu'il devait prêcher à Dijon. Il lui fut même donné de voir distinctement les personnes principales par qui cet Ordre devait commencer, et sa rapide propagation lui fut montrée sous deux symboles frappants : « l'un était un arbre
» planté au fond d'une vallée, lequel, s'élevant au-dessus des
» montagnes, étendait ses branches *pour tout le monde;* l'autre,
» une fontaine d'eau douce petite à sa source, mais coulant au
» loin en se grossissant toujours et se divisant ensuite en
» plusieurs beaux ruisseaux et de grandes rivières. (4) »

L'histoire des saintes filles de François de Sales est là pour dire comment ces mystérieux symboles sont devenus d'admirables réalités!

Les vertus dont le saint Évêque de Genève donna pendant tout le cours de sa vie les plus héroïques exemples sont en si grand

(1) Cant. 2-14. — (2) Jérém. XVIII, 28. — (3) Is. v. 3.
(4) Ch. Aug. de Sales, p. 31.

nombre que nous ne saurions parler de toutes en détail; parmi les parfums qui s'en exhalent, nous choisirons donc seulement l'un de ceux qui nous a paru le plus suave et le plus doux : son filial amour, sa tendre confiance pour la très-sainte Vierge.

C'est prosterné devant son image (1) qu'il fit, n'étant encore que simple étudiant, le vœu de chasteté, et qu'il recouvra la paix du cœur qu'une terrible tentation de désespoir lui avait fait perdre; c'est dans le sanctuaire de Notre-Dame de Lorette (2) qu'il se reconnut redevable à Marie de la conversion de tous les hérétiques qu'il avait ramenés à la vraie foi et qu'il renouvela, dans d'inexprimables transports d'amour, la solennelle promesse de lui être toujours fidèle.

C'est à Marie qu'il dédia son Traité de l'amour de Dieu, disant que « l'amour de la mère était inséparable de celui du fils. »

C'est sous le vocable de son Immaculée-Conception qu'il érigea une Confrérie de pénitents, et c'est, comme nous l'avons déjà vu, sous celui de la Visitation qu'il fonda un Ordre chargé de chanter chaque jour les louanges de la très-sainte Vierge.

C'est en récitant le chapelet et en méditant affectueusement les mystères du saint Rosaire qu'il se reposait de ses fatigues pastorales.

Enfin, c'est en prononçant les doux noms de Jésus et de Marie qu'il puisa l'admirable patience avec laquelle il supporta peu de temps avant d'expirer les plus horribles souffrances!

Pour nous, jardinier inhabile, qui avons formé un bouquet si imparfait des plus charmantes fleurs, nous voudrions néanmoins, au renouvellement de l'année, en offrir encore une à nos lecteurs. En la cueillant dans le brillant parterre du saint Évêque de Genève, nous croyons faire à leur piété un agréable présent; la voici donc, cette fleur bénie, encore toute imprégnée de la rosée céleste qui rafraîchit l'âme et la prépare à recevoir les bénignes influences du divin Soleil de justice.

« Bonne et sainte année *vous* soit donnée toute parfumée du » nom de Jésus, toute détrempée dans son sacré sang, afin que » les roses des bons désirs que vous avez conçus soient toutes » empourprées de sa teinture et toutes odoriférantes de son

(1) Cette statue de Marie, qui se trouvait alors à Saint-Étienne des Grès, est à présent dans la chapelle des Dames de Saint-Thomas de Villeneuve, rue de Sèvres, à Paris.

(2) *Erratum* de notre dernier numéro : Au lieu de « la sainte Maison fut transportée par les anges en Dalmatie, en 1271, » Lisez : 1291, après la reprise de Ptolémaïs par les infidèles.

» baume divin. O Dieu! elles s'en vont, ces années, et courent
» à la file imperceptiblement les unes après les autres, et en
» devidant leur durée elles devident notre vie mortelle et elles
» finissent nos jours. Oh! puissions-nous vivre tellement cette
» année, qu'il nous soit heureusement donné d'arriver à l'année
» permanente de la très-sainte éternité! (1) »

Un humble servant de Marie.

LA CHAPELLE D'YRON.

Il existe à l'extrême limite méridionale du département d'Eure-et-Loir, sur le bord d'un petit cours d'eau, à un kilomètre de la ville de Cloyes au site si pittoresque, un petit monument religieux très-antique et ignoré de presque tous les archéologues : il se nomme la chapelle de Notre-Dame d'Yron. On nous saura gré, sans doute, d'en offrir en faveur de l'art chrétien une description détaillée, avant que le temps destructeur n'ait fait disparaître ces restes précieux de l'antiquité.

La chapelle d'Yron appartient à deux époques qui se succèdent et se confondent dans l'ère romane secondaire. Le style simple du XIe siècle et celui plus correct et plus ornementé du XIIe y sont caractérisés d'une manière évidente : le plein-cintre s'y marie élégamment à l'ogive naissante, et les caprices du ciseau roman y viennent çà et là donner de la vie à un art dégénéré. L'abside semi-circulaire qui termine cet édifice, la petite tourelle qui s'élève à son côté méridional, la charmante porte romane qui orne sa façade, lui donnent aussitôt un aspect intéressant et qui sollicite l'attention des visiteurs. Étudions-le d'abord dans toutes ses parties extérieures.

Le rond-point de l'abside, plus petit que le reste du monument, est percé de trois fenêtres en plein-cintre, très-étroites, disposées sans symétrie et inégales de hauteur. La fenêtre du centre est plus grande que les autres et celle du nord plus basse que celle du midi.

L'œil cherche en vain les modillons qui devaient couronner ce rond-point. Ils ont fait place à une corniche moderne sous le marteau de quelques maçons réparateurs; mais ils se poursuivent de chaque côté du chœur jusqu'à la nef. Au nord, ces modillons sont espacés d'une façon irrégulière, caractère infaillible de l'architecture du XIe siècle; plus récents au midi et placés à égale distance,

(1) Saint François de Sales, Lettres.

ils sont sculptés avec art et représentent des têtes fantastiques et des variétés de moulures.

Les contreforts sont de simples pilastres sans aucune ornementation.

Le chœur reçoit le jour par une fenêtre au nord et deux au midi, semblables aux trois autres du sanctuaire par leur forme et leur irrégularité. Sans un vaste bâtiment qui masque le côté septentrional de la chapelle, le nombre mystique de sept fenêtres serait complété dans l'abside.

La tourelle, située entre le chœur et la nef, comme séparant les deux époques de leur construction, s'élève un peu au-dessus de la corniche du toit. On y entre extérieurement par une petite porte cintrée; un escalier à vis dont les marches sont usées y conduit sous les combles, où l'on peut admirer une charpente en châtaignier parfaitement conservée et très-belle d'exécution.

La nef a deux fenêtres grandes et régulières, et dont la forme ogivale peu prononcée indique l'époque de transition du cintre à l'ogive.

La façade est plus riche d'architecture que tout le reste de l'édifice. Sa porte romane se compose d'une archivolte à triple moulure dont l'une est constellée; les parois latérales sont garnies de deux colonnes élégantes aux chapiteaux sculptés sur lesquels s'épanouissent des feuilles de vigne et des crosses végétales. Sur la corniche du chapiteau de droite on distingue des caractères effacés et indéchiffrables.

Au-dessus de cette porte s'ouvrait une large fenêtre ogivale à double baie surmontée d'une simple rose. Plus haut, dans l'angle du pignon, une autre petite fenêtre cintrée éclaire les combles. Le sommet du pignon est orné d'une croix en pierre sculptée à jour et de forme primitive. A côté de la porte, à droite du spectateur, il existe une large ouverture à plein cintre dont l'usage nous est inconnu. La corniche qui règne au dessus de la porte ne repose que sur trois modillons; deux sont placés sur les chambranles de cette porte et l'autre au-dessus de l'ouverture.

Le côté septentrional de la chapelle se relie, comme nous l'avons dit, à un vaste bâtiment qui communique dans la nef par une porte intérieure. Cette maison présente à sa façade le style de la renaissance; par derrière, elle est flanquée d'une tour octogone plus récente.

La fin au prochain numéro.

DE LA PROPAGATION DES BONS LIVRES.

La propagation des bons livres est devenue le complément indispensable de toutes les œuvres de Charité. Nous ne soulèverons pas ici la question délicate de savoir si la lecture, aussi répandue qu'elle l'est actuellement, est un mal ou un bien. Le fait *existe;* il est incontestable; il s'agit donc moins d'en combattre ou d'en faire ressortir l'utilité, que de tâcher de répandre les livres moraux, instructifs et religieux, avec autant de zèle, d'intelligence et de persévérance, qu'en mettent toutes ces sociétés fondées par l'hérésie, ou tous ces individus que l'on croirait salariés par l'esprit de ténèbres, pour démolariser les populations par leurs écrits corrupteurs.

Sans doute, on doit constater avec bonheur les nobles et constants efforts d'hommes vraiment catholiques pour faire prévaloir et pour répandre les saines doctrines: sans doute il y a dans un grand nombre de villes des Bibliothèques paroissiales (1), dont ne sortent que d'excellents ouvrages, bien propres à faire un favorable contre-poids aux mauvais; mais combien pourrait-on encore compter de cités, de bourgades dans lesquelles ces ressources, ces moyens d'action si puissants manquent absolument (2)? « Quels livres choisir, — se demandent des personnes d'ailleurs bien intentionnées, mais d'un zèle un peu timide; — » nous avons à la vérité des catalogues avec des lettres indiquant » les catégories de lecteurs auxquels les différents ouvrages se » rapportent, mais il faudrait presque savoir l'algèbre pour s'y » reconnaître, et nous ne la savons pas... Nous en avons d'autres » sans-doute plus clairs, avec des notes explicatives,... mais » ces notes ressemblent à des réclames et nous ne les aimons » pas... Enfin nous n'aurions guère de moyens de nous tenir au » courant des publications nouvelles... et autour de nous on a » le goût de l'actualité. » Ces excuses ne manquent pas d'une certaine justesse, et c'est afin de remédier aux inconvénients qu'elles signalent que nous avons formé le projet, si les éditeurs religieux nous prêtent leur concours, de nous tenir au courant des livres sortant de leurs presses; puis d'initier nos lecteurs aux résultats de nos recherches; nous aurons le soin d'indiquer les

(1) Il existe aussi des bibliothèques cantonales; nous leur réservons, à cause de leur utilité, une mention toute particulière.

(2) Et cependant les mauvaises feuilles et les mauvais livres y ont cours.

catégories d'ouvrages auxquelles se rapporteront les écrits par nous mentionnés. De cette manière, le travail le plus laborieux étant fait, nous aimons à croire que ceux d'entre nos abonnés qui s'intéressent à cette œuvre si sociale et conservatrice, s'en occuperont avec nouvelle ardeur et des fruits toujours croissants.

Nous déposons humblement ce projet et les prémices de nos labeurs aux pieds de Marie Immaculée, afin qu'elle les bénisse et pour que notre faible voix, devenue par cette maternelle bénédiction comme un écho de la Sienne, puisse s'étendre au loin et porter la conviction dans les cœurs!

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

LA RELIGION SOUS LES DRAPEAUX, RÉCITS DE LA GUERRE D'ITALIE (1),

Livres de propagande.

Il ne faut pas s'attendre à trouver, dans les ouvrages compris sous cette dénomination, de l'unité dans l'action, de la suite dans les caractères, en un mot ce qu'on est convenu d'appeler en langage littéraire la *composition*, et voici pourquoi : c'est que leurs auteurs ne visent point à faire du *talent*, quoiqu'il y en ait souvent beaucoup à savoir le déguiser sous une apparente simplicité; ils s'adressent moins à l'esprit qu'au cœur de leurs lecteurs; ils cherchent à les émouvoir par des traits vrais, frappants, et ils les portent à la pratique de la vertu en leur en présentant de vivants modèles. Ce triple but, l'auteur de la *Religion sous les drapeaux* l'a parfaitement atteint. Il attache, il émeut, il édifie. On ne pouvait moins attendre de la plume qui avait déjà écrit la *Croix et l'Épée* (2)... Nous ne quitterons pas l'excellent petit livre des souvenirs d'Italie sans y emprunter (en l'abrégeant un peu) un de ces charmants épisodes qui mériterait d'être reproduit sur la toile ou par le burin.

Le lundi 22 mai 1850, c'était à V... le lendemain de la première communion des enfants. Ces anges de la terre se rendaient en rang à l'église pour y entendre la messe d'actions de grâce, quand leur marche pieuse fut interrompue par une compagnie de six cents militaires dirigés sur l'Italie; aussitôt saisis d'un élan religieux, ces guerriers, de leur voix la plus douce, conjurent ces chers enfants de leur *vendre* la médaille de l'Immaculée-Conception qu'ils portaient au cou, suspendue à un ruban blanc. Ils firent mieux, ces aimables favoris du bon Dieu, ils la leur donnèrent et l'on vit avec attendrissement briller sur la poitrine de plusieurs de ces braves la livrée de Marie à côté de celle de la gloire et de l'honneur.

(1) Format in-18. — Chez Louis Vivès, Paris, rue Delambre, 5.
(2) Chez Vivès. — Format in-18.

SOUVENIRS DU CHANOINE SCHMID.

Ces mémoires du tendre ami de l'admirable écrivain de l'*Enfance chrétienne* ont un charme tout particulier, puisqu'ils vous font connaître l'homme si bon, si modeste, si érudit, dont les ouvrages tendent tous vers cette louable fin : instruire et moraliser la jeunesse en l'amusant. Rien n'est plus simple que le récit des premières années du bon Schmid et cependant l'éducation patriarcale qu'il reçoit dans sa famille renferme de grandes leçons et des détails délicieux dans leur naïveté. Ce récit est interrompu par une notice sur l'illustre docteur Sailes, évêque de Ratisbonne ; elle est d'une forme plus sérieuse, que le commencement des *Souvenirs,* et contient des fragments de sermons et d'oraisons funèbres de cet éloquent orateur, empreints de la plus solide piété. Schmid reprend ensuite le fil de ses années, mais ils l'abandonne bientôt ; le *je*, le *moi*, selon son propre aveu lui coûte à prononcer, et c'est son neveu Abbat Werfert à qui l'on doit la continuation de ces intéressants mémoires. Nous ne saurions trop les recommander aux chefs de famille et d'institution. Ils y trouveront, outre le plaisir d'une lecture agréable, la manière facile et sûre de graver dans le cœur de leurs enfants et de leurs élèves les grandes vérités de notre sainte religion et le moyen d'élever leurs jeunes cœurs par la contemplation et l'étude de la nature jusqu'au divin auteur de toutes les merveilles de la création (1).

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE

Publiée avec approbation de Mgr l'archevêque de Rouen, par Mégard.

Tous les ouvrages qui font partie de cette bibliothèque conviennent, comme son titre l'annonce, spécialement à la jeunesse ; on peut comparer cette nombreuse collection à une longue échelle composée de degrés assez rapprochés les uns des autres pour que l'on puisse en atteindre le sommet petit à petit, sans fatigue et sans efforts. Car c'est ainsi que les publications de M. Mégard, divisées en séries bien distinctes, suivent l'intelligence de l'enfant dans ses progrès successifs et lui offrent, jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge d'homme, des lectures graduées dont l'intérêt va toujours croissant et qui, arrivées à leur apogée, prennent un caractère élevé, sérieux et même scientifique.

Nous allons examiner ces différentes séries dans l'ordre du catalogue afin de nous faire mieux comprendre et nous donnerons une idée précise du caractère propre à chacune de ces catégories. — Série grand in-8° Jésus, quatre cents pages, avec quatre belles gravures sur acier. — Cette série offre aux jeunes gens en rhétorique comme aux jeunes filles qui ont terminé leurs études, des ouvrages bien propres à compléter leur instruction. Ils forment dans leur ensemble comme une couronne (2) dont chaque joyau peut être

(1) Deux beaux volumes in-8°, chez Vivès. — Cet ouvrage appartient à la catégorie des vies édifiantes ou des mémoires, si elle se trouve dans la bibliothèque.

(2) *Les Ducs de Bretagne, la France, sites et monuments, les Gloires*

détaché, mais qui réunis jettent encore un plus vif éclat.

Les *Ducs de Bretagne* se présentent d'abord à nos yeux et fixeront aujourd'hui nos regards. L'auteur, M. Barbier, a su donner à son bel ouvrage cette couleur locale qui fait de l'ancienne Armorique comme une province à part. Son récit historique, quoique bien suivi, ne laisse échapper aucune pieuse légende sans la redire, aucun monument important sans en rapporter l'origine, aucune particularité dans les mœurs sans la faire ressortir. M. Barbier a esquissé en main de maître cette guerre immortelle où l'on vit le peuple breton s'élever comme un seul homme, depuis les roches noircies des Cornouailles jusqu'aux champs verdoyants de Rennes et de Nantes, pour défendre sa veille foi, ses vieilles mœurs et ses vieilles libertés. Après avoir arrosé du plus pur de son sang le sol sacré de sa chère patrie, courber son noble front devant le premier consul, ensevelissant ainsi pour toujours ses dernières franchises avec ses derniers défenseurs!

Ici finit l'histoire proprement dite. Mais sous le titre de Bretagne actuelle, M. Barbier fait visiter avec lui tous les menhirs, tous les dolmens qui rappellent l'antique culte des Druides, et entre dans des détails topographiques sur les monuments modernes qui ont tout le mérite de l'actualité.

Première série in-8°, beaux volumes de trois cents pages, quatre gravures. — La plupart des ouvrages de cette série conservent le caractère historique de la précédente et conviennent au même genre de lecteurs (2), qui trouveront dans les *Croisades*, les *Ducs de Normandie*, les *Ducs de Lorraine*, les *Français en Italie*, etc., la même justessé d'appréciations, la même portée de vue, la même pureté de diction que dans les ouvrages dont nous avons présenté les *Ducs de Bretagne* comme spécimen.

C. de C.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

ET NOUVELLES DIOCÉSAINES.

La conférence de St-Vincent-de-Paul de Chartres a eu la pieuse pensée de se préparer par une retraite à la solennité de l'Immaculée-Conception qui est une des fêtes patronales de l'œuvre. Les exercices ont eu lieu dans la chapelle de Notre-Dame sous-terre; on ne pouvait certainement choisir un endroit plus favorable; l'ombre et le silence qui règnent dans cette grotte mystérieuse disposent merveilleusement l'âme au recueillement et à la méditation des vérités saintes. Si vous ajoutez à cette circonstance qu'il était donné à ces Messieurs d'y entendre matin et soir la parole du R. P. Chaignon, vous avez de suite l'idée d'une retraite féconde en fruits de salut. Chacun des trois jours de la retraite, le sacrifice a été célébré par un de Messieurs les curés de la ville, qui sont

poétiques de la France, les Grands Ministres français, les Princes de Condé, l'Italie, guide du jeune voyageur, l'Espagne, les Princes de l'art.

(2) Cependant de plus jeunes liront aussi avec intérêt, outre les ouvrages mentionnés, *Julie et Léontine, l'Influence de la vertu, Arthur de Bretagne, Berthe et Théodoric, Histoire des Siéges de Paris, la Chaumière de Marthe, Edwige, Mœurs du XIIe siècle,* qui font avec plusieurs autres partie de cette série.

venus successivement donner à la conférence cette marque d'affectueux intérêt. Monseigneur a daigné clore lui-même les exercices, le jour de l'Immaculée-Conception, par la sainte messe et la communion générale.

Quelques semaines plus tard, le lundi 26, fête de Saint-Etienne, un sermon de charité était prêché par le F. Ludovic, capucin, en faveur des pauvres et des apprentis secourus par cette œuvre admirable.

— Les autres sermons du saint temps de l'Avent ont été prêchés, celui du deuxième dimanche, par Mgr l'Evêque, celui du troisième, par M. l'abbé Chapard, celui du quatrième, par M. l'abbé Legendre, enfin celui du jour de Noël, par M. l'abbé Hénault.

Le jour de l'Immaculée-Conception nous avons été heureux d'entendre M. l'abbé Millaut, chanoine honoraire, supérieur du petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs, qui s'est fait un bonheur de venir payer un tribut d'hommage à Notre-Dame de Chartres dans une circonstance aussi solennelle.

La procession du soir aux flambeaux a eu lieu, selon l'usage, à la chapelle de la Crypte.

— L'ordination des quatre-temps de l'Avent a eu lieu dans la chapelle du grand séminaire. On y comptait un prêtre, M. l'abbé Ouellard, professeur au petit séminaire de St Cheron, six diacres, deux sous-diacres et deux minorés.

— Les missionnaires se sont mis en campagne avec un grand succès au commencement du mois d'octobre. A la Chaussée-d'Ivry, les exercices spirituels, prêchés par le P. Favre, ont produit d'excellents résultats.

Une autre mission, donnée à Unverre par le même Père mariste, assisté du P. Monachon, a été plus fructueuse encore. Bon nombre d'hommes sont revenus à Dieu. Il est vrai que, dans cette localité, l'action du missionnaire se trouve aidée par de nobles exemples, disons mieux, par un apostolat des plus efficaces.

A Bouville, à La Chapelle-Fortin et à Rohaire, les Pères de la Miséricorde ont de leur côté produit un bien véritable et laissé d'heureuses impressions dans les âmes.

— Un essaim de pieuses filles de la Visitation doit partir d'Avignon le deux janvier, pour venir fonder à Dreux une nouvelle communauté. à laquelle sera annexé un pensionnat de demoiselles.

Cet établissement dont s'enrichit notre diocèse est dû à l'inépuisable charité d'une dame qui a déjà doté son pays de plusieurs institutions bien précieuses. Qu'il nous suffise de citer le pensionnat des Ecoles chrétiennes, ouvert depuis peu et qui compte aujourd'hui plus de cent élèves internes.

— Le 28 décembre, la fête des Saints-Innocents a été célébrée avec la solennité ordinaire par la maîtrise de Notre-Dame. Il y a eu le soir à la Crypte salut et bénédiction du saint Sacrement.

Un autre salut a eu lieu également dans la chapelle de Notre-Dame sous-terre, le dernier jour de l'année. C'est une heureuse innovation à laquelle les âmes pieuses ont vivement applaudi. Saint Ignace est le premier qui ait eu la pensée de sanctifier par cet acte de religion les derniers instants de l'année qui s'enfuit.

— Les ex-voto continuent toujours à venir orner nos sanctuaires de Notre-Dame. Deux cœurs nous ont été remis dans ces dernières semaines pour la Vierge de sous-terre, et une lampe a été adressée à M. le curé de la cathédrale pour la nuit de Noël, à l'intention de Notre-Dame du Pilier.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de Gouverneur.

Quatrième année.

2e NUMÉRO. FÉVRIER 1860.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

ŒUVRE DE NOTRE-DAME SOUS-TERRE. — La Maîtrise ou les Clercs de Notre-Dame.

FLEURS DES SAINTS. — Saint Jean de Matha et saint Félix de Valois, *instituteurs de l'ordre des Trinitaires.*

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE. — Bibliothèque de la jeunesse, publiée par M. Mégard.

CHRONIQUE DE N.-D. DE CHARTRES. — Missions diocésaines.

ŒUVRE DE NOTRE-DAME SOUS-TERRE.

II

LA MAITRISE OU LES CLERCS DE NOTRE-DAME.

Le service de Notre-Dame sous-terre a été confié par Monseigneur l'évêque de Chartres, à la Maîtrise de la Cathédrale. Pour répondre à de nombreuses questions qui nous sont adressées au sujet de cet établissement, nous croyons utile d'entrer dans quelques détails sur sa nature et sur son organisation actuelle.

Dans le principe, on entendait par Maîtrise l'école ou le collége des *Clercs* attachés au service d'une grande église, sous la direction d'un chanoine qui portait le titre d'*écolâtre.* Depuis l'institution des séminaires, ces établissements ont beaucoup perdu de leur ancienne importance : ce ne sont plus que des écoles ou pensionnats d'*enfants de chœur* exclusivement destinés à exécuter le chant ou à faire les cérémonies pour le service des chapitres de nos cathédrales ou de quelques paroisses très-considérables.

La fondation et l'entretien des maîtrises a toujours entraîné d'énormes dépenses que les plus grandes églises ne sont plus en état de supporter pour la plupart, surtout depuis que le gouvernement de juillet a supprimé l'allocation des fonds destinés à soutenir ces sortes d'établissements. Aussi, dans plusieurs endroits, on se contente de choisir un certain nombre d'enfants parmi les élèves des écoles, en laissant aux maîtres qui les

dirigent le soin de les surveiller et de les instruire : c'est ce qui se fait notamment dans plusieurs grandes paroisses de Paris où la direction des enfants de chœur est confiée aux Frères des Écoles chrétiennes.

Mais il faut avouer qu'avec cette organisation le service est loin d'être complet, surtout dans les églises cathédrales. En effet, à chacune de ces églises, si l'on en excepte trois ou quatre (1), se trouve annexée une paroisse avec ses offices particuliers, et bon nombre de prêtres viennent chaque jour y célébrer la sainte messe. La difficulté augmente évidemment si ce sanctuaire est un lieu de pélerinage très-fréquenté, comme l'est celui de Chartres. Or, sans une maison spéciale pour les clercs employés au service de ces églises, sans une organisation qui les maintienne tous sous une règle commune et qui les soumette à une direction unique, comment rempliront-ils les diverses fonctions qui leur sont confiées? L'expérience est là pour nous répondre. Qu'on nous indique, nous ne dirons pas une église ordinaire, mais une cathédrale, une métropole où les messes soient généralement servies avec piété, où le chant et les cérémonies soient exécutés avec recueillement et esprit de foi, où, dans l'administration des sacrements, les pompes funèbres, etc., les diverses fonctions des ordres inférieurs soient remplies avec cette décence et cette religion que l'Église désire si ardemment dans les plus petits de ses ministres.

Il est bon en effet de remarquer ici que le saint Concile de Trente, en décrétant l'institution des séminaires, n'a pas eu l'intention de nuire au service des églises : bien au contraire, puisque cette vénérable assemblée, conduite par l'esprit de Dieu, règle en principe que les plus humbles ministères qui ont rapport au culte divin, seront exercés, comme autrefois, par des ecclésiastiques.

La nouvelle Maîtrise fondée par Mgr l'Évêque de Chartres au début de son épiscopat, paraît une préparation à cet ordre de choses; et il nous semble que cette institution, par ses développements successifs, devra réunir un jour tous les avantages des écoles cléricales d'autrefois.

Avec le secours de cet établissement tel qu'il existe aujourd'hui, les différents services du chapitre, de la paroisse, des messes particulières, en un mot tous les exercices du culte où la présence

(1) Nous ne parlons ici que des Cathédrales de France.

d'un clerc est requise, se font pour l'ordinaire, nous ne disons pas avec toute la perfection désirable, mais avec une convenance à laquelle on n'était plus accoutumé; l'étude du chant elle-même, qui n'a ici que la seconde place, parce que le principal doit précéder l'accessoire, l'étude du chant, disons-nous, n'a jamais été plus cultivée à Chartres que dans la nouvelle Maîtrise, depuis la grande révolution.

Les personnes étrangères à notre œuvre ne soupçonnent pas l'étendue de tout le service qu'elle embrasse, et le clergé lui-même n'en a qu'une idée fort incomplète : on nous permettra donc d'entrer ici dans certains détails.

Vingt-cinq messes au moins, quelquefois trente ou même quarante, à servir chaque jour; l'office capitulaire, les mariages, les inhumations, les saluts, les processions, en aussi grand nombre qu'on peut les supposer dans une paroisse de neuf mille âmes, la fonction de porte-croix, celle de sacristain de l'église souterraine, le soin d'entretenir tous les jours les vingt lampes de Notre-Dame, de balayer son sanctuaire; joignez à tous ces emplois déjà si multipliés, le service de neuf communautés de la ville pour la messe quotidienne et pour les saluts qui s'y donnent régulièrement, l'office de porte-croix dans la paroisse de Saint-Aignan, et vous aurez un aperçu de ce qu'ont à faire les clercs de Notre-Dame, depuis le premier jusqu'au dernier jour de l'année.

Nous n'avons pas parlé des cérémonies extraordinaires, ni des pélerinages qui s'accomplissent maintenant en si grand nombre, surtout dans le temps des vacances, et qui réclament notre concours.

C'est principalement à cette époque de l'année, durant l'absence des élèves du séminaire, que le service de la Maîtrise devient d'une utilité incontestable ou pour mieux dire d'une nécessité absolue.

Or tout cela se fait de telle sorte que les études des élèves n'en souffrent pas et que l'ordre de la maison ne soit pas troublé.

Tout cela se fait sans qu'il en coûte à la fabrique de la Cathédrale des dépenses considérables.

Tout cela se fait sans nuire à l'œuvre des séminaires, ce qui aurait lieu si on les privait des sujets sur lesquels ils peuvent compter.

Enfin, tout cela se fait sans que le diocèse ait besoin de sacrifier à cette œuvre un personnel nombreux d'ecclésiastiques.

Voici comment on obtient ces importants résultats :

1° La Maîtrise de Notre-Dame compte de quarante à cinquante élèves. Vingt-cinq d'entre eux sont pensionnaires et conséquemment prêts dès le matin pour le service de l'église. Nous avons chaque jour une messe et quelquefois deux à cinq heures et demie (1), cinq ou six à six heures (2). Afin qu'on se trouve en mesure pour le moment marqué, le lever, en tout temps, est fixé à quatre heures et demie. A cinq heures, a lieu la méditation qui se fait à haute voix, pour initier les élèves à ce saint exercice.

Après la méditation, on se met à l'étude ; ceux qui sont désignés pour le service d'une messe, se rendent, un quart d'heure à l'avance, dans une sacristie spéciale destinée aux clercs, et là, ils doivent s'occuper silencieusement, sous la surveillance d'un des élèves chargé de présider. Chaque fois qu'un prêtre a besoin d'un servant, il tire le cordon d'une sonnette qui correspond dans cette petite sacristie. A ce signal, l'enfant s'habille et se rend dans la sacristie des ecclésiastiques, où il ne doit s'arrêter que le moins possible.

Pour le dimanche et les fêtes, le service s'organise avec la même facilité.

Les études, les classes et les fonctions à remplir sont distri-

(1) L'une de ces messes est celle de l'Hôtel-Dieu que le vénérable abbé Ripoche dit tous les jours à une heure si matinale, malgré ses soixante-seize ans.

(2) Le Directeur de la Maîtrise ayant en même temps la direction de la Sacristie, doit pourvoir à ce que les messes se disent avec régularité, pour la plus grande commodité des fidèles.

Dans l'église supérieure, il y a tous les jours des messes de demi-heure en demi-heure, jusqu'à neuf heures inclusivement, à partir de cinq heures et demie, depuis le commencement du Carême jusqu'à la Toussaint, et à partir de six heures, le reste de l'année, c'est-à-dire pendant l'hiver; il y a ensuite une ou deux messes à dix heures.

A la Crypte il y a régulièrement deux messes : l'une à six heures et l'autre à sept.

Mais, avec toute la bonne volonté du monde, il peut survenir quelque dérangement imprévu. Pour ce qui est des messes de six et de sept heures, dans le cas où elles ne pourraient être dites simultanément dans la Cathédrale et à la Crypte, on fait en sorte d'en avoir au moins une. Cette messe se dit à la Cathédrale pendant la belle saison, et à la Crypte pendant l'hiver. Si les prêtres se gênent pour la plus grande commodité des fidèles, les fidèles peuvent bien changer aussi leurs habitudes une fois en passant, et entendre la messe dans une chapelle autre que celle qu'ils ont coutume de fréquenter.

Pendant les vacances, on ne peut pas toujours compter sur les messes qui se disent aux demi-heures.

Les Dimanches et les jours de Fêtes d'obligation, il n'y a pas de messe basse à neuf heures ni à dix; mais il y en a une à midi.

Les jours de Fêtes de dévotion, il y a une messe basse à dix heures.

buées de telle sorte que, généralement parlant, chacun des élèves ne soit pas occupé à l'église plus d'une heure par jour, y compris le temps nécessaire pour le service d'une messe basse.

2o L'établissement de la Maîtrise n'occasionne à la Fabrique qu'une dépense peu considérable. Au début de l'œuvre, on a consacré un millier de francs, tant pour les réparations à faire à la maison que pour l'acquisition d'un petit mobilier (1). Puis les traitements des maîtres ont été fixés comme il suit :

400 fr. pour le Directeur,
400 fr. pour le maître de chapelle,
200 fr. pour un professeur séminariste;

Enfin 200 francs ont été ajoutés pour le chauffage et l'éclairage.

C'est donc une somme annuelle de douze cents francs seulement que la Fabrique devait sacrifier pour la Maîtrise de la cathédrale.

On a voté depuis un supplément de deux cents francs pour le Directeur et rétabli le petit traitement des enfants de chœur, qui avait été suppirmé. Ce traitement s'élève à la somme de trois cents francs.

Plus tard le porte-croix et les thuriféraires ayant été choisis parmi les clercs de la Maîtrise, les honoraires attachés à ces fonctions ont été également dévolus à l'œuvre.

Enfin, 400 fr. ont été alloués au Directeur, à la charge par lui d'entretenir et de renouveler au besoin le vestiaire des enfants de chœur et de supporter les frais du blanchissage.

En tenant compte des dépenses que la fabrique serait obligée de faire, même dans le cas où il n'y aurait pas de maîtrise à soutenir, c'est donc tout au plus une somme de douze à quinze cents fr. que cet établissement lui coûte chaque année.

La nécessité d'adjoindre au Directeur d'abord un prêtre, puis deux et quelques autres professeurs, a fait recourir à certaines combinaisons financières qui devaient favoriser d'ailleurs l'organisation de l'œuvre. Le Directeur de la Maîtrise a été nommé Chanoine titulaire, et la charge de prêtre-sacristain annexée à l'établissement : ce qui fait que le traitement de chacun des prêtres de la maison équivaut à peu près à celui d'un desservant.

Mais, nous dira-t-on, vous avez les pensions de vos élèves qui vous rapportent un bénéfice considérable. — Le prix total des

(1) Toutes les acquisitions et presque toutes les réparations subséquentes ont été faites au compte de l'œuvre. Dans la seule année 1859, les dépenses pour ce double objet se sont élevées à plus de mille francs.

pensions des vingt-cinq élèves de la Maîtrise ne s'élève qu'à la somme de 3,000 fr., outre que l'entretien de plusieurs de ces enfants est tout entier à la charge de la Maison. Il a donc fallu, on le conçoit sans peine, que la charité nous vint en aide pour soutenir cette œuvre. Nous avons en effet rencontré de ces âmes généreuses qui semblent à la recherche de tous les besoins pour pouvoir les soulager. Elles ont compris que donner pour ces enfants, c'était donner à J.-C. pauvre, à J.-C. prisonnier, à J.-C. délaissé et mal servi dans ses tabernacles où le retient son amour pour les hommes. Qu'elles reçoivent ici l'expression de notre vive gratitude. La prière de nos enfants montera sans cesse vers le ciel avec la nôtre, pour attirer sur elles et sur leurs familles les plus abondantes bénédictions (1).

Toutefois, même avec l'aide de la charité, nos ressources sont insuffisantes pour donner à la Maîtrise tous les développements nécessaires. Voilà pourquoi cette œuvre a été annexée à celle de la Crypte qui avait d'ailleurs besoin d'un complément aussi utile. Ces deux œuvres se prêteront ainsi un mutuel secours : nous hâterons de tous nos efforts la restauration de ce sanctuaire vénéré, et cette restauration précieuse une fois accomplie, des ressources plus abondantes viendront alimenter l'établissement des Clercs de Notre-Dame.

3° Loin de nuire à l'œuvre des Séminaires, la Maîtrise de Notre-Dame leur vient plutôt en aide. Depuis sept années qu'elle existe, elle a déjà fourni un contingent assez considérable aux établissements diocésains (2). Des quarante-huit élèves dont elle se compose actuellement, plusieurs iront sans doute grossir ce nombre, et il est à présumer que, sans la facilité qu'ils ont eue d'y commencer leurs études, quelques-uns d'entre eux n'auraient pas eu la pensée d'embrasser la carrière ecclésiastique. (3)

D'ailleurs, c'est dans les diocèses étrangers que nous aimons de préférence à recruter nos élèves : nous en comptons actuellement

(1) Nous acceptons avec reconnaissance les livres de classe, les vêtements et autres effets qu'on veut bien nous offrir. Les soutanes hors d'usage dont MM. les ecclésiastiques peuvent disposer, nous sont particulièrement d'un grand secours.

(2) Nous facilitons, autant qu'il dépend de nous, l'entrée du petit séminaire à ceux de nos élèves du diocèse qui désirent y continuer leurs études, ou qui ont besoin d'une discipline plus régulière et plus forte pour mieux éprouver leur vocation.

(3) Sur ces 48 élèves, 17 suivent le cours de français et 31 les cours de latin. Parmi ces derniers, 9 sont en huitième, 8 en septième, 8 en cinquième et 5 suivent le cours de seconde à l'Institution Notre-Dame.

une douzaine de cette catégorie, et la plupart de ces enfants nous donnent beaucoup de satisfaction.

4° Enfin la Maîtrise de Notre-Dame ne prive pas le diocèse d'un personnel considérable d'Ecclésiastiques. Il est vrai que trois prêtres y sont actuellement employés; mais si l'on considère l'utilité que l'église Notre-Dame retire de leurs services, on ne peut pas dire que leur ministère soit perdu pour le diocèse. D'ailleurs, encore quelques années, et nous rendrons largement ce que nous avons reçu.

— Mais, dira-t-on, pourquoi ne pas envoyer au petit Séminaire les élèves qui sont dans les classes supérieures? on pourrait de la sorte réduire le personnel des maîtres.

— Nous n'envoyons pas ces jeunes gens au petit Séminaire parce qu'ils nous sont très-utiles pour la surveillance et pour remplir les différentes fonctions qui nous sont confiées.

D'ailleurs, grâce à l'extrême bienveillance de M. l'abbé Brou, ils peuvent fréquenter les cours de l'Institution Notre-Dame, de sorte que leur présence dans notre maison n'exige pas un plus grand nombre de professeurs dans l'établissement.

Voilà l'œuvre de la Maîtrise de Notre-Dame de Chartres telle qu'elle existe aujourd'hui : plus tard nous dirons ce qu'il faudrait pour la compléter, surtout au point de vue musical. Nous avons voulu, par cet exposé court et simple, répondre à la confiance de nos associés, et leur faire connaître le pourquoi et le comment d'une institution destinée à desservir le sanctuaire vénéré de Notre-Dame sous-terre.

FLEURS DES SAINTS.

SAINT JEAN DE MATHA (1) ET SAINT FÉLIX DE VALOIS,
Instituteurs des Trinitaires (2).

L'époque des croisades peut être appelée le temps *héroïque* du Christianisme. Sans parler des illustres guerriers dont les exploits ont, pendant près de trois siècles, étonné le monde, il suffit, pour démontrer la justesse de cette assertion, de signaler l'existence de ces ordres à la fois militaires et religieux, qui avaient en Espagne et en Asie la noble mission de défendre les chrétiens

(1) L'Église célèbre sa fête le 8 février.
(2) Nous avons fait une seule histoire de celle de Jean de Matha et de Félix de Valois, ne voulant pas séparer après leur mort deux saints qui ont été si étroitement unis pendant leur vie.

contre les attaques des Maures ou des Sarrasins, et de verser, s'il le fallait, jusqu'à la dernière goutte de leur sang plutôt que de laisser tomber entre les mains des infidèles l'étendard sacré de la Croix. A côté de ces pieuses et vaillantes phalanges, qui tantôt levaient les mains vers le Seigneur dans le silence des nuits et la ferveur de la prière, tantôt maniaient la lance ou l'épée dans l'ardeur des combats; nous voyons apparaître une milice non moins courageuse, mais toute pacifique, dont les membres n'ont pour *cotte de mailles* qu'une robe de bure blanche; pour *cuirasse,* qu'une bandelette bleue et rouge, formant sur leur poitrine le signe de la Rédemption; pour glaive, qu'une bourse de cuir destinée à contenir l'or qui doit payer la rançon des malheureux chrétiens retenus captifs par les mahométans! Admirable spectacle que celui de ces hommes « copiant le divin maître dans le caractère par lequel il est établi notre Rédempteur, s'enivrant de sa charité, dilatant leurs cœurs, comme il a dilaté le sien et offrant à ce Dieu amateur et conservateur des hommes, des victimes qui lui plaisent, des hommes sauvés et délivrés (1); » mais aussi quel lamentable, quel lugubre spectacle que celui de ces chrétiens jetés pêle-mêle dans les sombres cachots des farouches sectateurs « d'une religion monstrueuse ayant pour toute *raison* son *ignorance;* pour toute *persuasion* la *violence* et *la tyrannie,* pour tout *miracle* ses *armes* (2), » armes redoutables et victorieuses, qui pendant près de onze siècles ont fait trembler le monde chrétien!

Tunis, Alger, Maroc, étalaient sur leurs places publiques les victimes infortunées tombées entre les mains de leurs hardis pirates; et, réunies comme de vils troupeaux, elles étaient vendues au plus offrant ainsi qu'une marchandise immonde. Un grand nombre d'entr'elles succombaient sous le poids de leurs fers, ou payaient de leur vie leur héroïque constance à confesser la foi de J.-C... Or, vers la fin du douzième siècle, un noble provençal, appelé Jean de Matha, vivement touché de tant de maux, conçut la généreuse résolution de les soulager; mais se défiant de ses propres lumières, il résolut de consulter sur ce grave sujet Félix, pieux ermite, issu de la maison royale des Valois, dont il partageait depuis quelque temps la solitude et les austérités... Leurs âmes si bien faites pour se comprendre, s'unirent promptement l'une à l'autre comme autrefois celles de David et de Jo-

(1) Bossuet, panégyr. de saint Pierre Nolasque.
(2) Id.

nathas et s'élevèrent d'un mutuel et rapide essor vers les plus hautes régions de la perfection. Il y avait d'ailleurs entre *Félix* et *Jean* certaines affinités que dans les doux épanchements d'une confiante affection, ils s'étaient révélées et qui rendaient leur amitié encore plus sincère et plus tendre. Tous deux avaient été consacrés à la Très-Sainte-Vierge avant de voir le jour, par leurs pieuses mères Eléonore de Valois, et Marthe, l'épouse d'Euphémius [1] (consécration solennellement renouvelée après leur naissance) [2]. Tous deux avaient reçu de *Marie* les faveurs les plus signalées; tous deux lui avaient voué un culte de vénération et de filial amour; tous deux enfin, après avoir reçu les ordres sacrés, s'étaient séparés du monde pour se livrer uniquement à la prière et à la méditation des vérités éternelles. — Un jour que nos saints ermites étaient assis auprès d'une fontaine, s'entretenant du ciel, leur unique et commune espérance, *Jean* fit part *à Félix* de son sublime dessein : celui-ci le regarda comme une inspiration céleste, et peu de jours après ce mystérieux entretien, les saints anachorètes partirent pour Rome, afin d'aller soumettre leur projet à l'approbation du chef de la chrétienté. Innocent III occupait alors la chaire de saint Pierre. La grande âme de ce Pontife comprit tout d'abord la portée de l'œuvre conçue par les ermites français, et pour marquer l'estime qu'il en faisait, Innocent voulut donner lui-même dans la basilique de Latran l'habit religieux à Félix de Valois et à Jean de Matha; il nomma ensuite ce dernier général de l'ordre de la Sainte-Trinité, autrement dit des *Trinitaires,* institué pour le rachat des captifs. Titre sublime dont le vicaire de J.-C. explique la magnifique origine dans sa bulle d'approbation en disant que « les autres ordres ont eu des *Saints* pour fondateurs; mais que l'auteur de celui-ci n'est rien moins que le *Saint des Saints, Dieu lui-même* et *Dieu seul.* »

Encouragés par l'accueil favorable qu'ils avaient reçu à Rome, *Jean* et *Félix* revinrent en France, où ils jetèrent les fondements de leur institut. A leur parole inspirée, des postulants vinrent en foule s'adjoindre à eux ; et bientôt on vit s'élever un grand nombre de maisons [3] destinées à recevoir les nouveaux religieux. Jean de Matha ne tarda pas à laisser en France son zélé col-

(1) Père de Jean de Matha.

(2) La pieuse Eléonore remit son enfant entre les mains de saint Bernard, pour qu'il l'offrit lui-même à Marie.

(3) Celle de ces Maisons qui a été regardée comme le Berceau de l'Ordre, fut bâtie à Cerfroid, dans la Brie, sur les confins du Valois, à l'endroit même où les deux saints ermites avaient concerté le plan de l'Ordre qu'ils voulaient fonder.

lègue, pour parcourir diverses contrées dans l'espoir de recueillir d'abondantes aumônes. Ce fut en visitant l'Espagne qu'il eut la gloire d'inspirer à Pierre Nolasque le désir de créer l'admirable institution connue sous la touchante dénomination de *Notre-Dame de la Merci*. Au moyen des quêtes abondantes que saint Jean de Matha fit par lui-même ou par les siens, des milliers de chrétiens recouvrèrent la liberté ; mais la charité et le zèle de cet homme apostolique irritèrent à tel point les Infidèles, que dans le deuxième voyage qu'il fit à Tunis, en 1210, ils résolurent de le massacrer avec sa cargaison d'esclaves libérés. Dans cette coupable vue, dès qu'il virent le Saint s'embarquer, en compagnie des chrétiens qu'il avait rachetés, ces mécréants ôtèrent le gouvernail du navire et en déchirèrent les voiles, afin qu'il s'abimât dans les flots. Jean, plein de confiance en *Celui* qui parle en maître aux vents et à la mer, ne perdit point courage. Il conjura Marie avec larmes de prendre elle-même la conduite du vaisseau ; ensuite ayant tendu les manteaux de ses compagnons en forme de voiles, il se mit à genoux sur le tillac, le crucifix à la main, puis entonna des psaumes qu'il ne cessa de chanter pendant toute la traversée ; et Dieu, récompensant par un miracle la foi vive du Saint, permit qu'il aborda en quelques heures au port d'Ostie. Cependant Jean de Matha, sentant ses forces diminuer de jour en jour, résolut de passer dans la Ville éternelle les derniers moments qui lui restaient encore à vivre. Il les employa à visiter les prisonniers, à prêcher la pénitence, à soulager les malades et à secourir les pauvres.

C'est dans le cœur du Rédempteur des hommes et dans celui de Marie que Jean puisa pendant tout le cours de sa vie l'amour immense et l'héroïque dévouement qu'il montra pour l'*Humanité*. Ce fut la très-sainte Vierge qui lui obtint le don des miracles et qui l'encouragea dans la fondation de son ordre, en lui promettant son secours et sa puissante protection. Ce fut de cette tendre consolatrice des affligés, qu'il reçut souvent l'argent nécessaire pour racheter les captifs, ces chers objets de la prédilection du Saint, et quand, épuisé de travaux et d'austérités, il se vit prêt à rendre le dernier soupir, Marie lui apparut en souriant et lui montrant le Ciel !... Consolante vision, qui se changea bientôt pour notre saint fondateur, en la plus douce, la plus ravissante des réalités....

Félix de Valois, après avoir travaillé avec un succès merveilleux à la propagation des Trinitaires en France, était mort dans

la solitude de Cerfroid, à l'âge de 85 ans, quelques mois avant son bienheureux ami.

Il avait été visité à son heure suprême par la Très-Sainte Vierge, qui l'introduisit elle-même au céleste séjour.

La tendre dévotion de Saint-Jean de Matha et de Saint-Félix de Valois, pour l'aimable Reine du Ciel, passa des *Pères* aux enfants, des *Chefs* aux membres, et des *Maîtres* aux *Disciples*: aussi la voix du peuple, qui est, dit-on, celle de Dieu, donna-t-elle parfois aux Trinitaires, le délicieux surnom de *Religieux de la Sainte-Vierge*... Ils se montrèrent dignes de ce beau titre par leur zèle à défendre son Immaculée Conception, et leur fidélité à réciter tous les samedis son office sous le rite double; dans toutes les églises où ils avaient un tronc destiné à recevoir les offrandes des fidèles, ce tronc était toujours surmonté d'une image de Marie, tenant son adorable enfant dans ses bras : aux pieds de cette Vierge, on voyait représentés quelques esclaves à genoux, chargés de chaînes, ainsi qu'un religieux Trinitaire, qui d'une main saisissait le bord du manteau virginal de Marie, et de l'autre lui montrait les esclaves en lui adressant cette supplique écrite sur une banderole : « *Des captifs brisez les fers.* »

Les chrétiens des temps modernes n'ont plus à redouter, comme ceux du Moyen-Age, les chaînes des mahométans; mais combien d'entre eux hélas! ne sont-ils pas *esclaves* de leurs mauvaises passions, *esclaves* de l'esprit de ténèbres, *esclaves* du respect humain! — Le rétablissement des Trinitaires dans notre France, n'est donc point sans objet (1), puisque ces bons religieux doivent, d'après leur institut, remplir les fonctions du ministère apostolique, et s'efforcer, par les plus ardentes prières, jointes au glaive sacré de la parole, de rompre les liens honteux du péché, qui retiennent tant d'âmes captives, et les empêchent de jouir de la liberté des enfants de Dieu. Ah! s'ils n'ont plus comme autrefois, dans leurs églises, de troncs ni de tableaux *symboliques*, ils n'en diront pas moins du fond du cœur à Marie, les paroles suppliantes de l'antique banderole. « Brisez, ô tendre mère, les fers de ces *captifs*... » présentez ensuite tous ces infortunés à votre adorable fils pour qu'il les bénisse et leur rende avec son amour, le bonheur et la paix!

Un humble servant de Marie.

(1) C'est à Faucon, en Provence, lieu de naissance de saint Jean de Matha, que les Trinitaires viennent de fonder une maison de leur ordre.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE PUBLIÉE PAR M. MÉGARD.

(Suite.)

Nous en sommes resté dans notre précédent article à la *deuxième série in*-8o.

Les ouvrages composant cette série sont moins volumineux que ceux de la première, (ils n'ont que 200 pages environ). Les nouvelles morales s'y trouvent en majorité, et plusieurs d'entre elles seraient avantageusement placées parmi les livres d'imagination; car elles réunissent à une parfaite connaissance du cœur humain, de la suite dans les caractères et une grande vérité dans les peintures de mœurs; toutes qualités qui ne sont point absolument requises pour les livres uniquement destinés à la jeunesse. Nous citerons, entre autres, *l'Homme propose et Dieu dispose,* de Mme Celine Fallet, qui réalise en tous points son second titre : *Scènes de la vie réelle.* Les jeunes filles le liront, nous n'en doutons pas, avec intérêt; mais les jeunes femmes, surtout celles qui sont lancées dans le monde, le liront avec fruit.

Première série des volumes in-12. *4 gravures sur acier.* — Le tiers des livres composant cette série étant dû à Mme Fallet, nous analyserons de préférence l'un des ouvrages sortis de sa plume habile et féconde.

Une pauvre veuve, atteinte d'une maladie de langueur, succombe la nuit de Noël à ses longues souffrances, laissant deux petits orphelins qui, se trouvant seuls témoins de la mort de leur mère bien-aimée, sont saisis d'une telle frayeur à la vue de son corps sans mouvement et sans vie, qu'ils s'enfuient de leur chaumière ; mais une bonne fermière sortant de la messe les rencontre, les questionne et, touchée de leur infortune, les emmène chez elle, bien décidée à les élever avec son fils Georges, si son mari consent à cette œuvre charitable. Jacques hésitait à prendre une telle charge; mais sa femme se montra si persuasive et si pressante, qu'il fut convenu que la petite Marie remplacerait la fille chérie enlevée depuis quelque temps par un mal subit à l'amour de ses parents, et que le jeune Charles serait le compagnon de jeux et d'études de Georges, enfant passablement gâté par M. son père qui s'aveuglait sur ses défauts naissants.

Rien ne mûrit comme le malheur; aussi nos deux orphelins avaient-ils une raison bien au-dessus de leur âge. Marie devint bientôt pour Madeleine, la bonne fermière, une aide et une compagne, tandis que Charles, ayant parfaitement profité des leçons de l'instituteur du village, put être en peu d'années avantageusement placé dans une honorable maison de commerce. Georges, poussé par les mauvais conseils de certains camarades, ne suivit que de bien loin son frère d'adoption, que dans son cœur il appelait le *petit mendiant.*

La certitude d'être riche lui ôtait le goût du travail; néanmoins, ses parents le placèrent par protection chez un banquier; mais après avoir été la victime d'un ami perfide et le jouet de ses passions; il se vit forcé de revenir sous le toit maternel. Il n'y retrouva plus son père, qui était mort de chagrin peu de temps après son retour, et sa pauvre mère aurait été dépouillée de la ferme qu'elle occupait, par un usurier auquel Georges avait engagé son héritage à venir, sans la générosité de Charles devenu, grâce à son excellente conduite, l'époux de la fille de son riche patron. Marie, de son côté, fit un très-bon mariage.... C'est ainsi que le frère et la sœur virent se réaliser ces paroles renfermées dans le testament de leur mère, seul bien qu'elle leur eut légué en mourant. « Il n'y a ici bas qu'une seule garantie de bonheur, » qu'une seule ressource contre le malheur, *c'est la Religion.* » Quant à Georges, le reste de sa vie fut une longue expiation des folies de sa jeunesse : il ne voulut pas se marier, se jugeant indigne de goûter les douceurs de la famille, après avoir causé le malheur de la sienne; mais il chercha, en faisant le bien autour de lui, à combler le vide de son existence solitaire.

Ce cadre est bien ordinaire; mais il appartient au talent d'attacher, d'émouvoir et de moraliser avec les ressorts les plus simples en apparence : c'est ce que Mme Celine Fallet a su faire. Aussi la Société d'émulation du département de l'Ain, en couronnant le *Testament d'une mère*, a-t-elle agi avec justice et bon goût.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

MISSIONS DIOCÉSAINES.

Nous laissons parler aujourd'hui plusieurs de nos vénérables confrères qui ont eu la bonté de nous transmettre de précieux détails sur cet intéressant sujet :

C., le 20 janvier 1860.

« Monsieur le rédacteur,

» Dans votre dernier numéro vous nous traciez une esquisse, un peu » rapide peut-être, de nos missions diocésaines. Me serait-il permis » d'y ramener un instant vos lecteurs? Je l'espère. Quand le mal se » déverse par mille et mille canaux sur le monde, le bien lui aussi n'a- » t-il pas quelques droits à une légitime publicité? Les missions! c'est » la renaissance religieuse de nos campagnes. Vous en jugerez par la » mission d'Unverre.

» Née dans les soupirs et les saintes rigueurs du cloître, due à l'ini- » tiative et aux pieuses libéralités de nobles cœurs, accueillie par le » religieux enthousiasme des populations, prêchée enfin par l'*Apôtre du* » *Perche* (1), secondé par le P. Favre, cette mission avait des gages » particuliers de succès. Aussi, dès les premiers jours, peu s'en fallut » que le spacieux vaisseau de l'église d'Unverre ne se refusât à contenir » la multitude qui affluait dans son enceinte. Je ne vous dis rien de la » magnificence des illuminations, de la mélodie des cantiques, de la » splendeur et de la variété des fêtes.

» Dans une mission, ce ne sont là que des fleurs, et je veux vous

(1) C'est par erreur que dans notre dernier numéro nous avons désigné le R. P. Monachon comme l'un des prédicateurs de la mission d'Unverre.

» parler des fruits. Cinq cents scapulaires, travaillés par les pieuses
» mains qui naguère encore décoraient d'un gracieux tapis le nouvel
» oratoire de Sainte-Foy, furent distribués aux fidèles. Plus de deux
» cents retours ont couronné les travaux des missionnaires, et dans ce
» nombre l'on a compté près de cent hommes! Et qu'on ne dise pas que
» c'est l'œuvre de l'entraînement d'un jour. La mission ne vivait déjà plus
» que dans les souvenirs, quand plusieurs hommes abordent leur véné-
» rable pasteur : « M. le curé, lui disent-ils, pendant la mission nous avons
» failli à notre devoir, mais enfin il faut nous rendre, et nous voici. » Une
» croix plantée dans un triomphal appareil est là debout pour dire que la
» foi, endormie mais non pas éteinte dans le cœur du peuple des campa-
» gnes, s'est réveillée un jour et a enfanté des merveilles. Mais aussi,
» comment vous peindre le zèle de nos deux apôtres et l'affectueuse
» vénération dont on a payé leur dévouement ? Sur la fin de la mission,
» l'un des Pères sortait de l'église lorsque six hommes lui barrent le
» passage : « Mon père, lui disent-ils, vous nous avez fait tant de bien
» que nous ne savons comment vous en remercier; permettez-nous au
» moins de vous embrasser avant votre départ. » Puis, quand eut sonné
» l'heure de la séparation, l'on vit encore une foule baignée de larmes
» s'agenouiller sous la main du missionnaire qui la bénit en pleurant.
» Voilà nos missions; voilà qui prouve que, sous son vernis d'indifféren-
» tisme, le cœur du peuple bat encore pour la religion de ses pères ! »

***

La lettre suivante, qui nous est adressée d'un autre point du diocèse, n'est pas moins consolante :

« Mon cher ami,

» Nôtre mission est close; nous sommes contents. Plus d'une cinquan-
» taine de personnes sont revenues à Dieu et ont fait leur mission, en
» dépit du froid le plus intense, des pluies les plus battantes et des
» chemins les plus boueux qu'on puisse imaginer. Beaucoup de mères
» de famille et plusieurs hommes graves et posés ont passé dans le camp
» du Seigneur et marchent avec allégresse sous l'étendard de la croix.

» Tous ceux qui ne se sont pas encore rendus voient mieux mainte-
» nant le faux de leur position. La sphère de lumière céleste dans
» laquelle vivent nos chers et bien-aimés paroissiens est plus large et
» plus vive. Encore une mission ou deux dans nos localités, sur les
» bords de notre Vesgres, et les pieuses coutumes des bons ancêtres
» revivront, et nos braves habitants de Saint-Ouen, de Marchefroy, de
» La Fontaine, etc., songeront avant tout au salut de leur âme.

» Du reste, mon cher ami, je dois vous dire qu'à Noël prochain le
» zélé missionnaire qui nous a éclairés de la lumière de Dieu portera de
» nouveau le flambeau de la foi non loin de notre clocher : le bon Père
» est retenu pour évangéliser Berchères-sur-Vesgres.

» Vous ne sauriez croire combien j'en suis heureux ; car mon peuple,
» qui n'est qu'à un kilomètre de la paroisse en question, pourra en
» profiter, et les âmes que le saint Religieux a ramenées au bien, comme
» aussi celles qu'il n'a qu'ébranlées, pourront facilement aller entendre
» et consulter l'homme de Dieu qu'elles aiment et vénèrent.

» Aidez-moi, cher ami, à remercier Dieu de ses grâces et de ses
» bontés. Dites à sa bonne et immaculée Mère de me tenir, ainsi que les
» miens, sous son manteau protecteur, pour que le mauvais ne vienne
» pas dissiper la semence de vie qui a été répandue avec tant de profu-
» sion dans nos âmes.

» Votre tout dévoué en J. M. J.

» H. Gromard. »

St-Ouen-Marchefroy, 25 décembre 1859 au soir.

Voici enfin ce qu'on nous écrivait, d'une paroisse de la Beauce, il y a quelques jours :

« La mission donnée dans cette paroisse a été l'âme d'un renouvellement sensible. Que de personnes qui n'étaient auparavant que flottantes sur les vérités capitales, et qui ont aujourd'hui des convictions profondes; combien qui ont pu comprendre que la foi pratique leur était nécessaire et glorieuse!...

» La rigueur de certains jours de décembre a bien pu décimer l'auditoire, mais ce temps fâcheux ne faisait que ressortir l'avidité courageuse de nos bons villageois. Une trentaine de personnes sont revenues à Dieu, et sur ce nombre une quinzaine d'hommes ». — C'est ce qui fait dire à notre vénérable correspondant que « la mission a été vraiment une grâce de choix pour sa paroisse.»

SOCIÉTÉ DE L'ŒUVRE DES PAUVRES-MALADES.

Déjà plus d'une fois nous avons attiré l'attention de nos lecteurs sur la Société de l'*Œuvre des Pauvres-Malades*, nous nous sommes réjoui avec eux du bien qu'elle avait déjà fait, nous avons exprimé notre désir et notre espoir de la voir s'étendre davantage dans l'intérêt de tous. Ces vœux et ces espérances, que tous les amis des pauvres partageaient avec nous, se réalisent de jour en jour. Il suffirait, pour s'en convaincre, de lire l'intéressant Rapport fait par M. l'abbé Brière, curé de la cathédrale, dans la séance générale du 28 décembre 1859, pour ce qui concerne sa paroisse. Dans l'impossibilité où nous sommes de le reproduire ici tout entier, nous en extrairons du moins ce qui peut mieux faire connaître les progrès et les résultats de cette Œuvre admirable.

« Le nombre des dames sociétaires, qui l'année dernière était de 148, est porté aujourd'hui à 208, quoique l'Œuvre ait fait, dans le cours de l'année, plusieurs pertes bien regrettables.

» Il y a eu dans le cours de cette année 439 malades assistés par l'Œuvre et 2,878 visites faites tant par les Dames que par les Sœurs et souvent par les unes et les autres simultanément.

» 26 malades secourus par l'Œuvre sont décédés, et aucun (sauf un cas de mort imprévue) n'est descendu dans la tombe sans avoir reçu les Sacrements de la sainte Église. »

M. l'abbé Brière entre ensuite dans le détail de quelques faits particuliers, et il montre que l'intervention des dames de charité a contribué d'une manière sensible à d'heureux changements et à des fins édifiantes.

« En janvier, tandis qu'une petite fille de onze ans, bien préparée et soigneusement instruite, faisait sa première communion dans son lit de mort, une femme âgée, qui s'était notoirement compromise lors du malheureux schisme de Lèves, et qui avait résisté aux exhortations de plusieurs prêtres et de saintes religieuses, cédait enfin aux salutaires influences de nos dames et de nos sœurs visitantes, et recevait avec foi et repentir les derniers Sacrements, avant d'expirer.

» En mars, un jeune homme de dix-huit ans, qui ne s'était pas approché de la table-sainte, depuis sa première communion, la renouvelait sur le point de quitter la vie, et procurait ainsi à sa bonne et pauvre mère une douce et puissante consolation.

» Plus tard c'est une jeune femme de vingt-trois ans, qui se résigne courageusement à laisser sur la terre son petit enfant orphelin, fortifiée qu'elle est par les sentiments religieux qu'on lui suggère, et par la divine Eucharistie à laquelle on a soin de la faire participer.

» Une autre jeune femme, tombée dans la plus triste indifférence par rapport au salut, se réveille de sa torpeur, et puisant dans la piété qu'elle a recouvrée, une énergie extraordinaire, subit sans se plaindre

les plus cruelles opérations de chirurgie, et rend son âme à Dieu, après l'avoir purifiée dans le bain sacré de la pénitence et dans le sang de son Dieu. »

Enfin, après avoir fait connaître la situation prospère de l'Œuvre au point dé vue matériel, le vénérable Curé de Notre-Dame termine par un trait touchant que nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ici.

« Après la mort de Mme Castel, dont toute la ville de Chartres s'est émue, son excellent mari vint de lui-même remettre entre mes mains 50 francs, comme souscription de sa femme, avec prière de faire toucher tous les ans à son domicile, la souscription ordinaire, voulant que celle dont il pleure si amèrement la perte continuât, du moins par ses bienfaits, à appartenir à l'Œuvre des pauvres malades. Toute âme bien née appréciera cette touchante manière d'honorer et de faire bénir la mémoire du digne objet de ses regrets et de sa tendresse. »

— Le samedi 7 janvier, une œuvre nouvelle prenait naissance à la crypte, au pied de l'autel dédié à la Vierge qui doit enfanter. Six religieuses de la Visitation Sainte-Marie de la maison d'Avignon étaient venues placer sous les auspices de Notre-Dame l'établissement qu'elles vont fonder dans la ville de Dreux.

Malgré son grand âge et la rigueur de la saison, leur vénérable supérieure avait voulu les accompagner dans ce lointain voyage, et leur digne chapelain s'était fait le guide de la sainte colonie.

Le chant du *Veni Creator* et du *Laudate Dominum omnes gentes*, prescrit par le cérémonial, et la messe basse célébrée par Mgr l'Évêque de Chartres; formèrent tout l'appareil extérieur de cette installation. Mais les pieuses filles n'avaient pas besoin d'autre chose. C'en était assez pour leur rappeler leur bienheureux fondateur, qui lui aussi était venu offrir le saint sacrifice dans cette crypte mystérieuse et si pleine de touchants souvenirs. Aussi avaient-elles de la peine à s'en arracher. Leur action de grâces terminée, elles allèrent vénérer l'image de Notre-Dame du Pilier et la Sainte Tunique de Marie, puis après avoir contemplé quelque temps les merveilles de notre cathédrale, elles se rendirent chez leurs sœurs de Chartres, où elles avaient reçu dès la veille au soir l'accueil le plus affectueux et le plus empressé. Le dimanche se passa tout entier dans les épanchements de dilection fraternelle, et le lundi elles partirent pour Dreux, où les attendait leur généreuse bienfaitrice. L'étroite enceinte de la chapelle ne permit pas d'admettre un grand nombre de personnes à la cérémonie de la réception qui leur fut faite, mais la ville s'y trouvait dignement représentée. Espérons qu'elle appréciera de plus en plus le bienfait de cette nouvelle et si précieuse institution.

— Le diocèse de Chartres vient de faire une perte bien regrettable dans la personne de M. l'abbé Masson, curé de Beaumont-les-Autels, emporté par une fluxion de poitrine après cinq jours de maladie.

— Mgr Forcade, évêque de la Basse-Terre, était à Chartres, il y a peu de jours. Il arrivait récemment de Rome où il était allé régler plusieurs affaires de son intéressant diocèse des colonies.

— Le dimanche 22, un sermon de charité a été prêché à la cathédrale en faveur de l'Œuvre des Jeunes-Économes, par M. l'abbé Dauphin, doyen des chapelains de Sainte-Geneviève. L'orateur, on peut le dire, a charmé son auditoire, et toute la ville de Chartres se fait une fête de pouvoir l'entendre pendant toute la durée de la station prochaine du Carême.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de Gouverneur.

Quatrième année.

8e NUMÉRO. MARS 1860.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

FLEURS DES SAINTS. — Saint Joseph.
REVUE BIBLIOGRAPHIQUE. — Bibliothèque de la jeunesse, par Mégard. — Mois de Mars de différents auteurs.
ASSOCIATION DES MÈRES CHRÉTIENNES.
VARIÉTÉS. — Conversion d'un ministre protestant. — Lettre adressée au Rédacteur de la *Voix de Notre-Dame.*
CHAPELLE D'YRON (suite et fin).

FLEURS DES SAINTS.

SAINT JOSEPH (1).

Il arrive parfois à l'âme chrétienne d'éprouver, en contemplant certains mystères de notre sainte religion, de ces impressions profondes, de ces émotions surnaturelles que le langage humain ne saurait exprimer... Comment rendre en effet le pieux étonnement, la vive reconnaissance, l'ardent amour que fait naître en elle la vue de son Rédempteur naissant dans une pauvre étable, passant les premières années de sa vie sur la terre d'exil et ne retournant dans sa patrie que pour habiter une bourgade de la Basse-Galilée, où il vit caché, ignoré de tous, obéissant à Joseph et à Marie!

O sainte maison de Nazareth, qui avez si longtemps abrité mon Dieu!... Murs sacrés qui avez dérobé au monde la vision des plus ineffables mystères et des plus sublimes vertus! s'il vous était donné de redire toutes les merveilles de grâce dont vous fûtes les muets témoins; si vous pouviez nous entretenir de *Celui* que le Seigneur a fait assez grand pour devenir le dépositaire, le chaste gardien de la Vierge-Mère et de l'Enfant-Dieu, vous nous parleriez des humbles sentiments de ce descendant des rois de Juda qui ne croit pas déroger à sa noble origine en exerçant l'obscur métier de charpentier. Vous nous montreriez ce rameau miraculeusement fleuri dans ses mains virginales,

(1) L'Église célèbre sa fête le 19 Mars.

prodige frappant qui avait fait connaître aux prêtres chargés de donner un époux à l'orpheline du temple (l'admirable fille d'Anne et de Joachim), que Joseph était l'élu de Dieu même pour avoir cet insigne honneur! Vous nous transmettriez cet entretien, digne de l'admiration des anges et du respect des hommes dans lequel Marie et Joseph se confièrent le vœu de perpétuelle chasteté qu'ils avaient fait l'un et l'autre; enfin vous nous laisseriez apercevoir l'archange Gabriel saluant Marie pleine de grâces, bénie entre toutes les femmes; et la Vierge de Juda, recevant dans l'attitude du recueillement et de l'humilité, la plus grande nouvelle que le Ciel put apporter à la terre : L'INCARNATION DU VERBE! Mais non, murailles bénies, vous respectez par votre silence le secret de ces prodiges : heureusement pour nos cœurs que la tradition, la parole inspirée des Évangélistes et de pieuses révélations nous ont transmis les détails que vous refusez de nous donner. A l'aide de ces fils conducteurs, nous remonterions facilement le cours de la vie du saint époux de Marie, depuis l'instant où la grâce, prévenant sa naissance, le purifia dans le sein de sa mère de la tache originelle (1), jusqu'à celui où, entouré de Jésus et de Marie, il rendit, dans un dernier soupir d'amour, son âme si pure au Dieu qui l'avait créée. A l'aide de ces précieux jalons, nous pourrions rappeler les marques de respectueuse tendresse et de dévouement sans bornes que notre saint Patriarche ne cessa de donner à Marie et à son adorable fils; mais nous trouvons plus utile au commun des fidèles, plus convenable surtout à notre faiblesse, d'abandonner un sujet aussi élevé, pour parler du culte rendu par l'Église à ce grand Patriarche, et pour démontrer par l'exemple des Saints et l'autorité que de nombreux miracles ont donnée à cette dévotion, combien elle est agréable à Dieu, glorieuse à la Très Sainte Vierge, et profitable au salut des âmes!

L'ancien Testament nous apprend que Joseph, le fils bien-aimé de Rachel et de Jacob, ne remplit toute l'Égypte de sa gloire qu'après avoir langui longtemps dans une étroite prison : tel, le Joseph de la loi nouvelle n'apparaît au monde chrétien comme un astre majestueux et brillant, qu'après être resté treize siècles environ presque inconnu des fidèles! C'est que, toujours divinement inspirée, l'Église voulut, avant de propager le culte de cet incomparable Saint, que la foi dans la perpétuelle Virgi-

[1] Gerson et plusieurs autres pieux auteurs ont adopté ce sentiment. — Voyez *la Cité mystique de Marie d'Agréda.*

nité de Marie et dans le Mystère de l'Incarnation, eût jeté dans les âmes de profondes racines; d'ailleurs, dit un pieux auteur (1), « cette dévotion étant un des plus précieux dons que le Seigneur » pût accorder aux hommes, il était bon de les disposer par les » hommages rendus à des Saints inférieurs à Joseph en grâce et » en gloire, à recevoir une aussi grande faveur. Nous trouvons » des symboles de ce fait surnaturel dans l'ordre de la nature : » l'aurore succède à la nuit et précède le jour : les feuilles » naissent avant les fruits, et les fleurs brillantes de nos jardins » ont été dans le principe des fleurs champêtres... » Quand le Moyen-Age, avec ses croyances vives, ses coutumes semi-barbares, eut fait place aux temps modernes, moins énergiques dans le bien et plus raffinés dans le mal; quand la plus funeste des hérésies, revêtue du titre fallacieux de *Réforme*, vint arracher la foi de tant de cœurs et refroidir la charité de ceux qu'elle ne pouvait gagner à ses erreurs coupables; « il ne resta aux vrais fidèles d'autre asile assuré que la vie spirituelle qui, en les plaçant dans une région supérieure à celle où s'agitent les passions, les soustrayait à leurs dangereuses atteintes (2). » Ce fut à partir de cette époque que l'Église proposa Joseph comme modèle aux âmes intérieures, lui éleva des temples et des autels, établit plusieurs fêtes en son honneur; lui consacra un jour dans la semaine, et ordonna à ses orateurs de redire ses louanges, accomplissant magnifiquement ainsi cet oracle de l'Esprit saint : « celui qui veille à la garde de son Sauveur sera glorifié. »

Ce fut surtout alors que Dieu suscita des docteurs, des saints et des saintes illustres (3) qui s'attachèrent d'une manière toute particulière à publier ses grandeurs, à solliciter ses bienfaits et à mettre au jour ses vertus à la fois héroïques et modestes, qui reflètent celles de Jésus et de Marie comme une onde pure reflèchit l'azur des cieux. Le docte Gerson, chancelier de l'Université de Paris, doit être placé à la tête de cette pléiade glorieuse. C'était le temps où l'Église voyait avec douleur son sein déchiré par le schisme et sa foi attaquée par les pernicieuses doctrines et les coupables invectives de Jean Huss et de Jérôme

(1) *Vie de Saint-Joseph*, par le pieux Boudon, archidiacre d'Évreux.
(2) *Ibid.*
(3) Les Pères des premiers âges de l'Église, tels qu'Origène, saint Augustin, saint Jérôme, etc., avaient à la vérité proclamé les glorieuses prérogatives de saint Joseph; mais ce ne fut qu'au XVI[e] siècle, comme nous venons de le dire, que son culte devint général dans l'Eglise, où il existait sans doute, mais à l'état latent, du moins pour le grand nombre des fidèles.

de Prague, son audacieux disciple; pour mettre fin à tant de maux, elle se réunit en concile; et Constance, ville située sur le beau lac de ce nom, est le lieu où se tiennent les séances de l'auguste assemblée. Cependant de graves difficultés surgissent, des obstacles presque insurmontables s'opposent au retour de la concorde et de la paix; alors Gerson, le docteur très-chrétien, se lève, et dans un admirable discours présente aux Pères du concile la dévotion à saint Joseph comme le signe avant-coureur du bonheur et de la paix et leur propose de l'adopter. Cette motion est reçue avec acclamation, et l'élection de Martin V, en donnant à l'Eglise un chef aussi éclairé que pieux, vient sanctionner l'inspiration prophétique de l'illustre chancelier.

A côté de Gerson apparaît à nos regards le bon Henri, chanoine de Chartres, si dévoué à l'époux de Notre-Dame qu'il écrivit sa vie et fit par testament un legs considérable afin qu'une antienne fut chantée chaque jour en son honneur par les membres du chapitre. Viennent ensuite se grouper autour de ces deux fidèles servants de saint Joseph les Ignace de Loyola, les Thérèse, les Bernardin de Sienne, les François de Sales, les Suarez, les Vincent de Paul, les Jean-Baptiste de la Salle, et enfin l'Aigle de Meaux qui, après avoir pris son majestueux essor vers les régions célestes, vient ensuite réveler aux enfants de la terre les mystères sublimes de la vie laborieuse et cachée du père adoptif de l'Homme-Dieu (1).

De tels exemples arrêtent le sourire sur les lèvres de l'impie et stigmatisent à l'avance les paroles de mépris prêtes à s'échapper de sa bouche; ne craignons donc plus les sarcasmes des incrédules et, faisant taire le respect humain, marchons sans crainte à l'ombre de ces grands noms sous la blanche bannière de notre bien-aimé Patriarche.

Les grâces miraculeuses obtenues par sa médiation sont si multipliées qu'il faudrait des volumes pour en contenir le récit; et pour en parler il nous reste à peine quelques lignes! Quels faits choisir de préférence entre tous ceux offerts à notre admiration? Ici c'est le Vésuve qui poursuit de sa lave brûlante une jeune femme et un petit enfant dont une sœur chérie lui a remis le précieux dépôt. La fugitive arrive près d'une roche élevée, y dépose son doux fardeau ; mais les flammes tourbillonnent au-dessus de sa tête et de celle de l'enfant : « Grand saint Joseph,

(1) Voir les deux panégyriques de saint Joseph dans les Grandeurs de saint Joseph, par le père Huguet.

s'écrie-t-elle, je te le confie! » puis d'un bond elle atteint le rivage de la mer... Elle est sauvée, mais son cher *nipote* (1), qu'est-il devenu?... O joie, ô bonheur! conduit sur la plage par un personnage mystérieux, l'enfant est là auprès d'elle lui souriant et lui tendant la main!

Là nous assistons à l'effrayant mais sublime spectacle d'une mer en furie. Un vaisseau longtemps ballotté sur les flots s'engloutit avec fracas dans l'abîme; de tout l'équipage, deux religieux franciscains ont seuls échappé à la mort; convulsivement cramponnés à quelques débris du navire, ils suivent les mouvements impétueux que leur imprime le terrible élément. Leurs forces à la fin s'épuisent, mais leurs âmes n'ont rien perdu de leur énergie; dans une ardente prière ils conjurent saint Joseph de les tirer de ce péril extrême, et, répondant à leur appel, ce puissant protecteur leur apparaît sous les traits d'un homme majestueux et les ramène pleins de vie au rivage.

Qui ne sait que le cœur humain a aussi ses tempêtes? Les passions, comme des vagues tumultueuses, se soulèvent en lui et conjurent sa perte. Dans un de ces moments de lutte suprême entre la grâce et la nature révoltée contre elle, un jeune religieux, près de succomber à la tentation qui le presse, invoque saint Joseph, et *Celui* auquel le *Maître* de la mer a daigné obéir fait renaître aussitôt le calme dans son âme troublée. La mort, si effrayante par la cruelle incertitude attachée au moment qui la suit, perd pour les dévots serviteurs de saint Joseph son appareil funèbre; il les visite, les console et les introduit lui-même dans les éternels parvis. Concluons de toutes ces merveilles que ce grand Saint nous assistera dans nos dangers, nous fortifiera dans nos tentations et nous protégera dans nos derniers moments, si nous l'invoquons avec une tendre confiance et un filial amour.

Un humble servant de Marie.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE PUBLIÉE PAR M. MÉGARD.

(Suite et fin).

Deuxième série in-12, 150 p. — Avec cette série nous entrons dans la catégorie des livres composés pour l'adolescence; cependant cette démarcation n'est pas absolument rigoureuse et bien

(1) En italien, neveu.

des jeunes filles de seize à vingt ans liront avec plaisir des livres tels que *Le Maine-aux-Ormeaux,* de Mme Bruneteau; la *Vie de Marie-Antoinette*, *Marguerite*, *Morus,* et bien d'autres qu'il serait trop long de rappeler ici.

Troisième série in-12, une figure. — Les livres de cette série sont moins volumineux que ceux de la deuxième, mais ils font pourtant partie de la même catégorie. Nous en excepterons les *Veillées du Laboureur*, par Muller, qui est un excellent livre de propagande, démontrant par des exemples frappants que la richesse seule ne fait pas le bonheur et qu'il se rencontre bien plus sûrement dans une honnête médiocrité.

Quatrième série. — Cette série renferme des ouvrages d'un ordre différent; on y remarque, outre un choix de livres de piété, des Vies édifiantes; nous citerons celle de saint Vincent de Paul, par Muller, qui nous a frappé par sa simplicité, sa clarté et l'intérêt continuellement soutenu du récit; c'est bien ainsi qu'il faut écrire pour la jeunesse; c'est bien ainsi qu'on lui fait aimer la vertu et qu'on lui apprend à la pratiquer.

Cinquième série, petit in-12, cartonnage gauffré or. — Charmants livres à offrir comme prix d'encouragement à l'adolescence. Il y a du dévouement et de l'abnégation à des hommes de talent de se mettre ainsi à la portée des jeunes intelligences. Cette réflexion s'applique également à la nombreuse série des livres *in*-18, dont plusieurs s'adressent aux enfants de neuf à douze ans, et à celle des *in*-32 dans laquelle les mères de famille trouveront des histoires morales et amusantes à donner à leurs *petites filles* ou à leurs *petits garçons, en récompense* d'une leçon bien lue ou bien apprise. Ils sont si jolis, ces petits volumes, avec leur couverture dorée et leur médaillon colorié, que c'est à désirer de redevenir enfant pour en posséder de semblables.

Il sera facile de conclure, après avoir lu cet aperçu de la Bibliothèque morale publiée par M. Mégard, qu'elle justifie parfaitement son titre et que ses éditeurs ont droit à la confiance, nous dirons plus, à la gratitude de tous les vrais amis de la jeunesse et de l'enfance.

MOIS DE MARS DE DIFFÉRENTS AUTEURS.

En démontrant les avantages spirituels attachés au culte de saint Joseph, nous aurions fait une œuvre incomplète, si nous négligions d'indiquer aux personnes qui lui sont dévouées les

ouvrages les plus propres à nourrir leur dévotion envers ce grand saint pendant le mois qui lui est spécialement consacré. Nous mettrons en première ligne les ouvrages du père Huguet, cet infatigable champion des prérogatives de saint Joseph.

Voici leurs titres :

Gloires et Vertus de saint Joseph (1);

Grandeurs de saint Joseph, patron des âmes intérieures (2);

La dévotion à saint Joseph en exemples (3).

Le premier de ces livres convient non-seulement au mois de Mars, mais son utilité s'étend à toutes les époques de l'année; il est écrit avec un intérêt plein d'onction, et renferme les enseignements les plus pratiques et les mieux appropriés à la vie commune qui est le partage du plus grand nombre.

Le deuxième est plus spécialement destiné au mois de saint Joseph; il se divise en deux parties : dans l'une se trouvent des méditations et des exemples; dans l'autre, un choix de lectures tirées des écrits de saint François de Sales, du vénérable fondateur des Sulpiciens et de Bossuet, le sublime auteur de deux admirables panégyriques de notre saint patriarche.

Le troisième enfin qui vient de paraître, réalise parfaitement son titre : la *dévotion de saint Joseph en exemples :* vu qu'il contient cent soixante-quatorze traits dont plusieurs sont contemporains, ce qui leur donne un intérêt de plus (4).

Nous devons aussi une mention particulière au *Mois de Mars* publié à Lille par Lefort, cet éditeur si éminemment catholique. Ce livre a cependant à nos yeux un petit défaut, c'est de ne pas avoir joint à son titre principal celui d'*Imitation de saint Joseph*. Car, outre sa division en chapitres, il rappelle par ses dialogues entre le *maître* et le *disciple* la forme adoptée par l'auteur de l'Imitation de J.-C. Il contient les conseils les plus sages et les plus appropriés à la vie intérieure.

Nous recommandons comme petits livres de propagande à 10 et 20 c., la *Dévotion des sept Dimanches*, du père Huguet (5), la *Neuvaine avec méditations; Histoires et prières*, publiées par Lefort; enfin l'excellent petit livre *Vie et grandeurs de saint*

(1) Girard et Josserand, Lyon, place Bellecour, 4.
(2) Douniol, 29, rue de Tournon.
(3) Sarlit, 25, rue saint Sulpice. — Pétrot-Garnier, à Chartres.
(4) Le pieux auteur aurait pu peut-être modifier quelques expressions du père du Bary, qui se rencontrent dans certaines histoires empruntées à ce religieux. Il lui sera facile de le faire dans une prochaine édition.
(5) Douniol, rue de Tournon, 29.

Joseph, suivies d'une neuvaine qui fait partie des publications si intéressantes et si utiles de M. l'aumônier de l'hôpital de Toulouse.

Le défaut d'espace nous force de remettre à notre prochain numéro ce que nous voulions en dire dans celui-ci. — Nous ne pouvons également que mentionner les *Œuvres choisies de saint François de Sales,* éditées par M. Vrayet de Surcy (1) et recueillies par M. Guérin, rédacteur du *Mémorial catholique,* nous réservant d'en parler prochainement d'une manière détaillée.

C. de C.

ASSOCIATION DES MÈRES CHRÉTIENNES.

Le titre seul de cette Œuvre pieuse cause une secrète émotion à celui qui le lit ou le prononce; c'est que dans sa simplicité il renferme de grandes choses; c'est que le dévouement, l'amour, l'abnégation, le sacrifice se trouvent admirablement résumés dans cette touchante dénomination : LA MÈRE CHRÉTIENNE; c'est qu'en effet la mère chrétienne est l'âme de la famille, et que « la famille, selon la parole profonde des Saints Pères, est une Église privée dont les parents sont les *prêtres* et les enfants les *fidèles* ». C'est au foyer domestique, sur les genoux de sa mère, c'est de sa bouche chérie que l'enfant reçoit les premières connaissances de sa noble origine, de sa sublime destinée; c'est d'elle encore que le jeune *candidat* du Ciel apprend qu'il doit commencer ce glorieux apprentissage des vertus chrétiennes qui peuvent seules lui ouvrir un jour les portes de la bienheureuse patrie (2)!

O famille! s'écrie éloquemment un pieux auteur, société mystérieuse et sacrée, que tu es grande aux yeux de la raison! que tu es respectable aux yeux de la foi!... Quelle sainteté doit présider à tes paroles, à tes actions! De quels soins religieux tu dois environner cet être auquel Dieu donne le nom *glorieux* de Fils et l'Ange celui *si doux* de Frère (3)!

La mission de l'épouse, de la mère chrétienne, est donc bien grande, bien élevée! Mais pour se maintenir constamment à la hauteur morale où elle la place, la femme a besoin d'un secours divin qui vienne en aide à sa faiblesse; et pour l'obtenir elle doit sans cesse le demander au Seigneur avec ces gémissements inef-

(1) Vrayet de Surcy, 19, rue de Sèvres.
(2) Le père Ventura, *la Femme catholique*.
(3) L'abbé Gaume, *Histoire de la famille*.

fables que l'Esprit-Saint fait naître et qui ont tant d'empire sur le cœur de Dieu. Oui, tout le secret de sa force est dans sa prière : aussi peut-on, dans une certaine limite, dire de la femme en général ce qui a été dit de Marie en particulier, « *qu'elle est une toute-puissance à genoux* ». Tel est le tableau que nous présente cette *Association des mères chrétiennes* qui, non contente d'embrasser dans son vaste réseau l'Europe presque entière (1), s'étend en outre du nouveau monde aux Iles de la Mer (2), et jusqu'aux plages battues par l'Océan indien (3).

Si l'union fait la force, quelle force, quel énergique pouvoir ne doivent pas avoir ces millions de voix s'élevant ensemble vers le trône de Dieu et appelant sur des êtres chéris toutes les bénédictions du Ciel!... Ah! voilà de ces Œuvres devant lesquelles tombent toutes les objections, devant lesquelles s'inclinent tous les fronts, et qui gagnent, qui subjuguent tous les cœurs. Cependant quelques jeunes femmes, ne connaissant de la vie que les illusions, de la maternité que les douceurs, après avoir porté quelques regards attendris sur Notre-Dame de Sion, ont peut-être passé outre en jetant à la douleur, à la mort, le défi de les atteindre : ne sentant pas le besoin de prier pour elles-mêmes, elles ne songent pas à s'intéresser aux maux des autres; car le cœur qui n'a pas connu l'amertume que sait-il? Mais que l'épreuve vienne labourer leur âme, ô alors avec quel empressement ne viendront-elles pas dire à leurs sœurs dans la souffrance : nous sommes des vôtres, maintenant; priez, priez pour nous!

L'association des Mères chrétiennes, érigée en archiconfrérie dont le siége est le sanctuaire de *Notre-Dame de Sion*, à Paris, a été enrichie par le souverain pontife Pie IX de nombreuses indulgences. Dans tous les lieux où elle est canoniquement établie, la divine Victime est offerte chaque mois à l'intention des associées. Des pétitions touchantes sont lues par le Prêtre-Directeur et déposées ensuite sur l'autel sous l'œil même du Dieu des miséricordes. Que de douleurs contient souvent une de ces lignes! mais parfois aussi que de joies quand elles sont

(1) L'archiconfrérie des mères chrétiennes compte des associées en Pologne, en Russie, en Savoie, en Allemagne, en Angleterre, en Irlande et dans les deux Amériques (Voir les différents rapports de Me Josson).

(2) Une association est établie à Saint-Denis (île de la Réunion), elle comptait 150 membres à son début.

(3) Pondichéry possède une confrérie qui prend chaque jour de notables accroissements.

l'expression de la reconnaissance! comme la femme de l'évangile qui a retrouvé la drachme qu'elle avait perdue; d'heureuses mères appellent leurs compagnes, les conviant à partager leur bonheur. Nous voudrions pouvoir rappeler ici toutes les faveurs célestes obtenues par cette fervente communion de vœux et de prières; mais les bornes de cet article nous contraignent à choisir entre mille le fait suivant, que nous empruntons à l'un des intéressants rapports de Mme Louise Josson, présidente générale de l'archiconfrérie des Mères chrétiennes (1).

Une femme, jeune encore, entraînée par la dissipation, avait oublié Dieu. Depuis dix ou douze ans ses pratiques religieuses avaient été négligées; sa vie se passait dans le tourbillon mondain. — « Maman, lui dit un jour sa petite fille, sais-tu que j'ai » vu beaucoup de dames aujourd'hui à mon école; elles venaient » de la chapelle des sœurs; j'ai demandé pourquoi, et l'on m'a » dit que c'étaient les mères qui aimaient bien leurs enfants. Tu » n'y étais pas toi, maman; est-ce que tu ne m'aimes pas? — » Comment, chère petite, peux-tu me faire une semblable question; ne sais-tu pas que ta mère t'aime avec une tendresse ex» trême? — Oui, bonne mère, tu m'aimes beaucoup; mais peut» on aimer *bien* ou *mal?* on a dit que cette réunion était pour les » mères qui priaient pour leurs enfants, qui les aimaient *bien.* »

La jeune femme devint pensive; elle éloigna sa fille, et, pour la première fois depuis longtemps, elle réfléchit sur ses rapports avec Dieu, qu'elle avait entièrement rompus : cette pensée ne la quittait plus, les naïves paroles de sa petite Laure retentissaient sans cesse à l'oreille de son cœur, et lui causaient un trouble extrême; son agitation augmentant chaque jour, elle va trouver la Supérieure de la communauté où se tenaient les réunions, lui ouvre son âme et lui confie le désir qu'elle éprouve d'être admise au nombre des mères chrétiennes; mais comment, ajoute-t-elle. pourrais-je faire partie d'une semblalc association, moi qui ne me suis pas confessée depuis dix ans? La bonne religieuse l'encourage, lui remet quelques livres de piété et lui promet de faire prier pour que la grâce achève l'ouvrage commencé dans son âme... Huit jours après, la pieuse Supérieure voit arriver la jeune femme, le visage radieux.— Ah! ma sœur, lui dit-elle, c'est fini, oui je suis à Dieu... Comme je suis contente! Voulez-vous

(1) Mme Josson, Rapport du 13 décembre 1856.

m'inscrire au nombre des associées? Je veux devenir une mère vraiment chrétienne ; je veux donner à mes enfants l'exemple de la piété et de toutes les vertus. La réponse ne se fit pas attendre : on inscrivit son nom sur le registre de l'archiconfrérie ; depuis ce temps elle est devenue une de *nos mères* les plus édifiantes, et Laure peut dire en toute sincérité que sa maman l'aime bien.

C. DE C.

VARIÉTÉS.

CONVERSION D'UN MINISTRE PROTESTANT.

L'Eglise catholique a été douée par son divin époux d'une immortelle jeunesse ; aussi malgré les sophismes des philosophes et les négations des impies, elle conserve sa forme primitive, sève vivifiante qu'elle transmet de siècles en siècles à ses enfants, et de là les héroïques dévouements, les renoncements sublimes, l'amour du prochain poussé jusqu'à l'entier oubli de soi-même; de là enfin les missionnaires, les sœurs hospitalières, les vierges qui, à l'ombre des saints autels, macèrent leur chair innocente et ne cessent d'élever leurs cœurs et leurs mains vers le Seigneur, pour obtenir la conversion des infidèles et le retour à Dieu des pauvres pécheurs..... Le trait que nous allons citer est bien propre à confirmer cette grande vérité et à prouver que si le sang des martyrs est une semence de chrétiens, l'esprit de sacrifice a reçu aussi du Ciel une merveilleuse fécondité.

A peu de distance de Cantorbéry (la Rome anglicane), on remarque le château princier de H... Il est habité par une femme au noble cœur qui en a fait l'asile des nouveaux convertis et dans lequel elle offre aux catholiques la plus touchante hospitalité... Restée veuve encore jeune, elle consacra sa vie entière à élever une fille chérie, la seule qui eut survécu aux enfants qu'elle avait eus, la seule qui, par les lois de la substitution anglaise, fût héritière d'une immense fortune et du droit à la pairie pour celui qui deviendrait son époux. De tels avantages joints à une beauté parfaite et à une éducation des plus brillantes et des mieux soignées, inspirèrent à l'un des plus grands seigneurs de l'Angleterre la pensée de solliciter sa main. La jeune lady lui répondit avec une modestie charmante : « Mylord, j'ai formé le dessein d'embrasser la vie religieuse, mais si je ne puis le réaliser, je vous engage ma foi. » Sa mère, présente à cet entretien, resta confondue; elle igno-

rait entièrement l'héroïque projet de son enfant et, quoique profondément chrétienne, elle n'avait jamais rêvé pour elle un pareil dépouillement. Peu de temps après cette scène si touchante, les portes et les grilles du couvent des Carmélites de Paris se refermaient sur une belle jeune fille qui était venue s'ensevelir à jamais dans l'obscurité du cloître; abandonnant généreusement pour les austérités de la pénitence tous les charmes séducteurs attachés à la richesse, aux honneurs et à la beauté. Il y a neuf mois qu'après trois ans de sévères épreuves la jeune lady a prononcé les vœux solennels qui ont achevé de briser tous ses liens terrestres; elle n'a pas disposé de son immense fortune, mais elle a conjuré sa bonne mère de faire aux catholiques autant de bien qu'elle le pourrait.

La courageuse détermination de lady H... a produit dans Cantorbéry la sensation la plus vive. Un grand nombre de nos frères séparés ont perdu leurs vieilles préventions contre une religion qui sait inspirer de pareils sacrifices, et un des ministres les plus influents, les plus éloquents, les plus goûtés de l'aristocratie du comté, touché de cet héroïque exemple, n'a pas voulu rester au-dessous d'une jeune fille. Il a, lui aussi, abandonné une magnifique habitation, une famille chérie, une position sociale avantageuse, pour devenir catholique.

Les ignominies, les sarcasmes, les rebuts, corollaires obligés de pareils actes, ne lui ont pas manqué, mais toutes ces difficultés n'ont fait qu'augmenter son courage. La châtelaine de H..., fidèle à la mission qu'elle remplit depuis nombre d'années avec tant de zèle et de persévérance, a reçu chez elle le fervent néophyte et nous savons que, cédant aux instances qui lui ont été faites, il a presque promis de venir se fixer dans ce Paris, où les exilés trouvent tant de consolations, et les hommes éminents, de si belles occasions d'exercer leurs talents et de pratiquer les plus sublimes vertus (1).

LETTRE ADRESSÉE AU RÉDACTEUR DE LA *Voix de N.-D. de Chartres.*

Sous le titre de *Conversion extraordinaire de M. N.*, notre numéro de décembre 1859 contenait le récit d'une merveilleuse conquête de la grâce, due, comme tant d'autres, à la puissante intercession de la Mère de Dieu. Cette relation nous avait été adressée par une

(1) Depuis que cette histoire nous a été communiquée, le révérend M. N... a réalisé son projet de venir à Paris où il édifie, par sa foi vive, sa résignation et sa piété, les personnes qui l'approchent.

personne fort honorable; pas un nom propre n'y figurait, et d'ailleurs nous étions persuadé que l'auteur avait obtenu la permission des personnes intéressées pour livrer ce fait à la publicité. Aussi notre sécurité était parfaite, et nous nous réjouissions même d'avoir pu procurer à nos lecteurs un sujet d'édification en leur faisant connaître ce nouveau trait de la bonté de Marie.

Or, nous avons reçu à ce sujet la lettre suivante, que Mlle Euphémie Mercier nous a fait remettre, par le ministère d'un huissier, il y a quelques jours.

On croira sans peine que nous n'avions pas besoin d'une invitation si pressante pour donner la satisfaction qui nous était demandée.

« Monsieur le Rédacteur,

» Dans votre numéro du douze décembre mil huit cent cinquante-neuf de votre journal *la Voix de Notre-Dame de Chartres,* et sous le titre *Traits historiques, Conversion extraordinaire de M. N.*, vous avez publié un article attentatoire à la mémoire de mon frère, que j'ai eu le malheur de perdre récemment. Sous prétexte de raconter ce que vous appelez sa *conversion miraculeuse,* vous lui imputez les vices les plus révoltants, vous en faites un impie endurci, un ennemi systématique de l'Eglise, un misérable sophiste jouet de toutes les contradictions qui assaillaient son esprit. Je ne sais à quelle source vous avez puisé ces calomnies, elles sont d'autant plus inexcusables que celui dont elles souillent le caractère, et qui n'est plus là pour se défendre, paraissait devoir être protégé par une moralité, une douceur, une charité dont témoigneraient au besoin tous ceux qui l'ont connu. Si la fin de sa trop courte vie a été marquée par des grâces particulières qui ont édifié et consolé sa famille douloureusement frappée, cette bénédiction d'en haut n'avait rien à effacer qu'un honnête homme et un chrétien ne pût avouer.

» Je comprends peu, du reste, de quel droit vous pénétrez dans l'intimité domestique pour en traduire à votre guise les émotions et les secrets; le désespoir des familles ne vous appartient pas plus que leurs consciences, et rien ne vous autorise à les afficher, surtout en dénaturant odieusement ce qui les touche et en insultant à leurs affections. Je veux croire que votre bonne foi a été surprise, mais vous vous seriez épargné cette erreur, vous m'auriez épargné le chagrin profond que vous m'avez causé, en vous enquérant des choses que vous prétendiez traiter. Le mal est fait, et c'est à votre loyauté que je m'adresse pour le réparer autant que possible, en publiant dans votre prochain numéro cette protestation qui vengera l'honneur de mon malheureux frère et rétablira la vérité par vous involontairement altérée.

» Veuillez, Monsieur le Rédacteur, recevoir mes salutations.

» E. MERCIER. »

LA CHAPELLE D'YRON.

Suite et fin (1).

Pénétrons maintenant dans l'intérieur de la chapelle. L'épais vantail de sa porte roule sur un pivot formé d'une grosse pierre carrée. Au premier aspect, l'ensemble de ce petit sanctuaire inspire encore un respect religieux, malgré l'absence de tout appareil du culte catholique. L'hémicycle de l'abside, au fond duquel figure encore une statue de la Vierge, les colonnes, la voûte, les peintures murales, le demi-jour que versent les étroites fenêtres, tout y rappelle encore le lieu sacré de la prière et impressionne douloureusement l'âme chrétienne.

Allons droit au sanctuaire. Sa voûte, plus basse et plus étroite que celle de la nef, a une tendance à l'ogive. L'angle que forme cette saillie est rempli par une moulure à la voûte, et de chaque côté par une colonne engagée, au chapiteau sculpté d'une fleur sans relief.

Les fenêtres de l'abside et du chœur sont celles que nous avons observées à l'extérieur. Une seule offre une particularité assez bizarre : la fenêtre qui se trouve à côté de celle du centre, au midi, a été entaillée et élargie sur sa paroi latérale, en ligne droite vers l'autel de manière, semblerait-il, que la lumière vînt plus abondamment et plus directement éclairer le lieu du sacrifice. La piscine est postérieure à l'abside, du moins quant à son ornementation, comme l'indiquent son encadrement trilobé et son sommet angulaire garni de crosses végétales; elle est à double étage et recevait par deux trous l'eau des purifications.

La voûte de la nef est très belle, très solide et s'arrondit en berceau dans toute son étendue. Deux épaisses nervures carrées très saillantes en garantissent la solidité; celle du milieu repose sur deux grosses colonnes dont les chapiteaux sont ornés de feuillages, de figurines d'évêques et d'animaux fantastiques.

Du côté de la maison, une ouverture carrée pratiquée dans la muraille devait recevoir une fermeture et servait peut-être à renfermer les vases sacrés.

Mais, examinons ce qu'il y a de plus intéressant dans cette chapelle : les peintures murales de l'époque. Il faudrait être peu difficile pour y trouver du charme au point de vue artistique, car elles sont grossièrement exécutées; mais quel intérêt n'offrent-elles pas à l'archéologue chrétien ?

Les fresques de l'abside sont les mieux conservées. Au centre, on distingue la grande image de Jésus-Christ, le fondateur et le chef de l'Eglise. Il bénit de la main droite et la gauche tient un livre sur lequel deux lettres de l'alphabet grec, l'alpha et l'oméga, rappellent qu'il est le commencement et la fin de toute chose. Ses quatre symboles évangéliques l'accompagnent : à sa droite, l'homme et le lion figurent saint Matthieu et saint Marc ; à sa gauche, l'aigle

(1) Voir le numéro de janvier.

et le bœuf représentent saint Jean et saint Luc. Ils tiennent tous le livre des évangiles; les animaux l'ont suspendu à leur cou. Le Christ est placé dans une auréole circulaire dans laquelle s'entrelace une autre auréole trilobée qui renferme les emblèmes évangéliques. De chaque côté de ce tableau un ange céroféraire est en adoration.

Au-dessus de la tête du Christ, dans un nimbe circulaire, deux autres anges balancent l'encensoir, et au point culminant de la voûte on aperçoit deux cercles tracés l'un dans l'autre, entre deux anges adorateurs. Ces deux cercles, images de l'éternité, symbolisent aussi les deux personnes divines dont l'Homme-Dieu complète l'indivisible Trinité.

Sur le pourtour de la voûte, l'artiste décorateur a peint les douze apôtres. Du moins, il est plus facile de le supposer par le nombre des personnages que de s'en convaincre par leurs caractères distinctifs, car il n'en reste plus que des vestiges épars. Les parois intérieures des fenêtres sont aussi revêtues de peintures historiées. Ces saints personnages sont debout dans des niches peintes dont les bordures sont enjolivées de zigzags. Le bord de la voûte est décoré d'entre-lacs et de palmettes. Les couleurs dominantes sont le jaune et le rouge.

Dans la nef, les murailles ont été également enrichies de peintures. On y distingue encore quelques saints auxquels il serait impossible d'assigner des noms. Toute la voûte, qui a peut-être été reconstruite ou réparée, est ornée de traits rouges qui se croisent, formant des carrés symétriques au milieu desquels on a peint une rose à cinq feuilles.

Le sanctuaire, moins spacieux que le chœur et la nef, était plus élevé d'une ou de deux marches. L'ancien pavage a été complétement détruit. L'autel primitif existe encore. La table, d'une seule pierre, est posée sur un appareil de maçonnerie en pierres taillées. La dimension de la tablette porte 1 m. 96 de longueur, 1 m. 04 de largeur et 0 m. 17 d'épaisseur. Nous avons été surpris de n'y point rencontrer de croix de consécration.

Voici les dimensions de la chapelle. Sa longueur totale est de 19 m. 48, la largeur de la nef est de 6 m. 16. Le sanctuaire a 4 m. 56 de profondeur et 3 m. 30 de largeur. La voûte est élevée de 8 m. 25 au-dessus du sol.

Nous avons cru devoir entrer dans tous ces détails pour la satisfaction de quelques archéologues (car nous espérons qu'il s'en trouvera parmi nos lecteurs), et aussi dans la crainte que nous avons déjà exprimée de voir disparaître ce curieux monument. Cette crainte est fondée, car depuis le jour où nous avons étudié cette relique de l'art roman, la petite tourelle a été abattue et la chapelle est transformée en grange. Que vont devenir les peintures murales?

Il nous est bien difficile maintenant d'offrir des documents historiques certains sur l'origine de cette chapelle et de la maison contiguë. Nous avons fait des recherches infructueuses dans les

archives de la localité : il n'existe plus de traces de l'histoire de cet établissement. Nous avons interrogé le souvenir des vieillards qui ne nous a point éclairé davantage. On se rappelle seulement que cette habitation était un monastère, et l'on suppose qu'il pouvait dépendre, comme celui de Bouches-d'Aigre, situé non loin de là, de l'abbaye de Thiron. Mais cette succursale n'existait déjà plus avant la grande révolution, puisque Notre-Dame d'Yron, comme lieu de pélerinage, était alors desservie par le vicaire de Cloyes.

Cette chapelle a été ravagée, comme tant d'autres, pendant les accès de délire des révolutionnaires, et depuis cette époque, il semblerait que Dieu ait voulu rentrer en possession de ce sanctuaire, pour l'honneur de Marie, à laquelle il est dédié, en manifestant plus d'une fois, disent les anciens chroniqueurs du pays, sa juste vengeance à l'égard des profanateurs et en inspirant à quelques âmes généreuses le désir de restaurer ce saint lieu. Hélas! ces vœux n'ont pas encore pu être réalisés. Toujours la cupidité a mis des entraves à la piété chrétienne.

Le pélerinage de Notre-Dame d'Yron n'a pas cessé après ces dévastations, et il continuerait toujours si l'autel antique était encore accessible aux pélerins, et si leurs regards pouvaient encore entrevoir la statue chérie de leur Madone. Malgré la profanation de ce lieu saint, la dévotion à Notre-Dame y persistait toujours; on y allait prier et brûler des cierges, et des grâces signalées encourageaient même ces visites persévérantes. Une personne de la ville, une vraie sœur de charité, l'âme des bonnes œuvres, et dont le nom est déjà placé sur toutes les lèvres et gravé dans tous les cœurs par la reconnaissance publique, avait pris un soin tout particulier de la petite chapelle d'Yron ; elle se plaisait à orner l'autel, à vêtir l'image et à l'entourer de fleurs. Ainsi, dans ce monument dévasté, s'entretenait par la force même des pieux souvenirs, ce culte de la Vierge si doux et si confiant qui a toujours dans le cœur du peuple beauceron des racines profondes et indestructibles. Puisse donc un jour la Patronne si vénérée du diocèse de Chartres reprendre là aussi son domaine usurpé, et l'art chrétien sauver du naufrage des siècles et du vandalisme des hommes un monument de plus de la foi catholique!

L'Abbé Hénault.

L'espace nous manque aujourd'hui pour la chronique et pour certains détails que nous aurions voulu donner à nos lecteurs, relativement à l'Œuvre de Notre-Dame sous-terre.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de Gouverneur.

Quatrième année.
4e NUMÉRO. AVRIL 1860.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

ŒUVRE DE NOTRE-DAME SOUS-TERRE.
FLEURS DES SAINTS. — Saint Fulbert, évêque de Chartres.
DU SERVICE DES ÉGLISES.
REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.
HISTOIRE. — La tasse de café de l'incurable.
CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

AVIS.

Les années 1858 et 1859 de la *Voix de Notre-Dame de Chartres* sont aujourd'hui complètement épuisées, et il ne nous reste plus qu'un petit nombre d'exemplaires de l'année 1857.

ŒUVRE DE NOTRE-DAME SOUS-TERRE.

Nous sommes heureux d'apprendre à nos associés que les travaux de restauration de Notre-Dame sous-terre ont marché avec rapidité pendant la mauvaise saison. Le carrelage du pourtour de la crypte et de plusieurs chapelles est entièrement terminé ; les enduits sont faits en grande partie ; les autels de Sainte-Madeleine, de Saint-Yves, de Saint-Joseph et de Saint-Nicolas sont en place, et tous les autres seront posés d'ici quelques semaines.

Plusieurs questions restées jusqu'alors indécises et qui pouvaient nous arrêter encore viennent de recevoir une solution définitive.

Les débris de notre célèbre jubé, qui fut démoli en 1763, resteront dans la chapelle de Saint-Martin, où les visiteurs pourront désormais venir les admirer.

Le monument gallo-romain qui se trouvait caché dans une des chapelles les plus obscures, est placé maintenant vis-à-vis la porte principale du côté du midi, à l'intérieur de la crypte.

Le martyrium, ce sanctuaire mystérieux, qui règne au centre

de l'édifice, sous l'autel même de l'église supérieure, sera transformé en une chapelle dédiée à saint Lubin. Ce grand évêque de Chartres, qui fut toujours dans notre diocèse l'objet d'un culte exceptionnel, méritait bien cette place honorable que lui assigne la piété de son digne successeur. Du reste, il est à remarquer que saint Lubin avait autrefois son autel derrière celui du chœur de la cathédrale, dans un enfoncement où se trouve aujourd'hui la sainte Châsse.

Enfin, le tombeau de saint Calétric, ce précieux monument découvert au siècle dernier dans la chapelle de Saint-Nicolas, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la grille de l'évêché, est placé dans une petite chapelle qui devait être dédiée à saint Denis, mais qui sera placée sous le vocable du célèbre évêque de Myre, à cause de la vénération singulière que l'église de Chartres a toujours eue pour lui. Saint Denis sera associé à saint Clément et partagera avec ce grand pape les honneurs de son sanctuaire.

Comme la présence de ce monument pourrait induire en erreur et faire croire que la dépouille mortelle de saint Calétric avait été primitivement déposée dans la crypte, une inscription fera connaître que le tombeau du saint pontife n'y a été introduit que depuis peu, à titre de relique, et rappellera en même temps qu'*il n'y eut jamais de sépulture dans la sainte église de Chartres.*

Disons, en terminant ces lignes, que les deux chapelles de Saint-Clément et de Saint-Nicolas ont été restaurées avec les offrandes des jeunes élèves des écoles primaires. Nous avons même sujet d'espérer que saint Lubin, lui aussi, leur devra son sanctuaire et son autel. Aimables enfants ! Notre-Dame de Chartres a vu leur zèle et compté tous leurs sacrifices : ils connaîtront par leur propre expérience combien elle est généreuse à récompenser ceux qui travaillent à lui rendre sa maison chérie et à relever son culte.

FLEURS DES SAINTS.

SAINT FULBERT, ÉVÊQUE DE CHARTRES (1).

Le XI[e] siècle forme une ligne de démarcation entre deux phases bien distinctes du moyen-âge. Les souffrances et les calamités qui l'avaient précédé et les terreurs populaires causées par la

(1) L'Eglise de Poitiers célèbre sa fête le 10 avril.

croyance universellement répandue, que l'an *mil* serait la fin de toutes choses, avaient amené une complète désorganisation dans la société, et jeté un profond découragement dans les âmes. Les champs demeuraient en friche ; tous les genres d'industrie étaient abandonnés ; l'Europe restait stationnaire dans l'attente de l'effroyable cataclysme dont elle se croyait menacée. Que serait devenu, au milieu des ténèbres profondes dans lesquelles le genre humain semblait enseveli, que serait devenu, disons-nous, le feu sacré de la science, si l'Eglise avait cessé un seul instant de l'entretenir?... Mais, fidèle à sa mission conservatrice, c'est de son sein que jaillira la lumière qui éclairera le monde quand il sortira de sa torpeur comme d'un lourd sommeil, et qu'il se réveillera avec la conscience d'une vie nouvelle et d'un long avenir... Oui, pendant cet âge marqué d'un sceau de fer par l'impitoyable histoire, on voyait fleurir en Allemagne les abbayes de Reichnau et de Fulde ; en Suisse et en France, celles de Saint-Gall et de Cluny, dans lesquelles un peuple de moines s'occupaient à de doctes labeurs et conservaient, par leur patience à les reproduire, les chefs-d'œuvre de l'antiquité. L'école de Lyon comptait de nombreux élèves, et celle de Reims était dirigée par le savant Gerbert, dont les vastes connaissances embrassaient à la fois les sciences, les lettres, la dialectique et la théologie. Ce fut ce pauvre moine auvergnat qui, parvenu sous le nom de Sylvestre II au pontificat suprême (999), jeta le premier le cri héroïque de la croisade et mourut au début d'un âge de progrès qu'il avait puissamment contribué à faire naître.

Gerbert, en abandonnant l'enseignement pour ceindre la tiare (1), avait laissé de dignes héritiers de sa science ; au premier rang nous placerons *Fulbert,* cette brillante lumière de l'Eglise gallicane, que ses contemporains ont salué du titre de Grand, et qui fut aussi digne de l'admiration de son siècle par ses vertus que par la profondeur et l'étendue de son génie ! L'école de Chartres obtint sous son habile direction une célébrité européenne ; l'Allemagne, l'Angleterre y envoyaient des élèves, qui suivaient assidûment les cours de l'illustre écolâtre ; mais celui-ci ne se contentait pas de leur donner des leçons publiques, à l'instar des philosophes de l'antiquité, il se retirait souvent avec eux dans un jardin, et là, assis sous un berceau de feuillage,

(1) Il avait été auparavant promu au siége archiépiscopal de Reims (992), et à celui de Ravennes (996).

il laissait tomber de ses lèvres de ces conseils paternels, de ces paroles touchantes, que ses chers disciples recueillaient avec amour; et quand quelque méfait notoire demandait de la part du maître une sévère réprimande, Fulbert joignait ses larmes à ses reproches, larmes précieuses, larmes salutaires, qui adoucissaient l'amertume de la correction et faisaient comprendre au coupable toute la gravité de sa faute.

Aucun historien ne s'accorde sur le lieu de naissance de Fulbert : le Poitou, l'Aquitaine et même la Romagne revendiquent l'honneur de lui avoir donné le jour; mais aucune de ces provinces ne présente à l'appui de ses prétentions des preuves irréfragables. C'est ainsi que dix siècles avant l'ère chrétienne, naissait un homme dont les générations les plus reculées devaient répéter les chants sublimes, sans qu'il leur ait été donné de connaître d'une manière certaine le coin de terre qui lui servit de berceau!

Fulbert avait été promu aux fonctions de chancelier de l'église de Chartres, quand, à la mort de Rodolphe, évêque de cette ville (1007), il fut choisi pour le remplacer. Ce ne fut pas sans se faire une violence extrême que ce grand homme consentit à son élection. Les charges attachées à l'épiscopat lui causaient une sainte frayeur : « Comment, écrivait-il à saint Odilon, abbé » de Cluny, pourrais-je conduire les autres, moi qui suis à » peine capable de me conduire moi-même? » Il s'étonnait aussi *qu'on l'eût tiré de la poussière pour le faire asseoir avec les princes de l'Eglise.* Admirable humilité, capable de confondre l'orgueil de ces *pygmées* de la science qui, pour quelques connaissances éphémères qu'ils ont acquises, s'imaginent avoir droit à toutes les distinctions et à tous les honneurs! Fulbert, une fois élevé sur le siége épiscopal de Chartres, parut semblable à cette lampe ardente de l'Evangile qui, placée sur un chandelier [1], projette au loin sa bienfaisante clarté; les évêques eux-mêmes le regardaient comme leur oracle et leur maître, et, au concile convoqué au château de Chelles par Robert, son royal condisciple, il reçut de la part du monarque et de tous les prélats du royaume des marques sensibles du respect et de la vénération qu'il inspirait Fulbert se montra dans toutes les phases de sa vie d'évêque, un pasteur selon le cœur de Dieu. La ligne

(1) Saint Mathieu, chap. v, v. 15.

si sage de conduite, dont il ne se départit jamais, est tracée comme à son insu, dans les lettres admirables qui nous sont restées de lui (1). Plusieurs d'entre elles nous prouvent que, homme de courageuse liberté et de noble indépendance, il sut, quand il le fallait, arrêter les empiétements des puissants de la terre sur les droits de l'Eglise, et leur rappeler leurs devoirs quand ils s'en écartaient. C'est ainsi qu'il se plaint à Foulques d'Orléans, de la faiblesse du Roi pour le maintien des lois, et qu'il réclame l'appui de Robert contre les déprédations de Geoffroy, vicomte de Châteaudun, qui avait bâti près d'*Illiers* (2) un château fort, dont le saint sollicite la démolition, qualifiant de *machines diaboliques* tous les moyens d'attaque et de défense du redoutable vicomte; et quand, à la mort du pieux roi, Constance voulut faire passer le sceptre entre les mains de Robert, au préjudice d'Henri, auquel il revenait par ordre de primogéniture, Fulbert, secondé par l'élite des évêques de France, sut déjouer les menées de la reine mère et faire prévaloir les droits du légitime héritier du trône.

L'épiscopat de Fulbert a été marqué par un de ces affreux sinistres qui jettent l'épouvante et la consternation dans tous les cœurs. Dans la nuit du 7 au 8 septembre 1020, nuit néfaste, nuit terrible, des flammes s'élèvent tout-à-coup en tourbillonnant du faîte d'une maison située sur l'un des points les plus culminants de la ville de Chartres, et portées au loin par un vent impétueux, elles déjouent tous les moyens de secours et consument, détruisent, dévorent tout ce qui se trouve exposé à leur contact brûlant : peu d'heures suffisent pour que l'embrasement devienne général. La cathédrale elle-même, l'honneur, la gloire des habitants de l'antique cité des Carnutes, atteinte par l'incendie, ne présente plus au point du jour, à l'œil consterné des infortunés Chartrains et de leur vénéré pasteur, que des pierres calcinées ou des décombres encore fumants! Le mal était immense; mais Fulbert ne désespéra pas de le réparer. Il adressa dans ce but les plus émouvantes suppliques à Robert de France, à Canut de Danemark, et à son pieux ami Guillaume d'Aquitaine. Leurs largesses répondirent à son touchant appel; aussi secondé en outre par le zèle et le dévouement que déployèrent les Chartrains pour réédifier le temple de Notre-Dame, leur bien-aimée

(1) Elles sont au nombre de 80.
(2) Petite ville de Beauce.

patronne, le pontife put achever en huit années l'église souterraine, une des merveilles architecturales de cette époque (1), et asseoir les fondements de l'église supérieure.

Les chroniques du temps rapportent dans leur naïf langage qu'en pénétrant dans la crypte, on était surpris de je ne sais quelle horreur et d'une singulière dévotion!... Ah! c'est qu'ils comprenaient bien le besoin que le cœur de l'homme a du silence et de l'obscurité pour oublier ce qui passe, et méditer les années éternelles, les pieux fondateurs de ces temples souterrains, dont les bruits du monde ne venaient jamais troubler l'indicible paix et dont le jour à demi-voilé semblait respecter le secret des pieux épanchements de l'âme avec son Créateur!

La plus grande, la plus belle des chapelles de la crypte était celle vulgairement nommée Notre-Dame de *Soubsterre,* construite sur l'emplacement où les Druides offraient leurs sacrifices à la Vierge qui devait enfanter. Mais il ne suffisait pas au cœur de Fulbert d'avoir élevé à Marie une grandiose demeure; il voulut que la fête de sa nativité, alors assez peu connue dans l'Eglise, fut célébrée dans celle de Chartres sous le rit le plus solennel; il voulut aussi consacrer sa plume éloquente et féconde à redire les louanges de la très-sainte Vierge. Il composa en son honneur un ouvrage qui malheureusement n'est point parvenu jusqu'à nous; mais il nous reste de remarquables sermons sur la naissance et la purification de Marie, et plusieurs stances remplies de poétiques inspirations.

L'amour de Fulbert envers la Mère du Sauveur était d'autant plus vif que la reconnaissance en était le foyer. Ses biographes rapportent qu'ayant été atteint d'un mal cruel, trop commun hélas! à cette époque, il vit un jour apparaître auprès de sa couche de douleurs Marie elle-même, qui le guérit miraculeusement, en faisant couler sur ses lèvres ardentes et desséchées quelques gouttes de son lait virginal! Faut-il s'étonner si après une telle faveur, il se soit échappé de ces lèvres, ainsi purifiées, des paroles tout empreintes de grâce et de suavité!

Fulbert mourut plein de jours et de mérites le 10 avril de l'année 1029. On trouve son nom inscrit dans plusieurs martyrologes, et l'Eglise de Poitiers l'a placé dans les litanies de son diocèse, tandis que celle de Chartres qui lui doit une partie de

(1) Voir la description de la crypte dans la *Voix* du mois d'avril 1857.

son illustration, ne lui a rendu jusqu'ici aucun culte public ; mais elle va noblement réparer son trop long délaissement, en lui consacrant une des chapelles (1) du magnifique temple souterrain élevé sous l'inspiration de son immortel génie. D'ailleurs, du haut du ciel, Fulbert contemple les efforts qu'elle fait pour rendre au sanctuaire de la Vierge Mère l'éclat des anciens jours; il voit se relever les autels sur lesquels coula pendant près de sept siècles le sang adorable de la divine victime; il entend les échos si longtemps muets de la Crypte chartraine répéter les chants des pieux pèlerins, chants sacrés dont le refrain est toujours le doux nom de Marie!... Cette vision de la terre est si pure qu'elle lui semble un rayonnement du céleste séjour, et s'oubliant lui-même pour ne songer qu'à la gloire de son aimable souveraine, il conjure le Seigneur d'exaucer le vœu si ardemment formé par le zélé pasteur et son fidèle troupeau, *voir le pélerinage de la bonne Dame de Chartres recouvrer bientôt son antique splendeur!...*

(Un humble servant de Marie.)

DU SERVICE DES ÉGLISES.

Il est très louable assurément et bien digne de la piété des fidèles de s'occuper avec zèle de la restauration matérielle et de la décoration des églises. Mais les sculptures, les ornements, le mobilier de nos temples n'en constituent pas la principale richesse : il y a quelque chose de plus désirable, sinon pour les artistes et pour le vulgaire, du moins pour les chrétiens instruits : c'est la manière convenable, religieuse, édifiante avec laquelle on y traite les saints mystères de notre religion. Et pour citer ici les paroles d'un célèbre ecclésiastique du XVIIe siècle : « Mieux vaut des clercs de velours et des ornements de camelot que des clercs de camelot et des ornements de velours » (2). Aussi que d'autres églises étalent avec complaisance leur riche ornementation, leurs vases précieux, leurs dais magnifiques, leurs somptueux tapis, notre bonheur à nous serait que l'église de Chartres pût dire un jour comme cette illustre romaine en montrant ses enfants : pour moi, voilà mes bijoux, voilà mes trésors.

(1) Voir la *Voix de Notre-Dame*, n° de janvier 1860.
(2) Pensée de Bourdoise.

C'était là du reste une de ses gloires dans les temps passés, et Beuvelet, en parlant des abus qui se commettent dans la sonnerie des cloches, félicite notre église d'avoir retenu un de ces anciens usages qui profitent plus qu'on ne pense à la piété des fidèles. « En l'église de Notre-Dame de Chartres, dit-il, il y a six clercs bénéficiers, appelés marguillers, destinés pour sonner les six cloches du chœur, en habit clérical, en soutane et surplis (1).

Déjà nous avons fait connaître, au sujet du service des églises, quelle serait l'intention du saint Concile de Trente, mais nous ne pouvons résister plus longtemps au désir de citer ici le décret de cette vénérable assemblée relativement à cette matière.

DU RÉTABLISSEMENT DES FONCTIONS DES ORDRES MINEURS (2).

« Afin que les fonctions des saints ordres, depuis celui de diacre jusqu'à celui de portier, qui dès le temps des Apôtres ont été reçues et pratiquées avec édification dans l'église, et dont l'exercice se trouve depuis quelque temps interrompu en plusieurs lieux, soient remises en usage, suivant les saints canons, et que les hérétiques n'aient pas sujet de les traiter de vaines et d'inutiles, le saint Concile souhaitant extrêmement d'en rétablir l'ancien et pieux exercice, ordonne que les fonctions ne s'en feront à l'avenir que par ceux qui seront actuellement dans les dits ordres ; et il exhorte au nom de Notre Seigneur, les prélats des églises, tous et chacun en particulier, et leur commande d'avoir soin d'en faire rétablir l'usage, autant qu'il se pourra faire commodément, dans les églises cathédrales, collégiales et paroissiales de leurs diocèses, où le nombre du peuple et le revenu de l'église le pourra permettre, et d'assigner sur une partie du revenu de quelques bénéfices simples, ou sur la fabrique de l'église, si le fonds est suffisant, ou sur l'un et sur l'autre, des appointements pour ceux qui exercent ces fonctions, et s'ils s'y rendent négligents, ils pourront, à la discrétion de l'ordinaire, être punis par la privation d'une partie des dits gages, ou même du total... »

Tel est le vœu de la Sainte Église, telle est l'œuvre éminemment apostolique qu'elle a décretée dans sa sagesse en même temps que l'érection des séminaires.

(1) *Instruction* sur le Manuel, page 464.
(2) Concile de Trente, session XXIII de la Réforme, chap. XVII, traduction de l'abbé Chanut.

BIBLIOGRAPHIE.

ŒUVRE DE PROPAGANDE CATHOLIQUE

APPROUVÉE PAR MGR L'ÉVÊQUE DE TOULOUSE. (1)

Propager les bons livres, c'est être apôtre.

C'est avec un soin et un intérêt tout particuliers que nous avons parcouru les vingt-sept petits livres qui forment en ce moment la collection des opuscules publiés par M. l'aumônier de l'hôpital militaire de Toulouse; ce ne sera donc pas seulement d'après les nombreuses et flatteuses adhésions données à cette œuvre si éminemment utile, mais bien d'après ce que nous avons vu, d'après ce que nous avons lu, que nous parlerons de ces intéressantes publications. Ici cependant se présente une difficulté; nous l'aborderons en toute simplicité. On rencontre souvent dans les ouvrages pieux, et en particulier dans ceux qui renferment des histoires ou des exemples venant à l'appui d'une vérité dogmatique ou morale, des faits exprimés de telle manière que certains parents hésitent à les remettre entre les mains de leurs enfants; d'autres au contraire n'y trouvent aucun inconvénient. Nous ne trancherons pas cette délicate question; seulement, toutes les fois que nous remarquerons de ces naïvetés *à l'italienne* dans les ouvrages écrits pour la jeunesse dont nous aurons à rendre compte, nous en ferons la remarque. En agissant ainsi nous répondrons à la sollicitude des parents timorés, sans élever pour cela un blâme contre les auteurs, qui ne peuvent d'ailleurs se borner à écrire uniquement pour les jeunes gens. Hélas! l'âge mûr n'a-t-il pas, lui aussi, ses faiblesses et ses ténèbres? il est donc bon de répandre des ouvrages capables de le fortifier et de l'éclairer.

Par suite de ce que nous venons de dire, nous diviserons en deux catégories les livres de M. l'aumônier de Toulouse; dans la première (qui est la plus nombreuse) nous placerons tous les livres qui peuvent indistinctement être remis entre les mains des enfants pour passer ensuite entre celles de leurs parents; dans la deuxième nous mettrons les petits ouvrages qui nous ont paru renfermer des détails ne convenant pas à l'enfance, mais qui peuvent avoir leur utilité pour une autre classe de lecteurs (2). Nous ne saurions trop recommander ces charmants opuscules à MM. les curés, aux catéchistes, aux instituteurs et institutrices; à l'attrait d'une gravure ils joignent aux yeux des écoliers

(1) La collection se trouve à Toulouse chez M. l'aumônier de l'hôpital militaire; à Paris, chez différents libraires.

(2) Tels sont *la Confession, la Communion, le Trésor du chrétien les sept Péchés capitaux, le Traité discret de la vertu angélique*. *L'Entretien des vivants avec les morts* ne conviendrait pas aux personnes portées à la superstition.

l'*importance* d'un livre, ce qui leur fait ajouter un double prix à cette récompense.

On nous racontait dernièrement qu'un enfant ayant égaré à la ville le petit livre que son pasteur lui avait donné, a fait deux grandes lieues de chemin pour venir le chercher, ne comptant pour rien sa fatigue s'il pouvait parvenir à retrouver son cher petit livre à belle estampe et à couverture de couleur!

Cette collection ne renferme pas seulement des ouvrages contenant des maximes pieuses ou des histoires détachées, mais elle renferme aussi des vies écrites de la manière la plus attachante; nous citerons entre autres celles du Curé d'Ars et de Germaine Cousin, cette douce bergère qui n'eut jamais d'autre horizon que son humble village, d'autres occupations que la prière et la garde de son troupeau, d'autres témoins de ses vertus que les anges du ciel qui entourèrent sa couche de sarments au moment de sa mort, en faisant entendre les plus délicieux concerts! *Le Jour du Dimanche, la bonne Journée* et *le Blasphème* conviennent admirablement aux gens de la campagne; *l'Ignorance est la plaie du siècle* contient un abrégé de la doctrine chrétienne et des histoires fort bien choisies. Ne pouvant analyser un à un tous ces bons petits ouvrages, nous renvoyons nos lecteurs au prospectus de M. l'aumônier de l'hôpital militaire de Toulouse, qui s'empresse de l'envoyer à toutes les personnes qui le lui demandent et dans lequel elles trouveront des réflexions bien propres à leur faire comprendre toute la portée, toute l'importance de l'œuvre qu'il a fondée. (1)

HISTOIRE.

LE CAFÉ DE L'INCURABLE.

Il arrive très-souvent aux malheureux infirmes qui sont reçus dans les hospices, de manquer, tout en ayant dans ces établissements le vêtement et la nourriture, de ces petites douceurs dont la privation devient pour eux une véritable souffrance. Aussi la charité privée vient-elle en aide à la bienfaisance de l'administration en s'efforçant de procurer à ces infortunés ce que l'habitude a rendu pour eux comme une condition d'existence, nous voulons parler en particulier du *tabac* et du *café*, ce *poison lent* qui fait vivre tant de gens. Certains amateurs de perfectibilité (pour les autres s'entend) traitent d'*abus* ces sortes d'aumônes : en guise de réponse, nous leur raconterons une histoire qui leur prouvera

(1) Chaque ouvrage pris séparément se vend 15 cent., en en demandant une douzaine on les reçoit franco à raison de 10 cent. Mettre le montant en timbres-poste ou en mandat dans la lettre de commande.

mieux que ne le feraient nos paroles, que si ces déshérités de la fortune ont parfois certaines exigences en désaccord avec leur position, ils savent souvent aussi faire un emploi noble et délicat des secours qui leur sont généreusement accordés.

M. Antoine J... a été reçu aux Incurables de Paris en sa triste qualité d'asthmatique; il se fait remarquer entre tous ses compagnons par une foi vive, un zèle ardent et la plus tendre piété. Or, il était un jour occupé dans un des coins de la grande salle de l'établissement à lire quelque bon livre, quand un homme courbé sous le poids des années s'approcha de lui et lui demanda avec une certaine timidité de vouloir bien lui rendre un service. Comme il ne portait pas le costume de la maison, le bon Antoine ne le reconnut pas, et lui dit tout franchement : Qui êtes-vous, Monsieur? je ne me rappelle pas de vous avoir vu et j'ignore absolument comment je puis moi-même être connu de vous. — Mais je suis de votre chambrée, à tel numéro; je m'appelle Grégoire A.— Cela suffit, dites-moi en toute confiance ce dont il s'agit. — Il s'agit... il s'agit de réaliser un projet que je rumine depuis six mois : celui de me réconcilier avec le bon Dieu. — Je ne connais en fait d'ecclésiastique que M. l'aumônier; il m'en coûterait de m'adresser à lui, et je viens vous prier de m'indiquer un autre prêtre. — Y a-t-il longtemps que vous ne vous êtes confessé? — Hélas! il y a bien quelque cinquante ans. — Bon, j'ai ce qu'il vous faut; mais le prêtre dont je veux parler demeure rue des Postes. C'est bien loin du faubourg Saint-Martin. — Qu'importe la distance! que me fait la fatigue, pourvu que je puisse retrouver la paix du cœur! L'excellent M. J... le voyant si décidé, fixe au surlendemain la réalisation de ce pieux projet, et au jour dit les deux incurables entreprirent cette course lointaine. M. Grégoire, malgré tout son courage, eut bien de la peine à joindre la maison des Jésuites; il se trouva plusieurs fois incommodé en chemin, et son charitable conducteur épuisa pour payer les concierges qui avaient prêté assistance au vieillard, les quelques sous composant pour le moment son unique fortune. Quant à l'infirme, il s'inquiétait peu de ses douleurs physiques, tant il avait à cœur de guérir les plaies de son âme; une chose surtout le tourmentait, c'était la crainte de ne point se rappeler toutes ses fautes. Le pieux Antoine le rassurait en lui disant que le Seigneur lui tiendrait compte de sa bonne volonté et que d'ailleurs, en avouant son embarras à son confesseur, celui-ci ne manquerait pas de l'aider. Le vieillard se

calma et alla résolument trouver le Père que M. J. lui avait indiqué... Tandis qu'il lui faisait l'aveu de toutes les misères de sa vie, son compagnon s'était agenouillé au pied de l'autel de la très-sainte Vierge, la conjurant de faire descendre toutes les bénédictions de son divin fils sur le pauvre pécheur... Au bout d'un certain temps, le bonhomme revint et se mit à prier dans un grand recueillement; puis M. J. lui ayant fait signe de le suivre, ils sortirent tous les deux de la chapelle. A peine arrivé sur le seuil de la porte, le vieux Grégoire prit les mains du bon Antoine en lui disant : Ah ! monsieur, quel service vous m'avez rendu là! Quel excellent prêtre !... il m'a embrassé; et en disant ces mots, il versait d'abondantes larmes. Croiriez-vous, ajouta-t-il après une petite pause, qu'il voulait déjà me donner l'absolution? mais je l'ai prié de la différer de huit jours... ce n'est pas de trop pour me disposer à recevoir mon Dieu! je reviendrai donc lundi. M. J. promit au vieillard de l'accompagner au jour dit et ils se remirent bravement en route. Mais le premier élan était passé; le pauvre M. Grégoire sentit ses forces défaillir; malheureusement son gousset et celui de son compagnon étaient vides, impossible de payer l'omnibus; enfin après plusieurs pauses, ils finirent par arriver aux Incurables.

Les huit jours écoulés, nos deux amis (nous pouvons désormais leur donner ce titre) se dirigèrent de nouveau vers la rue des Postes. M. J., devinant à la marche traînante du vieillard à quel point il était fatigué, éprouvait une véritable torture. Il venait seulement de recevoir un peu d'argent destiné à payer son *café au lait*, seule nourriture qu'il put supporter le matin, et il avait en ce moment sur lui une pièce de quarante sous, dont il comptait se servir pour payer l'épicier... mais en voyant passer et repasser les omnibus, et en considérant les souffrances du vieillard, il lui semblait que sa pièce devenait de plus en plus lourde. J'ai besoin de tant de choses, se disait-il!... d'un autre côté, la vraie charité calcule-t-elle cela? savoir si le bon Dieu ne m'a pas envoyé cet argent pour soulager ce pauvre homme? En omnibus donc... Aussitôt fait que pensé. Le généreux Antoine paie la place de son compagnon avec la sienne, et grâce à ce secours inattendu, M. Grégoire arriva chez les Jésuites sans trop de fatigue. La joie qu'il éprouva au sortir du saint tribunal dépassa encore celle qu'il avait déjà ressentie, et le lendemain il communia à sa paroisse, à la grande édification de tous les fidèles qui l'entouraient. Dix jours

après il tomba malade et rendit bientôt à Dieu son âme purifiée par le plus sincère repentir.

Quant à M. J., il ne tarda pas à recevoir quelques autres petits secours qui couvrirent ses charitables déboursés. Il est habitué à ce qu'il appelle les attentions de la Providence, et sa tasse de café lui a fourni déjà plusieurs fois l'occasion de rendre grâces à Dieu et de faire du bien, en la personne de ses frères les pauvres, aux membres souffrants de Jésus-Christ.

C. de C.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

Il est évident pour moi, nous disait naguère un saint religieux, que l'esprit de Dieu circule et se promène dans le diocèse de Chartres pour le régénérer. Or, de toutes les marques qui nous manifestent sensiblement sa présence, la plus certaine est celle des épreuves. Celle-ci ne manque pas actuellement à notre Église. Depuis que nous avons annoncé la mort de M. le curé de Beaumont-les-Autels, nous avons eu encore à regretter deux pertes bien sensibles : M. l'abbé Chevilleau, curé de Billancelles, et M. l'abbé Mothus, curé de Marboué, nous ont été enlevés, le premier jeune encore, et le second dans un âge où le prêtre est plus à même que jamais de rendre des services. Sommes-nous au terme de nos tribulations? C'est le secret de Dieu. Mais le vénérable curé de Notre-Dame est depuis neuf semaines arrêté par la maladie, et l'un des plus fermes appuis de l'Église de Chartres, M. l'abbé Paquert, vicaire-général et supérieur du grand séminaire, entre aussi dans une phase de souffrances qui menace d'être longue. Cette crise, nous n'en doutons pas, excitera les âmes pieuses à faire monter vers le ciel d'ardentes prières pour la conservation de deux prêtres si utiles, nous dirions presque, si nécessaires à notre pauvre diocèse.

— A côté des épreuves, nous avons des sujets réels de consolation et d'espérance. Les missions font partout un bien considérable, et si la modestie de nos ouvriers apostoliques dérobe à notre connaissance la plus grande partie de leurs travaux, ce que nous en apprenons d'ailleurs suffit déjà pour nous combler de joie. A Goussainville, par exemple, les saints exercices ont eu les plus heureux résultats. Beaucoup de mères de familles et une cinquantaine d'hommes sont revenus en cette circonstance à la pratique des devoirs que nous impose l'Église.

— L'éducation chrétienne, qui est le moyen le plus efficace de régénération pour un peuple, est de jour en jour mieux comprise parmi nous. Nos établissements religieux et laïcs rivalisent de zèle pour implanter la foi dans le cœur de la jeunesse, et lui donner des convictions

profondes et durables. On comprend que l'Institution Notre-Dame soit surtout désireuse d'atteindre ce précieux résultat, le plus important de tous, et qu'elle ne craigne pas d'afficher hautement cette prétention si légitime. On sait déjà qu'elle a choisi la solennité de Notre-Dame de la Brèche pour sa fête patronale et qu'elle la célèbre avec un véritable enthousiasme. Les élèves, bannière en tête, prennent place dans les rangs de la procession, et plusieurs sont heureux de porter à la main des oriflammes qui rappellent quelques traits de la protection miraculeuse de Marie pour notre ville de Chartres. Au retour de la procession, l'Institution Notre-Dame se rend à la Crypte pour assister à la messe. Des chants pieux et parfaitement exécutés se font entendre pendant toute la durée du saint sacrifice, et une voix amie adresse au jeune auditoire une allocution qu'on écoute toujours avec avidité. Cette année-ci, le plaisir de porter la parole en cette circonstance revenait de droit à M. l'abbé Legendre, qui s'associe avec un zèle admirable à la direction de cette intéressante jeunesse. Nous voudrions pouvoir reproduire ici en entier toutes les bonnes et gracieuses paroles que son cœur lui a si heureusement suggérées.

Ces deux mots : VIRGINI PARITURÆ, inscrits au pied de la statue de Notre-Dame sous-terre, lui ont fourni le sujet de son discours. Pour les enfants de Notre-Dame, a dit le pieux orateur, ces deux mots dans le passé c'est la gloire, et dans l'avenir la bénédiction.

Nous ne le suivrons pas dans le développement de ces deux idées, mais nous ne pouvons résister au désir de citer le touchant passage où il parle avec tant de bonheur de la protection de Marie pour les enfants de Notre-Dame de Chartres et de la pieuse sollicitude de nos mères chrétiennes :

« ..... Deux mille ans presque nous séparaient encore du jour où vous deviez prendre place parmi les enfants des hommes, que déjà vous étiez présents à l'esprit et au cœur de Marie ; déjà au pied de la Croix, dans un moment de sublime héroïsme et d'inexprimable angoisse, Elle acceptait de transporter sur vous toute l'affection et toute la tendresse dont son doux Jésus avait été jusque-là pour Elle l'unique et divin objet ; déjà Elle vous appelait, vous désirait, vous attendait, vous contemplait, vous souriait, vous bénissait avec toute la sollicitude et tout l'amour de la meilleure des mères ! Et lorsqu'après la lente préparation des siècles, l'heure fixée d'avance pour votre apparition sur la terre fut sur le point de sonner, ignorez-vous l'heureuse inspiration qui tomba d'en-haut dans le cœur de l'ange tutélaire que la Providence avait chargé de veiller sur votre berceau ? Ambitionnant pour elle, pour l'enfant de sa tendresse une large part des grâces ineffables dont furent miséricordieusement prévenus Elisabeth et Jean-Baptiste lors de la consolante visite de Jésus et de Marie, ne prit-elle pas soin alors même qu'elle vous portait

encore dans son sein, de vous offrir, de vous vouer, de vous consacrer à la virginale Mère de tous les petits anges du b. n Dieu, *Virgini pariturœ,* renouvelant ainsi la glorieuse alliance, l'heureux contrat en vertu duquel vous deviez être et étiez déjà avant votre naissance même l'enfant de Marie? A peine aviez-vous vu le jour que vous lui fûtes présenté dans le temple, et dès que l'eau régénératrice eût coulé sur votre front, aux blanches livrées, aux couleurs virginales qui vous décorèrent chacun put reconnaître avec bonheur que la Vierge immaculée et toujours féconde comptait un enfant de plus. Quelque symptôme alarmant, quelqu'accident imprévu vint-il dans la suite porter l'inquiétude dans l'âme de celle qui veillait sur votre berceau, votre frêle existence sembla-t-elle de temps à autre tant soit peu en péril, qu'aussitôt un petit cierge, symbole de confiance et d'amour, rappelait à Marie vos droits particuliers à sa bienveillante sollicitude, et au besoin le vénérable gardien qui, depuis près d'un demi siècle fait sentinelle auprès de la statue miraculeuse de Notre-Dame de Chartres, était là pour étendre sur votre tête une étole protectrice et redire sans cesse aux pieds de l'auguste Patronne de ces lieux cette belle page de l'évangile qui ne lui permet pas d'oublier le testament d'amour qui la fit votre mère...

» Mais c'est surtout à l'époque décisive de votre passage de l'enfance à l'adolescence que vous attendaient les salutaires effets de sa protection tutélaire et la maternelle effusion de sa bonté. Car pour ne faire ici allusion qu'à votre admission providentielle dans cette sainte maison dont la fête principale se confond si heureusement avec une des plus belles fêtes de la patronne même de la cité, lorsque sonna pour vous l'heure de compléter l'éducation première de la famille et de vous arracher aux purs embrassements d'une pieuse mère, pour venir chercher au collége les graves enseignements de cette éducation forte et virile qui doit préparer à la société toute une génération nouvelle d'homme vertueux, consciencieux et instruits, ne fut-ce pas pour vos bons parents comme pour vous une mutuelle et bien douce consolation de rencontrer des yeux sur l'entrée de l'établissement destiné à abriter la fleur de votre jeunesse et les plus beaux jours de votre adolescence, cette inscription significative : COLLEGIUM B. M. V. DOMINÆ CARNUTENSIS. Cette maison dont je franchis le seuil, c'est la maison de la bonne Vierge, c'est l'INSTITUTION, c'est l'ÉCOLE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES. A l'instant même, vous avez pressenti que dans un tel asile vous n'auriez rien à regretter des douceurs du passé, vous avez compris que vous ne quittiez les joies du foyer et les bras d'une mère que pour tomber dans les bras d'une autre mère, de cette mère aimable, de cette mère admirable, aux mains de laquelle Dieu lui-même confia son Fils. Oui, j'en atteste vos souvenirs, c'est là surtout ce qui rassura vos familles et calma pour vous les alarmes d'une première et toujours pénible séparation; et, je ne crains pas de le dire, comme nous l'avons vu, si

la grande gloire, si la gloire incomparable de nos pères, c'est d'avoir par leur culte prophétique, devancé tous les autres peuples dans la connaissance et l'amour de Marie, *Virgini pariturœ Druides*, une des plus belles inspirations qui soient venues du ciel au digne chef de votre établissement, un des plus solides et des plus durables sujets de consolation qu'il se soit ménagé pour toute la suite de sa laborieuse carrière, c'est d'avoir, avant même que la douce croyance de l'Immaculée-Conception de la divine Vierge fut érigée en dogme, avant même que sa définition si providentielle et si opportune eût donné à la ferveur catholique ce nouvel élan qui fut de toutes parts le signal de tant de joyeuses démonstrations de confiance et d'amour, c'est d'avoir spontanément et librement convié d'avance l'élite de la jeunesse chartraine à s'abriter sous la bannière virginale et le manteau protecteur de la Reine des Vertus, en substituant pieusement à son propre nom le nom de Marie, à son autorité, l'autorité de Marie, à sa direction, la tutèle de Marie, de sorte qu'à l'avenir, dans la maison, maîtres et élèves pussent dire avec un saint et légitime orgueil : *Notre supérieur à nous, c'est N.-D. de Chartres*, COLLEGIUM B. M. V. DOMINÆ CARNUTENSIS ; mot heureux, qui porte visiblement avec soi sa bénédiction, et révèle à lui seul tout un programme : le programme des bons principes, des saines doctrines, et du vrai progrès, basé sur la foi, la piété, la vertu. Lettres et sciences, travail, discipline, conscience, devoir, grandes choses sans doute que tout cela ! grandes choses, qu'ici non moins qu'ailleurs, on ne néglige pas, j'imagine, de vous apprendre à respecter, à cultiver, à pratiquer, à aimer ; mais ce qui rehausse singulièrement votre éducation, ce qui lui donne un caractère à part, ce qui en fait, par-dessus tout, le mérite et le charme, c'est que par le fait même de l'heureuse consécration, dont nous célébrons en ce moment l'anniversaire, c'est qu'à vos prières, à vos études, et jusqu'à vos délassements, se mêlent sans cesse comme naturellement le nom, le souvenir, le culte et l'amour de Marie. Au milieu même de vos joyeux ébats, heureux enfants de N.-D. de Chartres, on vous voit arborer ses couleurs, vous parer de ses livrées. et il n'est pas pour vous, chaque semaine, de moment plus précieux et plus doux que celui où, réunis ici autour de l'autel privilégié de votre gracieuse Patronne, vous venez régulièrement renouveler à ses pieds l'hommage de votre fidélité et lui redire à l'envi, au milieu du religieux recueillement de la prière ou des joyeux cantiques de la reconnaissance : *Régnez à jamais sur nous, Vierge sainte, vous et votre divin Fils; Dominare nostrî, tu et Filius tuus...*»

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Quatrième année.

5e NUMÉRO. MAI 1860.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

FLEURS DES SAINTS. — Saint Yves, évêque de Chartres.
ÉDUCATION CHRÉTIENNE. — De l'Exemple.
BIBLIOGRAPHIE. — Mois de Marie.
ŒUVRES DE LA JEUNESSE.
CHRONIQUE GÉNÉRALE.
CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

FLEURS DES SAINTS.

SAINT YVES, ÉVÊQUE DE CHARTRES. (1)

Le bienheureux Yves, regardé par ses contemporains comme la lumière et l'oracle de la France, naquit dans le Beauvoisis vers l'an 1040 : son père, Hugues d'Auteuil, le confia de bonne heure à des maîtres habiles sous lesquels il fit les plus rapides progrès. Quand il eut fini ses humanités, bien loin de s'enorgueillir des connaissances qu'il avait acquises, Yves se retira, pour les étendre encore, dans l'abbaye du Bec, où il se livra à l'étude de la théologie sous la direction du célèbre Lanfranc. En sortant de cette école si renommée de science et de piété, il fut nommé chanoine de la collégiale de Nesles, en Picardie, dans laquelle il se donna de nouveau à la lecture des livres sacrés, des pères et des conciles. Environ sept ans après, Guy, évêque de Beauvais, ayant résolu de fonder sous le vocable de saint Quentin un monastère dont les religieux seraient pour d'autres maisons des modèles de ferveur et de vertu, choisit le bienheureux Yves pour les diriger. Celui-ci remplit dignement les intentions du prélat et les remarquables constitutions qu'il donna bientôt à ses frères lui méritèrent le titre d'Instituteur des chanoines réguliers. Ce fut pendant les courts loisirs que lui laissaient ses exercices de piété, ses fonctions d'abbé et l'enseignement de la théologie, qu'il composa cet important recueil de Canons connu sous le double titre de Panormie et de

(1) L'Église de Chartres célèbre sa fête le 20 mai.

Décret ; mais Dieu, qui réservait au bienheureux plusieurs genres de mérite et de célébrité, inspira au pape Urbain de le proposer à l'élection du clergé et du peuple de Chartres, pour remplacer sur le siége épiscopal de cette ville Geoffroy, qui, deux fois excommunié par saint Grégoire VII pour crime de simonie, avait fini par renoncer à la charge d'évêque, se déclarant indigne d'en rester revêtu.

Yves fut donc arraché de sa paisible retraite de Saint-Quentin, et présenté au roi Philippe, de qui il reçut le bâton pastoral ; mais l'archevêque de Sens, son métropolitain, chaud partisan de Geoffroy, ayant refusé de sacrer son successeur, le bienheureux se rendit à Rome, où le souverain Pontife ordonna lui-même le nouvel élu.

Yves, de retour en France, exhorta les chanoines de Saint-Quentin à se choisir un nouvel abbé; mais afin de ne pas se séparer entièrement de ses religieux, il en fit venir plusieurs qu'il établit dans la vallée de Saint-Jean (1). Cette abbaye prit par la suite un notable accroissement sans rien perdre de sa primitive régularité. Les longs démêlés qu'eut le bienheureux avec Richer, archevêque de Sens, étaient à peine terminés quand il se vit contraint de soutenir une lutte bien autrement longue, bien autrement pénible avec le roi Philippe Ier.

De concert avec le Chef de l'Église, Yves défendit la sainteté et l'indissolubilité du mariage contre la criminelle passion du prince, préférant s'exposer à la vengeance d'un monarque irrité que de retenir la vérité captive et de manquer à son devoir de pasteur et de père ! Cependant, des bruits sinistres se font entendre, les amis du saint s'en émeuvent; le courageux Prélat les rassure : « Dieu, qui ne m'a jamais fait défaut, leur écrit-il (2), ne me délaissera pas dans le danger. L'épiscopat est-il autre chose qu'un crucifiement? Qu'est-ce que l'honneur d'être évêque si ce n'est une charge? Qu'est-ce que l'élévation si ce n'est la tempête qui précède le naufrage?... Je me suis parfois surpris, ajoute-t-il dans cette même

(1) En 1558, lors du premier siége de Chartres par les huguenots, on fut obligé de détruire les bâtiments qui leur servaient de demeure afin d'ôter un asile aux ennemis. Les chanoines furent alors transférés dans la maison actuellement occupée par les sœurs de la Providence (près l'évêché).

(2) Épitre 17. — Les lettres d'Yves sont de tous les ouvrages du saint le plus considérable et le plus estimé des savants ; elles sont au nombre de 289, en y comprenant une charte et une épitre d'Hugues de Pontigny. Elles ont fourni à l'histoire de précieux documents.

lettre, à souhaiter qu'un motif me fut donné de déposer le pesant fardeau pastoral, si chargé d'ennuis, de dégoûts et d'amertume... Mais cette pensée me déplaît par la crainte de résister à la volonté de Dieu... Je suis déterminé à tout accepter de sa main, le mal comme le bien, et à ne pas vous abandonner... »

Telle était la grandeur d'âme de l'illustre Prélat. Le moment était venu de mettre en pratique ces sentiments si nobles et si apostoliques.

Le vicomte Hugues de Chartres, pour faire sa cour à son souverain, enferma le saint Évêque dans son château du Puiset, pendant que ses satellites pillaient et dévastaient l'église et l'habitation du Prélat.

Cependant l'indignation de la ville était au comble, et la bourgeoisie s'armait pour la délivrance du pasteur. Le vicomte, prévoyant qu'il aurait le dessous et comptant sur les dispositions pacifiques de son prisonnier, l'informa de ce qu'on se proposait de faire en sa faveur. Yves se hâta en effet d'écrire aux habitants de la cité fidèle, les suppliant de ne point recourir à la violence pour lui rendre la liberté. Il la recouvra après un an de captivité, grâce à la médiation de Noël, évêque du Mans, et du pape Urbain II (1093).

Tandis que Philippe, aveuglé par une vile passion, épuisait tout ce qu'il avait d'énergie pour résister aux remontrances du vicaire de Jésus-Christ et aux instances des évêques ralliés autour d'Yves de Chartres, de grands événements bouleversaient et l'Europe et l'Asie. Mais que lui importait la conquête de l'Angleterre par le rusé Guillaume! que lui faisaient les déchirements auxquels l'Allemagne était en poie, et le dur, le tyrannique servage que les turcs seldjoucides faisaient peser sur les chrétiens d'Orient! Depuis qu'un fol amour s'était emparé de son cœur, tout sentiment généreux (selon le témoignage irrécusable de l'illustre Suger) en avait été banni, et rien de noble, d'élevé ne pouvait désormais y trouver une place.

Mais la France ne partageait pas la molle insouciance de son roi, et nous la verrons adopter avec un indicible enthousiasme le projet sublime d'aller délivrer le tombeau de Jésus-Christ! Déjà le saint pape Grégoire VII avait appelé l'Europe aux armes dans le double but de secourir les fidèles d'Asie et de s'emparer de la ville sainte; mais sa voix avait été étouffée par le bruit des combats. C'est qu'il entrait sans doute dans les desseins de la Providence,

que la gloire des Croisades (ces grandes épopées chrétiennes) revint à un pontife français (1). N'était-ce pas d'ailleurs à ce peuple valeureux qui, sous la conduite de Charles Martel, avait arrêté et brisé dans les plaines de Poitiers la puissance du Croissant, que devait revenir cette héroïque mission? Aussi une multitude de princes, de seigneurs, d'hommes d'armes, accoururent-ils à Clermont, en Auvergne, où le pape Urbain avait convoqué un concile afin d'amener la réalisation de cette migration armée, à laquelle se rattachaient de si augustes espérances (1095). La dixième séance du concile, attendue de tous, se tint sur la grande place de Clermont, au milieu d'une foule innombrable. Le Pape, entouré de ses cardinaux, monta sur l'estrade qui lui avait été préparée. Dès qu'on vit paraître à sa droite l'ermite Pierre sous son pauvre vêtement, le silence le plus profond domina les masses compactes. Mais quand le souverain Pontife et le saint pélerin eurent tour à tour rappelé, dans un langage pathétique, les angoisses des chrétiens d'Orient, les sacrilèges des musulmans, l'abomination et la désolation régnant dans les lieux où s'accomplirent les plus adorables mystères, un frisson universel agita l'assemblée et les airs retentirent aussitôt de ces cris mille fois répétés : La guerre! la guerre! Dieu le veut, Dieu le veut!

Le concile de Clermont renouvela la trève de Dieu et plaça sous la tutelle du Maître souverain du ciel et de la terre les veuves, les orphelins et les laboureurs!

Urbain et les Prélats qui l'environnaient, parmi lesquels se trouvait le saint Évêque de Chartres, voulant intéresser la Mère du Sauveur aux succès de la Croisade, décrétèrent solennellement que les clercs réciteraient chaque jour le petit office de la Sainte Vierge en usage parmi les ermites de Saint-Pierre-Damien, que le samedi lui serait spécialement consacré et que l'Église en ferait l'office ce jour-là. Il nous est doux, à nous enfants de Marie, de trouver le nom du bienheureux Yves mêlé à celui de tous les pères du concile qui contribuèrent à cette décision si glorieuse à la très-sainte Vierge; mais son zèle pour le culte de Notre-Dame ne se borna pas à cette manifestation et le soin qu'il prit d'édifier et d'orner le magnifique temple dont Fulbert avait jeté les fondements, est un nouveau témoignage de son amour pour la Reine du ciel. Le saint pape Pie V, en transférant au 20 mai la fête de cet illustre servi-

(1) Urbain II, de la noble famille des comtes de Sémur, était né à Lagery, près Châtillon-sur-Marne.

teur de Marie qui avait été jusque-là célébrée le 23 décembre, ne semblerait-il pas avoir entrevu dans un regard prophétique que ce mois serait, dans la suite des temps, consacré à Celle que le bienheureux avait tant aimée et si fidèlement servie!

Yves s'était vengé, à la manière des saints, des mauvais traitements de Philippe, en arrêtant les foudres de l'Église prêtes à éclater sur la tête du monarque français; mais le roi promettant toujours de faire cesser le scandale et violant toujours ses serments, l'excommunication fut enfin lancée contre lui au concile de Clermont (1095) et renouvelée à celui de Poitiers. Philippe finit par reconnaître l'étendue de sa faute; il se réconcilia avec le saint Évêque de Chartres et voulut qu'il fut présent à la cérémonie de son absolution (1105).

Il serait trop long de relater toutes les circonstances dans lesquelles le bienheureux Yves fit éclater cette fermeté pour prévenir le mal et cette longanimité pour ramener le pécheur qui furent le propre de son caractère. Nous dirons seulement que la conduite magnanime du saint Évêque dans toutes les circonstances difficiles qui signalèrent le cours de son épiscopat, fit pénétrer sa réputation jusque dans les pays étrangers. Henri Ier, roi d'Angleterre, révérait ses vertus, et la bonne reine Maud, à sa considération, envoya un riche présent de cloches à l'église de Chartres. La cour de Rome admirait ses rares talents, et quand le successeur d'Urbain, le doux et pacifique Pascal II, vint en France dans l'espoir de terminer plus facilement, sur un terrain neutre, la querelle des investitures que l'empereur Henri IV avait comme léguée en héritage à son fils; il voulut se reposer quelque temps de ses fatigues auprès d'Yves de Chartres, et déverser dans son cœur toutes les sollicitudes dont le sien était rempli (1107). Avec quelle édification ne vit-on pas ce Pontife abreuvé de tant d'amertume venir dans la crypte chartraine pour y déposer aux pieds de la Vierge-Mère les vœux ardents qu'il formait afin que la paix fut rendue à l'Église! Yves joignait ses prières aux siennes, mais il savait qu'il faut attendre les moments de Dieu sans défaillance et sans murmure: nous en trouvons une preuve dans le fait qui nous occupe, car si le concile de Troyes (1107) n'amena aucun des résultats désirés, le concordat de Worms (1122) fit enfin cesser la guerre du sacerdoce et de l'empire. Mais Yves et Pascal étaient alors réunis dans le séjour de l'éternelle paix.

Les derniers faits historiques auxquels se trouve mêlé le nom du

bienheureux Évêque de Chartres, sont le sacre de Louis VI (1), fils et successeur de Philippe Ier, et son mariage avec Adélaïde de Savoie, belle et vertueuse princesse. Le saint Prélat ne s'occupa plus, après ces deux évènements, que du bien-aimé troupeau confié à ses soins, et il mourut plein de jours le 23 décembre 1116 : il fut inhumé, selon ses désirs, dans le chœur du monastère de Saint-Jean-en-Vallée.

Un humble servant de Marie.

ÉDUCATION CHRÉTIENNE.

DE L'EXEMPLE.

Si la prière, ainsi que nous l'avons démontré, dans un de nos précédents articles sur l'éducation dans la famille, est une condition requise pour en amener le succès, l'exemple donné par les parents à leurs enfants, est un supplément indispensable de ce premier devoir.

En développant cette pensée, nous sommes sûr d'être compris; mais hélas! nous ne pouvons être aussi certain de voir nos conseils passer de la froide théorie à une pratique fidèle; c'est qu'il est plus facile d'admettre un fait que d'en adopter les conclusions, quand elles tendent à l'amendement de la vie. Et cependant il est certain que si le jeune enfant n'est initié à l'intelligence de la parole que par des sons mille fois répétés à son oreille, il est aussi instinctivement porté à faire, à imiter ce qui a frappé ses regards avant même que la raison lui ait appris à distinguer la portée des actes dont il est le continuel témoin. Voyez ce petit enfant élevé par des parents chrétiens : comme il vient s'agenouiller à côté d'eux, quand ils rendent à Dieu leur tribut quotidien d'hommages! il ne peut à la vérité que faire entendre un murmure de paroles qui n'ont encore aucun sens, mais qui se changeront quand il sera devenu grand, en prières courtes et ferventes. Il en est de même pour la pratique de l'aumône. Ah! si vous désirez que les petits êtres qui vous doivent le jour soient compatissants, charitables, ne rebutez pas le pauvre qui vient frapper à votre porte; ne lui parlez jamais avec rudesse alors même qu'il vous fatigue par des plaintes inopportunes ; si vous croyez imprudent de lui

(1) Louis, pour déjouer les séditieuses menées de quelques seigneurs, se fit sacrer à Orléans le 2 août 1108, d'après le conseil d'Yves de Chartres, dans le but d'assurer la tranquillité du royaume.

donner la pièce de monnaie dont il ferait peut-être un mauvais usage, ne lui refusez jamais, surtout devant votre enfant, le morceau de pain qu'il vous demande au nom du bon Dieu... Nous avons connu une toute petite fille (fleur charmante éclose au soleil de nos campagnes) qui était tellement habituée à voir autour d'elle secourir les malheureux que, dès qu'elle remarquait un pauvre à la fenêtre du logis, elle courait arracher avec ses doigts délicats force miettes à la tourte de pain noir déposée dans un vieux bahut de chêne et allait ensuite toute joyeuse, les porter au vieillard ou à l'infirme qu'elle avait aperçu et qui ne manquait jamais de lui dire à cette naïve aumône : Dieu vous le rende ; Dieu vous bénisse !...

Nous ne finirions pas si nous voulions passer en revue tous les moyens que l'exemple du bien fournit aux parents pour former leurs enfants à la vertu ; sans lui la parole est sans autorité, la réprimande est sans fruits. L'exemple, c'est ce glaive à deux tranchants, dont l'un sert de défense et dont l'autre donne la mort ; aussi que de tardifs regrets, que de longues douleurs, que d'épouvantables ravages ont été causés par les mauvais exemples que les enfants ont reçus à l'ombre du foyer domestique ! On dit bien haut qu'une des grandes plaies de l'époque est le manque de respect pour l'autorité, quel que soit le caractère dont elle est revêtue ; mais ceux qui en gémissent ne travaillent-ils pas souvent eux-mêmes à l'agrandir ? Combien de pères se plaignent que leurs enfants ne les respectent pas, tandis qu'ils méprisent les cheveux blancs de l'aïeul qui partage leur foyer ! On en voit qui se lamentent de ce que leurs fils s'abandonnent aux plus déplorables désordres, oubliant que par une abstention coupable de tous devoirs religieux, ils les ont détournés de la religion, dont l'égide tutélaire pouvait seul les retenir sur le penchant de l'abîme.

Il y a des parents plus insensés encore qui déposent entre les mains de leurs malheureux enfants l'instrument qui devrait les perdre. Nous en trouvons dans nos annales un exemple frappant : Un jeune homme plein de cœur et de nobles sentiments éprouvait un attrait bien marqué pour l'état ecclésiastique ; son père, qui avait sur lui d'autres vues, eut la déplorable pensée de lui conseiller la lecture d'un ouvrage qui, par de spécieux sophismes, présentés sous les formes les plus attrayantes du langage, sapait une à une toutes les bases de notre sainte religion. Les effets produits par ce poison moral ne se firent pas longtemps attendre ; mais

hélas! ils dépassèrent toutes les espérances de l'infortuné père, qui eut la douleur de voir son fils s'abandonner au flot révolutionnaire, et finir par devenir une de ses victimes.

O vous qui désirez que vos chers enfants soient doux, chastes, respectueux, obéissants; réprimez vos colères, refrénez vos mauvaises passions, entourez vos vieux parents de vénération et d'amour, enfin observez fidèlement les préceptes du Seigneur, et vous verrez s'accomplir pour vous les magnifiques promesses renfermées dans nos livres saints. Vos enfants seront votre joie, votre consolation, votre couronne; et lorsque vous les aurez quittés pour une meilleure vie, votre souvenir perpétuera dans leur maison les traditions sacrées de l'honneur et de la vertu.

BIBLIOGRAPHIE.

MOIS DE MARIE.

La dévotion du mois de Marie a fourni à un grand nombre de pieux auteurs le sujet d'ouvrages capables d'aider la piété des fidèles pendant ces jours de bénédiction; nous allons en désigner quelques-uns, en ayant soin d'indiquer à quel genre de lecteurs ils nous semblent convenir.

Aux personnes qui désirent trouver réunies à des méditations pratiques, des lectures présentées sous une forme attrayante et d'un choix épuré, nous recommanderons le *Mois de Marie illustré*, publié par Desrozier (1), ainsi que les *Matinées et les veillées du Mois de Marie* (2). A celles qui ont l'attrait du repentir et sont éprouvées par l'affliction, le *Mois de Marie au pied de la Croix*. Nous offrirons au commun des fidèles le *Mois de Marie des personnes occupées* (3). Le *Mois de Marie des âmes intérieures* (4) vient ensuite tout naturellement se présenter à ces lecteurs qui aiment qu'on supplée à leur insuffisance, en un mot qu'on aide à leur piété par de longues méditations, des sentiments, des pratiques, des exemples, des prières. Enfin, comme livres de propagande nous indiquerons le petit *Mois de Marie populaire* (prix 10 c.), et le *Mois de Marie de tout le monde* (5), de l'abbé Mullois, qui est écrit avec ce laisser-aller et cet entrain du cœur qui se retrouvent dans la plupart des ouvrages de ce pieux auteur.

C. DE C.

(1) Desrozier. Moulins-sur-Allier.
(2) Leclère, rue Cassette. — 1 fr.
(3) Toulouse et Paris. Ce bon petit ouvrage ne convient pas, à notre avis, aux très-jeunes filles.
(4) Chez Putois-Crété, rue Bonaparte.
(5) A Paris, chez Josse, rue Cassette. — Prix, 25 c.

OEUVRES DE LA JEUNESSE.

La première condition à remplir pour construire un édifice qui ait de la durée est de consolider ses fondements, de telle sorte qu'ils soient capables de supporter sans fléchir le poids des matériaux auxquels ils servent de soubassement et d'appui ; de même, quand il s'agit de travailler à soutenir ce grand édifice moral que l'on appelle la société, il est nécessaire de former avec un soin tout particulier l'enfance et la jeunesse, qui en sont les bases, comme l'âge mûr en est le corps et la vieillesse le couronnement. Ah ! si l'amour effréné de l'argent, si le besoin de s'élever au préjudice d'autrui, si le mépris de l'autorité et le déclassement poussé jusqu'au dédain de la profession paternelle causent tant de maux à la société, et, semblables à un torrent dévastateur, menacent de la précipiter un jour ou l'autre dans l'abîme, n'est-ce point parce que le peuple (ce géant des états modernes) expose l'innocence de ses enfants au fléau contagieux des mauvais exemples et les livre encore adolescents à la vie d'atelier, où, ne trouvant plus le frein salutaire de la religion qui les retenait encore lorsqu'ils étaient assis sur les bancs du catéchisme ou qu'ils fréquentaient l'école, ils n'écoutent plus qu'une voix : celle des passions, dont le langage se résume dans ces seules paroles d'un cynisme effrayant : Apporte (1), apporte encore, apporte toujours !

Les humanitaires se sont préoccupés de cette grave question ; ils ont entassé systèmes sur systèmes qui tous ont été frappés de stérilité. Mais ce que la philantropie avec l'aide du rationalisme n'a pu faire, la charité chrétienne l'a fait, et à son souffle inspirateur les OEuvres dites de la Jeunesse se sont ouvertes sous les plus touchantes dénominations (2) à Paris et dans plusieurs grands centres de population, pour y recevoir, dans la semaine à certaines heures et pendant toute la durée du Dimanche, les apprentis et les jeunes ouvriers (3), « afin de les ramener à l'église, corriger la » mauvaise éducation de la famille, suppléer à celle incomplète

(1) Prov. xxx, v. 5.

(2) A Paris, la maison des apprentis s'appelle Notre-Dame-de-Nazareth; à Marseille, l'établissement par excellence, l'Enfant-Jésus; à Troyes, Notre-Dame-de-la-Sainte-Espérance; à Nantes, Notre-Dame-de-Toutes-Joies; à Angers, Notre-Dame-des-Champs; à Rennes, Notre-Dame-de-Toutes-Grâces; à Lille, Hôtel-Marie; etc.

(3) A Marseille, l'établissement s'ouvre tous les jours à 4 heures, en faveur des enfants qui sortent des écoles; on comprendra facilement l'utilité d'une telle mesure.

» de l'école, neutraliser les doctrines et les exemples de l'atelier, » enfin remplacer par des divertissements variés, mais permis, » les divertissements dangereux auxquels ils pourraient se livrer » s'ils étaient abandonnés à eux-mêmes. »

Jouer et prier, telle est la devise de ces œuvres admirables qui répondent si bien à ces deux impérieux besoins de l'enfance et de la jeunesse; aussi produisent-elles chez les ouvriers qui les fréquentent les plus heureux résultats.

Ah! qu'elle est belle, qu'elle est grande la mission de celui qui, sous le titre de Directeur, est à la tête de ces sortes d'établissements! Elle tient de la *paternité* par l'autorité, de la *maternité* par le dévoûment et le sacrifice, corollaires indispensables des fonctions dont il s'est volontairement chargé. En effet, un Directeur d'Œuvre ne s'appartient plus : il se doit tout à ses enfants; c'est pour eux qu'il enchaîne sa liberté; c'est pour eux qu'il consume sa vie; c'est pour eux qu'il renonce aux douces relations de l'amitié, aux innocents délassements qu'elle procure. Il a sans cesse l'œil ouvert sur ses fils d'adoption et son oreille tendue pour reconnaître, au milieu des bruits discordants qui viennent la frapper, la voix de celui qui mérite une punition ou sollicite un appui. Et après tant d'abnégation, tant de sujétion, tant de sollicitude, tant de fatigue, le Directeur se verra peut-être, avant même d'avoir fourni une longue carrière, assailli de précoces infirmités... Voilà les fruits qu'il s'attend à cueillir en ce monde, et cependant cette charge si pénible sera remplie par des hommes éminents, des prêtres instruits...

Une telle conception n'aurait jamais été entrevue par la raison humaine; c'est un de ces rayonnements du ciel qui portent avec eux vie, chaleur et clarté!

Outre les Œuvres de Jeunesse proprement dites, les Sociétés de Saint-Vincent de Paul ont fondé dans plusieurs villes celles du Patronage, qui sont un diminutif des premières. Elles consistent à s'occuper de placer des enfants en apprentissage et de les réunir ensuite le dimanche dans un local commun pour y prendre leurs ébats, se délasser et se retremper dans les sentiments chrétiens; plusieurs membres de la Conférence viennent les visiter, s'entretenir avec eux, se mêler même à leurs jeux; puis, quand ils ont gagné leur affection et leur confiance, ils les interrogent doucement, leur donnent de pieux et sages conseils et leur viennent en aide dans leurs maladies. Ceux-ci, de leur côté, s'efforcent de prouver

à leurs charitables amis la reconnaissance qu'ils éprouvent de tous leurs bons offices. Ainsi se trouve ravivée, sans ostentation et sans bruit, cette institution du Patronage dont les temps antiques nous ont laissé une pâle ébauche, si on la compare à ce que qu'ont su réaliser, avec l'aide d'une loi toute d'amour, des hommes souvent étrangers les uns aux autres et n'ayant d'autre lien pour les unir que celui de la charité.

Le trait suivant (1) confirmera nos paroles en y ajoutant cette éloquence que les faits seuls peuvent donner.

Un des sociétaires de l'Œuvre de la Jeunesse établie à Rennes (ouvrier dans l'un des meilleurs ateliers de sculpture de cette ville), était atteint depuis plusieurs années d'une maladie très-grave. Au commencement de 1858 on crut même qu'il allait mourir; à peine pouvait-il se lever de temps à autre. Sa famille recevait des secours par la Société de Saint-Vincent de Paul. Un jour, le membre visiteur vint frapper à la porte. Le malade était levé; à peine a-t-il entendu du bruit qu'il s'empresse de cacher un objet qu'il voulait évidemment dérober aux yeux du visiteur. L'attention de celui-ci est éveillée : « Que cachez-vous ainsi? dit-il au malade. — Oh! ce n'est rien, Monsieur, » répond l'ouvrier en rougissant. Le visiteur veut voir; il découvre l'objet et aperçoit une charmante croix gothique, en bois, que le malade travaillait; il demande ce qu'on veut faire de cette croix. « Ah! Monsieur, lui répond l'intéressant malade, c'est un souvenir et un témoignage de ma reconnaissance que je veux laisser en mourant à mon bienfaiteur. Je crains seulement de n'avoir pas le temps de la finir; si le bon Dieu m'accorde cette grâce, je mourrai content. » Le bon Dieu a daigné accorder à ce pieux jeune homme plus qu'il ne demandait. Il a échappé à une mort qui semblait inévitable, sa santé s'est améliorée, il a pu achever sa croix et l'offrir à son bienfaiteur. Placée maintenant dans l'une des salles de l'établissement de Notre-Dame-de-Toutes-Grâces, elle y fait l'admiration de tous les visiteurs.

CHRONIQUE GÉNÉRALE.

— Voici un charmant épisode extrait d'une correspondance de Rome; nous ne pouvons résister au désir de le reproduire.

Le 12 avril, S. S. Pie IX s'est rendue le matin de bonne heure à la basilique de Sainte-Agnès, pour y remercier Dieu et la Vierge

(1) Ce trait est tiré de la Revue du jeune Ouvrier (janvier 1860).

immaculée de la protection extraordinaire qui couvrit sa vie et celle d'une assemblée nombreuse à pareil jour de l'année 1855. Parmi les fidèles auxquels le Saint Père avait distribué le pain eucharistique, il avait remarqué deux petites filles américaines vêtues de blanc, couronnées de fleurs, et qui pour la première fois s'approchaient de la table sainte. Ces enfants étaient venues avec leur père et leur mère et avaient été après la messe introduites dans la salle où Pie IX et tous les assistants, comme c'est l'usage dans ces rencontres, prenaient une légère collation. Le Pape eut l'extrême gracieuseté de les chercher du regard et de dire : « Où sont ces petits anges? Qu'on me les fasse approcher; je veux qu'elles mangent à mes côtés. » Les enfants se placèrent sans timidité ni hardiesse, l'une à la droite, l'autre à la gauche de Sa Sainteté, dont le visage et le regard étaient aussi purs, aussi éclairés que ces frais visages, que ces jeunes regards; en sorte qu'entre la tête auguste du vieillard et les têtes blondes des enfants on ne cherchait pas les contrastes, saisi que l'on était par les ressemblances!

On se trouvait dans la semaine *in albis*, et le Pape ne porte conformément à la rubrique que des vêtements blancs; or, les jeunes élèves du Collége romain venaient de lui offrir une belle étole rouge richement brodée. Pie IX sentait combien en mettant cet ornement il ferait plaisir aux donateurs; mais la rubrique?... « J'en demande la permission au Pape, » a-t-il dit en souriant, et il a passé à son cou l'étole rouge.

Cette aimable condescendance ravit ces heureux jeunes gens et charma tous ceux qui en furent les témoins.

— A l'une de ses dernières leçons, M. Saint-Marc-Girardin parlait, dit-on, de Voltaire avec aussi peu de respect que mérite le susdit. Tout-à-coup il s'arrête en s'écriant : « Je suis fort imprudent, messieurs, s'il y avait dans mon auditoire un petit-neveu de Voltaire, il me poursuivrait peut-être en police correctionnelle; je m'arrête. » Cette spirituelle sortie a été couverte d'applaudissements.

— Dans les derniers jours de la semaine de Passion, Mgr l'Évêque d'Orléans a prononcé un sermon de charité à St-Roch.

Dix mille auditeurs se pressaient autour de sa chaire, et plusieurs milliers de personnes n'ont pu pénétrer dans l'enceinte de l'église.

Quand l'orateur est monté en chaire, l'immense auditoire s'est levé comme un seul homme, en témoignage de son respect et de sa sympathique admiration pour le zèle, pour l'éloquence, pour le caractère, pour la vertu de l'illustre prélat.

Monseigneur Dupanloup devait parler en faveur des salles d'asile. Peut-être y en avait-il qui s'attendaient à des allusions ou à des retours sur la situation que des événements récents lui ont faite. Mais leur attente a été trompée. L'éloquent et habile orateur, avec le tact exquis qu'on lui connaît, a parlé des salles d'asile, des œuvres de charité et des petits enfants, — et il n'a parlé que de cela.

Il l'a fait de façon à délier les cordons de toutes les bourses et à arracher des larmes à tous les cœurs. Rien ne peut rendre l'émotion qui s'est emparée de l'assistance, lorsqu'il s'est écrié à propos des pauvres enfants, pour lesquels il demandait des sympathies et des secours :

« Tenez, savez-vous ce qui sauve l'Eglise ici-bas? savez-vous ce qui fait sa confiance immortelle depuis tant de siècles de tribulations et de combats? C'est que les enfants sont pour elle; ce sont ces milliers d'enfants dont elle est la mère, qui le savent, qui le sentent, sans le définir toujours, qui dorment et reposent sur son sein et entre ses bras, qu'elle allaite et nourrit encore pendant la tempête, et qui prient pour elle, que dis-je? dont l'innocence bégaie pour elle des vœux toujours entendus, et répand quelquefois des larmes qui sont recueillies, je ne veux pas dire vengées.

» Pauvre Eglise, rassure-toi! Tu n'as point pour te défendre un million d'armes meurtrières, mais par cette œuvre sacrée, tu as, sur le sol même de la France, un million de mains innocentes qui s'élèvent pour toi vers le ciel!

» Et ils chantent quelquefois ta mort, les insensés! Et ils ne savent pas que tu béniras leur dernière heure! Ils n'ont pas d'yeux pour voir qu'après dix-huit siècles de luttes et de victoires, tu montres ton front vénérable couvert de nobles cicatrices, mais toujours calme et serein!

— Une correspondance de Rome de l'*Ami de la Religion* nous apprend que les oblations, dites denier de Saint-Pierre, et les adresses qui en général les accompagnent, continuent à arriver de tous les points de l'univers catholique. La charité des fidèles envers l'Eglise romaine et l'auguste Chef de l'Eglise est vraiment

digne des temps antiques et par son effusion et par son empressement. On apprend que des centres de souscription sont maintenant établis dans toute l'étendue du royaume napolitain. A Naples, une seule circulaire de l'archevêque au clergé séculier et régulier a produit plusieurs milliers de ducats.

La souscription pour le Pape, ouverte par le patriarche de Venise, a d'heureux résultats. Une société de dames nobles de Venise a organisé une cotisation entre elles et en a envoyé le produit, 100 napoléons d'or, au patriarche, avec une adresse de dévouement à Sa Sainteté. Quelques jours plus tard sont arrivées d'autres adresses du même genre, à l'une desquelles étaient joints 4,000 francs.

— La *Gazette de Lyon* publie, sous la signature L. Meynard, une lettre de Rome dans laquelle est racontée l'audience que S. S. Pie IX a accordée aux délégués catholiques du Lyonnais. En recevant l'adresse de la députation, le Souverain Pontife s'est exprimé ainsi :

« Je connais ma faiblesse, mais ma confiance est grande, et je ne puis pas dire avec Notre Seigneur : *Non potuistis unâ horâ vigilare mecum*, car il y en a beaucoup qui veillent avec moi, il y en a beaucoup qui prient avec moi, il y en a beaucoup qui pleurent et qui gémissent avec moi, et, par la vertu de ces prières, Dieu nous permettra de revoir des temps de bénédictions et il ne cessera de soutenir le bras de son vicaire avec lequel je vous bénis. »

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

NÉCROLOGIE.

M. l'abbé PAQUERT, Vicaire général, Supérieur du Grand-Séminaire.

Nos craintes étaient donc bien fondées et nos cruels pressentiments trop certains. M. l'abbé Paquert, vicaire général et supérieur du séminaire, vient de plonger l'église de Chartres dans le deuil par une mort prématurée : il s'est endormi dans la paix du Seigneur, le mardi 24 avril, à six heures du soir, après avoir reçu tous les secours de la Religion, avec cette piété tendre qui a fait l'âme de toute sa vie.

Monseigneur, qui lui avait donné dans le cours de sa maladie tant de marques de l'intérêt le plus affectueux, a voulu annoncer lui-même à tous ses prêtres la perte immense que le diocèse venait de faire et il leur a adressé à ce sujet une lettre des plus touchantes où se ré-

vèlent à la fois sa profonde douleur, la vénération et le tendre attachement qu'il avait pour son vicaire général.

Après avoir énuméré les éminentes qualités qui le distinguaient, Sa Grandeur termine par ces paroles :

« Nous avons la confiance qu'il est allé prendre possession de la gloire céleste, et s'il était besoin encore de quelques légères expiations que Dieu n'épargne pas quelquefois aux âmes les plus pures, nos prières hâteront sa délivrance. Du reste, les secours de la Religion lui ont été ménagés d'une manière si providentielle et si abondante que l'on a pu voir se vérifier manifestement en lui ces paroles de Notre-Seigneur : *Bienheureux les miséricordieux, parce que eux-mêmes trouveront miséricorde.* Il a supporté sa douloureuse maladie avec une patience et une douceur angélique. Il a béni de sa main défaillante tous ses chers séminaristes, et après avoir reçu l'indulgence plénière, il nous a dit à nous-même ces mots : *Je suis heureux.*

» La mort, éclaircit nos rangs. Le diocèse de Chartres, depuis deux ans, subit sous ce rapport une grande épreuve. La fin prématurée de notre digne Supérieur est pour nous une leçon. Elle nous apprend à porter nos espérances dans le ciel, à ne nous attacher à rien de ce qui passe, à imiter son désintéressement qui était si connu, à bien employer le temps, à aimer notre sainte vocation, pour partager bientôt le bonheur dont il jouit. »

Les obsèques de M. l'abbé Paquert ont eu lieu le jeudi 26, à dix heures et demie. Près de la moitié des prêtres du diocèse, les membres de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul, bon nombre de laïcs honorables se sont fait un devoir d'y assister. Les communautés et les maisons d'éducation s'y trouvaient représentées par des députations nombreuses; l'on voyait sur tous les visages une expression de profonde tristesse et des larmes s'échappaient de bien des yeux.

Nous n'avons pu remarquer sans attendrissement autour du cercueil quelques bons habitants d'une paroisse voisine que ce vénérable prêtre a desservie pendant quelques années, au début de sa carrière sacerdotale.

Mais ce qui impressionnait surtout, c'était de voir les respectables parents de ce cher défunt soutenir par une foi vive le violent combat que leur livrait la nature, et conduire jusqu'à sa dernière demeure ce fils si tendrement aimé, qui faisait leur orgueil et qui devait être la consolation de leur vieillesse.

M. l'abbé Paquert est mort dans sa quarante-huitième année.

Nous aurions voulu, dès aujourd'hui, dans une notice biographique assez complète, faire mieux connaître celui que nous vénérions comme un saint et que nous chérissions comme un père ; mais plusieurs documents nécessaires nous manquent, et nous préférons attendre pour être à même de donner à nos lecteurs ce qu'ils ont droit d'exiger de nous dans cette circonstance.

Une souscription vient d'être ouverte pour élever un monument à la mémoire de M. l'abbé Paquert.

On souscrit :
- A Chartres, au grand-séminaire;
- A Dreux, chez M. le curé;
- A Châteaudun, chez M. le curé;
- A Nogent-le-Rotrou, chez M. le supérieur du petit-séminaire;
- Et chez les curés de canton.

— M. l'abbé Dauphin, doyen des chapelains de Sainte-Geneviève, qui a occupé la chaire de la cathédrale de Chartres pendant la station du Carême, a rempli sa mission d'une manière brillante et digne d'un meilleur succès. Tous ses discours étaient pleins de vérités utiles, exposées d'une façon attrayante, et le charme de son débit relevait merveilleusement l'éclat de sa parole. Malheureusement une portion considérable de nos populations qui a rompu avec les habitudes religieuses, ne se presse plus autour de la chaire sacrée, et les sujets abordés par le prédicateur n'atteignaient pas d'ordinaire ceux qui auraient pu le mieux en profiter.

— Nous avons annoncé, il y a plusieurs mois, que quatre religieuses de la communauté de Saint-Paul de Chartres étaient parties d'Hong-Kong pour revenir en France. Elles sont enfin arrivées dans notre ville la semaine de Pâques, après sept mois et demi de traversée et cinq à six semaines de séjour dans le royaume de Siam. Du reste elles ont été favorisées d'un temps magnifique pendant toute la durée de leur voyage. Deux petites filles anglo-chinoises, âgées l'une de neuf ans et l'autre de cinq environ, leur ont été confiées à leur départ, et elles doivent faire leur éducation dans le pensionnat de la communauté. La présence de ces religieuses et de ces enfants relèvera, nous l'espérons, l'éclat de la fête qu'on célèbre annuellement à la cathédrale de Chartres pour l'Œuvre des petits Chinois.

— Une heureuse nouvelle : M. l'abbé Codan, que nous avons entendu, l'an dernier, avec tant de plaisir, aux fêtes de septembre, doit prêcher cette année le mois de Marie à Notre-Dame. Tous nos lecteurs s'en réjouiront pour notre ville de Chartres.

— M. le Préfet d'Eure-et-Loir vient d'être frappé bien douloureusement dans ses plus chères affections. Son jeune fils, Jules Jaubert, enfant plein d'intelligence et de grâces, lui a été ravi à l'âge de neuf ans par une cruelle maladie que n'ont pu combattre ni les ressources de l'art, ni les soins les plus dévoués. Toute la ville, tout le département, on peut le dire, s'est associé de la manière la plus sympathique à la douleur de son premier magistrat.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Quatrième année.
6e NUMÉRO. JUIN 1860.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

ASSOCIATION DE LA SAINTE-ENFANCE. — Asile de Hong-Kong. — Fête de la Sainte-Enfance à Notre-Dame de Chartres.
ŒUVRE DU TRIBUT DE SAINT-PIERRE.
BIBLIOGRAPHIE. — Histoire de Saint-Martin. — Vies du Curé d'Ars.
CHRONIQUE GÉNÉRALE.
CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

ASSOCIATION DE LA SAINTE-ENFANCE.

ASILE DE LA SAINTE-ENFANCE ÉTABLI A HONG-KONG ET DIRIGÉ PAR LES SŒURS DE SAINT-PAUL DE CHARTRES.

L'association de la Sainte-Enfance pour le rachat des petits infidèles a été établie à Chartres, dès son origine, par Mgr de Forbin-Janson, son illustre fondateur. La parole du saint Évêque devait porter plus tard, au milieu de nous, des fruits particuliers de grâce et de bénédiction en faveur de cette Œuvre éminemment chrétienne. Sans doute, le diocèse de Chartres, l'un des moindres de la France, sous le rapport de la population, n'est pas de ceux qui procurent à la Sainte-Enfance les plus grandes ressources pécuniaires; mais il donne plus que de l'argent ou de l'or, il donne, il sacrifie plusieurs de ses enfants pour secourir les petits infortunés qui périssent en si grand nombre à l'extrême orient de l'Asie.

En 1848, Mgr Forcade, alors évêque de Samos et vicaire apostolique du Japon, demanda des religieuses à la congrégation des Sœurs de Saint-Paul de Chartres pour tenir un asile de la Sainte-Enfance à Hong-Kong, ile anglaise, située à l'est de la Chine. Cette communauté florissante, qui envoie depuis près de deux cents ans des sœurs missionnaires dans nos colonies de l'Amérique, accepta de grand cœur un apostolat si digne d'elle. Avec cette admirable générosité dont elle a donné plus d'une fois

des preuves éclatantes, elle mit à la disposition de Mgr Forcade quatre religieuses, parmi lesquelles se trouvait la propre sœur du prélat.

Cette pieuse colonie quitta la France le 4 mai 1848, et arriva à Hong-Kong le 12 septembre de la même année.

D'autres religieuses sont allées depuis rejoindre les premières, par petits détachements et à des intervalles de temps irréguliers, soit pour donner à l'Œuvre un développement plus considérable, soit pour remplacer les sœurs qui mouraient à la peine ou que leur état de santé forçait de rappeler en France. (1)

Des quatre premières envoyées en Chine, deux succombèrent au bout de deux années et à quinze jours l'une de l'autre : sœur Alphonsine et sœur Marie-Gabrielle.

De toutes celles qui sont parties jusqu'à ce jour, cinq ont été contraintes de rentrer en France pour rétablir leur santé délabrée par l'intempérie du climat.

Sœur Sainte-Marcelle est rentrée la première dans le cours de l'année 1854.

Les autres sont revenues il y a quelques semaines.

Parties de Hong-Kong, à bord du *Bangkok,* le 13 juillet, fête de Notre-Dame sous-terre, elles eurent la traversée la plus heureuse, sous la conduite de l'excellent capitaine Ortigé, qui leur fit oublier du mieux qu'il pût la longueur et les fatigues du voyage. L'un des principaux incidents de leur retour a été sans contredit la brillante réception qui leur fut faite à la cour

(1) Voici les noms des religieuses de la communauté de Saint-Paul parties successivement pour Hong-Kong :

Premier départ, 4 mai 1848 :

Sœur Alphonsine, sœur de Mgr Forcade, première supérieure,
Sœur Auguste,
Sœur Marie-Gabrielle,
Sœur Louise, troisième supérieure.

Deuxième départ, 4 novembre 1849 :

Sœur Sainte-Marcelle, seconde supérieure,
Sœur Sainte-Foy,
Sœur Théodora.

Troisième départ, 4 novembre 1853 :

Sœur Athanasie,
Sœur Saint-Laumer,
Sœur Saint-Georges.

Quatrième départ, 1er janvier 1859 :

Sœur Benjamin, quatrième supérieure, ancienne maîtresse des novices de la maison-mère,
Sœur Marie de la Nativité,
Sœur Alina,
Sœur Saint-Lizier.

du roi de Siam. Plusieurs journaux en ont fait le récit détaillé : on nous dispensera de le reproduire. A leur arrivée en France, les bonnes religieuses furent accueillies avec d'autant plus d'empressement et de bonheur qu'elles avaient été l'objet d'une longue et pénible attente. On fit à la cathédrale de Chartres une brillante fête pour rendre grâces à Dieu du succès de leur voyage et appeler de nouvelles bénédictions sur l'Œuvre de la Sainte-Enfance.

L'aumônier de l'asile, M. l'abbé Mahon, qui s'est dévoué à cette Œuvre avec tant de zèle et d'intelligence pendant l'espace de douze années, avait été forcé lui-même de rentrer en France. Victime de l'influence meurtrière du climat et d'une tentative d'empoisonnement qui devait faire périr tous les européens de l'île, il s'était vu contraint de hâter son retour. On le pressa vivement de venir prendre part à notre belle fête : il se rendit en effet à Chartres, mais la fatigue ne lui permit pas d'assister à la cérémonie. Pour nous dédommager de son absence, il adressa à M. l'abbé Legendre, sur la situation de l'Œuvre, la lettre qu'on va lire. Ce document ne peut manquer d'intéresser nos lecteurs. C'est un historien qui parle de ce qu'il a vu de ses yeux et étudié avec soin pendant plusieurs années.

Communauté des Sœurs de Saint-Paul de Chartres.

Chartres, le 9 mai 1860.

Monsieur l'Abbé,

Avant d'avoir eu l'honneur de vous voir, j'avais déjà entendu parler de votre zèle pour l'Œuvre de la Sainte-Enfance. Je suis heureux de vous donner quelques détails sur la manière dont cette sainte Œuvre est accomplie en Chine par les Sœurs de Saint-Paul. C'est tout ce que je puis faire pour vous aider dans vos pieux efforts. Puissent ces quelques lignes augmenter d'une goutte d'eau ce ruisseau de charité que vous travaillez à faire couler dans votre paroisse en faveur du salut des petits enfants chinois!

En 1849, les missionnaires de la Préfecture apostolique de Hong-Kong avaient eu leur attention attirée sur des faits étranges. On leur parlait d'enfants abandonnés par leurs parents pauvres, et de femmes païennes faisant le métier de recueillir ces enfants pour les vendre à des familles désireuses de les élever comme domestiques ou même de les adopter. Ces rumeurs prenaient souvent les couleurs les plus sombres; bon nombre des petites filles ainsi recueillies étaient vendues à des maisons infâmes; leur prix dépendait de leur santé, de leur âge et de leur beauté. Mais beaucoup d'autres, d'une constitution faible, maladives ou peu favorisées sous le rapport des formes physiques, disparaissaient d'une manière mystérieuse. Ces bruits donnèrent l'éveil à la police anglaise de Hong-Kong, qui soupçonna le crime. Elle commença des investigations qui donnèrent le résultat suivant : Les femmes païennes, faisant le trafic des enfants abandonnés, emportaient dans des embarcations les petites filles qu'elles ne pouvaient placer et qui restaient à leur charge; dans l'obscurité de la nuit, elles prenaient le large, tournaient la pointe occidentale de l'île, et, loin de tous regards humains,

faisaient glisser dans l'eau les petites créatures dont elles voulaient se défaire. Plusieurs de ces femmes furent arrêtées sous la prévention d'infanticide; elles restèrent en prison pendant plusieurs mois. Mais la police ne put réunir des preuves suffisantes pour les traduire devant la justice dans les sessions criminelles; elle resta impuissante à terminer la procédure, surtout à cause du mauvais vouloir que mettent les Chinois à comparaître comme témoins à charge contre leurs compatriotes; et les femmes furent élargies. Il n'en reste pas moins avéré et certain que les rapports de la police avaient un horrible fondement. La suite de mon récit vous le prouvera. Mais avant de vous parler de l'arrivée des Sœurs de Saint-Paul en 1848 et de leur intervention providentielle, il est nécessaire que je vous expose succinctement certains points des mœurs chinoises, pour vous faire apprécier dans ses véritables causes le fait de l'abandonnement d'un grand nombre d'enfants par les mères païennes.

En Chine, la famille est honorée. Elle est le type que le gouvernement du céleste empire a la prétention de copier. Les devoirs des enfants envers les parents sont le principal enseignement moral de la philosophie de Kong-Fou-tse et de tous ses commentateurs. A vrai dire, le respect des ancêtres est la seule religion pratique des Chinois. Et ce respect, comme tout le monde sait, va jusqu'au culte religieux. Dans toutes les maisons il y a une espèce d'autel où brûlent des lampes et des bâtonnets odoriférants. Les Chinois veulent ainsi invoquer les mânes de leurs ancêtres et les honorer comme des génies protecteurs du foyer domestique. Aussi l'ambition de tout Chinois est de laisser après lui des fils, portant son nom, qui continuent à son égard le culte qu'il rend lui-même aux générations qui l'ont précédé; en un mot son bonheur suprême est de se voir dans l'avenir une longue suite d'adorateurs.

Dès lors, Monsieur l'Abbé, vous devinez l'importance du garçon héritier du nom de famille, et le rôle comparativement humble de la fille. En Chine, comme dans toutes les sociétés païennes, la femme est avilie. Dans la famille, elle n'est pas la compagne mais seulement la servante du mari; elle prépare ses aliments et ne s'assied point à sa table auprès de lui. Elle est, selon les expressions chinoises *l'écho de la voix de l'époux*, *l'ombre de son corps*, aussi tout sentiment, toute affection est généralement absente du mariage païen, qui n'est qu'une affaire de négoce dont les parents s'occupent dès la naissance des garçons. Dès qu'un enfant est sevré, son père lui cherche femme dans une famille du même rang social que la sienne. On fait des arrangements. Une petite fille qui vient de naître est retenue comme fiancée d'un gamin de trois ou quatre ans; le père paie des arrhes au nom du jeune fiancé et promet une somme supplémentaire qu'il devra verser quand la fille, devenue grande, sera donnée comme épouse à son fils. Cette somme, dans la classe moyenne, est de deux, trois et quatre cents francs. Elle est destinée à couvrir les frais d'éducation de la fiancée dans la famille de cette dernière. Sans cet argent des fiançailles, une petite fille en Chine n'a pas de raison d'être, elle a eu tort de venir en ce monde; si quelque marmot du voisinage ne se hâte pas de lui tendre la main, elle n'a pas le droit d'être allaitée, de recevoir une écuelle de riz : n'étant pas fiancée, elle serait toute sa vie une charge pour sa famille. Vous comprenez maintenant d'avance les terribles conséquences d'un pareil état de choses dans les districts dont la population est nombreuse et pauvre. La misère, la misère païenne, une misère comme vous n'en voyez jamais, devient le mobile secret d'une série de crimes épouvantables. Imaginez une famille chinoise, dont le père gagne difficilement quelques poignées de riz pour sa femme et, je suppose, quatre enfants. De ces quatre enfants deux sont des filles; elles ont été fiancées difficilement, elles ne le sont peut-être pas encore. Et voici qu'un cinquième enfant frappe à la porte et demande à entrer sous ce toit de la pauvreté. Le père parle à sa femme : « Si c'est une fille, nous ne

l'élèverons pas. » La femme donne en effet le jour à une fille; les voisines qui sont venues la soigner le disent au père qui l'éloigne de la maison. La petite créature, entrant dans le monde, n'a pas trouvé une seule main tendue pour la recevoir; les premiers soins que réclame un nouveau-né lui sont refusés, on la dépose dans une vieille natte, comme un paquet d'ordures, au bas du lit où souffre sa mère. Sa mère! la misérable femme ne mérite pas ce nom sacré; elle n'a donné à son enfant ni son sein, ni une caresse pas même une larme. Le temps s'écoule; la petite fille est mourante; son entrée dans la vie a été le commencement de son agonie; elle se dessèche, s'étiole. J'ai vu environ deux mille enfants, vieillards de deux jours, flétris, ridés, que l'on m'apportait respirant encore et que j'avais le temps de baptiser (1). Mais je n'ai pas fini le drame que je vous raconte. Les forces sont revenues à la mère, elle se lève, et si la Sainte-Enfance n'a pas passé dans sa maison pour ramasser l'enfant gisant au pied de son lit, elle le prend elle-même et de ses propres mains, s'il respire encore, lui plonge la tête dans un vase d'eau pour éteindre son dernier soupir. Puis la rivière voisine charrie un petit cadavre de plus, dont la vue n'étonne personne.

L'intervention des sœurs de Saint-Paul dans les districts qui avoisinent Hong-Kong a eu, dès leur arrivée en 1848, les effets les plus salutaires. Les femmes païennes qui trafiquaient des enfants abandonnés, étant sorties de prison, reprirent leur affreux moyen d'existence, et trouvèrent dans l'établissement des Sœurs un lieu qui ne les compromettait plus, pour placer les enfants dont elles ne pouvaient tirer parti (2). De leur côté, les Sœurs encouragèrent par de modiques secours un certain nombre de femmes chrétiennes à aller recueillir les enfants. Des mères de famille pauvres, dans l'intention de gagner les mois de nourrice que paient les Sœurs, se procuraient elles-mêmes des nourrissons; elles les apportaient elles-mêmes aux sœurs, les faisaient baptiser, inscrire dans les registres de la maison et les allaitaient. Les mois de nourrice sont de 8 francs; les Sœurs ont sagement pris le parti de donner vingt sous à toute femme qui leur apporte un enfant abandonné; c'est le salaire de son voyage et de son labeur. Le Chinois est éminemment spéculateur. Cette petite pièce d'un franc est souvent la cause du salut d'une âme. A l'époque de mon départ de Chine, au mois d'avril 1859, les Sœurs avaient sauvé 2,700 enfants; leur Œuvre a continué; vous pouvez porter à 3,000 les enfants sauvés depuis 1848.

Les circonstances m'ont forcé d'écrire à la hâte cet aperçu. Je n'ai pas le temps de mettre de l'ordre dans mes souvenirs. Je vois en terminant que j'ai oublié bien des choses. Ainsi, les Chinois abandonnent avec une extrême facilité leurs enfants faibles ou difformes. Les Sœurs de Saint-Paul exercent encore leur charité à l'égard des enfants du vice et de ceux que le malheur laisse orphelins et pauvres. Le nombre des enfants qu'elles sauvent appartenant à ces deux classes, ne laisse pas d'être considérable dans les populations païennes que rongent le double ulcère de la débauche et de la misère.

Monsieur l'Abbé, je vous ai indiqué le mal comme je l'ai vu pendant une douzaine d'années. Je me suis abstenu de toute exagération pour deux raisons; l'imagination des missionnaires se familiarise par le temps avec les spectacles les plus révoltants et devient

(1) On apporta un jour à la fois trente deux enfants liés deux à deux avec des chiffons. On n'eût que le temps de les placer sur une table et de les baptiser : plusieurs d'entr'eux expiraient au bout de quelques instants. *(Note du Rédacteur.)*

(2) Une de ces malheureuses femmes disait un jour aux religieuses : Vous avez bien fait de venir, car avant que vous fussiez ici, j'en ai noyé pour ma part plus de six cents.

Nous tenons ces faits de la bouche des religieuses récemment venues de Hong-Kong. *(Note du Rédacteur.)*

impuissante à leur donner le sombre coloris qui leur convient; ensuite le mal est assez grand pour que son simple exposé fasse frémir les cœurs animés de la charité chrétienne. La Sainte-Enfance est susceptible en Chine d'un immense développement; elle ne fait maintenant que glaner quelques épis sur les bords du champ; si le champ était ouvert, comme bientôt nous les verrions recueillir des gerbes glorieuses!

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,
Monsieur l'Abbé,
Votre très-humble et très-obéissant serviteur,
F.-M. Mahon.

FÊTE DE LA SAINTE-ENFANCE A NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Une fête de la Sainte-Enfance n'est plus aujourd'hui une cérémonie de fraîche date, dont la description détaillée puisse offrir un intérêt toujours croissant. Toutes les grandes villes célèbrent maintenant cette touchante solennité, qui passera désormais dans nos usages liturgiques. Il serait donc superflu de raconter au long celle qui vient d'avoir lieu à la cathédrale de Chartres, le 12 du mois de mai, si quelques particularités saillantes n'en eussent relevé l'éclat et augmenté les charmes. Je serais tenté de le dire sur-le-champ; mais je sens que j'ai besoin, pour être lu, de ménager au lecteur cette pointe d'intérêt.

C'était donc le jeudi 12 mai que la fête de la Sainte-Enfance attirait à la cathédrale de Chartres une vraie légion de petits enfants; et le seul spectacle de ces phalanges enfantines inondant les trois nefs de la basilique, présentait un coup-d'œil digne d'attention pour des chrétiens, un coup-d'œil capable de réjouir le cœur de l'Église et de terrifier les puissances infernales. Oui, les vastes nefs de Notre-Dame étaient littéralement remplies par un peuple d'enfants portant presque tous l'oriflamme surmontée de la croix, semblable à une armée de croisés brandissant l'arme redoutable aux démons et prêts à partir pour délivrer une terre sainte... Ils étaient au nombre de 2,400, ces petits sauveurs de la Chine, ces enfants apôtres dont l'Église seule a le secret de se servir, malgré leur âge, pour de nobles et saintes conquêtes. Faut-il nommer quelques-unes des institutions auxquelles ils appartiennent? Je le ferai avec brièveté : l'Institution Notre-Dame; elle est toujours sur la *brèche* (1), quand il s'agit d'une œuvre catholique de civilisation et de charité; les élèves des Frères des écoles chrétiennes, le pensionnat de Saint-Paul, les salles d'asile et beaucoup de pensions qu'il est inutile de citer ici et qu'on dis-

(1) On sait que la fête de Notre-Dame de la Brèche est celle de l'établissement.

tinguait les unes des autres par les couleurs variées de leurs oriflammes. Courville avait eu l'heureuse idée d'envoyer une députation de petites filles sous la conduite des Sœurs qui dirigent l'école. Tout ce petit monde était en habits de fêtes, se tenait fort bien et la raison prenait ici sur l'âge un empire qui n'est peut-être pas ordinaire. Les plus petites filles de Saint-Paul et les élèves de la petite école de Notre-Dame de Chartres se distinguaient par d'élégantes corbeilles de fleurs qu'ils portaient dans leurs mains : c'était comme leurs livres, livres gracieux chargés des emblêmes de leur innocence où se lisent les vertus qui ornent les cœurs de ces enfants.

Mais quelles sont maintenant ces deux petites filles en costume étrange, au teint asiatique, placées avec honneur à la tête des rangs, devant l'autel de l'Enfant-Jésus? A quelle institution, ou plutôt à quelle nation de l'univers appartiennent-elles? Certes tout en elles annonce qu'elles ne sont ni de France ni d'Europe. C'est cette particularité qu'il me tardait de révéler. Mais auparavant il faut savoir d'où viennent les sœurs qui les accompagnent. Elles arrivent de Chine, où elles ont usé leur santé dans les travaux et les sacrifices de leur pieux apostolat. Elles n'ont point voulu rentrer dans leur patrie sans amener avec elles un souvenir vivant de cette enfance chinoise à laquelle, pendant de longues années, elles ont prodigué tant de dévouement : touchant souvenir en effet que ces deux jeunes enfants que leur père a confiées à leur maternelle sollicitude! Aussi sont-elles l'objet d'une curiosité légitime. La plus grande a huit ans et sa sœur n'en a encore que cinq. Elles sont habillées complétement à la chinoise : tuniques de soie ornées de broderies, pantoufles de couleur, éventails à la main, cheveux retenus sur le derrière de la tête avec un nœud de fleurs et retombant en longue queue sur le dos, rien ne manquait à leur brillant et pittoresque costume. Voilà les deux représentantes de cet indomptable peuple qui se fait un jeu de l'infanticide et vers lequel la France catholique a tourné ses regards éplorés.

Au milieu de l'avant-chœur, s'élevait tout étincelant de lumières et de fleurs, le trône de l'Enfant-Jésus tenant en main son sceptre, comme le dominateur de l'univers et le chef de cette petite armée dont il a besoin pour étendre son règne sur les âmes.

La cérémonie a commencé par la récitation à haute voix de l'acte de consécration à Jésus-Enfant, par deux jeunes élèves de l'Institution Notre-Dame et du pensionnat de Saint-Paul. Ensuite

la sainte messe a été célébrée par un chanoine de Chartres, à qui M. le Curé de la Cathédrale avait délicatement ménagé cet honneur. M. l'abbé Ychard, devait être heureux en effet d'offrir cette messe d'actions de grâces, puisque sa sœur, religieuse du couvent de Saint-Paul, faisait partie de cette petite caravane que la Providence a bien voulu nous ramener des confins de la Chine.

Pendant la célébration du saint sacrifice, des concerts d'instruments et de voix enfantines ont continuellement réjoui les oreilles des assistants et les lointains échos des voûtes ogivales. Les doux accords du grand orgue alternaient avec la musique retentissante des Frères, et aux voix mélodieuses des élèves de la pension de Notre-Dame et de la Maîtrise, répondaient les voix argentines du chœur de chanteuses du mois de Marie.

La cérémonie du pain bénit ne devait point manquer dans cette fête d'enfants. Beaucoup de pains ont été bénits, il y avait tant d'enfants! et, à ce propos, on me permettra un petit mot de réflexions qu'on est prié d'accepter comme du pain bénit, c'est-à-dire de ne pas laisser tomber par terre. Quelques censeurs trop sévères seraient peut-être tentés de voir dans cette cérémonie autre chose qu'un symbolisme sacré et de reprocher à l'Église des usages qui favorisent le sensualisme jusque dans le lieu saint. Ignorent-ils la signification de cette pratique religieuse? Le pain bénit a toujours remplacé, dans l'esprit de l'Église, le pain consacré à l'autel et changé au corps de Jésus-Christ, et sa distribution aux fidèles, la communion qu'ils devraient faire en union avec le prêtre. Or les enfants, comme les grandes personnes, peuvent et doivent participer à cette nourriture symbolique, surtout dans une fête de la Sainte-Enfance, car cette fête n'est-elle pas le prélude de celle d'une première communion, et le pain qui leur est distribué ne sont-ce pas les prémices du pain eucharistique?

Après l'offrande où tous les enfants se sont présentés avec beaucoup d'ordre, les deux petites Chinoises ont offert un ex-voto à l'Enfant-Jésus, au nom de leurs jeunes compatriotes de la Chine.

L'allocution a été prononcée par M. l'abbé Codant, le prédicateur si goûté du mois de Marie. Il a répandu, avec un abandon sympathique, les sentiments de son cœur d'apôtre dans l'âme de ses petits auditeurs. L'ardent missionnaire s'est borné à leur raconter une histoire, celle de Moïse sauvé des eaux, mais avec le récit et l'application de cette histoire, il a fait un discours des

plus pathétiques. Inspiré par son sujet si touchant, par la présence des quatre sœurs revenues de la Chine et des petites Chinoises placées en face de la chaire, il a montré tous les bienfaits de cette œuvre qui sauve la vie à tant d'enfants, qui leur procure des mères si dévouées à la place de ces cruelles marâtres qui leur ont donné le jour. Puis il a promis comme récompense à tous les sauveurs de ces victimes de la barbarie, les prières de ces milliers d'enfants auxquels ils ont ouvert les cieux, la grâce d'une bonne première communion et des bénédictions spéciales pour leur famille, peut-être la conversion d'un père éloigné des pratiques religieuses....

Pendant que le célébrant continuait la sainte messe, les deux petites sœurs chinoises, ont fait la quête conduites par deux Religieuses de St-Paul. On se sentait ému jusqu'aux larmes, à la vue de ces enfants de la Chine demandant aux enfants de la France l'obole qui rachète la vie à leurs frères et sœurs infortunés. Aussi on peut dire qu'elles étaient dévorées des yeux. L'originalité de leur costume, la grâce de leur physionomie un peu mélancolique, la modestie et la gravité de leur maintien, tout en elles intéressait vivement. De grandes dames les prenaient dans leurs bras pour déposer un baiser maternel sur leur visage étonné.

La bénédiction des enfants a eu lieu vers la fin de la messe, et la cérémonie s'est terminée par la proclamation des noms des enfants qui ont servi de parrains et de marraines aux enfants des idolâtres.

Rien n'a donc manqué pour donner à cette fête tout l'intérêt et tout l'éclat désirables, pour raviver dans le cœur des enfants et de leurs parents le zèle pour l'Œuvre de la Sainte-Enfance, si féconde en bénédictions célestes, et pour attester aux yeux de ceux qui douteraient encore de son succès, que cette œuvre se propage de plus en plus, qu'elle grandit, prospère et triomphe enfin de l'ignorance et de la corruption du paganisme. (1)

L'abbé H.

(1) Une petite brochure, actuellement sous presse et publiée par M. l'abbé Legendre, complètera d'une manière très-intéressante ce que nous venons de dire de l'Œuvre de la Sainte-Enfance dans la ville de Chartres. Prix 30 cent.

ŒUVRE DU TRIBUT DE SAINT-PIERRE.

Au temps de l'Heptarchie saxonne, régnait dans le Wessex (1) un roi du nom d'Ina, qui, frappé du vide des pompes dont il était environné, se sentit pressé d'aller demander au cloître la paix et le bonheur que les splendeurs du trône étaient impuissantes à lui procurer; mais avant de dire un dernier adieu à ses fidèles sujets, il voulut leur imposer une charge sublime, celle de payer chaque année un tribut au Chef de l'Église universelle. Telle a été l'origine de ce denier de Saint-Pierre, qu'Offa introduisit dans la *Mercie*, qu'Ethelwolf renouvela dans ses états, qui fut confirmé par Alfred-le-Grand, et que Canut-le-Danois raviva en décrétant qu'à l'avenir il serait payé annuellement par chaque maison habitée, à la louange et à la gloire du Dieu-Roi, le jour de la fête du prince des Apôtres. Edouard-le-Confesseur fit mention de cette obligation dans le recueil de ses lois, et le normand Guillaume écrivit au pape Grégoire VII pour le prévenir qu'il lui enverrait par Lanfranc (de docte et sainte mémoire) l'argent recueilli dans son nouveau royaume selon l'antique coutume. Henri II, à l'époque de ses longues et criminelles luttes avec l'illustre Archevêque de Cantorbéry, statua que le denier de Saint-Pierre entrerait désormais dans le trésor royal pour être employé d'après ses ordres; mais venu à rescipiscence, il révoqua cet édit sordide, et rendit au tribut sa véritable et pieuse destination, qui consistait à entretenir un collége d'Anglais à Rome, à subvenir aux besoins du Pape et de l'Eglise, à contribuer au luminaire de la *Confession* des Saints Apôtres, enfin à fournir aux aumônes envoyées par le souverain Pontife dans les régions les plus éloignées du monde catholique. De si admirables résultats furent provoqués, encouragés par les rois auxquels les Anglais sont redevables de leurs meilleures institutions; mais ils devaient être au contraire paralysés, détruits par celui qui, dans un fol et sacrilége orgueil, osa se proclamer chef suprême de l'Église d'Angleterre, et ne craignit pas, pour soutenir cette odieuse prétention, de rougir du sang des plus nobles victimes le sol que tant de saints avaient foulé de leurs pieds bénis!

L'établissement du denier de Saint-Pierre dans les Gaules remonte à Charlemagne! Grand nom autour duquel viennent se grouper ceux des Casimir de Pologne, des Henri de Silésie, des

(1) 689 à 726.

Olaüs de Norwège!... Sans doute il est beau de contempler des princes s'engageant eux et leurs peuples à déposer leurs offrandes annuelles aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, en reconnaissance de la foi reçue, le plus précieux des dons; il est encore plus beau, encore plus touchant de voir les différents membres de la grande famille catholique prendre une généreuse initiative et venir librement présenter à un père vénéré et chéri la pièce de monnaie qui témoigne de leur filial et constant amour! Cet édifiant spectacle, offert par les catholiques alors que l'hydre révolutionnaire avait contraint l'auguste Pie IX à s'exiler de la ville éternelle, se renouvelle en ces temps d'épreuves avec une spontanéité digne des plus beaux jours de l'Église. Oh! en venant traiter ce sujet tout palpitant d'actualité, nous avons rejeté loin, bien loin de nous, toute pensée amère, toute allusion blessante, toute velléité de polémique, mais en préconisant une Œuvre qui a déjà éveillé tant de sympathies, nous sommes venu en toute simplicité joindre notre tribut de respects et d'hommages à celui de tous ces enfants fidèles dont le courageux dévouement est pour le cœur paternel du successeur de Pierre un rayonnement sacré d'espérance et de bonheur!

Un humble servant de Marie.

BIBLIOGRAPHIE.

HISTOIRE DE SAINT MARTIN, ÉVÊQUE DE TOURS,

Par M. l'abbé Dupuy, (avec approbation).

Cette vie du Thaumaturge des Gaules (1) est écrite avec une vérité et un coloris qui en rendent la lecture extrêmement attrayante. Chaque chapitre de la première partie est un tableau saisissant, une peinture frappante soit des vertus, soit des faits miraculeux qui remplirent la longue carrière de ce grand saint si justement surnommé le *père des Moines de l'Occident* (2); la seconde contient les recherches les plus détaillées sur le culte rendu à Saint Martin, de toutes les parties du monde catholique. Les habitants du pays chartrain liront avec intérêt les faits suivants qui donnent à leur capitale une célébrité de plus : « Comme Martin, dit son historien (3) se dirigeait avec ses disciples vers la cité des Carnutes, il fut accueilli auprès de Vendocinum (4) (petite ville située sur la rive droite du Loir, entre Tours et Chartres), par une foule immense venue à leur rencontre; tout-à-coup, du sein de cette masse de peuple une femme s'avance et, les mains tendues vers le bienheureux, lui présente le cadavre d'un enfant.

(1) Voir le nº de janvier 1859 (Tours chez Ladevèze, 2e édition).
(2) Introduction, page XV.
(3) Sulpice-Sévère.
(4) Vendôme.

» Nous ne partageons pas tes croyances (1), lui dit-elle, mais nous savons que tu es l'ami de Dieu ; rends-moi mon fils, car c'est mon unique enfant. La foule se joint à elle et appuie par ses cris les prières de cette mère désolée. Martin voit qu'il peut attendre du ciel pour le salut de ce peuple le miracle demandé ; il prend entre ses mains ce corps inanimé, fléchit les genoux à la vue de tous, prie quelque temps, se relève et rend à la mère le petit enfant ressuscité. Toute la multitude ne pousse qu'un cri vers le ciel : — le Christ est Dieu. Puis la troupe entière tombe aux genoux du bienheureux et avec l'accent d'une foi profonde :

» — Fais-nous chrétiens, dit-elle.

» Et le Saint, par une imposition des mains générale, les rend tous catéchumènes... En mémoire de ce fait mémorable on éleva dans la suite à Chartres une église qui fut appelée *Ecclesia Sancti Martini vitam dantis*, ou Eglise de Saint Martin donnant la vie ! (2)

» Le Thaumaturge reprend ensuite sa course et, arrivé à Chartres, il va s'agenouiller dans la grotte mystérieuse où se trouve la statue élevée par les druides à la Vierge qui doit enfanter. Tandis qu'il était tout absorbé dans une prière fervente, un homme se présente soudainement à lui, tenant par la main une petite fille âgée de douze ans : « Ma fille est muette de naissance, dit-il ; daigne, ô saint, par tes mérites, rompre les liens qui enchaînent sa langue. » Martin, par humilité, fait retirer la foule dont il était environné, demande de l'huile, la bénit, puis verse dans la bouche de l'enfant quelques gouttes de cette liqueur sanctifiée, et le miracle répond à son attente. — Quel est le nom de ton père, demande-t-il à l'enfant ? Celle-ci le prononce aussitôt. Le père pousse un cri de joie, fond en larmes et embrasse les genoux de Martin... A son retour de Chartres, le saint repassa par Vendôme, où il avait laissé plusieurs prêtres. Trouvant les catéchumènes suffisamment préparés, il leur conféra la grâce du baptême. »

VIES DU CURÉ D'ARS,

Publiées, l'une par M. Vrayet de Surcy, l'autre par M. l'Aumônier de l'hôpital militaire de Toulouse (3).

M. Guérin, l'estimable auteur de la première de ces vies, a moins cherché à représenter le Curé d'Ars comme un Thaumaturge que comme un Saint au cœur simple et droit, à l'âme toute livrée à l'impulsion divine dont ses actes étaient l'effet. On pourrait donc avec quelque justesse intituler ce bon petit ouvrage (qui est déjà parvenu à sa troisième édition) l'Esprit de M. Vianney ; tandis que la vie publiée par M. l'aumonier de Toulouse, s'attache surtout à nous faire connaître dans tous ses détails, cette admirable existence dont chaque œuvre semble avoir été marquée au cachet du ciel.

Pour nous résumer, nous dirons que l'œuvre de M. Guérin s'adresse d'une manière particulière aux âmes méditatives, qui aiment à trouver dans chaque page d'un livre un aliment à leur piété, et que celle de M. l'aumonier de Toulouse nous paraît convenir davantage aux per-

(1) Toute cette multitude était composée d'idolâtres.

(2) C'est l'église de *Saint-Martin-le-Viandier*, qui s'élevait à l'endroit appelé aujourd'hui *Cloître Saint-Martin*.

(3) Cette vie est beaucoup plus étendue que l'opuscule dont nous avons déjà fait mention dans notre n° de mars.

sonnes qui préfèrent les faits aux réflexions, et dont le cœur n'est impressionné que lorsque leur imagination a pu être d'abord fixée par des récits intéressants et variés.

CHRONIQUE GÉNÉRALE.

Par ordre de Sa Sainteté Pie IX, on a commencé à Rome la publication d'un grand recueil qui contiendra la série des manifestations de la presse catholique et des écrits adressés au Pape en faveur de l'intégrité des domaines temporels du Saint-Siége. Après les lettres-circulaires et les mandements des Evêques, elle contient aussi les brochures les plus importantes publiées en Europe pour la défense du Saint-Siége. Cette collection est divisée en sept parties, dont la première comprend l'Italie, la deuxième la France, la Belgique et la Suisse; la troisième l'Autriche, l'Allemagne et la Hollande; la quatrième l'Espagne, le Portugal et l'Amérique du Sud; la cinquième la Grande-Bretagne et l'Amérique du Nord; la sixième le reste de l'Europe septentrionale et occidentale; la septième l'Asie, l'Afrique et l'Océanie. Chacune de ces parties ne formera pas moins d'un volume de 900 pages et pas plus de trois volumes.

Samedi a paru le premier volume, qui contient la seconde partie, savoir : la France, la Belgique et la Suisse. Il est de 960 pages, et on y trouve les lettres adressées au Pape, les circulaires et mandements des Evêques de provinces ecclésiastiques d'Aix, Alby, Auch, Avignon, Besançon, Bordeaux, Bourges, Cambrai, Lyon, Paris, Reims, Rouen, Sens, Toulouse et Tours; en tout 92 pièces, sans compter les adresses de ces Evêques au Pape.

Viennent ensuite seize lettres et mandements des évêques de Belgique, ceux de Malines, Bruges, Liége, Namur, Gand et Tournay; ensuite des lettres et mandements des évêques suisses de Bâle, Lausanne, Sion, Saint-Gall et Coire. Enfin, il y a un appendice contenant des lettres et mandements des évêques de de Bayonne, de Chartres, de Troyes et de Tulle. Tous ces documents sont publiés dans leur langue originelle; mais ceux qui sont écrit en allemand, en anglais, ou en des langues moins connues, seront donnés avec la traduction en italien.

On a commencé par la deuxième partie, parce que la première est réservée à l'Italie et que les circonstances exceptionnelles où se trouve la Péninsule rendent difficile et même dangereuse la publicité de toutes les manifestations solennelles des évêques et des fidèles en faveur du Saint-Siége.

Cette collection est publiée sous la direction des rédacteurs de la *Civitta cattolica*.

— On lit dans la *Gazette de Lyon* :

» Nous apprenons que la Belgique a tenu à honneur de suivre l'exemple de la France. Non-seulement plusieurs officiers belges ont demandé à leur gouvernement la permission de prendre du

service dans l'armée pontificale, mais encore un certain nombre d'étudiants de l'université de Louvain sont déjà arrivés à Ancône dans ce même but. Parmi eux se trouvent les fils du comte Robbiano et du professeur Mœller.

» Lorsque les adresses des villes de Belgique furent présentées à Sa Sainteté, elle s'informa du nombre des signataires. Sur la réponse que ce chiffre s'élevait à 140,000, le Saint-Père répétant ce chiffre avec satisfaction et se retournant vers le fils du comte Robbiano, ajouta : Je sais que les Belges ne se contentent pas de promesses.

» Le volume contenant les adresses de Limbourg est orné d'un magnifique frontispice, œuvre d'un artiste distingué. Il représente la vierge Marie enlevant du front de Pie IX une couronne d'épines pour la remplacer par une couronne de roses. Sa Sainteté montrant du doigt l'emblême, dit :

» La couronne de roses n'est point pour cette vie. C'est sur la couronne d'épines que nous devons compter ; cependant, ajouta-t-il avec un gracieux sourire, les roses peuvent se trouver parfois mêlées aux épines, et assurément votre présence ici, comme représentants des catholiques belges si généreux et si dévoués est pour moi comme la plus belle rose au milieu de mes épines. »

— La cure de Notre-Dame des Victoires, vacante par la mort du vénérable M. Desgenettes, vient d'être confiée à M. le curé des Invalides.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Depuis notre dernier compte-rendu, trois nouveaux autels, ceux de Saint Clément, de Saint Fulbert et de Saint Lubin, ont été placés dans leurs chapelles respectives : celui de Saint Martin sera posé dans quelques jours et celui de Saint Jean-Baptiste dans le cours du mois de juin : c'est le dernier qui reste à faire pour compléter les douze autels que doit posséder l'église souterraine.

Il est vrai que tout ne sera pas dit après ce premier travail : on devra s'occuper ensuite des vitraux, des peintures et du mobilier de chacune de ces chapelles ; mais Notre-Dame de Chartres qui a si bien commencé son œuvre, trouvera le secret de l'achever d'une manière plus complète et plus rapide qu'il ne nous était permis de l'espérer, il y a quelques années.

— Tous les ans, vers le mois d'avril, un certain nombre de savants et d'hommes pratiques dans plusieurs branches de la science, comme la physique, l'agriculture, l'archéologie, etc., etc., se réunissent à Paris, sous la direction de M. de Caumont, membre correspondant de l'Institut de France, et qui a donné une si grande impulsion à l'étude de l'archéologie nationale. Cette réunion porte le nom de Congrès des délégués des sociétés savantes, parce que en effet, de tous les points de la France, chacune des associations départementales est engagée à députer à Paris

quelqu'un de ses membres. A la suite du congrès de cette année (le 18 avril), M. *de Caumont*, accompagné de M. *Parker*, savant éditeur d'Oxford, également versé dans l'archéologie de l'Angleterre et dans celle de la France, de M. *Raymond Bordeaux*, avocat à Evreux et membre de plusieurs sociétés savantes, et de M. *Bouet*, habile dessinateur et antiquaire de Caen, sont venus passer quelques heures à Chartres pour y revoir nos monuments. Leur excursion avait principalement pour but l'examen minutieux des parties les plus anciennes de la cathédrale, et une visite à l'antique église de Saint-Martin-au-Val (Saint-Brice). Ces savants sont restés fort longtemps à étudier les caractères d'ancienneté que présente la petite crypte située sous le chœur de la cathédrale et qu'enveloppe la grande crypte bâtie par Fulbert. La disposition de ce sanctuaire, l'appareil de sa construction et d'autres signes intéressants ont été l'objet d'une discussion et d'un entretien longtemps prolongés. D'un commun accord, ces juges expérimentés ont reconnu qu'une grande partie de cette grotte centrale pouvait remonter jusqu'au Xe siècle. Ces messieurs, fort satisfaits des travaux de la restauration générale de l'église de Notre-Dame sous-terre, ont cependant émis le vœu que cette restauration fut extrêmement sobre et réservée dans le petit sanctuaire qui les a si vivement intéressés. Ses murs offrent de la manière la plus claire et la plus évidente les preuves indubitables d'une antiquité fort reculée : des enduits et des ornements qui couvriraient ces témoignages palpables et visibles seraient loin de satisfaire la curiosité, non seulement des artistes et des savants, mais même de quiconque aime à recevoir l'impression vive et profonde que laisse toujours dans l'âme l'aspect d'un monument dont les siècles ont respecté le caractère.

— Le mois de Marie a été prêché avec beaucoup de succès à la cathédrale de Chartres par M. l'abbé Codant. M. l'abbé Codant est un missionnaire apostolique, en réalité aussi bien que de nom. Il en a la charité, le zèle, la simplicité, le désintéressement, la liberté généreuse. Ne lui demandez pas des pensées recherchées ni des phrases sonores : il n'a qu'un objet en vue, celui de convertir les âmes ou de les rendre meilleures. S'il rencontre quelques fleurs sur son chemin, il vous les offre de la meilleure grâce du monde ; mais il ne les cherche pas. Il aime avant tout et par-dessus tout les bonnes vérités, les vérités pratiques, il les fait entendre clairement et il les fait aimer. L'infatigable missionnaire a constamment prêché deux fois par jour, pendant toute la durée de ce mois béni : le matin à sa messe et le soir avant la bénédiction du Saint Sacrement. Ses instructions du matin, qui s'adressaient particulièrement aux personnes pieuses, n'ont été qu'une suite de paraphrases de l'*Ave maris stella*, paraphrases pleines de suavité, d'onction et de fraîcheur. Le jeudi surtout, au mois de Marie des pensions, quand il avait devant lui tout son petit monde, on ne se serait pas lassé de l'entendre, tant sa parole allait droit au cœur. Le soir, c'était un genre

différent, mais ces instructions avaient bien aussi leur utilité, et elles ont déterminé plus d'un retour.

Devons-nous taire ce qu'a fait M. l'abbé Codant pour organiser les chants du mois de Marie? Non, car il a rendu dans cette circonstance un éminent service : il a montré qu'il fallait surtout donner aux réunions du mois de mai un cachet populaire, en mettant en quelque sorte tout le monde de la partie. Cet exemple, nous l'espérons, ne sera pas perdu.

En terminant ces quelques lignes, écrites à la hâte, et qui n'expriment que bien imparfaitement notre admiration et notre reconnaissance pour celui qui en est le principal objet, disons que l'heureuse initiative de cette nouvelle station paroissiale est due en grande partie au zèle ardent et à l'intelligente activité d'un prêtre qui aura contribué grandement à relever le culte de Notre-Dame de Chartres. Nous ne le nommerons pas, parce que son nom est dans toutes les bouches.

— Le mardi 22 mai, les pieuses maîtresses d'un pensionnat de la ville de Dreux, mesdemoiselles Petit, ont amené leurs jeunes élèves aux pieds de Notre-Dame de Chartres. Ce touchant pélerinage a été pour notre ville un nouveau sujet d'édification, comme il sera une source de grâces pour toutes les personnes qui ont eu la dévotion de l'accomplir. Un cœur offert à Notre-Dame sous-terre, au moment du départ, perpétuera le souvenir de cette petite fête.

— Les missions continuent à produire les plus heureux fruits dans le diocèse de Chartres. Nous pouvons citer en particulier celles qui ont été données à Sancheville, à Fontenay-sur-Eure et au Mée. Des détails pleins d'intérêts et de nature à édifier nos lecteurs, nous ont été transmis à ce sujet : malheureusement nous les avons reçus trop tard pour pouvoir les insérer dans la *Voix de Notre-Dame.*

— M. l'abbé Pelletier, admis à la retraite, à cause de sa santé, a quitté son ancienne paroisse de Chartainvilliers pour se fixer à Chartres. Il est remplacé par M. l'abbé Hubert, curé de Boutigny, qui a lui-même pour successeur M. l'abbé Gautier, curé de Champseru.

— Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que la santé de M. l'abbé Brière, curé de Notre-Dame, va s'améliorant de jour en jour.

— Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la mort de M. l'abbé Doublet, chanoine honoraire, doyen du clergé du diocèse, décédé dans sa quatre-vingt-dix-septième année.

— La notice biographique sur M. l'abbé Paquert paraîtra prochainement et formera une petite brochure particulière.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Quatrième année.
7e NUMÉRO. JUILLET 1860.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

FLEURS DES SAINTS. — Sainte Marie-Madeleine.
DE L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE DANS LA FAMILLE — De la parole.
REVUE BIBLIOGRAPHIQUE. — *Papauté et Mazzinisme*, par MM. A. D. et P. D. — Vie de sainte Madeleine, par le P. Lacordaire. — L'*Ami du peuple,* journal du dimanche.
LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE. — Causerie pieuse sur les voyages d'agrément.
CHRONIQUE DE NOTRE-DAME.
VARIÉTÉS. — Une heureuse méprise. — Le P. Milleriot et les sapeurs-pompiers.

FLEURS DES SAINTS.

SAINTE MARIE-MADELEINE.

L'Evangile, en nous montrant la Mère de Jésus au pied de la Croix, c'est-à-dire la plus pure, la plus parfaite créature qui soit sortie des mains divines comme associée à la rédemption du monde, fait aussi mention de Marie-Madeleine, (1) le vivant symbole de l'humanité déchue en Adam et réhabilitée par le Verbe fait chair. Or, puisque l'Apôtre inspiré a si étroitement uni deux noms auxquels se rattachent les plus sublimes et les plus consolants mystères, nous croyons être agréable à Marie, et rester fidèle à notre sujet, en venant glaner quelques épis de nard sous les pas de l'illustre pénitente, à laquelle l'adorable Fils de la Vierge Immaculée « *remit beaucoup de fautes parce qu'elle avait beaucoup aimé.* »

Marie naquit à Magdalon, ville de la Galilée, située sur la gauche du lac de Génesareth, dans l'enfoncement d'une montagne à deux milles de Tibériade. Elle était issue d'une famille

(1) L'Évangile, dit le père Lacordaire, ne connaît que deux Marie en dehors de la Mère de Dieu : Marie-Madeleine (qui est la même que Marie de Béthanie, la sœur de Marthe et de Lazare, et Marie, sœur de la très-sainte Vierge, tantôt appelée Marie de Cléophas, du nom de son mari, et Marie de Jacques et de Joseph, du nom de ses enfants; c'est aussi ce qu'affirment la tradition et la liturgie de l'Église.

noble, possédait de grands biens et demeurait avec Marthe sa sœur et Lazare son frère au bourg de Béthanie, peu distant de Jérusalem. Douée d'un cœur tendre, remplie de grâces et de beauté, Marie passait pour un des chefs-d'œuvres du Créateur... Mais hélas! il vint un moment où laissant tomber la couronne de gloire qui ceignait son front, tous ces dons enchanteurs ne voilèrent qu'à demi l'opprobre du vice dont elle s'était couverte. Voilà donc cette Madeleine, naguère l'objet des complaisances du Tout-Puissant, devenue un objet d'horreur aux regards de l'éternelle justice. Quel sera donc désormais son sort? comment pourra-t-elle jamais rentrer dans l'amitié de son Dieu? Rassurons-nous, la *miséricorde* divine n'a point encore dit son dernier mot, et par un de ces miracles si familiers au cœur du Sauveur, son âme dégradée va se relever de l'état d'abjection dans lequel elle était tombée, et sous un regard de Jésus recouvrer sa primitive pureté... Ici viendrait tout naturellement se placer le récit de saint Jean, qui met en regard la froideur de l'orgueilleux Pharisien, le tendre amour de l'humble pécheresse, et l'ineffable bonté de l'Homme-Dieu; mais nous n'essaierons point de le transcrire, car il est gravé dans tous les cœurs, disons seulement avec un éloquent écrivain : (1) « Non ce n'est point en vain que de tels actes et de tels accents ont illuminé notre pauvre nature; non, chastes larmes de la pécheresse convertie, cheveux flottants sur les pieds du Sauveur, baisers doux et amers de la pénitence, parfums répandus sur la chair sans tache du Sauveur des hommes; non, vous n'avez point été stériles. D'autres Maries abandonnant le sentier de vie, sont venues de siècle en siècle aborder les pieds encore humides du divin Jésus; elles y ont à leur tour attaché les nœuds de leur chevelure; elles y ont offert les baisers d'une pudeur acquise dans les remords et versé le parfum demeuré au fond du vase, où la première Marie l'avait déposé; le monde l'a vu; ennemi de la pureté qui lui résiste, il n'a pu refuser son admiration à la pureté qui renaît de ses cendres, et il a reconnu la divinité de *Celui* dont les paroles ont créé des *vertus* et l'amitié pour une pécheresse qui a créé des *saints*. »

Nous retrouverons cette même femme à Béthanie, aux pieds du divin Maître, défendue encore contre les plaintes de Marthe, sa sœur, par cette bouche divine qui l'avait si admirablement

(1) Le père Lacordaire, Vie de sainte Madeleine.

vengée des mépris de l'austère Pharisien. « Marie a choisi la meilleure part, dit le bon Jésus (montrant dans un seul mot toute l'excellence de la vie contemplative), elle ne lui sera point ôtée... Ami compatissant, il unit ses larmes aux siennes au tombeau de Lazare; ami toujours fidèle, il confond par des paroles prophétiques, ses disciples qui murmurent de voir Madeleine répandre sur sa tête un parfum précieux! O sainte et pure amitié dont nous trouvons ici le sublime modèle, que tu nous paraîs un don précieux depuis que le cœur même de notre Dieu s'en est rendu le foyer!... Ainsi ennoblie, ainsi sanctifiée, sois pour nous un refuge dans les périls, un soutien dans nos défaillances, une lumière dans nos ténèbres, une arme de salut dans les tempêtes de la vie... Que les ennemis de notre sainte religion proclament à l'envi, qu'elle dessèche, qu'elle refroidit l'âme; pour toute réponse nous lui ouvrirons l'Evangile de saint Jean, et ils nous diront ensuite s'ils croient réellement qu'à l'école du divin Maître le chrétien ne doive pas savoir aimer!...

La cène de Béthanie se termine par la trahison... Judas, dont l'hypocrite voix s'était élevée en faveur des pauvres à la vue de ce qu'il osait appeler la prodigalité de Marie envers le Seigneur, se rend chez les princes des prêtres, et trente pièces d'argent deviennent le vil salaire du déicide...

Cependant l'heure des puissances infernales a sonné... Le sommet du Golgotha est surmonté de trois infâmes gibets... Sur celui du milieu est suspendu le Juste par excellence, des voleurs de profession sont attachés aux deux autres. Le Calvaire est couvert de monde; des soldats, des scribes, des pharisiens, tous ennemis du divin crucifié, le parcourent en tous sens. Jésus restera-t-il seul au milieu de cette foule qui s'agite autour de lui? Non, si de lâches disciples l'ont abandonné, sa Mère ne l'abandonnera pas, car l'amour est fort comme la mort et quel amour est plus fort que l'amour d'une mère?... L'Apôtre bien-aimé, quelques saintes femmes et Marie-Madeleine environneront aussi sa croix sanglante, afin que ses mourants regards puissent du moins se porter sur les êtres qui, aux jours de sa vie mortelle, ont eu pour lui une plus vive dilection... Jésus n'est plus!... la pierre froide du tombeau a reçu ses restes inanimés. Madeleine, moins éclairée que la mère du Sauveur, ne s'arrache de ces tristes lieux qu'avec la pensée de venir jeter encore des parfums sur son corps adorable, alors qu'aura cessé le repos légal du sabbat... Aussi a peine l'aurore du saint jour de la semaine est-

elle levée que Marie se rend au sépulcre... Ici l'évangéliste nous peint de la manière la plus vive et la plus touchante la surprise, les anxiétés, la douleur de cette femme éplorée, à la vue du sépulcre ouvert, où elle cherche en vain son *divin* bien-aimé, et l'amoureux colloque dans lequel le Sauveur glorifié se révèle subitement à son cœur en l'appelant *Marie*. Madeleine entendit *tout* dans son nom, elle entendit le mystère de la résurrection qu'elle ne comprenait pas; elle y entendit l'amour de son Sauveur, et dans cet amour elle le reconnut. *Maître*, répondit-elle... Un mot lui suffit comme un mot avait suffi au Fils de Dieu : plus les âmes s'aiment plus leur langage est court (1). Va trouver mes frères et dis leur que je monte vers mon Père et votre Père... vers mon Dieu et votre Dieu. Telles furent les dernières paroles de Jésus à Madeleine, et quand le ciel se fut ouvert pour y recevoir le suprême triomphateur, Marie vécut aux pieds du Sauveur disparu, comme elle y vivait à Béthanie et au calvaire; amante mystique habituée aux délices de la contemplation, elle n'a pour cela besoin que de regarder dans son âme celui qu'elle regardait autrefois sous le voile transparent d'une chair mortelle; mais quel asile obscur ou célèbre lui aura été préparé? Où cachera-t-elle les reliques bénies de son existence?... Jésus-Christ a légué sa Mère à Jérusalem; saint Pierre, à Rome; saint Jean, à l'Asie (2). A la France il a légué Madeleine... Sol privilégié de la Provence tressaille d'allégresse... vois cette barque qui s'approche de tes côtes hospitalières; elle contient dans ses flancs étroits la famille de Béthanie et quelques disciples de Jésus de Nazareth. Ils accourent au lendemain de l'Evangile t'apporter un rayon de la lumière qui vient de se lever sur les profondes ténèbres du genre humain... Marseille, si fière de ton port et de ton commerce, ouvre tes portes... Lazare vient au nom du Seigneur t'apporter la paix. Arles, toi qui t'appelles fastueusement la reine des Gaules, hâte-toi de saluer dans Trophime ton premier évêque. Avignon, Tarascon, inclinez-vous devant Marthe, cette femme à la fois si douce et si forte qui enchaînera un monstre cruel et brisera vos idoles. Aix, si glorieuse de tes champs devenus les tombeaux des farouches Teutons, reconnais dans Maximin l'homme qui te donnera une gloire plus grande que n'a pu le faire Marius... Enfin, Eglise de Provence honore dans Madeleine la souveraine de l'apostolat qui t'a fondée... Miraculeuse-

(1) Le père Lacordaire.
(2) Idem.

ment transportée par les anges dans une grotte alors inaccessible, la bien-aimée du Christ n'eut plus dès lors qu'une pensée, celle de revoir l'ami divin qu'elle avait perdu, et les esprits célestes secondant les élans de son âme, l'enlevaient sept fois par jour de sa grotte (ainsi que le rapporte la tradition) au sommet des rochers qui la couvraient (1) pour qu'elle pût entendre là ce que saint Paul déclare avoir entendu sans pouvoir l'exprimer... La Sainte-Beaume a été le Thabor de Madeleine : pendant trente ans elle passa de la pénitence à la gloire, et de la gloire à la pénitence, réunissant dans cette alternative la double vie qu'elle avait eue, celle de pécheresse et d'amie de Jésus... l'habitante d'en haut divinement inspirée sentit venir son rappel, et alors les anges, ces agiles auxiliaires de ses pieux désirs, la déposèrent au bord de la voie aurélienne au point où cette voie coupait la route qui menait de la Sainte-Beaume au bourg appelé Tegulata... A quelques pas de là s'élevait le modeste oratoire de saint Maximin; l'évêque y attendait l'amie de son Maître... il l'y reçut, lui donna la communion du corps et du sang de Jésus-Christ, et prise du sommeil de la mort, Madeleine s'endormit en paix... Saint Maximin déposa son corps dans un tombeau d'albâtre et lui-même y prépara sa sépulture en face du monument où il avait enseveli les reliques qui devaient appeler sur ce coin du monde ignoré une immortelle illustration (2)!...

Un humble servant de Marie.

DE L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE DANS LA FAMILLE.

DE LA PAROLE.

La prière, qui attire sur la famille les bénédictions du ciel; l'exemple de la vertu, voilà sans doute deux leviers puissants, puissants et nécessaires à toute bonne éducation; mais trop souvent hélas! leur action salutaire se trouve entravée et frappée de stérilité par la déplorable légèreté de langage que nombre de parents se permettent devant leurs enfants, sous le spécieux prétexte que ces petits êtres ne peuvent comprendre ce qu'ils disent, et que d'ailleurs ils ne prêtent aucune attention à des discours tout-à-fait au-dessus de leur portée. Ils oublient en raisonnant

(1) Un pilier célèbre, appelé le Saint-Pilon, rappelle au voyageur cette mémorable circonstance.

(2) Voir le remarquable ouvrage de M. Faillon, 2 vol. in-4°, chez Migne; et le père Lacordaire, Vie de sainte Madeleine.

de cette manière que, si dans le premier âge l'esprit peut être comparé à la chrysalide renfermée dans la blanche coque qui lui sert de prison, il viendra un moment où semblable au papillon prenant son vol dans les airs, l'imagination de l'enfant prendra elle aussi son essor : tout ce qui était jusqu'alors resté à l'état de sommeil dans sa candide mémoire, se réveillera tout à coup, et les imprudentes paroles qui semblaient avoir glissé sur elle viendront souiller cette admirable faculté. La lumière sera faite ; mais une lumière funeste dont les pernicieuses clartés feront pâlir celle du pur flambeau qui l'avait éclairée jusqu'à ce fatal moment.

Nous aurons toujours présent à l'esprit l'aveu que nous fit dans l'épanchement d'une causerie intime, une femme haut placée dans la société. Epouse fidèle et dévouée jusqu'à braver la fumée des camps, le bruit du canon et tous les périls attachés à des marches guerrières, pour ne pas quitter son mari ; son témoignage ne saurait être suspect puisque dans la vie aventureuse qui fut si longtemps son partage, elle avait dû nécessairement puiser cette largeur de vues, cette justesse d'appréciations que le monde refuse trop souvent aux personnes dont l'existence s'écoule obscurément à l'ombre du foyer domestique. Je sais, nous disait-elle quels ravages une parole, un seul mot sorti de la bouche de parents indiscrets peut faire dans l'âme de leurs enfants... Je n'oublierai jamais, ajouta-t-elle avec une indicible expression de tristesse, une conversation que les miens eurent ensemble un jour où, insoucieuse petite fille, je jouais à côté d'eux... Ils étaient sans défiance et moi innocente et sans malice, aussi je ne compris rien alors à ce que je venais d'entendre ; mais j'en reçus plus tard la mystérieuse révélation, et à présent, bien que tant d'événements divers, tant de vicissitudes, tant d'épreuves, tant de souffrances aient traversé ma vie, cet incident est encore présent à mon souvenir et me fait comme un devoir, à moi deshéritée du bonheur d'être mère, d'instruire les jeunes femmes plus heureuses que je ne l'ai été, de l'obligation rigoureuse qui leur est imposée de veiller sur toutes leurs paroles et de ne jamais s'en permettre devant les petits êtres confiés à leur amour, que la religion ou la pudeur pourrait répudier.

Cependant la bienfaisante influence que la parole peut exercer sur les cœurs, fait un consolant contrepoids à ce que nous venons d'avancer. Qui ne sait le mot énergique de la reine Blanche à Louis IX, et les merveilleux effets qu'il eut sur le saint roi!

Qui ne connaît la recommandation que les mères spartiates adressaient à leurs fils en leur remettant le bouclier (glorieux symbole de courage et d'honneur) recommandation dont le mâle laconisme suffisait pour les transformer en héros! Parole humaine! bienfait divin!... Toi qui ne devrais jamais être qu'une messagère de paix, une interprète de nobles et purs sentiments, pourquoi, oubliant ta sublime destinée, es-tu si souvent un instrument de discorde et de guerre? Pourquoi distilles-tu les plus subtils poisons? Pourquoi ta douceur native se change-t-elle en amertume?... Pourquoi irrites-tu au lieu de consoler?... Pourquoi enfin blesses-tu au lieu de guérir?... Parents chrétiens, à vous appartient de lui rendre son action providentielle... Servez-vous de ce don précieux pour exciter chez vos enfants, avec l'horreur du mal, un ardent amour pour la vertu. Que la triple et sainte union de la prière, de l'exemple et de la parole, soit désormais pour l'homme ce qu'elle était aux jours heureux de son innocence, qu'elle les préserve de cette mort morale, mille fois plus redoutable que celle qui frappe les corps, en les nourrissant de vos fruits à la foi pleins de force et de douceur.

C. de C.

BIBLIOGRAPHIE.

PAPAUTÉ ET MAZZINISME (1)

Par MM. A. D. et P. D.

Nombre de voix aussi doctes que vénérées, se sont déjà élevées pour défendre la cause sacrée, actuellement pendante à la barre du genre humain ; une foule d'écrivains de cœur et de talent leur faisant écho, sont venus traiter à leur tour un sujet qui tient au cœur même de la catholicité : d'où vient donc que jusqu'alors nous ayons laissé passer tous ces différents ouvrages sans en donner l'analyse, ni même en désigner le titre? C'est que la célébrité attachée au nom de leurs auteurs a suffi pour leur donner un retentissement qui rendrait inutile notre modeste sanction ; mais le livre dont nous venons aujourd'hui entretenir nos lecteurs n'est signé que par de simples initiales. Champion ignoré de la Vérité, il a paru sans que la renommée put en l'annonçant rappeler ses *frères* dans les lettres. C'est un premier-né auquel viennent cependant se rattacher de grandes espérances. Un pareil coup d'essai est un vrai coup de maître, et l'auteur qui débute ainsi a droit non pas seulement à des encouragements (il faut les réserver pour des plumes dont les tâtonnements ne décèlent que trop la main novice qui les dirige), mais il

(1) Charles Doimiol, 29, rue de Tournon. In-12 de plus de 300 pages.

mérite des éloges d'autant plus grands que son œuvre révèle des qualités qui ne sont pas ordinairement l'apanage de la jeunesse, telles qu'une dialectique serrée, une parfaite justesse d'appréciations, une seconde vue très-remarquable des événements à venir, résultant de la déduction rigoureuse des faits présents, enfin un certain calme de raisonnement qui n'ôte à l'expression rien de sa vivacité : de plus, des recherches multipliées, des rapprochements historiques fort ingénieux, d'heureuses citations viennent ajouter à ce consciencieux et remarquable travail un intérêt tout particulier; nous empruntons à ses dernières pages les réflexions suivantes qui sont un résumé de tout l'ouvrage :

« A une époque décisive comme la nôtre, une religiosité quelconque est sans force, et le Christianisme catholique reste l'unique espoir, la seule lumière des peuples. C'est la double colonne de nuée ou de feu sans laquelle le siècle est destiné à errer indéfiniment dans le désert de l'impuissance et de la consomption.

» D'autre part, tous les systèmes de bascule, l'habileté, les expédients, les demi-mesures, les grands et les petits moyens ne sont rien pour arrêter les générations présentes sur la pente fatale des ébranlements révolutionnaires : force qui augmente en raison de la gravité des corps; la révolution obéit à sa loi naturelle; elle roule jusqu'à sa limite suprême le proudhonisme, le socialisme, le communisme enfin. Aussi point de milieu : *Papauté ou Mazzinisme.* » Ici se trouve un parallèle habilement tracé qui met en relief ce long antagonisme du bien et du mal, de la vérité et de l'erreur, qui ne finira qu'avec le monde et dont l'Église catholique et le pontificat suprême d'une part, l'hérésie et la révolution de l'autre, sont les fidèles représentants. L'espace nous manquant pour prolonger nos citations, nous les terminerons par ces admirables paroles de l'illustre défenseur de Pie IX : « Le Christianisme est l'avenir de la société et la Papauté demeure le dernier boulevard de la liberté des nations.

VIE DE SAINTE MADELEINE.

Par le P. Lacordaire (1).

Le talent du Révérend Dominicain est au-dessus de nos éloges; nous épargnerons donc à l'éloquent historien de sainte Madeleine, ces appréciations que la répétition a fait tomber dans la banalité. « Votre œuvre est une hymne sacrée; un sublime cantique d'amour!... Mais nous adressant aux personnes qui s'occupent de la propagation des bonnes publications, nous leur dirons « prenez et lisez » et faites lire même aux jeunes filles, pourvu qu'elles aient le sentiment du bien et le goût du beau, ce remarquable panégyrique qui porte à un si haut degré le caractère des célestes inspirations! (2)

(1) A la librairie de l'Œuvre des Agrégations, rue de Sèvres, 19. 1 vol. grand in-18.

(2) Nous devons signaler toutefois dans cet ouvrage une assertion regret-

L'AMI DU PEUPLE, JOURNAL DU DIMANCHE.

Prix de l'abonnement : un an 8 fr. — Six mois 4 fr.

L'Ami du Peuple, journal publié à Angers, et qui compte déjà treize années d'existence, est une de ces feuilles qui peuvent contribuer le plus efficacement à éclairer et à moraliser les masses. La rédaction en est simple, noble, toujours mesurée. Quelques appréciations claires et à la portée de tous sur les événements politiques précèdent une chronique générale très-étendue et toujours intéressante. La chronique locale et les annonces n'occupent qu'un espace relativement peu considérable. Le format de cette feuille est celui des grands journaux. — On trouve des numéros comme spécimens, et l'on peut s'abonner au bureau de la *Voix de Notre-Dame*.

LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

CAUSERIE PIEUSE SUR LES VOYAGES D'AGRÉMENT.

Nous touchons à une époque où le monde voyage, tout le monde, excepté les détenus par justice ou par position. Tout homme, on pourrait dire toute famille, qui peut dérober à ses travaux quotidiens, à ses études, à son art ou à son commerce, quelques jours de loisirs, quand les loisirs toutefois ne sont pas l'ordinaire de sa vie, se sent pressé, dans la belle saison, d'un impérieux besoin de sortir un instant du cercle monotone de son existence, de s'élancer à l'aventure hors de sa maison, hors de ses habitudes quotidiennes, hors de soi-même pour renaître, en quelque sorte, avec toute la nature. Changer de lieu, changer d'air et de soleil, de spectacles, d'idées et d'émotions, n'est-ce pas là un attrait irrésistible, capable de séduire un esprit sédentaire et toujours

table qui vient d'être relevée par le docte abbé de Solesme. Dans son désir ardent d'exalter la sainte pénitence de Béthanie et s'appuyant sur ces paroles de saint Marc : « *Il apparut d'abord à Madeleine*, » l'illustre Dominicain avance que Notre Seigneur, après sa résurrection, s'était montré d'abord non point à Marie sa mère, mais à Marie-Madeleine : le savant Bénédictin prouve par des citations nombreuses que ce sentiment est opposé à la tradition constante et universelle reçue dans l'Eglise. Pour expliquer le texte de l'Evangile qui paraît opposé, il emprunte les paroles du pieux et docte cardinal Tolet : « L'apparition à Madeleine, dit-il, fut la première de celles que les évangélistes rapportent ainsi qu'il conste d'après le mot de saint Marc. En effet, les évangélistes racontent seulement les apparitions que le Seigneur fit en faveur de ceux qui avaient manqué de foi, et cela afin que leur foi et la nôtre demeurassent confirmées. C'est par ce motif qu'ils n'ont rien dit de l'apparition du Christ à sa bienheureuse Mère, à laquelle personne ne doute qu'il ne se soit montré avant tout autre. Ajoutons que le témoignage de Marie, allégué par les évangélistes, aurait pu paraître suspect, parce qu'enfin elle était Mère. »

livré aux préoccupations d'ici-bas? Du reste, à l'époque où nous sommes, tout invite aux voyages ; la nature se pare de tous ses attraits, exhale tous ses parfums, fait retentir son temple de toutes ses suaves harmonies, pour convier l'homme à venir contempler, sentir et entendre tout ce qui lui reste de l'Eden, tout ce qui a pu échapper aux ruines du Paradis terrestre. Les premiers hommes qui étaient des admirateurs passionnés des merveilles récentes du Créateur, et qui avaient de l'espace pour s'étendre, menaient presque tous une vie nomade et par conséquent pleine de jouissances variées et imprévues ; aussi cette noire mélancolie, si fréquente aujourd'hui et qu'engendre une vie sédentaire et souvent désœuvrée, devait être un mot inconnu dans les langues primitives.

Mais j'oublie que je dois parler de nos petits voyages à l'occasion d'un voyage de la Sainte Vierge, que nous appelons la Visitation, et dont nous allons demain célébrer la fête.

La Très-Sainte Vierge a donc aussi voyagé quelquefois dans sa vie. Quoiqu'elle n'ait jamais fait aucun voyage de pur agrément, ce n'était pas sans agrément, bien sûr, qu'elle allait visiter sa cousine Élisabeth. Ainsi elle peut nous servir de modèle dans nos voyages, et la fête de la Visitation tombe bien à propos pour cela dans la plus agréable saison de l'année.

La visite de Marie à sa parente avait un but mystérieux et inspiré du Ciel : la sanctification de Jean-Baptiste, le précurseur de son Fils, dès le sein de sa mère et la révélation prophétique des futures grandeurs de la Vierge-Mère. Mais outre les grands desseins de la Providence qui allaient s'accomplir, on peut dire qu'une charité ardente jointe à une profonde humilité, caractérise le voyage de Marie. Elle allait féliciter sa cousine de sa maternité miraculeuse, elle qui portait dans son sein virginal le Verbe incarné? Ne nous sentons-nous pas épris d'admiration, à cette pensée, pour cette divine voyageuse qui gravit les côteaux, franchit les bois et les vallées pour aller répandre la joie de son cœur dans le cœur de l'heureuse épouse de Zacharie, qui donnera naissance au dernier des prophètes et au premier des apôtres de Jésus-Christ. Non, ce n'est point simplement le plaisir de visiter une parente aimée, ce n'est point la loi des usages et des convenances qui font entreprendre à Marie son voyage à Jérusalem, c'est sa charité vive et son amour de l'humilité. Si nous nous aimions les uns les autres, comme le veut l'Évangile, nous nous visiterions par affection sincère. Mais nous n'en sommes pas toujours là!... Et si toutes les visites aux parents et aux amis devaient être scrupuleusement in-

terrompues, à moins que d'avoir ces vertus pour motif, on pourrait souvent les remettre, comme on dit, aux Calendes grecques. Pauvre humanité! vie sociale, vie de famille, où êtes-vous?... Le *moi* partout, le *moi* toujours, étouffant tous les sentiments de l'âme les plus nobles et les plus purs!

Revenons à nos voyages. Ils se réduisent à deux sortes : ceux d'intérêt et ceux d'agrément. Je ne parle point des premiers, parce que, agréables ou non, ils rentrent dans l'accomplissement de nos devoirs et dans l'ensemble de nos occupations. Les seconds sont légitimes, lorsqu'ils sont entrepris, comme celui de la Sainte-Vierge, dans le but de visiter des parents ou des amis qui nous sont chers, ou seulement pour nous reposer de nos fatigues physiques ou morales, et réparer une santé altérée.

Mais n'oublions pas que nous devons sanctifier nos voyages, ou du moins que nous ne devons pas perdre en voyageant les mérites acquis par nos bonnes œuvres. C'est déjà une petite merveille que de rentrer chez soi, après de longues excursions, tel, ni plus ni moins, que l'on en est sorti. Rien de gagné, rien de perdu, c'est admirable! Or, pour atteindre même ce dernier résultat, il faut que les vertus dont Marie nous offre l'exemple, guident constamment nos pas : la charité et l'humilité.

Je sais que généralement on voyage pour son plaisir et non point pour le plaisir des autres. Cela est vrai, cela est frappant d'évidence pour quiconque a observé en voyageant. Mais tout en voyageant pour son plaisir, on trouve encore une foule d'occasions d'exercer la charité, et je dirai même que c'est là qu'elles se rencontrent le plus fréquemment; car alors on se mêle plus que jamais au monde, à une foule d'inconnus, de positions diverses et de caractères plus divers encore. L'esprit, le cœur et quelquefois la bourse ont mille services à rendre qu'une âme pieuse rendra toujours avec un sentiment de bonheur. L'égoïste voyage pour lui seul, il ne voit pas des frères dans ceux qui l'entourent, il ne voit pas des âmes dans ces frères, il ne voit pas dans ces âmes le reflet de la divinité. Aussi cherche-t-il partout ses aises, ne pensant qu'à lui, oubliant tous les autres, quelquefois même au préjudice de la plus ordinaire bienséance. L'âme charitable, au contraire, ne s'arrête pas aux simples procédés d'une courtoisie mondaine; elle sait allier délicatement les convenances avec ces mille petits sacrifices qui plaisent tant à Dieu, édifient le prochain et quelquefois opèrent des retours à la vertu. Parler peu de religion avec des inconnus, mais en pratiquer les actes avec modestie et simplicité,

c'est toujours là un excellent moyen d'inspirer le respect, la confiance et la sympathie.

L'humilité est encore une vertu bien aimable, bien nécessaire et pourtant... bien rare. Une fois sorti de sa solitude pour aller se distraire au milieu d'un cercle d'amis joyeux ou flaner au milieu de pays et de visages étrangers, on se croit aussitôt un personnage digne d'attention, on se pose, on se met en scène; on ne se contente pas d'être simplement spectateur, on veut jouer un rôle, et lequel, je vous prie? Celui de voyageur! Les oiseaux voyagent beaucoup mieux que nous sans secours de machines, ils font beaucoup plus de chemin et moins d'embarras. Soit dit en passant pour certains habitués des voitures publiques, dont la vanité tire parti de tout pour se satisfaire, qui dédaignent par un sentiment de dignité personnelle les dernières places, se font grandement valoir, font sonner leur nom, briller leur fortune, reluire leurs connaissances et tout rompre sous le poids de leur outrecuidance. A part ces airs de haut ton et de fatuité qui ne sont aujourd'hui que la marque des petits esprits, beaucoup de personnes, pour qui la religion est une chose un peu trop secondaire, ne mettent point assez peut-être leur modestie à l'abri des dangers qui la menacent dans les voyages. On aime naturellement à paraître, et l'on se trouve là sur un théâtre où l'on fera presque toujours tous les efforts possibles, même sans s'en douter, pour s'élever bien au-dessus de soi-même, captiver l'estime, conquérir l'admiration et paraître en un mot ce qu'on voudrait être. Une fois rentré au logis, le masque tombe, et l'homme reste. Et pourquoi cela? Vous étiez si content de vous au milieu de ces parents, de ces amis ou même de ces étrangers épris d'admiration pour votre tact exquis, vos manières charmantes, vos paroles si douces, votre caractère si heureux, vos qualités et vos vertus si éminentes; comment donc changer ainsi de nature quand vous revenez en face de vous-même? Oh! que l'amour-propre fait commettre de mensonges! On veut être, aux yeux du monde, ce que l'on n'est pas, et l'on n'a pas le courage de paraître ce qu'on est. Il faut avouer que nous sommes quelquefois bons, pour le plaisir de le paraître; si c'était par vertu, nous le serions toujours, et alors nos bonnes qualités devant le monde ne seraient que la manifestation naturelle de nos habitudes, et en face de Dieu et de notre conscience nous ne jouerions pas la comédie.

Ce sont là des idées générales un peu décousues, auxquelles on peut faire une foule d'applications particulières. J'aurais pu

me passer de dire bien des choses dans cette causerie, comme j'aurais pu en ajouter une foule d'autres plus ou moins utiles. Voilà pourquoi j'ai appelé cela une causerie; cependant le lecteur en pourra tirer son profit pour peu qu'il supplée par la réflexion à ce que je n'ai pu renfermer dans un cadre aussi restreint. Mais voici, avant de finir, un petit conseil d'ami qui vaudra presque autant que tout le reste. Voulez-vous vous sanctifier en voyage, malgré les obstacles du voyage? Mêlez toujours un but religieux à tous vos autres motifs légitimes, Nos pères voyageaient très-rarement, mais ils faisaient beaucoup de pélerinages. Eh bien! que ce qui était chez eux le principal devienne seulement chez vous l'accessoire. Combien de lieux de pélerinages, plus ou moins célèbres, sont disséminés çà et là sur le sol catholique de notre belle France! Pourquoi n'y porteriez-vous point vos pas? Ce serait par raccroc, comme on dit, mais vous y gagneriez toujours quelque chose. On ne va jamais en vain offrir ses hommages, déposer ses vœux, ses craintes, ses peines ou même ses joies aux pieds d'une image vénérée de Marie ou de quelque saint habitant du ciel. Si vous passiez à Chartres, par exemple, vous ne pourriez oublier le sanctuaire le plus antique de Notre-Dame, vous y viendrez prier avec ferveur la Mère des miséricordes, et puiser à cette source divine des trésors de bénédictions. Je vous promets qu'à cette condition, votre voyage serait heureux et que les anges vous porteraient sur leurs ailes.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME.

L'autel de Saint Jean Baptiste, le dernier qui reste à placer dans l'église de Notre-Dame sous-terre, sera terminé dans quelques jours. On s'occupera aussi très-prochainement des peintures et des vitraux des différentes chapelles.

— Le pélerinage si religieux de la paroisse de Notre-Dame-des-Champs a dignement terminé notre beau mois de Marie, à la cathédrale de Chartres. Dans l'allocution qu'il a prononcée en cette circonstance, l'éloquent et zèlé pasteur de cette paroisse a été admirable de sentiment et d'à-propos Le soir a eu lieu la procession solennelle aux flambeaux, instituée en mémoire du Couronnement de Notre-Dame de Chartres. Nous ne répéterons pas à cette occasion ce que nous avons dit les années précédentes au sujet de cette touchante cérémonie. C'est toujours avec le même empressement et le même bonheur que toute la population chartraine vient célébrer le triomphe de son auguste Maîtresse.

— L'ordination des Quatre-Temps a donné au diocèse de Chartres sept prêtres, trois diacres, quatre sous-diacres, quatre minorés et quinze tonsurés.

Voici les noms des nouveaux prêtres, avec leur destination actuelle :

M. Barentin, professeur de l'Institution Notre-Dame de Chartres ;
M. Champieux, curé de Châtenay;
M. Genet, professeur au petit séminaire de Saint-Cheron ;
M. Hurteaux, professeur au petit séminaire de Nogent-le-Rotrou;
M. Lancelin, vicaire de Châteauneuf ;
M. Massot, curé de Méréglise ;
M. Thévert, curé de Châtaincourt.

Nous devons signaler aussi quelques mutations dans le personnel du reste du clergé :

M. Allard a été transféré de Châtenay à Sainville;
M. Blot, de Soulaires à Billancelles;
M. Arnou, de Montlandon à Marboué ;
M. Grin, de Villiers-Saint-Orien à Morvilliers ;
M. Thirouard, de Béthonvilliers à Beaumont-les-Autels;
M. Epinette, de la Croix-du-Perche à Béthonvilliers;
M. Gougis, de Méréglise à la Ferté-Villeneuil;
M. Boudet, de la Ferté-Villeneuil à Chassant;
M. Barbier, de Chassant à la Croix-du-Perche;
M. Ménager, vicaire de Châteauneuf, a été nommé curé de Favières;
M. Aubert, vicaire d'Authon, a été nommé curé de Montlandon.

Les autres changements qui doivent avoir lieu sont encore le secret de l'administration diocésaine.

VARIÉTÉS.

L'HEUREUSE MÉPRISE.

Un excellent prêtre du diocèse de Cambrai était occupé un soir, après une journée de pieux labeur, à réciter son office quand il entendit frapper à sa porte; il ouvrit, et une petite fille se présenta devant lui, le priant de passer chez une pauvre dame qui se mourait et qui demeurait rue ***, n° 28. Le bon abbé prit l'adresse de la malade et dit à la petite messagère de le précéder et d'annoncer sa visite très-prochaine. En effet, peu d'instants après le ministre de Dieu se mit en route sans faire attention seulement qu'il pleuvait à verse et que le froid était vif. Il s'agissait de sauver une âme, de consoler une douleur! Que sont le froid et la pluie devant un but pareil? Arrivé dans la rue indiquée par l'enfant, le prêtre entra au n° 18, bien convaincu que c'était là le numéro qu'on lui avait donné. La maison était pauvre; il n'y avait pas de concierge.

L'abbé monta l'escalier à tâtons et frappa à la première porte qu'il trouva sous sa main : Un homme vint lui ouvrir, mais apercevant l'habit ecclésiastique, il la lui ferma brusquement au nez en vomis-

sant contre lui de grossières injures. Le bon prêtre ne fut pas beaucoup mieux accueilli au palier suivant. Sans se décourager, il monte au deuxième étage et un petit garçon, qu'il rencontre, lui indique sur sa demande la chambre occupée par la dame malade. L'abbé y entre et voit assis auprès du lit d'une femme à l'agonie un homme d'une cinquantaine d'années, qui se lève et paraît fort étonné de l'apparition du saint prêtre qui le salue avec affabilité et lui demande des nouvelles de son épouse. Car, ajouta-t-il, vous êtes sans doute M. G***, le mari de cette pauvre malade. Moi, répondit brusquement le maître de la maison, je n'ai jamais porté ce nom là. Qui vous a dit de venir ici et de vous mêler de mes affaires? — Mais on vient de m'envoyer chercher, repartit le prêtre fort étonné; si je me suis trompé de rue ou de maison, il me semble que mon ministère peut être également utile à madame. C'est le bon Dieu, sans doute, qui m'a conduit ici, et qui a permis cette méprise. — Oh! oui, monsieur, murmura d'une voix éteinte la pauvre mourante, c'est le bon Dieu qui a tout fait; depuis quelques jours je prie mon mari d'appeler un prêtre, et il m'a toujours refusée; je veux me réconcilier avec Dieu qui a eu pitié de moi. — Vous l'entendez, monsieur, dit l'abbé en se tournant vers le mari, veuillez pour quelques moments me laisser seul avec cette pauvre dame. — Ces paroles furent prononcées avec tant de fermeté et de résolution, qu'il fut comme forcé de se retirer, ce qu'il fit en grommelant.

Voici, monsieur, ce qui m'a sauvée, « dit la mourante en pleurant et montrant au prêtre un chapelet suspendu auprès de son lit. J'ai eu la faiblesse de craindre mon mari plus que Dieu, et pour éviter des scènes j'ai depuis dix ou douze ans abandonné la pratique de mes devoirs religieux, mais je n'ai jamais cessé de me recommander à la bonne Vierge. Tous les jours, ou à peu près, j'ai dit un bout de mon chapelet, et j'ai toujours conservé l'amour de la sainte mère de Dieu; c'est elle, monsieur l'abbé, qui vous amène à moi; c'est elle qui sauve ma pauvre âme! » Elle se confessa ensuite, reçut l'absolution de ses fautes, et le bon prêtre la quitta en lui recommandant de se disposer de son mieux à recevoir les derniers sacrements. L'abbé regarda alors dans son calepin l'adresse qu'il y avait inscrite, et vit qu'au lieu du n° 18, c'était le n° 28 qu'on lui avait indiqué. Il s'y rendit promptement, confessa à son tour, la malade qui l'attendait et courut à l'église pour y chercher les Saintes-Huiles et le Très-Saint-Sacrement; hélas! quand il rentra à son cher n° 18, sa pénitente venait d'expirer. Elle avait eu dans l'absolution la rémission de ses péchés, et la ferveur de sa bonne volonté avait sans doute suppléé aux yeux de la divine miséricorde, aux autres secours que le prêtre lui apportait... Rempli de foi et de reconnaissance envers la sainte Vierge, tendre refuge des pauvres pécheurs, l'homme de Dieu administra l'autre malade et eut la consolation de lui donner le Saint Viatique.

La touchante histoire que nous venons de raconter montre une fois de plus quels trésors de bénédiction sont renfermés dans la piété envers Marie, et combien Jésus est miséricordieux envers ceux qui aiment sa Mère!...

LE P. MILLÉRIOT ET LES SAPEURS-POMPIERS.

Le P. Millériot prêchait dernièrement à Saint-Sulpice. La foule était nombreuse, et il y avait là pas mal de sapeurs-pompiers, — chose utile à noter. — Or, voici ce qu'il racontait à son auditoire avec un touchant abandon : « L'autre jour, j'étais à mon confessionnal, et il y avait beaucoup de monde, quand on vint me dire qu'un pauvre sergent de ville se mourait, qu'il ne serait peut-être pas vivant dans une heure. Il y avait urgence; je sors de mon confessionnal, et je dis à mon monde : Mes enfants, prenez patience, je viendrai dans un instant; puis je cours vers mon malade. Quoiqu'il y ait une règle de modestie qui défende aux prêtres de courir dans les rues, comme le cas était pressant, qu'il s'agissait de sauver une âme, j'essayais de concilier les deux choses, *je courais modestement.* En courant, je passai rue du Vieux-Colombier, devant la caserne des sapeurs-pompiers. Alors, je me rappelai que j'avais vu bien souvent ces braves militaires sortir en courant aussi, avec leurs pompes et leurs casques, et je me demandais : Où vont-ils ces braves gens? ils vont éteindre le feu, exposer peut-être leur vie pour sauver leurs semblables... A ce moment, je me suis dit à moi-même : Toi, tu es le sapeur-pompier des âmes, est-ce que tu n'es pas un peu lâche? as-tu autant de courage pour sauver les âmes du feu que ces hommes en ont pour préserver les maisons?... Allons, sapeur-pompier des âmes, marche, cours, dévoue-toi pour sauver les cœurs que le feu des passions va dévorer!... Sapeur-pompier des âmes, jette-toi au milieu de l'incendie pour arracher aux flammes de l'éternité tant de pauvres enfants et les porter dans tes bras, sur ton cœur, dans le grand lieu de sûreté... Sapeur-pompier des âmes, un incendie plus dangereux, plus terrible que tous les incendies de la terre, envahit le cœur de tes frères; déjà le feu gagne... gagne...; les laisseras-tu périr? En faisant ces réflexions, je pensais à vous, mes bons frères. Je voudrais tant vous préserver tous de ce feu qui nous menace... Mais, malheureux que je suis, je ne le puis seul; aidez-moi, prenez pitié de moi, aidez-vous un peu. Ce n'est pas difficile; il y a si peu à faire. Au fond, vous êtes tous de braves gens! que manque-t-il aux moins bons? un petit bout de prière, un bon bout de messe et un petit bout... de confession. Mes frères, du courage, prenons d'abord le bout de confession, et le reste viendra. »

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Quatrième année.
8e NUMÉRO. AOUT 1860.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

FLEURS DES SAINTS. — Saint Bernard.
DE L'ÉDUCATION DANS LA FAMILLE. — De la surveillance.
BIBLIOGRAPHIE. — *Éloi l'organiste*, par Mme de Saint-Joseph. — *Les débuts de la vie. — Charité. — Se dévouer c'est aimer !*
CAUSERIE PIEUSE SUR LA VIE DE MARIE, depuis l'absence de Jésus jusqu'au jour de son Assomption.
CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.
HISTOIRE ÉDIFIANTE. — Ce que peut l'humilité unie au sacrifice.

FLEURS DES SAINTS.

SAINT BERNARD.

Dieu n'a jamais manqué à son Eglise, et les promesses solennelles sorties de la bouche du Sauveur, sont l'irréfragable garantie du secours divin qui lui fait traverser les siècles, non sans épreuves, mais sans altération dans son enseignement et dans sa foi; non sans périls, mais sans interruption dans sa durée qui doit être celle de l'univers. Aussi quand l'esprit du mal se flatte de voir succomber sous ses coups sacriléges l'épouse de Jésus-Christ; quand, dans son fol et criminel orgueil, il crie déjà *victoire!* tout-à-coup apparaît aux yeux du monde étonné un de ces hommes envoyés de Dieu, qui descend de la montagne comme autrefois le Sauveur, marche sur la mer orageuse, s'approche au milieu de la nuit de la barque de Pierre, et semblable à un phare lumineux projette sur l'horison une clarté inconnue! Il commande aux flots et à la tempête; les orages se taisent à sa voix, et la sérénité renaît au ciel et sur la terre : puis, quand son œuvre est accomplie, il rentre au désert pour y préparer son âme dans le silence et la prière, à retourner vers Celui qui l'a créée!...

Tel fut Bernard, pauvre moine de l'ordre de Citeaux (1)! Tour à tour et à la fois prophète, thaumaturge, docteur, apôtre, orateur, type de sainteté et de perfection; modèle d'humilité, d'obéissance et de chasteté, perle et flambeau de l'ordre monacal, intrépide champion du Saint-Siége, fleuron le plus brillant de l'Eglise de France, le dernier des *Pères* dans l'ordre des temps, et leur égal par la science, ses luttes contre l'erreur et ses remarquables écrits; enfin aigle et roi des panégyristes de la glorieuse vierge Marie, le saint abbé de Clairvaux qui, dans sa profonde humilité, s'appelait la chimère de son siècle, le domina tout entier par la profondeur de son génie, le nombre, l'éclat de ses miracles, et l'influence merveilleuse qu'il exerça sur les esprits et sur les cœurs.

Suivre dans toutes ses phases le cours de cette admirable vie dépasse nos forces ainsi que les courtes limites de cet article : et pourtant il nous est si pénible de ne pouvoir en relater chaque fait, que dans notre perplexité, imitant ce père infortuné que l'on avait forcé de désigner lequel de ses deux fils devait être sacrifié, nous allons de l'un à l'autre, et trouvant à chacun d'irrésistibles charmes, nous ne savons à quel parti nous arrêter!...

O Bernard! c'est à vous de fixer nos incertitudes; c'est à vous de nous dire quel fut le moteur secret de toutes vos actions, l'objet constant de votre prédilection et de votre amour, afin qu'en en parlant aux enfants de la terre, vos ossements sacrés, secouant la poussière du sépulcre, tressaillent d'allégresse, et que notre âme en reçoive, s'il est possible, un nouveau dégré de gloire et de bonheur!... Mais comment, ô tendre père! votre voix vibrera-t-elle à nos oreilles? Comment pourrons-nous entendre votre réponse si désirée? ne sera-ce point en interrogeant vos œuvres? en consultant vos immortels écrits?... Oui, sans aucun doute, et le nom de *Marie* que nous y trouverons mille fois répété, nous fera comprendre qu'aimer, servir et louer *Marie*, fut la passion dominante de votre cœur; passion telle que jamais ni avant, ni après vous, nul n'a dit de l'auguste et sainte Mère de Jésus, des choses plus aimables, plus tendres, plus onctueuses; nul n'a mieux que vous célébré les prérogatives de la Vierge royale et les miséricordes de la divine Mère! C'est donc comme serviteur, comme apôtre, comme chevalier de Marie

(1) Voir la Vie de saint Bernard par M. de Ratisbonne.

(qu'on nous pardonne ce titre emprunté au temps où vivait notre Saint) que nous allons considérer le fils de Tecelin et d'Aleth (1).

Au premier rang des vertus qui embellirent l'âme de Bernard, vient se placer la piété filiale, fleur délicate éclose dans son enfance, et qui s'épanouit gracieusement aux rayons d'une mère pleine de tendresse et de piété. Cet amour qu'il eut pour sa mère terrestre, lui fit mieux comprendre, mieux goûter, mieux aimer celle qu'il avait au ciel, et ce sentiment croissant chaque jour, s'éleva en lui jusqu'à sa plus haute puissance. La Reine des anges et des hommes récompensa magnifiquement cette vénération toute filiale; et il s'établit entre la mère et le fils, la maîtresse et le serviteur, la souveraine et le sujet, un merveilleux échange de faveurs et de louanges, de bénédictions et d'amour! Marie voit-elle son serviteur chéri, languissant, épuisé par l'ardeur d'une fièvre brûlante, aussitôt elle lui apparaît, le guérit, et Bernard de convier dans l'élan de sa reconnaissance, tous ceux qui connaissent *Marie* à espérer en elle. Qu'ils mettent donc leur confiance en vous, s'écrie le docteur inspiré, ceux qui prononcent votre nom : car nul de ceux qui vous ont invoquée ô Marie! n'a été abandonné... Oui!... oui!... ceux qui espèrent en vous, divine bienfaitrice, sentiront augmenter leurs forces, ils prendront les ailes de l'aigle et voleront vers vous qui tendez la main même à ceux qui n'ont plus d'espoir (2)!

Le Saint, tout occupé de redire les louanges de sa divine maîtresse, entre une certaine nuit dans l'humble église que ses mains et celles de ses disciples avaient élevée dans la solitude de Clairvaux. Il y est tout-à-coup ravi en extase; Marie lui apparaît encore tenant son divin Fils dans ses bras, une myriade d'esprits bienheureux lui fait cortége; et tandis que le cœur du pieux cénobite se livre aux plus vifs transports d'amour pour la mère du Sauveur, celle-ci laisse tomber quelques gouttes de son lait virginal sur les lèvres de Bernard, et y dépose le germe de cette céleste éloquence qui eut dès lors toute la douceur du lait et du miel, surtout quand le saint docteur parle de Jésus et de Marie (3)!

Bernard, s'étant arrêté quelque temps dans un monastère du

(1) Saint Bernard naquit au château de Fontaine, près de Dijon, en 1091.
(2) *In serm. Nativ.*
(3) Chroniques de Citeaux. Saint Bernard avait déjà reçu une faveur semblable dans l'église de Châtillon-sur-Seine.

Brabant dont la discipline s'était momentanément relâchée de sa primitive rigueur (1), gémissait devant Dieu du peu de fruits de ses exhortations. Ses yeux fatigués de larmes étaient restés longtemps baissés vers la terre; quand il les releva, ils se portèrent vers une belle statue de la Très-Sainte Vierge. A cette vue il tombe à genoux et prononce avec un inexprimable accent de tendresse les premières paroles de l'Ave Maria. O prodige! une voix sortie de la statue le salue à son tour en l'appelant par son nom, et depuis cette époque l'image miraculeuse reçut le doux titre de Notre-Dame-de-la-Paix.

Envoyé par le souverain pontife Eugène III aux peuples Germains pour les enrôler sous la bannière de la croix, le saint abbé de Clairvaux se dirigea vers Spire où se trouvait l'empereur Conrad. Son entrée dans la ville impériale fut un véritable triomphe. L'évêque, le clergé et les bourgeois vinrent à sa rencontre, croix et bannière déployées. Il fut ainsi conduit jusqu'au portail de la cathédrale. Conrad l'y attendait entouré des princes de sa cour, tout bardés d'or et tout couverts de pourpre. Le monarque fit à Bernard un accueil en rapport avec le caractère sacré dont il est revêtu, et dont la grandeur était encor rehaussée par les miracles de tous genres qui suivaient ses pas. La procession s'avança depuis la grande porte de la basilique jusqu'au sanctuaire, chantant avec allégresse la sublime antienne du *Salve regina,* si glorieuse à Marie, si consolante pour les tristes habitants de la vallée de larmes. L'abbé de Clairvaux, conduit par l'empereur lui-même, marchait au milieu du cortége, entouré des flots d'un peuple avide de contempler ses traits et d'entendre sa parole inspirée. L'aspect du majestueux édifice émut profondément l'homme de Dieu, et lorsque les derniers accents de l'hymne de la Vierge eurent cessé de retentir sous les voûtes sacrées, le Saint, attendri jusqu'aux larmes et transporté d'un élan extatique, tira de son cœur cette triple invocation : *O clemens! o pia! o dulcis Virgo Maria!* qui n'a plus été depuis séparée du beau chant dont elle complète la sublime poésie!

La Reine du ciel, touchée de tant d'amour, fit tomber subitement tous les obstacles que Bernard avait jusqu'alors rencontrés

(1) Plusieurs auteurs s'accordent à dire que ce fait miraculeux eut lieu dans l'abbaye d'Afflighem; mais alors le Saint avait pour y résider un autre motif que le rétablissement de la discipline, puisqu'il déclare dans l'un de ses écrits que les moines d'Afflighem étaient des anges plutôt que des hommes.

dans l'accomplissement de sa difficile mission. Conrad consentit enfin à prendre la croix, les barons et les chevaliers suivirent l'exemple de leurs suzerains, et la multitude électrisée par ce triomphe de la piété fit retentir la cathédrale de Spire, où se passait cet imposant spectacle, de ses acclamations prolongées.

Mais, ô profondeur des jugements divins! Cette croisade prêchée avec une telle autorité, sanctionnée par tant de prodiges, dirigée par deux puissants et valeureux souverains, devait cependant avoir, du moins en apparence, les plus funestes résultats... Aussi au moment où la renommée de Bernard brillait du plus vif éclat, elle s'enveloppa tout-à-coup d'un nuage obscur; et le grand homme qui naguère était l'idole des peuples, l'oracle de l'Eglise, l'arbitre des choses divines et humaines, ne fut plus aux yeux du monde qu'un imposteur et un faux prophète... Le saint abbé de Clairvaux se laissera-t-il ébranler par les formidables murmures qui s'élèvent de toutes parts contre lui? Non, il lui suffit d'élever ses regards vers Celle qu'il appelle l'étoile de la mer, pour que la paix la plus douce inonde tout son être, et de son âme reconnaissante et ravie s'échappent ces mélodieux accents (1). « O vous qui flottez au milieu du flux et reflux de la vaste mer, regardez l'étoile, invoquez *Marie*. Quand vous serez environné de tribulations et d'épreuves regardez Marie, appelez Marie. Dans les périls, dans les angoisses, dites Marie, criez Marie... Sous sa conduite point de fatigue; sous ses auspices point de naufrage; que son doux nom ne soit jamais loin de votre bouche, et soit toujours près de votre cœur! »

Cependant, la Reine du ciel avait achevé de tresser la couronne d'immortalité qui devait ceindre le front de son bien-aimé serviteur; s'approchant alors de sa pauvre couche, elle rompit de son souffle maternel le léger fil qui seul retenait ce fruit mûr et parfait à l'arbre de l'humanité. La solitude retentit en ce moment suprême d'inénarrables gémissements, et tous les pieux cénobites, dont Bernard avait si longtemps été le père, vinrent, les yeux pleins de larmes, donner le baiser d'adieu à ce visage si doux et si calme que ni la souffrance ni la mort n'avaient pu dépouiller d'un reflet céleste, et dont les lèvres légèrement entr'ouvertes semblaient encore murmurer : Marie!

Un humble servant de la Vierge immaculée.

(1) *Supra missus est*, Hom.; le *Memorare*, le *Sub tuum* ont été tirés des différents sermons de saint Bernard. On lui attribue aussi l'hymne délicieuse de l'*Ave maris stella*.

DE L'ÉDUCATION DANS LA FAMILLE.

DE LA SURVEILLANCE.

Nous avons essayé de démontrer quelle large part le triumvirat sacré de la *Prière*, de la *Parole* et de l'*Exemple*, devait avoir dans toute bonne éducation; aujourd'hui nous venons terminer ces considérations en disant quelques mots sur la *Surveillance*, ce mystérieux et utile agent qu'un grand nombre de parents refusent d'employer parce qu'ils sentent bien qu'il les contraindrait à une vigilance gênante pour eux-mêmes; ils font plus encore : non contents de le rejeter, ils le dégradent en attachant à son nom une acception flétrissante... Ah! rassurez-vous, parents chrétiens, nous ne venons point attenter à votre dignité en vous conseillant d'être les espions de vos chers enfants, nous venons au contraire vous grandir à vos propres yeux, en vous disant : « Soyez leur » égide, leur palladium, leurs bons anges, leur providence enfin. » Si cette pensée éveille en vous de généreux sentiments, si elle vous ébranle, si elle vous touche, permettez-nous de lui donner quelques développements, afin de transformer en pratique cette sublime théorie!

Dans les familles aisées, les enfants sont ordinairement confiés à des bonnes ou gouvernantes, qui ont la mission de soigner et de surveiller les petits êtres dont elles ont reçu momentanément le dépôt. Que de mères, lorsqu'elles sont parvenues à trouver une personne de *confiance*, s'imaginent qu'elles vont être déchargées d'une responsabilité parfois pénible, oubliant que si la gouvernante dont elles ont fait choix peut jusqu'à un certain point les suppléer auprès de leurs enfants, elles doivent d'un autre côté examiner sérieusement la manière dont cette gouvernante, que je suppose du reste très-vertueuse, se comporte avec eux (1); voir si elle ne fausse pas leur jugement par des contes absurdes; si elle n'affaiblit pas leurs organes, déjà si délicats, par des frayeurs déplacées; si elle ne les habitue pas à la dissimulation, en cédant à leurs exi-

(1) Combien de parents, hélas! laissent aller leurs enfants avec des domestiques de différents sexes, sans s'inquiéter si leurs discours et leurs exemples ne peuvent pas produire sur eux les plus déplorables effets. Tout en gémissant de cette indifférence si répréhensible, nous éviterons d'aborder un sujet que tant de plumes plus habiles que la nôtre ont déjà traité, croyant d'ailleurs plus utile de signaler les abus qui ne se glissent que trop fréquemment dans les éducations les plus chrétiennes.

geances à la condition expresse de n'en rien dire à leurs parents; si elles ne nuisent pas à la bonté de leur caractère, par une sévérité hors de propos ou une faiblesse non moins répréhensible.

Un moraliste l'a dit : « L'enfant c'est tout l'homme. » Cette pensée si juste et si élevée n'entre guère dans l'esprit des personnes subalternes qui sont chargées d'élever les jeunes enfants. L'avenir est peu pour elles, le présent est tout. Les cris fatiguent, les pleurs attendrissent ou émeuvent, il faut à tout prix les faire cesser. Qu'importe que ce résultat ait été acheté par mille petits mensonges, par mille ridicules gâteries. On voulait du calme, du repos, on l'a obtenu, on s'en réjouit comme d'un triomphe, et l'on oublie que cette paix achetée si cher est toute grosse d'orages qui éclateront à la première contrariété, et qu'habitués à voir prévaloir leur volonté sur celle d'autrui, ces pauvres enfants se révolteront plus tard contre toute autorité, toute légitime sujétion. Étonnés de trouver tant d'insubordination dans de si jeunes têtes, mères désolées, vous en chercherez la cause? Pour la trouver, il vous faudra remonter le cours de ces premières années où, loin de votre œil maternel, vos enfants ont vu tantôt leurs caprices satisfaits, tantôt leurs plus justes désirs rejetés, selon que l'humeur de leur bonne était tournée vers l'indulgence, ou poussée vers la rigueur. Mais alors le mal sera fait et vous y porterez difficilement remède (1).

Le regard des parents doit suivre leurs enfants non seulement quand ils sont seuls, mais plus encore peut-être quand ils se trouvent en contact avec d'autres petits compagnons de leurs promenades et de leurs jeux. Ces réunions offrent un écueil d'autant plus dangereux que souvent il se cache sous les dehors flatteurs d'agréables manières, ou se couvre du voile d'une pieuse éducation. Il n'est pas rare cependant de rencontrer des parents qui, se portant forts de la moralité des êtres chéris auxquels ils ont donné le jour, les laissent sans défiance avec d'autres camarades dont ils *répondent* également parce que, disent-ils, leur famille leur est connue, et qu'elle les élève dans d'excellents principes. Ne semblent-ils pas ignorer, en s'exprimant ainsi, qu'il y a malheureusement certaines natures dont une bonne éducation ne détruit pas toujours les dif-

(1) Il existe, nous le savons, des exceptions à ce que nous venons d'avancer, et bien des mères pourraient s'appliquer ce que nous disons des gouvernantes; que les premières veuillent bien souffrir que nous leur demandions si la surveillance qu'elles doivent exercer sur la bonne de leurs enfants peut avoir lieu quand elles les confient à une étrangère qui leur parle sans cesse une langue qu'elles ne comprennent pas?

formités morales, difformités qui ont la triste propriété de se communiquer et dont vos enfants seront peut-être eux-mêmes tôt ou tard atteints, surtout si vous les abandonnez à leur propre faiblesse, et si la confiance ne vous a pas ouvert le chemin de leurs jeunes cœurs!

Quand vos enfants sortis de l'adolescence, auront atteint cette période de la vie où l'indépendance sera devenue pour eux un besoin, une sorte de gloire, la vigilance, tout en se revêtant de formes différentes de celles qu'elle avait prises jusqu'alors, devra être plus que jamais active, prudente, persévérante et empreinte de ce tact que le cœur sait si bien inspirer.

Recourez fréquemment à la prière, parents chrétiens, afin d'obtenir de l'Esprit-Saint ces lumières surnaturelles qui vous empêcheront de marcher à l'aveugle, et préviendront ces fausses démarches plus capables d'occasionner des chutes à vos enfants que de les en préserver; vous vous trouvez ici arrivés à la bifurcation de deux voies également dangereuses à suivre, celles de la sévérité et du relâchement. Vous le savez, un coursier trop fortement bridé se cabre, mais s'il ne sent plus le frein, il s'emporte et entraîne avec lui son inhabile cavalier. De même le jeune homme auquel on fait trop sentir le joug, s'irrite contre lui et finit par le briser, ou bien s'il est abandonné à sa liberté, il en abuse parce qu'il n'a pas encore appris l'art difficile de s'en servir. Nous n'avons pas la prétention de donner, pour obvier à ce double inconvénient, des règles précises, vu que le caractère des jeunes gens variant à l'infini, ce qui serait salutaire aux uns pourrait être préjudiciable aux autres; ainsi en ne parlant que des lectures, il est certain que tel ouvrage qui n'offrirait aucun danger à une imagination calme, en aurait peut-être pour une de ces têtes volcaniques qu'une étincelle suffit pour mettre en feu!

Combien de jeunes gens n'ont-ils pas été pervertis, non seulement par de mauvais livres (nous n'insisterons pas sur cette incontestable vérité), mais encore par ceux-mêmes qui, mis au nombre des ouvrages classiques, peuvent être utiles pour des esprits rassis, et cependant, par les peintures de mœurs qu'ils contiennent, causent d'affreux ravages dans de jeunes intelligences! Ces ouvrages sont, il est vrai, placés au dernier rang de votre bibliothèque; mais cette disposition est pour la curiosité un attrait plutôt qu'un empêchement. Et puis ces poésies légères, ces comédies si élégamment reliées se trouvent-elles aussi hors de

toute portée? vous objectez des défenses formelles, comme si l'histoire lamentable d'Adam et d'Ève n'était pas là pour nous apprendre quel attrait a pour l'œil, quelle saveur offre au goût le fruit défendu. La clef de la bibliothèque, dites-vous encore, est *ordinairement* ôtée; plaise à Dieu qu'elle le soit toujours et que le lieu où vous la déposez ne puisse être découvert! Pour donner plus de poids à nos assertions dans un aussi grave sujet, nous évoquerons le témoignage d'un ancien professeur, aussi remarquable par sa piété que par sa vaste intelligence : « N'exposez jamais, disait-il souvent, de jeunes cœurs à une pareille tentation. » Et pour rendre cette maxime plus sensible, il se plaisait à raconter le trait suivant : « Un de mes élèves, jeune homme au cœur droit, à l'âme élevée, me demanda un jour la permission de lire un ouvrage scientifique dans lequel je puisais de précieux documents pour mes leçons, mais qui renfermait des choses dont la connaissance pouvait lui être nuisible; je lui répondis donc négativement, et comme j'avais à m'absenter et qu'il m'était difficile d'emporter l'ouvrage en question à cause de son volumineux format, je fis promettre à mon jeune homme de n'y point toucher. Me fiant à sa parole, je m'éloignai sans inquiétude; aussi, quel ne fut pas mon étonnement quand, à mon retour, je vis cet élève dans lequel j'avais mis toute ma confiance se jeter à mes pieds et me dire, les larmes aux yeux : « O mon » maître, pardonnez-moi ma coupable désobéissance... J'ai » parcouru le livre dont vous m'aviez interdit la lecture; j'ai fait » plus encore : je me suis arrêté à certaines pages dont je voudrais » de toutes les forces de mon âme ignorer encore le contenu. » Admirant *in petto* le loyal aveu de mon élève, je le relevai, le pressai contre mon cœur en signe de pardon et me promis bien d'agir une autre fois avec plus de prudence. »

Puisse cet exemple, qui met à jour les faiblesses de notre pauvre nature, déterminer les parents à veiller sérieusement sur leurs enfants, afin d'éloigner de leurs pas tout ce qui pourrait devenir pour eux une pierre d'achoppement et les empêcher de suivre avec constance l'étroit et montueux sentier qui seul peut les conduire au ciel.

C. de C.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous avions l'intention d'entretenir aujourd'hui nos lecteurs des *Conseils aux mères et aux institutrices*, par l'abbé Balme-Frézol, mais nous avons pensé ensuite qu'il valait mieux différer encore, afin de clore par l'aperçu que nous donnerions de ce remarquable ouvrage nos réflexions sur l'éducation dans la famille. Pour combler cette lacune, nous allons dire un mot de quelques livres qui conviennent admirablement aux bibliothèques de paroisses, objet constant de toutes nos sympathies.

ELOI L'ORGANISTE,

Par Mme de Saint-Joseph.

Tous ceux qui cultivent la musique au point de vue de l'art chrétien, tous ceux qui ont reçu du ciel cette étincelle que l'on appelle le génie, liront avec un vif intérêt, ce petit ouvrage dans lequel l'auteur dépeint avec la plus saisissante vérité, les luttes qui s'élèvent dans l'âme d'un jeune artiste devenu tout-à-coup l'objet d'éloges d'autant plus *enivrants*, que jusqu'alors il n'a connu que les encouragements d'un maître habile à la vérité, mais aussi ferme que prudent, d'autant plus *dangereux* qu'ils tendent tous à lui faire abandonner les mélodies sacrées pour des chants dont les échos de la terre lui fourniraient seuls les profanes inspirations! — Eloi sort victorieux de l'épreuve; il devient organiste de l'une de nos plus grandes villes, et comprenant de plus en plus les merveilleuses harmonies qui existent entre les besoins de l'âme et les sons destinés à les porter jusqu'au trône de la divinité, il fait graver sur une médaille qu'il donne à une sœur chérie, la légende de la vieille Eglise de Paris empruntée à nos livres saints. « Un jour passé dans votre maison, ô mon Dieu, vaut mieux que mille sous les tentes des pécheurs. »

LES DÉBUTS DE LA VIE.

Les ouvrages qui empruntent la forme épistolaire ne sont pas ordinairement ceux qui nous plaisent davantage; et cependant nous venons signaler à nos lecteurs les *Débuts de la Vie*, par Mlle Hélène X*** (1), comme un livre plein de sensibilité et de charme. Les lettres qu'il renferme sont écrites avec tant de simplicité, le style est si approprié aux sentiments, qu'il est impossible de ne pas faire une exception en sa faveur et de ne pas regretter surtout qu'il soit si court.

CHARITÉ.

Pour donner une juste idée du livre édifiant que Mme Bourdon vient de donner au public, sous le titre de *Charité* (2), nous emprunterons les lignes suivantes à la préface de l'auteur. « La foi renaissante de notre

(1) Josse, 5, rue Cassette, Paris. — In-18.
(2) Ambroise Bray, rue des Saints-Pères, 6. — In-12.

époque a engendré des œuvres nombreuses, ingénieusement appropriées aux besoins du temps, ce petit livre n'a pas la prétention de les énumérer; mais il a cherché son inspiration aux mêmes sources où elles ont pris naissance... Des huit nouvelles dont il se compose, sept sont consacrées aux œuvres corporelles de miséricorde; dans le huitième, on a essayé de renfermer en un cadre étroit et modeste ces œuvres silencieuses et cachées, à qui il suffit d'un mot pour être accomplies et que l'Eglise appelle les œuvres spirituelles de miséricorde. » On le voit par ce court exposé : *La Charité* est destinée à faire un digne pendant aux *Béatitudes*.

SE DÉVOUER C'EST AIMER. (1)

Titre ravissant qui résume en deux mots la touchante histoire de Noémi... L'auteur, noble femme que nous avons le bonheur de connaître, après avoir passé les plus belles années de sa vie auprès d'une vieille parente, qui reçut d'elle les soins les plus tendres et les plus assidus, n'a pas eu besoin de grands précédents littéraires pour composer sa Noémi... Elle y a mis tout son cœur, c'était assez pour rendre son livre utile, agréable et attrayant ! C. DE C.

CAUSERIE PIEUSE SUR LA VIE DE MARIE

DEPUIS L'ABSENCE DE JÉSUS JUSQU'AU JOUR DE SON ASSOMPTION.

Il y a des âmes saintement curieuses qui se plaignent du silence des Ecritures à l'égard de Marie, pendant qu'elle jouissait à Nazareth de la présence de son divin Fils. Ne comprenant pas combien ce silence parle au cœur, elles voudraient entendre le langage plus éclatant des faits et des miracles. Mais le silence de l'Evangile sur la vie de la Mère de Dieu, depuis l'événement du Cénacle, où elle reçut le Saint-Esprit avec les apôtres assemblés, jusqu'à sa mort et son assomption glorieuse, est beaucoup plus désespérant encore pour les esprits avides de savoir les mystères de cette vie obscure. Eh bien! j'ajouterai que ce silence me semble encore plus éloquent.

Que faisait-elle donc la Mère de Jésus, seule dans sa retraite de Nazareth, n'ayant plus avec elle Joseph, le compagnon de ses joies et de ses douleurs, n'ayant plus surtout Jésus, la personnification la plus réelle de toutes les vertus, la divinité même sous les traits virils les plus majestueux? Que faisait-elle dans l'absence de son bien-aimé? Les jours devaient être bien longs

(1) Lefort, Bibliothèque catholique, à Paris, chez Leclerc, rue Cassette.

pour cette âme affamée de l'union béatifique. Jésus ne devait-il point souvent lui apparaître? pensez-vous en vous-même?..... Saint Jean, son fils adoptif, ne devait-il pas avoir avec la Vierge-Mère de saints entretiens sur les mystères du Sauveur, sur son Église naissante et sur les grands intérêts du catholicisme?... Ah! je voudrais connaître ces visions, je voudrais me plonger avec Marie dans les délices ineffables de ces avant-goûts du ciel, je voudrais la voir aider la mission des apôtres et travailler en quelque façon à la propagation de la vérité que son Fils a prêchée au monde... Non, non, modérez vos désirs indiscrets, âme chrétienne, vous n'apprendrez de cette vie cachée de Marie que ce que l'évangile veut bien vous apprendre, et ce qui faisait son occupation habituelle depuis le jour où elle se retira à Nazareth pour ne plus en sortir, où il n'est plus question d'elle, pas même de sa mort glorieuse : *Marie conservait toutes ces choses en son cœur. Ces choses,* c'étaient les paroles, les actions, les œuvres et les miracles de Jésus. Elle les conservait dans son cœur comme dans un livre où elles étaient écrites pour toujours, où elles étaient continuellement en présence de ses regards. Pour les conserver, elle devait se les rappeler, les repasser sans cesse dans son souvenir, et Marie pouvait-elle le faire sans les goûter, les admirer, les contempler, s'en émouvoir, s'en pénétrer vivement, s'en nourrir enfin et en faire pour ainsi dire sa vie. La voilà donc sa vie de Nazareth ; c'est là le secret qu'il importe et qu'il suffit de connaître; elle contemplait, elle aimait, en attendant que la violence de son amour, en brisant ses liens terrestres, put aussi déchirer à ses yeux le voile qui lui dérobait la splendeur de la vision béatifique.

Ainsi, cessez de chercher dans cette vie céleste qui doit être le modèle de toutes les autres cette activité dont vous sentez le besoin en vous-même, ces actions extérieures qui ont pour principe et pour fin la gloire de Dieu et le salut des âmes, mais qui souvent aussi, par là-même qu'on désire s'y employer avec une ardeur demesurée, se trouvent privées de cette efficacité divine qui les rend utiles et agréables à Dieu. Contentez-vous de savoir que Marie contemplait dans la solitude et de faire ce qu'elle faisait elle-même, en attendant que la voix de Dieu vous parle, qu'il vous tire de la retraite, vous fasse agir lui-même et vous mette, pour ainsi dire, l'instrument à la main pour l'accomplissement de votre mission ; oui, contentez-vous

de cela, et quelquefois même jusqu'à l'heure du passage de la terre au ciel, à l'exemple de Marie, et ne croyez pas que votre vie sera inutile; il n'y a rien d'inutile de ce qui est fait pour Dieu; et ce qu'il y a de plus utile au monde, c'est l'accomplissement de ce que Dieu veut. O solitude, que tu es belle! que tu es féconde en merveilles! O sainte inaction que Dieu aime, combien tu lui es plus agréable que l'action intempestive ou prématurée, que cette vie de mouvement et d'éclat, qui n'a souvent sa source que dans la vanité et le désir de paraître! O contemplation des âmes cachées au monde et vues de Celui *qui voit dans le secret,* combien de miracles inconnus tu opères, combien de bénédictions tu attires sur des œuvres évangéliques qui, sans ce divin secours, seraient frappées de stérilité, malgré la puissance apparente des moyens extérieurs dont les hommes font usage, éclat des pompes sacrées, prestige de l'éloquence, ressources de toute nature!... Non, non, ne cherchez point une existence autre que celle à laquelle Dieu vous appelle; si vous n'avez qu'à méditer, qu'à contempler dans la solitude, méditez, contemplez comme Marie, et cette existence, loin d'être stérile, sera pleine et abondante en fruits de grâce et de salut; vous travaillerez d'esprit et de cœur pour ceux qui travaillent de toutes leurs forces morales et matérielles et dont le succès sera dû à l'âme humble et solitaire qui ne fait rien que de prier et de contempler.

Sans dire que cette vie contemplative soit la plus méritante, le Sauveur nous a révélé lui-même que c'est la meilleure, puisqu'il dit de Marie qui l'écoutait parler chez Lazarre, qu'elle avait choisi *la meilleure part.* Elle est la meilleure, car elle distrait moins des choses du ciel, elle met l'âme sans cesse en contact avec la divinité et l'écarte des dangers qui accompagnent souvent la vie active, même la plus sainte. Quelle infirmité que la nôtre, quand on pense que nous ne pouvons faire une bonne action et surtout une action couronnée par le succès, sans qu'aussitôt une lutte s'engage au dedans de nous-mêmes entre la grâce et la nature, l'humilité et l'orgueil, entre cette douce lumière, cet attrait suave qui nous inspirent de nous cacher pour laisser paraître le doigt de Dieu en toutes choses, et ce penchant de notre corruption qui nous porte à nous mettre en avant, à paraître au grand jour et à nous attribuer tout le mérite de nos œuvres? Quel ennemi dangereux aussi que le monde, il faut bien le dire, qui cherche à nous aveugler nous-mêmes sur notre propre valeur, qui se trouve toujours sur nos pas pour nous

tendre ses filets et y prendre nos âmes par la séduction de ses faux charmes et de ses vanités !

Heureux ceux qui à la vie active joignent la vie contemplative ! C'est ce qu'a fait Jésus-Christ, et c'est là le plus haut degré de la perfection. Toutefois, cherchons toujours la meilleure part ; ce doit être celle de l'homme du sanctuaire, au milieu de ses travaux apostoliques, de ses courses évangéliques et des soins de son ministère, celle de l'âme chrétienne qui veut vivre vertueuse au milieu du monde, et surtout celle de l'âme enchaînée par des liens sacrés à l'éternelle solitude du cloître. Oui, j'aime à la voir cette vie cachée et contemplative, non-seulement dans ces asiles d'innocence et de repentir où le monde voudrait la reléguer pour toujours, mais dans le sanctuaire où, après les fonctions multipliées du devoir sacerdotal, le ministre de Jésus-Christ s'entretient cœur à cœur avec celui qui lui a dit : Va, instruis les peuples, afin d'apprendre de sa bouche ce qui rendra sa mission fructueuse. Hélas ! combien de ces ministres qui se voient forcés de vivre et qui vivront toujours peut-être comme Marie, dans la solitude, loin d'un monde aveugle qui refuse les grâces de leur mission. Ceux-là ont pour se consoler l'exemple de Marie : leur vie cachée est agréable à Dieu, parce qu'elle s'écoule à l'ombre des autels, sous son œil paternel et selon ses volontés saintes.

Ne cherchons donc point à sortir de la position que Dieu nous a faite, puisque nous ne sommes utiles à ses desseins que là où il nous place lui-même. Et ne faut-il pas condamner ici ces amis dangereux qui font retentir à vos oreilles le langage de la flatterie, amassent autour de vous le cortége de mille passions tumultueuses, font jouer le ressort de mille intrigues, pour vous élever, vous grandir, vous porter comme en triomphe sur un théâtre plus vaste et plus digne de vos talents, pour satisfaire eux-mêmes un sentiment, un désir, que l'on ne peut nommer du zèle ! Loin de nous ces esprits empressés qui n'ont point assisté au conseil de la divine Providence, qui veulent faire l'œuvre de Dieu sans mission. Dieu a toujours son temps et sa manière d'agir, et quels que soient les moyens qu'il emploie pour utiliser ses serviteurs, il répudie comme moyens ceux qui ont leur source dans la vanité du siècle.

Qu'elle est noble et utile aussi cette vie cachée, avec Marie, dont les âmes chrétiennes ont fait choix au milieu même du monde. Elles aussi doivent se défier de ces velléités, de ces désirs

de s'occuper extérieurement des choses de Dieu. Qu'elles se rappellent que Marie n'a travaillé à la gloire de Dieu, au salut des âmes, au bien de l'Eglise, que par ses contemplations solitaires à Nazareth. Ce besoin d'activité est quelquefois une tentation : on se croit inutile dans l'état où l'on se trouve; on veut en sortir et travailler ardemment, avec les ministres du Seigneur, à l'édification de l'œuvre divin; alors on se préoccupe, on se tourmente, on va, on vient, on brûle de zèle et on s'imagine bientôt que tout va par ses soins et l'élan qu'on imprime aux saintes entreprises. Prenez garde, âme ardente, souvenez-vous de la mouche du coche, n'agissez pas sans discernement, et surtout sans conseil. Vous menez une vie retirée du monde, dans la contemplation des choses célestes, c'est très-bien, c'est peut-être seulement ce que Dieu vous demande. Si vous vous sentez le désir de vous livrer aux œuvres de zèle, consultez le Seigneur, attendez que Dieu vous parle; il vous dira ce que vous devez faire par l'organe d'un conseiller sage et expérimenté. H.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

— Nous voudrions pouvoir entrer chaque fois dans de longs détails sur les travaux de restauration de Notre-Dame sous-terre. Mais aujourd'hui nous avons peu de chose à ajouter à ce que nous avons dit jusqu'à présent.

La consécration des dix nouveaux autels de la crypte est fixée au 17 octobre : jusqu'à cette époque on avancera du mieux qu'il sera possible ce qui a été commencé, l'avenir fera le reste.

— Nous avons peu de faits intéressants à signaler dans le mois qui vient de finir. Disons seulement que, par une innovation très-heureuse, la retraite préparatoire à la première Communion des enfants de la paroisse de Notre-Dame a été donnée par un prédicateur spécial. M. l'abbé Mauguin, aumônier du lycée de Versailles, s'est acquitté avec succès de la mission qui lui a été confiée. Les enfants, les maîtres et maîtresses, les familles, le clergé, tout le monde en un mot en a témoigné hautement sa plus vive satisfaction.

— L'Œuvre du denier de Saint-Pierre, accueillie partout avec empressement, ne pouvait manquer de rencontrer les plus vives sympathies dans notre bonne ville de Chartres. Nous savons que des âmes charitables se sont imposé, pour venir en aide au Saint-Père, de bien généreux sacrifices.

— La mort, qui depuis plusieurs mois fait parmi nous tant de victimes, vient de frapper l'une des amies les plus dévouées des pauvres et de tous les malheureux. Mme Lenoir terminait, il y a quelques jours,

sa longue et sainte carrière par une fin digne d'envie. Cette âme généreuse éprouva d'une manière visible la vérité de cette parole de l'Esprit-Saint : « Heureux celui qui sait venir en aide aux indigents et aux pauvres, le Seigneur le délivrera au jour de la détresse. » Peu d'instants avant d'expirer, elle disait : Je vais mourir à trois heures, je suis heureuse.

— Quelques jours auparavant, une communauté de la ville avait été témoin d'une mort aussi consolante. Une pieuse institutrice s'éteignait d'une maladie de poitrine, à la fleur de l'âge. Quelques instants avant de mourir, elle fit demander une personne de sa famille pour lui dire le dernier adieu, puis se reprochant aussitôt cette sorte de satisfaction trop humaine : « Il y a peut-être, dit-elle, de l'imperfection dans mon désir. » Son confesseur voulait lui réitérer le bienfait de l'absolution : « Mon père, lui dit-elle, je craindrais d'abuser du sacrement, je crois que c'est inutile. » Enfin, comme tous les assistants fondaient en larmes autour de sa couche, elle leur dit : « Oh ! ne pleurez pas ; si vous saviez comme il est doux de mourir ! »

HISTOIRE ÉDIFIANTE.

CE QUE PEUT SUR LE CŒUR DE DIEU L'HUMILITÉ UNIE AU SACRIFICE.

Le curé d'une importante paroisse de Paris fut atteint, pendant le cours du mois qui vient de s'écouler, d'une maladie qui fut jugée mortelle par les plus habiles médecins. Cette nouvelle, bientôt généralement répandue, vint attrister tous les cœurs. La divine Victime est offerte en plusieurs lieux pour obtenir du Seigneur une guérison si désirée ; les prières les plus ferventes sont adressées dans le même but à Marie, la santé des infirmes, la tendre consolatrice des affligés. Mais l'état du vénérable malade ne présentant aucune amélioration, une simple piqueuse de bottines, pauvre orpheline auvergnate, offre à Dieu de prendre ce qu'elle appelle son inutile vie et de conserver celle du pasteur qui peut encore être nécessaire au salut des âmes confiées à ses soins. L'héroïque enfant fait part à son directeur du sublime échange qu'elle a proposé au Seigneur dans la naïveté de sa foi ; quelques jours après, il est averti que l'orpheline touche à ses derniers moments ; il court, il vole à son humble réduit, s'approche de sa pauvre couche et, frappé de la joie toute céleste qui brille sur son doux visage, lui en demande la cause : « Je vois les anges, répond-elle avec un ineffable sourire ; Dieu a daigné m'exaucer... Je suis contente... » Jésus, Marie, Joseph furent les dernières paroles de l'orpheline. Un instant après, l'ange de la terre allait rejoindre ses frères les anges du ciel. La petite brebis était morte, mais le pasteur était sauvé.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Quatrième année.

9e NUMÉRO. SEPTEMBRE 1860.

LA VOIX
DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

TRÉSORS DE L'ÉGLISE DE CHARTRES A LA FIN DU XVIIe SIÈCLE.

FLEURS DES SAINTS. — Saint Grégoire-le-Grand.

BIBLIOGRAPHIE. — Réflexions et conseils pratiques sur l'éducation, pour servir aux mères et aux institutrices.

DU SOIN DES ÉGLISES.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

TRAITS HISTORIQUES. — Le Chapelet de la Vierge Martyre. — Le sou de l'orpheline.

TRÉSORS DE L'ÉGLISE DE CHARTRES
A LA FIN DU XVIIe SIÈCLE.

La bibliothèque du Chapitre de Chartres possède un petit manuscrit ayant pour titre *Catalogue*, etc. Nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en publiant dans la *Voix de Notre-Dame* ce document précieux qui n'a pas été, que nous sachions, édité jusqu'à ce jour.

CATALOGUE DES RELIQUES
ET DE CE QUI SE VOIT DE PLUS REMARQUABLE DANS L'ÉGLISE DE CHARTRES (1683).

L'église de Nostre-Dame de Chartres ayant toujours esté considérée comme le plus ancien et le plus vénérable temple des chrétiens, tant parce qu'elle a esté consacrée et dédiée par les druides, longtemps avant l'incarnation du Verbe, à une Vierge qui devait enfanter *Virgini Pariturœ;* que parce que cette sainte Mère de Dieu, peu de temps après son assomption, a donné des marques visibles de sa protection par un nombre presqu'infini de miracles qu'elle y a opérés : c'est pourquoi les roys, les princes et tout ce qu'il y a de grand sur terre, ont eu une vénération singulière pour ce saint lieu et l'ont honoré de quantité de saintes reliques et de présents qui s'y conservent, et que l'on montre

tous les jours aux fidèles qui viennent de toutes parts pour satisfaire à leurs dévotions, et pour trouver grâce devant Dieu par l'intercession de celle qui en a esté toute remplie, et qui en a toujours obtenu pour ceux qui ont eu recours à elle dans cet auguste temple.

Ces reliques sont en trois différents endroits du chœur de l'église; aux deux costés et au derrière du grand autel. Les lieux qui les renferment sont appelés trésors.

DESCRIPTION DU PREMIER TRÉSOR.

Du costé de l'Evangile et entre les deux pilliers du sanctuaire, la reine Marie de Médicis, espouse du roy Henri le Grand, y a fait eslever un dôme de trente à quarante pieds de haut d'ordre corinthien.

La face est composée de quatre grosses colomnes canelées posées sur des piédestaux dont les panneaux sont remplis de camayeux, représentans des prophètes et des sybilles.

Dans l'entre-deux de ces colomnes il y a deux niches, dans celle du costé droit est Moyse portant les tables de la loy, et dans l'autre est Aaron vestu en sacrificateur et tenant un encensoir.

Au-dessous de ces niches on a représenté en bas-relief l'Annonciation et l'Assomption de la sainte Vierge, et le dessus est enrichi de chérubins et d'autres ornements.

Au milieu de ces colomnes est l'entrée de cet édifice. La porte qui est à deux battans est semée de fleurs de lys d'or sur des panneaux d'azur entre-mêlées de doubles M couronnées, et d'écussons de France et de Médicis. Au-dessus de la porte est un cartouche remply des armes du roy Henry et de la reine sa femme : deux anges les soutiennent d'une main et de l'autre tiennent des palmes.

Les colomnes portent une grande corniche, et au milieu de la frise est une table de marbre noir environnée d'un quadre d'or, et le reste est semé de grains de chapelet disposés en forme de festons remplis des noms de Jesus, Maria.

Sur cette corniche s'eslève un dosme qui estant en saillie sur le devant, forme une espèce de cocquille ou trompe dont le fond est en échiquier par bandes d'or renfermant des testes de séraphins dans des lozanges d'azur.

Aux deux costés de ce dosme il y a des balustres qui vont joindre aux pilliers de l'église par de petits pilastres qui portent

un globe surmonté d'une fleur de lys florentine qui sert d'amortissement. Le dosme est de figure ovale, et son élévation au-dessus de la corniche est proportionné à sa forme. Le dessus de ce dosme est couvert par de grandes costes taillées en gaudrons, elles sont d'azur enrichies de doubles M, accompagnées de rinceaux et de fleurons. A l'extrémité du dosme, il y a une Vierge tenant son fils entre ses bras, posée sur son piédestal composé de quatre consoles.

Au-devant de ce trésor est une lampe d'or qui tombe du dessous de la cocquille, où un ange semble la retenir : c'est encore un présent de cette pieuse reine Marie de Médicis, qui ne s'est pas seulement contentée de la donner, mais a fondé aussi un cierge pour y brûler continuellement.

C'est dans ce magnifique lieu qu'on a mis une partie des saintes reliques ; on y voit à main gauche, en entrant, une châsse de vermeil doré percée à jour et environnée de huit tours. Sur les quatre faces qui la couvrent et qui se joignent par le haut en manière de bastiment en pavillon, il y a quatre tableaux peints en émail : le premier représente un empereur armé couvert d'un manteau royal avec ces mots : Saint Henry. Le second est une Vierge tenant son Fils, le troisième est une figure équestre représentant Henry IV, et le dernier est un écusson de France. Sur l'une des faces du bout, il y a un saint Pierre, et sur l'autre est un saint Paul; ces deux figures sont gravées seulement. Sur le haut de cette châsse, il y a un donjon de crystal remply de reliques, ayant sur sa cyme un gros mouton de vermeil tenant une banderolle dans un cercle aussi de vermeil.

Cette châsse estant percée à jour l'on voit, au travers, deux os des bras de saint Serge et de saint Bache martyrs, dont les extrémités sont jointes ensemble par des virolles d'argent. Ces saints estaient les ministres d'Estat et les favoris de l'empereur Maximian qui les fist martyriser à Sergiopolis en Orient, l'an 309 de Nostre-Seigneur.

L'on y voit aussi un morceau d'une coste de saint Denis l'aréopagite, un os de saint Mathieu, un autre de saint Simon apostre, et des reliques de plusieurs autres saints.

L'on y remarque encore un vase d'argent damasquiné, en forme de cuiller couverte et gravée de plusieurs chasteaux sommés chacun de trois tours qui sont les armes de Castille. Il y a dedans deux morceaux de bois de la vraye croix et quelques parcelles de celuy de l'escriteau qui estait au haut de la croix où

estait escrit Jesus Naz. R. J. Il y a aussi une pierre de la montagne du Calvaire.

Sur le haut des deux tours qui sont au-devant de cette châsse il y a des cilindres de crystal : celuy de main gauche renferme des reliques des apostres saint Pierre et saint Barthélemy (1) et celuy de main droite des reliques de saint Paul.

Il se lit sur le pied de cette châsse, que le roy Henry IV en fit présent le 28 février 1594, jour qu'il fut sacré roy de France en cette église. Il la porta luy-mesme à l'offerte de la messe qui fut célébrée par Mgr de Thou, alors évesque de ce lieu, qui le sacra avec la sainte Ampoule, que les religieux de Marmoutiers apportèrent. Il présenta aussi un vase de vermeil et deux pommes, l'une d'or et l'autre d'argent.

Derrière cette châsse et sur des gradins qui sont dans un enfoncement on y voit deux grands calices avec leurs pateines de vermeil doré servant aux jours solennels; le premier est semé de fleurs de lys et a esté donné par le roy Henry III, en 1582, et l'autre par M. Louis de Grasuille, admiral de France sous Louis XII. Ce dernier calice est chargé d'ancres de navires et d'un écusson portant les armes de ce seigneur qui sont trois fermaux.

L'on voit ensuite deux grosses burettes de vermeil doré d'un ouvrage antique;

Deux pateines qu'on nomme paix, l'une est d'argent et l'autre de vermeil. Sur la dernière est un crucifiment de Nostre-Seigneur d'une basse-taille très-belle : elle a esté donnée par M. Boete, doyen de l'église de Chartre;

Une grande croix d'émeraude d'un très-beau dessein; le pied, qui est posé sur des agathes, est composé de trois tables d'émeraudes triangulaires ayant dans leur milieu des onyces ornées de pampres d'or; l'une représente une femme à my corps, l'autre un amour et la troisième un masque. Sur ce pied est eslevé une colomne torse d'une émeraude entourée d'un lierre d'or rempant, et au-dessus est posé le fust de la croix aussi d'émeraudes en table d'une largeur et d'une hauteur considérable. Elle est enchâssée en or enrichy de perles, de rubis et de turquoises. Le roy Henry III en fist présent à l'église de Chartre en 1582.

Une Vierge de vermeil doré tenant son Fils sur le bras gauche et ayant dans sa main droite une pomme en forme de reliquaire

(1) Il n'y a qu'une dent de saint Barthélemy.

où il y a une pierre de la montagne du Calvaire. Elle a à ses pieds un autre reliquaire où sont les reliques suivantes :

Du sépulcre de la Vierge Marie,

De la colomne où Nostre-Seigneur fut lié,

Du tombeau de Nostre-Seigneur,

Et un morceau de la verge de Moyse.

Il se lit sur la base de cette figure qu'Adelaïde, abbesse de Montreuil, en Picardie, l'a donnée en l'an 1256.

L'on voit sur le dernier des gradins une grande croix de crystal garnie et montée sur un pied de vermeil, où sont deux reliquaires quarrés en manière de prie-Dieu aussi de vermeil doré; elle a esté donnée par un des anciens ducs d'Orléans.

Un peu au-dessous de cette croix il y a une nacelle de nacre de perles ornée d'ouvrages d'orphevrerie sur un pied de vermeil doré; elle sert à conserver des parfums et des encens. Mgr d'Illiers, evesque de Luçon et qui avait esté doyen de Chartres, en a fait présent. Au costé de cette nacelle il y a une grande croix d'argent et deux chandelliers de mesme, servant aux jours solennels; c'est un présent de M. de Pauge, chanoine de Chartres.

(La suite dans un prochain numéro.)

FLEURS DES SAINTS.

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND (VIe ET VIIe SIÈCLES).

Il y a de ces noms qui dominent tout un siècle, de ces noms devant lesquels tous les fronts s'inclinent, et que l'on prononce avec un respect égal dans des camps ennemis. Tel est celui du grand pontife qui gouverna l'Église de Dieu dans un de ces moments de sanglants bouleversements et de luttes suprêmes où, se trouvant encore une fois seule en regard avec la barbarie, elle allait conférer au Saint-Siége un apostolat nouveau. Le saint pape Grégoire comprit la sublimité de cette position, et tous ses efforts gravitèrent vers ce noble but : « Civiliser le monde en instillant dans ses veines la sève pure et féconde de la religion de Jésus-Christ. »

L'abjuration de Recarède, fils de l'arien Léovegilde (1) venait d'assurer en Espagne le triomphe du catholicisme; mais il était trop récent (589) pour se passer de soutien. Il en trouva un puis-

(1) Quelques auteurs avancent que ce prince cruel s'est converti à son lit de mort.

sant dans Grégoire, qui seconda efficacement l'œuvre de la régénération spirituelle des courageux *Wisigoths.*

Les *Lombards,* les plus féroces des peuples germains, avaient été infestés d'arianisme en devenant chrétiens : Grégoire, de concert avec l'épouse d'Agelufe la pieuse Théodlinde, parvient à les ramener dans la bergerie du Christ.

Les *Anglo-Saxons* étaient encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Grégoire, touché du triste état moral auquel ils sont réduits, envoie *Augustin* (1) qui les éclaire en faisant briller à leurs yeux le lumineux flambeau de la foi (596).

Les églises d'Orient gémissaient en proie aux divisions causées par les erreurs de Nestorius et d'Eutychès, Grégoire les fait cesser en les ramenant à l'orthodoxie. L'Afrique catholique se voyait de nouveau en butte aux violences des donatistes, Grégoire y met un terme en réprimant par de sages mesures l'audace de ces fougueux sectaires.

Enfin l'Église gallicane était dévorée par la simonie; Grégoire la délivre de ce chancre affreux qui causait de mortels ravages dans cette belle partie de la vigne du Seigneur. Sa sollicitude, ainsi que nous venons de le montrer, ne s'étend pas seulement aux nations éloignées du sein de l'Église, mais elle embrasse encore tout l'univers catholique. Sa voix puissante se fait entendre partout où il y a un abus à réformer, une souffrance à soulager, un tort à réparer, un opprimé à défendre. Et quel temps plus que celui où vécut Grégoire fut fécond en malheur! Le farouche Baïan, à la tête des *Avares*, menaçait Constantinople.

Les Lombards inondaient le nord et le centre de l'Italie, faisant marcher devant eux la flamme qui dévore les habitations, le glaive qui moissonne les têtes; la terreur qui consterne et glace les cœurs. La Corse, la Sardaigne subirent les cruelles étreintes de gouverneurs transformés en tyrans; enfin des fléaux terribles venaient se joindre à toutes ces calamités.

Mais Grégoire ne s'en laissait point abattre : supérieur aux vicissitudes de tous genres qui venaient l'assaillir, il faisait face à tous les dangers et, oubliant ses propres maux, se multipliait pour soulager ceux de ses frères. Réalisant ainsi dans ses actions le titre de *serviteur des serviteurs de Dieu*, qu'il avait pris dans son humilité, et que ses successeurs se sont fait gloire de porter après lui.

(1) Moine bénédictin que Grégoire éleva à la dignité d'archevêque de Cantorbéry, après la conversion d'Ethelbert, roi de Kent, qui détermina celle de son peuple.

Les remarquables écrits (1) de cet admirable pontife prouvent que sa grande âme planait au-dessus des événements sans se laisser dominer par eux, comme ses innombrables lettres témoignent de sa charité, de son zèle ardent pour la justice et les intérêts de l'Église. Grégoire avait une foi trop éclairée, un jugement trop sûr pour ne pas comprendre l'influence que la pompe extérieure du culte exerce sur les cœurs; il attachait même au *chant* de l'office divin une telle importance, qu'il réforma celui alors en usage, et lui imprima ce caractère à la fois religieux et grandiose qui convient si bien aux hymnes sacrées!... Le saint pape, afin d'exciter l'émulation des jeunes clercs réunis en maîtrise, assistait lui-même, malgré ses continuelles infirmités, aux leçons qui leur étaient données, encourageant leurs efforts, couronnant leurs succès; mais aussi punissant sans faiblesse ceux dont la paresse ou l'indocilité nécessite des châtiments.

Au génie le plus élevé, Grégoire alliait le cœur le plus tendre, le plus compatissant : aussi la charité prenait-elle sur ses lèvres et entre ses mains les formes si ingénieuses et si variées qu'elles doublaient le prix du bienfait. L'exquise sensibilité dont il était doué éclatait surtout dans ses rapports avec les pauvres; il appelait les plus âgés ses *pères*, outre les secours généraux (2) il faisait distribuer des aliments cuits aux malades et aux infirmes, et ne prenait jamais lui-même ses repas qu'après avoir fait porter aux indigents les premiers des plats qu'on lui servait. L'humilité de Grégoire ne le cédait en rien à la charité dont son âme était embrasée; de là les plaintes touchantes qui s'en exhalèrent quand il fut élevé sur la chair de saint Pierre (590) : « On m'a ramené dans le siècle écrit-il à Theoctise, sœur de l'empereur Maurice, et depuis ce moment je suis battu des flots de toutes parts et l'orage de la tentation m'a jeté dans les alarmes, non que je craigne pour moi-même; mais je crains pour ceux dont je suis chargé. » Il dit encore au patrice Narsès : « Je suis telle-

(1) Les écrits de Grégoire lui ont mérité le titre de docteur de l'Eglise. — On remarque surtout les *Morales sur Job*, le *Pastoral*, et le *Sacramentaire*.

(2) Le Saint-Siége possédait, du temps même de saint Grégoire, de nombreux domaines ou autres possessions connues et désignées sous le titre de patrimoine de Saint-Pierre : on en comptait trois en Sicile, onze en Italie, un dans l'Istrie, dans la Dalmatie, dans l'Illyrie, dans la Sardaigne, dans la Ligurie... plus la ville de Gênes et la côte maritime jusqu'à la frontière des Gaules, de Callipolis et d'Otrante de l'Italie méridionale, etc. L'origine de ces patrimoines ou dons faits à l'Eglise remonte à Constantin, c'est-à-dire à la paix de l'Eglise.

ment accablé de douleur qu'à peine puis-je parler ; » et à un autre qui avait puissamment contribué à son élection : « Je me plains de votre amitié qui m'a tiré du repos et de l'obscurité que je cherchais. » En effet, Grégoire avant d'être promu à la papauté avait abandonné, pour se faire moine dans l'ordre de saint Benoît, les charges honorifiques qu'il remplissait dans la ville éternelle, et il gouvernait comme abbé le monastère saint André, quand le clergé et le peuple de Rome l'arrachant à la paix du cloître, le placèrent sur la chaire de saint Pierre à la mort du pape Pélage, de douce et pieuse mémoire.

La peste joignait alors ses épouvantables ravages à ceux causés par un effroyable débordement du Tibre. Bientôt il ne se trouva plus dans Rome une seule famille qui n'eût fourni quelque victime à cette horrible messagère de la mort. La consternation était générale, la douleur et la crainte abattaient tous les cœurs.

Cependant Grégoire, voyant avec l'œil de la foi la main vengeresse du Très-Haut dans les calamités qui accablaient ce peuple devenu le sien, l'exhorta à désarmer le bras de Dieu par de dignes fruits de pénitence et d'humbles supplications : à cette fin il ordonna de faire trois jours de suite une procession générale. Dès le lendemain, d'après l'ordre du saint pontife, les fidèles divisés en sept chœurs, sortirent au point du jour de sept églises différentes pour se rendre à la basilique vénérée de sainte Marie-Majeure. C'étaient tous les enfants d'une même famille partant de points divers pour arriver de concert aux pieds de la meilleure des souveraines et de la plus tendre des mères. Le fléau sévissait en ce moment avec une telle force que quatre-vingts personnes moururent en moins d'une heure... Ces coups terribles n'ébranlèrent point la confiance du saint pontife : toujours rempli de foi en la médiation de Marie, il résolut de faire porter dans la dernière procession une image de la Très-Sainte-Vierge, attribuée par la tradition au pinceau de saint Luc... A peine l'image bénie fut-elle sortie du lieu où elle était précieusement conservée que l'air se purifia ; les exhalaisons méphitiques se dissipèrent et le ciel recouvra sa sérénité. Mais un prodige plus grand encore vint bientôt frapper les regards. On vit planer au-dessus du magnifique mausolée d'Adrien, un ange revêtu d'une forme humaine qui remettait dans le fourreau son épée encore toute sanglante, et l'on entendit une troupe d'esprits bienheureux qui chantaient dans les airs la joyeuse antienne *Regina cœli*

lœtare, que Grégoire termina par cette pieuse supplication : *ora pro nobis Deum. Alleluia!* (1)

Le saint pape, sans doute pour reconnaître cette marque miraculeuse de la protection de Marie, fit construire en son honneur une magnifique basilique.

Tandis que le pontife de Rome, ne négligeant aucun moyen de contribuer à la gloire de Dieu et d'étendre son règne dans les âmes, faisait sentir au monde catholique son action tutélaire; un homme qui devait pousser l'orgueil et l'exaltation de l'âme jusqu'à se dire *prophète ;* un homme que l'imposture et l'audace devaient rendre à la fois législateur et conquérant ; un homme qui devait se servir du glaive pour propager ses fallacieuses doctrines, du fanatisme, pour les faire triompher, se préparait dans la solitude de l'Hérat (2) à ce rôle d'inspiré auquel l'esprit du mal le conviait : cet homme était le fils d'Abd-Allah et se nommait Mahomet.

La mission de ce ministre de satan fut une mission de dévastation et de vengeance; celle de Grégoire, ce fidèle ministre du Très-Haut, une mission de rénovation et de paix.

Le *croissant* du faux prophète est devenu le symbole du despotisme, de l'abjection et de l'esclavage.

La *croix* qui brillait sur la poitrine du vicaire de Jésus-Christ fut et sera toujours le signe sacré de la rédemption du monde.

L'empire anti-chrétien, fondé par Mahomet, vermoulu, ébranlé dans ses fondements, est menacé d'une ruine prochaine.

Le royaume pacifique dont Grégoire fut un des glorieux souverains, appuyé sur la *pierre* et doué par le Roi des rois d'une immortelle jeunesse, ne périra jamais.

Le saint pontife Grégoire mourut le 12 mars 604, vers la soixante-quatrième année de son âge, après avoir occupé le Saint-Siége treize ans six mois et dix jours. Sa mémoire est en grande vénération parmi les Grecs et les Latins. Le Vatican renferme ses précieuses reliques.

Un humble servant de Marie.

(1) C'est à partir de cet événement que le môle d'Adrien fut appelé château Saint-Ange. — On était au temps de Pâques; cette antienne a toujours été chantée depuis par l'Eglise pendant le temps pascal.

(2) De 595, époque vers laquelle Mahomet épousa la riche veuve Cadijah, à l'an 622 où il s'enfuit de la Mecque, ce fourbe habile s'étudia à réunir tous les éléments du grand drame dont les premiers acteurs devaient être, après l'imposteur lui-même, le jeune et fanatique Ali, le vieil et fidèle Aboubekr, l'infatigable et courageux Othman.

BIBLIOGRAPHIE.

RÉFLEXIONS ET CONSEILS PRATIQUES SUR L'ÉDUCATION, POUR SERVIR AUX MÈRES ET AUX INSTITUTRICES.

Par l'abbé Balme-Frézol.

Nous avons tenu à reproduire littéralement le titre de cet excellent ouvrage, parce que (chose assez rare par le temps qui court) il le justifie complétement; mais ce qu'il ne dit pas et ce que nous venons affirmer à nos lecteurs, c'est l'intérêt soutenu que savent inspirer ces pages si bien écrites et surtout si bien pensées, c'est la justesse des avis que l'auteur donne aux mères et aux institutrices, c'est enfin la convenance des expressions qu'il emploie dans les questions délicates que son sujet l'amène à traiter. Nous voudrions donc voir le livre de l'abbé Balme entre les mains de toutes les personnes qui s'occupent d'éducation, espérant qu'il ferait naître en elles une généreuse émulation pour surmonter tous les obstacles qui s'opposent à l'accomplissement de leur noble mission.

Nous croyons néanmoins que quelques mères trouveront que l'auteur des *Conseils,* pour être tout-à-fait impartial, aurait dû, après avoir signalé les inconvénients que l'éducation privée, telle qu'elle existe maintenant, présente aux jeunes filles, s'étendre plus qu'il ne l'a fait sur ceux qui résultent de la vie publique pour un grand nombre d'entre elles. Ces bonnes mères penseront peut-être aussi que les conditions de perfectibilité et les tendres sentiments que l'abbé Balme réclame des maîtresses d'institution et des personnes qui leur servent d'auxiliaires pourraient plus facilement encore se rencontrer dans le cœur d'une mère, qui prendrait pour guide et pour appui les règles de sa foi et les inspirations de son amour; que, sans envoyer leurs filles à ces *cours* (1) regardés par notre pieux auteur comme des leviers de vanité, elles trouveraient sans peine des maîtresses capables de leur donner une instruction en rapport avec leur position sociale, et que d'un autre côté les catéchismes de persévérance leur offrent un précieux moyen de les former aux consolantes pratiques de la piété chrétienne.

Il nous semble de plus entendre quelques mères se plaindre de ce que l'abbé Balme attribue à leur faiblesse le peu d'ascendant qu'elles ont sur l'esprit de leurs filles au sortir du pensionnat, au lieu de reconnaître que ce fait est un effet de leur long éloignement du foyer domestique, éloignement qui porte les jeunes filles à s'imaginer que, puisque leurs mères ont si longtemps abdiqué leur autorité en faveur d'une étrangère, il est trop tard pour la reprendre alors qu'elles ont fini leurs études et qu'elles ont acquis assez d'*expérience* pour se passer de leurs

(1) Pour être exact nous devons dire qu'il existe à Paris des cours où l'on reçoit une instruction à la fois grave et religieuse et que les moyens d'émulation qu'on y emploie sont très-propres à réveiller de leur apathie certains esprits naturellement portés à la mollesse et à la nonchalance.

avis. Idée fausse s'il en fut jamais, mais qui se rencontre dans plus d'une jeune tête.

Nous ne pouvons disconvenir que ces réflexions maternelles, inspirées par une légitime susceptibilité, n'aient quelque fondement, et en lisant attentivement l'ouvrage de l'abbé Balme tout esprit judicieux ne tardera pas à reconnaître que, préoccupé de la vie mondaine menée par certaines femmes de la capitale, ce consciencieux moraliste a un peu trop désespéré de l'éducation maternelle et tourné de préférence ses regards sur les maîtresses d'éducation. Il n'en est pas moins certain que son livre peut être pour toutes les mères une mine féconde de sages et utiles leçons.

DU SOIN DES ÉGLISES.

Dans l'ordre religieux comme dans tout le reste la décence est la première loi qu'il faut suivre. Les règles de l'art et les principes du goût ne viennent qu'en second lieu et s'appuient même sur cette base immuable. Or, ce qui est une vérité en théorie doit devenir un fait dans la pratique; voilà pourquoi nous prenons ce point de départ pour ce que nous avons à dire du soin des églises.

Dans les églises les mieux tenues on remarque tout d'abord trois choses : le *silence*, la *propreté* et l'*ordre*.

L'église est en effet une maison de prière; la prière demande le recueillement, et le recueillement a lui-même besoin du silence. Ce silence, on le conçoit, doit régner non-seulement dans les parties principales de l'édifice, mais aussi dans ses dépendances, lorsque le bruit qu'on y ferait pourrait troubler la piété des fidèles ou serait un manque de respect pour Jésus-Christ qui réside dans nos tabernacles.

La propreté et l'ordre ne sont pas moins de rigueur dans la maison de Dieu, qui est d'ailleurs en même temps la maison commune des chrétiens. Convient-il donc d'y cracher à terre, même dans les endroits les moins apparents, d'y bouleverser les siéges sans se donner la peine de les remettre en place après les avoir dérangés, d'en avoir pour son usage de si misérables qu'on n'en voudrait pas souffrir de pareils dans son antichambre ou dans sa cuisine? Ne conviendrait-il pas qu'il y eût des décrottoirs ou des paillassons à la porte, afin d'y laisser avant d'entrer la boue et la poussière qui s'attachent à la chaussure, et ne serait-il pas à propos d'adopter pour les chaises de chaque église un modèle auquel on serait tenu de se conformer?

Pour aider à faire disparaître quelques-uns de ces abus ou à faire prendre quelqu'une de ces bonnes habitudes, on a fait

imprimer en gros caractères des AVIS qu'il serait peut-être utile d'afficher à la porte des églises (1). Ces avis sont ainsi conçus :

« Vous êtes instamment priés, par respect pour le saint lieu :

» 1° De parler le moins possible et toujours à voix basse, dans l'église et dans la sacristie ;

» 2° De ne jamais cracher à terre ;

» 3° De ne point déranger les chaises ni les prie-Dieu, ou, si vous les dérangez, de les remettre ensuite à leur place. »

Quelques personnes traiteront peut-être ces détails de minuties et trouveront que l'on pourrait exercer son activité sur des objets plus importants ; mais il n'y a rien de petit dans tout ce qui concerne la maison de Dieu, et ce ne serait pas chose médiocre, à notre avis, que d'y empêcher la moindre irrévérence et d'y procurer quelque sujet d'édification.

Ces avis imprimés attirent l'attention des fidèles et valent quelquefois une instruction faite avec beaucoup plus de temps et de peine. Que si les habitués du lieu s'y accoutument, les étrangers du moins les remarquent et en font souvent leur profit, comme nous le savons par notre propre expérience.

Un vénérable chanoine, que nous avons rencontré dans un voyage, nous disait un jour en présence d'un de ses confrères avoir été singulièrement édifié du silence qu'il avait vu régner dans la sacristie d'une cathédrale, et il ajoutait : « Il serait bien à propos qu'on fît chez nous une réforme à cet égard et qu'on rappelàt de temps en temps aux serviteurs de l'église et à toutes les personnes qui fréquentent la sacristie combien il serait convenable de n'y parler qu'à voix basse et de ne point y tenir de conversations inutiles. »

Toutefois, cette observation des règles ne doit pas aller jusqu'à supprimer ces démonstrations et ces paroles de politesse qui servent à entretenir la charité et les bons rapports entre des frères. Ici, comme partout, la perfection se trouve entre les deux extrêmes.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

La restauration de Notre-Dame sous-terre se poursuit toujours aussi rapidement que peut le permettre la difficulté extrême de trouver des ouvriers pour les travaux qui restent à faire. Depuis quelques semaines on s'est mis à peindre les chapelles : celles de S. Fulbert et de S. Yves

(1) On en trouve à l'Imagerie de Notre-Dame de Chartres.

viennent d'être terminées; on commence actuellement celle de l'abside dédiée à S. Jean-Baptiste. En voyant ce qui est déjà fait on se réjouit dans l'espérance de voir ce qui se prépare pour l'ensemble du monument. Ce n'est point un luxe de décorations qui éblouisse sans rien dire à l'âme; c'est une noble simplicité qui satisfait le goût en même temps qu'elle nourrit et développe le sentiment religieux. Le savant distingué qui dirige ces travaux ne se propose pas autre chose : on peut déjà prévoir qu'il atteindra son but d'une façon victorieuse et qui lui vaudra tous les suffrages des personues éclairées.

— La retraite pastorale du diocèse de Chartres, qui a eu lieu dans la première quinzaine du mois d'août, a été prêchée par le P. Chaignon, de la compagnie de Jésus. C'est la cinquième fois que cet infatigable apôtre du clergé vient méditer au milieu de nous les grandes vérités du salut et nous rappeler les devoirs importants de la vie sacerdotale. Comme toujours, les effets de son zèle ont été couronnés d'un plein succès.

Cette retraite a été terminée par une cérémonie bien touchante. Des pluies continuelles mettaient en danger les récoltes et faisaient craindre une disette pour toute la contrée. Dans sa paternelle sollicitude pour les intérêts de ses diocésains, Mgr l'Évêque avait prescrit des prières publiques et une procession solennelle pour obtenir du Seigneur un temps plus favorable. Cette procession se fit le samedi 11, à neuf heures, afin que les prêtres qui avaient suivi l'exercice de la retraite pussent y assister. Malgré la pluie, qui tombait en ce moment, on se rendit à l'église de Saint-Aignan avec les reliques du saint martyr que l'Église de Chartres invoque de temps immémorial dans ces sortes de calamités. Monseigneur présidait lui-même la procession, revêtu de ses ornements pontificaux, et en voyant le pieux prélat traverser les rues de la cité on rapprochait avec attendrissement cet exemple de celui que nous avait donné son vénérable prédécesseur dans une circonstance encore plus douloureuse, alors qu'un fléau terrible portait la mort et le deuil dans la ville et dans les campagnes.

Peu de jours après, l'hospice de Saint-Brice et plusieurs paroisses voisines de Chartres vinrent processionnellement à la cathédrale implorer l'assistance de S. Piat et la protection toute-puissante de Notre-Dame. Le lundi 13, c'était le Coudray et Gasville; le mardi, Champhol et Saint-Prest; le jeudi, Berchères-la-Maingot, Gellainville, Lèves, Lucé et Mainvilliers; le vendredi, Nogent-le-Phaye. Chacune de ces paroisses était représentée par une députation considérable, plusieurs même par la presque totalité de leurs habitants. Mais le spectacle le plus édifiant fut de voir un bon nombre de pieux fidèles de Saint-Prest et de Nogent-le-Phaye couronner leur pélerinage par la sainte communion.

— La fête de l'Assomption a été célébrée avec la solennité ordinaire. Après les vêpres a eu lieu la procession commémorative du vœu de

Louis XIII. La sainte châsse, portée par huit chanoines, a reçu partout sur son passage les marques de la vénération la plus religieuse.

— Une pieuse famille de Paris avait choisi ce beau jour pour venir consacrer à Notre-Dame de Chartres, dans sa chapelle souterraine, un enfant que le ciel lui a donné, après lui avoir ravi tous ceux qu'elle avait eus jusqu'à ce jour. Ce pieux usage, qui devient de plus en plus fréquent, nous fait espérer que les anciennes traditions vont revivre peu à peu dans notre vénéré sanctuaire.

— Quelques jours après, une cérémonie analogue avait lieu au pied du même autel, mais avec plus de solennité. Une enfant qui avait été vouée à Notre-Dame au moment de sa naissance venait d'entrer dans sa septième année. Par un sentiment religieux bien digne d'éloges, ses parents voulurent qu'avant de quitter les livrées aux couleurs de Marie, qu'elle devait porter jusqu'à cet âge, elle renouvelât elle-même sa consécration. Une messe fut célébrée à la chapelle de la crypte en présence de nombreux parents et amis qui avaient été invités à cette fête de famille. Allocution par le prêtre chargé de célébrer les saints mystères, offrande d'un pain bénit, quête faite par l'enfant pour la restauration du sanctuaire, rien ne manqua à cette touchante cérémonie. Après la messe la jeune fille fut conduite aux pieds de Notre-Dame du Pilier; et un beau cœur, symbole des engagements qu'on avait contractés pour elle et qu'elle avait renouvelés à son tour, était suspendu devant la Sainte Image pour perpétuer le souvenir de cette solennité.

— Un ex-voto d'un autre genre était présenté dernièrement à Notre-Dame sous-terre. Mme Plocq de Bertier, auteur des poëmes *Les Villes de France et leurs Gloires,* et M. Peter Cavallo, organiste du grand orgue de Saint-Vincent-de-Paul, ont voulu lui faire hommage d'un cantique composé en son honneur. Mgr l'Évêque de Chartres a daigné encourager ce religieux dessein, et il a donné depuis sa haute approbation à l'œuvre du pieux auteur et de l'éminent artiste.

— M. l'abbé Fauchereau a été nommé supérieur du grand séminaire. La chaire de Morale qu'il occupait est destinée à M. l'abbé Landry, vicaire de Saint-Pierre.

M. l'abbé Morancé, vicaire dans le diocèse du Mans, avait senti naître sa vocation aux pieds de Notre-Dame, lorsqu'il habitait notre ville où il se trouvait engagé dans une carrière administrative. Aussi désirait-il depuis longtemps restituer à la Vierge de Chartres ce qu'il croyait lui appartenir : il vient d'être incorporé à notre diocèse.

TRAITS ÉDIFIANTS.

LE CHAPELET DE LA VIERGE MARTYRE

(Souvenir de Bagnères-de-Luchon).

A cette époque de l'année où tant de personnes vont demander à des eaux bienfaisantes, les unes la santé, les autres un moyen de distraction, un prétexte de déplacement, il n'est peut-être pas sans

à propos de rappeler un fait qui causa, il y a quelques années, un grand émoi parmi cette population flottante qui, sous le simple titre de *baigneurs*, était venue s'établir dans la délicieuse vallée de Bagnères-de-Luchon. Un savant explorateur avait trouvé sur le pic de la Sauvegarde (1) un chapelet en verroterie bleue, monté en cuivre et terminé par une croix du même métal sur laquelle il avait, à l'aide de sa loupe, découvert une substance adhérente qui n'était autre que de la *chair humaine!* Cette nouvelle vola bientôt de bouche en bouche et prit en un instant des proportions effrayantes, vu que chacun, en la répétant, l'accompagnait de commentaires à la fois terrifiants et lugubres. Les anciens du pays cherchaient vainement à rappeler leurs souvenirs, et bien que les détritus dont les grains du chapelet étaient entourés indiquassent que ce pieux objet avait longtemps séjourné au-dessus du sol, il était impossible de préciser l'époque à laquelle il y avait été laissé. On commençait même à désespérer de deviner le mot de cette émouvante énigme, quand une dame portant un nom vénéré dans le pays vint le révéler au nouveau possesseur du mystérieux chapelet.

« J'avais sept ans, lui dit-elle, à l'époque où l'histoire lamentable dont je vais vous faire le récit arriva dans nos montagnes.

» C'était en 93, sous la Terreur; mes parents habitaient le château de Saint-Mamet. Un matin, mon père introduisit dans la salle où nous prenions nos repas un prêtre et une religieuse, les engageant à s'asseoir autour de la table de famille. Après le déjeûner, je restai seule avec la bonne sœur, et, curieuse enfant, j'eus plusieurs fois l'occasion de toucher et d'admirer son beau chapelet bleu, le même que vous avez en ce moment entre les mains et dont le temps semble avoir respecté l'éclat. Le soir, avant d'aller me coucher, j'embrassai tendrement cette excellente religieuse, espérant bien la revoir le lendemain; mais tandis que je goûtais les douceurs du plus paisible sommeil, les hôtes du château étaient en proie à d'horribles anxiétés. Il s'agissait pour eux de passer la frontière; on se trouvait à la fin de septembre, et l'hiver, précoce cette année-là, promenait déjà la tourmente sur la montagne. Les serviteurs de la maison, interrogés à plusieurs reprises, regardaient comme impossible de passer le col de Venasque et déclaraient qu'il fallait attendre un temps plus favorable.

» Sur les entrefaites, le pas d'un cheval retentit dans la cour et bientôt le marteau de la porte l'ébranle sous ses coups réitérés. Mon père s'arme de sang-froid et s'avance courageusement au devant du visiteur inattendu. Mais, ô douce surprise, c'était un de ses amis de cœur, M. R..., maire de Luchon, qui venait en toute hâte le prévenir qu'il était dénoncé et menacé d'une perquisition nocturne. Il n'y avait plus à hésiter; il fallait partir sans délai! Ceux qui connaissent nos montages savent ce que c'est qu'une course de nuit, lorsque le nuage tourbillonne dans les vallées, que la pluie efface les sentiers, et que le vent fouette la grêle au visage. Le danger est partout, la mort est dans un faux-pas. Pour les fugitifs, pour la pauvre Sœur surtout, la fatigue était horrible; aussi, lorsqu'après quatre heures de cette marche pénible, on arriva en vue de l'hospice, elle déclara vouloir s'y arrêter. Impossible, lui répondirent les guides, les soldats y sont; mais encore un effort, dans un quart d'heure vous verrez la frontière, dans un quart d'heure vous serez sauvée. Ils la trompaient, mais cet officieux mensonge lui rendit l'espérance et la ranima. En temps ordinaire il faut deux grandes heures pour aller de l'hospice au port de Venasque (1). Le jour était

(1) L'hiver, lorsque la neige a recouvert les hauteurs qui environnent Luchon de son uniforme et perfide manteau, le pic de la Sauvegarde se détache et s'élance comme un char éclatant de blancheur au-dessus de la chaîne nivelée. C'est sur lui que les voyageurs se guident pour reconnaître le passage effacé : c'est ce qui justifie le nom qui lui a été donné

(1) Port, dans les Pyrénées, signifie porte, passage; ainsi le port de

levé quand les fugitifs y parvinrent, mais arrivée à cette hauteur, la religieuse se laisse tomber à terre, le frisson l'a gagnée, ce frisson qui ôte la vie, si l'on ne parvient à rappeler la chaleur par d'énergiques frictions.

» Oh! laissez-moi, laissez-moi là, murmure la pauvre femme, je sens que je vais mourir. Les guides se refusent à l'abandonner, le prêtre l'exhorte au nom de Dieu; ils n'obtiennent rien, et cependant un bruit monte jusqu'à eux : ce sont des pas nombreux, un cliquetis d'armes, c'est la troupe.

» Allons, ma Sœur, levez-vous, il le faut, il le faut, lui disent les guides avec force. Les soldats approchent, partons où nous sommes perdus! Mais prières, exhortations, tout est inutile.

» L'heure de ma fin a sonné, répond l'infortunée; Dieu m'appelle à Lui... Les guides alors cessent leurs instances, ils indiquent de la main au prêtre le sentier qui conduit en Espagne et se hâtent de prendre le côté de la Picade afin de rejoindre Saint-Mamet sans risquer d'être découverts.

» Mais le ministre du Seigneur tente un dernier effort : « Ma fille, dit-il, les soldats vont nous atteindre; ne redoutez-vous pas leurs sarcasmes, leurs blasphèmes, leurs insultes?... » A ces mots prononcés d'une voix solennelle, l'épouse de Jésus-Christ se lève comme poussée par un secret ressort, et montrant du doigt le pic de la Sauvegarde : « Mon Dieu! s'écrie-t-elle avec une sainte exaltation, vous me donnerez la force de gravir jusque là pour mourir pure et plus près de vous! »

» Cependant, encore une minute et les soldats vont apparaître à l'entrée du port. Le prêtre doit enfin songer à son propre salut : il descend le versant avec la rapidité de l'éclair; mais avant d'atteindre le pied de la montagne, il se retourne et voit la religieuse montant lentement, le regard et les mains élévés vers le ciel. Il baisse un instant les yeux, les reporte ensuite vers le pic... la vision avait disparu...

» Mon père ayant appris plus tard tous ces détails de la bouche de l'intrépide fugitif, qui à force d'agilité avait pu gagner Venasque, se mit aussitôt à explorer la Sauvegarde; mais la neige dont le sommet du mont était entièrement couvert rendit toutes ses recherches infructueuses. Il se plut alors à croire que, recueillie par des âmes charitables, la bonne religieuse avait échappé à la mort.

» Ce chapelet, ajouta la vénérable dame en le baisant avec respect, ne dit que trop quel a été son sort! »

LE SOU DE L'ORPHELINE.

On venait de donner lecture, dans la chapelle de l'hospice de Périgueux, de la lettre pastorale publiée par l'évêque diocésain à l'occasion du denier de Saint-Pierre et de l'emprunt romain. A peine sortie du lieu saint, la digne supérieure se voit entourée de toutes les petites filles abandonnées qui trouvent en elle une mère tendre et dévouée. Une des plus jeunes rompt la première le silence : « Ma mère, vous me devez un sou; c'est la récompense de mes efforts : donnez-le pour moi au Pape ; c'est notre père à tous, et il est si malheureux! — Et moi, j'en possède dix, dit une autre petite fille entraînée par cet exemple. — Et moi six. — Et moi vingt. — Oh! tenez, les voilà. » Et toutes ces voix enfantines de s'élever en même temps pour offrir l'obole de la pauvreté et de l'indigence. Quelle touchante leçon pour tous! puisse-t-elle avoir beaucoup d'imitateurs!

C. de Ch.

Venasque, qui regarde la France d'un côté et l'Espagne de l'autre, est la porte de communication entre Luchon et Venasque, ville d'Aragon à laquelle il emprunte son nom.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Quatrième année.

10e NUMÉRO. OCTOBRE 1860

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

TRÉSORS DE NOTRE-DAME DE CHARTRES A LA FIN DU XVIIe SIÈCLE (suite).
FLEURS DES SAINTS. — Saint François d'Assise.
BIBLIOGRAPHIE. — *Bibliothèque des Catéchismes.* — *Les Sacrements*, par Christian. — *La Veuve de Cyrnos*, par l'abbé de Peretti.
ORNEMENTATION DES ÉGLISES DE CAMPAGNE.
CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

TRÉSORS DE L'ÉGLISE DE CHARTRES

A LA FIN DU XVIIe SIÈCLE (suite).

L'on voit près de la châsse de saint Serge, en tirant vers le fond du trésor, une grande Vierge d'argent couronnée, tenant son enfant entre ses bras; elle est posée sur une base de vermeil doré, enrichie de pierreries et ornée sur le devant d'un reliquaire en forme de portique, dont les colonnes sont de crystal ayant leurs bases et leurs chapiteaux de vermeil doré. Il y a au milieu de ce portique une phiole pleine de lait de la sainte Vierge renfermée dans une boete d'or couverte d'un crystal; il se lit sur le couvercle de la phiole : *de Lacte B. Mariæ*. Il y a aussi une pareille inscription environnée d'un fil de perles dans le tympan de ce portique.

Cette figure s'appelle Nostre-Dame blanche ou *de Lacte,* soit pour la blancheur de l'argent dont elle est faite ou à cause de cette phiole de lait. Elle a esté donnée par les Anglois en 1425. Le travail en a esté trouvé si beau qu'on y a joint ce reliquaire qui est un lait miraculeux et dont voicy l'histoire en peu de mots. Saint Fulbert, evesque de Chartres, qui avait une dévotion très-particulière à la sainte Vierge, estant occupé à la réédification de son Eglise qui fut entièrement consumée par les flammes le 14e de son pontificat et l'an 1020 de Nostre-Seigneur, fut affligé du mal des ardents, ou feu sacré, qui estoit un mal si cruel qu'il dévoroit les parties ou il s'attachoit, sans espérance presque d'aucun soulagement. Ce saint evesque eut la langue si violament attac-

quée qu'il fut abbandonné des médecins; et estant à l'extrémité, la sainte Vierge voulant reconnoitre les soins extraordinaires qu'il se donnoit au rétablissement de son temple, s'apparut a luy et lui fit jallir du lait de ses mamelles sur cette partie qui se trouva dans le mesme instant parfaitement restablie. Il y eut quelques gouttes de ce lait sacré qui tombèrent sur les joues et sur les lèvres de ce saint ; on les recueillit fort précieusement et on les enferma dans ce vase de crystal.

Ensuite de la figure de cette Vierge, l'on en voit une autre d'ambre gris, en demy-relief, dans un tableau dont le quadre est d'or; sur le fond, qui est aussi d'ambre gris, est un compartiment d'or en échicquier chargé d'ourses et de chiffres composés d'un E et d'un V gothiques. Le visage et les mains de la Vierge et son enfant qu'elle tient sur son bras droit sont d'ivoire ; l'un et l'autre ont une couronne d'or sur la teste, enrichie de grosses perles. Celle de la Vierge est fermée et celle du petit Jésus est ouverte en couronne de gloire. La Vierge a dans sa main gauche un sceptre d'or, terminé par un rubis accompagné de perles fines. L'on voit au bas du tableau deux anges à genoux tenant une longue drapperie semée de fleurs de lys sans nombre. C'est un présent que la république de Venise a fait à Henry III, et que ce monarque donna à l'église de Chartres en 1582, un jour de Chandeleur, estant venu exprès de Paris, à pied, avec la reine et toute la cour faire ses dévotions. Il présenta aussi le calice et la croix d'émeraude dont il a esté parlé cy-dessus.

Proche de ce tableau est un saint Laurent de vermeil doré, eslevé sur son piédestal de mesme. Il tient en ses mains une mâchoire de vermeil où est enchassée une dent de ce saint martyr. Cette figure est la dernière pièce qui se remarque sur le costé gauche du trésor.

Dans le fond et proche de cette figure est un bust à my corps, de vermeil doré, renfermant le chef de sainte Amplonie, martyre, une des compagnes de sainte Ursule. Ce bust est posé sur un grand pied de vermeil, porté par quatres lions tenant chacun un écusson des armes de l'Église qui sont une chemise d'émail blanc sur un fond d'azur. Le tour du col de la robe est bordé de rubis et d'émeraudes, celle qui en joint les extrémités sous le menton et qui sert comme d'agraphe, est d'un prix considérable pour sa beauté et sa grandeur.

Le chef a esté donné en 1503 par le cardinal Perrault, à qui Mrs de Cologne en avoient fait présent lorsqu'il fut envoyé par

le pape Alexandre VI vers les princes du Nord pour les engager à prendre les armes contre le Turc.

Le cardinal, pour porter les fidèles à vénérer cette relique, accorda cent jours d'indulgence à ceux qui visitteroient l'église de Chartres le 21 octobre, feste de sainte Ursule.

Il donna aussi pareille indulgence à quatre autres festes de l'année, telles qu'il plairoit au chapitre de choisir comme il parroist par l'acte qu'il en fist délivrer à Cologne le 16 des calendes de septembre 1503.

Une Vierge d'or, assise dans une chaise; elle est vestue d'une robbe d'émail blanc et par-dessus elle a un grand manteau traisnant, émaillé de bleu. Cette couleur lui fait donner le nom de Nostre-Dame bleue pour la distinguer des autres figures de la Vierge. Elle a une couronne d'or sur la teste, enrichie de perles d'émeraudes et de rubis, ses cheveux sont épars et flottants sur ses espaules, elle a au-devant de l'estomach un nœud composé d'un grand rubis balais en table environné de perles. Elle tient dans sa main droite un sceptre terminé par un boucquet de perles accompagné de feuillage d'or, ayant pour principale fleur un gros rubis balais taillé en bouton de rose fermé. Son Fils est debout auprès d'elle, il est vestu d'une tunique blanche émaillée et semée de rosettes d'or.

La chaise est un ouvrage antique de vermeil doré, composé de panneaux renfermés par des pilastres, au-dessus desquels il y a des anges qui tiennent différents instruments de musique dont ils semblent jouer.

L'on voit au pied de cette chaise un reliquaire enrichy de pierreries où il y a des cheveux de la sainte Vierge, que le pape Urbain VI donna à Jean de France, duc de Berry, fils du roy Jean. Çà esté ce prince qui a fait ce présent à l'église comme il parroist par les registres de 1404. On remarque aussi, par ceux de 1416, que M. Jean Tarenne, changeur et bourgeois de Paris, donna le soubassement de cette chaise où est attaché ce reliquaire.

FLEURS DES SAINTS

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Le saint dont nous allons esquisser la vie naquit, comme le Sauveur du monde, dans une pauvre étable où Picca, sa mère, s'était fait transporter, d'après le conseil d'un pélerin, qui avait prédit qu'elle ne serait délivrée que dans cet humble réduit.

Quelques brins de paille lui servirent de couche, et au sortir de l'église, où il venait d'être baptisé, un personnage mystérieux l'enleva des bras de sa nourrice et imprima sur son épaule droite le signe de la croix... Ces deux particularités de l'enfance du séraphin d'Assise résument sa vie tout entière, et donnent déjà le mot de cet amour *désespéré* pour la pauvreté et de cette prodigieuse avidité pour la souffrance qui étonnent notre froideur et confondent notre vaine sagesse.

Dès ses plus jeunes années, le petit François se faisait remarquer par son affection pour les indigents, et leur tendait ses bras innocents alors que ses mains, trop faibles encore, ne pouvaient leur donner l'aumône. Ces dispositions charitables s'accrurent avec l'âge : il secourait largement tous les malheureux, et un jour il alla jusqu'à ôter une tunique qu'il portait pour recouvrir un homme de guerre, noble de naissance, mais pauvre et mal vêtu. Bernardon, le père de François, le blâmait souvent de son excessive générosité, mais le Seigneur l'en récompensa en le favorisant d'un songe dans lequel il lui fit voir un magnifique palais rempli d'armes et marqué du signe de la croix, et comme il demandait à quoi toutes ces merveilles étaient destinées, il lui fut répondu qu'elles étaient préparées pour lui et pour ses soldats. Le jeune marchand qui ne comprenait pas le sens mystique de cette prédiction, alla s'engager à son réveil au service de Gauthier de Brienne; mais Jésus dans un nouveau songe daigna le détromper, et François lui ayant dit avec autant de sincérité que Paul converti : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » il reçut du Sauveur l'ordre de retourner chez son père, ce qu'il fit sans s'inquiéter des jugements défavorables qui pourraient naître d'un si brusque retour. — A partir de cette époque, le fils de Bernardon devint le véritable athlète du Christ, et dans ce cœur tout immolé au divin amour, il se forma comme une espèce d'arène où il lui fallut combattre à toute heure et le monde avec ses maximes perverses et ses propres passions.

Le résultat de ces luttes suprêmes, c'est que François fut victorieux des vices du monde comme il l'avait été de lui-même. A l'âge de vingt-quatre ans il se rend à Rome pour visiter le tombeau des apôtres saint Pierre et saint Paul, ces deux pauvres illustres qui ont vu les rois et les empereurs prosternés devant leur sépulcre devenu glorieux! Là il s'y revêt des livrées de la misère, va ensuite se mêler avec les indigents et demeure tout le jour au milieu d'eux avec un indicible contentement.

A quelque temps de là, assistant au sacrifice dans l'église de Sainte-Marie-des-Anges qu'il avait fait réparer, François entend lire l'évangile dans lequel le Sauveur recommande à ses apôtres un dénûment absolu. Tout transporté de joie à ces paroles divines, il s'écria : « Voilà ce que je cherche, voilà ce que je désire de tout mon cœur. » Et au même moment il jeta le bâton et la bourse qu'il portait, quitta sa chaussure et prit une corde au lieu de la ceinture de cuir qui lui ceignait les reins; en échange de ce qu'il venait d'abandonner, Dieu lui donna un cœur d'apôtre et lui inspira d'aller par les villes et par les villages, exhortant les pécheurs à la pénitence et faisant connaître au monde la sainte folie de la croix.

Le moment était enfin venu où les figures allaient cesser et les prédictions célestes s'accomplir. Comme autrefois Mathatias qui jeta le cri de la liberté sur la montagne de Modin, François, du haut des collines de l'Ombrie poussera lui aussi un cri héroïque, celui de la pauvreté. L'étendard de la croix à la main, le gonfalonnier du Christ combattra avec les siens contre la triple concupiscence de la richesse, de la sensualité et de l'orgueil... Sous sa sainte bannière viendront se ranger, à la suite de Claire de Montefiascone, des vierges timides qui embrasseront courageusement les plus effrayantes austérités, et les pieux fidèles, retenus dans le monde par des liens sacrés, seront admis à porter le cordon de la pénitence, glorieuse livrée de la famille Franciscaine, et marcheront sur les traces de celui qui s'appelait lui-même le héraut du grand Roi! Le Seigneur daigna révéler à François, dans une vision, la miraculeuse propagation de son ordre; mais l'humilité de l'homme de Dieu était si profonde qu'il voulut que ses enfants ne portassent que le simple titre de *frères mineurs*.

Le nombre des disciples de François croissant de jour en jour, il se rendit à Rome, où Innocent III, le grand pontife qui occupait alors la chaire de saint Pierre, approuva son ordre après avoir reconnu dans le mendiant d'Assise, l'homme de chétive apparence qui lui était apparu dans un songe mystérieux, soutenant d'une main la basilique de Latran prête à s'écrouler.

Ce fut dans la petite église de Sainte-Marie-des-Anges connue aussi sous le nom de Portioncule (1), que François jeta les fondements des *frères mineurs* destinés à évangéliser les peuples!

(1) Petite portion de terre. — Ce lieu béni lui fut concédé par les bénédictins.

Ainsi la divine Providence, dans sa miséricordieuse économie, destine pour première demeure aux disciples de François un sanctuaire dédié à l'auguste Reine des cieux. Douce récompense que le Seigneur lui réservait pour son dévouement et son amour envers cette tendre mère!

La confiance sans bornes de François pour la très-sainte Vierge passa de son cœur dans celui de ses fils spirituels, et ils en donnèrent une manifestation solennelle dans le fameux chapitre des Nattes (1) en adoptant unanimement la motion que leur fit le saint de célébrer tous les samedis une messe en l'honneur de Marie Immaculée, et en embrassant tous la croyance traditionnelle de l'Immaculée Conception, aujourd'hui glorieusement proclamée dogme de foi par l'Église universelle.

Nous ne quitterons pas Sainte-Marie-des-Anges sans parler de l'admirable colloque du séraphique François avec le divin Sauveur. Comme Jésus permettait à son petit serviteur de demander quelque faveur en la gloire de son nom, François le conjura d'accorder à tous ceux qui visiteraient cette église une indulgence plénière de tous leurs péchés, après qu'ils en auraient fait une confession humble et sincère. Marie appuya cette demande, qui lui fut octroyée; mais le Seigneur lui ordonna d'aller solliciter cette faveur de celui qui est son représentant visible sur la terre et auquel il a donné le pouvoir de lier et de délier. François partit aussitôt pour Pérouse où se trouvait Honorius III, qui lui accorda ce qu'il souhaitait avec tant d'ardeur. Telle est l'origine de cette célèbre indulgence de la Portioncule connue sous ce nom de tout l'univers catholique.

L'amour divin qui dévorait l'âme de François lui inspirait un désir véhément, immense d'affronter la mort pour annoncer aux infidèles la bonne nouvelle du salut. Il passa dans cette vue en Égypte et pénétra jusque dans le camp du Soudan; mais sa grande vertu lui valut des honneurs au lieu des ignominies et des tourments qu'il était venu chercher chez les ennemis de son Dieu! Il quitta donc, en le baignant de larmes, ce sol qu'il aurait voulu arroser de son sang. C'est qu'il ignorait alors que Dieu le réservait pour un autre genre de martyre dont la montagne de l'Alverne devait être le théâtre, et un séraphin le mystérieux instrument.

(1) Ainsi nommé à cause des nombreuses cabanes que l'on fut obligé de construire pour abriter 600 religieux venus de toutes les contrées de l'Europe.

Ce fut le 14 septembre, veille de l'Exaltation de la sainte Croix, que François éprouva cette douloureuse passion, point culminant de son admirable vie... Dès ce moment il put dire, avec son divin modèle : « Tout est consommé, » et désormais il ira toujours languissant et traînant comme bien malade d'amour (1).

Le trait qui l'a blessé ne laissant plus de relâche à l'ardeur de son âme, il convie toutes les créatures que, dans un admirable sentiment de piété il appelle ses frères et ses sœurs, à louer le Seigneur, et les créatures lui obéissent comme au premier homme avant sa faute, en rentrant par lui dans l'ordre détruit par le péché. Et lorsque l'amour, débordant à grands flots de son cœur, ne lui permet pas de garder le silence de l'extase, il se sert pour monter jusqu'à Dieu de l'échelle des êtres, s'élève de degré en degré jusqu'au soleil et entonne un hymne d'admiration et de louange en l'honneur de celui qui l'a jeté dans l'espace pour illuminer le monde et le féconder par ses vivifiants rayons! Enfin François monta encore plus haut, il aima la mort, la salua avec tendresse, et quand il sentit son enveloppe de chair prête à se briser sous la triple étreinte des saints désirs, de la souffrance et de l'amour, il tressaillit de joie et, couché sur le pavé de sa chère Portioncule, ce vénérable patriarche après avoir béni tous ses enfants entonna la poétique élégie du roi-prophète « ma voix a crié vers le Seigneur... et il a exaucé ma voix... Délivrez mon âme de sa prison afin qu'elle puisse vous glorifier, » puis sa bouche se ferma, ses yeux se baissèrent, son âme absorbée dans la contemplation de l'amour infini prit son essor vers les cieux, et tout enrichie de mérites et de grâces elle s'envola dans le sein de Dieu... Cette mort bienheureuse arriva le samedi au soir, 4 octobre de l'année 1226.

Le corps de saint François fut, selon sa volonté expresse, inhumé dans le lieu où l'on exécutait les arrêts de la justice humaine, et le rocher qui l'abritait, appelé jusqu'alors le *Col d'Enfer*, fut délicieusement nommé depuis cette époque la *Colline du Paradis*.

Un humble servant de Marie.

(1) Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu.*

BIBLIOGRAPHIE.

Bibliothèque des Catéchismes (1). — Les Sacrements, par Christian. — La Veuve de Cyrnos ou le Premier Commandement de l'Église, par l'abbé de Peretti, directeur des études au Petit-Séminaire d'Ajaccio.

Après avoir consacré sa plume éloquente à redire la gloire des héros du Christianisme, M. Christian a eu l'heureuse pensée de présenter le *Catéchisme en action* (comme il le dit lui-même), dans une série de tableaux historiques ou de pieuses légendes, ayant pour objet de faire goûter aux personnes de tout âge et de toute condition les vérités sacrées dont l'enseignement est contenu dans le premier livre que la religion et la famille mettent aux mains des enfants. Le droit d'exposer la doctrine appartenant spécialement aux ministres du sanctuaire, l'auteur fait précéder chacun de ses récits de l'extrait littéral du Catéchisme de Paris correspondant au titre du volume. Ces petits ouvrages, au nombre de sept, comme les sacrements dont ils reproduisent la doctrine, révèlent chez l'auteur une sève de foi vive et pure. Son style, toujours en harmonie avec le sujet qu'il traite, est grave et solennel dans la *Prison Mamertine* où il nous fait assister au baptême des geôliers des saints Apôtres ; — émouvant et religieux dans *l'Écho des Catacombes*, où il présente à nos regards les horribles supplices réservés aux courageux soldats du Christ ; — pathétique et entraînant dans les *Cœurs brisés* où il offre à notre admiration les plus héroïques martyrs de la pénitence ; — doux et triste dans *Une Page de ma vie* où il fait succéder aux tableaux les plus touchants la douloureuse peinture des tortures qu'éprouve l'âme coupable d'une communion sacrilège ; — descriptif et attachant dans *la Forêt Vierge* où il esquisse la vie de Christophe-Colomb et nous fait assister à ses derniers moments; — énergique et imposante dans *la Crosse et le Glaive* où il montre tour à tour Théodose s'humiliant devant Ambroise, Eutrope cherchant un refuge contre la fureur populaire aux pieds de Chrysostome, Attila épargnant Rome à la voix de Léon le Grand ; — enfin pieux et chevaleresque dans *l'Ange de Werdha,* où il reproduit une de ces scènes guerrières dont les annales du moyen âge rapportent tant de traits.

Nous empruntons aux *Cœurs brisés* l'intéressant épisode qui termine la légende de Berthold le blasphémateur. Ce Berthold est un rude batailleur qui croit que le Ciel même ne saurait résister à son épée, et a poussé l'impiété et l'audace jusqu'à vider dans un repas nocturne une dernière coupe à la santé de Satan... Après cet exploit bachique, Berthold se met en marche, malgré les remontrances de son hôte et d'un mystérieux pèlerin.

« L'heure était avancée, le silence profond, la solitude absolue. La

(1) Chez Josse, rue Cassette, 5. — Petit in-18.

route que le noble Comte suivait au hasard plongea tout à coup entre deux murailles de rochers, gorge étroite et tortueuse, au dessus de laquelle de vieux sapins chauves croisaient leurs branches desséchées comme des ossements... Rien n'est plus près de la superstition qu'une bravade. Berthold se sentit frissonner d'être seul. Une sueur froide perla sur son front, et poussant son cheval à toute bride, il força le passage comme s'il eût traversé un brouillard. Mais voilà qu'aussitôt, derrière le comte du Rhin, se fait entendre le galop effréné de deux chevaux. Il tourne la tête en fuyant et aperçoit deux chevaliers armés de toutes pièces qui allaient le rejoindre.

» Leurs armures étaient noires ; noirs étaient leurs coursiers... Ces lugubres compagnons atteignirent Berthold avec la vitesse de l'éclair, et, poussant de chaque côté de son cheval, ils en saisirent les rênes, et sans dire un seul mot au comte bouleversé, ils l'entraînèrent, dans leur course furieuse, de ravins en ravins et de montagnes en montagnes.

» Ils gagnèrent ainsi la région des glaces éternelles ; alors leur course recommença en redoublant de furie, et se dirigea vers une énorme tranchée où s'abimait en cascades un torrent de neige fondue, et de ses profondeurs montaient des voix gémissantes qui hurlaient : « à nous le blasphémateur ! »

» Le voici ! le voici !... répondirent les chevaliers noirs... Alors les cheveux de Berthold se hérissèrent, et son cœur, si fort jusque là, fut vaincu. Cependant les voix de l'abîme montaient toujours et les chevaliers noirs y faisaient la même réponse, et les trois chevaux arrivés au bord de la fondrière se cabraient déjà sur la margelle glissante de ce puits béant;... un pas de plus, tout était consommé !... « Jésus. Marie ! s'écria Berthold, sauvez-moi ! » C'était la première fois, depuis son enfance, qu'il élevait son âme à Dieu sur l'aile de la prière. Cette prière n'était qu'un cri de terreur, et pourtant, par la miséricordieuse intercession de la Vierge immaculée, elle lui fut comptée pour un acte de foi.

» A ces noms de Jésus et de Marie, qui font trembler et fuir les puissances du mal, voilà que les chevaliers noirs s'arrêtent et chancellent comme des sphinx prêts à crouler...

» Les nuages sinistres qui flottaient comme un linceul sur la face des cieux se déchirent en lambeaux dans l'espace.... En même temps une cloche mystérieuse sonne dans les airs ses notes argentines... Berthold regarde au-delà du précipice, et aperçoit dans le lointain la blanche statue de Marie qui surmonte le clocher de Notre-Dame des Ermites.

» Autour de lui les échos de la solitude répètent d'infernales clameurs qui vont peu à peu se perdre dans les plis des montagnes. A ses pieds il voit les deux chevaliers noirs se traîner en rampant, avec leurs coursiers changés en monstrueux hippogriffes, vers l'abîme d'où jaillissent des éclairs sulfureux, et il se retrouve seul dans les ténèbres, sur le plateau du glacier.

» Mais au loin, la statue de la Vierge libératrice demeure mystérieusement illuminée, et de la sainte image se projette un reflet qui trace de roc en roc un ruban de clarté céleste, depuis le monastère des Ermites jusqu'au sommet inaccessible où les protégés de l'enfer avaient porté le comte du Rhin.

» La descente fourmillait de périls; mais le miracle qui resplendissait encore au-dessus du monastère, comme un phare de salut, attirait doucement Berthold et soutenait sa foi. Aussi fit-il vœu de se consacrer à Marie, si elle achevait sa délivrance.

» Son ardente prière fut exaucée et le premier regard de l'aube le trouva au seuil du monastère des Ermites... Il raconta aux solitaires sa merveilleuse aventure; ceux-ci lui dirent à leur tour qu'ils avaient ouï, pendant la nuit, tinter la cloche de leur église sans qu'aucun d'eux l'eût touchée, et tous ensemble admirèrent alors la bonté de la Mère de Dieu.

» Berthold ne voulut plus retourner dans le monde, fit le même jour une confession générale et obtint des moines qu'ils l'emploieraient à perpétuité aux travaux les plus infimes du monastère. Il y mourut en odeur de sainteté avec la consolation d'avoir attiré à Dieu, par son exemple, plusieurs de ses anciens compagnons de péché qui voulurent imiter son repentir et partager son expiation. »

— M. l'abbé de Peretti, directeur des études au séminaire d'Ajaccio, a de son côté entrepris d'inspirer à ses lecteurs par des récits édifiants l'amour et la pratique des commandements de l'Eglise; et comme prémices de cette pieuse pensée, il vient de publier la *Veuve de Cyrnos*, histoire remplie des scènes les plus émouvantes et empreintes d'une couleur locale qui leur donne un saisissant intérêt. La lecture de ce charmant ouvrage ne peut qu'être bien consolante et bien utile pour ces pauvres mères affligées (1) dont le cœur déchiré par la perte successive d'enfants chéris s'abandonne au désespoir et au murmure, puisqu'il leur montrera que Dieu a toujours sur l'âme fidèle des vues miséricordieuses, et que s'il ne lui est pas, en certains moments, donné de les comprendre, elle doit néanmoins s'y soumettre, les adorer et les bénir.

C. de C.

ORNEMENTATION DES ÉGLISES.

Je voyageais, il y a quelques semaines, à travers la Beauce, dans ces contrées où la culture du sol a un peu trop fait oublier celle de l'âme, où tous les soins, toutes les affections, toutes les préoccupations se sont pour ainsi dire concentrées vers cette terre qui nous redemandera un jour ce qu'elle nous donne et qui n'est faite que pour nourrir l'homme en attendant qu'elle l'engloutisse. Or, j'ai toujours pour habitude de visiter les

(1) Il leur convient mieux qu'aux très-jeunes filles.

églises que je rencontre sur mon passage. Mais je ne puis me défendre alors d'un sentiment de tristesse, quand je considère, d'un côté, ces habitations terrestres du Roi des cieux dont les tours et les clochers dominent les vastes plaines, ces asiles véritables du Sauveur, nus, déserts, dépouillés de tout ornement et dont les objets même essentiels à la plus ordinaire décoration sont forcément délaissés aux injures du temps et de l'atmosphère ; et quand je considère, de l'autre, ces campagnes fécondes, couvertes de riches moissons, source inépuisable de toute prospérité matérielle et gage irrécusable de la munificence divine, je me demande, à l'aspect de contrastes si saisissants : quelle rupture déplorable s'est donc opérée entre l'homme de l'église et l'homme des champs, entre le chrétien et l'agriculteur? Tant de richesses d'un côté, tant de pauvreté de l'autre! Pourquoi ce schisme entre le Christ, l'ami des hommes de labeur et ceux qu'il a le plus aimés dans tous les temps? De sorte que l'église de campagne m'est apparue comme un symbole d'un amour immense planté au milieu d'un peuple indifférent qui possède son Dieu dans son église de village comme on retient un captif entre les quatre murs d'une prison. Partout, la beauté de l'édifice sacré n'est-elle pas comme le diapason de la foi? On a beau dire que Dieu n'exige pas de richesses, qu'il n'en a pas besoin; ces paroles seraient encore supportables si nous consentions à nous en passer nous-mêmes, ou du moins à nous passer du superflu. Mais la part qu'on voudrait faire à Dieu est réellement trop disproportionnée à celle que nous ambitionnons, pour que nous puissions être arbitres désintéressés dans un semblable partage. Passe encore pour l'absence de richesses, de luxe, comme on dit, dans la maison de Dieu : le Seigneur pourra encore se soumettre à cette décision du code des ingrats, abandonnant le luxe au monde qu'il frappe d'anathème; mais en vérité donnons-lui le nécessaire, c'est la moindre des choses, et avec le nécessaire un tout petit peu de cet éclat qui ne siérait pas mal à un Dieu de gloire dont on doit au moins reconnaître la présence à quelques marques extérieures, d'autant plus que les chrétiens dont je parle n'ont pas une foi à percer bien vivement les voiles mystiques dont s'enveloppe la Victime de nos autels. Des ornements, des embellissements simples et de bon goût ne sont pas du tout inutiles aux pratiques du culte extérieur dû à la Divinité. On ne pourra guère me contredire là-dessus, sans s'exposer à contredire l'Église elle-même.

Or, pour en revenir à ces pauvres églises de la campagne, ce n'est pas seulement la richesse qui leur manque, mais cette simple parure indispensable au lieu du sacrifice et de la prière. Aurai-je le courage d'en faire l'inventaire? Ce serait trop long et trop court : trop court pour ce qu'elles possèdent, trop long pour ce qui leur manque. Les murs, que sont-ils? tachés, çà et là par les eaux pluviales qui traversent les fenêtres usées et s'infiltrent dans les contreforts décrépits; le pavage, disloqué, brisé, rapiécé, est encore verdi par l'humidité ; il y a bien des tableaux quelquefois appendus à des distances inégales, mais lesquels?... c'est le secret de Dieu qui seul les voit, parce qu'il voit tout, et encore les trous qu'on y remarque les feraient plutôt prendre pour des drapeaux enlevés à l'ennemi. Il y a bien des fleurs sur l'autel, mais qui soupirent depuis longues années après un nouveau printemps; et l'autel avec son rétable! Dieu! quelle menuiserie et quelle peinture en décors! Si nous avions des meubles de ce genre à léguer à nos arrière-neveux, quel nom nous donneraient-ils? celui qui sert d'enseigne à certains marchands d'antiquités. Heureusement, pour notre honneur et celui de nos églises, nous verrons disparaître, peu à peu, ces affreux rétables d'autels, barriolés de mille couleurs disparates, pour laisser apercevoir une charmante abside semi-circulaire ornée de ses trois vitraux de couleur, ou quelque belle fenêtre flamboyante au milieu du chevet de l'église; et ces restaurations de bon goût nous coûteraient moins cher que n'ont coûté les marbrures surajoutées, chaque demi-siècle, à nos rétables soi-disant corinthiens.

Telles sont mes impressions de voyage dans la Beauce; et je me disais donc, pour poursuivre une idée qui me sort par tous les pores de la tête, si l'église est la maison de tout de monde, parce qu'elle est la maison de Dieu, le Père de la grande famille humaine, n'est-elle pas surtout, je dirais presque spécialement la maison du cultivateur? N'y a-t-il pas plus de rapport entre l'église et le champ de l'agriculteur, qu'entre ce temple sacré et le magasin ou l'atelier de l'industriel et du commerçant des villes? Cela saute aux yeux : ce qui se fait matériellement dans nos vastes plaines pour l'alimentation de l'espèce humaine, se fait au spirituel dans l'église pour la nourriture des intelligences et des cœurs. Semer et récolter, c'est le labeur annuel de celui qui cultive le sol; semer et récolter c'est aussi le travail perpétuel de l'homme de Dieu qui cultive le sol des âmes. De plus, c'est avec le produit des champs que Notre-Seigneur Jésus-Christ en-

tretient sa vie sacramentelle au milieu de nous, et qu'il reçoit dès mains de l'agriculteur le froment qu'il moissonne dans ses champs, pour lui composer la nourriture spirituelle de son âme qui est lui-même. Et que d'autres rapports je trouverais entre l'asile de la prière et de l'adoration et cette arêne immense où l'homme est aux prises avec la fatigue et les pénibles labeurs! C'est assez pour montrer que la tristesse du chrétien à la vue de ces pauvres églises de campagne est bien naturelle et bien fondée, et qu'il faut qu'un grand schisme entre l'autel et la charrue ait passé par là, pour que les conséquences s'en fassent si longtemps sentir. Hélas! voilà le fruit des révolutions!... A chaque nation son tour!...

Voici maintenant ce que j'ai trouvé d'édifiant dans une de mes excursions. C'est précisément dans l'église de mon pays natal, pauvre église! sans ressource pécuniaire! Mais pour vous le dire, je dois raconter une histoire qui ne sera pas longue.

Un jour, une dame de la ville, inconnue au pasteur du village, entre à l'église. Et probablement qu'elle a éprouvé, en la visitant, les sentiments que je viens d'exprimer. Toutefois, elle s'en va sans manifester aucune intention. Quelque temps après, M. le Curé recevait pour le maître-autel de son église un tableau qui remplace son précédent tout en lambeaux. Avec ce tableau, l'église recevait de magnifiques panaches en laine blanche pour décorer le dais, et d'autres objets servant au culte. Voilà une charité édifiante et tout-à-fait évangélique, puisque Dieu seul la connaît. Ce sont là des exemples qui stimulent la générosité des plus riches habitants. Ils ne voudront pas recevoir une leçon de la ville; ils donneront d'abord pour eux-mêmes et finiront par donner pour Dieu. C'est aussi un exemple pour les dames de la ville en tournée de campagne. Faites-en autant, pieuses lectrices, et vous ferez une belle œuvre qui ne figure peut-être pas encore sur la liste de vos bonnes œuvres les plus chères.

L'abbé Hénault,
Curé de Lucé.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Le mois de septembre est redevenu pour Notre-Dame de Chartres le mois des pélerinages, surtout depuis qu'on a rendu à la fête de la Nativité de la très-sainte Vierge sa splendeur d'autrefois. Sans parler de ceux que nous voyons accomplir chaque jour par des particuliers ou par des familles, la visite que les paroisses de Saint-Laurent de Nogent-le-Rotrou et de Saint-Sulpice de Paris sont venues faire à Notre-Dame de

Chartres, pourrait offrir à nos lecteurs un abondant sujet d'édification, s'il nous était possible de donner tous les détails de ces manifestations si touchantes.

PÉLERINAGE DE SAINT-LAURENT DE NOGENT-LE-ROTROU.

C'est le jour même de la Nativité que la paroisse de Saint-Laurent avait choisi pour rendre ses hommages à Notre-Dame. La députation qui la représentait était composée d'une centaine de personnes; et leur vénéré pasteur avait voulu se mettre lui-même à la tête de cette portion choisie de son bien-aimé troupeau. Reçu à la gare par le clergé, précédé des demoiselles de la Confrérie, la pieuse caravane s'est rendue processionnellement à la cathédrale pour assister à la messe solennelle. Des places avaient été réservées pour les pélerins à l'entrée de la nef, afin qu'ils pussent contempler de plus près les cérémonies saintes et le précieux objet exposé ce jour là, et pendant toute l'Octave, à la vénération des fidèles (1). Les saints mystères furent célébrés par Monseigneur avec la pompe accoutumée. Après la messe, Sa Grandeur adressa ses félicitations aux paroissiens de Saint-Laurent, dans une allocution toute paternelle, et leur promit pour eux et pour les membres absents de leurs familles les bénédictions de Notre-Dame.

Le soir, à la suite du salut solennel, les pélerins descendirent à la crypte pour offrir leur *ex-voto* à Notre-Dame-de-Sous-Terre. M. le curé de Saint-Laurent prit en ce moment la parole. Après avoir fait connaître en peu de mots l'origine et la célébrité de ce pélerinage, le pieux pasteur invita ses paroissiens à puiser largement à cette source de bénédictions et de grâces. De la chapelle de Marie, on se rendit à celle que l'on prépare à saint Joseph, et qui doit recevoir plus tard l'*ex voto* de la paroisse de Saint-Laurent. Un cantique et une prière adressés au saint patriarche ont fourni à M. l'abbé Legendre l'occasion naturelle d'adresser au pieux cortége une dernière parole de remerciement et de félicitation.

PÉLERINAGE DE LA PAROISSE DE SAINT-SULPICE DE PARIS.

Tandis que de tous les points de la France, les pélerins se dirigeaient vers la ville du Puy pour assister à la bénédiction solennelle de la statue colossale de la patronne du royaume très-chrétien, Paris envoyait ses enfants à Notre-Dame de Chartres. Chartres méritait en effet un souvenir particulier dans une fête destinée à célébrer Celle qui trouve ici tant de motifs pour agréer ce titre heureux de Notre-Dame de France.

C'était donc le mercredi 12 septembre, par une de ces journées magnifiques dont l'année 1860 s'est montrée si avare, 700 pélerins de Paris et de Sèvres, conduits par le vénérable M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, venaient offrir leurs hommages à la Vierge des Druides, dans ce lieu où la France a commencé à connaître et à prier Marie, où elle lui a construit son temple le plus magnifique, et où elle a placé, par la main d'un de ses rois, l'une des reliques les plus précieuses de la Mère de Dieu, la tunique sainte qui couvrit sa chair immaculée. Nous ne dirons pas les chants d'amour que nos pieux voyageurs firent répéter à tous les échos de la route, ni les prières ardentes qu'ils firent monter vers le ciel. Reçus à la gare par le clergé de Notre-Dame, ils traversèrent au chant des cantiques, au son des cloches et bannières déployées, les rues de la cité de Marie. Bientôt ils prenaient place dans

(1) La tunique intérieure de la Très-Sainte Vierge.

la vaste nef de l'insigne église; Mgr l'Évêque de Chartres occupait son trône et le pieux curé était à l'autel.

Après l'évangile, le vénérable pasteur monta en chaire, et dans un discours plein de science et d'onction, le célèbre historien du cardinal de Cheverus et de saint François de Sales raconta les gloires de Notre-Dame de Chartres.

Terra sancta est, ce lieu est saint, non-seulement de cette sainteté qui appartient à la terre entière comme sanctifiée par la présence de Dieu, ou à toutes nos églises rendues saintes par la présence de Jésus-Christ; mais ce lieu est saint d'une sainteté particulière : *saint* considéré en lui-même et dans ses monuments, *saint* considéré dans les miracles qui s'y sont opérés, *saint* considéré dans les personnages qui sont venus avant nous offrir ici leurs vœux et leurs prières.

Ce beau thême développé avec un art admirable et appuyé de documents historiques de première valeur, restera dans le souvenir des habitants de Chartres comme un nouveau témoignage de l'union intime qui règne entre Saint-Sulpice et l'église de Chartres.

Cette union, M. l'abbé Hamon a voulu évidemment la cimenter encore davantage, et dans une parole pleine d'émotion le vénérable curé disait le bonheur qu'il éprouvait à faire quelque chose à l'imitation de M. Olier, son prédécesseur de sainte mémoire. On sait l'amour de M. Olier pour Notre-Dame de Chartres et tout ce qu'a fait ce grand personnage pour le lui témoigner.

A trois heures, après avoir vénéré Notre-Dame de sous-terre et Notre-Dame du pilier, après avoir visité les divers monuments chartrains qui se rattachent à Notre-Dame et qui avaient été signalés par le savant prédicateur, la paroisse de Saint-Sulpice était de nouveau aux pieds de Marie, devant cet autel où le matin de nombreux pélerins avaient reçu le pain des anges, devenu le pain du voyageur. A ce moment une consécration à Marie était faite par le zèlé pasteur au nom de ses ouailles. Dire quels beaux sentiments furent exprimés par cette bouche éloquente et quels élans sortirent alors de ce cœur de prêtre serait chose impossible; mais en entendant parler M. Hamon, en le voyant en chaire, à l'autel, en public ou en particulier, tous ont pu sentir la vérité des paroles adressées par Mgr l'Évêque de Chartres aux pélerins de Notre-Dame et répéter avec le vénérable évêque : Évidemment *Saint-Sulpice a un pasteur selon le cœur de Dieu.*

— Le mardi 25, le séminaire des missions étrangères était aux pieds de Notre-Dame de Chartres, représenté par une vingtaine de ces courageux lévites qui bientôt quitteront la France pour aller féconder de leurs sueurs et peut-être de leur sang le sol inhospitalier du Japon ou de la Chine.

— M. l'abbé Fauchereau, supérieur du grand-séminaire, a été nommé vicaire-général, en remplacement de son vénérable ami.

M. l'abbé Mauger, aumônier de la colonie de Bonneval, a été nommé curé de Brezolles. Il a pour successeur M. l'abbé Leroy, vicaire de Dreux. M. l'abbé Genet, professeur au petit séminaire de Saint-Cheron, remplace M. l'abbé Leroy, et il est remplacé lui-même par M. l'abbé Pâty, curé d'Orrouer.

La paroisse de Corancez, privée de pasteur depuis la Révolution, reçoit enfin la récompense des généreux sacrifices qu'elle s'est imposés et du bon esprit qui l'anime. M. l'abbé Girard, curé de Goussainville,

est nommé à ce nouveau poste ; M. l'abbé Bouvigny, vicaire de Brezolles, le remplace dans son ancienne paroisse.

M. l'abbé Walsh, curé de Chaudun, vient de mourir dans sa quatre-vingtième année.

— Le sermon de la Nativité et celui du jour de l'octave ont été prêchés par le R. P. Meunier, supérieur des Pères Maristes. Deux autres instructions ont été faites dans la semaine, l'une par M. l'abbé Tridon, chanoine honoraire de Troyes et prêtre missionnaire, l'autre par M. l'abbé Lavanne.

Le premier discours du P. Meunier était une explication ingénieuse et instructive des paroles de l'Écriture, *Aurora consurgens,* que l'Église entend de la très-sainte Vierge; le second, un tableau complet des triomphes de l'Église. M. l'abbé Tridon nous a montré dans une instruction pleine de piété comment la vie de la très-sainte Vierge se résume tout entière dans ces paroles : *Ecce ancilla Domini;* et M. l'abbé Lavanne nous a donné une belle et touchante paraphrase de l'*Ave Maria.*

— Mgr l'Évêque de Chartres vient d'annoncer d'une manière officielle la prochaine Fête du 17 octobre, à l'occasion de la restauration complète de la crypte de Notre-Dame et du sixième anniversaire séculaire de la dédicace de la cathédrale. Sa Grandeur a profité de cette circonstance pour faire connaître ou rappeler aux fidèles de son diocèse, dans une lettre pastorale très-intéressante, toutes les gloires de notre célèbre église.

En redisant à son tour ce qu'aura fait Mgr Regnault, l'histoire ajoutera plus tard une belle page à celles que le vénérable prélat vient d'écrire.

AVIS.

Plusieurs de nos vénérés confrères nous ont fait demander quelques exemplaires de *l'Avis* que nous avons fait imprimer pour rappeler aux fidèles le respect dû aux Églises : On peut s'en procurer à l'imagerie de Notre-Dame de Chartres.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Quatrième année
11e NUMÉRO. NOVEMBRE 1860

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

ŒUVRE DE NOTRE-DAME SOUS-TERRE.
FLEURS DES SAINTS. — Saint Charles Borromée
GRANDE FÊTE RELIGIEUSE CÉLÉBRÉE A NOTRE-DAME DE CHARTRES.

ŒUVRE DE NOTRE-DAME SOUS-TERRE.

Déjà, chers lecteurs, les mille voix de la presse vous ont annoncé l'heureuse nouvelle dont nous avons aujourd'hui à vous entretenir. Associés à notre œuvre de restauration, vous avez dû, en l'apprenant, partager notre joie et notre bonheur, comme vous aviez partagé nos vœux et nos espérances. C'est le 17 octobre, au milieu des cérémonies les plus touchantes et les plus magnifiques, que l'antique sanctuaire dont vous nous avez aidé à relever les ruines, a été complétement rendu à sa destination primitive. Les prières de l'Eglise et les bénédictions des Pontifes ont purifié cette enceinte que la Révolution avait profanée : la Victime adorable a été immolée sur ses autels relevés par la piété des peuples, et les chants de la reconnaissance ont retenti sous ses voûtes naguère encore tristement silencieuses. Aussi, nul doute que cette grande solennité ne fasse époque dans la glorieuse histoire du culte de Marie. Nous en donnerons plus loin le compte-rendu exact fait par un de nos amis, et que nous avons conseillé nous-même d'adresser au journal de la localité pour satisfaire plus promptement l'impatience légitime de nos compatriotes.

Après le grand événement qui vient de se passer, notre tâche est-elle terminée ? Ce serait une erreur de le croire. Même au point de vue matériel, il reste encore beaucoup à faire. Nos treize chapelles ont besoin d'être pourvues d'un mobilier convenable : les vases sacrés, le linge et les ornements d'autrefois ne suffisent plus pour répondre au désir des prêtres qui demandent à célébrer les saints mystères dans ce lieu béni et à la piété des fidèles qui voudraient y assister chaque jour.

Toutefois, nous l'avouerons, une autre pensée nous préoccupe

bien davantage, car il nous semble que Marie réclame pour son sanctuaire une restauration mille fois plus précieuse. Plusieurs prêtres étaient autrefois chargés de desservir les saintes grottes de l'église de Chartres. Formaient-ils une sorte de communauté? Nous aimons à le croire, l'esprit d'association était alors si répandu dans le clergé et parmi les fidèles! Mais quoiqu'il en soit du passé, n'est-il pas permis de former des vœux pour qu'il s'établisse aujourd'hui quelque chose d'analogue dans un asile si cher à la piété chrétienne? La plupart des sanctuaires de Marie et beaucoup de lieux de pélerinage moins importants et moins célèbres que le nôtre sont desservis par des sociétés de prêtres, par des congrégations religieuses. Rien de plus propre en effet qu'une communauté pour remplir un pareil ministère, qui demande une ponctualité parfaite, un assujétissement de toutes les heures, une servitude continuelle.

Même à considérer les choses d'un point de vue plus large, quoi de plus utile en général que ces sortes d'institutions? Très-multipliées et très-répandues dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, supprimées depuis en grand nombre par le relâchement et l'esprit de liberté, on les a vues renaître et fleurir dans les beaux âges de l'Église. A l'exemple de saint Augustin qui vivait au milieu de ses clercs, saint Charles Borromée ne se donna pas de repos qu'il n'eût fondé à Milan ses oblats de saint Ambroise. La communauté de Saint-Sulpice, qui a fait de cette paroisse de Paris le modèle des paroisses, vit bientôt des sociétés semblables à la sienne se former autour d'elle, à la grande joie des premiers pasteurs et au grand avantage des peuples. Et de nos jours ne voyons-nous pas ce même esprit d'association se répandre dans tous les diocèses de France? Sous le nom d'oblats, de clercs, de chanoines réguliers, des centaines de prêtres se réunissent pour mener ensemble une vie commune. C'est qu'en effet, le sensualisme du monde, son indépendance et son amour des richesses ont besoin d'un contrepoids salutaire; il faut lui mettre sous les yeux le spectacle d'une pénitence austère, d'une soumission absolue et d'une pauvreté qui l'étonne. On ne croit plus au désintéressement du prêtre, on ne voit dans le ministre des autels qu'un simple fonctionnaire, honorable sans doute, mais préoccupé comme tous les autres de son avancement et de son avenir. Or, des idées si funestes ne peuvent tomber qu'en présence de faits palpables et plus évidents que le jour.

Plus utile aux peuples qu'il édifie davantage, le prêtre vivant

en communauté trouve pour lui-même dans la société de ses frères des biens inappréciables. Déchargé du soin des intérêts matériels qui sont un embarras et un écueil pour plusieurs, il peut s'appliquer à sa perfection, se livrer à l'étude ou à l'exercice du ministère avec une liberté plus complète. La règle qui fixe l'heure de ses principales actions lui rend par là même un immense service; les exemples, les entretiens de ses confrères le soutiennent, l'instruisent et le garantissent de mille dangers, surtout dans les premières années de son sacerdoce. Tous ces avantages sont si incontestables et si réels qu'ils doivent frapper, ce nous semble, les yeux les moins clairvoyants.

Mais revenons à notre chère église souterraine et parlons de l'Œuvre intéressante qui pourrait s'y développer avec tant de facilité. Le diocèse de Chartres a un immense besoin de prêtres, quarante paroisses vacantes réclament des pasteurs; les sujets manquent pour l'enseignement, pour la prédication, pour tant d'œuvres particulières qui, mieux cultivées, fleuriraient bientôt et porteraient les fruits les plus abondants; enfin, beaucoup d'ecclésiastiques, chargés d'un ministère laborieux qui les épuise, ne peuvent pas se livrer comme ils le voudraient à la prière et à l'étude. Voilà des faits dont il n'est pas possible de contester la vérité. Le remède à un si grand mal c'est de faciliter l'essor des vocations ecclésiastiques. Jamais on n'aura trop de bons prêtres, trop d'ouvriers évangéliques, trop de missionnaires, trop d'apôtres, car la moisson est assez abondante dans le vaste champ de l'Église pour suffire à une armée de travailleurs mille fois plus nombreuse. Oui, il faut des prêtres et il en faut beaucoup : le sacerdoce est encore aujourd'hui, et plus que jamais peut-être, le sel de la terre, la lumière du monde; c'est lui et lui seul qui saura régénérer notre pauvre société décrépite et agonisante. Les savants, les politiques, les philosophes se perdront dans leurs conceptions et dans leurs systèmes : il n'y a que le prêtre qui pourra les ramener dans le chemin de la vérité.

Il faut des prêtres; mais ces prêtres où les trouverons-nous? Là où la sainte Église veut qu'on les cherche et qu'on les choisisse. *Pauperum filios præcipuè eligi vult*, dit le saint Concile de Trente, et il ajoute : *nec tamen ditiorum excludit, modò sumptu suo alantur; l'Église veut qu'on choisisse de préférence les enfants des pauvres*, *sans exclure toutefois ceux des riches, pourvu que ces derniers soient entretenus à leurs frais.* Ses intentions sont donc bien formelles et bien expresses. Or, dans ces

conditions, le sacerdoce pourrait faire d'abondantes recrues. Combien d'enfants dans les familles pauvres qui pourraient devenir de saints prêtres! Nous le savons et nous ne craignons pas de le proclamer hautement : beaucoup de vocations se perdent parce que le vœu de l'Église n'est pas suffisamment rempli ; c'est de ce côté-là surtout qu'il convient donc de diriger le zèle des personnes généreuses ; l'Œuvre des vocations pauvres devrait être la première de leurs œuvres, et celles qui la comprendraient le mieux seraient bientôt récompensées de leurs sacrifices.

Mais n'est-il pas à craindre que ces enfants pauvres ne se précipitent dans la carrière sacerdotale par des vues intéressées, par des considérations tout humaines ? Ce danger existe, il est vrai ; mais on peut jusqu'à un certain point s'en garantir. Choisissons nos enfants dans des familles bien chrétiennes, prenons ceux qui montrent plus de générosité dans le caractère, des sentiments plus nobles et plus délicats. Et d'ailleurs qui empêcherait de leur faire envisager, en les acceptant, la perspective de la vie commune et d'exciter dans leurs âmes le désir de ne jamais former qu'une famille avec ceux qui les auraient préparés au sacerdoce ? La maison qui les recevrait deviendrait alors comme le noviciat d'une véritable communauté.

Or, voilà ce qu'il nous est doux d'espérer pour le sanctuaire privilégié de Notre-Dame : une société de prêtres préparant à la vie commune un certain nombre d'enfants et de jeunes gens qui partageraient d'abord avec eux le service de cette chère Église et qui pourraient ensuite se dévouer à tous les genres de ministères, mais en vivant toujours sous une même règle et en pratiquant la pauvreté et l'obéissance de la vie religieuse. De cette manière, il nous le semble du moins, l'église de Notre-Dame de sous-terre aurait bientôt repris sa place d'honneur parmi les sanctuaires de Marie, et le chapitre, et le clergé paroissial auraient sous la main des auxiliaires aussi utiles que désintéressés.

On nous dira que cette idée n'est qu'un rêve : c'est possible. Mais la restauration de la Crypte n'était pas autre chose, il y a quelques années. Que les âmes généreuses continuent à nous apporter le concours de leurs prières et de leurs aumônes, et ce rêve sera bientôt devenu une précieuse réalité. Saint Irénée de Lyon, saint Hilaire de Poitiers, ont leurs oblats, leurs clercs réguliers, etc.; pourquoi Notre-Dame de Chartres n'aurait-elle pas aussi des serviteurs qui lui seraient consacrés d'une manière plus spéciale. Ce serait là comme le couronnement de l'Œuvre

de Notre-Dame sous-terre. Nous saluons de tous nos vœux le jour où il nous sera donné de voir ce consolant spectacle, et nous l'attendons avec la plus ferme espérance.

FLEURS DES SAINTS.

SAINT CHARLES BORROMÉE (XVIme SIÈCLE).

Tandis que l'hérésie avait pour chefs des hommes abandonnés à toute l'ardeur de leurs mauvaises passions; tandis que sous prétexte de rendre à l'Église de Jésus-Christ sa primitive pureté, elle déchirait cruellement ses entrailles maternelles et lui donnait les plus cruels témoignages d'abandon et de mépris, Dieu suscitait des Saints dont la vertu devait prouver aux ennemis du catholicisme qu'à lui seul appartient une perpétuelle fécondité et que, hors de lui, on ne trouve que stérilité, instabilité et mensonge. Parmi toutes ces âmes d'élite qui brillaient au XVIme siècle, d'un éclat surnaturel, nous citerons aujourd'hui l'illustre évêque de Milan, dont la vie fut cependant restreinte dans le cycle étroit de 46 ans, mais qui, par ses talents, ses héroïques vertus et sa noble naissance, nous présente un de ces types parfaits sur lesquels les regards du Chrétien comme ceux de l'humanitaire, aiment à se fixer. Charles, le second des fils du Comte Gilbert Borromée et de Marguerite de Médicis, naquit le 20 octobre de l'année 1538, au château d'Arone, situé sur le bord du lac Majeur. Sa première enfance fut marquée au double sceau de l'innocence et de la piété; aussi ses parents ne mirent-ils aucun obstacle au vœu qu'il leur exprima d'entrer dans le sacerdoce. L'ambition et l'amour des grandeurs étaient si loin d'avoir dirigé ce choix, que lorsque Charles apprit l'élévation de son oncle le cardinal Ange de Médicis au souverain pontificat (1559), bien loin de témoigner aucun sentiment de joie, il manifesta une sorte de tristesse et d'inquiétude et chercha dans la réception des sacrements un céleste antidote contre toute pensée d'ostentation ou de vaine gloire. Ce fut dans le même esprit qu'il refusa la charge de camerlingue, la plus rétribuée de toutes celles de la cour papale, et s'il accepta les autres fonctions importantes que Pie IV lui confia malgré sa grande jeunesse, c'est qu'à toutes se rattachait la nécessité d'un travail assidu et par suite une occasion de sanctification, un moyen de glorifier le Seigneur. On peut se faire une idée de la manière dont il envisageait la dignité de cardinal à laquelle il fut promu n'ayant encore que 23 ans, par la lettre qu'il écrivit au roi de Pologne, Étienne Bathori, quand ce monarque eut le même honneur : « Si Votre vertu a été élevée de la sorte, lui dit-il, c'est afin que, semblable à une lampe ardente, elle puisse ramener ceux qui sont dans les ténèbres de l'erreur, conduire ceux qui marchent déjà dans la voie droite, et servir d'exemple à tous. » Le discours qu'il

prononça à l'ouverture du premier concile provincial (1) tenu à Milan, après qu'il en eût été nommé évêque, montre que si Charles réunit en sa personne les fonctions les plus sacrées, il sut toujours en avoir l'esprit et comprendre l'etendue des devoirs qu'elles lui imposaient.

Saint Charles eut une grande part à la reprise et à la conclusion du saint Concile de Trente (1563) qui, selon l'énergique pensée d'un pieux auteur, s'était comme incarné en lui; il contribua également à la rédaction du catéchisme romain, chef-d'œuvre de doctrine que l'on peut comparer à la manne du désert dont le goût variait selon les personnes, et qui est pour les enfants un lait délicieux et pour les adultes une nourriture remplie de force et de saveur (2).

Pie IV étant mort, Charles employa tout le crédit dont il jouissait pour faire élire le cardinal Ghisléri (3), quoique d'une famille ennemie de la sienne. Les saints se devinent et se comprennent. Aussi, quand les Turcs, sous la conduite de Sélim, fils de Soliman-le-Magnifique, firent de nouveau trembler l'Europe, l'âme du cardinal, comme celle du pontife, s'émut de ce danger dont deux puissances chrétiennes, mais rivales, semblaient méconnaître la gravité; et, de leurs cœurs unis dans une même pensée s'élevèrent de ces gémissements ineffables qui firent descendre sur le jeune héros chargé de défendre la chrétienté en péril, cette prudence surnaturelle qui déjoue tous les conseils de la vaine sagesse des hommes et cette force du Très-Haut à laquelle les plus puissantes armées ne sauraient résister.

Saint Charles, après avoir obtenu du saint pape Pie V la permission de résider dans sa ville épiscopale, mit tous ses soins à mettre en vigueur les décrets du dernier Concile œcuménique. A partir de ce moment s'ouvrit pour le digne successeur de saint Ambroise la route du rude calvaire qu'il était appelé à gravir en portant la lourde croix des contradictions, des ignominies, des diffamations et des plus cruels opprobres.

Veut-il réformer un ordre où s'est indroduit le plus déplorable relâchement, de perfides assassins attentent à ses jours et il ne devra qu'à un miracle d'échapper à la mort (4).

Veut-il réformer les mœurs de son peuple, répandre dans le clergé la sève pure de la charité divine, et donner par l'absence de tout luxe, la simplicité de ses vêtements, la pauvreté de sa nourriture, l'exemple des vertus dont il prêche et recommande incessamment la pratique, il se trouvera un homme assez audacieux, un prêtre assez criminel pour monter en chaire et en pré-

(1) Saint Charles tint cinq conciles provinciaux et onze synodes pendant la durée de son épiscopat.

(2) Combien ne serait-il pas à désirer que l'unité de catéchisme vînt se joindre à celle de la liturgie romaine, si généralement adoptée!

(3) Le saint pontife Pie V.

(4) La balle ne fit qu'effleurer le rochet du saint sans le traverser, de là le proverbe, quand on veut parler d'une chose invulnérable : « C'est le rochet de saint Charles. »

sence même du saint cardinal et de celle d'une foule réunie dans le dôme de Milan pour assister à l'office divin, noircir les intentions les plus pures du saint évêque et se livrer contre lui aux plus violentes invectives.

Cherche-t-il dans ses conciles provinciaux à changer en réglements efficaces des lois jusqu'alors sans effet, les échos de la cour de Rome retentiront des clameurs de ses ennemis et il lui faudra venir justifier ses actes indignement travestis et calomniés.

Charles, dont l'ame était formée à l'école du Christ, ne connut jamais d'autre vengeance que celle du bienfait ; aussi, non-seulement il rendit personnellement à tous ceux qui l'avaient outragé les services dont la charité chrétienne lui donnait les célestes inspirations, mais malgré l'opposition que lui firent pendant longtemps certains magistrats mal intentionnés, il dota son diocèse et sa ville épiscopale en particulier des plus utiles établissements : ici s'ouvrirent des écoles chrétiennes où le peuple reçut un enseignement élémentaire de la religion ; là s'élevèrent deux colléges, l'un pour les nobles, l'autre pour les Suisses, afin qu'ils pussent, après avoir respiré l'air pur de la saine doctrine, désinfecter leur chère patrie des hérésies zwingliennes, calvinistes et luthériennes. Ici encore s'établirent des séminaires pour y former les jeunes lévites destinés à devenir les prêtres de la loi nouvelle. Les oblats de saint Ambroise furent fondés par le saint Évêque pour diriger la plupart de ces pieuses maisons. Les monastères de Ste-Praxède et de Sainte-Barbe offrirent dans la règle de sainte Claire rigoureusement observée, aux âmes avides de pénitence, un moyen de satisfaire leur ardeur pour l'expiation et pour la souffrance. L'hôpital de Saint-Grégoire prit un nouvel accroissement et plusieurs temples furent bâtis ou magnifiquement restaurés.

Dans ses visites pastorales, Charles semait les miracles sous ses pas, et si son zèle éclairé par la science le portait à détruire certaines superstitions populaires introduites dans le culte des saints, son ardente charité l'excitait à la recherche des restes sacrés de ces grands serviteurs de Dieu ; aussi l'un de ses historiens faisant allusion à cette admirable conduite du Cardinal, dit avec une naïveté charmante « qu'il ne laissait en repos ni les vivants ni les morts. »

La dévotion de saint Charles pour Marie n'avait d'autres bornes que celles que la foi y apporte; il aurait voulu dédommager à force d'amour cette tendre mère des outrages des hérétiques modernes; aussi, lorsqu'il parcourait les cantons suisses de sa juridiction, il ne manquait jamais de se rendre en pélerinage à Notre-Dame d'Einselden ou des Ermites et là, arrosant le parvis sacré de ses larmes, il conjurait la sainte madone de rendre ces pieux enfants des montagnes aussi fidèles à leur foi qu'ils l'étaient aux lieux qui les avaient vus naître. La Santa Casa de Lorette le vit baiser avec respect ses murs sacrés, et la majestueuse basilique retentit de ses accents pathétiques et inspirés.

Nous terminerons cette trop courte esquisse d'une vie si remplie, par le fait qui mit en relief toutes ses héroïques vertus : la peste

qui éclata simultanément dans deux endroits de la ville de Milan, tandis que Charles était à Lodi où il rendait à un de ses suffragants les derniers devoirs.

A la première apparition de l'épouvantable fléau, le gouverneur et un grand nombre d'entre les fortunés du siècle abandonnent la malheureuse cité. Les prêtres eux-mêmes sentent défaillir leur courage. La consternation et la douleur ont succédé aux folles joies inspirées par le plaisir et la licence. La mort frappe des coups redoublés et chacun, pensant à ses propres maux, oublie ceux de ses frères.

Charles paraît (1). A sa voix puissante et chérie, de courageuses milices s'organisent pour combattre le mal avec toutes les armes que fournissent l'art, la prudence, la charité. Les ministres du Seigneur, raffermis dans leur foi par le dévouement et les paroles de leur pontife vénéré, portent sans crainte à sa suite aux malheureux pestiférés le pain divin qui donne la vie. Les riches, à l'exemple du saint Évêque, se dépouillent de tout ce qui n'est pas le stricte nécessaire pour secourir les pauvres réduits au plus affreux dénuement, et quand, par suite des mesures prises pour arrêter la contagion, il est rigoureusement défendu à personne de sortir de sa demeure, par les ordres de saint Charles, des autels sur lesquels chaque matin est offerte la victime de propitiation et de paix, sont placés dans les rues de distance en distance, et sept fois le jour, tous les habitants de cette ville transformée par la mort en une vaste nécropole et par la prière en un temple saint, sont conviés à la prière par le son retentissant de la cloche; puis, lorsque la quarantaine est levée, des processions publiques sillonnent les rues. Saint Charles y figure en costume de pénitent, tenant en mains un crucifix qu'il baigne de ses larmes, tandis que ses pieds rougissent de leur sang le pavé de la cité (2) et qu'il s'offre en holocauste pour le salut de son peuple.

Dieu se laissa enfin désarmer par tant de supplications et de sacrifices, le fléau finit par disparaître entièrement, et le saint Évêque put profiter des six années de vie que le Seigneur lui accorda encore pour faire régner dans tout son diocèse l'esprit évangélique dont il était lui-même rempli. On doit à saint Charles l'établissement des prières des quarante heures, admirable institution par laquelle le Dieu de toute miséricorde s'offre au Dieu de toute justice, afin de le désarmer et d'obtenir grâce pour les pauvres pêcheurs.

Saint Charles, épuisé par ses fatigues et ses austérités, mourut le samedi 3 novembre 1584, et fut canonisé par le pape Paul V.

Un humble servant de Marie.

(1) Dans une circonstance analogue, Calvin s'était fait défendre d'assister les pestiférés, c'est que Calvin était le *mercenaire* et saint Charles le bon pasteur.

(2) Un clou énorme lui déchira l'ongle du pouce sans qu'il témoignât la moindre impression de douleur; on ne s'aperçut de sa blessure qu'au sang qui en découlait.

FÊTE DU 17 OCTOBRE A NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Après la fête du 31 mai 1855, où la statue de Notre-Dame de Chartres, appelée la Vierge du Pilier, fut couronnée au nom de Sa Sainteté Pie IX, après celle du 15 septembre 1857, où l'image représentant l'ancienne Vierge druidique fut rétablie dans sa chapelle de l'église *soubs-terre*, la ville de Chartres ne s'attendait plus à voir une fête aussi splendide, aussi imposante que celle qui vient d'être célébrée le 17 octobre, à l'occasion du sixième anniversaire séculaire de la dédicace de la cathédrale et de la restauration de toute la crypte. On peut affirmer qu'elle a surpassé toutes les précédentes par le caractère majestueux de la solennité, par la variété des cérémonies, par l'affluence prodigieuse des fidèles de diverses contrées et leur dévotion toujours croissante à l'égard de Notre-Dame de Chartres.

Nous essaierons donc de rendre compte, avec ordre et exactitude, de tout ce qui s'est passé dans ce beau jour du 17 octobre, qu'on peut appeler *un beau jour entre mille*, puisque, contre toutes les prévisions, le soleil l'a illuminé et échauffé de ses rayons dont il est si avare cette année, et que les vents furieux de 1860 y ont fait la paix avec l'atmosphère qui a gardé jusqu'au soir sa plus riante sérénité.

Mais avant de décrire cette fête, il faut rappeler que la veille, à cinq heures du soir, toute la partie de la crypte qui n'était pas encore rendue au culte, c'est-à-dire l'aile droite et le pourtour de l'abside avec ses onze chapelles, fut *réconciliée* ou bénite par Mgr l'Évêque de Chartres: c'est là une date mémorable dont la religieuse cité conservera le souvenir; car depuis soixante-dix ans elle souffrait de voir toujours les traces de la dévastation dans le mystérieux séjour de son antique piété.

CÉRÉMONIES DU MATIN.

Dès six heures du matin, ainsi que la veille au soir, le gros bourdon de la cathédrale donnait à toutes les cloches des différentes églises le signal de ce vibrant concert aérien qui prélude aux plus grandes fêtes.

Bientôt après, comme si ces voix harmonieuses se fussent fait entendre à des distances très-éloignées, des pélerins arrivaient en foule de tous côtés vers Notre-Dame de Chartres; deux trains supplémentaires amenaient de la ligne de Paris et de celle du Mans des prêtres et des fidèles, de hauts dignitaires de plus d'une vingtaine de diocèses, et près de 500 pélerins de Nogent-le-Rotrou. Ce pélerinage se composait des paroisses de Saint-Hilaire, de Saint-Laurent et du Petit-Séminaire de Notre-Dame, dont la musique ouvrait la marche. A son arrivée cette nombreuse caravane, conduite par les Curés des paroisses et M. le Supérieur du séminaire, se rendit processionnellement de la gare à la cathédrale.

La grande église avait déjà reçu la visite de plus illustres voyageurs, nous voulons parler des prélats qui venaient honorer cette fête de leur présence. Douze ont pu répondre à l'invitation de Mgr l'Évêque de Chartres. Ce sont : Mgr de Bonnechose, archevêque de

Rouen, président de la fête (1), et, par ordre de sacre, NN. SS. Gignoux, évêque de Beauvais; Angebault, évêque d'Angers; Rousselet, évêque de Séez; Wicart, évêque de Laval; Pie, évêque de Poitiers; de Charbonnel, évêque de Toronto; Palu du Parc, évêque de Blois; Mabille, évêque de Versailles; Ginouilhac, évêque de Grenoble; Sergent, évêque de Quimper; Devoucoux, évêque d'Evreux. Un de ces prélats, comme on a pu le remarquer, portait l'habit des religieux franciscains, c'est Mgr de Charbonnel, qui a quitté son siége épiscopal de Toronto ou York, ville du Canada, pour embrasser l'ordre des Capucins.

Il fallait à cette imposante réunion d'évêques un cortége de prêtres également imposant par le nombre et digne de la solennité. Il s'est rencontré, malgré la difficulté des voyages, à l'époque des travaux de la campagne. On peut compter, sans crainte d'erreur, environ 500 prêtres accourus de tous les points du diocèse de Chartres et des diocèses circonvoisins, pour relever l'éclat de la fête et en remporter d'abondantes bénédictions.

Avant la grand'messe, comme l'avait indiqué le programme, Leurs Grandeurs se réunirent dans la chapelle de l'évêché. Mgr de Laval, qui devait célébrer la messe solennelle, était revêtu de ses vêtements pontificaux. Les prêtres, en habit de chœur, remplissaient les salles d'attente et le perron. Au signal donné, ce nombreux clergé joint aux paroisses de la ville, conduisit processionnellement les prélats à l'église, au chant du psaume *Lœtatus sum in his quæ dicta sunt mihi*, etc., chanté en musique par le chœur de Notre-Dame.

La vieille cathédrale, noircie par le temps, semblait se rajeunir encore une fois, en voyant passer sous son ombre ce pompeux cortége, le plus majestueux qu'elle ait vu; car une oriflamme, longue de 20 mètres, flottait sur la pointe de sa flèche rajeunie par le ciseau des restaurations, et 38 mâts vénitiens, de hauteurs différentes, ceints de drapeaux au milieu, déployaient aussi à leur sommet une large oriflamme aux couleurs de la Vierge, autour du vaste édifice et de la place du Cloître.

L'entrée de cette procession se fit par la Porte-Royale. Le grand orgue, touché par M. Cavallo, artiste distingué de Paris, fit aussitôt entendre ses harmonieux accords, jusqu'à ce que NN. SS. les Archevêque et Évêques eussent pris place sur les trônes qui leur étaient préparés. Partout où devaient siéger Leurs Grandeurs, au chœur et au banc-d'œuvre, de riches draperies de velours galonnées d'or étaient tendues avec tout l'art et toute l'élégance possibles. Les hautes stalles du chœur qui devaient leur servir de trônes, portaient au-dessus les armoiries de chaque évêque. La chaire était également tendue de velours.

La grand'messe fut chantée en musique. Les voix, les instruments et les orgues ont exécuté cette messe avec un ensemble et un talent musical qu'on ne saurait trop louer et trop admirer. Inutile de dire que l'assistance était nombreuse. La grande nef et les bas-côtés

(1) Mgr l'Archevêque de Sens, invité à présider la cérémonie, avait été retenu par la célébration des obsèques de Mgr Cœur, évêque de Troyes.

étaient occupés par des masses compactes. Devant le banc-d'œuvre on distinguait les autorités civiles et militaires. Tout l'état-major de la troupe était présent en grande tenue. Outre cette assistance, la vaste étendue des transepts était remplie par une foule de peuple qui refluait encore autour du chœur.

Après l'Évangile, l'éloquent Évêque de Poitiers, cet illustre enfant du pays, qui avait déjà préconisé les gloires de son auguste Patronne, lors de la fête de son couronnement et célébré le rétablissement de sa statue druidique dans l'église de Sous-Terre, parut dans la chaire pour y poursuivre sa mission de panégyriste de Notre-Dame de Chartres. L'éminent orateur se trouvait ici en présence de l'auditoire le plus imposant peut-être qui se fût jamais rencontré dans cette vaste basilique.

Après avoir dans son exorde, déploré les ravages du temps, le plus grand ennemi des hommes, qui n'épargne pas même les édifices sacrés, qui ne respecte que l'Église immortelle du Christ, Sa Grandeur s'attacha à rappeler, dans une homélie, la liturgie catholique sur la dédicace des églises, et à nous instruire en particulier des faits anciens et nouveaux concernant la dédicace centenaire de l'église de Chartres. Nous n'entreprendrons pas de résumer ce discours qui sera sans doute bientôt livré à la publicité; il nous suffit de dire, pour le moment, que l'illustre prélat a rempli son cadre avec cette abondance d'idées, cette richesse de style, cette connaissance des Ecritures et ces ingénieuses allusions aux circonstances, qui sont le cachet de son talent.

Avec la célébration de la grand'messe, se terminent les cérémonies du matin.

CÉRÉMONIES DU SOIR.

La partie la plus pompeuse et la plus intéressante de la fête, ce fut assurément la marche triomphale, dans les rues de la ville, d'une des plus gracieuses et des plus magnifiques processions qu'il soit possible de voir. Un vieux militaire décoré disait qu'il avait parcouru l'Europe et assisté à bien des fêtes religieuses; mais qu'il n'en avait jamais vu d'aussi belle que celle du 17 octobre.

Les habitants que l'on n'avait pas trop osé d'avance inviter à décorer leurs maisons, à cause des événements douloureux qui affligent le Saint-Père, avaient spontanément suspendu des guirlandes de feuillages et de fleurs et des baldaquins de soie aux fenêtres des édifices, et orné les balcons de verdure et de trophées de drapeaux.

A l'heure des vêpres, Mgr l'Archevêque présidant la cérémonie et NN. SS. les Évêques précédés du clergé, sortirent de la cathédrale par le portique septentrional et vinrent se ranger, près de la grille, sous la voussure de ce vaste porche, tous la crosse à la main et la mître en tête. Sur les douze degrés de ce triple portique, d'une longueur d'environ 30 mètres, s'étageaient les prêtres et les chanteurs. Un espace de la largeur de la baie centrale s'ouvrait en face des prélats, afin qu'ils pussent voir défiler la procession. Elle se mit aussitôt en marche sortant avec un ordre admirable de la cour de l'évêché, et s'en allant fendre une multitude de peuple. C'était là un spectacle sur lequel les témoins oculaires ne purent taire leur admiration. Ces

pontifes vénérables, assis sous ce portail dédié à la Sainte-Vierge, et comme mêlés aux grandes statues des apôtres et des ancêtres de Marie qui décorent les parois, sous ce portail que saint Louis, roi de France, témoin de la première dédicace du temple en 1260, avait fait construire à ses frais; de chaque côté, sur les degrés, un immense cortége de prêtres, et au bas les paroisses, les confréries, les communautés, les corporations avec des bannières, des châsses et des oriflammes, passant devant cette assistance vénérable! tout cela ne peut se dépeindre. Donnons plutôt l'ordre de la procession.

Cinq gendarmes à cheval, quatre trompettes et huit hussards ouvrent la marche.— Viennent ensuite la musique, les professeurs et les élèves du petit-séminaire de Notre-Dame de Nogent, groupe présidé par M. l'abbé Genet, chanoine honoraire, supérieur. — Puis une députation des confréries de la Sainte-Vierge de plusieurs paroisses voisines de Chartres, entre autres Nogent-le-Phaye, Lucé, Jouy, Saint-Prest, toutes présidées par leurs curés en étole et en chape. — Mais voici les pélerins de Saint-Hilaire et de Saint-Laurent de Nogent-le-Rotrou qui s'avancent. Venus le matin par un train spécial au nombre de plus de quatre cents sous la conduite de MM. Fleury et Chavigny, leurs curés, ils sont sur tout le parcours l'objet d'une attention non moins religieuse que bien méritée. — Après cette sorte d'avant-garde déjà si imposante, commence le défilé des trois paroisses de la ville.

Paroisse Saint-Aignan, avec sa bannière, sa confrérie et son clergé. Président M. l'abbé Levassor, chanoine-honoraire, curé de la paroisse.

Paroisse Saint-Pierre. — Bannière de sainte Soline, jeune vierge et martyre de Chartres, suivie des jeunes filles de l'ouvroir des Sœurs de Saint-Paul portant toutes à la main un fort joli bouquet de fleurs aux couleurs virginales. — Ouvroir de la Sainte-Famille, précédé du labarum de Saint-Joseph. — Confrérie de la Sainte-Vierge. Ces trois groupes, variés de couleurs et de décorations, sont présidés par M. l'abbé Dallier, chanoine-honoraire, curé de la paroisse.

Paroisse Notre-Dame avec ses nombreuses corporations et confréries, savoir : Bannière de Saint-Clair, portée par les dames poissonnières. — Bâtons de Saint-Christophe et de Saint-Vincent. — Gracieux brancard de Saint-Fiacre artistement décoré par la corporation des jardiniers. — Quatre groupes de jeunes associés de la Sainte-Enfance de l'un et de l'autre sexe avec leurs jolies bannières et plusieurs centaines d'oriflammes de couleurs variées. — Dans leurs rangs figure entre autres une petite bannière de forme originale envoyée de Chine en *ex-voto* à Notre-Dame. — Châsse de saint Taurin portée par les élèves du cours supérieur des Frères des Ecoles chrétiennes. — Bannière de Notre-Dame de sous-terre, suivie d'une centaine de jeunes personnes de la société et des pensions religieuses, symbolisant les trois séries de mystères du Saint-Rosaire, avec croix, oriflammes, couronnes et décorations, blanches et vertes pour les mystères joyeux, violettes pour les mystères douloureux, roses pour les mystères glorieux; triple groupe d'un charmant effet, composé, en majeure partie, par les élèves des Dames de Saint-Paul et des Dames de la Providence, et présidé par M. l'abbé Binet, leur supé-

rieur. — Bannière et châsse de Saint-Piat. — Ecole normale. — Bannières de Notre-Dame de l'Assomption et de Notre-Dame du Pilier. — Ouvroirs du Saint-Cœur de Marie et de la Maison Saint-Michel. — Précieux reliquaire contenant une portion du manteau de saint Joseph, donnée par S. S. le Pape Pie IX à Monseigneur et par Monseigneur à la Confrérie de Notre-Dame de Chartres.

Confrérie de Notre-Dame de Chartres, représentée par une députation de cent cinquante congréganistes, portant, sur de grands guidons bleus et blancs, les quarante-cinq invocations des litanies de la Sainte Vierge. Président du groupe, M. l'abbé Bulteau, ancien vicaire de la cathédrale. — Bannière de Notre-Dame de la Brèche. — Jeunes élèves de l'institution Notre-Dame de Chartres, présidés par un vénérable curé, auquel M. l'abbé Brou avait cédé cet honneur. — Dans leurs rangs figurent le reliquaire de Saint-Faustin et de larges oriflammes de couleurs différentes et ornées d'inscriptions rappelant les dates les plus mémorables et les plus glorieux souvenirs de l'histoire du culte de la Sainte-Vierge à Chartres. — Petit-séminaire de Saint-Cheron, avec la bannière de l'Immaculée-Conception, les guidons des neuf chœurs des anges, des trois vertus théologales et les sept dons du Saint-Esprit. — Nouvelle et jolie bannière du Saint-Cœur de Marie, suivie des Dames religieuses de toutes les Communautés de la ville. — Sœurs de Notre-Dame de Chartres, présidées par M. l'abbé Manceau, chanoine-honoraire et secrétaire de l'évêché. — Sœurs et novices de la maison-mère de Saint-Paul, présidées par M. l'abbé Compagnon, chanoine-honoraire et premier chapelain. — Sœurs tourières des Carmélites et des Visitandines. — Sœurs de Bon-Secours. — Petites Sœurs des Pauvres. — Filles de la Charité. — Précieuse relique du chef de Sainte-Anne. — Bannière de Saint-Vincent de Paul, suivie des membres des conférences de Chartres et de Dreux, portant les reliques de saint Vincent, leur patron. — Après les bannières et les députations des trois paroisses venaient, groupés derrière la croix du Chapitre, la Maîtrise, le Grand-Séminaire. — Un chœur de chanteurs. — La musique du 5e hussards, dont les religieuses fanfares ne contribuèrent pas peu à la solennité de la cérémonie. — Quatre à cinq cents ecclésiastiques et chanoines, tant du diocèse que de diocèses étrangers. — Puis la sainte châsse contenant l'insigne relique du voile de la Mère de Dieu, honoré à Chartres comme le palladium de la cité. — Enfin, immédiatement derrière la sainte châsse, NN. SS. les Archevêque et Évêques dans l'ordre suivant :

Mgr Regnault, évêque de Chartres;
Mgr Devoucoux, évêque d'Évreux;
Mgr Sergent, évêque de Quimper;
Mgr Ginouilhac, évêque de Grenoble;
Mgr Mabille, évêque de Versailles;
Mgr Palu du Parc, évêque de Blois;
Mgr De Charbonnel, évêque de Toronto;
Mgr Pie, évêque de Poitiers;
Mgr Wicart, évêque de Laval;
Mgr Rousselet, évêque de Séez;

Mgr Angebault, évêque d'Angers;

Mgr Gegnoux, évêque de Beauvais;

Mgr De Bonnechose, archevêque de Rouen.

Cette incomparable procession, qui avait été organisée par M. l'abbé Legendre, d'un zèle toujours infatigable et par M. l'abbé Germond, grand-maître des cérémonies, présentait un coup-d'œil plus agréable et plus varié que celle du 31 mai 1855, à cause de ces groupes divers qui, çà et là, en rompaient la monotonie. On a pu distinguer dans les groupes si gracieux du Rosaire et de la Confrérie de Notre-Dame, des demoiselles de grande famille qui ont cru justement s'honorer en voulant bien figurer dans les blanches phalanges.

Après avoir parcouru plusieurs rues de la ville, la procession vint stationner sur la place Billard, pour offrir là encore, une de ces grandes scènes religieuses qu'on est heureux de contempler une fois dans sa vie.

Au milieu de cette place régulière, on avait dressé un vaste trône richement orné de tapisseries. Lorsque tout le corps de la procession se fut replié deux fois sur lui-même autour de la place, NN. SS. les Archevêque et Évêques montèrent sur l'estrade et s'y disposèrent en demi-cercle, derrière la Sainte-Châsse. Alors la foule innombrable qui encombrait les abords de la place s'approcha, se resserra le plus près possible du trône, et les treize princes de l'Eglise entonnèrent d'une commune voix le chant sublime de la Bénédiction Pontificale, et leurs mains sacrées s'étendirent sur des milliers de fronts inclinés, dominés par le sentiment religieux et par l'influence mystérieuse des cérémonies catholiques.

La procession reprit sa marche vers la cathédrale, pendant que Leurs Grandeurs se reposaient sur l'estrade des fatigues du trajet. Mais une autre procession devait succéder à celle-ci, plus émouvante encore et d'un effet plus saisissant : c'était celle de l'église souterraine, cette procession aux flambeaux, qui devait renouveler cette ancienne fête des Lumières tant aimée de nos aïeux.

Lors donc que cette procession fut rentrée à la cathédrale et eût enceint l'immense nef et le chœur pendant qu'un salut solennel du Saint-Sacrement était chanté en musique, elle recommença sous terre le circuit qu'elle venait d'opérer dans l'église supérieure et descendit par la porte qui se trouve sous le clocher neuf pour déboucher par celle qui ouvre sous le vieux clocher. NN. SS. les Évêques suivaient tenant des flambeaux.

Le coup d'œil qu'offrait alors la crypte est indescriptible. Ces longues galeries souterraines étaient illuminées de chaque côté de la voûte, de quarante lustres portant une double couronne de bougies. Les chapelles étincelaient de mille feux suspendus aux voûtes, ou rayonnant sur les autels. Ces faisceaux de lumières faisaient scintiller l'or des peintures murales, se reflètaient sur les draperies de velours et permettaient de contempler l'admirable décoration de la crypte.

Tout le pourtour du rond-point faisant face aux chapelles avait été tendu d'une longue draperie de velours aux torsades et aux galons dorés. Les chapelles de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Joseph,

élégamment revêtues d'étoffes de soie et de velours, étaient les plus richement décorées. Celles de Saint-Fulbert et de Saint-Yves, restaurées l'une par Mgr de Poitiers et l'autre par Mgr de Chartres, offraient par l'ensemble harmonieux de leurs peintures murales, une idée de ce que doit être bientôt la restauration complète des chapelles, confiée au bon goût et au savoir profond de M. Paul Durand. La chapelle de Sainte-Anne avait été ornée de guirlandes de verdure courant sur la voûte ou serpentant aux murailles. Celle de Sainte-Madeleine présentait aux regards éblouis un beau vitrail figurant cette sainte femme au pied de la croix et, de chaque côté, deux vitraux tout étincelant de feux de diverses couleurs. La chapelle de Saint-Martin offrait aussi une belle décoration de guirlandes et de tapisseries. Enfin, au fond de la chapelle Saint-Nicolas, un transparent représentant l'image de Notre-Dame de sous-terre, au milieu de végétations symboliques, attirait les regards surpris par un très-bel effet de lumière. En face, la chapelle de Saint-Clément et Saint-Denis n'avait d'autre ornement que ses peintures murales du XVIIe siècle, échappées aux ravages du temps.

En passant devant chacune de ces chapelles, le cortége épiscopal s'arrêtait pour invoquer trois fois les saints auxquels ces chapelles sont dédiées.

La cathédrale offrait aussi pendant cette cérémonie de très-belles illuminations. Au-dessus de l'autel principal, plusieurs lustres et couronnes rayonnaient sur le fond ténébreux des grandes baies ogivales. Les arcades des galeries de l'abside se dessinaient en lignes de feu, et une étoile brillait au milieu de chacune des arcatures.

A l'entrée du chœur, de chaque côté d'une couronne illuminée portant le chiffre de Marie, on lisait en lettres de feu deux dates qui à elles seules rappelaient l'objet principal de cette fête séculaire : 1260-1860.

Au-dessus des galeries des transepts étaient tracés, également en caractères flamboyants, du côté septentrional : *Dominæ carnutensi*, et de l'autre : *Carnutum tutelæ*. Au-dessus de la Porte-Royale, à l'intérieur, étincelait l'antique légende : *Virgini Pariturœ* (A Notre-Dame de Chartres! A la Tutelle des Chartrains! A la Vierge qui doit être mère!) Enfin, tout autour de l'immense basilique, les galeries étaient ornées par des guirlandes de feu. D'une arcature à l'autre une girandole de lumières était suspendue, rattachant toutes les colonnettes entre elles et attirant les yeux sur ce chef-d'œuvre immortel d'architecture.

Au sortir de l'église de sous-terre, le clergé reconduisit solennellement NN. SS. les Archevêque et Évêques au chant du *Te Deum*. Le cortége fit une courte station devant la chapelle de la Vierge du Pilier qui méritait bien d'avoir aussi en ce beau jour sa part d'hommages et de bénédictions. Les prélats se rangèrent en demi-cercle pour y achever le cantique d'actions de grâces, non sans admirer la magnifique couronne de lampes et de lustres qui signale si gracieusement ce dévot sanctuaire à l'attention des étrangers et des pélerins et qui jamais n'avait brillé autour de la sainte image de Marie en plus solennelle circonstance.

Si la cérémonie était terminée pour le clergé, elle ne l'était pas

pour le public. Jamais la cathédrale de Chartres ne vit une multitude aussi nombreuse se précipiter avec tant d'empressement dans la crypte séculaire. On eût dit que le flot grossissait toujours à mesure qu'il s'écoulait par l'étroite galerie. Hélas! non seulement il grossissait, mais il débordait, et la troupe unissant ses efforts à ceux de la police ne pouvait plus la contenir. Il fallut fermer les portes de l'enceinte sacrée où toute la cité eût voulu pénétrer pour y recueillir les souvenirs les plus touchants et y relier la chaîne des anciennes traditions. Mais des mesures furent prises pour que l'on pût s'en dédommager à loisir pendant toute la durée de l'octave.

CÉRÉMONIES DU LENDEMAIN ET DE L'OCTAVE.

Le lendemain de cette fête est mémorable; NN. SS. les évêques ont consacré plusieurs autels des chapelles de la crypte. Dès le matin du jour même de la fête, Mgr l'évêque de Blois avait consacré l'autel de Saint-Lubin, dans la chapelle dédiée à ce saint évêque de Chartres, située sous le sanctuaire de la cathédrale. Cette chapelle a été enrichie par ce prélat d'une parcelle insigne du chef de Saint-Lubin, qu'à la grande procession de la veille les jeunes lévites de la maîtrise furent si heureux de porter solennellement dans leurs rangs. Mgr de Toronto avait aussi consacré un autel, l'autel principal de l'abside dédié à saint Jean-Baptiste. Le lendemain donc, Mgr de Chartres consacra l'autel de Sainte-Anne; Mgr de Poitiers, celui de Saint-Fulbert; Mgr de Toronto, celui de Sainte-Madeleine; Mgr d'Evreux, celui de Saint-Joseph et un autre des prélats celui de Saint-Martin.

Nous ne pouvons terminer le récit de cette fête unique dans les annales de notre église, sans parler de l'impression vive et salutaire qu'elle a produite sur les étrangers qui en furent témoins. NN. SS. les évêques, en particulier, en ont témoigné hautement leur satisfaction à Monseigneur de Chartres, et ont certifié à Sa Grandeur qu'ils avaient rarement vu de fête aussi belle.

Pendant l'octave, la crypte conserva ses riches décorations, et ses portes restèrent ouvertes depuis cinq heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, afin que le public pût y venir satisfaire sa dévotion ou sa légitime curiosité. Des paroisses, des pensions et des communautés s'y rendirent en pélerinage, et des prédicateurs distingués, le R. P. Matignon et M. l'abbé Tridon, chanoine de Troyes, s'y partagèrent la consolante mission d'adresser aux pieux pélerins de touchantes exhortations.

Espérons que selon la parole d'un illustre prélat, « cette restauration de Notre-Dame de Sous-Terre sera pour la France et l'Eglise un grand événement » et que la Vierge Immaculée saura bien nous rendre en bénédictions tout ce qui vient d'être fait à Chartres pour sa gloire!

L'Abbé X.

Nous ajouterons, avec le *Journal de Chartres*, que la présence de M. l'abbé Brière à cette imposante solennité a été accueillie par d'universels témoignages de sympathie. Sa réapparition dans le banc-d'œuvre a causé une profonde sensation, et, n'eût été la sainteté du lieu, le vénérable curé de notre cathédrale y eût été l'objet d'une ovation toute spontanée et toute d'affection. La touchante réception qui lui avait été faite à son arrivée dans la gare, lui avait, du reste, donné déjà la mesure des sentiments qui animent ses paroissiens envers lui, et du plaisir qu'ils ressentent à le voir rendu à son saint ministère et à la santé.

AVIS.

Nous espérons pouvoir offrir prochainement à nos lecteurs le discours prononcé par Mgr l'évêque de Poitiers, à la fête du 17 octobre.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Quatrième année.

12e NUMÉRO. DÉCEMBRE 1860.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

AVIS.
LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES et l'Œuvre des Clercs de Notre-Dame ou des Vocations pauvres.
FLEURS DES SAINTS. — Saint Jean l'évangéliste
BIBLIOGRAPHIE. — *Mémoires d'Antoine.*
DE LA VOCATION.
FAITS ÉDIFIANTS. — Un coup de la grâce. — La jeune marraine.

AVIS.

Quelques-uns de nos abonnés sont en retard pour nous faire parvenir le montant de leur cotisation. Nous les prions de se rappeler que la souscription part du 1er janvier et qu'elle se paie d'avance.

Ceux qui ne voudraient pas contracter un nouvel engagement pour l'année prochaine, sont instamment priés de nous renvoyer le numéro de janvier, qui sera adressé à tous les abonnés de 1860, et d'écrire lisiblement sur l'adresse *refusé* ou *renvoyé* à l'éditeur. Mais nous les conjurons de ne prendre cette détermination qu'après avoir lu le premier article du numéro que nous leur adressons aujourd'hui. Tous les *anciens abonnés* qui auront accepté le numéro de janvier seront censés prendre un nouvel abonnement, et devraient, en cas de refus ultérieur, payer le prix des numéros qu'ils n'auraient pas renvoyés.

Les personnes qui ont reçu en prime l'abonnement de 1860 et qui n'ont pas droit à celui de 1861, ne pourront se procurer celui-ci qu'en nous adressant une nouvelle offrande individuelle ou collective de trois francs au moins. Plusieurs l'ont déjà fait, et nous leur en exprimons ici toute notre reconnaissance.

Du reste, chose admirable, le nombre de nos abonnés, loin de diminuer, augmente de jour en jour, tant il est vrai que l'intérêt s'attache de plus en plus à notre Œuvre. Le zélé rédacteur du *Rosier de Marie*, qui compte aujourd'hui plus de dix mille personnes abonnées à son intéressant journal, nous a prédit que

nous arriverions à cinq mille. Nous n'y sommes pas encore; mais si jamais nous atteignons ce beau chiffre, nous pourrons faire chaque année un bien considérable, comme on en jugera facilement par l'exposé qui va suivre.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

ET L'ŒUVRE DES CLERCS OU DES VOCATIONS PAUVRES.

Avant de commencer une nouvelle année, peut-être ne serait-il pas inutile de bien préciser l'objet de l'Œuvre que nous avons entreprise et de faire mieux connaître à nos lecteurs le but que nous nous proposons en continuant notre petite publication.

La Voix de Notre-Dame de Chartres, avons-nous dit, est l'organe officiel et l'une des principales ressources de l'Œuvre de Notre-Dame sous-terre.

L'Œuvre de Notre-Dame sous-terre a pour objet :

1° De rétablir dans leur première splendeur les saintes grottes de notre magnifique Cathédrale;

2° De recueillir dans un établissement spécial, pour les attacher au service de l'église et du diocèse de Chartres, un certain nombre d'enfants pauvres, de quelque pays qu'ils soient, qui montrent d'heureuses dispositions pour l'état ecclésiastique.

Sans doute, la restauration matérielle de Notre-Dame sous-terre a été jusqu'ici, du moins en apparence, le but principal de nos efforts et le terme de toutes nos démarches; mais nous n'avons jamais perdu de vue la seconde pensée de l'Œuvre, et nous voulons en faire à l'avenir l'objet de nos plus ardentes préoccupations. C'est ce que nous appelons l'*Œuvre des Clercs de Notre-Dame* ou *des Vocations pauvres.* Entrons ici dans quelques détails pour la faire mieux connaître, dussions-nous nous exposer à de certaines redites.

Il y a huit ans bientôt, notre vénérable Évêque nous confiait la mission de former une maîtrise pour le service de sa cathédrale, c'est-à-dire de faire un choix d'enfants sages que nous mettrions en état d'exécuter religieusement les cérémonies et de chanter dignement les louanges de Dieu dans l'église de Notre-Dame. Pour réaliser un dessein si louable, il ne nous manquait que deux choses : des enfants et de l'argent. De l'argent on n'en trouve guère quand on n'en a pas chez soi. Or nous n'avions pour toutes ressources que les économies d'un professeur qui reçoit mille francs par an et qui en dépense mille. Et pourtant point

d'argent, point de suisse, dit le proverbe, de maîtrise pas davantage. Ainsi d'abord point d'argent. — Des enfants on en trouve, mais des enfants sages, mais des enfants sages et qui chantent bien, on n'en trouve pas pour son argent, même à Paris, où l'on trouve tant d'excellentes choses. C'était donc ni plus ni moins un petit miracle que Monseigneur nous faisait l'honneur de nous demander. Nous n'étions pas un assez grand saint pour le faire tout seul, mais pour peu que Notre-Dame voulut y mettre la main, la chose nous paraissait encore assez facile. Nous nous rappelions d'ailleurs ce qu'elle avait fait un jour pour un de ses enfants de chœur et comment elle lui avait rendu la vie; elle pourrait tout aussi bien, pensions-nous, ressusciter une maîtrise tout entière.

Nous lui confiâmes donc le soin du nouvel établissement, et bien nous en a pris, car sans elle la fondation et le fondateur auraient été bientôt fondus.

Demander de l'argent pour fonder une école d'enfants de chœur, cette démarche, il faut en convenir, n'avait pas grande chance de succès. Qui est-ce qui s'intéresse à une pareille œuvre? On s'occupera des pauvres, des malades, des orphelins, des petits chinois, etc.; mais cette grande misère d'enfants de chœur polissons qui scandalisent les fidèles et qui se perdent dans l'Église, on n'y pense guère : n'est-il pas tout naturel que le bon Dieu soit servi par des diables? Il fallait donc, bon gré mal gré, trouver autre chose. D'ailleurs la création d'une maîtrise pour la cathédrale de Chartres semblait une œuvre purement locale, qui ne pouvait exciter que médiocrement l'intérêt des étrangers. Comment faire ?

Depuis longtemps nous pensions à cet immense besoin que nous avons de prêtres et à tant de vocations qui se perdent faute de ressources. Nous nous sommes dit à nous-même : Voilà ce qu'il s'agit d'entreprendre, il y a là une œuvre sérieuse à fonder, une œuvre qui doit exciter vivement le zèle de toutes les âmes chrétiennes, une œuvre qui peut en même temps assurer le succès de celle qui nous a été confiée.

C'en était assez pour nous donner du courage et la ferme espérance de réussir. Mais il fallait offrir à la charité quelque chose de plus sensible encore et de plus matériel, qui l'impressionnât davantage. Un magnifique projet, celui de restaurer la célèbre église de Notre-Dame sous-terre, venait d'être formé par notre vénérable Évêque. Ce fut pour nous un trait de lumière et

comme une révélation céleste. Cette restauration du plus célèbre sanctuaire européen de Marie devait intéresser toute la France et même l'Église entière. Elle supposait nécessairement l'organisation d'un nouveau service et la présence d'un personnel assez considérable. Notre Œuvre se rattachait donc à celle-ci d'une manière tout-à-fait naturelle et il était même assez facile de les confondre en une seule. Une souscription fut ouverte d'abord, puis nous eûmes la pensée d'une petite publication mensuelle qui devait être comme le bulletin de l'Œuvre en même temps qu'elle lui apporterait quelques ressources. Déjà il nous était facile d'entrevoir dans un avenir assez prochain le moment où la restauration matérielle à peu près terminée, nous pourrions sans effort diriger le courant de la charité vers la première œuvre que nous avions entreprise. Ce moment nous paraît venu : nous ferons plus que jamais appel à la religion et à la charité en faveur de l'établissement des Clercs de Notre-Dame, et nous appliquerons à cette Œuvre intéressante tous les bénéfices de notre petite revue.

Maintenant, chers lecteurs, vous avez notre pensée tout entière, et libre à vous de la développer encore à l'aide des données que nous vous avons déjà fournies.

Nous voulons, mais d'une volonté conditionnelle et subordonnée à celle de notre Évêque qui tient la nôtre dans la sienne et qui soumet la sienne à celle de Dieu, nous voulons ouvrir un asile aux enfants pauvres qui montrent d'heureuses dispositions pour l'état ecclésiastique et qui veulent bien se consacrer au service de l'Église et du diocèse de Chartres.

Parmi les enfants qui nous seront présentés, nous voulons choisir les meilleurs, et parmi les meilleurs ceux qui se distinguent par la beauté de la voix et par une aptitude spéciale pour l'étude de la musique.

Nous voulons leur inspirer à tous le goût de la vie commune et le désir de se dévouer à l'instruction des enfants et à la direction des œuvres qui demandent au plus haut degré l'esprit d'abnégation et de sacrifice.

Nous voulons enfin consacrer à cette institution tout ce qui nous reste de santé et de vie, et toutes les ressources qu'il plaira à la divine Providence de nous procurer.

Et vous, chers lecteurs, voulez-vous faire quelque chose en faveur d'une Œuvre aussi précieuse, voulez-vous ajouter à ce que vous avez déjà fait peut-être pour la soutenir? L'établissement existe, si pauvre qu'il soit; mais il s'agit de lui donner une exis-

tence durable, de le fonder en un mot et d'assurer son avenir.

Vous en avez compris toute l'utilité, vous voyez le bien immense qu'il peut faire non seulement dans le pays qui le possède, mais dans les diocèses même les plus éloignés du nôtre. Un prêtre du Midi nous a déjà procuré pour sa part quatre élèves, sans parler de deux autres que nous avons également admis et qui doivent à la facilité que nous montrons à recevoir les enfants pauvres, le bonheur d'avoir pu entrer dans un établissement ecclésiastique de leur diocèse. Ce second résultat, que nous avions d'ailleurs prévu, ne sera pas l'un des moindres avantages de l'Œuvre. Que de vocations vont éclore sur tous les points dès qu'elle sera connue! Que d'enfants qui n'osaient aspirer au sacerdoce, à cause de leur position de fortune, s'empresseront de s'offrir à Dieu pour le service de ses autels! Les œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance sont peut-être vos œuvres préférées, ce qui vous empêche de vous occuper de celle-ci. Mais l'école des clercs de Notre-Dame fournira des apôtres ou du moins des zélateurs en faveur des missions et des orphelinats de la Chine. Les pauvres, les malades, les infirmes de toute espèce excitent surtout votre intérêt, et vous désirez voir augmenter le nombre de ceux qui les soulagent. La maison des pauvres clercs leur donnera des amis dévoués qui s'empresseront de les secourir.

L'enfance et la jeunesse, les ouvriers, les soldats, les gens de service, etc., réclameraient à votre avis plus de soins et de sollicitude. Les enfants pauvres que nous préparons au sacerdoce s'affectionneront aux œuvres si utiles qui ont pour objet ces diverses classes de personnes. Pour tout dire en un mot, donner un bon prêtre à l'Église, c'est concourir en même temps à toutes les œuvres, parce qu'un bon prêtre doit les embrasser toutes et les soutenir, du moins dans sa prière et par le divin sacrifice qu'il offre chaque jour.

Et que dirons-nous du bien que peuvent faire les clercs d'une cathédrale quand ils remplissent avec esprit de foi les fonctions que l'Église leur confie? Quelle consolation pour les prêtres, quelle prédication pour les fidèles, quelle édification pour tous! Et si cette église est un lieu de pélerinage, un lieu célèbre et fréquenté où les populations accourent, calculez si vous le pouvez tous les fruits de salut que devra produire le service pieux des clercs qui le desservent. Mais c'en est trop déjà, et nous prêchons des convertis. Vous appréciez notre Œuvre, vous la

goûtez, vous l'aimez : eh bien, faites-la connaître autour de vous, trouvez-nous des associés qui la soutiennent, des bienfaiteurs qui nous aident à la développer, des fondateurs qui en assurent l'existence.

Vous comprenez maintenant combien il importe de propager la *Voix de Notre-Dame.*

Vous comprenez en même temps pourquoi ce petit recueil se répand chaque jour davantage, même dans les diocèses les plus éloignés de nous.

Vous comprenez comment il doit cesser dès lors d'offrir à ses lecteurs des particularités purement locales, pour leur présenter des sujets qui puissent convenir à tous.

Vous comprenez enfin pourquoi la *Voix de Notre-Dame* devient un recueil de lectures pieuses offert en échange d'une modique aumône pour l'Œuvre des clercs, aumône que nous appellerions volontiers le Denier de Notre-Dame.

FLEURS DES SAINTS.

SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

Saint Jean, un des douze apôtres du Seigneur, était fils de Zébédée et de Salomé. Il se désigne lui-même dans son évangile sous le titre délicieux de « celui que Jésus aimait. » Toute sa vie est comprise dans cette seule dénomination, qui donne à entendre l'ardente charité dont son cœur était enflammé et sur les ailes de laquelle il s'éleva jusque dans le sein de Dieu même, pour y surprendre l'incompréhensible secret de la génération éternelle du Verbe divin, qu'il révéla ensuite à la terre dans le sublime exorde de son livre inspiré où se rencontre la plus étonnante antithèse sortie d'une plume humaine : « ... *le Verbe égal à Dieu, Dieu lui même... et se faisant chair pour habiter parmi nous.* »

Jean et Jacques-le-Majeur, son frère, exerçaient comme Simon Pierre l'humble métier de pêcheur. Un jour, qu'assis dans leur barque amarrée au rivage de la mer de Galilée, ils raccommodaient leurs filets, Jésus, s'approchant d'eux, les appela : ils se levèrent aussitôt et le suivirent.

Les deux fils de Zébédée formèrent avec le Prince des apôtres un triumvirat sacré que nous retrouverons assistant à la glorification de Jésus-Christ sur le Thabor et à la scène douloureuse de son agonie dans le jardin de Gethsémani. Mais quand le divin crucifié aura été élevé sur son gibet sanglant, Jean sera le seul

des trois qui assistera à la scène déchirante et lugubre de la rédemption des hommes; seul aussi il recevra de son adorable maître le legs le plus précieux qu'il pût lui laisser après lui avoir donné son cœur : la bienheureuse Vierge Marie, sa mère. « O sage disposition! s'écrie saint Ambroise; ô choix digne de celui qui l'a fait et de celle qui le détermine! Jean est institué l'héritier de Jésus-Christ, mais il n'est l'héritier de son amour que parce qu'il est l'imitateur fidèle de sa pureté et le gardien jaloux de la sainte vertu de chasteté. Ah! ce n'est qu'à l'ombre des lis de Jean que peuvent être convenablement placés et reposer les lis de Marie; tendres et blanches fleurs qui, en confondant leurs parfums, les rendent plus suaves et plus odoriférants. » *Ecce mater tua;* voilà donc Marie mère de Jean. « Grand et incomparable avantage de ce disciple chéri, remarque Bossuet; car de quels dons l'aura orné le Sauveur pour le rendre digne de tenir sa place, pour que la réprésentation soit si parfaite qu'elle puisse charmer la douleur et tromper, s'il se peut, l'amour de sa sainte mère par la naïveté de la ressemblance! »

Ecce filius tuus! ecce mater tua!... Qui pourrait jamais dire tout ce qu'il y a d'amour et de sagesse dans cette disposition et dans ce choix? Marie et Jean sont les objets les plus chers que Jésus laisse après lui sur la terre : Marie qui l'a engendré de sa substance, Jean qui l'a imité dans sa vie; Marie qui a reçu le Verbe de Dieu dans son sein, Jean qui en a conçu la plus complète idée dans son esprit; Marie sur la poitrine de qui Jésus a reposé, Jean qui a reposé lui-même sur la poitrine de Jésus-Christ.

« En recevant Marie, que le Sauveur avait choisie pour mère, Jean ne pouvait rien recevoir de plus, et Marie, à son tour, en recevant le disciple vierge que Jésus avait aimé plus que tous les autres, ne pouvait recevoir davantage. Ah! que le cœur de notre bon maître est affectueux! au milieu de tant de souffrances, de tant d'opprobres, de tant d'amertumes qui accablent sa sainte humanité, il ne néglige rien, il n'oublie rien, il ne laisse rien sans récompense; tandis que tout ce que nous faisons pour la chair, pour le monde, pour les créatures, tout cela est vain, tout cela est jeté au vent, tout cela est perdu, et quand nous n'y trouvons pas un juste sujet de châtiment nous ne pouvons du moins en espérer aucune récompense, aucun fruit (1). » Le mystère de

(1) Le père Ventura, *Marie mère de Dieu et des hommes.*

l'adoption de saint Jean par la mère du Sauveur doit d'autant plus nous toucher qu'il renferme aussi le secret de la nôtre. En effet, le disciple bien-aimé représentait alors tous les vrais croyants, comme les bourreaux, selon l'énergique expression de saint Paul, représentaient tous les pécheurs, et le bon larron tous les vrais pénitents. Approchons-nous donc du Calvaire avec une immense confiance et un indicible amour ; au pied de la croix sur laquelle expire le Sauveur du monde, nous trouverons Marie, et avec elle le bonheur jusque dans la souffrance, jusque dans le dépouillement de toutes choses, jusque dans la mort ; car Marie est devenue notre mère, et l'amour d'une mère telle que Marie c'est un avant-goût des délices du ciel.

Le sacrifice sanglant de la Loi nouvelle est consommé, et Jésus, vainqueur de la mort et de l'enfer, est sorti triomphant du tombeau. Jean apprend de la bouche de Madeleine le miracle de la résurrection et court avec Pierre au sépulcre, mais, plus jeune et plus agile, il y arrive avant lui. Il est le premier aussi à reconnaître le Sauveur quand il apparaît aux apôtres sur les bords du lac de Génésareth et partage avec Pierre les prémices d'une glorieuse captivité.

Nous le retrouverons au premier concile de Jérusalem, puis dans ce merveilleux partage que les apôtres, ces conquérants pacifiques, se font du monde pour y porter la bonne nouvelle du salut, nous le voyons choisir l'Asie-Mineure, où il établit plusieurs florissantes églises sur lesquelles il exerce une légitime juridiction. Cependant, à côté de la pure lumière de la vérité, l'erreur ne tarde pas à venir répandre ses ténèbres. Ebion et Cerinthe, précurseurs de l'impie Arius, osent attaquer la divinité du Verbe ; Jean, pour prémunir les fidèles contre leurs fallacieuses doctrines, écrit une admirable épître, la première qui soit sortie de sa plume. Sa vigilance pour préserver son troupeau du contact empoisonné des sectaires est si grande, que, se trouvant un jour au bain avec ses disciples, il s'écrie en apprenant que Cerinthe y est aussi : « Fuyons, de peur que ces murs, qui renferment un ennemi de la foi de Jésus-Christ, ne tombent sur nos têtes. »

Saint Jean ne se borne pas, dans son zèle apostolique, à visiter les villes d'Asie, il entreprend les plus pénibles voyages pour élever au ministère sacré ceux que le Saint-Esprit lui a désignés, mais Éphèse est la ville vers laquelle il converge habituellement, et si Rome devient pendant quelque temps le lieu de sa résidence, c'est que le feu de la persécution, à peu près éteint depuis la

mort de Néron, s'est rallumé avec une nouvelle ardeur et que le saint apôtre doit comparaître devant l'empereur. C'était Domitien qui occupait alors le trône des Césars. Loin de se laisser attendrir par la vue de ce vieillard vénérable, il jure dans son cœur de lui ôter la vie; une telle victime devait plaire à un pareil sacrificateur. Mais elle est trop élevée pour que les supplices ordinaires lui conviennent; l'empereur bourreau en cherche un qui soit moins prompt que la flèche, plus douloureux que le glaive, et entre tous ceux que lui fournit une imagination féconde en cruelles inventions, il en choisit un dont les tortures doivent être affreuses et prolongées : un bain d'huile bouillante est préparé au bien-aimé du Christ... Il s'y précipite avec joie; mais, ô surprise fâcheuse! ô amère déception pour celui qui est dévoré du désir de mourir pour son Dieu! cette huile brûlante se change en une rafraîchissante rosée, et bien loin de calciner les membres de l'apôtre, elle leur communique une souplesse et une vigueur nouvelles (1). Domitien, en apprenant cette merveille, se reconnaît vaincu, et l'île de Pathmos reçoit bientôt sur ses plages désertes celui que la mort a déclaré son vainqueur.

Ne vous affligez pas, ô saint apôtre, si vous n'avez pu sceller de votre sang la confession de votre foi; car ce n'est pas vous qui avez manqué au martyre, c'est le martyre qui vous a manqué. D'ailleurs, ne craignez pas que Dieu laisse sans aliment ce besoin de souffrir qui vous anime; non, s'il prolonge vos jours, dit Bossuet, c'est pour encore aggraver votre croix, puisqu'il vous faudra voir passer devant vous tous vos frères les saints apôtres et survivre à presque tous les enfants que vous avez engendrés au Seigneur. Les visions sublimes dont vous serez favorisé ne feront qu'augmenter le martyre d'amour auquel vous êtes destiné; mais votre douleur aura quelque relâche, et quand, le ciel s'ouvrant à vos yeux, vous reconnaîtrez dans « cette femme revêtue du soleil, ayant la lune sous les pieds et portant une couronne de douze étoiles, » celle qui pendant si longtemps partagea et consola votre exil de la céleste patrie, vous éprouverez une de ces joies qui ne peuvent trouver de nom que dans le langage des bienheureux.

Le rocher de Pathmos ne devait point recevoir les derniers soupirs de l'apôtre : après la mort de Domitien il put retourner à Éphèse. C'est à cette époque, qu'à la demande des fidèles d'Asie,

(1) Ce fut auprès de la porte Latine que saint Jean remporta ce glorieux triomphe. L'Église en célèbre l'anniversaire le 6 mai.

il écrivit son évangile, afin de détruire les coupables erreurs qu'il avait déjà si victorieusement combattues.

Il appartenait au disciple favori du Sauveur de rapporter le discours que le divin maître adressa à ses apôtres après la Cène, et dans lequel l'amour d'un Dieu pour ses pauvres créatures se manifeste sous les formes les plus magnifiques et les plus familières, les plus tendres et les plus variées. Ah! comment s'étonner si, après avoir redit de tels accents, il ne sortait plus de la bouche du vieillard d'Éphèse que ces douces paroles: « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres ; c'est le précepte du Sauveur, et si vous l'accomplissez, cela suffit? » Admirable théologie, qui, si elle était universellement mise en pratique, enlèverait de la terre la guerre avec ses fureurs, le vol avec ses injustices, la calomnie avec ses noirceurs, et y ferait régner la concorde et la paix.

La mort de saint Jean arriva la troisième année du règne de Trajan, la centième de l'ère chrétienne et la soixante-huitième depuis la passion; il était âgé d'environ 94 ans. Le saint apôtre fut enterré sur une montagne, hors de la ville d'Éphèse; les fidèles élevèrent sur son tombeau une magnifique église dont la poussière opérait des miracles. Les Turcs l'ont transformée en mosquée.

Un humble servant de Marie.

BIBLIOGRAPHIE.

LES MÉMOIRES D'ANTOINE, OU NOTIONS POPULAIRES DE MORALE ET D'ÉCONOMIE POLITIQUE.

Par M. Antonin RONDELET. (1)

Cet ouvrage est un de ceux que l'on voudrait voir entre les mains de tous les ouvriers (2), de tous les prolétaires, de tous les maîtres de fabrique, de tous ceux enfin qui sont appelés à gagner leur vie, comme on le dit vulgairement, au moyen de leur travail ou de leur industrie; car, ainsi que l'affirme très-judicieusement l'auteur des mémoires d'Antoine dans un lucide avertissement : « l'économie a fait trop de progrès pour ne pas cesser dorénavant d'être le domaine exclusif de quelques adeptes habitués à s'entendre à demi-mot dans une langue inaccessible ou tout au moins exclusive : elle ne doit point perdre de vue qu'elle est avant tout une science pratique, qu'elle est tenue de justifier son existence et appelée à asseoir son autorité, moins par l'éclat de ses découvertes et la grandeur de ses aperçus, que par la justesse de ses vues et la justesse de ses enseignements ».

(1) In-12. Chez Didier, 35, quai des Augustins.

(2) Il convient admirablement aux bibliothèques paroissiales, catégorie des livres de propagande.

Il est impossible d'avoir mieux compris et d'avoir mieux traité son sujet que ne l'a fait M. Rondelet. Ce qui distingue son livre, c'est la clarté des raisonnements, la simplicité du style, l'intérêt de l'action et le sentiment profondément chrétien qui s'exhale de tout l'ouvrage sans que cependant les lecteurs peu religieux puissent crier *au sermon* et se plaindre du trop de sévérité de la morale.

Cet ouvrage, que l'on voudrait plutôt reproduire qu'analyser, renferme d'excellents conseils sur l'éducation; ce sont des touches rapides plutôt que des avis sentencieux, aussi se gravent-elles plus avant dans l'esprit que de longues réflexions. Le chapitre de la charité, dans lequel il réfute les spécieuses allégations des partisans de la bienfaisance légale, est traité de main de maître; celui sur les mauvaises lectures est saisissant de vérité. Nous regretterions de les abréger, c'est pour cela que nous préférons emprunter nos citations à l'École du village; elles prouveront d'ailleurs que l'auteur des Mémoires d'Antoine a su être à la fois un narrateur amusant et un observateur plein de finesse et de sagacité :

M. Gamet, c'était le nom du maître d'école, avait pour système de traiter les enfants comme de grandes personnes; au lieu d'avoir les yeux constamment ouverts sur toutes ces petites mains si lestes à se cacher, sur toutes ces petites têtes si promptes à se lever ou à se baisser, il nous répétait sans cesse qu'il ne voulait compter que sur notre raison; il faisait appel à notre loyauté, à notre honneur; il affectait de ne pas nous surveiller pour nous prouver qu'il avait en nous pleine confiance; il arrivait infailliblement que notre naturel pétulant et inquiet reprenait le dessus; on entendait tout d'un coup le chien hurler dans une armoire; M. Gamet descendait de sa chaise et mettait le pied sur des pois fulminants, alors il s'emportait, frappait violemment son pupître et nous menaçait de confisquer tous les déjeûners, de mettre tout le monde à genoux avec des bonnets d'âne sur la tête, de supprimer pendant huit jours toute espèce de récréation. Mais plus il tempêtait, moins il obtenait de silence; nous savions bien que M. Gamet n'exécutait jamais ses terribles menaces; quand nous étions las de crier, la tranquillité se rétablissait d'elle-même; il nous prenait alors par les sentiments et nous reprochait de faire la honte du village, le désespoir de nos familles, et s'attendrissait tellement lui-même qu'il finissait par verser de vraies larmes de découragement.

Sur ces entrefaites, le pauvre M. Gamet prit la jaunisse, je n'oserais dire qu'il n'y eût pas de notre faute. M. le Curé le fit transporter au presbytère, puis, comme c'était le cœur de l'hiver, le meilleur temps des études à la campagne, il envoya pour nous faire la classe un jeune vicaire qui venait d'arriver au pays. Nous ne le connaissions pas autrement que pour l'avoir vu dans sa stalle à l'église; il était tout petit, tout maigre, tout fluet, avec une voix douce, des yeux bleus, l'air timide comme une demoiselle. Il me semble encore le voir entrer tout

seul, son bréviaire sous le bras, se mettre à genoux au pied du bureau et dire humblement la prière. Il était à peine debout que le bruit commença : d'abord des chuchottements, de petits murmures, les cahiers qu'on tournait et retournait, les livres que l'on laissait tomber, les paniers où l'on glissait la main pour en retirer quelque malice. M. Vermorel nous regardait tous sans rien dire, mais ses yeux ne nous quittaient pas, il ne se fâchait pas, il ne se mettait pas en colère, il restait immobile comme une statue, sans faire entendre une parole. Pour moi qui cherchais une balle à jouer que je voulais faire rouler dans la classe, il me semblait que ce clair regard s'attachait sur moi seul, et qu'il perçait mon pupitre derrière lequel je m'étais abrité. Je retirai doucement ma main, j'abaissai mon carton et je me figurais qu'il voyait ma balle dans ma veste et mon intention dans ma pensée ; chacun se sentait saisi comme moi lorsque j'entendis tout-à-coup la voix de M. le Vicaire qui prononçait bien bas et bien distinctement cette phrase : « Pourquoi ne travaillez-vous pas, M. Antoine? » Je tressaillis comme au bruit de la trompette du jugement dernier, et mon voisin eut si peur qu'il laissa tomber son livre. « Qui a fait tomber ce livre? » reprit M. Vermorel de sa même voix calme et tranquille : on entendait voler les mouches. Pierre, le plus menteur d'entre nous, répondit en balbutiant : « C'est moi, Monsieur, » et comme il avait l'air tout repentant, M. le Vicaire se contenta de dire : « Prenez garde! » Jamais les plus terribles punitions que M. Gamet suspendait sur nos têtes ne m'avaient fait l'effet de ce mystérieux « Prenez garde ». Je me retournai pour regarder derrière moi l'écolier au sabot, le même qui m'avait donné le premier coup de pied à mon entrée à l'école et qui était devenu mon meilleur ami. Je n'avais pas encore eu le temps de le voir que M. Vermorel me fait mettre debout dans le coin de la classe, la tête tournée vers le mur ; pour tout l'or du monde je n'aurais point essayé de regarder derrière moi ; il me semblait que je voyais à droite et à gauche les yeux bleus de M. le Vicaire, et qu'il n'avait qu'à étendre la main pour la mettre sur mon épaule. Les jours suivants les choses allèrent d'elles-mêmes ; on aurait dit que M. Vermorel n'avait jamais à s'occuper que d'un seul élève ; en vain on s'entendit pour faire du bruit, pour ne pas apprendre la leçon, pour ne pas répondre sur le catéchisme, nous fûmes tous déconcertés (1)... Jacques, le chef du complot, fut condamné, en réponse à un *je ne sais pas* à propos des Vertus théologales, à rester à genoux pendant toute la durée de la classe ; un autre, qui se permit de gromeler de la mesure, fut mis à la porte le plus poliment du monde, et toutes ces exécutions se firent sans que M. Vermorel prononçât une seule parole ou plus haut ou plus vite.

Nous étions matés et nous aurions fait de grands progrès sous un tel maître. Malheureusement pour nous, il nous fut bientôt retiré, et

(1) Nous abrégeons un peu pour ne pas trop étendre cet article.

M. Gamet ayant renoncé à ses fonctions d'instituteur, se trouva remplacé par une de ces médiocrités qui ne m'a pas laissé de bien vifs ni de bien intéressants souvenirs. »

Nous sommes convaincu qu'il n'en sera pas ainsi des Mémoires d'Antoine pour ceux qui les auront lus. C. DE C.

DE LA VOCATION.

Ce mot si fréquemment employé est rarement bien compris; cette chose si grande, si noble, si respectable, prend la plupart du temps les proportions les plus mesquines, se trouve souvent soumise (surtout quand elle est réelle) aux plus vives contradictions, et même parfois se voit reléguée au rang des objets dont on fait trafic ; comme si la vocation n'était pas ce choix que Dieu fait d'une de ses créatures pour remplir telle ou telle place dans le majestueux édifice sorti de ses mains qu'on nomme le monde. Comme si elle n'était pas cette voix intérieure, sacrée, qui appelle chacun de nous et lui dit : « Suis-moi... je te conduirai là où je veux que tu sois, là où tu feras le bien avec plus de facilité, là où tu pourras assurer ton salut, et en échange de ta docilité je te donnerai des grâces particulières, je rendrai léger le poids des chaînes qui te rivent à la terre; je ferai plus, je te donnerai le goût des plus pénibles devoirs, en un mot je serai pour toi ce que le gouvernail est au navire, ce que le vent est à la voile, je dirigerai ton faible esquif et l'entraînerai vers le port. Mais si tu méconnais mon appel, si tu n'écoutes dans le choix d'un état que les penchants d'une nature corrompue, que les calculs de la cupidité ou de l'orgueil, eh bien! tu seras privé de ces secours spéciaux, de cet attrait pour les charges qui te sont confiées, si nécessaires pour que tu puisses dignement les remplir; tu traîneras péniblement le lourd boulet que ta volonté propre a désormais attaché à ton existence; tout deviendra pour toi mécompte, afflictions ou ennuis. Tu seras malheureux, et nul de ceux qui t'entourent ne pourra autour de toi goûter ni repos ni bonheur! Ah! n'est-ce pas là le secret de ce mal profond qui mine la société? N'est-ce pas là la cause de ces désunions dans les ménages, de cette insuffisance dans les emplois, de cette agitation fébrile qui règne dans les têtes, de ce malaise moral dont se plaignent tant de cœurs, de ce besoin de changement qui, se communiquant des individus à la société, enfante les révolutions... Oui, le manque de vocation est la cause de toutes ces déviations de l'ordre moral qui deviennent, en subissant diverses phases, de véritables difformités.

Voilà la plaie mise à découvert, mais où est le remède?

Le remède!... Ah! demandez-le à la Religion, vous savez qu'elle a du baume pour guérir tous les maux, des solutions pour tous les problèmes, des consolations pour toutes les douleurs. C'est elle seule qui doit vous servir de guide, c'est à la lueur du flambeau de la foi qu'elle vous présente, que vous devez chercher à découvrir les véritables dispositions de votre cœur;

c'est dans les balances éternelles qu'elle vous met en main que vous devez peser vos raisons, et si cette épreuve vous donne lieu de croire qu'elles seront comme les années de Balthasar trouvées trop légères par le souverain Juge, faites-en le sacrifice. L'éternité, voilà l'étoile polaire, la boussole de l'âme; c'est toujours vers ce point divin qu'elle doit graviter, tout ce qui nous en éloigne ne saurait lui convenir.

Mais abandonnant le domaine des abstractions, revenons à celui des choses sensibles, montrons la fragilité des bases sur lesquelles reposent un grand nombre de vocations, et faisons connaître ensuite le rôle que les parents sont appelés à remplir dans une affaire si grande et si décisive pour l'avenir de leurs chers enfants.

Il est évident que les exigences de certaines écoles qui fixent à 15 ou 18 ans l'âge auquel les jeunes gens doivent y être admis sont une des plus sérieuses difficultés qui s'opposent à cet examen consciencieux, raisonné, qui devrait toujours précéder le choix d'une carrière : car est-ce à 14 ou 15 ans, époque à laquelle il faut prendre un parti, que l'on en est susceptible? On agit alors par suite d'impressions et non de convictions sérieuses : ainsi un jeune homme déclare qu'il veut être militaire, le tout parce qu'il aime les fanfares, le son du clairon, les brillants uniformes et qu'il a de près assisté à des revues et de loin à de petites guerres. Un autre soutient *imperturbablement* qu'il est appelé à la vie de marin, non qu'il ait jamais contemplé la mer dans toutes ses fureurs et toute sa majesté, mais parce qu'il a vu un vaisseau en miniature chez quelque marchand ou dans quelque muséum, et que pour faire suite aux aventures de Robinson-Crusoé il a lu en abrégé celles des principaux navigateurs. Une jeune fille tient à se marier uniquement parce que son amie intime est dame et par conséquent maîtresse (deux mots qui ne sont pourtant pas synonimes), qu'elle peut sortir seule et lire des romans. Souvent au contraire elle se dira attirée vers le cloître, mais sans donner à ce désir des motifs beaucoup plus plausibles.

Il appartient aux parents non de forcer la volonté de leurs enfants, mais de l'incliner vers l'état qui leur paraît le plus en rapport avec leur capacité, le plus capable de sauvegarder leur honneur et leur foi!

Agissent-ils ainsi ceux qui disent impérativement : « Mon fils ne peut embrasser que telle carrière ; c'est la *seule* qui convienne à son nom ; la *seule* qui soit en rapport avec les vues que nous avons sur lui. » Mais si cet emploi, cette charge peut devenir plus que toute autre, à raison des dispositions intérieures de caractère, des aptitudes de votre enfant, une cause de ruine pour son âme, voudrez-vous toujours dire : il ne peut être que cela.

Vous avez une fille charmante, remplie de piété; elle n'a aucun goût pour le mariage et vous conjure avec larmes de ne pas lui en faire contracter les liens, d'attendre encore, de l'éprouver même avant de céder à son ardent désir d'entrer en

religion, et vous rejetez ses instances, ses prières, sans essayer de lui faire subir dans l'intérieur de la famille cette sorte de noviciat qu'elle réclame de vous. Parents imprudents, vous tranchez la question, et plus la jeune victime est douce, plus elle est docile, plus inflexible sera votre volonté, plus impérieux seront vos désirs. Vous la mariez contre son gré, et pour consoler sa douleur vous lui offrez en échange de sa couronne virginale (cher et précieux trésor qu'elle aurait voulu conserver pour l'offrir à l'Époux divin), de brillantes mais vaines parures.

Ah! si vous saviez quel deuil vous jetez pour toujours dans cette âme candide. Si vous pouviez comprendre l'étendue du mal que vous faites à ce pauvre cœur, vous ne seriez pas si cruels. Écoutez l'histoire qui va suivre, elle vous prouvera que nos paroles ne sont l'effet ni d'une exaltation religieuse ni d'une exagération de pensée.

Une jeune personne éprouvait pour le mariage un profond éloignement; ses parents le savaient et passèrent outre. Elle devint, pour leur obéir, l'époux d'un honnête négociant qu'elle rendit père de plusieurs enfants, et mourut au bout de quelques années sans que son visage se fût une seule fois épanoui sous un rayon de bonheur, sans que la joie eût même un seul jour illuminé ses traits flétris par le chagrin.

Nous avons connu l'un de ses fils, et c'est de lui que nous tenons tous ces détails. Il ne pouvait comprendre les joies attachées à la famille, les caresses que l'on y prodigue aux petits enfants; jamais, nous disait-il, jamais ma mère ne s'est livrée avec moi à ces doux épanchements. Aussi, bien qu'il fut intelligent, pieux, instruit, on sentait bien en le voyant que son éducation avait été incomplète. Qu'avait-il donc manqué à ce pauvre jeune homme pour qu'il devînt agréable autant qu'il était bon? Que lui aurait-il fallu pour que son front, au lieu d'être toujours sombre, fut radieux et serein? Les caresses et les baisers de sa mère. — Et qu'avait-il manqué à cette femme si digne d'estime et d'intérêt pour embellir son existence, pour féconder ses efforts? Le soleil de la vocation! C. de C.

FAITS ÉDIFIANTS.

UN COUP DE LA GRACE.

La *Semaine de Vermandois* rapporte un épisode très-touchant sur le voyage du P. Félix, de Laon à Notre-Dame-de-Liesse.

« Le célèbre prédicateur, en descendant de wagon à la gare de Laon, s'empressa de chercher une voiture en destination pour Liesse. Plusieurs stationnaient devant la gare, mais elles étaient toutes pleines de membres des conférences de Saint-Vincent-de-Paul et d'ecclésiastiques, heureux d'aller prendre part aux exercices de la retraite; une seule voiture, dans laquelle se trouvaient des dames et un monsieur, pouvait encore, en se serrant un peu, recevoir un voyageur.

» Sur l'invitation du conducteur, et au grand mécontentement du

monsieur, qui, disons-le de suite, était un *libre penseur*, ennemi de la soutane, l'ecclésiastique (on ignorait que ce fût le P. Félix) prit place, et bientôt le véhicule roulait vers Notre-Dame-de-Liesse. Pendant le trajet, la conversation s'engagea entre les voyageuses et le monsieur, auquel elles demandèrent s'il allait à Liesse *faire sa retraite!* Celui-ci répondit qu'il en serait bien fâché, et se mit à vomir mille imprécations contre les jésuites et le P. Félix en particulier.

» Sachant par cœur son *Siècle*, son *Sue*, il en savait long et ne tarissait pas en injures, au grand scandale de ses voisines. Que faisait le P. Félix! Il faisait silence, écoutait, souriait quelquefois, priait la Mère de grâce pour ce dévot au *Siècle*. On arriva à Notre-Dame-de-Liesse. Voilà que le P. Gruel et plusieurs autres accourent avec empressement au-devant de l'illustre conférencier de Notre-Dame! On comprend l'étonnement et la stupéfaction de notre voltairien, qui ne se doutait guère, à l'air modeste de son compagnon de voyage, qu'il avait à faire au P. Félix lui-même.

» Touché par tant d'indulgence et de bonté, il demanda au révérend Père quelques minutes d'entretien, et lui fit non seulement quelques excuses, mais déclara vouloir prendre part à la retraite et le pria de l'entendre le lendemain en confession, ce qu'il fit en effet, et communia avec une grande ferveur à la messe de Monseigneur, le jeudi suivant. Nouveau Saül, il avait été touché par la grâce en arrivant sur le domaine de Marie. »

LA JEUNE MARRAINE.

Les Annales de la Sainte-Enfance contiennent dans un de leurs derniers numéros un trait charmant que nous reproduisons dans sa naïve simplicité : La petite Joséphine, élève de l'école gratuite des Ursulines de Brignoles, recevait chaque matin de sa bonne mère, qui partait de son côté pour le travail des champs, un morceau de pain avec un sou. Ce sou, on le devine, devait épargner à la pauvre enfant le regret de manger son pain sec. Elle l'employait donc chaque jour à l'achat de quelques fruits... Chaque jour, non je me trompe. — Elle n'achetait rien le premier lundi de chaque mois... Et pourquoi donc, s'il vous plaît? C'est qu'à l'école gratuite des Ursulines on avait fixé ce lundi pour le paiement du sou mensuel de la Sainte-Enfance. Une fois chaque mois la charité condamnait donc la petite Joséphine au pain sec; mais cette pénitence toute volontaire était subie avec tant de grâce qu'elle méritait bien une récompense. A l'une des fêtes de l'Œuvre, Joséphine entendit son nom sortir l'un des premiers de l'urne. Quelle joie d'être marraine! comme elle aime déjà sa petite filleule! avec quelle ferveur elle va prier pour elle!

Cette même enfant tomba assez gravement malade. Eh bien, savez-vous quelle était sa pensée, son unique préoccupation? La Sainte-Enfance! — Le notaire! le notaire! s'écria-t-elle un matin que ses souffrances ne lui laissaient aucun repos; faites-moi venir le notaire. — Et pourquoi donc, lui demanda sa mère?— Parce que je veux faire mon testament et donner tout ce que j'ai à ma filleule de la Chine.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

DISCOURS

Prononcé

PAR MONSEIGNEUR

L'ÉVÊQUE DE POITIERS,

DANS LA SOLENNITÉ

DU SIX CENTIÈME ANNIVERSAIRE

DE LA CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE DE N.-D. DE CHARTRES.

(17 Octobre 1860.)



CHARTRES.

GARNIER, IMPRIMEUR DE Mgr L'ÉVÊQUE,

Rue du Grand-Cerf, 11.

—

1860.

DISCOURS

Prononcé par

Mgr L'ÉVÊQUE DE POITIERS,

DANS LA SOLENNITÉ

DU SIX CENTIÈME ANNIVERSAIRE

DE LA CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE DE N.-D. DE CHARTRES.

(17 Octobre 1860.)

> Facta sunt autem Encænia in Jerosolymis;..... et ambulabat Jesus in templo, in porticu Salomonis.
>
> On célébrait ce jour-là à Jérusalem l'anniversaire de la Dédicace;.... et Jésus se promenait dans le temple, sous le portique de Salomon.
>
> S. JEAN, X, 22 et 23.



MONSEIGNEUR,

De toutes les victoires d'ici-bas, il n'en est point de plus difficile que celles qu'il est donné parfois à l'homme de remporter sur le temps, parce que, de tous les ennemis, il est le plus inévitable et le plus terrible. C'est peu pour lui de s'attaquer aux choses profanes, de détruire les cités et les empires, d'abaisser l'une après l'autre toutes les majestés de la terre, et d'imprimer sa dent sur les plus riches monuments des arts pour les convertir en des trophées qui attestent son triomphe. Non, il est pour le temps une pâture plus sacrée, une proie qu'il ambitionne surtout d'atteindre et de dévorer. Sans doute, l'œuvre divine n'a rien à craindre de ses efforts. Ce que l'Éternel a fondé, les flots accumulés des siècles et des âges cherchent en

vain à l'ébranler. Mais il est des œuvres qui participent à la fois de la main de Dieu et de la main des hommes, et qu'il a plu au ciel de ne pas défendre à tout jamais contre la main du temps. Tels sont les édifices sacrés, bâtis par la piété des peuples à la gloire du Dieu tout-puissant. Encore bien que ces créations de l'art religieux empruntent d'ordinaire à l'Église leur mére quelque chose de son privilége, encore qu'il leur soit accordé ici-bas une permanence et une durée qui contrastent avec la mobilité et la brièveté de la plupart des établissements et des monuments purement humains; toutefois il n'entrait pas dans le plan providentiel de Dieu qu'aucune œuvre locale et secondaire pût revendiquer les promesses d'immortalité faites seulement à la grande institution chrétienne, qui est l'Église universelle, et à son centre qui est le siége de Pierre. Aussi, quand nous lisons les pages de l'histoire sainte et celles de l'histoire ecclésiastique, nous sommes forcés de reconnaître qu'il a été donné au temps de prévaloir, avec plus ou moins d'empire, contre tout ce qui n'est pas la religion elle-même; et l'on dirait que, dans chaque siècle, il se console et se venge par quelque grande destruction, de la résistance que lui oppose l'œuvre principale et nécessaire de Jésus-Christ.

O sainte Église de mon Dieu, à vous seule appartient l'immortalité! Voilà pourquoi vous seule ne songez pas même à fêter votre durée. Tranquille reine des siècles, vous les voyez s'écouler comme d'autres voient s'écouler les jours. Mais nos œuvres, à nous, même les plus saintes, ont le nombre de lenrs années marqué par le ciel. Voilà pourquoi elles doivent compter avec le temps; voilà pourquoi chaque siècle accompli peut être célébré par elles comme une victoire remportée.

Messeigneurs [1] et mes Frères, c'est une solennité de ce genre

[1] Étaient présents à cette cérémonie, avec Mgr l'Évêque de Chartres, NN. SS. de Bonnechose, Archevêque de Rouen; Gignoux, Évêque de Beauvais; Angebault, Évêque d'Angers; Rousselet, Évêque de Séez; Wicart, Évêque de Laval; de Charbonnel, ancien Évêque de Toronto (Canada); Pallu du Parc, Évêque de Blois; Mabille, Évêque de Versailles; Ginoulhiac, Évêque de Grenoble; Sergent, Évêque de Quimper; Devoucoux, Évêque d'Évreux.

Mgr Mellon-Joly, Archevêque de Sens, qui se rendait également à Chartres pour assister à cette solennité, a été arrêté par la mort de Mgr l'Évêque de Troyes, aux obsèques duquel il a dû présider en qualité de métropolitain.

qui nous assemble tous ici aujourd'hui. La matière qui s'offre à moi comporterait un long discours. Mais, plusieurs fois déjà, devant ce grand auditoire, j'ai parlé des richesses et des gloires de cette reine des basiliques, et de la source inépuisable de grâces qui baigne ses fondements. D'une part, je veux éviter les redites; d'autre part, je ne sais point monter dans cette chaire pour y porter un discours quelconque plus ou moins habilement rattaché à la circonstance. Souffrez donc que, dans une sorte d'homélie, m'appuyant sur les paroles qui m'ont servi de texte, je vous entretienne simplement des deux circonstances qui donnent lieu à cette solennité : le sixième anniversaire séculaire de la Dédicace de cette grande basilique; la restauration complète et le relèvement des autels de la Crypte sacrée qui porte la basilique.

I.

On lit dans les antiques formules du droit ecclésiastique cette prescription aujourd'hui encore en vigueur : « Les solennités » anniversaires des consécrations d'Églises doivent être fidèle» ment célébrées tous les ans, conformément à l'exemple offert » par Notre-Seigneur lui-même, qui alla solenniser la fête de la » dédicace à Jérusalem, et qui donna ainsi dans sa propre » conduite le modèle à suivre » : *ipso Domino exemplum dante qui ad festum dedicationis templi, omnibus faciendi dans formam eamdem festivitatem celebraturus venit* [1]. L'évangéliste saint Jean nous rapporte, en effet, cette circonstance de la vie du Sauveur. « C'était la fête des *Encénies*, c'est-à-dire, de la nouvelle consécration du temple : *Facta sunt autem Encænia in Ierosolymis;* c'était en hiver : *et hiems erat.* Et Jésus était à Jérusalem, et il se promenait dans le temple, sous le portique de Salomon. » La dédicace ainsi demeurée en honneur, ce n'était plus celle du premier temple, du temple de Salomon, laquelle avait été accomplie en automne; ce n'était même plus celle du second temple, du temple rebâti par Esdras et Zorobabel après le retour de la captivité, et qui avait été consacré au printemps; mais c'était la nouvelle consécration et réconciliation du temple, opérée au temps de Judas Machabée, après que les profanations et les destructions d'Antiochus Epiphane eurent été réparées. A la vérité, la mémoire des dédicaces an-

[1] De consecratione, distinct. 1, c. 17.

térieures se confondait avec celle-ci, tout comme les pierres et les colonnes conservées des temples précédents étaient mêlées à celles de la reconstruction plus récente. Cette fête était grandement chère à tous les vrais enfants d'Israël; elle leur rappelait les jours les plus héroïques de la nation et toutes les phases diverses de leur histoire. Aussi, quoiqu'elle ne fût pas du nombre de celles qui ne devaient être célébrées qu'à Jérusalem, les fervents Israélites ne manquaient jamais de s'y rendre. Après les prières faites au Seigneur, après l'oblation du sacrifice et l'immolation des victimes, après le chant des cantiques et des hymnes composés spécialement à la gloire du temple, la foule se répandait dans les parties accessibles de l'édifice; pensive et recueillie, elle songeait à tous les mystères divins, à tous les prodiges et à toutes les promesses de la miséricorde du Seigneur, dont ce temple était le mémorial. Quelques-uns, plus portés aux choses positives, se prenaient à considérer la structure extérieure de l'édifice, à admirer et à faire admirer aux autres la qualité des matériaux, l'épaisseur des murailles, et ils tombaient d'accord entre eux que le temple était bâti de superbes pierres et orné de dons d'une grande valeur [1]. C'est ainsi que Jésus lui-même, sans être un sujet d'étonnement et de scandale, se promenait en ce jour-là dans l'enceinte du temple, sous la galerie de Salomon. Et vous savez comment il saisit l'occasion de cette fête pour annoncer hautement sa divinité [2].

Mais, sans entrer plus avant dans l'explication du texte évangélique, il nous suffira, M. F., que les traditions de l'ancienne synagogue et l'exemple formel de Notre-Seigneur Jésus-Christ aient projeté les rayons de leur lumière sur la solennité que nous célébrons aujourd'hui avec tant de pompe. Ce que les fils d'Israël observaient si religieusement, comment les enfants de la nouvelle loi ne le pratiqueraient-ils pas avec un surcroît de zèle? Nos temples ne sont-ils pas autant au-dessus de celui de Jérusalem que les réalités sont au-dessus de la figure, et que le Christ est au-dessus de Moïse? Et puis, la dédicace dont nous fêtons aujourd'hui le retour anniversaire a cela de rare qu'elle se fonde sur un souvenir de six siècles, et qu'elle fait revivre

(1) Matth. xxiv, 1. — Marc. xxxiii, 1. — Luc. xxi, 5.

(2) Joann. x, 24-38.

devant nos yeux un des plus grands spectacles qu'ait vus le monde.

Jésus-Christ, M. F., est appelé souvent dans les saintes Écritures du nom glorieux de roi des siècles. Les jours, les ans, les lustres, l'homme mortel, encore bien qu'il ne soit jamais assuré du lendemain, peut jusqu'à un certain point s'en attribuer le domaine. Mais les siècles, il n'ose point y prétendre pour lui-même; il reconnaît sans peine que Dieu seul en dispose, et qu'il en dispose d'une main avare, même en faveur des institutions et des monuments élevés à sa gloire. J'ai parlé du temple de Jérusalem. Le temple de Jérusalem n'a jamais duré six siècles dans la même forme. Cette merveille, unique dans le monde, qui avait porté si loin la renommée de Salomon, n'avait guère que quatre cents ans d'existence [1], et elle avait subi bien des ravages et des profanations, lorsqu'elle fut détruite de fond en comble par Nabuchodonosor. Quant à l'édifice rebâti après le retour de la captivité, sans parler de sa reconstruction presque totale par les Machabées d'abord, et plus tard par Hérode le Grand, il a succombé sous les mains de Titus avant d'avoir compté ses six siècles de durée [2]. Cela étant, M. F., je ne puis me défendre d'une émotion profonde à la seule pensée de la date que consacre la solennité de ce jour. Oui, quand je considère cet immense monument; quand, après six siècles révolus depuis le jour de son inauguration solennelle, je retrouve cette maison du Seigneur et de la Vierge Marie, non-seulement subsistante dans son intégrité parfaite, mais ornée encore de toute la fraîcheur de sa jeunesse et vêtue de la brillante parure de ses noces; comparant cette longévité du temple sacré avec la caducité de toutes les choses humaines, de toutes les gloires, de toutes les majestés, de toutes les institutions terrestres qui ont passé devant lui; le voyant qui s'apprête à recommencer de nouveaux siècles dans un état si prospère; constatant que pas une de ses pierres intérieures ne s'est altérée, que pas une de ses colonnes n'a fléchi, que pas une de ses murailles n'a cédé, depuis le jour où l'évê-

[1] Consacré l'an 999 avant J.-C., il fut détruit au bout de 415 ans, en 584.

[2] Consacré l'an 511 avant J.-C., restauré par Judas Machabée l'an 160, repris dès les fondations par Hérode 46 ans avant la première Pâque de Jésus-Christ. (Joann. II, 20), il fut détruit par les Romains l'an de J.-C. 73; en tout, 584 ans.

que Pierre de Minci les détrempa de l'huile sainte ; contemplant au-dessus de ma tête cette voûte majestueuse à laquelle le poète de Philippe-Auguste a prédit qu'elle n'avait rien à craindre de la flamme jusqu'au jugement dernier, et qui a résisté en effet de nos jours au plus effroyable incendie sans être altérée ; j'ai besoin d'épancher mon admiration et ma reconnaissance, et je m'écrie : « Au roi immortel et invisible des siècles, à Dieu seul, honneur et gloire dans les siècles des siècles : » *Regi seculorum immortali, invisibili, soli Deo honor et gloria in secula seculorum. Amen* [1].

Puis ensuite, reportant ma pensée vers le roi terrestre, vers le Salomon chrétien dont la présence apporta ici tant de splendeur il y a aujourd'hui six cents ans, je fais revivre devant mes yeux et je voudrais faire revivre devant les vôtres le beau spectacle qui fut donné à nos pères.

Vous le savez, M. F., nul chrétien n'a été enfant plus tendre et plus fidèle, serviteur plus affectionné et plus généreux de la Vierge de Chartres que le noble fils de Blanche de Castille. Cette dévotion était un héritage de son père, Louis-le-Chaste, dont la naissance se reliait à un prodige accompli devant l'image de Notre-Dame de Chartres et enregistré dans l'histoire [2]. Né lui-même et baptisé dans les confins du territoire dont elle est la patronne, il la considéra toujours comme sa mère et sa Reine. En quelque lieu qu'il fût, il avait obtenu le privilége de s'en tenir à la discipline de son diocèse natal, et il observa toute sa vie les jeûnes selon l'usage de l'église de Chartres. Comme le plus humble de ses sujets, il venait à pied de son manoir de Nogent-le-Roi, rendre ses hommages et présenter ses requêtes à son auguste Souveraine [3]. C'était parmi les ministres de l'église de Chartres qu'il choisissait de préférence ses chapelains et ses confesseurs. L'évêque de Chartres fut à diverses reprises investi des plus hautes marques de sa confiance. C'est ici qu'il signa, ou du moins qu'il conclut avec le roi d'Angleterre ce contrat célèbre par lequel le pieux monarque renonçait à la possession de plusieurs provinces dont la conquête lui paraissait d'une lé-

(1) Timoth. I, 17.

(2) Guillelmus Brito, Philippid. L. XII.

(3) Vie de S. Louis, par le confesseur de la reine Marguerite. Histor. des Gaules et de la France, t. XX. 108, c.

gitimité équivoque : exemple de moralité politique assez rare dans tous les temps, et qui paraîtrait un scrupule étrange à cette heure. Enfin, l'achèvement de cette église fut considéré par lui comme une des choses considérables de sa vie. Son aïeul Philippe-Auguste, en avait vu la construction essentielle s'opérer en moins de dix ans ; mais, comme il arrive toujours, après un premier effort et un premier élan, l'épuisement des ressources avait amené le ralentissement de l'œuvre. Portiques extérieurs, sculptures, verrières, mobilier sacré : tout restait à faire. Avec le puissant concours du saint roi, tout fut conduit à bien. Lui-même voulut se pénétrer de la pensée qui présidait à la distribution symbolique de toutes les parties d'un temple qui devait être cité comme le monument le plus illustre du règne de son aïeul, et comme le type le plus achevé de la basilique chrétienne. Sa royale piété crut apercevoir un vide, une lacune dans l'économie liturgique des chapelles qui rayonnaient autour du sanctuaire. Si, aux deux côtés de l'autel absidial des saints apôtres, il apercevait d'une part les autels des saints martyrs, de l'autre ceux des saints confesseurs, il regrettait que la hiérarchie virginale des anges et l'angélique chœur des vierges n'eussent point obtenu leur place à part, leur culte distinct dans la maison de la reine des anges et des vierges. Il suppléa lui-même à cette omission par une charte royale qui subsiste encore : témoignage attendrissant de sa dévotion favorite envers l'église de la Vierge de Chartres, à laquelle il recommande à la fois sa famille et ses anciens compagnons d'armes. Il stipule à cet effet une fondation perpétuelle de prières, pour lui-même, pour sa très-chère épouse Marguerite, pour son illustre père Louis, pour sa mère de pieuse mémoire Blanche, enfin pour son frère le comte d'Arras et pour tous les autres Français morts en Egypte et en Syrie tandis qu'il était à leur tête [1]. Puis, ce jour-là même sans doute (c'était en 1259), le bienheureux roi prit l'engagement de demander au pape des faveurs spirituelles pour la grande solennité de la consécration de cette église, qui fut fixée à l'année suivante. Alexandre IV, en effet, dans sa Bulle datée d'Anagni, nous dit qu'il obtempère aux désirs de son très-cher fils le roi de France [2].

[1] Gall. Christian. T. VIII. Instrumenta Eccl. Carnot. col. 369.

[2] *Ibid.* col. 370.

Maintenant, mes très-chers Frères, ressuscitez par la pensée l'admirable scène dont la tradition nous apprend que la ville de Chartres fut alors témoin. C'était le 17 d'octobre, époque désignée par le souvenir de la dédicace du temple de Salomon. Le roi était entouré de sa famille, de toute sa cour, des évêques, des chevaliers, d'un grand nombre de vieux guerriers, parmi lesquels on distinguait plusieurs visages glorieusement balafrés dans les dernières croisades. De son côté, l'évêque était assisté de ses soixante-seize chanoines et du nombreux clergé de son église. Tout le peuple de la province, qui avait contribué avec tant de zèle à la reconstruction de cette Cathédrale, était accouru à la solennité. Les rites toujours si grands, si imposants, de la consécration d'une église, s'accomplissant dans un édifice comme celui-ci; la procession des saintes reliques se déroulant lentement autour de cette immense basilique; le roi marchant en tête du peuple derrière le cortége, et criant comme tous les autres : « Christ, ayez pitié de nous; Christ, ayez pitié de » nous » : *rege et populo acclamante* : *Kyrie eleison, Kyrie eleison;* enfin le saint sacrifice s'offrant solennellement pour la première fois dans le chœur, sur cet autel étincelant d'or et de pierreries dont il nous a été conservé de si belles descriptions, puis, la solennité achevée, le roi de France, selon l'usage de ses devanciers, imité de l'exemple de Salomon [1], faisant monter ses hommages et ses supplications vers le Tout-Puissant, et conjurant le Roi du ciel de protéger, de bénir à jamais le royaume des Francs, pour la gloire de son nom, et par l'intercession de la Vierge de Chartres, de la mère de la patrie; à quoi toute l'assistance, peuple, seigneurs, évêques, prêtres, répondaient par une immense acclamation : *Fiat, fiat; Amen, amen......* Dites, mes Frères, si de tels événements ne demandent pas à être conservés dans la mémoire des hommes; dites si c'est trop d'en renouveler solennellement la consécration historique, à chaque période centenaire, par une fête comme celle-ci; dites

[1] Quoniam vero rex Salomon, post peractam sumptuosissimi Hierosolimitani templi constructionem prolixam ibidem orationem fudit, quam legere est in lib. II *Paralipomenon* c. IV, ita etiam ad exemplum illius consueverunt aliquando reges christianissimi, ubi ecclesias a se constructas dedicari fecerant, suas ibidem preces effundere. Cujus rei plura in historiis exempla exstant etc. Catalan. Comment. Pontific. Roman. De Ecclesiæ consecratione, § LXXIX, n. VIII.

si la patrie n'est pas intéressée aussi bien que la religion à la perpétuation de pareils souvenirs. Dites enfin si ce n'a pas été une heureuse pensée de choisir ce jour pour la réouverture solennelle et définitive de la Crypte sacrée qui est à la basilique ce que la racine est à l'arbre, ce que la source est au fleuve, ce que la naissance est à la vie.

II.

Je n'ai point à revenir ici sur ce que j'ai développé longuement le jour du rétablissement de la statue miraculeuse de Marie dans son église souterraine. C'est un point acquis que la cathédrale de Chartres tout entière n'a été, dans la pensée et dans les vues de nos pères, que le magnifique couronnement de la Notre-Dame de *Soubs-terre.* Sans la grotte miraculeuse qui est à ses pieds, cette basilique n'aurait pas existé ; si on la sépare d'elle, on la sépare de sa cause et de sa raison d'être.

Honneur donc à vous, Monseigneur, qui, dès les premiers jours de votre épiscopat, avez conçu la pensée de cette restauration essentielle ! Honneur à vous qui avez exécuté, depuis trois ans déjà, ce qui était le principal objet de nos vœux et de nos prières ! Honneur à vous qui achevez aujourd'hui votre entreprise, en nous rendant cette sainte Crypte tout entière, et en y relevant les divers autels dont elle était encore dépouillée.

L'historien Josèphe nous dit que la fête des *Encénies,* ou de la dédicace, à laquelle Jésus assista, s'appelait aussi la *Fête des lumières,* parce qu'on avait trouvé en ce jour-là le feu sacré, et qu'en souvenir de ce miracle, tous les habitants de Jérusalem allumaient des flambeaux en disant : « Béni soit le Seigneur qui nous a sanctifiés par ses commandements et qui nous a commandé d'allumer des flambeaux à la fête du temple [1]. » Mes Frères, nous l'avons tous appris des vieillards : il y avait aussi, pour cette église de Chartres, une fête qui s'appelait la Fête des lumières ; une fête qui attirait toujours une foule avide du spectacle qu'elle présentait. En ce jour-là, la base de chacune des deux tours de l'église semblait s'entr'ouvrir pour livrer un passage à travers ses fondations colossales [2]. Et toute l'assis-

[1] Voir *la Vie de N.-S. J.-C.*, par le docteur Sepp, t. Ier, sect. ve, ch. xxiv.

[2] Cette procession des flambeaux avait lieu aux secondes vêpres de la Toussaint.

tance, enfants, vierges, lévites, prêtres, dignitaires, pontife, peuple, tenant en main des cierges ardents, descendaient par un des escaliers sacrés, parcouraient les longues nefs du mystérieux caveau, s'arrêtaient et chantaient des invocations devant la Vierge, devant le *martyrium*, devant chacun des autels, puis sortaient de terre à l'extrémité de l'autre nef, et recommençaient alors leur marche dans tout le pourtour de l'église supérieure : on eût dit le christianisme s'enfonçant sous terre et célébrant ses mystères dans les catacombes des martyrs avant de se montrer au grand jour. Or, ce ravissant spectacle, c'est celui qui va vous être rendu après soixante-dix années d'interruption. D'aujourd'hui, la double avenue et tout le parcours de la sainte Crypte sont rétablis. Ce sera donc à la fois aujourd'hui, pour nous comme pour les enfants d'Israël, la fête de la Dédicace et la fête des Lumières.

Et quant aux autels relevés devant lesquels nous chanterons nos invocations, vous vous êtes souvenu, Monseigneur, que l'homme instruit des choses du royaume céleste est celui qui tire de son trésor les choses nouvelles et les choses anciennes [1]. Vous avez donc repris à la tradition tout ce qu'elle avait d'antique et de principal, et vous y avez joint d'autres richesses plus récentes. Parcourons ensemble la série des vocables anciens et nouveaux.

Ils avaient un droit inaliénable à être maintenus en possession de leur culte, ces premiers apôtres de notre contrée, ces prédicateurs de la foi envoyés par saint Pierre, Savinien et Potentien, les princes de notre ancienne métropole Sénonaise, dont la mémoire a toujours été comme juxtaposée au trône érigé de leurs mains à la Vierge mère, auprès du puits miraculeux de la grotte druidique. Et c'était aussi un acte de réparation historique comme de piété filiale, de relever, à l'opposite de leur autel, l'autel correspondant du pape saint Clément, à la mission duquel notre Gaule a dû sa seconde pléiade de prédicateurs évangéliques, dont Denys de Paris fut le chef, et dont le diacre Caraunus, qui couvre aujourd'hui de sa protection la jeunesse lévitique du diocèse, fut un des plus nobles athlètes.

Après eux, l'incomparable saint Martin pouvait-il être omis, lui qui a converti tant de païens dans nos forêts de la Beauce et

(1) Matth. XIII, 52.

du Perche, lui qui a opéré sur le territoire Chartrain la seule résurrection due à sa puissance durant son épiscopat (1), lui qui a laissé sur le sol de ce diocèse tant de traces de son passage et de ses courses apostoliques? Ce prince des confesseurs évêques de l'Occident devait donc siéger tout près du plus renommé des confesseurs pontifes d'Orient, saint Nicolas, l'antique patron de la maison épiscopale.

Et vous, ô Madeleine, qui avez baigné de vos larmes et essuyé de vos cheveux les pieds du Sauveur à la veille de sa douloureuse passion; et vous, compatissante Véronique, qui avez recueilli sur un linge la face adorable du divin condamné montant au Calvaire; ah! ce n'est pas dans ces jours d'épreuves et de douleurs pour le même Jésus, vivant et souffrant dans son église, qu'on eût put délaisser votre souvenir!

Mais voici Jean-Baptiste occupant une place d'honneur, il siége au chevet de la Crypte. Vous m'en demandez la raison. N'est-ce pas le dernier des prophètes, n'est-ce pas le précurseur, le préparateur immédiat du Messie? Or, d'antiques traditions ne disent-elles pas qu'un rayon de la lumière prophétique avait pénétré dans ce lieu souterrain et illuminé le culte de nos aïeux d'une inspiration anticipée?

Et maintenant, à qui portons-nous notre hommage sous ce bloc de pierre, au sein de ce môle secret et enfoncé? Ah! c'est ici qu'est invoqué le nom de Lubin; Lubin, le petit pâtre de Poitiers, le candide écolier du moine de Nouaillé, le cellerier et l'abbé du monastère de Brou, enfin, le bien-aimé pasteur de la cité et de la province chartraine, l'ardent promoteur de la discipline dans les Gaules, le thaumaturge illustre, le plus populaire des saints évêques de Chartres; Lubin, dont le chef reposa long-temps derrière l'autel principal de la basilique supérieure, à côté de la châsse du vêtement virginal; Lubin dont la tête, confiée dans les jours de guerres à l'abbaye de Saint-Laumer de Blois, vient de nous être rendue en partie par l'aimable pontife de ce siége récent, qui acquitte ainsi une dette de déférence et d'amour envers sa mère l'église de Chartres.

Mais n'avons-nous rien oublié? Oui certes, car il nous reste encore de grandes gloires à célébrer. Voyez ces deux chapelles dédiées aux deux derniers successeurs de Lubin honorés d'un

(1) Sulp. Sever. Dialog. II, 5.

culte public; je veux parler de saint Fulbert et de saint Yves. L'un qui fut l'architecte de cette Crypte, là-même où nous lui donnons aujourd'hui une place; serviteur illustre et hymnographe de Marie; lumière de son siècle; précepteur des évêques; protecteur de l'ordre monastique; grand admirateur surtout de l'ordre de Cluny, d'où son coup-d'œil prophétique avait vu partir le salut de l'Église et du monde; vengeur des affronts de la tribu sainte, humiliée par les grands du siècle : le premier, dit l'illustre annaliste de l'Église, Baronius, le premier qui ait mérité la couronne murale pour avoir livré l'assaut à la cité de Babylone, dont les princes avaient usurpé, par la violence tyrannique, les droits sacrés du sacerdoce (1). L'autre, qui étonna le monde, plus encore comme homme d'action que comme homme de savoir; esprit courageux à la fois et modéré; terrible lutteur et sage pacificateur; l'effroi et les délices des rois; fléau de la simonie; arbitre et juge en dernier ressort de la grande querelle des investitures. Tous deux également saints, également bons, également dignes d'être connus, étudiés, aimés de ceux à qui sont chères nos grandeurs nationales et nos illustrations ecclésiastiques, tous deux également dignes de servir de modèle à quiconque est mêlé aux luttes modernes de la société et de l'Église.

Je n'ai pas encore fini, et j'ai réservé le meilleur vin pour la fin du banquet. Ici enfin, sont les chapelles de Joseph, le chaste époux de Marie, et d'Anne, sa bienheureuse mère. Joseph, dont la place était assurément marquée dans le plus illustre des sanctuaires de sa virginale épouse : Joseph « dont il appartenait à l'église de Chartres d'inaugurer le culte dans le monde, attendu que la gloire de Joseph, c'est la gloire de Marie. » Ce n'est pas moi qui le dis ainsi, c'est le célèbre chancelier Gerson, le grand instituteur et propagateur de la dévotion à saint Joseph, écrivant aux chanoines de cette église de Chartres : *Voluit quod in ecclesia celeberrima et antiquissima vestra carnotensi aliqua solemnis commemoratio de prædicto Joseph fieret, sciens quod laus Joseph, laus Mariæ est* (2). Et quant à la bienheureuse mère

(1) Fulberto igitur muralis jure corona debetur, qui hoc sæculo primus reperitur superasse muros Babylonicæ civitatis, cujus principes tyrannica violentia jura ecclesiastica occupassent. Baronius, Annales ecclesiast. ad ann. 1007. n. XI.

(2) Gersonii Opera (Antuerpiæ, 1716), t. IV, col. 731, *Epistola ad præcentorem Carnotensem.*

de Marie, écoutez ce récit. C'était presque au lendemain de l'incendie qui avait détruit ce temple. Un des cœurs qui avaient ressenti le plus vivement la douleur de l'Église de Chartres, avait été celui du brave Louis, comte de Blois. Il allait partir pour la croisade. A la nouvelle du désastre, il accourt dans cette ville; et ce n'est qu'après avoir versé une somme généreuse pour la reconstruction du temple de Marie, qu'il se dirige vers l'Orient. Mais parmi ces lointaines pérégrinations, la cathédrale de Chartres était toujours présente à son souvenir. Un jour, tandis qu'il priait devant le chef de sainte Anne, conservé à Constantinople, il lui vient en pensée d'acquérir une partie de ce précieux trésor. Moyennant une ample satisfaction donnée à la cupidité de ses possesseurs, son projet réussit. Ce fut son dernier tribut payé à cette église de Notre-Dame. L'infortuné prince meurt les armes à la main. La nouvelle de sa mort arriva en même temps que son envoi sacré à sa noble et pieuse épouse, la comtesse Catherine. Et peu de jours après, on lisait dans le nécrologe du Chapitre de Chartres ces paroles qui s'y trouvent encore : « Le 25 des calendes de mai de l'an 1205, mourut Louis, illustre comte de Blois, qui, entreprenant le voyage d'outre-mer pour le service de Dieu, nous donna 7 livres 1/2 d'or, et qui, ayant acquis à Constantinople le chef de sainte Anne, mère de la bienheureuse Vierge Marie, l'envoya à cette église avec une enveloppe précieuse. La comtesse Catherine, épouse du défunt comte (c'est toujours le nécrologe qui parle), en fit l'offrande de sa part. Et la présentation d'un si grand trésor, la réception de la tête de la mère dans la maison de la fille, fut l'occasion d'une grande joie pour le peuple : *Unde ex tanti præsentatione thesauri, et susceptione materni capitis in domo filiæ, facta est lætitia magna in populo* (1). » Depuis cette époque, mes Frères, la mère de Marie partagea avec son auguste fille les hommages des fidèles Chartrains. Le comte Thibault fit faire à ses frais un vitrail représentant l'histoire de sainte Anne : une inscription mutilée y atteste encore la piété du donateur. Dans la grande verrière de la rosace septentrionale, donnée par saint Louis et toute parsemée des armes de France et de Castille, sainte Anne occupe la place d'honneur. Et dans ces derniers siècles, la mère de Louis XIV, Anne d'Autriche, enrichissait encore le chœur

(1) *Vide* Bollandist. ad diem XXVI Julii.

de cette Cathédrale d'un riche pavillon et d'un dôme magnifique destinés à couvrir la relique de sa sainte patronne. Or, mes Frères, ce sacré dépôt n'a pas été perdu. Depuis les jours de la révolution, il était déposé dans un des monastères de la cité, où, pour notre part, nous avions la dévotion d'aller le vénérer chaque année. Désormais, les pèlerins de la Vierge de Chartres pourront le vénérer de nouveau dans cette église, à l'exemple du pieux Olier qui reconnut avoir reçu ici des grâces toutes particulières, dues à l'invocation de la mère de Marie (1).

Donc, mes Frères, cet anniversaire six fois séculaire de la Dédicace de votre église aura véritablement été marqué par des grâces et des faveurs de toutes sortes, puisque des restitutions si désirables, des restaurations si multipliées s'accomplissent en ce jour.

Finissons. J'ai appris de saint Augustin à aimer et à étudier les mystérieuses coïncidences des nombres. J'ai donc cherché dans les Écritures si le nombre six centième y était consacré. Chose étonnante, ce n'est pas dans la vie d'un peuple, d'un empire, d'un monument que je l'ai trouvé consigné : c'est dans la vie d'un homme. Avant les jours de la loi écrite, alors que la transmission des faits et des dogmes divins se faisait de bouche en bouche, l'Écriture nous enseigne que Dieu donnait aux patriarches une existence très-prolongée, afin qu'ils pussent être ici-bas les organes vivants et séculaires de la tradition sacrée. Or, nous disent les livres saints, Noë venait d'entrer dans sa six centième année quand les eaux du grand abîme brisèrent leurs barrières, et les cataractes du ciel se rompirent : *Eratque sexcentorum annorum, quando diluvii aquæ inundaverunt super terram.... et rupti sunt omnes fontes abyssi magnæ et cataractæ cœli apertæ sunt* (2).

O vous, édifice sacré, qui avez vécu déjà plus des deux tiers d'une de ces existences patriarcales ; vous qui avez vu si souvent croître la malice des enfants des hommes, vous qui avez vu passer à vos pieds plus d'une race de géants révoltés contre le ciel ; est-ce que vous seriez destiné, en cette six centième année à voir éclater un déluge de calamités plus grandes, un cataclysme plus effroyable que tous ceux dont vous avez été té

(1) *Vie de M. Olier*, par M. FAILLON.

(2) Genes. VII, 6, 11.

moin? Notre Évangile nous dit qu'au jour où Jésus-Christ célébrait la dédicace du temple, et se promenait solitaire sous le portique de Salomon, c'était l'hiver : *et hiems erat* (1). Oui, dit saint Augustin à la suite de plusieurs autres commentateurs, oui, c'était l'hiver ; car les juifs nourrissaient à cette heure là de biens noirs projets, de bien sombres pensées dans leurs âmes, et tout était bien froid autour du Christ : *et hiems erat* (2). Autour de nous aussi, il y a contre Jésus-Christ, contre son Eglise, contre son Vicaire, de bien sinistres complots. L'orage gronde ; la tempête est terrible : et, cependant, bien des cœurs restent indifférents et froids : *et hiems erat*. Des empires croulants, des dynasties renversées, cette vieille basilique avait vu tout cela plus d'une fois, et elle n'en serait pas trop émue. Des papes assaillis par les factions, exilés par le caractère inquiet et mécontent des romains, cela ne serait pas nouveau pour elle : n'a-t-elle pas eu l'honneur de voir un pontife romain se réfugier à l'ombre de son sanctuaire ? Mais le mal érigé en bien, mais les ténèbres appelées lumière, mais la malice perfide et la séduction hypocrite de l'Antechrist faisant leur apparition sur la terre ; mais la persécution prenant le masque de la protection ; en un mot, tout ce qui s'accomplit à cette heure, n'est-ce pas un déluge de maux sans exemple qui va signaler cette six centième année : *Eratque sexcentorum annorum quando diluvii aquæ inundaverunt* ? Ce qui nous est réservé, mes Frères, je ne le sais, et je sens que l'on peut et que l'on doit tout craindre. Toutefois j'aime mieux croire que la Vierge Marie, du fond de ce sanctuaire où elle s'est montrée si souvent la patronne de notre monarchie, je ne veux pas dire la véritable Notre-Dame de France, ou même, comme parlait le moyen-âge, la Notre-Dame d'Occident (3), interviendra auprès de Dieu par une prière toute puissante. Et alors, au lieu de concevoir de trop tristes alarmes, me reportant au chapitre suivant de la Genèse, j'aime à y lire que dans la six cent-et-unième année, les eaux s'étant retirées peu à peu, la terre se raffermit entièrement : *sexcentesimo primo anno, imminutæ sunt aquæ.... et exsiccata est*

(1) Joann. x, 22.

(2) S. Aug. Tract. in Joann. XLVIII, n. 3.

(3) Domina Carnotensis... Cujus nomen et pignora totius pene latini orbis veneratione coluntur. Guib. Novig. De vita sua. L. I, c. 15.

facies terræ, [1] et que la colombe ne tarda pas à revenir, apportant la branche d'olivier au patriarche sexcentenaire qui poursuivit encore une carrière de plus de trois siècles.

Ainsi soit-il.

[1] Genes. VIII, 13.

